

**République Algérienne Démocratique et Populaire**  
**Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche scientifique**  
**Université d'Alger 2 – Abou El Kacem Saad Allah**



**THÈSE DE DOCTORAT**

**Spécialité : Sciences des textes littéraires.**

**La quête spirituelle  
chez Isabelle EBERHARDT**

Thèse présentée par :

**DJEBARA Thin Hinene**

Sous la direction de :

**Mme KACEDALI Assia**

**Membres du jury**

|                     |              |                    |
|---------------------|--------------|--------------------|
| Pr.Souad Ben Ali    | Présidente   | Université Alger 2 |
| Pr.Assia Kacedali   | Rapporteur   | Université Alger 2 |
| Dr.Radia Benslimane | Examinatrice | Université Alger 2 |
| Dr. Belaid.Djefel   | Examineur    | ENS de Bouzaréah   |
| Dr.Voussad Saim     | Examineur    | ENS de Bouzaréah   |

**Année universitaire 2018-2019**



*Soyons reconnaissants aux personnes qui nous donnent du bonheur ; elles sont les charmants jardiniers par qui nos âmes sont fleuries. Marcel Proust*

## **Remerciements**

Le seul moyen de se délivrer d'une tentation, c'est d'y céder paraît-il ! Alors, j'y cède en disant un grand Merci aux personnes qui ont cru en moi et qui m'ont permis d'arriver au bout de cette thèse.

Tout d'abord, je souhaite exprimer toute ma gratitude à Mme Assia Kacedali, ma directrice de recherche, pour son soutien indéfectible pendant toutes ces années, pour le temps qu'elle a consacré aux multiples relectures et aux corrections minutieuses. Sa compétence, sa rigueur scientifique et sa clairvoyance m'ont beaucoup appris et resteront les guides et les moteurs de mon travail de chercheuse.

J'exprime mes plus vifs remerciements aux membres du jury pour leurs lectures attentives et pour l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail.

Toute ma gratitude aux personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de ce travail, en l'occurrence M. Belaid Djefel qui a su mettre en musique les paroles de ma « composition scientifique », Omar Oukaci (mon père spirituel), M. Djilali Attatfa, M. Charles Bonn et Mme Zineb Ali-Benali pour leurs pertinentes remarques.

Merci à toutes les personnes qui m'ont soutenue et encouragée : Belaid Mehdi, Lamia Oucherif, Dya Ait Yala, Latifa Mezali, Myriam Brahimi, Goucem Khodja, Assia Belguedouche, Fella Skender et Hayet Loulia.

Mention spéciale à Sarah Skender qui m'a supportée et m'a permis de me lever motivée, le cœur léger et l'esprit tranquille depuis le début de ma thèse.

Je voudrais exprimer toute mon affection à ma sœur Dihya pour son soutien indéfectible pendant mes périodes de doute et ses encouragements répétés.

Enfin, les mots les plus simples étant les plus forts, j'adresse toute mon affection à ma famille, en particulier à mes chers parents qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui ; merci infiniment pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Une pensée enfin pour celle qui ne verra pas l'aboutissement de ce travail mais qui aurait été très fière de sa petite-fille.

*« Les saints sont dans l'attente de la rencontre ultime avec Dieu. C'est ce qu'ils souhaitent dans tous leurs moments. Ils ne craignent plus la mort parce qu'elle est devenue la cause de leur rencontre avec leur Aimé. »*

**Abdelkader El Jilani**

# Sommaire

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Introduction</b>                                                                       | 01  |
| <br><b>Première partie : SUR LES PAS D’ISABELLE EBERHARDT</b>                             |     |
| Introduction                                                                              | 17  |
| CHAPITRE 1 : A la rencontre d’une femme hors du commun                                    | 18  |
| CHAPITRE 2 : Le soufisme, son histoire et sa relation avec Isabelle Eberhardt             | 66  |
| CHAPITRE 3 : Le désert dans la littérature mystique et dans la quête d’Isabelle Eberhardt | 104 |
| CHAPITRE 4 : Isabelle Eberhardt en quête d’une reconstruction                             | 121 |
| <br><b>Deuxième partie : LE SOUFISME DANS L’ŒUVRE D’ISABELLE EBERHARDT</b>                | 195 |
| Introduction                                                                              | 196 |
| CHAPITRE 1 : L’empreinte spirituelle dans les écrits d’Isabelle Eberhardt                 | 201 |
| CHAPITRE 2 : L’espace et le temps, source d’une quête spirituelle chez Isabelle Eberhardt | 262 |
| CHAPITRE 3 : Du soufisme vers l’universalisme                                             | 328 |
| <b>Conclusion générale</b>                                                                | 431 |
| Bibliographie                                                                             | 450 |

# **INTRODUCTION**

« Désireux de se faire rouvrir les sources antiques et de recueillir quelques gouttes du flot de vie qu'elles peuvent encore épancher. »

Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient*, 1985.

Notre travail porte sur « *La quête spirituelle chez Isabelle Eberhardt* ». Si nous avons opté pour un tel titre, c'est essentiellement parce que, lorsque nous parcourons les écrits d'Isabelle Eberhardt, nous percevons une quête permanente de la perfection de soi par la voie de la spiritualité.

En effet, le mot « quête » vient du « latin populaire « *quaesita* » du latin classique « *quarere* », signifiant « action de chercher » ou « aller à la recherche de »<sup>1</sup>. Cependant, le mot « quête » nécessite une suite pour déterminer son objectif. Selon le dictionnaire Larousse, ce terme désigne « une mission suivie par des personnes qui se consacrent à recueillir ou parvenir aux buts qu'ils se sont donnés »<sup>2</sup>. C'est pourquoi nous rencontrons souvent des expressions formées avec le mot « quête » telles que « quête du Graal », « quête de l'Arche de Noé » ou « quête du trésor de l'Eldorado ». En effet, il semble que toute personne se met en quête de quelque chose qui puisse apporter un certain bonheur ou combler un manque. Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, ce bonheur se trouverait au fin fond du désert, dans son silence et sa spiritualité primitive, dans « le dialogue avec Dieu, (...) une parole qui peut rejoindre chacun au plus profond de lui-même, pour qu'il l'aborde avec un cœur large et généreux »<sup>3</sup>, affirment V. Durand et J. Quaillet. Sa quête est une forme de « relecture, [de] remise en cause, de prise de recul »<sup>4</sup> qui passe par le biais de l'errance dans le

---

<sup>1</sup> Dictionnaire Larousse, tome 3, Librairie Larousse, Paris, 1983.

<sup>2</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/qu%C3%AAt/65660>), consulté le 10/09/2012

<sup>3</sup> DURAND.V, QUAILLET.J. (2018), *Ils ont fait une retraite spirituelle*, 28 récits de chercheurs de sens, Michel Onfray, La Martinière, p. 12

<sup>4</sup> Ibidem, p. 11



désert. Le mot spiritualité est une forme d'« aspiration morale » qui est de « *l'ordre de l'esprit* »<sup>5</sup>.

Commencer une quête spirituelle ne se fait pas sur un coup de tête ; c'est souvent le fruit d'une longue préparation psychique. Elle s'impose comme un besoin de passer à une « *étape supérieure* »<sup>6</sup>après avoir effectué un long travail sur soi ; apparaît ensuite « *le désir d'aller vers quelque chose qui dépasse l'ego, qui le sort du narcissisme* »<sup>7</sup>, comme l'écrit Angela Evers. La quête d'Isabelle Eberhardt n'a pas la forme d'une « quête spirituelle » bien planifiée avec la « maturité » psychique que cela requiert ; cela commence par une fuite urgente, un départ précipité vers quelque chose qui éviterait à coup sûr une autodestruction. Puis, fuir, c'est « *prendre de la distance, c'est amorcer parfois le chemin de guérison, une direction* »<sup>8</sup>qui va dans le sens de la transformation de soi. George Cotin explique cette fuite urgente de certains retraitants dans le désert comme suit :

« [Ils] arrivent avec des histoires lourdes à porter, qu'ils n'ont parfois confiées à personne (...) des drames intérieurs, qu'ils ont besoin de déposer devant Dieu : une séparation, une blessure, un renoncement, un conflit, une addiction, une colère contre Dieu ou contre les hommes »<sup>9</sup>.

De ce point de vue, la fuite, comme vecteur de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt s'origine dans plusieurs sources que nous devons évoquer pour une meilleure lisibilité de notre travail.

Sa quête s'exprime d'abord par le désir de renaître, de rebondir et de changer le cours de sa vie, étant donné que l'ancienne s'avère être un échec en tous points. Étrangement, elle passe d'un extrême à l'autre : elle quitte le climat glacé du Mont Blanc pour se réfugier dans la chaleur étouffante du désert. Le choix de passer de l'autre côté du miroir indique nettement qu'elle fuit le chaos d'un long passé, qu'elle cherche un changement en elle à tout prix, un

---

<sup>5</sup> Dictionnaire Le Robert de poche plus, 2011, pp. 679-680

<sup>6</sup> FALVIA MAZLIN SALVI . « *Êtes vous un aventurier de la spiritualité ?* ».

URL : <http://www.psychologies.com/Culture/Spiritualites/Pratiques-spirituelles/Articles-et-Dossiers/Etes-vous-un-aventurier-de-la-spiritualite>. Consulté le 05/06/2018

<sup>7</sup>Ibid

<sup>8</sup> Ibidem

<sup>9</sup> DURAND.V, QUAILLET.J, *Ils ont fait une retraite spirituelle, 28 récits de chercheurs de sens*, op. cit., p. 11

bouleversement intérieur plein de risque, en courant vers un avenir inconnaissable afin d'y « *créer une âme, une conscience, une intelligence, une volonté* »<sup>10</sup>. De toute évidence, cette transfiguration ne peut être possible, selon elle, que par la voie de l'Islam. Notons que le mot « Islam » est dérivé du mot « *silm* »<sup>11</sup> signifiant « être sain et sauf » ou « échapper au péril ». En ce sens, Isabelle Eberhardt attribue sa « *venue en pays musulman à la volonté auguste de Dieu qui, sans doute, a voulu me sauver un jour des ténèbres (...) et me faire pénétrer sur le sentier fleuri de la résignation et de la paix* »<sup>12</sup>. Vu sous cet angle, l'Islam sert donc de refuge et de sécurité à toute âme égarée.

Sa fuite peut être également liée à la confusion de ses origines, à l'absence de filiation paternelle. C'est une fuite qui permet d'échapper au destin de « fille illégitime », inscrit de manière indélébile sur son acte de naissance. Cette absence du nom est vécue comme un traumatisme.

Par cette fuite s'opère également un déclic suite à certains événements marquants, notamment la mort de sa mère. Isabelle Eberhardt ressent le besoin de s'éloigner le plus loin possible, à la recherche d'un lieu « hors murs », pour vivre une autre destinée et de nouvelles expériences. Il est vrai que ce désir de s'isoler déclenche une forme de mécanisme de défense qui consiste à éloigner toute pensée ou action engendrant une autodestruction<sup>13</sup>. La non-reconnaissance de ses origines ainsi que la disparition de son seul soutien moral, sa mère, font qu'Isabelle Eberhardt ne peut que sombrer dans une dépression profonde qui lui fait perdre tout attrait pour la vie. De fait, dans cette béance, Isabelle Eberhardt se tourne vers « *Celui qui n'a rien créé de mal* »<sup>14</sup> et qui, en réalité, est « *notre secours et notre bouclier* »<sup>15</sup>, l'Unique « *refuge des âmes en détresse* »<sup>16</sup> et le sauveur des âmes chancelantes comme la sienne. Ainsi, arrive-t-elle à dépasser sa

---

<sup>10</sup> DELACOUR M-O & HULEU J. R (2008), *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*. Ed. Gallimard, p. 34

<sup>11</sup> BOURCILLIER.P (2012), *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam*, Ed. Flying Publisher & Kamps, p. 90.

<sup>12</sup> I. EBERHARDT, (2003), *Écrits intimes*, Paris, Ed. Payot & Rivages, p. 94.

<sup>13</sup> Le suicide en psychanalyse

<sup>14</sup> I.EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op.cit., p. 87

<sup>15</sup> LA BIBLE, *Nouveau testament* : 33-20 . URL : <http://www.bible-en-ligne.net/> , consulté le 05/06/2018

<sup>16</sup> Ibid.

condition d'orpheline en liant son destin au prophète de l'Islam : « *Dieu n'avait-il pas trouvé Mohamed orphelin, errant et pauvre ?* »<sup>17</sup>.

Son départ précipité d'Europe peut être lié, en outre, à un désir de vengeance, nous ne saurons jamais contre qui, mais toujours est-il que c'est l'un des facteurs qui l'ont poussée à fuir.

Sa fuite de l'Occident peut traduire aussi un refus de vivre dans une société d'abondance, jugée médiocre et avilissante. La vie pour elle ne se trouve pas dans « les grandes villes », défigurées par la civilisation, mais réside dans le charme envoûtant des horizons lointains. En effet, l'Occident provoque chez elle un désir de disparition, une envie qui exprime un « *esprit de dépassement, séduit par une imprenable Origine ou Fin* »<sup>18</sup>, comme l'affirme Michel de Certeau. Dans cette échappée, Isabelle Eberhardt veut fuir également tout contact réglé, affecté et régi par des calculs ainsi que toute forme d'esclavage et de servitude. Loin de la routine et des codes sociaux, elle se livre à la vie nomade, libre et sans contraintes, une vie aventureuse et vagabonde chargée d'émotions et de sensations fortes que fournit chaque port, loin des soucis et des tracasseries de la vie citadine.

Ainsi, dans sa rupture avec l'Europe, Isabelle Eberhardt opte-t-elle pour la route la plus ardue, celle qui conduit à la terre des prophètes, le Désert. Ce choix d'errer dans cet espace s'apparente, en outre, à une quête des origines conjugée au désir de sentir le « *souffle du Divin et du Beau* »<sup>19</sup>. En ce sens, Jean-Yves Leloup écrit :

« Le désert comme fuite du monde, comme lieu de combat et d'affrontement avec les démons : le désert des ascètes. Le désert comme fuite vers quelqu'un, lieu de rencontre et des noces avec l'Absolu : le désert des mystiques. Le désert comme expérience du rien et de la vanité des choses, lieu de lucidité où tous les êtres sensibles et intelligibles se révèlent en permanence : le désert des métaphysiciens. Ces trois déserts ne sont pas à opposer les uns aux autres, ils peuvent se vivre simultanément et de façon complémentaire. La maîtrise des sens et de l'émotion, la

---

<sup>17</sup>P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, Une femme en route vers l'Islam*, op. cit., p. 88

<sup>18</sup>DEMANGEAT. MICHEL, « *Mysticisme et psychanalyse* ».

URL : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2003-3-page-63.htm>. Consulté le 06/06/2018

<sup>19</sup> Révélation divine

tranquillité ambiante du cœur et l'acuité de l'intellect font de l'homme du désert, l'archétype de l'homme véritable ».<sup>20</sup>

De fait, dans ce retour à la vie originelle, Isabelle Eberhardt rencontre un monde primitif, lié par une seule identité : l'Islam<sup>21</sup>. Cette « *vie tout entière consacrée à Dieu* »<sup>22</sup> la fascine et conduit ses pas vers le divin. Ce parcours initiatique s'apparente à celui de Léopold Weiss qui choisit d'emblée de vivre avec les bédouins palestiniens chez qui il trouvera l'incarnation de ses ancêtres. Dans ce monde oublié par le temps, l'homme retrouve ses origines, ses repères spirituels, un chemin menant au divin :

« Il m'apparut soudain, avec une de ces clartés qui éclatent parfois au-dedans de nous-mêmes et semble illuminer le monde pendant le temps d'un battement de cœur, que David et le temps de David, comme Abraham et le temps d'Abraham, étaient plus proches de leurs racines arabes, comme sont les bédouins d'aujourd'hui que les juifs d'aujourd'hui qui se prétendent être leurs descendants ».<sup>23</sup>

Ainsi, au fond du désert, Isabelle Eberhardt se fond-elle rapidement dans cette société traditionnelle à l'authenticité préservée. Ce retour à la vie primitive est une manière de penser les origines de l'être. Cette primitivité se traduit, en effet, par un dépouillement qu'elle assimile rapidement à celui des gens du Livre<sup>24</sup>, à celui des temps bibliques, à l'époque des prophètes et des apôtres. Ainsi, dans cette vie humble et pure, « *l'homme devient essentiel*, dit Lacan, *car quand le monde change, la contingence se perd et l'essence subsiste* »<sup>25</sup>.

Grâce à cette vie commune avec les nomades, elle s'oriente vers une nouvelle forme de partage : le soufisme. Les invocations au nom du saint protecteur Moulay Abdelkader Jilani, qu'elle découvre au sein de la confrérie « Qadriya », produiront sur elle un effet immédiat et bienfaisant. Le recours à

---

<sup>20</sup> LELOUP JEAN-YVES, « *L'homme du désert, c'est l'archétype de l'homme véritable* ».URL : <http://www.psychologies.com/Therapies/Developpementpersonnel/Epanouissement/Articles-et-Dossiers/Le-desert-perdre-ses-reperes-pour-mieux-les-retrouver/4Le-desert-dans-les-livres>. Consulté le 18/03/2018.

<sup>21</sup> Dénominateur commun

<sup>22</sup> C. DELORME, (1979) *Le chemin de Dieu*, (SL), Ed. Albin Michel, p. 122

<sup>23</sup> AMINE AJAR « *Léopold Weiss (Mohamed Asad) : La quête spirituelle d'un personnage hors du commun* ».URL : <https://oumma.com/leopold-weiss-muhammad-asad-la-quete-spirituelle-dun-personnage-hors-du-commun/> consulté le 19/03/2018

<sup>24</sup> Les gens du Livre ou ahl al-kitab sont ceux à qui, selon le Coran, les messages divins ont été transmis à travers un livre révélé à un prophète ; il s'agit essentiellement des juifs et des chrétiens.

<sup>25</sup> PATRICK VALAS, « *Passé et mystique, un étrange voisinage* ».

URL : <http://www.valas.fr/Passe-et-mystique-un-etrange-voisinage,004>. Consulté le 06/06/2018

cette figure tutélaire suggère qu'elle cherche à se protéger contre les dangers pouvant se présenter sur son chemin. En ce sens, Catherine Delorme écrit :

« Après le nom du Divin entendu tout au long des rues de la médina, une autre invocation éclatait dans une exclamation soudaine, chaque fois que menaçait un danger imminent, un accident ou un semblant de péril, c'était le nom du sultan des saints, Moulay Abdelkader Jilani, le patron de Bagdad. L'effet produit par cette invocation était immédiat : le coup qui devait frapper ou blesser était dévié de son trajet, le pied qui glissait ou trébuchait s'affermissait au bord de la chute. Dans tous les cas similaires, l'invocation ne manquait jamais d'apporter son secours providentiel ».<sup>26</sup>

A travers le soufisme, Isabelle Eberhardt apprend à connaître le monde des lumières par une ascension qui façonne le corps de l'homme et le fait entrer dans une connaissance secrète et profonde de la réalité divine. Cette « *recherche de l'Unité par la fusion mystique avec le créateur* »<sup>27</sup> touche énormément Isabelle Eberhardt qui tente le tout pour le tout pour l'atteindre. Il est vrai que, en apparence, elle semble en pleine perdition mais, en réalité, elle est en pleine quête de l'Absolu. Elle n'a pas besoin d'apparat pour le montrer ; elle le vit au fond d'elle-même car « *qui se connaît soi-même, connaît son Seigneur* », dit le Prophète Mohamed.

La quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt est à la fois intérieure et extérieure : elle est intérieure dans le sens où celle-ci attend un changement en elle par le biais de la spiritualité, afin de mener une vie chargée de sens grâce à la foi ; elle est extérieure à partir du moment où elle a besoin impérieusement de « l'Autre » qui lui permet de vivre des expériences humaines et d'accéder à une « dimension moins matérielle » pour assurer son perfectionnement moral. Ces deux constantes vont ensemble et ne peuvent être séparées pour mener à la perfection. Ainsi, le dehors et le dedans cohabitent-ils afin de parachever la quête, ou plus précisément pour assurer la transformation.

Et cela d'autant plus qu'elle réalise que le soufisme auquel elle adhère inclut le respect, l'empathie, la générosité et la compassion pour l'autre, des qualités qu'elle possède déjà. C'est pourquoi elle a besoin de se relier à elle-

---

<sup>26</sup> C.DELORME, *Le chemin de Dieu*, op. cit., p. 122

<sup>27</sup> DELACOUR M-O & HULEU J. R, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 61

même et aux autres pour aboutir à la « perfection morale »<sup>28</sup>. Elle veut également libérer par là une partie d'elle-même restée enfouie pour accéder à une dimension supérieure, celle de l'élévation vers les sphères « supérieures », celles de la connaissance, du pardon et de l'humilité. Ainsi, son âme se détache-t-elle petit à petit de l'atmosphère terrestre et monte vers les sphères de l'Idéal.

Vue sous cet angle, Isabelle Eberhardt cherche à conjoindre le corps et l'esprit, à les faire cohabiter, comme le font les soufis, pour arriver à une libération totale. Cela dit, le corps n'est pas pris dans un sens physique, mais dans un sens éthéré qui assure seul cet accomplissement dans l'élévation. Cette quête de surpassement est une forme d'acheminement vers la maturité qu'elle trouvera plus tard dans le soufisme, une quête de discernement qui consiste à ne pas s'enfermer dans « l'illusion de la bulle »<sup>29</sup>.

Maintenant que nous avons cerné les motifs de sa fuite, que nous considérons comme des facteurs constitutifs de sa quête spirituelle, voyons la question qui constitue l'ossature de notre travail et que nous pouvons formuler ainsi : comment les écrits autobiographiques et les nouvelles que nous avons sélectionnées nous donnent-ils à lire la fascination première de l'auteure pour « Dar el Islam », <sup>30</sup>qui la conduira progressivement vers le soufisme ?

Pour pouvoir répondre à notre question, nous allons voir comment la découverte de « Dar el Islam », produisant en elle une véritable fascination, va la conduire progressivement vers le soufisme et l'effet qu'il produira sur elle.

Notre objectif est de montrer l'évolution de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt et d'analyser, d'un point de vue mystique et psychanalytique, comment l'Islam soufi parvient à marquer un tournant décisif dans sa vie et la métamorphoser jusqu'à la sanctification. Nous analyserons donc certains facteurs qui ont mené à sa métamorphose, à savoir l'Islam, l'amour, certaines rencontres mystiques et le trauma de Behima.

---

<sup>28</sup> Étape importante du parachèvement de la foi, appelée également « l'excellence morale » ou réalisation

<sup>29</sup> Préoccupation de la vie matérielle d'ici-bas

<sup>30</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt désignant l'Algérie.

Nous aborderons dans notre analyse trois points :

- 1. L'acte de coupure volontaire avec l'Europe<sup>31</sup> et la décision de vivre dans le désert parmi les musulmans constitueraient peut-être une quête de la foi, comme le signale ce propos du soufi Ibn Arabi : « *L'errant est celui qui circule sur la terre pour y puiser des sujets de méditation et, par ce moyen, s'approcher d'Allah, suivant un goût d'isolement qui naît de son penchant même pour la société* »<sup>32</sup>.
- 2. Le soufisme est la voie du dévoilement, qui<sup>33</sup> est un étonnement et un ravissement sans fin. Nous tenterons d'analyser les traces<sup>34</sup> de ce dévoilement mystique dans l'écriture éberhardtienne.
- 3. Le désintérêt d'Isabelle Eberhardt pour la vie matérielle est une porte d'entrée vers la théophanie et l'amour universel.

Notre thème nécessite que l'on convoque quelques pistes théoriques issues de la psychanalyse pour éclairer, avec plus d'intensité, certains termes employés par Isabelle Eberhardt dans ses propres textes tels que folie, déguisement, suicide, vide, divin, etc. Pour le traitement de la mystique soufie, nous utiliserons principalement les figures élaborées par le mystique Abdelkader el Jilani, que nous considérons comme le pilier de notre analyse, d'autant plus qu'il est le père fondateur de la tariqa<sup>35</sup> Qadriya<sup>36</sup>, la confrérie<sup>37</sup> d'adoption d'Isabelle Eberhardt. Nous nous référerons également à d'autres mystiques comme El Hallaj, Ibn Arabi, Kalabadhi, Rabia Al Adawiya, Attar, Ghazali, et Alexandre Papas pour

---

<sup>31</sup> Voir le retour de Saint-Augustin en Afrique.

<sup>32</sup> DELACOUR M-O & HULEU J. R., *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 09.

<sup>33</sup> Le dévoilement ou « kachf » est un mode de connaissance de Dieu, un état intérieur qui permet la rencontre ou la découverte de Dieu suite à une longue démarche initiatique ; c'est le fruit d'une longue expérience spirituelle. Il est appelé également « la connaissance divine » (El haqiqa).

<sup>34</sup> Ici, nous faisons allusion aux pratiques mystiques permettant d'accéder à la théophanie : la méditation, l'ascèse, l'invocation religieuse (dikr), le renoncement au monde, etc.

<sup>35</sup> Tariqa, pluriel turuq, désigne généralement les confréries mystiques soufies dans l'islam, dont les fidèles sont réunis autour d'une figure sainte, ancienne ou récente, autour de son lignage et de ses disciples : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tariqa>

<sup>36</sup> Confrérie dont le saint patron est Abdelkader Jilani. Connue également sous le nom d'El-jilaniya.

<sup>37</sup> Confrérie désignant une communauté religieuse soufie suivant un seul chemin spirituel sous les conseils d'un maître (cheikh)

élucider certains concepts. Les sources coraniques interviendront également pour appuyer nos propos, sachant que la mystique soufie puise ses sources dans le Livre Sacré et les propos du Prophète.

Pour ce qui est de l'analyse du désert, nous convoquerons principalement la figure mystique de Théodore Monod qui nous introduira dans le monde mystique du désert à travers son texte *La recherche de l'Absolu*. Cette figure n'a pas été choisie arbitrairement ; elle viendra mettre en évidence certaines constantes liées à la spiritualité du désert comme le silence, la sobriété et la transformation<sup>38</sup>.

La référence récurrente à Gaston Bachelard constitue également une source importante pour notre analyse parce qu'elle nous aidera à enrichir notre réflexion sur la symbolique de l'eau et le retour à la source maternelle, une thématique qui va dans le sens de la quête de « l'objet perdu », l'une des sources de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt. Gérard Genette nous permettra d'éclaircir quelques concepts tels que le pseudonymat et l'écriture intime. D'autres théoriciens seront convoqués pour les besoins de notre argumentation.

Ce travail est en continuité avec l'étude que nous avons entamée dans notre magistère intitulé « *La représentation du désert chez Isabelle Eberhardt* ». Nous avons remarqué dans ce travail que bon nombre d'indices nous orientaient directement vers le sens d'une quête religieuse, notamment la présence de l'espace et des personnages mystiques. Nous avons donc décidé, pour la présente étude, de continuer avec la quête spirituelle. Cette étude se distingue de la première par l'analyse d'un nouveau corpus et une nouvelle orientation de nos lectures vers la mystique soufie. Ce choix a aussi été dicté par la fascination que le personnage atypique d'Isabelle Eberhardt exerce sur nous. Son parcours de femme solitaire, de femme d'exception, d'aventurière déguisée en homme, fait d'elle un personnage hors du commun, différent de tout ce que nous avons rencontré jusque-là. Son audace, sa ténacité ainsi que la force de son caractère, ajoutées à sa grande sensibilité, ne pouvaient que nous séduire. Et cela d'autant

---

<sup>38</sup> Renaissance



plus que sa courte vie ainsi que la mort qu'elle a connue font d'elle un mythe ; son parcours existentiel et spirituel mérite d'être connu, et surtout reconnu. Nous tenterons dans notre travail de révéler son talent d'écrivaine « non reconnue de son vivant » et de lui rendre hommage et justice.

Notre étude sera basée essentiellement sur les quatre œuvres constituant notre corpus d'analyse :

- *Écrits intimes*(2003) ;
- *Journaliers*, (2002) ;
- *Écrits sur le sable, tome I (Œuvres complètes 1,1990)* ;
- *Écrits sur le sable, tome II (Nouvelles et roman, 1990)*.

Le choix de travailler sur ces œuvres répond essentiellement au type de notre analyse qui porte sur un axe d'étude précis, à savoir la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt. Nous ne citerons pas certaines nouvelles et impressions d'*Écrits sur le sable I et II* qui n'entrent pas dans notre champ de réflexion, contrairement aux *Écrits intimes* et *Journaliers* qui seront traités dans leur intégralité.

Notre plan de travail s'articulera autour de deux grandes parties. La première partie, que nous avons intitulée « *Sur les pas d'Isabelle Eberhardt* », comporte quatre chapitres. Le chapitre inaugural s'intitulera « *Isabelle Eberhardt et l'Islam* » ; il abordera une présentation de notre corpus avec quelques détails sur son contenu, et traitera de quelques éléments biographiques : sa naissance et la question de sa paternité, sujet ayant fait couler beaucoup d'encre dans la mesure où il existe plusieurs versions avancées aussi bien par l'auteure que par ses biographes. Il traitera ensuite de sa jeunesse, riche en formation, de son attirance pour l'Islam qui s'annonce par son éducation, ses lectures et ses fréquentations. Après cela, nous verrons les circonstances qui l'ont amenée à la découverte de l'Orient et de l'Islam.

Ces notes biographiques seront suivies d'une analyse du « jeu de fraude » à travers le déguisement d'Isabelle Eberhardt, avec l'explication des raisons de ce choix. Nous recourrons pour cela à la psychanalyse qui nous aidera à élucider certains points. Cette analyse sera accompagnée d'une étude de la pseudonymie,

l'élément de quête identitaire de notre auteure. Nous tenterons d'expliquer les circonstances de ce recours au jeu de la double identité et de voir comment il peut évoluer vers une thérapie. Pour finir, nous esquisserons un autre « travestissement » d'ordre grammatical à travers les deux modes d'expression, féminin/masculin.

Le deuxième chapitre intitulé « *Le soufisme, son histoire et sa relation avec Isabelle Eberhardt* », sera entièrement consacré au soufisme. Nous donnerons les différentes définitions du principal courant religieux auquel s'identifie notre auteure, son histoire, les différentes confréries le constituant, notamment la Qadriya avec son fondateur Abdelkader El Jilani. Nous suivrons également pas à pas l'adhésion d'Isabelle Eberhardt à la confrérie d'el Qadriya, son intronisation dans cette dernière et les débuts de son initiation. Nous terminerons par l'analyse de ce paradoxe, caractéristique de la complexité du personnage, qui allie foi et débauche.

Le troisième chapitre que nous intitulerons « *Désert, littérature et soufisme* » sera consacré à la notion de désert, élément essentiel de son écriture, et à ses différentes acceptions, philosophique, littéraire et mystique.

A partir de ce constat, notre analyse s'ouvrira sur d'autres formes du désert, à l'instar de la renaissance mystique, du retour à la source originelle, lieu de sobriété et de recueillement. Ensuite, nous tenterons d'expliquer les raisons de la fuite d'Isabelle Eberhardt dans le désert. Ainsi, nous découvrirons les nombreux traumatismes liés à sa quête des origines, à la perte de sa mère, au désir de vengeance, à la quête du désenclavement et de la renaissance.

Le quatrième et dernier chapitre sera intitulé « *L'errance, une quête d'authenticité religieuse* ». Ce volet sera consacré aux différentes formes de l'errance avant de nous interroger sur les raisons de celle d'Isabelle Eberhardt. Nous nous référerons principalement au cours de notre analyse à la figure mystique de Théodore Monod. Ensuite, nous verrons comment la perte de la mère va conduire Isabelle Eberhardt vers une forme de mélancolie névrotique. Nous expliquerons également les différents modes opératoires qui aideront Isabelle Eberhardt à éviter l'autodestruction. Pour ce faire, nous ferons appel à

des approches psychanalytiques, notamment celles de Lacan et de Freud, qui nous aideront à mieux éclaircir certains concepts. Puis, nous finirons par montrer que tous les moyens compensatoires ne pourront résorber le « fantôme » de la mère.

La deuxième partie, intitulée « *Le soufisme dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt* » est constituée de trois chapitres. Le premier, intitulé « *L'empreinte spirituelle dans les écrits d'Isabelle Eberhardt* », commencera par une étude de la symbolique de l'eau, un élément possédant une charge mystique chez Isabelle Eberhardt. Nous verrons les différentes constantes que véhicule l'élément aquatique dans ses récits en mettant en évidence son pouvoir, tant bénéfique que maléfique, sur les personnages. Les travaux de Gaston Bachelard nous seront d'un grand apport pour mettre en lumière certaines notions relatives à l'imaginaire de l'eau. Cette analyse sera accompagnée d'une autre empreinte spirituelle nécessitant d'être explorée, à savoir le dénuement et le vagabondage : deux constantes essentielles dans l'écriture éberhardtienne.

Le second chapitre, « *L'espace et le temps : source d'une quête spirituelle chez Isabelle Eberhardt* », abordera la question de la perception de la ville et du désert, une dualité qui mettra en évidence la façon dont ces deux espaces sont appréhendés par l'auteure. Puis, nous ferons une étude sur les dunes que nous considérons comme un objet privilégié dans la description. Ensuite, nous tenterons d'étudier les zaouias et les mosquées qui sont l'élément spatial constituant le champ de la description. Cette étude sera mise en relation avec l'analyse de la temporalité, tout en insistant sur la spiritualité du moment du crépuscule. Nous clorons notre chapitre par une étude du « ney » (flûte de roseau), un objet à charge mystique qui revient comme un leitmotiv dans l'écriture éberhardtienne. Nous nous référerons pour ce faire aux propos de certains mystiques, en l'occurrence Stétié, Haladj et Rabia Al Adaouiya, qui viendront nous éclairer sur la portée spirituelle de cet instrument.

Le dernier chapitre aura pour titre « *Du soufisme vers l'universalisme* ». Nous l'entamerons par l'étude d'un récit prophétique, *Vision sur le Moghreb*. Cette analyse nous permettra de suivre le cheminement d'Isabelle Eberhardt dans

le « Dar el Islam » et son aspect spirituel, humaniste et universaliste. Il nous permettra aussi de saisir son don de prescience sur lequel nous donnerons plus d'éclairage dans la suite du travail.

Nous poursuivrons notre analyse par une étude qui aura pour titre « *L'écriture d'Eberhardt entre engagement et universalité* ». Elle traitera de l'engagement d'Isabelle Eberhardt pour la cause indigène et sa dénonciation de l'injustice coloniale sous toutes ses formes. Nous analyserons ainsi quelques récits dans lesquels la dénonciation sera fortement exprimée. Cette étude n'est pas fortuite, car elle va dans le sens de l'Islam soufi qui prône la justice, l'égalité et la paix entre les peuples.

Nous évoquerons aussi un incident déterminant qui a changé le cours de la vie d'Isabelle Eberhardt et qui l'a conduite vers l'illumination. Cette analyse aura pour titre « *L'incident de Behima, la voie vers "l'illumination mystique"* ». Le choix de travailler sur le « trauma » de Béhima est important pour notre analyse car il révélera le changement spirituel provoqué par cet incident.

La suite de notre réflexion, intitulée « *Le maraboutisme, une voie vers la sainteté* », viendra mettre en lumière la nouvelle aspiration au maraboutisme que provoquera le trauma de Béhima, aspiration suscitée aussi par certaines rencontres providentielles qui joueront un rôle primordial dans cette évolution capitale.

Notre réflexion se poursuivra avec une analyse consacrée à la question de « *"L'élévation spirituelle", un chemin tout indiqué vers "la voie de la perfectionnement moral"* ». Elle viendra mettre en évidence l'évolution spirituelle d'Isabelle Eberhardt vers la perfection morale, une étape attestant le parachèvement de sa foi « supérieure ».

L'avant dernier point sera intitulé « *L'amour, une transcendance divine* ». Cette étude prolongera notre réflexion et nous dévoilera la maturité spirituelle d'Isabelle Eberhardt, qu'elle exprimera par l'amour théophanique pour toutes les créations de Dieu. Cette analyse sera d'autant plus essentielle qu'elle dévoilera l'ouverture d'Isabelle Eberhardt à l'humanité tout entière. Ainsi, arrivons-nous

au dernier point de notre analyse qui abordera « *L'extinction de l'ego et l'entrée dans l'universalité* ».

A cette dernière étape de l'analyse, nous tenterons de voir comment une vie de groupe comme celle d'El Qadriya amènera Isabelle Eberhardt vers une forme de dépouillement de soi et d'ouverture vers l'altérité. Nous analyserons ainsi la façon dont elle détruit toute classification identificatoire pour se frayer une voie et accéder au « nous » universel. Pour justifier notre point de vue, nous étudierons quelques récits à dominante universaliste. Nous clorons notre étude par une réflexion mystique, en référence à Farid Eddine Attar et Ibn Roumi, qui viendra confirmer le parachèvement de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt.

**PARTIE I**  
**Sur les pas d'Isabelle Eberhardt**

## Introduction

Au cours de cette première partie, nous allons commencer par présenter notre corpus et donner quelques repères biographiques sur notre auteure : sa naissance particulière, sa jeunesse riche en formation, son attirance pour l'Islam et sa mort tragique à Ain Sefra.

Le deuxième chapitre, nous le réserverons au soufisme. Pour cela, nous allons définir le mot « soufisme » et voir les différentes confréries qui s'en revendiquent. Cette présentation théorique nous permettra de comprendre l'objet de la quête d'Isabelle Eberhardt dans son choix de devenir soufie. Nous allons également suivre pas à pas l'adhésion d'Isabelle Eberhardt à la confrérie d'el Qadriya, son intronisation dans cette dernière et les débuts de son initiation. Enfin, nous clorons ce chapitre par l'analyse de deux points essentiels caractérisant le personnage d'Isabelle Eberhardt : la foi et la débauche.

Nous consacrerons le troisième chapitre à la notion du désert, élément essentiel tant pour son écriture que pour sa quête spirituelle. Nous tenterons pour ce faire, de définir brièvement l'étymologie du désert et d'expliquer les différentes représentations mystiques que peut receler cet espace : lieu de silence mystique, de recueillement, de renaissance, de sobriété mystique. Puis, nous aborderons les différents vecteurs de la fuite d'Isabelle Eberhardt dans le désert qui nous aideront à comprendre les raisons de son errance

Enfin, nous clorons notre première partie par la notion d'*errance*. Nous verrons les différentes raisons qui poussent Isabelle Eberhardt à l'*errance*, en mettant l'accent sur le traumatisme de la disparition de la mère. Nous expliquerons, ensuite, les différentes compensations qui aideront Isabelle Eberhardt à éviter l'autodestruction.

« La voie vers Dieu comporte toujours une inversion : de l'extériorité il faut passer à l'intériorité, de la multiplicité à l'unité, de la dispersion à la concentration, de l'égoïsme au détachement. »

Frithjof Schuon

## CHAPITRE I

### A la rencontre d'une femme hors du commun

#### 1.1. Présentation du corpus

Notre corpus d'étude se compose essentiellement d'œuvres autobiographiques, comme nous l'avons indiqué dans notre introduction : *Mes journaliers* et *Écrits intimes* ; à cela s'ajoutent quelques nouvelles d'*Écrits sur le sable, tome 1 et tome 2*, qui sont en rapport avec notre réflexion. Si nous avons choisi de travailler sur ces œuvres, c'est parce qu'elles répondent aux perspectives de notre problématique. En effet, les *Journaliers* et *Écrits intimes* s'inscrivent dans le même espace autobiographique et il est donc important de connaître la signification exacte de ce mot pour en saisir la portée et l'intérêt quant à notre travail.

On définit l'autobiographie comme un genre d'écriture littéraire où l'auteur raconte sa vie. En ce sens, Philippe Lejeune explique que l'autobiographie est comme un « *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* »<sup>39</sup>. Ce genre se veut réel et authentique. Il s'apparente à un projet qu'entretient le diariste (mot formé à partir de l'anglais *diary*, « journal intime ») en vue de transformer le « temps perdu en temps retrouvé ». De fait, le diariste ne se contente pas seulement de décrire sa vie avec ses moments de joie, ses chagrins, etc., mais il essaie de lui donner un sens, une identité, cette même identité revendiquée par Philippe Lejeune. Le pacte autobiographique doit être scellé à l'identité du diariste par le biais de son propre nom, sinon le pacte n'aura aucun sens : « *Ce qui définit l'autobiographie pour*

---

<sup>39</sup> P. LEJEUNE, (1996), *Le pacte autobiographique*, Points Essais, Ed. Seuil, p. 14



*celui qui la lit, c'est avant tout un contrat d'identité qui est scellé par le nom propre* »<sup>40</sup>. Pour le cas d'Isabelle Eberhardt, nous pouvons dire qu'au premier abord, son identité est un cas à part, vraiment déroutant, étant donné qu'elle s'identifie tantôt au masculin, tantôt au féminin. En effet, ses écrits autobiographiques tels que les *Journaliers* et *Écrits intimes* portent son vrai nom, bien féminin, « Isabelle Eberhardt », mais ce n'est pas le cas pour les lettres que contiennent ses écrits intimes où son identité s'avère être multiple. Nous reviendrons dans les chapitres suivants pour apporter plus de lumière sur cette identité fluctuante.

L'autobiographie est une écriture à la première personne dans laquelle l'identité de l'auteur est dévoilée. De fait, un rapport de connivence est établi entre le lecteur et l'auteur, on pourrait dire un pacte, un « *engagement pris par le narrateur de dire la vérité sur sa vie, sans aucun mensonge* »<sup>41</sup>, pour reprendre les mots de Pierre-Jean Dufief. L'on comprend par là que le diariste se met en position de « confession » ; il est contraint, pour son projet autobiographique, de se mettre à nu pour son lecteur. Sinon, le rapport de connivence avortera et le pacte d'engagement sera rompu. Il est clair que la fidélité des témoignages est importante dans une telle entreprise.

L'autobiographie est un genre pouvant adopter plusieurs formes : les mémoires, les autofictions, les confessions, etc. mais celles qui nous intéressent particulièrement pour notre travail sont le journal et l'écrit intime. Les *Journaliers* d'Eberhardt est un ensemble d'impressions, de notes, de récits courts portant sur des événements marquant son enfance et sa jeunesse, notamment la perte de sa mère et de son père adoptif, sa rencontre avec Slimane Ehni et son adhésion à El Qadriya. On notera que certaines impressions sont redondantes alors que d'autres restent sans suite. L'autobiographie peut aussi consister en différents documents, comme des correspondances, des archives, etc. Le journal intime, ou carnet de bord, est un texte rédigé de façon régulière. L'auteur y transcrit ses actions, ses sentiments, ses impressions tout en mentionnant les

---

<sup>40</sup> P. LEJEUNE, (1996), *Le pacte autobiographique*, op.cit, p. 33

<sup>41</sup> P.J. DUFIEF, (2001), *Les écritures de l'intime de 1800 à 2001*, Ed. Bréal, p. 18

dates et les lieux y afférents. Les textes sont pour la plupart du temps en prose, mais ceux d'Isabelle Eberhardt contiennent des poèmes, des chansons et surtout des citations.

Les *Notes de route* d'Isabelle Eberhardt constituent un ensemble de correspondances retraçant ses innombrables voyages et ses débuts dans l'Islam. Toutes ces correspondances ont été rassemblées pour constituer des *Écrits intimes*. Dans ces écrits, on peut être dérouté par le nombre pléthorique de pseudonymes utilisés dans les lettres ; nous pouvons citer par exemple Meriem bent Abdellah, Nicolas Podolinsky ou Podol, Mania (un diminutif de Maroussia, Marie en russe) et enfin Mahmoud Saadi. Mais, vers la fin de l'ouvrage, Isabelle Eberhardt abandonne complètement les pseudonymes et les lettres adressées à son mari sont sans signature ; elle préfère les finir par l'expression « Mille baisers ». L'ouvrage est constitué d'un ensemble d'échanges épistolaires avec plusieurs personnes, entre autres Ali Abdelweheb, Abbou Nadara, Augustin et Slimane Ehni. La moitié des lettres concernent les échanges entre Isabelle Eberhardt et Abdelwehab.

Loin d'être narcissique, l'écriture autobiographique éberhardtienne est le fruit d'un souci de soi et de « l'autre », étant donné qu'elle revêt un aspect militant et idéologique, comme le souligne Barthes dans *Le Degré zéro de l'écriture*, c'est un « langage littéraire transformé par sa destination sociale »<sup>42</sup>. Il est vrai qu'elle y inscrit son vécu mais aussi celui des autres, en l'occurrence celui de son mari, de sa famille, de ses amis khouans (membres des confréries) ainsi que les conditions de vie de certains indigènes. Son écriture autobiographique devient dès lors plurielle, empruntant des voix multiples, celles de la justice et de son empathie pour les faibles qu'elle ne cesse de revendiquer tout au long de ses écrits. Son ego occupe une position aussi centrale que celle de la collectivité, et sa défense de l'Islam est sans ambiguïté. Elle écrit en ce sens :

« Avec ma conception ancienne des choses de la vie, ma situation présente eût été épouvantable, intolérable. Je croyais posséder la sagesse. Et ce n'est que

---

<sup>42</sup> Actes du colloque international *L'autobiographie en situation d'inter-culturalité*, article de Farida BOUALIT, Ed. Du Tell, 2004, p. 340

maintenant que je commence à asseoir ma vie morale – dont dépend l'autre tout entière – sur le roc inébranlable de la foi ».<sup>43</sup>

L'écriture éberhardtienne s'apparente à une trace laissée à l'humanité, un témoignage, une sorte de testament pour faire passer un message universel :

« Faire le récit de sa vie signifiait faire le récit de la vie des siens à partir de soi. Écrire une sorte d'autobiographie sociale, militante. Il s'agissait pour l'auteur-narrateur, en tant que membre d'une collectivité, de dire la vérité sur les siens à partir de soi. Dans ce type d'autobiographie, dont l'énonciation est collective, les déterminations personnelles se confondent totalement avec les déterminations socio-historiques ».<sup>44</sup>

Cette part d'altérité confère à l'œuvre une dimension universelle et humaniste.

### **Présentation des *Journaliers***

Les *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt est un écrit autobiographique fragmentaire, régulier, rédigé pour elle-même et qu'elle poursuit dans le temps sans aucune « visée systématique ». Dans ce journal, Isabelle Eberhardt note ses pensées et ses sentiments afin de « *s'exprimer ou de se chercher elle-même grâce à ce double qu'est le texte* »<sup>45</sup>. C'est un livre où elle a « *mis tout [son] cœur, toute [sa] tendresse, toute [sa] religion, toute [sa] haine* »<sup>46</sup>.

Jean-Pierre Jossua définit le journal en ces termes : « *C'est l'outil d'un approfondissement de soi, non par complaisance narcissique ou pour lutter contre l'impermanence, mais dans une recherche de sens et d'une exigence de perfection* »<sup>47</sup>. Les *Journaliers* se composent de quatre chapitres. La rédaction du premier chapitre a eu lieu à Cagliari, entre janvier et avril 1900. Le deuxième est rédigé entre 1900 et 1901 ; il retrace le parcours qui l'a menée de Genève jusqu'à Batna en passant par Marseille, Alger et El Oued. Le troisième est rédigé en 1901 entre El Oued, Batna et Marseille. Le dernier a été entamé à Marseille en 1901 et

---

<sup>43</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 177

<sup>44</sup> Ibid., p. 177

<sup>45</sup> J.P. JOSSUA, « *Le journal comme une forme littéraire et comme itinéraire de vie* ».

URL : <https://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-4-page-703.htm>.

Site consulté le 23/09/2017

<sup>46</sup> Mots de Baudelaire adressés à Melle Ancelle pour ses *Fleurs du mal*, in G.GENETTE, (1987), Ed. Du Seuil, p.387

<sup>47</sup> JEAN-PIERRE JOSSUA., op. cit., consulté le 30/10/2017

achevé à Boussaâda 1903. En somme, la rédaction des *Journaliers* s'étend sur trois années, avec l'indication précise des lieux et du temps.

### Étude des « *Journaliers* »

Beaucoup d'écrivains rédigent et publient leurs œuvres autobiographiques de leur vivant, comme Jean-Jacques Rousseau pour les « *Confessions* ». D'autres n'ont pas été aussi chanceux de ce point de vue ; ils ont laissé leurs journaux intimes derrière eux, sans avoir eu la possibilité de leur donner un titre. Ils ont été publiés à titre posthume, comme ce fut le cas pour Isabelle Eberhardt et de beaucoup d'autres écrivains. Ses *Journaliers* ont été récupérés après sa mort par Louis-René Doyen, mais le cinquième<sup>48</sup> n'a jamais été retrouvé après l'inondation dont Isabelle Eberhardt avait été la victime ; pourtant Isabelle Eberhardt en a fait mention, comme l'atteste ce passage tiré de la fin du quatrième journalier :

« Je vais commencer un nouveau journalier. Qu'aurai-je à y inscrire et où serai-je le jour encore lointain où, comme aujourd'hui celui-là, je terminerai ce volume encore blanc à cette heure du livre vague de ma vague existence ? »<sup>49</sup>

Nous nous interrogerons à présent sur le titre : qui en est l'auteur ? Tout porte à croire que c'est Louis-René Doyen qui l'a choisi depuis le début, dès la mort d'Isabelle Eberhardt, quand il s'est déplacé chez elle pour rassembler son œuvre. Cependant, en parcourant l'ouvrage, nous rencontrons quelquefois l'expression « journaliers », ce qui indique son intention de choisir ce titre, par exemple dans ce passage :

« Chose très singulière : mes Journaliers, toutes les notes que j'ai prises jusqu'ici pourraient se résumer en ces quelques mots, si peu nombreux, si simples :  
« constatations, sans cesse répétées, de l'insondable tristesse qu'il y a au fond de mon âme, au fond de ma vie ; allusions, de plus en plus vagues, non pas aux êtres rencontrés, aux faits observés, mais uniquement aux impressions toujours tristes ou mornes, que ces êtres et ces faits produisent sur moi »<sup>50</sup>.

A la lumière de ces données, nous pensons que si Louis-René Doyen avait choisi le titre de *Journaliers*, c'est parce qu'il avait deviné le projet d'Isabelle Eberhardt à travers ces lignes et qu'il voulait respecter sa volonté apparente à

---

<sup>48</sup> Cinquième journalier

<sup>49</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 261

<sup>50</sup> Ibid., p. 25

travers la répétition de ce terme, comme dans ce passage du quatrième *Journalier* : « *Ce journalier commencé là-bas, sur la terre haïe de l'exil, pendant l'une des périodes les plus noires, les plus douloureusement incertaines et les plus fertiles en souffrances de ma vie, finit aujourd'hui* »<sup>51</sup>, tout en insistant un peu plus loin :

« Ce journalier commencé il y a de cela une année et demie dans cette Marseille abhorrée, finit aujourd'hui par un temps d'une transparence grise, doux et comme pensif, à Boussaada, qui est encore un coin de ce sud tant regretté là-bas. (...) Pour le moment, j'éprouve parfois une grande douceur à relire ces *Journaliers* des heures révolues ». <sup>52</sup>

### **La mise en page des *Journaliers***

Lire *Les journaliers* d'Isabelle Eberhardt, c'est lire aussi des maximes, des citations puisées de ses lectures, des psaumes, des invocations religieuses propres à l'Islam, des poèmes, etc. Ces écrits s'apparentent en effet à une pratique de la littérature sous toutes ses formes, hétérogènes et hybrides, une littérature dans laquelle sont réunis tous les genres littéraires et aboutissant à un « patchwork », mêlant indifféremment de simples maximes et des citations des plus élaborées puisées de ses lectures. Notons que ces dernières sont une incitation à l'universalisme de par leur double origine, catholique et islamique.

### **Invocations et litanies religieuses**

Les *Journaliers* sont parsemés d'invocations et de formules religieuses. Ces invocations sont des rappels des enseignements soufis reçus, elles vont des plus basiques (« *Au nom de Dieu, puissant et miséricordieux* »<sup>53</sup>) aux plus longues et plus élaborées (« *Et si Allah manifeste un désir et dise : que cela soit, cela sera* »<sup>54</sup>) . Parfois, elle les accompagne d'un petit commentaire : « *Tout est entre les mains de Dieu, et rien ne se fait que selon son vouloir* »<sup>55</sup> ; ou bien : « *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète !* »<sup>56</sup> ; ou encore : « *Tous*

---

<sup>51</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 259

<sup>52</sup> Ibid., p. 259

<sup>53</sup> Ibid., p. 185

<sup>54</sup> Ibid., p. 119

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid., p. 103

ceux qui sont sur la terre sont mortels ; seul subsistera ton Dieu vénérable et digne de louange<sup>57</sup>.

## Poèmes

Ses poèmes sont le fruit de ses états d'âme, mais certains sont inspirés de ses lectures, tel celui de Nadson :

« Aujourd'hui, je suis particulièrement las  
Dès le matin, une sourde irritation grandissait en moi ;  
Dès le matin, je remarquai autour de moi avec méchanceté  
Tout ce qui est capable de soulever dans l'âme le mépris.  
Dans la gaieté des autres, je trouvais la vulgarité  
Dans leur tristesse, l'hypocrisie ; dans leur calme, pusillanimité  
Et dans mon propre cœur, l'amenuisement des meilleures forces,  
Une angoisse oppressante et le dégoût enfant »<sup>58</sup>.

Au lendemain de l'attaque dont elle a été victime à Behima, Isabelle Eberhardt, blessée et impuissante, écrit sur son lit d'hôpital ce petit poème reflétant son état d'esprit :

« Où es-tu mon inoubliable ami, mon ami véritable et unique ?  
Où es-tu, toi de qui la voix nous parlait de vérité et d'amour ?  
Où es-tu, toi bonne et simple Chouchka, où es-tu ? »<sup>59</sup>.

Quand elle se trouve prise au piège de l'inactivité intellectuelle ou en panne d'inspiration pour continuer ses *Journaliers* (« *Je vois que je ne peux écrire en ce moment* »), elle écrit des poèmes reflétant ses états d'âme, tel celui-ci :

« Tous les jours de notre vie furent rapides comme les flots  
A chaque heure notre chemin vers la tombe est plus court.  
Verse donc, camarade, la coupe de santé.  
Comment savoir ce qui est devant nous ?  
Tu mourras ; on t'entertera ; tu ne te lèveras plus au festin des amis  
Donne-moi ta main, camarade ; buvons !  
Noyons dans le vin la séparation amère ! »<sup>60</sup>

Dans son errance accentuée par la solitude, Isabelle Eberhardt sombre dans des questions existentielles qui reviennent tout au long de ses *Journaliers*. Ainsi écrit-elle :

« Est-ce pour longtemps – ô vie ! – que mon destin est d'errer par le monde ?  
Où es-tu, Port où je pourrais me reposer ?  
Où est le regard que je pourrais admirer ?  
Où est la poitrine contre laquelle je pourrais m'appuyer ?

---

<sup>57</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 101

<sup>58</sup> Ibid., p.38

<sup>59</sup> Ibid., p. 89

<sup>60</sup> Ibid., p. 41

## Citations

Certaines citations constituent une introduction à ses notes journalières, écrites juste après la date ; d'autres interviennent soit au milieu soit à la fin de ses notes. Quelques courts passages vont nous servir d'illustrations pour l'analyse de la composition des *Journaliers*. En effet, certaines de ces citations sont accompagnées de commentaires, notamment les citations philosophiques à propos desquelles elle n'hésite pas à donner son avis, comme pour le *Journal des Goncourt* : « *Le journal des Goncourt est un livre qui fait penser profondément* »<sup>62</sup>, ou encore : « *La lecture du Journal des Goncourt m'a fait le plus grand bien* »<sup>63</sup>. Elle ajoute aussitôt une citation dévoilant son humeur et sa préoccupation du moment : « *Maintenant, il n'y a plus dans notre vie qu'un grand intérêt : l'émotion de l'étude sur le vrai* »<sup>64</sup>, qu'elle complète par : « *Sans cela, l'ennui et le vide* »<sup>65</sup>. Ses états d'âme sont dévoilés par les citations qu'elle choisit pour accompagner ses journaliers, comme l'atteste ce passage : « *Je sais que la lecture du Journal des Goncourt y est pour beaucoup dans cette tristesse, plutôt sombre, que j'éprouve depuis deux jours* »<sup>66</sup>.

Le choix des citations fluctue en fonction de son état d'âme, de son errance et de sa quête dans le désert, avec tout ce qu'il recèle. Citons à titre d'exemple cette citation d'Eugène Fromentin, dont on perçoit l'écho au fil de la lecture des *Journaliers* : « *Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentiments ?* »<sup>67</sup>.

Son attachement pour Pierre Loti – à l'origine de son premier déclic pour l'Orient – apparaît à travers les nombreuses citations parsemant ses *Journaliers* et qui révèlent ses ressentis, comme on peut le lire dans cet extrait : » A son

---

<sup>61</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 90

<sup>62</sup> Ibid., p. 36

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> Ibid., p.37

<sup>65</sup> Ibid.

<sup>66</sup> Ibid., p. 50

<sup>67</sup> Ibid., p. 19

*réveil ce matin, il s'était tout de même senti angoissé, envahi comme d'un pressentiment de mort, en présence de cet acte irréparable ».* Il semble que les pensées de Loti soient partagées par Isabelle Eberhardt : « *Être batelier en veste dorée, quelque part au sud de la Turquie, là où le ciel est toujours pur et le soleil toujours chaud... Ce serait possible après tout, et je serais là moins malheureux qu'ailleurs* »<sup>68</sup>. Un peu plus loin, Loti revient encore habiter ses pensées : « *Oh ! L'amer et irrémédiable chagrin de ne plus pouvoir jamais, jamais échanger avec elle une seule pensée* »<sup>69</sup>.

### **Le style**

Le style d'Isabelle Eberhardt est lié à ses humeurs qui sont associées au cadre dans lequel elle se trouve, comme lors de son arrivée à « Dar el Islam » où elle semble charmée par l'atmosphère mystique : « *Ô ivresse singulière, ce soir, dans la paix et la pénombre de la vaste Djemaa Djedid, pendant la prière de l'Icha* »<sup>70</sup>. Si elle se trouve en exil, loin de son désert « tant aimé », le style de son écriture change vite d'allure et de ton pour laisser place aux phrases longues aux accents nostalgiques :

« Depuis quelques jours, la nostalgie du désert m'envahit de nouveau, intense jusqu'à la douleur ! Aller seulement jusqu'à la dernière seguia du vieux Biskra, où nous nous sommes arrêtés, Slimane et moi, le soir du retour. (...) Aller là-bas, à l'aube, ou bien alors, au coucher du soleil, et jeter un regard d'amoureux et d'exilé sur le grand Sahara... Un seul regard ! Ah, être libres, maintenant tous deux, et fortunés et nous en aller là-bas, dans notre pays ! Le reverrai-je jamais, mon grand désert splendide ? »<sup>71</sup>

Quand Isabelle Eberhardt éprouve une angoisse quelconque, le style devient haché, heurté, marqué par des phrases courtes juxtaposées dégageant une profonde tristesse :

« Je suis faible, moulue, brisée (...) Je n'en prévoyais alors certes pas les affres, les angoisses, les impuissances douloureuses, et je ne savais surtout pas quelle patience lente, longue et d'autant plus difficile pour ma nature. Un effort, fût-il presque surhumain, mais rapide, en un seul élan, ne m'est pas difficile. (...) Cette succession de luttes contre moi-même, contre mes goûts, mes aspirations, mes

---

<sup>68</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit. p. 33

<sup>69</sup> Ibid., p. 101

<sup>70</sup> Ibid., p. 53

<sup>71</sup> Ibid., p. 190



désirs et mes besoins les plus légitimes, c'est là avec ma nature, la plus rude, la plus douloureuse épreuve »<sup>72</sup>.

Il en est de même dans ce passage :

« Finie, cette fois pour toujours, l'histoire de la vie là-bas, la première de mes idées ici-bas ! Tout est dispersé, fini, enterré. Dans peu de jours, les vieux meubles eux-mêmes, les témoins inanimés du passé, seront vendus à l'encan, disséminés... ».<sup>73</sup>

De nombreux passages de ses *Journaliers* ont des résonnances philosophiques. Ainsi, peut-on y lire :

« Le premier acte de la vie – pleurer – (...) et comme notre arrivée ressemble à notre départ, avec cette seule différence qu'à tout prendre, le départ est bien moins triste que l'arrivée suivie de tant d'ennui et de souffrances ! »<sup>74</sup>.

Certains passages des *Journaliers*, notamment dans le troisième et le quatrième, sont consacrés à Slimane, son « *trésor inestimable* », sa « *seule joie en ce monde* »<sup>75</sup> et son « *unique consolation* »<sup>76</sup>. Isabelle Eberhardt y dévoile son grand amour ainsi que son dévouement pour lui. Cet attachement se révèle à travers le registre lyrique qui caractérise le romantisme débridé d'Isabelle Eberhardt :

« Je me demande avec une angoisse profonde si ce bonheur ne me sera point enlevé par la destinée jalouse, par la mort. Seulement, après lui, avec l'expérience passée, inutile d'attendre et d'espérer. Plus même : si même je savais que lui disparu j'en retrouverais un autre qui m'aimerait autant, je n'en voudrais pas, pour cette seule raison que ce serait un autre et que c'est lui que j'aime d'un amour absolu, aussi profondément doux et attendri qu'il est ardent ».<sup>77</sup>

## Proverbes

On rencontre parfois dans le texte des proverbes tels que celui-ci : « *Si tu vois un homme qui se croit sage, il y a plus à espérer d'un insensé que de lui* »<sup>78</sup>.

## Psaumes

Il en apparaît dans le premier journalier mais ils vont disparaître peu à peu pour être supplantés par des litanies musulmanes. Citons par exemple celui-ci :

---

<sup>72</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit. p. 219

<sup>73</sup> Ibid., p. 205

<sup>74</sup> Ibid., p. 39

<sup>75</sup> Ibid., p. 122

<sup>76</sup> Ibid.

<sup>77</sup> Ibid., p. 122

<sup>78</sup> Ibid., p. 40

« Placez-vous sur les chemins, regardez et demandez quels sont les anciens sentiers, quelle est la bonne voie ; marchez-y et vous trouverez le repos de vos âmes ». <sup>79</sup>

### Emprunts et néologismes

Au fur et à mesure de la lecture des *Journaliers*, on découvre qu'Isabelle Eberhardt est polyglotte ; elle maîtrise plusieurs langues et dialectes, dont l'italien : « *ma via dolorosa* », « *dolce farniente* » <sup>80</sup>. On peut y ajouter ce passage où nous pouvons lire une épitaphe recueillie sur un tombeau au petit cimetière de Vernier, le 04 juin 1899, lors de son dernier pèlerinage à la tombe de son père adoptif Trophimowsky :

« Gia non si deve a te doglia ni pianto  
Chi si muori nel mondo nel ciel renasci ». <sup>81</sup>

Isabelle Eberhardt semble se plaisir dans le passage d'une langue à une autre, et ce avec une grande aisance. De fait, elle passe facilement de l'italien à l'anglais, lorsqu'elle reprend cette citation de Shakespeare : « *to be, or not to be, that is the question !* » <sup>82</sup>. Nous pouvons aussi trouver des expressions latines telles que « *sursum corda* » <sup>83</sup> mais l'arabe reste la langue qui revient le plus souvent, surtout dans des formules à caractère religieux : « *Bismilah erahmane rahim* » <sup>84</sup>, « *Ô Abou Alam* » <sup>85</sup>, « *inchallah* » <sup>86</sup>, « *l'edden du maghreb* ». <sup>87</sup>

### Notes en marge

En plus de tous les points cités précédemment, il y a un autre trait caractérisant les *Journaliers*, celui des notes en marge. Une note est définie par Gérard Genette comme étant un « *énoncé de longueur variable (un mot suffit)* »

---

<sup>79</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit. p. 28 (repris de la Bible, Jérémie, VI, 16)

<sup>80</sup> Ibid., p. 58

<sup>81</sup> Ibid., p. 23

<sup>82</sup> Ibid., p. 35

<sup>83</sup> Ibid., p. 176

<sup>84</sup> Ibid., p. 310

<sup>85</sup> Ibid., p. 201

<sup>86</sup> Ibid., p. 176

<sup>87</sup> Ibid., p. 88

relatif à un segment plus au moins déterminé du texte »<sup>88</sup>. Ces notes servent d'explication aux événements relatés, par exemple : « *En souvenir de ce 19 juin 1900, date fatidique. Et voici comment inconsciemment...* »<sup>89</sup>. Nous y trouvons également deux lettres adressées au directeur de *La dépêche algérienne* concernant l'attaque de Behima dont elle a été victime.

### Écrits intimes

A présent, nous allons passer aux *Écrits intimes* qui sont aussi une forme d'écriture littéraire où l'intime est mis en avant ; c'est une forme de témoignage sur soi, comme le définit Gérard Genette : « *La correspondance d'un auteur (en général) [est] comme une sorte de témoignage sur l'histoire (...) à toutes les étapes de cette histoire* »<sup>90</sup>. Ces écrits comprennent une correspondance échangée avec les « trois hommes les plus aimés », comme annoncé après le titre « *Écrits intimes* », à savoir Ali Abdelwehab, un ami tunisien, Augustin de Moerder, son frère bien-aimé, et enfin Slimane Ehni, son amoureux et mari. Bien que certaines correspondances n'aient jamais été retrouvées, les lettres que contiennent ces écrits, suffiront pour notre étude. Dans ce type d'écrit, Isabelle Eberhardt dévoile toute son âme : ses désespoirs, ses projets et ses doutes. Ce qui a retenu notre attention, c'est l'expression d'amour qui s'en dégage, un amour puéril et sincère qu'éprouve cette jeune femme pour son frère tant aimé, Augustin de Moerder, pour Ali Abdelwehab, confident secret et Slimane Ehni, l'amant. Ces trois amours constituent la trame d'un roman dont Isabelle Eberhardt est l'héroïne. Ce type d'écrit est important pour notre étude car il constitue une mine d'informations quant au cheminement d'Isabelle Eberhardt dans sa voie spirituelle. Les lettres sont adressées à trois destinataires :

**1. Augustin de Moerder** : cet échange pseudo-amoureux entre la jeune femme et son frère durera environ une année, du 20 octobre 1895 au février 1896. Augustin est son demi-frère et son âme sœur, un peu comme son double masculin. Tous les deux ont les mêmes angoisses, les mêmes hantises, la même

---

<sup>88</sup> G. GENETTE, (1987), *Seuils*, Ed. Du Seuil, p. 321

<sup>89</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit. p. 32

<sup>90</sup> G. GENETTE, *Seuils*, op. cit. p. 377

fascination pour le voyage et les mêmes lectures, comme elle le confirme dans ce passage :

« Certains livres (...) ceux qui éveillaient en nos deux âmes presque identiques les mêmes sentiments, les mêmes angoisses, les mêmes appels, douloureux, vers l'Inconnu, vers l'Ailleurs ! Ah la route, la route, la route ! Oh, la hantise de la route ! (...) Souviens toi de la grande montagne, min el djébel kébir, là-bas, à Collonges... Tu sais ce qu'elle nous disait à nous deux, cette montagne... Et toute la sombre philosophie de nos vies était là-bas, sur les grandes routes de France : « plus loin, plus loin, toujours plus loin ».<sup>91</sup>

C'est avec lui qu'elle a conçu ce projet de partir vers les « *horizons azurés* » et « *l'univers changeant et mystérieux* »<sup>92</sup> pour vivre dans le « pays de l'Islam » qui semble apporter « *remède au malheur* »<sup>93</sup>. Ce personnage est important dans son évolution mystique car c'est grâce à lui qu'elle découvre le « Dar el islam » qui deviendra par la suite son unique havre de paix. En effet, Augustin est muté en Algérie, à Sidi-Bel-Abbes. Sa mère, inquiète sur son sort, décide de venir en Algérie, à Bône, pour se rapprocher de lui. Cette correspondance s'arrêtera le jour où Isabelle Eberhardt apprend que son frère n'est plus celui qu'elle croyait ; il était devenu un « étranger ».

**2. Ali Abdelweheb :** la correspondance avec Ali Abdelweheb ne reflète pas une simple amitié ; c'est aussi un confident sincère, un cœur compatissant, un « *partenaire intellectuel et complice dans la découverte de l'Islam* »<sup>94</sup>. Il semble qu'elle ait trouvé en lui « *un cœur vraiment fraternel et très apte à sentir la douleur d'un autre cœur* »<sup>95</sup>. Ce « seul et unique ami »<sup>96</sup> est l'initiateur dans sa connaissance de l'Islam. Beaucoup de questions religieuses qui taraudaient Isabelle Eberhardt ont été éclaircies par Ali Abdelweheb, comme le voile, le mariage, le doute, la foi et bien d'autres sujets. Il a été en fait l'élément déclencheur qui a poussé Isabelle Eberhardt à mieux connaître l'Islam et aussi, selon Hadouche Louise-Leila, « *à extérioriser ses conflits conscients* »<sup>97</sup> par

---

<sup>91</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit. p. 38

<sup>92</sup> E. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit. p. 70

<sup>93</sup> Ibid., p. 70

<sup>94</sup> Ibid., p. 15

<sup>95</sup> Ibid., p. 77

<sup>96</sup> Ibid., p. 299

<sup>97</sup> Expression empruntée de la thèse de HADDOUCHE Louise-Leila, (2010), *La construction de soi dans l'écriture littéraire, le cas d'Isabelle Eberhardt*, p. 66.

la voie de la parole. Sa correspondance avec Ali durera deux ans, du 22 juin 1897 au 22 septembre 1899. Cette relation épistolaire assidue s'arrêtera définitivement le jour où elle découvrira qu'il n'est plus cet ami dévoué qu'elle pensait trouver en lui, mais un traître.

**3. Slimane Ehni :** avec lui, l'échange durera une année environ, du 5 septembre 1900 au 23 août 1901, date du dernier document après l'inondation dont elle a été la victime. Contrairement au ton respectueux des lettres échangées avec les correspondants précédents, celles adressées à Slimane sont empreintes d'une passion enflammée, accentuée par des mots doux utilisés comme des codes entre eux : « *Ouiha, Zouizou, Ziza, bou bou bou, rouissa kahla, etc.* ». Isabelle Eberhardt y paraît plus amoureuse que jamais et semble avoir trouvé la personne qui la comprend le mieux (« *Je sais bien que tu me connais* »<sup>98</sup>) et comble tous ses vœux. C'est le seul homme qui lui reste désormais et qui est tout pour elle : « *Rouiha, tu es tout pour moi* »<sup>99</sup> ; Slimane est cet homme « *si aimé, si désiré, lumière de mes yeux et bonheur de mon cœur, joie de mon âme, mon seigneur et maître* »<sup>100</sup>. Les lettres d'Isabelle Eberhardt sont beaucoup plus longues que celles de Slimane ; d'ailleurs, Isabelle Eberhardt ne manque pas de lui en faire la remarque : « *Je m'évertue à t'écrire de longues lettres* »<sup>101</sup>. Du fond de son exil, à Marseille, elle lui demande : « *Écris-moi souvent et longuement* »<sup>102</sup>.

En plus de ces trois correspondants, les *Écrits intimes* contiennent également deux lettres adressées à Abou Nadara, dont l'une en arabe ponctuée de formules islamiques et l'autre en français. On y trouve aussi une correspondance échangée entre Ali Abdelwehab et Augustin de Moerder ainsi qu'une autre entre Slimane Ehni et ce dernier, et une lettre d'un certain Ahmed, un amoureux transi d'Isabelle Eberhardt. On y trouve encore une correspondance de Trochimowsky<sup>103</sup> adressée à Ali Abdelweheb, ainsi qu'une étrange lettre

---

<sup>98</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit. p. 355

<sup>99</sup> Ibid., p. 354

<sup>100</sup> Ibid., p. 366

<sup>101</sup> Ibid., p. 373

<sup>102</sup> Ibid., p. 334

<sup>103</sup> Père adoptif d'Isabelle Eberhardt

« anonyme » destinée à ternir la réputation d'Isabelle Eberhardt, adressée au général de la subdivision de Batna.

### **Les nouvelles dans *Écrits sur le sable* :**

Il convient de noter d'abord que le mot « nouvelle » vient de l'italien « novella » signifiant un récit bref où interviennent peu de personnages, de lieux et d'actions ; généralement, le héros ou l'héroïne est le reflet de l'auteur. Les nouvelles d'Isabelle Eberhardt sont des récits courts qui font appel à la réalité et certains ne comportent pas de dénouement. Nous classons les nouvelles d'Isabelle Eberhardt dans la catégorie « autofiction » car elle semble y être présente par ses idées, son vécu et ses aspirations. Comme dirait Genette, « *c'est moi et ce n'est pas moi* », <sup>104</sup> ou bien « *ceci est un roman et un récit vrai* » <sup>105</sup>. En effet, nous retrouvons chez tous les personnages un peu d'Isabelle Eberhardt, pour ne pas dire beaucoup, dans un entremêlement du fictif et du réel. Nous pouvons donc considérer ces nouvelles comme autobiographiques en nous référant à Jacques Lecarme qui considère que

« l'autofiction ne s'oppose pas à l'autobiographie, mais en devient (...) une variante ou une "ruse" : à travers des jeux de condensation et de déplacement qui réorganisent le temps de la vie en un temps de narration, (...) l'autofiction devient (...) une autobiographie déchaînée ». <sup>106</sup>

Les événements empruntés à la vie réelle donnent de l'authenticité au texte et tendent à faire croire au lecteur que c'est bel et bien de la vie de l'auteur dont il est question. De fait, Isabelle Eberhardt, a besoin, par le biais de l'écriture, de se dévoiler et d'exprimer ses aspirations intimes, son exclusion douloureuse ainsi que sa répulsion pour l'idéologie colonialiste.

Ces récits mi-autobiographiques mi-fictionnels d'Isabelle Eberhardt que nous avons choisi de traiter s'inscrivent durablement dans ce processus de quête mystique. Le corpus est essentiellement autofictionnel et fait partie des « *Écrits sur le sable* », tomes I et II. Nous n'avons retenu pour notre analyse que quelques

---

<sup>104</sup> A.BEGGAR, « *L'autofiction : un nouveau mode d'expression autobiographique* »  
URL : <https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revueanalyses/article/viewFile/1003/850>.  
Consulté le 26/09/2017

<sup>105</sup> Ibid

<sup>106</sup> Ibid.

nouvelles qui sont en rapport avec l'objet de notre travail. Nous avons remarqué que la figure du héros ou de l'héroïne est le reflet fidèle de la personnalité d'Eberhardt : vision particulière de l'amour, fascination de l'errance et du maraboutisme. De ce fait, tous les événements empruntés à sa vie confèrent une véracité au récit, comme l'affirme Marie Darrieussecq :

« L'autofiction est un récit à la première personne, se donnant pour fictif mais où l'auteur apparaît homodiégétiquement sous son nom propre et où la vraisemblance est un enjeu maintenu par des effets de vie. »<sup>107</sup>

Quasiment tous les personnages d'Isabelle Eberhardt, qu'ils soient féminins ou masculins, passent d'un extrême à l'autre, du charnel au spirituel ou de l'amour à la mort. C'est un peu l'itinéraire d'Isabelle Eberhardt qui transparaît au cours de son processus de « remplissage du vide », selon l'expression lacanienne que nous développerons plus loin. En effet, tous ses récits témoignent d'une grande spiritualité, mêlée à l'amour nécessaire de l'autre ; ils sont répartis entre sa vie d'avant et celle d'après pour mettre en valeur la transformation des personnages suite à certains événements, généralement fâcheux, tels que la mort ou la séparation, qui rendent compte de sa propre transformation. Ils s'ordonnent presque tous selon le même schéma narratif : situation initiale – déroulement des événements – situation finale. Parmi les thèmes de ses nouvelles, nous trouvons souvent l'amour, l'empathie, la folie, le vagabondage, la prostitution, et enfin le maraboutisme et l'ascétisme.

## **1.2. Quelques repères biographiques**

Isabelle Eberhardt serait née le 17 février 1877 à Genève, d'une liaison illégitime. Sa mère, Nathalie de Moerder, née Eberhardt, est elle-même de père inconnu. Isabelle Eberhardt portera le nom d'Isabelle Eberhardt Wilhemine Marie Eberhardt, du nom de jeune fille de sa mère qui était l'épouse du général-sénateur russe De Moerder. Avant la naissance d'Isabelle Eberhardt, en 1871, la famille De Moerder quitte la Russie sur recommandation du médecin de famille parce que Nathalie était enceinte et avait besoin de repos, avec le précepteur des

---

<sup>107</sup> A.BEGGAR, « *L'autofiction : un nouveau mode d'expression autobiographique* », op. cit.

enfants, Alexandre Trophimowsky, marié et père, qui avait laissé sa famille en Russie.

Après une furtive traversée de l'Europe, Nathalie, ses enfants et le précepteur se fixent à Montreux<sup>108</sup>. A la mort du général, en avril 1873, la famille De Moerder reste avec le précepteur Trophimowsky qui deviendra le compagnon de la veuve. Montreux ne constitua qu'un bref passage car la famille allait connaître plusieurs déménagements successifs. Elle s'établit en 1873 à Genève dans une villa du quartier des Grottes. En février 1877, et en l'absence de Trophimowsky, Nathalie de Moerder met au monde une fille, Isabelle Eberhardt.

### **La naissance d'Isabelle Eberhardt et la question de la paternité**

En l'absence d'une reconnaissance de paternité par Trophimowsky, Isabelle Eberhardt est considérée comme fille naturelle. Elle portera le nom de sa mère et s'appellera « Isabelle Eberhardt Wilhemine Marie Eberhardt », comme elle en témoigne dans ses *Écrits intimes* :

« Moi (...) sa fille naturelle (fille de Nathalie) Isabelle Eberhardt Marie-Wilhelmine, fille de Nicholasd'Eberhardt. Ce terme de « fille de Nicholas » remplace la fille d'un tel (A) des Arabes, chez nous en Russie, je me trouve donc porter, comme nom patronymique, celui de mon grand-père, comme si j'étais la sœur de ma mère, tout comme je porte le nom de demoiselle d'Eberhardt de Liesen »<sup>109</sup>.

En effet, sa naissance un peu énigmatique a fait couler beaucoup d'encre chez les biographes et les commentateurs dans la mesure où beaucoup de versions ont été avancées au sujet de la paternité de Trophimowsky, mais l'absence de preuves ne permet d'en confirmer aucune. On cite notamment le fait que Trophimowsky n'ait pas reconnu l'enfant, ce qui, pour certains, tient au fait qu'il n'avait pas divorcé de sa femme pour pouvoir avoir un enfant légitime. D'autres estiment qu'il pouvait bien être son géniteur de par ses principes nihilistes et anarchistes. Certains biographes pensent que Trophimowsky est probablement le père biologique d'Isabelle Eberhardt, telle Simone Rezzoug qui avance que « *bien qu'Isabelle Eberhardt porte le nom sans particule de sa mère et qu'elle n'ait jamais appelé Trophimowsky que du surnom de Vava, il semble*

---

<sup>108</sup> Ville de Suisse

<sup>109</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit. p. 133



probable que ce personnage haut en couleurs fût son père »<sup>110</sup>. Quant à Isabelle Eberhardt, elle présente Alexandre Trophimowsky dans ses correspondances comme son tuteur : « *Mon père dont j'ignorais encore la qualité, c'est-à-dire que j'ignorais encore mes origines, et je le prenais pour un vague tuteur* »<sup>111</sup>. Françoise d'Eaubonne affirme, de son côté, que la non reconnaissance de la paternité par Trophimowsky est suffisant pour avancer qu'elle n'était pas sa fille légitime. Elle penche plutôt pour l'attribution de la paternité au poète Arthur Rimbaud, ce qu'elle essaye de confirmer par certains traits de similitude physique et par un caractère un peu « dévergondé » et anticonformiste. Elle procède même à une confrontation des textes qui, d'après elle, présentent des rapprochements dans les thèmes choisis, le style et les particularités de l'écriture. Cette thèse reste un peu probable car elle relève beaucoup plus du côté pittoresque souvent attribué à la vie d'Isabelle Eberhardt. Cependant, Françoise d'Aubonne n'est pas la seule à affirmer qu'Isabelle Eberhardt serait la fille de Rimbaud ; Pierre Arnoult semble aussi partager cet avis à travers certains indices signalés par Denise Brahim :

« De qui est-elle, cette Isabelle Eberhardt dont la vie romanesque débute ainsi sur un mystère ? Dans son livre consacré à Rimbaud, Pierre Arnoult n'y va pas par quatre chemins et attribue Isabelle Eberhardt à l'auteur du *Bateau ivre*. Il se fonde pour cela sur trois indices, à vrai dire aussi fragiles les uns que les autres : la ressemblance physique d'Isabelle Eberhardt avec Rimbaud ; la présence de Rimbaud dans la région du lac Léman ; enfin ces prénoms d'Isabelle Eberhardt-Wilhelmine choisis pour la [nouvelle-née] et qui sont tout à fait inexplicables côté Moerder-Trophimowsky alors que, côté Rimbaud, ils rappellent respectivement la sœur bien-aimée de Rimbaud et le nom de la reine de Hollande dans l'armée de laquelle Rimbaud vient de signer un engagement.»,<sup>112</sup>

La conversion des deux anarchistes serait une preuve plus tangible du fait qu'elle est confirmée par ces propos d'Isabelle Eberhardt : « *Je mourrai musulmane comme mon père* »<sup>113</sup>. Françoise d'Eaubonne affirme en effet qu'

« on est frappé par le tropisme qu'exerça l'Islam aussi bien sur le destin de Rimbaud que sur celui d'Isabelle Eberhardt. L'un et l'autre se convertirent en toute

<sup>110</sup>S.REZZOUG, (1985) *Isabelle Eberhardt*, OPU, Alger, Coll, Classiques maghrébines, p. 19

<sup>111</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit. p. 82

<sup>112</sup>D. BRAHIMI, (1983), *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, Publisud et OPU, p. 08

<sup>113</sup>Ibid, p. 08

sincérité, et Isabelle Rimbaud<sup>114</sup> a rapporté que, sur son lit d'agonisant, son frère récita la prière musulmane Allah Kermin ». <sup>115</sup>

Cependant, presque un siècle après, de nouveaux éléments sont révélées en 1988. En effet, *La revue Internationale de l'Imaginaire* diffuse des lettres d'Isabelle Eberhardt conservées dans les archives de la famille d'un certain Ali Abdul-Wahab, un ami tunisien avec lequel elle correspondait beaucoup. Dans ces lettres, elle livre une information qui va remettre en question l'origine de sa naissance. Voici ce qu'elle nous apprend :

« J'ai appris, avec documents à l'appui, que j'étais le triste résultat d'un viol commis par le médecin de Maman, actuellement décédé, sans quoi, certes, je lui aurais demandé raison de son crime qui m'a mise, à tout jamais, dans la plus triste des situations. »<sup>116</sup>.

Toutes ces données montrent que Trophimowsky ne pouvait être son géniteur ; en revanche, il demeure sans conteste son père spirituel ; elle semble en avoir hérité l'intelligence, la curiosité, la liberté de pensée et l'esprit anarchiste. En ce sens, Michel Tournier, dans sa préface au livre de Denise Brahimi, *L'Oued et la Zaouïa, Lectures d'Isabelle Eberhardt*, a bien raison d'affirmer que « si Trophimowsky n'est pas le père d'Isabelle Eberhardt selon le sang, elle est vraiment sa fille spirituelle ». <sup>117</sup>Au milieu de toutes ces interrogations, Isabelle Eberhardt précise, en avril 1903, dans un journal bordelais, « *La petite Gironde* », qu'elle est

« fille de père sujet russe musulman et de mère russe, je suis né musulman[e] et je n'ai jamais changé de religion. Mon père étant mort peu après ma naissance à Genève, où il habitait, ma mère demeura dans la villa avec mon vieux grand-oncle »<sup>118</sup>.

La biographe Edmonde Charles-Roux affirme de son côté qu'Isabelle Eberhardt est bel est bien la fille de Trophimowsky mais qu'il ne pouvait pas la reconnaître car il n'avait pas divorcé ; cependant, faute de preuve, nous ne pouvons confirmer cela et la question de la paternité restera toujours un mystère.

### **Une jeunesse singulière, riche et formatrice**

---

<sup>114</sup> La sœur d'Arthur Rimbaud

<sup>115</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op.cit. p. 08

<sup>116</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit. p. 133

<sup>117</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op. cit.p. 09

<sup>118</sup> K.H. BENAMARA., (2005), *Isabelle Eberhardt & l'Algérie. Alger*, Barzakh, p. 12

Isabelle Eberhardt a vécu dans une grande maison dans les environs de Genève, appelée « La Villa-Neuve ». La bâtisse était spacieuse et isolée, avec un immense jardin clôturé. Isabelle Eberhardt était entourée de ses frères et sœurs. A cette période de sa vie, la famille était constituée de sa mère, du précepteur Trophimowsky, qu'elle appelait Vava ou « le vieux » dans ses correspondances, et de ses quatre frères et sœurs : Nathalie, Wladimir, Olga et Augustin. Ce dernier était plus qu'un frère, un ami, un confident, un « amant ». Isabelle Eberhardt enfant était choyée, entourée des soins précieux de sa mère qui lui procurait des vêtements élégants et une excellente nourriture. Elle a reçu une éducation très originale par rapport aux canons de l'époque. D'ailleurs, quand elle parle de sa vie à la Villa- Neuve, elle évoque sans cesse la bonté de sa mère ainsi que toutes les bonnes intentions de Vava, son précepteur, qui lui avait appris un rythme de vie conforme à son esprit nihiliste. Elle et ses frères n'allaient pas à l'école ; ils étudiaient à la maison, sous la direction de leur précepteur qui maîtrisait les langues et les sciences. Toutes les lectures étaient permises à la maison, aussi bien russes qu'étrangères. Edmonde Charles-Roux estime que l'apprentissage dans cet univers est meilleur que dans une école. Pour elle, il est évident que tout ce qu'Isabelle Eberhardt a appris dans l'atmosphère de « La Villa-Neuve » ne lui aurait jamais été dispensé dans une école de l'époque, vu la richesse et la variété de l'enseignement qu'elle a reçu, entre les langues, les arts et les sciences : « *Son bagage intellectuel dut à ces circonstances particulières ses lacunes, ses singularités mais aussi sa richesse* »<sup>119</sup>.

Son apprentissage ne se concentrait pas uniquement dans la « Villa-Neuve » ; elle sortait pour apprendre à monter à cheval. Trophimowsky l'a élevée en garçon, lui enseignant le russe, le français, le latin, l'allemand et l'arabe. Très tôt déjà, il apprend à Isabelle Eberhardt l'équitation, l'acrobatie et quelques travaux de bricolage ; mais ce qu'elle préfère par-dessus tout, c'est la lecture. En effet, elle avait droit à tous les livres que contenait la bibliothèque de Trophimowsky. Ainsi, elle s'enthousiasma pour Rousseau et le préféra à

---

<sup>119</sup> E. CHARLES ROUX. (1988), *Un désir d'Orient, La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Ed. Grasset, coll, Le livre de poche, Paris, p. 180

Voltaire, certainement pour sa grande sensibilité car elle trouvait qu'il écrit avec son cœur et chante la beauté du monde. Elle s'éprit rapidement des romantiques en lisant Chateaubriand, Hugo, Daudet, Loti et même Zola. *Le journal de Marie Bashkirtseff* va créer en elle ce penchant pour les autobiographies.

Avec son demi-frère Augustin, elle partageait ses rêves, ses lectures et lui faisait des confidences. Tous deux rêvaient des mêmes « horizons changeants » et du même appel pour l'Orient : « *Oui, certains livres (...) éveillaient en nos deux âmes presque identiques les mêmes sentiments, les mêmes angoisses, les mêmes appels, douloureux, vers l'Inconnu, vers l'Ailleurs !* »<sup>120</sup>. Ainsi, après l'engagement d'Augustin dans la légion étrangère en Algérie, en 1894, Isabelle Eberhardt entre-t-elle dans la tourmente et se sent-elle seule et perdue : « *Tu t'es perdu. En te perdant toi, tu m'as perdue, complètement perdue. J'avais mis en toi ma dernière espérance. Et à présent que c'est fini, je ne sais plus que faire, que penser !* »<sup>121</sup>, écrit-elle.

### **La découverte de l'Orient**

Après le départ du fils rebelle Augustin, Isabelle Eberhardt et sa mère ne tarderont pas à le suivre pour se fixer à Bône. Dès le premier contact avec l'Algérie, elles sont rapidement charmées par le dépaysement. Toute la poésie de l'Islam les pénètre profondément. Les appels presque incessants du muezzin à la prière touchent leurs cœurs. Le tintement des cloches qui sonnent le glas est désormais bien loin ! Les deux femmes ont préféré habiter au cœur de la ville et fréquenter la bourgeoisie indigène. Isabelle Eberhardt apprend vite la langue locale et se drapait dans un burnous pour se mêler à la vie arabe.

Un drame va cependant survenir dans la vie d'Isabelle Eberhardt : elle perd sa mère en novembre 1897, qui est enterrée dans le cimetière musulman. Elle perd ensuite l'un de ses frères, Vladimir, qui se suicide. Elle connaît alors un grand désarroi ; son passé l'angoisse à cause des drames survenus dans sa famille et elle a peur de perdre aussi « Vava », son père adoptif : « *Si Vava, lui aussi*

---

<sup>120</sup>I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit. p. 38

<sup>121</sup>Ibid., p. 33

*mourait ? »*<sup>122</sup>. Il va tout de même finir par s'éteindre lui aussi. Toutes ces souffrances devaient trouver un remède et le seul qui se présentait à elle était l'évasion, la fuite vers l'Inconnu : «*Il faut partir là-bas, très loin, à l'horizon* »<sup>123</sup>, écrit-elle. Elle quitte définitivement la « Villa-Neuve » en 1899 pour commencer sa grande errance dans « Dar el Islam ». En effet, sa vie va consister désormais en un va-et-vient constant entre la Tunisie, l'Algérie et Marseille. Pendant son séjour en Tunisie, Isabelle Eberhardt écrit de nombreux récits où se révèle un grand talent d'écrivaine ; citons entre autres *Heures de Tunis* et *Roman de Turco*. De son séjour en Algérie, elle en rapporte les périples dans les *Journaliers*. Mais la jeune femme ne se fixe pas encore ; elle va aller à Paris dans l'espoir de se faire connaître dans les salons littéraires. Puis, en janvier 1900, elle voyage en Sardaigne où elle reste un mois, voyage au cours duquel elle entame ses *Journaliers*. Mais la fièvre de l'Orient est plus forte que tout ; elle revient en Algérie dans la même année. Au cours de ce périple, elle découvre l'éblouissement d'El Oued, la « ville des mille coupes », qu'elle verra comme un havre de paix. Cette découverte s'avère révélatrice quant à la suite de son parcours. Françoise d'Eaubonne note à ce propos :

« Jamais Isabelle Eberhardt n'oubliera cette apparition d'El Oued dans sa vie... Son *Journaliers* témoigne de la fascination que, d'emblée, exerce sur elle cette petite ville surgie au cœur du désert... Elle comprend qu'il existe là une découverte, l'expérience d'une manière d'être jusqu'alors inconnue. Impuissante à s'exprimer, elle se réfugie dans quelques vagues adjectifs... C'est comme si le Souf tout entier, subitement, s'était incarné sous ses yeux en un être vivant et avait tourné le visage vers elle pour lui parler<sup>124</sup> ».

Elle n'y restera que trois jours mais sa décision est déjà prise : c'est là qu'elle reviendra vivre. Après une escale à Batna, puis à Biskra, Isabelle Eberhardt se rend à Annaba pour voir son frère Augustin nouvellement marié.

### **La fin tragique d'Isabelle Eberhardt**

Au cours de l'année 1900, deux événements marquants vont changer le cours de l'existence d'Isabelle Eberhardt : d'abord, sa rencontre avec un sous-

<sup>122</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit. p. 162

<sup>123</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit. p. 110

<sup>124</sup> K.H. BENAMARA, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, op. cit. p. 37

officier, Slimane Ehni, « l'homme à la veste rouge », qui deviendra son amant puis son mari ; ensuite, son adhésion à la confrérie soufie d'El Qadriya. Sur le plan littéraire, Isabelle Eberhardt délaisse beaucoup son travail. L'administration française voit d'un mauvais œil cette femme déguisée en bédouin qui se fait appeler « Mahmoud Saadi » et ne fréquente que les milieux indigènes. Elle commence alors à la surveiller en guettant son moindre faux pas pour l'expulser car « cette détraquée dérange » les autorités. L'occasion ne sera pas longue à se présenter puisque, le 29 janvier 1901, un drame a lieu à Béhima. Un fanatique dénommé « Abdellah » et appartenant à une confrérie rivale de la sienne tente de l'assassiner. Blessée de deux coups de sabre, Isabelle Eberhardt est soignée à l'hôpital militaire d'El Oued. Cependant, lorsque l'agresseur comparaît devant le tribunal de guerre, Isabelle Eberhardt prend ardemment sa défense et lui accorde son pardon, ce qui sera considéré comme un scandale. Le 18 juin 1901, Isabelle Eberhardt apprend son expulsion du territoire algérien. Elle se retrouve donc malgré elle à Marseille chez son frère car elle se sent plus étrangère que jamais dans ce pays. Elle comble donc son vide par le travail littéraire. Elle rédige un roman qui restera inachevé, *Le trimardeur*, des nouvelles telles que *Maghreb*, *Printemps du désert* et *Le Major*. Mais elle se morfond sans Slimane Ehni et loin de sa terre d'adoption. Le 17 octobre, Isabelle Eberhardt officialise sa relation avec Slimane à Marseille et obtient ainsi la nationalité française ; maintenant, « *personne ne peut m'empêcher de revenir en Algérie* »<sup>125</sup>, déclare-t-elle. Elle reprend sa vie de rêve, une vie d'errance dans l'immensité du désert ; et ce n'est pas le mariage qui va fixer cette « vagabonde » et la pousser à délaisser son rêve. Pour elle, « *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir* »<sup>126</sup>, comme elle le souligne au maréchal de Saxe. Mais ses finances sont à sec, ce qui l'oblige à vivre au moyen de crédits en attendant sa part d'héritage de la « Villa-Neuve », qu'elle ne percevra d'ailleurs jamais. En janvier 1902, elle publie des nouvelles dans le journal *El Akhbar* avec l'aide de Victor Barrucand, son rédacteur, ce qui va lui permettre de vivre décemment et de connaître une certaine notoriété, notamment

<sup>125</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op. cit. p. 10

<sup>126</sup> Ibid., p. 11

dans *La Dépêche algérienne*. Après de nombreuses escales entre Boussaâda, Ténès, Sétif et Ain Sefra, Isabelle Eberhardt est plus productive que jamais. Elle écrit de nombreuses nouvelles : *Le vagabond*, *Le magicien*, *La main*, etc. Elle décide alors de faire une pause dans une zaouïa marocaine, à «Knadessa ». Dans cette retraite mystique, Isabelle Eberhardt est atteinte du paludisme, ce qui l'oblige à être hospitalisée. Le 20 octobre 1904, toujours affaiblie, elle sort de l'hôpital pour rejoindre Slimane qui était de retour à Ain Sefra. Mais la suite des événements prendra une tournure fatale : le 21 octobre, au petit matin, alors qu'Isabelle Eberhardt savoure un petit moment de bonheur avec Slimane, sa vie se transforme en cauchemar : un orage d'une rare violence transforme la rue de la ville basse en un torrent furieux, balayant tout sur son passage. Isabelle Eberhardt tente de sauver son mari en le poussant dehors puis elle revient pour récupérer ses manuscrits mais, quand elle veut sortir à son tour, la maison s'effondre sur elle. Deux jours plus tard, on retrouve son corps enseveli sous les décombres ; elle n'avait que vingt-sept ans.

### **1.3. Brouillage identitaire ou le jeu des masques**

Isabelle Eberhardt représente, pour la société européenne de la fin du XIXème siècle, un personnage singulier, en adéquation avec certains mouvements révolutionnaires de son époque, notamment le « nihilisme », dans le plein sens du terme. Sa biographie s'y prête pleinement : d'ascendance russe fuyant le despotisme, de culture émancipatrice pleinement européenne mais spirituellement ouverte sur les autres civilisations de par son éducation, elle trouve dans le voyage un moyen d'échapper aux conventions de son milieu et surtout aux limites imposées à son sexe. De fait, elle refuse fermement le rôle imposé à la femme par la société ainsi que les règles y afférentes.

Notre réflexion s'articule autour des moyens utilisés par Isabelle Eberhardt pour exprimer son refus de ce rôle. Pour ce faire, nous allons voir comment le travestissement peut être un moyen de défi et de revendication permettant à Isabelle Eberhardt de s'auto-défendre contre une société machiste soumise

aux conventions<sup>127</sup>. Ensuite, nous nous pencherons sur la question de la pseudonymie et de son rôle identificatoire chez elle. Pour finir, nous mettrons en exergue la question du désordre grammatical dans son écriture, lié à sa volonté de s'écrire au masculin.

### Travestisme

Sans son travestisme, le mythe d'Isabelle Eberhardt manquerait certainement d'attrait ou, plus exactement, son bouleversement des codes ne serait pas complet. De fait, le travestisme est l'un des moyens « identificatoires » qui lui permet de se défendre contre une société phallocratique et machiste. En effet, elle aime se travestir en homme car « *le goût du déguisement, c'est le besoin d'échapper à soi-même et de devenir un autre, de se faire passer pour un autre, de se croire un autre... Tout en n'y croyant d'ailleurs pas* »<sup>128</sup>, comme l'affirme R. Caillois. Il semble que ce penchant pour l'habit masculin remonte à son enfance. En effet, à Genève, elle aimait, toute petite déjà, troquer sa robe contre le pantalon de son frère « Augustin ». Conditionnée par l'éducation anarchiste, libertaire et anticonformiste que lui a donnée son précepteur Trophimowsky, Isabelle Eberhardt réagit conformément aux convictions de Bakounine<sup>129</sup> qui clame l'égalité entre les sexes.

Se déguiser en homme est vu comme une sorte de défi que l'on lit déjà sur le béret marin « *planté crânement sur son front volontaire, [avec] une inscription exposée au regard de tous : Vengeur* »<sup>130</sup>. Cette inscription traduit sa grande colère contre le sexisme et les codes et usages sociaux qu'elle juge aberrants et, par-dessus tout, contre son exclusion en raison de sa naissance « *illégitime, c'est-à-dire, exposée au stupide et cruel dédain des gens* »<sup>131</sup>. Ainsi, « *l'habit de l'autre sexe devient un instrument de lutte et de contestation du système établi ou*

---

<sup>127</sup> Codes et usages de la société.

<sup>128</sup> Y. ELMEDDAH, « Isabelle Eberhardt, La m'wadra » URL : [https://www.huffpostmaghreb.com/youcef-l-asnami/Isabelle-Eberhardt-eberhardt-lamwa\\_b\\_6929692.html](https://www.huffpostmaghreb.com/youcef-l-asnami/Isabelle-Eberhardt-eberhardt-lamwa_b_6929692.html). Consulté le 18/06/2018

<sup>129</sup> Michail Bakounine (1814-1876), écrivain révolutionnaire russe qui revendique la liberté et l'égalité entre les sexes.

<sup>130</sup> P. BOURCILLIER. (2012), *Une femme en route vers l'Islam*, (SL), Flying Publisher & Kamps, p. 21

<sup>131</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 175



dominant »<sup>132</sup>. Il permet également de porter hors de soi « un conflit intérieurement insurmontable »<sup>133</sup>. Il offre, en outre, la dimension d'un avenir identitaire, comme l'affirme Badhad dans *Le voyage en son miroir* : « Il y a dans l'habillement d'Eberhardt la dimension d'une identification »<sup>134</sup>.

Ce recours au déguisement indique, en outre, que le sujet nie son identité sexuelle. Cela montre clairement une faille identitaire, l'existence d'un manque de confiance en soi et d'un traumatisme psychique. Au moyen de la « supercherie du personnage inventé »<sup>135</sup>, Isabelle Eberhardt se crée une identité qui, bien qu'illusoire, est en conformité avec ses désirs identificatoires « car le Moi s'est glissé dans celle-ci »<sup>136</sup>. Le travestisme s'impose alors comme une nécessité et « s'avère porteur de l'illusion d'un certain pouvoir »<sup>137</sup>, ainsi que le note Gérard Bonnet. Le personnage qu'elle s'est créé est, pour elle, vrai car « ce que cherche l'imposteur, c'est à faire vrai, fautive peut-être d'avoir jamais pu être vrai »<sup>138</sup>. Ainsi, le personnage devient-il imposteur et cherche-t-il par tous les moyens à affirmer, à travers son déguisement, sa « véritable » identité ; il ressent le besoin urgent « d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui ».<sup>139</sup>

Le travestisme d'Isabelle Eberhardt peut s'inscrire, en effet, entre deux identifications que nous pouvons expliquer comme suit :

a- Une identification primaire qui sert à lui apporter un certain équilibre, étant donné que derrière toute manifestation « désordonnée » se dissimule une agnosie, une défaillance beaucoup plus profonde, située en-deçà de l'identification elle-même. Par conséquent, le travestisme peut être la réparation d'un manque du « sentiment diffus de l'existence »<sup>140</sup>, un moyen de porter hors de soi un conflit profondément invincible.

---

<sup>132</sup> G. BONNET. (2009), *Les perversions sexuelles : Point Delta*, coll. Que fais-je ? p. 80

<sup>133</sup> Ibid. p80

<sup>134</sup> J. X. RIDON. (2002), *Le voyage en son miroir*, (SL), Kimé, p. 37

<sup>135</sup> Ibid., p. 37

<sup>136</sup> D. BOUCHET-KERVILLA, « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* ». URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm>. Consulté le 19/06/2018

<sup>137</sup> G. BONNET, *Les perversions sexuelles*, op. cit., p. 79

<sup>138</sup> Ibid

<sup>139</sup> D. BOUCHET-KERVILLA, « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* », op. cit.

<sup>140</sup> Ibid.

b- Une identification secondaire : ce type d'identification est relatif au désir d'inversion des données anatomiques dans le but de brouiller les pistes dans un désir de rupture avec les codes de la société. Le travestisme devient, en ce sens, un instrument de lutte et de contestation du système établi. Il peut être également « *inspiré par un idéal monastique, sous certaines influences gnostiques* »<sup>141</sup>, comme le précise Gérard Bonnet. A cela s'ajoute le souhait du retour à la forme originelle de l'homme, au « statut paradisiaque initial », comme il est écrit dans la Genèse : « *Dieu avait fait l'être humain homme et femme.* »<sup>142</sup>.

Isabelle Eberhardt refuse catégoriquement de porter les vêtements de son sexe : « *Porter des habits de femme, mal fichus et ridicules, cela jamais !* »<sup>143</sup>, s'écrie-t-elle. Ce refus est lié au fait que les femmes, notamment arabes, étaient cloîtrées et ne pouvaient jouir des mêmes avantages<sup>144</sup> que les hommes, à l'exception des prostituées qui s'exhibaient dans les bourgs. Ce déguisement répond donc à sa soif de découvertes auxquelles seul l'homme semble avoir accès. Ainsi, note-t-elle, « *sous le costume correct de jeune fille européenne, je n'aurais jamais rien vu, le monde eût été fermé pour moi, car la vie extérieure semble avoir été faite pour l'homme et non pour la femme* »<sup>145</sup>. Du coup, le déguisement peut être vu comme une clé de sésame qui lui ouvre l'univers secret du monde extérieur et lui permet de côtoyer les hommes qui, pense-t-elle, sont doués d'intelligence,<sup>146</sup> comme l'atteste ce passage d'une lettre adressée à son ami Ali Abdelwehab :

« Je commençai, selon mon habitude constante, par échanger mon stupide costume européen contre l'habit bédouin, commode et imposant, ce qui me permet toujours d'éviter la société fastidieuse des femmes arabes et de me mêler aux hommes dont j'aime l'admirable calme et la grande intelligence, tout islamique d'ailleurs ».<sup>147</sup>

Au début, lorsqu'elle était en Tunisie, Isabelle Eberhardt portait une tenue masculine traditionnelle. En Algérie, elle se transforme en cavalier arabe, dont

<sup>141</sup> G. BONNET, *Les perversions sexuelles.*, op. cit., p. 80

<sup>142</sup> Ibid, p80

<sup>143</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 315

<sup>144</sup> Libertés, plaisirs, divertissements.

<sup>145</sup> I. EBERHARDT. (1988), *Écrits sur le sable, tome I*, Paris, Grasset et Fasquelle., p. 73.

<sup>146</sup> Il s'agit ici de l'intelligence islamique, autrement dit des connaissances en théologie islamique.

<sup>147</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit, p. 107

l'habit se caractérise par des bottes de filali, un burnous et une chéchia en forme de turban. Ensuite, lorsqu'elle franchit la frontière marocaine, elle devint un taleb<sup>148</sup> marocain, avec une djellaba et une chéchia. Mais parmi toutes les tenues masculines, elle trouve que la véritable beauté réside dans « *le majestueux costume du désert* »<sup>149</sup>, c'est-à-dire l'habit du grand sud algérien. Dans une lettre à son frère Augustin, en 1900, elle dressera fièrement son portrait de cavalière arabe :

« Parmi les cavaliers, tu en verrais un, monté sur un fougueux petit alezan doré... Le cavalier, vêtu de gandouras et de burnous blancs, d'un haut turban blanc à voile, portant à son cou le chapelet noir des Kadria<sup>150</sup>, la main droite bandée avec un mouchoir rouge pour mieux tenir les brides, ce sera Mahmoud Saadi, fils adoptif du grand Cheikh blanc, fils de Sidi Brahim »<sup>151</sup>.

De plus, ce déguisement lui procure une certaine assurance et surtout une parfaite commodité pour tout observer : « *Je puis passer partout inaperçue. Excellente position pour bien voir. Si les femmes ne sont pas de grandes observatrices, c'est que leur costume attire les regards* », <sup>152</sup> précise-t-elle. Du fait qu'elle ait été élevée en « garçon manqué », elle ne peut s'habiller en femme, chose qui semble évidente pour elle car « *ce n'est pas pour le plaisir de me vêtir en homme, mais parce qu'il est impossible de faire autrement* »<sup>153</sup>. Ceux qui l'ont connue de près évoquent ses manières viriles non dénuées de douceur : « *Sous le béret, les cheveux sont courts, coupés en brosse. Elle est grande, dit-on, de forte stature et ses mains sont longues et fines* ». <sup>154</sup> Jean Rodes était loin de penser qu'elle était aussi masculine et ne pensait pas que son « *aliénation était une affaire sérieuse* »<sup>155</sup> :

« Je me trouvai en présence d'un robuste garçon imberbe, en costume de cavalier arabe, coiffé d'un turban entouré de cordelettes en poil de chameau. "Madame

---

<sup>148</sup> Étudiant en théologie islamique.

<sup>149</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 276

<sup>150</sup> Confrérie soufie dont le saint patron est Abdelkader el Jilani.

<sup>151</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 275

<sup>152</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable, Tome I.*, op. cit., p. 240.

<sup>153</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op.cit., p. 311

<sup>154</sup> I. EBERHARDT, (1987), *Lettres et journaliers*, Présentation et commentaires par Eglal Errera, Arles, Actes Sud, p. 45

<sup>155</sup> R. RANDAU, (1989 ; 1<sup>ère</sup> édition 1945), *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, Paris, Boite à documents, p. 197.

Isabelle Eberhardt, n'est-ce pas ?' demandai-je. – 'Elle-même,' répondit le survenant ».<sup>156</sup>

Isabelle Eberhardt se montre quelquefois espiègle, comme avec Si Larbi, l'une des victimes de sa « supercherie »<sup>157</sup>, dont elle dit : « *Si Larbi ne douta jamais que j'étais une femme, il m'appelait son frère Mahmoud et je partageai sa vie errante et ses travaux pendant deux mois* »<sup>158</sup>. De fait, il paraît que ce déguisement constitue un jeu amusant qui provoque l'humour d'Isabelle Eberhardt face à l'étonnement des gens, comme dans cette anecdote rapportée dans ses *Notes de route* :

« Mon teint me fait prendre pour un Kabyle, et un des habitants de Medjez s'obstine à me parler dans cette langue, m'affirmant qu'il m'a vue à Tizi Ouzou, où je ne suis jamais allée... Je le laisse dire, en attendant le départ, et quelques petits incidents de ce genre me font rire dans ma gaieté retrouvée »<sup>159</sup>.

Il est vrai que son apparence androgyne intrigue et sème le doute dans l'esprit de beaucoup de gens. Son aspect imberbe ainsi que ses mains fines, ajoutés à son habit bédouin, laissent les gens perplexes. Robert Randau dresse son portrait en rapportant les souvenirs de Fernand Carayol, lorsqu'il l'a rencontré à Ténès en 1902 :

« Mon interlocuteur avait gardé dans sa mémoire le spectacle de l'arrivée, en 1902, un soir, de la jeune russe, à l'Hôtel des Arts, dont il était l'un des pensionnaires. Elle descendit de la diligence à cinq chevaux, qui reliait chaque jour Orléansville à Ténès. Vers 19 heures, il se trouvait à table avec ses commensaux (...) quand un couple d'indigènes proprement vêtus traversa la salle. Quelqu'un remarqua, en voyant que l'un de ces voyageurs était imberbe et avait les mains fines : « Tiens, on dirait une femme ». Et la bonne qui servait murmura : « Oui, c'est une femme, mais elle s'est inscrite au bureau sous le nom de Si Mahmoud ». Ils apprirent de la sorte qu'elle était l'héroïne de ce drame du Sud Algérien dont ils avaient lu naguère les péripéties dans les quotidiens ».<sup>160</sup>

Il ajoute un peu plus loin qu'elle était d'une grande laideur et que son aspect de travesti en cavalier arabe n'attirait aucune personne ; de plus, il trouvait son accent nasal particulièrement déplaisant :

« Elle était franchement laide. (...) Je la revois encore quand elle repoussait en arrière son guennour (turban) et découvrait son crane carré, tout bosselé, qu'elle faisait raser au rasoir, à la mode orientale ; elle avait le front proéminent, le nez à la

<sup>156</sup> R.RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op.cit., p. 197

<sup>157</sup> D. BOUCHET-KERVILLA, op. cit.

<sup>158</sup> I. EBERHARDT. (1998), *Notes de routes*, Ed. Actes Sud, Arles, p. 201

<sup>159</sup> I.EBERHARDT, *Notes de routes*, op-cit., p. 245

<sup>160</sup> R.RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op.cit., p. 54

kalmouk, le teint blafard ; j'avais l'impression qu'elle était d'un blond ardent, mais je n'ai point d'assurance à ce sujet. Quand elle parlait, c'était avec un accent nasal prononcé, très désagréable à entendre. Elle fumait sans cesse ni repos cigarette sur cigarette. Elle ne possédait, sans aucun doute possible, aucun de ces attraits physiques, non plus qu'aucun de ces charmes sentimentaux qui attirent et retiennent les amoureux. »<sup>161</sup>

Il existe un autre témoignage qui n'ajoute rien en sa faveur, c'est celui de Robert Randau qui lui a consacré un livre. Il trouve qu'elle « *manquait complètement de sex-appeal* »<sup>162</sup>. Ce portrait peut paraître négatif, mais il n'en reste pas moins que d'autres la trouvaient attirante, notamment par son aspect psychologique et intellectuel. Ils l'admiraient pour ce qu'elle était, « vraie et lucide », en particulier les indigènes, comme l'atteste cet autre témoignage rapporté par Robert Randau :

« Je la vois encore à Ténès, assise sur le trottoir au milieu d'un groupe d'indigènes et pérorant sans fin. Et eux, ahuris et souriants, s'écriaient de temps à autre : ba ba ba ba ! et paraissaient pleins d'admiration pour elle ». <sup>163</sup>

Certes, Isabelle Eberhardt sait que son physique n'est pas avantageux ; néanmoins, elle s'appuie sur le bénéfice qu'elle tire dans son appartenance à l'Islam ainsi qu'à la littérature, deux choses qui, selon elle, sont essentielles : « *Je ne suis pas jolie, (...) j'ai la face osseuse et les pommettes saillantes d'un Kalmouk* »<sup>164</sup> ; *[mais] quoi qu'il en soit, russe musulmane et femme de lettres* »<sup>165</sup>.

Il semble que le déguisement d'Isabelle Eberhardt ne posait aucun problème à son mari Slimane Ehni, qui était complice de ce « jeu de fraude »<sup>166</sup>. Certains pensaient qu'il était en compagnie de son amant, croyant que c'était un couple d'homosexuels. D'ailleurs, son mari n'éprouvait aucune gêne à la présenter sous son nom masculin, « Mahmoud Saadi », en précisant que c'était sa femme. Nous supposons que c'était une manière d'élucider le mystère qui intriguait certains esprits curieux : « *Je vous présente Si Mahmoud Saadi. (...)*

---

<sup>161</sup>I. EBERHARDT, *Notes de routes*, op-cit., pp. 54-55

<sup>162</sup> Ibid., p. 73

<sup>163</sup> Ibid., p. 56

<sup>164</sup> Kalmuk, ou Kalmoujik, nom désignant la morphologie des descendants de Mongols occidentaux. vivant en Kalmoukie, en Russie.

<sup>165</sup> I. EBERHARDT, *Notes de routes*, op. cit., p. 175

<sup>166</sup> D. BOUCHET-KERVELLA., op. cit., consulté le 10/06/2018.

*C'est là son nom de guerre ; en réalité, il s'agit de Mme Ehni, ma femme »,*<sup>167</sup>  
disait-il. <sup>168</sup>

Le déguisement d'Isabelle Eberhardt demeurait un mystère pour certains, comme le montre l'anecdote suivante rapportée par elle-même : « *Le chef de poste, un capitaine de légion, me regarde, stupéfait. Il ne comprend pas du tout le rapport qu'il peut y avoir entre ma carte de femme journaliste et le jeune Arabe qui la lui tend* »<sup>169</sup>. Ce travestissement va, cependant, se retourner contre elle et lui porter préjudice : elle devient rapidement l'objet de persécutions et de suspicion de la part des autorités coloniales. Sa tenue masculine de cavalier arabe et ses fréquentations d'indigènes vont faire d'elle un élément dérangeant pour les Européens. Et l'attentat de Béhima<sup>170</sup> sera pour eux l'occasion pour l'expulser d'Algérie, ce qui ne va pas l'empêcher de revenir à sa « terre d'élection ».

Grâce à son déguisement, Isabelle Eberhardt entre de plain-pied dans l'altérité en s'introduisant dans « l'endotisme »<sup>171</sup>. Frank Michel, dans « *Désirs d'ailleurs* », fait une distinction entre endotisme et exotisme fort utile pour les besoins de notre argumentation. En effet, il affirme que « *la démarche endotique consiste à devenir l'autre, la démarche exotique à devenir autre.* »<sup>172</sup> Devenir « l'autre » implique que l'on doive laisser derrière soi tout son héritage

---

<sup>167</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 21

<sup>168</sup> Il est notoire que, dans la tradition de la poésie arabe, le poète s'adresse à la femme aimée au masculin, probablement par pudeur, sans que cela nuise en aucune façon à la sincérité des sentiments et aux envolées de la passion. Cela rappelle la tradition soufie qui appelle l'amour divin par le biais du masculin. Cette manière de faire s'apparente au désir, d'origine spirituelle, de vouloir se confondre dans l'Un, car elle instaure l'égalité de sexe en référence à l'unicité. D'après Robert Randau, cette tradition est ancrée chez les Arabes et a, semble-t-il, influencé Slimane. Ainsi dit-il : « *Amon avis, le travestissement d'Isabelle Eberhardt en jeune garçon attisait la fougue du beau cavalier ; il vécut littéralement un des grands poèmes de sa race ; son ardeur entraîna celle de sa maitresse, qui le déclarait le modèle des amoureux, même quand ses premières émotions eurent été calmées par l'accoutumance. Ils s'égarèrent dans l'immense idéologie de la Bonté.* »<sup>168</sup> (Robert Randau, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, op. cit., p. 173). Ibn Rumi, dans son *Mathnawi*, peut nous donner un exemple parfait de poésie où l'amour humain n'est qu'une connotation de l'amour divin. Ainsi, s'adresse-t-il à Dieu à la manière d'un amant :

« *L'Amour est venu,  
Il est comme le sang dans mes veines et dans ma peau,  
Il m'a anéanti et rempli du Bien-Aimé.  
Le Bien-Aimé a pénétré toutes les parcelles de mon corps  
De moi il ne reste qu'un nom,  
Tout le reste est Lui* ».

<sup>169</sup> I. EBERHARDT. (2003), *Sud Oranais*, (SL) : Joëlle & Losfeld, p. 23

<sup>170</sup> Béhima est une région située au sud-est d'Algérie. Isabelle Eberhardt y a été victime d'un attentat commis par un fanatique relevant d'une confrérie rivale de la sienne.

<sup>171</sup> L'endotisme désigne le caractère de ce qui est contraire à l'exotisme

<sup>172</sup> J-X. RIDON, *Le voyage en son miroir.*, op. cit., p. 40

culturel et mettre en sourdine une identité première qui serait devenue indésirable. Devenir « l'autre » traduit également une forme de fusion qui deviendrait le point d'aboutissement de la transformation du voyageur. On peut trouver ici le rêve d'une assimilation réussie. Par ailleurs, son déguisement vise un autre but que celui de masquer son identité féminine, c'est l'expression d'un désir de simplicité que l'on retrouve dans le soufisme. Le puissant pouvoir du phénomène d'érosion du désert frappe aussi Isabelle Eberhardt ; la façon dont les strates ont été amoncelées au cours des années, au contact les unes des autres, engendre chez elle un dépouillement d'ordre moral et une maturité intellectuelle la conduisant vers « l'illumination mystique ». Cependant, pour réussir dans son entreprise de femme masquée, Isabelle Eberhardt ressent le besoin de s'identifier au masculin en recourant à de multiples pseudonymes.

### **Les pseudonymes, une quête identificatoire**

Le recours à la fausse identité reflète une quête identitaire « désespérée », due à l'absence d'unité de soi. C'est la seule façon qui lui permette, semble-t-il, d'appréhender le réel tout en arborant une altérité fictive. La psychologie sociale explique que l'identité est

« une dimension de la relation sociale qui s'actualise dans une représentation de soi ; en tant qu'élément de notre identité, le social est bien autre chose qu'une réalité extérieure à nous ; il est le tissu qui nourrit nos désirs et nos valeurs et les construit en une image de nous-mêmes désignée sous le terme d'identité personnelle ou de Soi. Il s'agit d'un processus psychologique de représentation qui se traduit par le sentiment d'exister en tant qu'être singulier et d'être reconnu comme tel par autrui ; il donne lieu à une estime de soi et à une conscience de soi. Le concept d'identité désigne ainsi en psychologie sociale le point d'articulation entre la personnalité de l'individu et l'idée qu'il a de lui-même, et l'ensemble des facteurs qui, dans le contexte social dans lequel il est inscrit, agissent sur lui. Identité sociale est le point où se focalisent les composantes sociales et psychologiques à l'intérieur d'une structure affective et cognitive de la personnalité qui donne lieu à un type de représentation de soi et à des échanges avec le monde social qui l'entoure en fonction de l'image que chacun s'en fait ».<sup>173</sup>

En effet, Isabelle Eberhardt se plaisait à changer de noms, et ce au gré de ses humeurs. Ces changements de noms sont en relation étroite avec la

---

<sup>173</sup>E. MOUSSAVOU, « *La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne* » Linguistique. Université de Limoges, 2015, Français, p. 15 URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01187177>, consulté le 29/05/2017

dynamique évolutive de sa vie. Parmi les pseudonymes les plus usités, citons « Nicholas Podolinsky », « IM » (initiales demeurées encore mystérieuses), « Meriem bent Abdellah » et « Mahmoud Saadi » vers la fin de sa vie. Nicholas Podolinsky, était son nom de plume dans sa prime jeunesse ; elle le considérait comme une sorte « *d'incarnation de ce qu'il y a de meilleur en [elle]* »<sup>174</sup>. Après avoir été sa meilleure incarnation, il disparaît pour laisser place à Meriem Bent Abdellah, pseudonyme qui a marqué une des périodes passées à Bône, celle qui a coïncidé avec la perte de sa mère, « l'Esprit blanc »<sup>175</sup>. Quant à celui de Mahmoud Saadi, il apparaît pendant la période de son adhésion à la confrérie soufie d'El Qadriya. Il sera le dernier et surtout le plus affectionné par elle.

C'est avec « Mahmoud Saadi » qu'elle gagne la confiance des indigènes et qu'elle peut entrer dans une mosquée pour y faire sa prière avec les hommes. D'ailleurs, c'est en tant qu'homme qu'elle peut recevoir l'initiation dans la grande confrérie soufie d' « El Qadriya » et être acceptée en tant que taleb dans les diverses zaouias où elle a pu se rendre : « *J'entrai, mon déguisement aidant, dans la sainte zaouia de Sidi Abderahmane à Alger.* »<sup>176</sup>. Ainsi, le pseudonyme de Mahmoud Saadi l'emporte-t-il sur tous les autres, aussi bien dans ses écrits que dans sa vie personnelle ; même sur sa tombe, on lira dans son épitaphe le nom de « Mahmoud Saadi ». Ce nom qu'elle chérit tant et qui correspond, semble-t-il, à sa vie, a été gravé sur sa tombe, tout comme elle l'aurait toujours souhaité. Ce qu'elle cherchait, c'était un changement radical, une métamorphose sur tous les plans pour faire disparaître tout ce qui la rattachait à son identité ancienne car, dit-elle, « *tout – et moi-même – est changé radicalement* »<sup>177</sup>. De fait, il y a de l'aventure et de l'amusement chez elle, même dans les choses censées être très sérieuses, comme le rappelle si bien le poète voyageur de Chiraz au XIII<sup>ème</sup> siècle : « *Le renoncement est l'art de se gouverner soi-même* ». <sup>178</sup>

<sup>174</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit, p. 196

<sup>175</sup> Expression désignant Nathalie de Moerder Eberhardt, la mère d'Isabelle Eberhardt.

<sup>176</sup> I. EBERHARDT, (2003), *Amours nomades*, Ed. Joëlle Losfeld, p. 17

<sup>177</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 259

<sup>178</sup> C. CHAULET-ACHOUR, « Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité »

URL : [https://diacritik.com/2016/12/23/Isabelle\\_Eberhardt-eberhardt-1877-1904-une-identite-dans-lalterite/](https://diacritik.com/2016/12/23/Isabelle_Eberhardt-eberhardt-1877-1904-une-identite-dans-lalterite/) consulté le 20/04/2018



Dès lors, le nom de Mahmoud Saadi va de pair avec sa nouvelle vie orientée exclusivement vers la religion ; il devient « *exactement comme celui qu'une religieuse prend en entrant dans les ordres* »<sup>179</sup>, comme le note Philippe Lejeune. Ce recours à une fausse identité exprime la volonté d'une « *réduplication à l'infini du moi* »<sup>180</sup> et révèle l'existence d'un conflit intérieur, un malaise existentiel lié à son identité, une identité qui, selon Emeric Moussavou, « *se construit à la fois dans la continuité et dans le changement ; et autant dans la ressemblance que dans la séparation, c'est-à-dire l'autonomisation qui permet l'affirmation personnelle* »<sup>181</sup>.

Une question nous préoccupe cependant : pourquoi Isabelle Eberhardt recourt-elle à des pseudonymes ? Veut-elle remplir ce blanc figurant sur son acte de naissance de fille illégitime ? Serait-ce un désir de masquer le nom qu'elle n'avait pas pour se réfugier dans une identité fictive ? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce choix pour la pseudonymie révèle l'existence d'un malaise existentiel lié à son identité<sup>182</sup>, d'un reniement de soi, d'un trauma beaucoup plus profond que le sujet ne le laisse paraître dans son écriture et enfin, peut-être, la volonté d'une « *réduplication à l'infini du moi, le double enfanté* »<sup>183</sup> pour une incarnation d'un moi meilleur que le précédent.

Pour Gérard Genette, la pseudonymie est comme « *une drogue, qui appelle vite la multiplication, l'abus, voire l'overdose* »<sup>184</sup>. Ce qui reviendrait à dire qu'en optant pour la multiplicité des noms, Isabelle Eberhardt tue une part d'elle-même pour laisser en paraître une autre par le truchement d'une nouvelle « signature » en vue de garder l'anonymat. Gérard Genette ajoute que « *lorsqu'un auteur signe uniquement de divers pseudonymes, c'est, à la complication près, de la présence momentanée d'un homme de paille* »<sup>185</sup>. On comprend par là que le « polypseudonymat »<sup>186</sup> est le résultat d'un désordre

<sup>179</sup> P. LEJEUNE. (1975), *Le pacte autobiographique*, Ed. Seuil, p. 24

<sup>180</sup> Ibid., p. 24

<sup>181</sup> E. MOUSSAVOU. (2015), op. cit., p. 16

<sup>182</sup> L'absence du père est un sujet très embarrassant pour elle

<sup>183</sup> E. MOUSSAVOU. (2015), op. cit., p. 16

<sup>184</sup> G. GENETTE, (1987), *Seuils*, (SL), Ed. Du Seuil, p. 55

<sup>185</sup> Ibid., p. 55

<sup>186</sup> Ibid (mot proposé par Gérard GENETTE pour désigner la multiplicité des pseudonymes)

intérieur, d'une dépression, comme si l'écrivain se plaisait dans sa perte ou, au contraire, se refusait en se donnant constamment de nouveaux noms, donc une identité sans cesse renouvelée.

Dans cette perspective, le manque de « constellations familiales » pourrait aller dans ce sens : l'anonymat du père et la perte de la mère font qu'Isabelle Eberhardt ressent le besoin de s'accorder une nouvelle identité qui lui permet de « colmater » les brèches de sa personnalité, qui serait comme une « prothèse » qui l'aiderait à vivre normalement et lui permettrait de reconstituer son identité tout entière. Andrée Bauduin affirme en effet que « *ce qui fait l'originalité de l'imposteur, c'est que son identification en pseudo à un personnage idéalisé sert de prothèse assurant sa cohésion identitaire* »<sup>187</sup>.

Dans son article « *Aventure d'un pseudonyme et construction de soi : "Mahmoud Saadi" dans l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt* », Leïla Hadouche-Driss souligne que ce choix de la pseudonymie est le résultat de trois facteurs inhérents à la vie psychologique d'Isabelle Eberhardt :

« D'abord, la diariste qu'elle était exprimait un deuil, pour ne pas dire deux deuils impossibles (l'absence du père et le décès de la mère). Ensuite, ses nombreuses notes journalières font état d'une dépression longue et profonde. Enfin, l'invention réussie de Mahmoud Saadi, précédée de l'usage d'autres pseudonymes, indiquait une personnalité à identités multiples ».<sup>188</sup>

Ce dédoublement est, dans l'approche psychanalytique, une perte de soi, de l'identité, « *une scission dans la psyché du sujet qui est en proie de perdre sa cohésion d'origine* »<sup>189</sup> ou « *une ablation de l'organe malade* »<sup>190</sup> selon les termes de David Le Breton. Le choix de la pseudonymie peut être également compris comme un nom propre, ainsi que le note Roland Barthes : « *Le pseudonyme est un nom propre, et le nom propre est un signe et non un simple indice qui désignerait sans justifier* ».<sup>191</sup> La philosophie explique également que ce fait est le résultat d'un conflit intérieur :

---

<sup>187</sup>D. BOUCHET-KERVILLA, « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* », op. cit.

<sup>188</sup> Citation empruntée Leïla Hadouche Driss, « *Aventure d'un pseudonyme et construction de soi : "Mahmoud Saadi" dans l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt* », *Revue Synergie* n°1, 2007, p. 109

<sup>189</sup> Ibid., p. 109

<sup>190</sup> Ibid.

<sup>191</sup> R. BARTHES, (1972), *Le degré zéro de l'écriture*, Ed. Seuil, p. 125

« L'identité se caractérise également par la dualité de sa formation. Elle est tant unique, chacun possède sa propre identité, que multiple : adaptation en fonction des différentes interactions avec autrui et intégration dans différents milieux (professionnels, affectifs...), pouvant également amener à différents conflits, tant par des phénomènes de dédoublement ou d'oppositions interpersonnelles que par différents processus de conflits intra-personnels. Elle se construit à la fois dans la continuité et dans le changement ; et autant dans la ressemblance que dans la séparation, c'est-à-dire l'autonomisation qui permet l'affirmation personnelle ».<sup>192</sup>

Tous ces pseudonymes sont des marques du désordre de la personnalité mais il n'en demeure pas moins que ce « masque » peut être perçu comme un signe d'anonymat, de refus de l'autre ; cela suscite la curiosité des esprits car « *lorsqu'un homme se masque ou se revêt d'un pseudonyme, affirme Starobinsky, nous nous sentons défiés. Cet homme se refuse à nous. Et en revanche, nous voulons savoir* »<sup>193</sup>. Nous pouvons percevoir également dans ce recours à la pseudonymie une recherche de la liberté, une manière universelle de se fondre dans l'autre et d'exprimer son universalité. Par le truchement de ces noms, Isabelle Eberhardt s'offre une identité multiple, pareille à l'identité du monde ou, plus précisément, l'identité d'une personne qui se dissimule derrière l'identité de tous. En plus du « désordre »<sup>194</sup> lié au pseudonyme, il y a aussi un désordre d'ordre grammatical ; c'est une nouvelle « fraude » pour brouiller les pistes l'aidant, semble-t-il, à atteindre son objectif : semer le mystère dans les esprits curieux.

### **Le désordre grammatical<sup>195</sup>**

Le passage du féminin au masculin traverse l'ensemble des *Journaliers*<sup>196</sup>. Leur début commence par le masculin, ce qui indique, selon Christiane Chaulet-Achour, que son « *habillement est conjointement un habillage de l'énonciation* »<sup>197</sup>. Cela laisse entendre que le choix pour le masculin est en parfait accord avec le masque de la femme déguisée. En effet, lorsqu'Isabelle

---

<sup>192</sup> E. MOUSSAVOU, « *La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne* », op. cit. p. 16

<sup>193</sup> Ibid., p. 53

<sup>194</sup> Mot relatif à la multiplicité des noms engendrant une confusion d'identité.

<sup>195</sup> Dans ses écrits intimes, Isabelle Eberhardt s'exprime tantôt au féminin, tantôt au masculin.

<sup>196</sup> Œuvre autobiographique d'Isabelle Eberhardt

<sup>197</sup> C. CHAULET-ACHOUR, « *Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité* », op. cit.

Eberhardt se met en scène, elle s'exprime naturellement au masculin, comme le montre ce passage :

« Je suis assis, je suis en face de l'immensité grise de la mer murmurante... Je suis seul... seul comme je l'ai toujours été partout, comme je le serai toujours à travers le grand univers charmeur et décevant, seul, avec, derrière moi, tout un monde d'espérances déçues. (...) Je suis seul et je rêve... »<sup>198</sup>

En revanche, lorsqu'elle se confie, les passages sont en général au féminin : « *J'étais seule... je resterai seule... un petit matelas sur lequel je suis assise pour écrire* »<sup>199</sup>. De même, lorsqu'elle est souffrante ou prise d'angoisse, Isabelle Eberhardt recourt très souvent au féminin, peut-être inconsciemment, comme si elle avait besoin d'enlever le masque pour laisser paraître la fragilité de la femme qui est en elle, une femme vulnérable qui éprouve le besoin d'être consolée et aimée : « *Je suis seule dans la petite chambre ; comme toujours* »<sup>200</sup>. Il y a lieu également de noter que, lorsqu'elle s'adresse à Slimane Ehni, son mari, Isabelle Eberhardt se montre amoureuse, douce et soumise, comme en témoignent ces passages : « *Mon cher absent, si aimé, si désiré, lumière de mes yeux et bonheur de mon cœur, joie de mon âme, mon seigneur et maître, mon époux Slimane ben Ali* »<sup>201</sup> ; « *Pourquoi moi, faible femme, je tiens bon, je lutte en désespérée* »<sup>202</sup>, et plus loin : « *Je suis ta servante et ta femme* »<sup>203</sup>. Il en va de même lorsqu'elle est désappointée et chagrinée :

« M'en aller, vagabonde et libre, comme je l'étais avant, même au prix de n'importe quelle souffrance nouvelle ! (...) M'embarquer, humble et inconnue et fuir, fuir enfin pour toujours. (...) Certes, je ne suis venue ici que pour pleurer, pour regretter, pour me débattre dans l'obscurité et ses angoisses, pour souffrir, pour être prisonnière ! A quand le départ radieux ? »<sup>204</sup>

Lorsqu'elle passe au masculin, le plus souvent, c'est dans un contexte philosophique ou dans un cadre général : « *Être seul, c'est être libre, et la liberté était le seul bonheur nécessaire à ma nature.* »<sup>205</sup>. Lorsque les circonstances l'y obligent, Isabelle Eberhardt devient subitement Mahmoud, surtout lorsqu'elle a

---

<sup>198</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 09

<sup>199</sup> Ibid., p. 260

<sup>200</sup> Ibid., p. 236

<sup>201</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 366

<sup>202</sup> Ibid., p. 368

<sup>203</sup> Ibid., p. 370

<sup>204</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 190-191

<sup>205</sup> Ibid., p. 191

besoin de faire des haltes dans les zaouïas du sud où elle est reçue en qualité de « Si Mahmoud Saadi », un taleb en quête d’instruction, comme l’atteste ce passage : « *Mon guide leur répète ce que Kaddour ou Barka lui a dit que je suis Si Mahmoud ould Ali, jeune lettré tunisien qui voyage de zaouïa en zaouïa pour s’instruire* ».

Il existe cependant des pages où le féminin et le masculin s’entremêlent, notamment lorsqu’elle est loin de sa « terre d’élection, l’Algérie », et qu’elle exprime sa solitude au féminin : « *J’étais seule, seule dans ce coin perdu de la terre marocaine* ». Puis, pour dépasser cet état, Isabelle Eberhardt éprouve le besoin de recourir au masculin, dans un cadre de vérité générale : « *Être seul, c’est être libre, (...) Alors, je me dis que ma solitude était un bien* »<sup>206</sup>.

### **Mahmoud Saadi ou marque d’appartenance à la religion musulmane**

Le nom de Mahmoud Saadi résonne comme un signal : Isabelle Eberhardt se désigne comme un poète qui crée sa propre vie. De fait, cette virilité (ou masculinité) affichée devient un excellent moyen de vivre son moi dans sa diversité et ses contradictions. Par ce masque, elle peut aller jusqu’au tréfonds des réalités sociales, ce qui facilitera d’ailleurs son travail de journaliste. En dehors de son déguisement, Jean Rodes trouve que le nom de « Mahmoud » sied parfaitement à sa personne atypique :

« En ce temps-là, Isabelle Eberhardt était profondément ignorée du monde littéraire. Elle était laide, d’une laideur que ne rachetait aucun détail heureux du visage, avec un front très bombé, des pommettes saillantes, de tout petits yeux et une voix affreusement nasillarde. Par contre, son allure, son balancement d’épaules bien ouvertes en marchant, étaient ceux d’un hardi cavalier, d’un vrai spahi ; jamais, si on l’avait su, on n’aurait pu penser qu’il y avait là une femme. Je n’eus point à me contraindre pour l’appeler, de son pseudonyme arabe, Si Mahmoud ».<sup>207</sup>

On peut supposer que ces propos, où se mêlent le négatif et le positif, sont dus à une certaine jalousie qui animait Jean Rodes, étant donné qu’il avait les mêmes projets qu’elle, c’est-à-dire aller dans le sud pour décrire la vie arabe. Ainsi confie-il : « *Elle avait les mêmes projets que moi : visiter le Feguig, suivre*

---

<sup>206</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p 191

<sup>207</sup> DELACOUR.M-O et HULEU.J.R., *Le voyage soufi d’Isabelle Eberhardt.*, op. cit. p. 198

*une colonne, décrire la vie du sud »*<sup>208</sup>. En ce sens, Isabelle Eberhardt semble avoir réussi son entreprise du fait qu'elle pouvait accéder facilement à la vie arabe grâce à son déguisement et à sa maîtrise de la langue arabe, tandis que Jean Rodes était à mille lieues de cela.

Cette invention de soi et ce dédoublement de la personnalité sont revendiqués publiquement, comme un engagement, comme une sorte de promesse à laquelle on ne peut manquer. Paul Ricoeur affirme que « *le maintien ou l'unité de la personne se fait par la promesse tenue, la parole donnée se concrétisant dans les deux mots : « Me voici... »* ».<sup>209</sup>

Pour beaucoup de personnes, le personnage de Mahmoud Saadi n'existe que dans l'imaginaire d'Isabelle Eberhardt ; nous ne partageons pas cependant cet avis, étant donné que ce nom l'a aidée à se reconstruire. De la part d'un personnage anticonformiste, réfractaire à toute forme de pression, cela ne devrait pas nous étonner. Sa passion pour la littérature, « *cette vie factice qui a son charme et qui a cet énorme avantage de laisser presque entièrement le champ libre à notre volonté, de nous permettre de nous extérioriser sans souffrir des contacts douloureux de l'extérieur »*<sup>210</sup>, lui facilite en quelque sorte la tâche. Mais elle ne peut pas se limiter au stade du rêve que peuvent procurer des lectures comme celle de Loti et d'autres ; il lui faut le vivre entièrement ce rêve et en être l'héroïne, aussi bien dans la vie que dans l'écriture.

Ce recours au jeu de la double identité est une étape essentielle vers la voie du salut, vers l'apaisement psychologique. Compte tenu du parcours effectué, des rencontres, des descriptions, de la psychologie des êtres, nous pouvons associer le personnage de Mahmoud Saadi à ceux de Zola, de Balzac, de Dostoïevsky et de tous les auteurs passionnés par la quête du vrai, des auteurs « *psychologues, véridiques, réalistes, engagés qui retouchent leur propre histoire en simulant le rythme et le grouillement de la vie »*<sup>211</sup>.

---

<sup>208</sup> DELACOUR.M-O et HULEU.J.R, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 198

<sup>209</sup> C. CHAULET-ACHOUR, « *Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité* », op. cit.

<sup>210</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 246

<sup>211</sup> E.WILLIAMS-WANQUET « *Éthique de la métafiction : éléments pour un post-réalisme en littérature anglaise* » .URL: <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00757023/document>. Consulté le 22/04/2018.

## **Mahmoud Saadi, une signature soufie**

L'adoption de ce nom de Mahmoud Saadi est très symbolique du fait qu'Isabelle Eberhardt l'adopte au moment de son immersion dans le désert. Il ne lui assure pas uniquement un titre d'appartenance à une lignée bien définie, il lui accorde aussi une renaissance avec laquelle elle réalise son nouveau moi, une nouvelle identité qui rompt avec son identité antérieure et tout ce qui s'y attache. En choisissant une telle appellation, Mahmoud, nom dérivé de Mohamed (nom du Prophète, qssl), elle s'octroie la confiance des fidèles et acquiert une place privilégiée au sein du groupe. Après avoir expliqué le choix du nom de Mahmoud, il convient de justifier également celui du patronyme, Saadi, qui ne semble pas fortuit. En effet, le mot Saadi, est dérivé de l'arabe « saâda », qui signifie bonheur, et dont est dérivé également l'adjectif « said », qui veut dire heureux. Cela pourrait être une référence à sa quête qui serait d'être heureuse parmi ses frères dans l'Islam, heureuse d'avoir trouvé sa voie, ou tout simplement heureuse d'avoir trouvé le bonheur, ce bonheur tant cherché et trouvé enfin dans le désert. Ce choix pourrait refléter ce à quoi aspire Isabelle Eberhardt : mener une vie qui ressemble au rêve, ou plus précisément au rêve relatif à son moi réel, un choix osé pour certains, mais pas pour Isabelle Eberhardt ; écoutons-la :

« Je suis venu échouer par hasard, en grande partie à cause de ma prodigieuse insouciance de tout au monde, de tout ce qui n'est pas ce monde de pensées, de sensations et de rêve qui représente mon moi réel et qui est hermétiquement clos aux yeux curieux de tous, sans exception aucune ». <sup>212</sup>

Chez les gens du désert, Isabelle Eberhardt trouve une certaine tolérance quant à sa double identité. Personne n'y voit un inconvénient ; elle est aimée pour sa simplicité et sa solidarité avec les indigènes, comme en atteste ce témoignage de Robert Randau :

« Presque chaque jour, elle m'empruntait ma jument et galopait dans le bled qui, aux environs de la ville, n'était que montagnes abruptes, ravins boisés, éboulis et maquis. Les fellahs du pays ne tardèrent pas à la connaître et à l'aimer. Très adorable, elle voulait qu'ils la considérassent comme un simple taleb, comme un lettré de zaouïa. Nul parmi eux n'ignorait cependant que ce svelte cavalier au

---

<sup>212</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit, p. 10

burnous d'un blanc immaculé et aux mestr<sup>213</sup> écarlates fût une femme. La politesse innée de l'Arabe est telle que jamais l'un d'eux ne fit allusion, en sa présence, même par un clin d'œil, à une qualité dont elle ne désirait pas convenir ». <sup>214</sup>

La double identité d'Isabelle Eberhardt est manifestement mieux acceptée par les musulmans que par les Européens. Ces derniers voient son assimilation aux indigènes comme une sorte de menace, voire une insulte. Comment une Européenne fréquenterait-elle des indigènes ? Serait-ce un moyen pour elle de dénoncer la politique coloniale ? Ou pourrait-il y avoir un lien avec le soufisme qui abolit toute forme de dualité des sexes ? Rappelons que, déjà au treizième siècle, de grands maîtres soufis, à l'image d'Ibn Arabi, abolissaient toute forme de dualité du sexe. Ils ne trouvaient aucune utilité à ce concept de différenciation mâle/femelle à partir du moment où seule l'Unité divine est importante.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons dire que le déguisement d'Isabelle Eberhardt peut, certes, s'apparenter à un jeu, une « fraude » en vue de dérouter les gens mais aussi à un besoin vital, tant pour sa quête de Dieu que pour son identité. Grâce au travestissement, Isabelle Eberhardt a pu approcher des réalités, ce qu'elle n'aurait jamais pu faire avec une tenue féminine. En plus de son travestissement, Isabelle Eberhardt s'identifie très souvent par des noms masculins, comme une sorte de « jeu jouissif » : Nicholas Podolinsky et Mahmoud Saadi sont des boucliers contre un monde auquel elle n'a pas été préparée, une société dans laquelle elle ne trouve pas sa place du fait qu'elle demeure aux yeux de tous le fruit d'une relation illégitime. N'ayant pas de père et ayant perdu toutes les personnes chères, notamment sa mère, son unique lien identificatoire, Isabelle Eberhardt se retrouve sans identité, ce qui va provoquer en elle ce désir de s'offrir plusieurs noms d'emprunt à défaut d'un nom d'origine. De tous les pseudonymes qu'elle s'est donnés, Mahmoud Saadi demeure le plus affectionné. Il est en relation avec l'évolution de son attrait pour l'Islam et sa sympathie pour les indigènes. Par ailleurs, sans ce nom, Isabelle Eberhardt n'aurait jamais pu accéder aux confréries les plus fermées, notamment celle de la

---

<sup>213</sup> Jambière de cuir du cavalier maghrébin

<sup>214</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs.*, op. cit., p. 86



Qadriya. Notons aussi que sa volonté de s'écrire au masculin, manifeste dans ses écrits, est loin d'être rationnelle mais elle « *ouvre des questions passionnantes sur sa position existentielle, sociale et religieuse* ». <sup>215</sup>

Un siècle après sa disparition dans les flots d'Ain Sefra, Isabelle Eberhardt demeure une légende vivante dans la mémoire de certaines personnes, comme le rapportent Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, un duo fidèle à la mémoire d'Isabelle Eberhardt, dans *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt* :

« A la fin des années 1980, lors d'un séjour à El Oued, les jeunes gens qui nous servaient de guide nous ont mis en présence d'une très vieille femme aux cheveux rouges, les yeux noircis de khôl, chantant pour nous en plein désert une vieille chanson héritée de sa mère. Debout, sur ses jambes tremblantes, elle nous racontait d'une voix grêle la légende de l'homme qui un jour, parmi les dunes du Souf, s'était transformé en femme, après avoir vu le cheikh. Cette trace vient de Béhima, quand, à l'hôpital d'El Oued, on découvrit que Mahmoud Saadi était une femme ». <sup>216</sup>

#### 1.4. L'attirance de l'Islam

L'attirance de l'Islam pour Isabelle Eberhardt s'est manifestée très tôt, depuis son enfance déjà, et celui qui l'a aidée à aimer cette religion, c'est Trophimowsky. Hostile à la religion de son enfance, le christianisme, ce dernier s'est montré très vite attiré par l'Islam. Sa sensibilité pour cette religion, il l'a communiquée à Isabelle Eberhardt, ce qui fait dire à celle-ci :

« *Mon corps est en Occident  
Et mon âme est en Orient ;  
Mon corps est en pays infidèle,  
Et mon cœur est à Istamboul* <sup>217</sup> ».

En plus de l'influence de Trophimowsky, ses lectures ont eu aussi un grand impact sur elle. Loti, par exemple, a contribué sans aucun doute au développement de ce penchant, comme nous pouvons le lire dans cette lettre adressée à son frère Augustin :

« Le seul auteur français qui ait compris et aimé l'Islam, Pierre Loti, a dit dans son *Aziyadé* : Si quelqu'un pouvait seulement me donner la foi musulmane, comme j'irai en pleurant de joie, embrasser le drapeau vert du prophète ! » <sup>218</sup>.

---

<sup>215</sup> C. CHAULET-ACHOUR « *Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité* », op. cit.

<sup>216</sup> DELACOUR.M-O et HULEU.J.R. (2008), *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 140

<sup>217</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 49

<sup>218</sup> Ibid., 94

Isabelle Eberhardt a évolué depuis son très jeune âge dans un environnement anarchiste et révolutionnaire, renforcé par les milieux étudiants qu'elle fréquentait assidument à Genève. Elle a voulu comprendre comment cette civilisation musulmane, qui était au summum des sciences, de la civilisation et de la spiritualité, a pu donner en quelques siècles une population asservie. Elle a voulu comprendre également la détermination de ces populations à sauvegarder cette religion. C'est une bataille d'idées qu'Isabelle Eberhardt a voulu livrer à Abou Nadara qui tentait de répondre à toutes ses interrogations. Abou Nadara (ex-James Sanua) était un intellectuel égyptien, journaliste, partisan de la « Nahda », c'est-à-dire la renaissance d'une mentalité rénovée, d'une pensée religieuse et socio-économique panislamique. Elle a fait sa rencontre en 1896 à Paris, une rencontre qui déclenchera aussitôt en elle cette attirance pour la langue arabe et la culture musulmane. Isabelle Eberhardt a cherché chez Abou Nadara un repère philosophique de la religion musulmane qui serait un prolongement de son état naturel de « musulmane de naissance ». Abou Nadara ne se contenta pas de décrire le Dar el Islam, il alla jusqu'à demander à la néophyte de lui écrire en arabe, « *la langue du Coran* », une manière de l'encourager à se rapprocher davantage de la source fondamentale de l'Islam. Et c'est ce qu'Isabelle Eberhardt fera avec une grande application.

D'autres personnes interviendront dans la vie d'Isabelle Eberhardt pour renforcer en elle cette attirance de l'Islam ; citons, entre autres, « Khoudja », un jeune diplomate turc qui devint son professeur d'arabe. Lors de leurs rencontres, les discussions ne tournent qu'autour de « Dar el Islam ». La demoiselle ne pouvait être que séduite, aussi bien par le charme de l'Orient que par celui de qui le décrit. Khoudja l'a mise en contact avec certaines personnalités musulmanes et l'a familiarisée avec certaines tribus locales. Elle a commencé à éprouver de l'affection pour ces tribus dont le mode de vie était très proche de celui des temps anciens. Loin de l'agitation des « *villes suant le vice et la bassesse* »<sup>219</sup>, Isabelle Eberhardt découvre l'inconnu et « *la présence réelle de l'éternel* »<sup>220</sup> parmi des

---

<sup>219</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes*. op. cit., p. 101

<sup>220</sup>Ibid., p. 101

gens humbles, vivant à la manière des anciens prophètes et ne connaissant qu'une seule loi, « la foi en Dieu ». D'ailleurs, voici ce qu'elle note dans une lettre adressée à Ali dans laquelle elle exprime l'extase qu'elle connaît dans ces endroits reculés et oubliés du temps :

« Quelques fois, aux heures où je souffre et où la vie inaccoutumée de cette ville suant le vice et la bassesse me tue, je m'en vais, très loin avec des amis bédouins, dans quelque douar perdu où tout semble dater d'Isaac et de Jacob et où règne la paix depuis longtemps inconnue à la ville, inconnue des Européens depuis des millénaires. Et il me semble que quand j'ai revêtu un burnous blanc et quand j'ai enfourché quelque bouillant cheval fort et alerte et que je cours au hasard ventre à terre dans l'immense plaine, il me semble que je suis enfin sortie de moi-même et que j'ai secoué tout le fatras atavique de conventions et d'agitation inutile. Et là, Ali ! je vous jure que je ressens enfin la présence réelle de l'éternel et que je le comprends tel qu'il est dans le Coran, serein et grand, moi qui, jamais, au grand jamais n'ai pu le concevoir tel qu'il est, jaloux et fourbe dans la Bible et inutilement cruel et pleurard dans l'Évangile, et ce sont ces heures de salut, celles que je passe à cheval dans la plaine déserte ».<sup>221</sup>

Sous le nom de Meriem, elle entame une correspondance abondante avec Ali Abdelwahab, son ami de cœur qui partage avec elle les mêmes goûts pour la religion musulmane. Ses échanges sont rédigés soit en arabe soit en français, et très souvent ponctués par des formules religieuses rituelles telles que « *Bismillah erahmane er rahim* » ou « *Grâce à Dieu l'Unique* »<sup>222</sup>. Dès son premier contact avec le « Dar el Islam », Isabelle Eberhardt se montre fraternelle envers ceux qu'elle appelle « mon peuple ». Ainsi décrit-elle, dans une lettre pour Ali, sa vie avec les musulmans, avec une note de répulsion pour les colons :

« Ma vie fi Dar el islam vaut la peine qu'on la décrive, vu qu'elle ne ressemble en rien à celle des demoiselles en général. Je vous dirai seulement que les musulmans m'ont reçue à bras ouverts et que je ne connais pas un seul Français ni Française. Ce qui m'écœure ici, c'est l'odieuse conduite des Français envers les Arabes, ce peuple que j'aime et qui, in chAllah, sera mon peuple à moi. Il y a un mois que je suis ici et je commence à parler et à comprendre facilement l'arabe algérien... Sur ce, prière si vous voulez, de m'écrire parfois en arabe »<sup>223</sup>.

Cette lettre sera suivie d'une autre qui dévoilera sa foi islamique ainsi que son engagement pour la cause musulmane. Voici ce qu'elle écrit :

« Nous avons plus un intérêt commun, très sérieux, le respect de l'amour que, tous deux, nous portons à l'Islam. Vous savez sans doute que, in chAllah, c'est-à-dire si les circonstances ne m'écrasent pas et si je sors victorieuse de cette lutte pour la

---

<sup>221</sup> I.EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p.101.

<sup>222</sup> Ibid., p. 151

<sup>223</sup> Ibid., p. 62

vie, je compte rester pour toujours en pays musulman et me consacrer, si seulement faire se peut, à son service ».<sup>224</sup>

Son attachement à l'Islam semble sincère et honnête : « *De jour en jour, je deviens croyante* »<sup>225</sup>. En fait, elle ne veut plus jouer le rôle de « faux dévôt », elle veut être réellement et entièrement croyante. Cette sincérité est décelable dans une nouvelle lettre adressée à son ami :

« Dites-moi en toute conscience : faut-il oui ou non me mettre à jouer le rôle d'un docteur Grenier féminin<sup>226</sup> qui semble supposer que l'habit fait le moine et que revêtir un burnous ou une ferrachia<sup>227</sup> de femme veut dire être musulman ? (...) Il y a d'ailleurs des gens qui exécutent les prescriptions du Coran et qui ont même une certaine foi et qui cependant ne sont pas parmi les élus (...) et pour moi, l'Islam, la religion la plus lumineusement claire et la plus grandiosement simple qui soit, pour moi jamais l'Islam ne consistera en « momeries » genre Grenier et compagnie ».<sup>228</sup>

Ses échanges avec Ali deviennent de plus en plus fréquents et réguliers, révélant une Isabelle Eberhardt plus acharnée et plus dévouée pour l'Islam. En effet, elle compte beaucoup sur son ami Ali pour poursuivre sa quête spirituelle jusqu'au bout, une quête de bonheur parmi le peuple qu'elle a choisi. De plus, étant convaincue que l'Islam est le seul remède aux âmes malades et égarées, elle veut « sauver », par l'intermédiaire de son ami, son frère qui est à « la dérive ». Ainsi, écrit-elle :

« Il est animé pour l'Islam du même amour que moi et pour apprendre le bon arabe. (...) Seulement, éloignez-le autant que possible de la vie européenne, tâchez de le placer dans le milieu musulman le plus fanatique possible, et alors seulement il pourra marcher sur le droit chemin. (...) Écrivez-lui et dites-lui que la sépulture musulmane de maman est un signe d'Allah nous ordonnant de nous tourner vers le bienheureux prophète koraïchite. (...) Parlez-lui de l'Islam qu'il vénère au même degré que moi et conseillez-lui de se mettre sérieusement à l'étude de cette langue arabe qui (...) lui ouvrira les mêmes horizons d'espérance qu'à moi par la sainte et vénérable religion ».<sup>229</sup>

Isabelle Eberhardt trouve appui et consolation auprès de son ami Ali sur différentes questions religieuses. Elle lui demande sans cesse son soutien afin que sa foi ne fléchisse pas :

---

<sup>224</sup> DELACOUR.M-O et HULEU.J.R, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*., op. cit. p. 62.

<sup>225</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 176

<sup>226</sup> Député du Doubs, arabophile, qui se rendait à l'Assemblée nationale en costume arabe à la fin du XIXème siècle

<sup>227</sup> Drap couvrant la femme

<sup>228</sup> I. EBERHARDT., *Écrits intimes*, op. cit., p. 95

<sup>229</sup> Ibid., p. 104

« Soutenez-moi mon frère, j'en ai besoin et c'est pourquoi je voudrais tant aller vous rejoindre afin qu'auprès de vous, et de Aïcha\* [sœur d'Ali], et dans le milieu islamique ma foi ne fléchisse pas. Cela me coûte une lutte incessante, mais je crois que 'ed-din' triomphera un jour. Grâce à Dieu l'Unique !... ».<sup>230</sup>

Il est vrai que la présence d'Ali Abdelwehab est importante dans la vie d'Isabelle Eberhardt, notamment pour son cheminement spirituel dans l'Islam. Néanmoins, l'âme « incrédule » d'Isabelle Eberhardt l'a conduite quelquefois à traverser des périodes de scepticisme où elle remet en cause certains principes religieux. C'est ce que nous tenterons de voir dans la suite de notre travail.

### **L'Islam, un remède au doute**

Dans l'évolution spirituelle d'Isabelle Eberhardt, son voyage peut être scindé en trois parties si nous suivons l'optique soufie d'Ibn Arabi<sup>231</sup> : le voyage venant de Lui, le voyage vers Lui et le voyage en Lui ; il est évident que « Lui » ne peut s'appliquer qu'à Dieu. De fait, cette division s'applique à la mystique musulmane selon laquelle toute âme « égarée » et en quête de Dieu vit ce cheminement. Il semble qu'Isabelle Eberhardt ait dû traverser ces trois stations, peut-être inconsciemment ; mais elle a réussi à atteindre le but ultime des soufis : le voyage en Lui,<sup>232</sup> que nous dévoilerons à la fin de notre travail. Néanmoins, nous avons constaté que le doute s'installe chez elle tout au long de sa quête spirituelle jusqu'à devenir une manie, ce qui semble être une chose naturelle pour quiconque cherche la Vérité. De fait, nous remarquons qu'au début de ses *Journaliers*, Isabelle Eberhardt semble douter que son arrivée dans le désert algérien lui permettra de travailler :

« Je suis venu au désert non pas pour me livrer au douce farniente de l'an dernier, mais bien pour travailler, que ce voyage peut devenir un redoutable naufrage de tout mon avenir, ou bien un acheminement vers le salut tant matériel que moral, selon que je saurai me débrouiller ou non. »<sup>233</sup>.

---

<sup>230</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 69

<sup>231</sup> Abû 'Abd-Allâh Muhyi-d-dîn Ibn Arabi est un théologien, juriste et poète mystique né à Maurice en Espagne en 1161 et mort à Damas (Syrie) en 1240. Il fut reconnu comme étant un grand maître spirituel soufi. Au cours de sa vie, il a écrit 317 livres dont la majorité est consacrée au soufisme et parmi lesquels nous citerons « La Sagesse des Prophètes », « Les illuminations de la Mecque », « L'arbre du monde », « Le Traité de l'Amour » et « Les chatons de la sagesse ».

<sup>232</sup> Un voyage intérieur, voyage en « Dieu »

<sup>233</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 58

Nous la voyons également s'interroger sur l'Islam, sur les marabouts, sur le destin et surtout sur la vie et le monde indicible des choses : « *Et une fois de plus, à pareille époque, dans un an, où serai-je, sous quel ciel et sur quelle terre ?* »<sup>234</sup>. Mais ne dit-on pas que le doute est une condition indispensable à la connaissance, celle qui mène à la Vérité ? Dans la psychanalyse, le doute est défini comme « *une maladie mentale qui se traduit par des manies d'interrogations, des vérifications incessantes, des scrupules religieux excessifs* ». <sup>235</sup> Cette définition nous éclaire sur le mal « psychique » que ressent Isabelle Eberhardt. En effet, le doute est perçu par elle comme une affliction, un mal dont la guérison est lente, d'où le mot « maladie » cité plus haut. Ce mal qui la ronge de l'intérieur devient une angoisse, une frustration, un « abîme obscur » d'où il est difficile de sortir. Il s'avère cependant que le seul remède à ce mal réside dans l'Islam, dans toutes ses formes d'expression, à l'exemple de cet appel à la prière dans la nouvelle des *Oulémas* :

« Mais de tous les maux qui affligent l'âme humaine, le Doute est le plus lent et le plus ardu à guérir... Et l'homme qui pense n'est plus maître de croire ou de nier. Ce fut donc en une grande tristesse, en une angoisse intense que je cherchai la félicité de la foi. Or, un soir limpide d'été, quand la grande chaleur lourde du jour se fut apaisée, je passais parmi la foule silencieuse des Musulmans, dans la petite ruelle blanche, dans l'ombre du vieux minaret doré d'une vague patine du soleil. Là-haut dans la lumière de pourpre et d'or irisé, Hassène le muezzin chantait de sa voix mélancolique aux douces ondulations lentes l'éternel cantique du Dieu Unique. Cette voix de rêve traduisait d'une manière saisissante toute la grande sérénité de l'islam. Et, soudain, comme touché d'une grâce divine, en une absolue sincérité, je sentis une exaltation sans nom emporter mon âme vers les régions ignorées de l'extase ». <sup>236</sup>

Elle ajoute un peu plus loin : « *Avec Çabeha* <sup>237</sup>(...) *en cette heure bénie, les doutes étaient morts et oubliés* »<sup>238</sup>. Cette citation laisse à penser que l'Islam fait disparaître toute trace de doute chez elle.

L'Islam prend donc la forme d'une thérapie, d'une cure. Suite à sa connaissance de l'Islam et son immersion dans le soufisme, Isabelle Eberhardt n'est plus en proie au doute qui la taraude souvent. Elle arrive à trouver rapidement des

<sup>234</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 96

<sup>235</sup> Dictionnaire de psychanalyse, URL : [www.cnrtl.fr/lexicographie/doute](http://www.cnrtl.fr/lexicographie/doute). Consulté le 30/04/2017

<sup>236</sup> I. EBERHARDT, (1988) *Écrits sur le sable, tome I, Œuvres complètes*, Ed. Grasset et Fasquelle, p. 64

<sup>237</sup> Prière du matin

<sup>238</sup> I. EBERHARDT., *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 64

réponses à ses interrogations, notamment existentielles, grâce à la foi islamique : « *A quand la paix de l'âme enfin ? Mais je sais où je la trouverai et à quel prix* »<sup>239</sup>. Dans le « Dar el Islam », Isabelle Eberhardt paraît avoir trouvé un port de relâche, un havre de paix pour son âme tourmentée, et le doute l'a aidée à trouver la paix dans la résignation et la clémence divine. Écoutons-la :

« J'attribue, au fond de mon âme, le peu de bonheur qui m'est échu sur la terre qu'à la clémence de Dieu Clément et Miséricordieux, et tous mes malheurs à ce Mektoub mystérieux contre quoi il est parfaitement inutile et insensé de s'insurger ».<sup>240</sup>

D'ailleurs, elle considère la résignation comme une des causes, si ce n'est la plus importante, de « *ce respect et de cet attachement profond que je ressens pour l'Islam* »<sup>241</sup>. Puis, depuis l'adoption de ces deux principes, la résignation et le mektoub (« *impassibilité qui se traduit par une pleine conviction à la fatalité* »)<sup>242</sup>, Isabelle Eberhardt semble retrouver sa gaieté : « *Je suis et je vis le plus heureux au monde* »<sup>243</sup>. Elle se sent même bénie par ce don divin et, à chaque fois, elle voit apparaître

« les signes avant-coureurs d'une obscure idée quelconque, j'accours à cette chose indéfinissable qui unit l'homme à son Dieu – la prière – et je suis d'avance sûre du succès car j'y invoque ce Dieu Unique, Clément, Fort et Capable de consoler sa faible créature en lui faisant supporter cette douce chose qu'on appelle « résignation » ».<sup>244</sup>

Pour elle, rien de tel qu'un musulman « *éprouvant une grande perte [qui] vous dira : Dieu l'a ainsi voulu* »<sup>245</sup>. Ainsi, par le biais de l'Islam, Isabelle Eberhardt trouve-t-elle un remède à sa « maladie morale »<sup>246</sup>, un remède radical qui changera complètement le cours de son existence.

---

<sup>239</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 41

<sup>240</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 94

<sup>241</sup> Ibid., p. 94

<sup>242</sup> Ibid., p. 91

<sup>243</sup> Ibid., p. 92

<sup>244</sup> Ibid.

<sup>245</sup> Ibid.

<sup>246</sup> Ibid., p. 91

« Souvenez-vous de Moi, Je me souviendrai de vous ».

Coran, 02 : 152

« Je suis Dieu que j'aime, et Dieu que j'aime est moi »

Hallaj, *Le jardin de la connaissance*

## CHAPITRE II

### **Le soufisme, son histoire et sa relation avec Isabelle Eberhardt**

Dans ce chapitre qui traite du soufisme, une partie sera consacrée à son histoire, ses débuts et son évolution à travers les âges pour essayer d'en comprendre les principes et les variations apparues au fil du temps, avant d'en analyser le retentissement chez Isabelle Eberhardt. Le soufisme étant un courant vaste, nous nous limiterons à certaines notions que nous développerons tout au long de notre analyse ; cela nous permettra de mieux cerner la personnalité de « Sidi Abdelkader El Jilani », le saint patron de la confrérie des Qadriya, dans laquelle Isabelle Eberhardt a été admise, et de saisir l'objectif de la quête de l'écrivaine à travers le choix de cette voie spirituelle. Nous nous pencherons ensuite sur les circonstances de son adhésion à la Qadriya. Nous terminerons ce chapitre par deux traits caractérisant Isabelle Eberhardt : la foi et la débauche

#### **2.1. Histoire et définitions du soufisme**

Pour mieux cerner et comprendre la quête d'Isabelle Eberhardt et son parcours spirituel, il nous a semblé opportun de donner un aperçu du soufisme et de définir la notion de confrérie, plus particulièrement celle de la Qadriya.

De nombreux ouvrages ont été publiés au cours de ces dernières années sur le soufisme mais chacun traite d'une facette de ce courant religieux car le soufisme est tellement vaste qu'on ne peut le cerner dans sa totalité. C'est un peu ce qui se passe, comme le dit le grand soufi « Ibn Rumi », quand on fait toucher un éléphant par des aveugles<sup>247</sup>, chacun le décrit d'après la partie du corps que sa

---

<sup>247</sup> CHEIKH ABD EL HADI BEN RIDOUANE (2007), *Comprendre le soufisme*. Ed. Grand Alger Livres, p. 04.



main a touchée : pour l'un, l'éléphant est comme un trône ; pour l'autre, comme un éventail ou un tuyau d'eau ; pour un autre encore, comme une colonne. Aucun d'eux cependant n'est capable de trouver à quoi l'animal ressemble. Le soufisme est l'expression vivante et permanente de la spiritualité musulmane et c'est dans ses rangs que s'est presque toujours manifestée la sainteté. Ce n'est pas une forme de religion mais un idéal mystique, un art de vivre spirituel ressenti intensément. La règle première du soufisme est de tuer son propre ego. Abu l'Qasim al Djunayd<sup>248</sup> affirme que ce courant mystique « *consiste à mourir à soi-même et à vivre en Dieu* »<sup>249</sup>. Cette mort symbolique est, en effet, une condition de la transformation du moi charnel – qui est fasciné par le bas monde – en un moi divin et éternel. En ce sens, Ibn Rumi<sup>250</sup>écrit dans Mathnavi : « *Oh ! heureux celui qui est mort avant de mourir, car il a perçu le parfum de l'Origine de ce verger* »<sup>251</sup>.

Il est vrai que le soufisme est beaucoup plus qu'une voie spirituelle, c'est une alchimie de la spiritualité, la « *conscience de la réalité qu'on appelle sagesse, lumière, amour ou rien* »<sup>252</sup>. C'est l'illumination intérieure dans l'acte spirituel lui-même et aussi dans ce qui est. Il donne le goût, il exprime la saveur, il fait résonner et vibrer du dedans la substance secrète<sup>253</sup>. Autrement dit, le soufisme fait progresser d'un état de signification à un autre ; il nous offre une voie qui exprime « *la conjonction du sensible et du spirituel* », <sup>254</sup> comme l'affirme Henri Corbin.

En effet, quand le croyant s'engage dans la voie spirituelle du soufisme, il est conduit vers la réalité ultime, appelée communément « la Vérité ». Ce chemin vers la Vérité s'apparente à une quête de la lumière intérieure émanant du cœur. Cette dernière s'intensifie chez lui à mesure qu'il se libère de toutes les formes

---

<sup>248</sup> Abu l'Qasim el-Junayd ibn Muhammad el-Khazaz al-Baghdadi (830-910), haute figure de la spiritualité musulmane de l'Irak, connu sous le nom du « Seigneur de la tribu spirituelle ».

<sup>249</sup> CHEIKH ABD EL HADI BEN RIDOUANE., op. cit., p. 5.

<sup>250</sup> Djalāl ad-Dīn Muḥammad Balkhī ou Ibn Rūmī, (1207 - 1273) est un poète mystique persan qui a profondément influencé le soufisme.

<sup>251</sup> MOJGAN MAHDAVI ZADEH, « *Mourir avant de mourir afin de créer sa propre éternité* ». URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2007-v19-n2-fr1990/017501ar.pdf>. Consulté le 20/11/2018.

<sup>252</sup> SCHIMMEL. ANNE-MARIE (1996), *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam*, Ed. Du Cerf, p. 18

<sup>253</sup> Illumination, état de sagesse suprême

<sup>254</sup> SCHIMMEL. ANNE-MARIE, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam.*, op.cit., p. 18

d'attachement aux plaisirs terrestres : « *Ne t'attache à rien*, affirme Abdelkader Jilani, *sauf à Lui, Lui, l'Unique et l'Aimé* ».<sup>255</sup> Néanmoins, pour y parvenir, le croyant doit polir « *le miroir de son cœur* »<sup>256</sup>. Le polissage<sup>257</sup> consiste en un exercice de purification de l'âme de tous les péchés, purification perçue comme la porte d'entrée vers l'illumination, c'est-à-dire un niveau de connaissance très élevé dans l'union avec Dieu. A ce niveau, le voile divin se lève et laisse voir le sens caché du monde, la « Vérité ». Ainsi, le voile de l'ignorance, « El hidjab », sera-t-il levé pour laisser place à l'identité suprême : « *Ceux qui ont poli leur cœur ont échappé aux parfums et aux couleurs : ils contemplent sans cesse la Beauté divine à chaque instant* »<sup>258</sup>, affirme Ibn Rumi. Dans cette union, se crée l'amour de l'absolu et l'indifférence au monde<sup>259</sup>. La seule différence qui sépare le vrai mysticisme du simple ascétisme, c'est l'amour. L'amour divin rend celui qui le cherche capable de supporter toutes les afflictions du monde dans le but ultime de se purifier. Ainsi, sous l'effet de l'extase mystique, Hallaj<sup>260</sup> révèle-t-il son union intime avec Dieu en tenant des propos qui seront, malheureusement pour lui, considérés comme blasphématoires : « Je suis la Vérité ! », ce qui voulait dire : « *Je suis Dieu que j'aime, et Dieu que j'aime est moi* »<sup>261</sup>. Ces propos lui coûteront la vie. Quant à la purification de l'âme, les soufis en distinguent différents niveaux. D'abord, les qualités inférieures de la turpitude de l'âme (délaissement des désirs) puis de l'esclavage des qualités humaines (souffrir pour acquérir) et, enfin, une élection au niveau des attributs (un attribut qui fera de cet élu un soufi à part entière, un attribut qui le caractérisera et en fera modèle pour les autres).

Le soufisme ressemble au mysticisme dans certaines de ses formes, comme la réalité divine développée par Ibn Arabi<sup>262</sup>, le grand maître soufi. Cette réalité du

<sup>255</sup> A.-M. SCHIMMEL, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam.*, op. cit., p. 18

<sup>256</sup> Ibid., p. 18

<sup>257</sup> Une forme de nettoyage du miroir qui fait disparaître toutes les impuretés

<sup>258</sup> MOJGAN MAHDAVI ZADEH, « *Mourir avant de mourir afin de créer sa propre éternité* », op. cit.

<sup>259</sup> Au sens connoté, c'est le nettoyage du miroir du cœur de toutes les souillures du bas monde

<sup>260</sup> Hussein Ibn Mansur, mystique persan connu sous le nom de Hallaj, supplicié en l'an 922

<sup>261</sup> HALLAJ, « *Le livre "Tawasin", Le jardin de la connaissance* », op. cit.

<sup>262</sup> Abu Abd Allah Muḥammad ibn Ali ibn Muḥammad ibn Arabi al-Ḥatimi al-Ṭai (connu sous le nom d'Ibn Arabi (1165-1240), appelé « *ach-Cheikh al-Akbar* » (le plus grand maître) ou encore « Ibn Aflatūn » (le fils de Platon), est un théologien, juriste, poète, soufi, métaphysicien et philosophe andalou.

divin est conçue comme « *l'Etre au delà de tout être* », <sup>263</sup> comme l'explique Anne-Marie Schimmel, ou comme un non être car il ne peut être décrit par aucune pensée achevée. Le soufisme est défini comme étant infini, intrinsèquement abstrait, n'ayant ni temps ni espace, contrairement au monde matériel qui possède uniquement une réalité limitée, conditionnée par le divin. Anne-Marie Schimmel compare cette réalité mystique à

« un océan illimité dans lequel le 'soi'individuel se perd comme une goutte d'eau, ou comme le désert qui se montre dans les dunes de sable, toujours nouvelles, qui cachent ses profondeurs, ou comme l'eau dont le monde est fait par cristallisation, à la manière de la glace ». <sup>264</sup>

Il n'est pas facile de définir le soufisme en raison de la fluctuation de la notion. De fait, certains soutiennent que les soufis étaient appelés de ce nom en raison de la pureté (*safa*, en arabe) de leur être, de la limpidité de leur âme et de l'absence de souillure dans leurs actes et intentions. Bichr Ibn el Harith <sup>265</sup> affirme en effet que « *le soufi est celui dont le cœur est pur à l'intention de Dieu* » <sup>266</sup>. Il existe une autre explication qui est avancée pour ce mot : ces hommes d'élite sont devant Dieu au premier rang (*saff*) et c'est de cette manière que leurs aspirations s'élèvent jusqu'à Lui. Une autre interprétation a été proposée : ce nom serait lié au vêtement en laine (*souf*, en arabe) que portent les soufis ; d'après les chercheurs, elle semble la plus crédible.

Dans tous les cas, les termes pureté, élite, rang, banc se rejoignent tous pour exprimer le détachement de l'âme et son renoncement à ce bas monde. A ce propos, Bundar Ibn Husayn <sup>267</sup> note que « *le soufi est celui que Dieu a choisi pour lui-même et qu'il a traité avec affection (safa), le libérant de son âme (égoïste) et lui épargnant dès lors tout effort et toute contrainte en vue d'un motif personnel* » <sup>268</sup>. Cela signifie que le traitement réservé à cette élite par Dieu est un traitement d'affection et d'amour qui la protège des désirs liés au monde matériel. Abu Ali Rubhadari définit le soufi comme « *celui qui a revêtu la laine, sa pureté,*

---

<sup>263</sup> A.M. SCHIMMEL, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam*, op. cit., p. 19

<sup>264</sup> Ibid., pp. 19-20

<sup>265</sup> Bichr Ibn al-Harith al-Hafi (767- 841), docte en théologie et maître soufi.

<sup>266</sup> KALABADHI. (2005), *Traité de soufisme, les maîtres et les étapes*, Ed. Actes Sud, p. 21

<sup>267</sup> Bundar ibn al-Husayn, Abu al-Husayn al-Shirazi al-Sufi (mort en 353), mystique soufi

<sup>268</sup> KALABADHI. (2005) *Traité de soufisme, les maîtres et les étapes*, op. cit., p. 25

qui a fait goûter à ses désirs personnels la saveur de la privation, et qui, ayant laissé ce bas monde derrière lui, a suivi la voie de l'élus (Muhammed) ». <sup>269</sup>

Le mot soufisme ne se limite pas, nous semble-t-il, à la référence à la « laine » ; il a une signification plus profonde. Junayd<sup>270</sup>, le guide indiscuté de l'école mystique irakienne, nous fournit une autre définition : « *Le soufisme n'est pas atteint en faisant beaucoup de prières et beaucoup de jeûne, mais il est la sécurité du cœur et la générosité de l'âme* »<sup>271</sup>. A la lumière de ce propos, nous comprenons que le soufisme est loin d'être une simple pratique ou une souffrance infligée à l'âme ; c'est un sentiment de paix avec soi-même, exprimé par la générosité et l'absence de contrainte. Dans sa liberté, le soufi ne doit pas être lassé par sa quête ni découragé par la privation et le dénuement. Il doit plutôt être « *celui dont le sang est licite et dont la propriété est permise, et tout ce qu'il voit, il le voit à partir de Dieu, et il sait que la tendresse de Dieu embrasse toute la création* », <sup>272</sup> comme le note Sahlat Tustari<sup>273</sup>.

Après avoir passé en revue les diverses significations du soufisme, nous allons essayer de répondre à ces questions : quelle est son origine et à l'époque de quel prophète est-il apparu ?

### **L'origine du soufisme**

Pour comprendre l'origine et l'évolution de ce courant à travers le temps, il convient de voir comment, même si son noyau est resté exactement le même, il a dû prendre des formes diverses en rapport avec l'époque et la personnalité de ses guides spirituels d'alors. En fait, l'essence du soufisme consiste à exprimer, avec différentes formulations, la vérité fondamentale de la religion musulmane selon laquelle « *il n'y a pas d'autre divinité en dehors d'Allah* » et qu'il n'y a que lui qui peut être objet d'adoration. Du fait de son enracinement profond dans les pratiques rituelles inspirées du Coran, le soufisme reflète la variété des attitudes

---

<sup>269</sup> KALABADHI, *Traité de soufisme, les maîtres et les étapes.*, op. cit., p. 25

<sup>270</sup> Abu l'Qasim al-Junayd ibn Muhammad al-Kahazaz al-Baghdadi (mort en 910), philosophe et mystique soufi.

<sup>271</sup> A.-M. SCHIMMEL, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam.*, op. cit., p. 31

<sup>272</sup> Ibid., p. 32

<sup>273</sup> Sahl ibn Abd Allah al-Tustari, né à Shushtar dans le Khuzestan et mort à Bassora, est un grand maître soufi.

des musulmans à l'égard du monde, ce qui n'empêche pas que leur visée reste essentiellement la même.

En ce qui concerne les origines de ce courant mystique, tout porte à croire qu'elles remontent au prophète Mohammed. Il a été le premier maillon de la chaîne mystique du soufisme et son ascension à travers les cieux pour approcher Dieu est devenue le prototype de l'ascension mystique pour se fondre en Lui. La réalité du soufisme apparaît nettement dans les propos de l'archange Gabriel qui dit, quand le Prophète est interrogé au sujet de l'ihсан (l'excellence dans la foi et le comportement) : « *C'est que tu adores Dieu comme si tu Le voyais, car certes si tu ne Le vois pas, Lui te voit* »<sup>274</sup>. Dans cet ordre d'idées, il semble que la sagesse ésotérique ait été transmise par Muhammed à son cousin et gendre Ali Ibn Abi Talib, le quatrième des califes orthodoxes. Quant aux autres membres de la famille du prophète et ses compagnons, on rapporte qu'ils étaient doués d'intuition, de prédication mystique et que certains seraient les ancêtres spirituels du soufisme. Il est vrai que le mot soufi n'existait pas du temps du prophète, mais c'est lui-même qui a donné naissance à ce courant en le transmettant uniquement à certains de ses compagnons qui, à leur tour, l'ont transmis à d'autres. Cette chaîne initiatique est appelée en arabe « silsila ».

### **Les grands maîtres soufis**

Nous avons vu dans les précédentes définitions que « Ahl suffa » signifie « les gens du banc », des gens pieux et pauvres qui vivaient dans les mosquées de Médine. C'étaient les compagnons du prophète et il y avait parmi eux un certain Abu Dhar al-Ghifari<sup>275</sup>. Selon Louis Massignon, « *c'est à lui que la tradition attribue plusieurs sentences sur la pauvreté et il apparaît comme le prototype du vrai faqir* »<sup>276</sup>. Il paraît que ce soufi vivait dans un total renoncement au monde.

---

<sup>274</sup> S.N « *Qu'est ce que le soufisme : histoire et évolution* » :

URL : [https://www.saveurssoufies.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=101:quest-ce-que-le-soufisme-histoire-et-evolution&catid=12:le-tassawuf-soufisme&Itemid=3](https://www.saveurssoufies.com/index.php?option=com_content&view=article&id=101:quest-ce-que-le-soufisme-histoire-et-evolution&catid=12:le-tassawuf-soufisme&Itemid=3). Consulté le 19/07/2018.

<sup>275</sup> Undub ibn Junadah, plus connu sous le nom de Abu Dhar al-Ghifari, est un compagnon du prophète Mohammed.

<sup>276</sup> A.-M. SCHIMMEL, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam.*, op. cit., p. 47

Un autre mystique, Salman al Farisi<sup>277</sup>, un barbier d'origine persane, admis dans la famille de Muhammed, devint l'archétype (le modèle) de l'adoption spirituelle et de l'initiation mystique. Un autre nom mystique relié au prophète est celui d'Uways al-Qaranin, supposé avoir vécu au Yemen mais qui n'a jamais eu l'occasion de rencontrer le prophète. Bien qu'il ne l'ait pas connu, ce dernier a reconnu sa grande piété à travers ces propos : « *Le souffle du miséricordieux (nafs ar Rahman) me vient du Yemen* »<sup>278</sup>. D'après la légende, Uways al Qarani<sup>279</sup> passait ses nuits à prier et il devint plus tard le modèle du soufi qui ne se laisse guider que par la grâce divine. Ainsi parvenait-il à l'illumination en dehors de la voie mystique régulière et sans la médiation d'un guide spirituel (cheikh) ; il était devenu son propre maître spirituel.

D'autres mystiques apparaîtront à la même période, à l'exemple de Salman Farisi, Kumayl ibn Ziyad<sup>280</sup>, Rashid Hujari, Mitham Tammar, Rabi Ibn Khaytham et Hasan Basri<sup>281</sup>. Outre ce premier groupe, il y en a un deuxième qui comprend entre autres Tawus Yamani<sup>282</sup>, Shyban Rai et Malik Ibn Dinar. D'autres noms apparaîtront par la suite en raison de leur profond ascétisme à l'instar d'Ibrahim Ibn Adham<sup>283</sup> et Shaiq Balkhi qui sont devenus des saints, d'après le témoignage de Farid Eddine El Attar dans son livre *Le mémorial des saints*. Ils ne parlaient pas ouvertement de gnose, même s'ils reconnaissaient qu'ils avaient été initiés et formés par les maîtres du premier groupe. Vers la fin du XII<sup>ème</sup> et le début du XIII<sup>ème</sup> siècles, apparurent quelques figures mystiques comme Abûl Qaçîm Al Djûneyd et Bayazîd Al Bîstamî, représentant des tendances différentes. Celle d'Al Bîstamî se caractérisait par Al Ghalaba,

---

<sup>277</sup> Salmân al-Farisi ou Salmân Pak (Salman le pur en persan), mort en 657. Il fut l'un des premiers musulmans non arabes et l'un des compagnons du prophète Mohammed

<sup>278</sup> A.-M. SCHIMMEL, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam*, op. cit, pp. 47-48

<sup>279</sup> Uwaysal Qarani (Uwais al Qarani (594-657), homme mystique de l'époque du Prophète, considéré comme un « pieux allié de Dieu »

<sup>280</sup> Kumayl Ibn Ziyad an-Nakha'I., mystique soufi. Il fut l'un des compagnons du Prophète

<sup>281</sup> Al-Hassan Al-Basri (642-728) fut l'un des plus grands savants mystiques de l'époque islamique classique.

<sup>282</sup> Tawus ibn Kaysan al-khulani al-Hamdani al-Yamani

<sup>283</sup> Ibrâhîm b. Adham (Abu Ishaq b. Mansur al-Balkhi, 718-781) connu aussi en Occident sous le nom d'Abou Ben Adhem, né à Balkh, et mort en Syrie. Issu d'une famille noble de Kufa, descendant du second calife 'Umar b. Khattâb. Roi de Balkh, selon les sources arabes et persanes, dont Bukhari, il aurait reçu un avertissement de Dieu et aurait abdiqué pour mener la vie ascétique des soufis en Syrie. Il a eu pour maîtres Sufyan at-Thawri et Fudhayl b. Iyadh, un disciple d'une chaîne remontant à Hasan al-Baṣrî.

l'extase, et le Sûkr, l'ivresse mystique ; celle d'Al Djûneyd était basée sur Al Sahw, la sobriété. D'autres figures apparaîtront également comme Abu Yazid Bistami, Maruf Karkhi et Junayd Baghdadi, qui parlaient ouvertement de la gnose, voie héritée des premiers. Cependant, certaines de leurs déclarations, fondées sur l'intuition spirituelle, choquaient plus d'un. Dénoncés par les juifs, certains ont été emprisonnés et d'autres flagellés ou exécutés.

### **Le soufisme au Maghreb**

Au Maghreb, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'Islam des confréries religieuses s'inscrit dans la tradition du culte des saints qui régissait depuis des siècles la relation des musulmans à Dieu, avec une variété de nuances qui vont du mysticisme authentique à la simple superstition. On y trouve plusieurs confréries dont les Aissaouas, les Rahmaniya, les Boudchichiyas et beaucoup d'autres. Elles font partie d'une constellation très vivante de voies spirituelles administrées par des cheikhs qui rassemblent des milliers d'adeptes. Ces confréries étaient plus ou moins bien vues par les autorités coloniales. Après s'être opposées à la colonisation, certaines ont fini par adopter, par sagesse et réalisme, une attitude d'acceptation de cette domination. Les plus connues sont la Qadriya, fondée à Baghdad au XII<sup>ème</sup> siècle, et la Tidjania, fondée en Algérie au XVIII<sup>ème</sup> siècle, et dont l'extension est très importante en Afrique de l'ouest. Le cheminement spirituel d'Isabelle Eberhardt l'a amenée à mieux connaître l'Islam maraboutique du Maghreb, comme l'indiquent les notes qui accompagnent la publication des *Oulémas* dans « l'Athénée » :

« Les zaouïas sont des édifices religieux servant à la fois de mosquées privées, de lieux de réunions, d'habitation parfois et d'école aux nombreuses confréries musulmanes ayant pour but des pratiques religieuses très variées, des études islamiques, mais surtout la propagation et la défense de l'Islam ».<sup>284</sup>

Un peu plus loin, voilà ce qu'elle note sur la confrérie soufie des Aissaouas : « *Confrérie comptant dans l'Occident musulman une grande quantité de membres capables, par de très curieux phénomènes d'extase réelle, d'arriver à une insensibilité, à une analgésie pulpique complète* ». <sup>285</sup> Le mot « taleb »,

---

<sup>284</sup> M-O. DELACOUR & J.-R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 60

<sup>285</sup> Ibid., p. 60

très récurrent dans ses écrits, est ainsi défini : « *Savant connaissant le Coran, la loi, la jurisprudence, la poésie, l'histoire musulmane et la si riche littérature arabe* »<sup>286</sup>.

Si nous essayons de remonter aux origines du soufisme, nous trouvons que c'est entre le VII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècle que ce courant s'est installé au Maghreb sous une forme modérée, adoptant le « Samâa » (concert spirituel) et le « Raqq » (danse mystique) mais il était déjà contaminé par certains aspects du maraboutisme, entre autres la personnalité supranormale du cheikh (le maître) et le goût du merveilleux. Isabelle Eberhardt considérait les marabouts comme des illuminés, des personnes qui, au fil du temps, sont devenus ses amis, ses confidents. Ainsi écrit-elle :

« Ce dernier (l'Islam) pénètre l'âme du croyant, anime chacun de ses actes, chacune de ses paroles. Sans cela, toutes les pratiques mystiques ne servent à rien. (...) Avec cette foi-là, animé de cet esprit, l'homme devient fort... Il acquiert une force qui, aux yeux du vulgaire, est surnaturelle. Pour employer le mot vulgaire, il devient marabout ».<sup>287</sup>

Dès le XI<sup>ème</sup> siècle, les zaouïas étaient subventionnées par des donations pieuses. Un siècle plus tard, ces lieux de culte deviennent des Tariqa, doctrines mystiques, qui dispensent un enseignement spirituel se réclamant d'un fondateur dont « l'Isnad », la généalogie mystique, remonte au prophète à travers une « silsila » (chaîne de transmission). A partir du XV<sup>ème</sup> siècle, le Maghreb a connu un véritable essor en matière d'ordres mystiques, et ce pour se protéger des menaces hispano-portugaises qui ciblaient le territoire. Ces ordres se sont implantés un peu partout pour former ensuite un vaste mouvement populaire, connu sous le nom de mouvement maraboutique, dont les compagnons étaient liés par serment et constituaient les cellules des marabouts.

## **2.2. Les différentes confréries**

Après la confrérie d'El Qadriya, une autre est apparue sous l'appellation de Suhrawardi, dont le fondateur était Shihab ad Din Suhrawardi (1144-1234). Deux autres apparaissent presque dans la même période : la tariqa « Shadhili », fondée

---

<sup>286</sup> M-O. DELACOUR & J.-R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 60

<sup>287</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 363



par l'une des plus grandes lumières de l'Islam occidental, le cheikh Abou el Hassen ash-Shadhili (1196-1258) et la tariqa Maulawi – plus connue sous le nom turc de Mevlevi – ainsi appelée d'après le titre de « Mawlana », signifiant « notre maître », donné par ses disciples au fondateur Jalal ad-din Rumi, grand poète mystique de l'islam. Ce dernier est très apprécié pour sa poésie mystique, dont les vers ne sont déchiffrés que par les mystiques, à titre d'exemple :

«Je suis devenu fou et insomniaque,  
Comment le fou reconnaîtrait-il le chemin de Dieu ?  
Or Dieu ne dort pas, exalté soit-il, du sommeil,  
Sache donc que le fou est l'ami de Dieu ». <sup>288</sup>

On ne peut citer l'ordre de Mevlevi sans en évoquer le trait caractéristique, une danse tournoyante à laquelle se livrent les derviches, appelés communément les foqara<sup>289</sup>, et utilisée comme moyen de transcendance ; le support extérieur de leur dhikr (invocation) est appelé aussi « prière quintessentielle ». Cette danse des derviches tourneurs est toujours pratiquée à Konya en Turquie, devant le mausolée de Rumi, mais elle est rejetée par certains exégètes qui la considèrent comme une pratique superstitieuse.

On pourrait rapprocher ces quatre sectes religieuses de certaines confréries chrétiennes ayant existé au Moyen-Age (XIIème et XIIIème siècles) et qui continuent d'exister jusqu'à nos jours, tels les grands ordres monastiques qui tirent également leur nom de leur fondateur, à l'exemple des Bénédictins, des Dominicains et des Franciscains.<sup>290</sup> Nous pouvons distinguer les confréries chrétiennes des confréries soufies par ceci : ces dernières n'imposent jamais le célibat à leurs membres, seuls des jeûnes et quelques abstinences peuvent être exigés. Une autre secte très célèbre est apparue en Inde à la même période, la

---

<sup>288</sup> S.A. HIKMET, (2015), *Quatrains de Djallal Ed-Dine El Rumi, poète de l'amour universel*, Ed. Hélium, p. 71

<sup>289</sup> foqara : vient de faqir (pauvre, pauvre en esprit), les membres d'un ordre soufi sont appelés fuqara, c'est ainsi que les derviches se désignent eux-mêmes.

<sup>290</sup> En ce qui concerne la différence entre moine et fuqara, on peut rappeler l'amitié qui liait l'évêque de Tripoli, un franciscain de modeste origine, et le maire de la ville, un musulman soufi de noble lignée. Le maire était riche, marié et commandait à des hommes. L'évêque déclara n'avoir jamais vu les trois vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance réalisés à un degré aussi élevé que chez ce maire. En fait, ce que le pénétrant évêque avait discerné, c'était que le maire éprouvait un grand détachement ; or, envers la richesse, le détachement est pauvreté ; dans le mariage, il est chasteté ; et dans l'exercice de l'autorité, il est obéissance. Ainsi, les différences extérieures entre soufi et moine n'empêchaient pas nécessairement qu'à l'intérieur ils aient les mêmes qualités.

tariqa Chishti, d'obédience soufie, fondée par Muin ad Din Chishti (1142-1236), considéré comme l'un des grands saints en Inde.

Un autre ordre est apparu au Moyen-Orient, celui de Naqshbandi, fondé au XIV<sup>ème</sup> siècle par Pîr Muhammad Naqshbandi. Une autre branche très répandue dans l'Islam occidental est celle de Darqawi, du nom de son fondateur, le cheikh marocain Mulay al Arabi al Darqawi (1743-1823) ; elle a donné naissance à un sous-groupe déjà cité, celui de Shâdhili,

Un Algérien, Ahmed al Alawi (1869-1934), « *dont l'érudition et la sainteté rappellent l'âge d'or des mystiques médiévaux* »<sup>291</sup>, a fondé un nouvel ordre portant le nom d'« El Alaoui », comme le rapporte A-J. Arberry . Notons que la fondation d'un ordre ou d'une confrérie par un homme éminent ne signifie nullement la création d'une nouvelle secte. Les ordres soufis sont tous des expressions de l'Islam, de la spiritualité musulmane. Ils ne se différencient les uns des autres que parce que les adeptes sont attirés par la baraka de tel ou tel cheikh (le fondateur) et adoptent les pratiques enseignées par le maître.

En somme, bien qu'elles soient différentes en termes de pratique, toutes ces confréries s'accordent sur le même principe : le dîkr (invocation) et les prières abondantes qui mènent à « l'extase »<sup>292</sup> (wajd), le but ultime de tout soufi.

### **La confrérie d'El Qadriya**

La confrérie d'El Qadriya est aussi connue sous le nom d'El Jilaniya, par rapport à son chef spirituel, « Abdel Kader El Jilani ». Cette confrérie étant importante pour notre travail, nous avons jugé utile de mieux connaître son patron pour bien comprendre l'adhésion d'Isabelle Eberhardt à cette confrérie.

Le premier ordre soufi apparu sous la forme d'une tariqa fut la Qadriya, dont le nom vient de son illustre fondateur, le cheikh Abdel Kader El Jilani<sup>293</sup>. Cet

---

<sup>291</sup> S. WILLIAM, (1979), *Le soufisme*, Ed. des Trois Continents, Lausanne 3, p. 46

<sup>292</sup> Etat de transe pouvant prendre la forme d'une attraction « *vers le haut* » ou « *vers l'intérieur* » menant vers Dieu.

<sup>293</sup> Abdelkader EL JILANI (1078-1166), grand maître mystique et fondateur de la tariqa Qadriya, issue de l'ancienne tariqa Junaidi qui remontait à Abu al Qasim al Junaidi de Baghdad (mort en 910). La confrérie d'el Qadriya tire son nom de Abdelkader EL JILANI, descendant direct du prophète. Il est né à Niff, petite province du Gilan, ou Djilan – d'où le nom de Jilani – près de Baghdâd (Irak) en 1078 et mort en 1166. Il était un descendant direct par son père d'Ali Ibn Abi Taleb, le gendre du prophète Mohammed. Connu sous le nom de Moula Abdelkader ou Seltane el awliya (le sultan de tous les saints).

éminent personnage était un exemple de droiture, de loyauté et de piété. Il demeure aujourd'hui encore le saint le plus populaire et le plus respecté dans le monde musulman. Il était généreux, empathique, modeste et détestait l'hypocrisie et le mensonge, comme l'atteste ce passage de son livre *Enseignements soufis* : « Ô homme hypocrite ! Que Dieu purifie la terre de ta présence »<sup>294</sup>. Dans son humble zaouïa, le saint donnait des cours aux initiés et leur apprenait les préceptes essentiels du soufisme. En plus de sa qualité d'enseignant en théologie, il pratiquait la charité et donnait aux démunis tout ce qu'il recevait comme offrandes, ne gardant rien pour lui, ayant foi en Dieu, « [qui] accorde des subsistances, sans compter, à qui Il veut »<sup>295</sup>. Il recommandait l'amour du prochain, sans classification aucune, l'amour de Dieu, la tolérance, l'empathie pour les faibles et la modestie : « Ô toi qui est pauvre ! Ne souhaite pas la richesse, car c'est peut-être la cause de ta perte »<sup>296</sup>. Tout son enseignement religieux était basé sur le Coran, la sunna – en évitant l'innovation qui induit en erreur – et la pureté du cœur, trois axiomes essentiels menant à Dieu. Il dit en effet :

« Je possède dans ma main trois canons et critères pour connaître. Il s'agit du Livre Saint, de la Sunna et de mon cœur. A travers le dernier, on distingue les silhouettes. Mais le cœur n'atteint ce degré que lorsqu'il réalise la pratique du Livre Saint et de la Sunna »<sup>297</sup>.

Abdelkader était gratifié de tous les « qualificatifs honorifiques du monde mystique » ; on lui a attribué celui de « pôle des pôles » (qotb el aqtab). D'innombrables « koubba » commémoratives lui ont été dédiées en Algérie, et pourtant il n'y a jamais mis les pieds ! En plus de sa grande bonté, il était savant dans plusieurs domaines, notamment en droit et en théologie soufie. Ses causeries étaient très appréciées, à tel point que la salle ne suffisait pas pour accueillir tous les auditeurs qui augmentaient constamment. On lui confia alors la place publique de Bagdad pour y faire ses prêches mais il s'avéra qu'elle devenait encore trop petite pour contenir l'assistance nombreuse qui affluait de

---

<sup>294</sup> ABDELKADER EL JILANI. (1996), *Enseignements soufis*. Ed. Al Bouraq, Liban, p. 93

<sup>295</sup> Ibid., p. 29

<sup>296</sup> Ibid., p. 23

<sup>297</sup> Ibid., pp. 249-250

toutes parts. Il choisit alors une grande esplanade en dehors de la ville pour s'adresser aux fidèles. Abdelkader acquit rapidement la réputation d'un grand savant en jurisprudence et en soufisme. Après sa mort, son ordre confrérique se développa dans une perspective philanthropique et éducative. Son siège central demeure la zaouia mère, à Bagdad. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup>, la Qadriya s'est implantée plus fortement en Algérie que partout ailleurs ; elle est devenue l'un des plus grands ordres religieux du pays, attirant un grand nombre d'adeptes. On y compte plus de vingt-et-un mille adhérents et vingt-six mille adhérentes, parmi lesquelles Isabelle Eberhardt, considérée comme la première femme européenne à adhérer à l'ordre qadri.

### **« El Jilani » dans l'écriture éberhardtienne**

Dans ses écrits, Isabelle Eberhardt ne revendique pas seulement son appartenance à l'Islam, mais aussi à la confrérie soufie d'el Qadriya. De fait, le nom de « Abdelkader el Jilani », ou parfois le diminutif « Djelloul », est mentionné plusieurs fois dans les *Écrits intimes* ainsi que dans *Les journaliers*. La quasi-totalité de ses lettres témoignent de sa vénération pour ce personnage qu'elle considère, loin de tout blasphème, comme un prophète. D'ailleurs, il n'existe pratiquement pas une seule prière qu'elle n'accomplisse sans invoquer son nom à côté de celui d'Allah, comme s'il était un second de Dieu : « *Je demande à Dieu et à Djelloul de nous diriger et de nous protéger comme ils l'ont fait jusqu'à présent* »<sup>298</sup> ; c'est là une manière de lui rendre un vibrant hommage et de montrer son appartenance à cette confrérie. Nous pouvons supposer que le fait de mentionner le nom du fondateur de la confrérie est l'une des règles exigées par cette dernière pour souligner la présence protectrice du cheikh.

Ces prières sont brèves et sont placées soit au début des *Écrits intimes* soit à la fin, rarement au milieu. Elles surviennent dans ses moments de détresse, quand Isabelle Eberhardt a besoin d'espérance et de consolation, comme le montrent ces passages : « *Je suis(...) ton frère Mahmoud, le serviteur de Dieu et de Djilani*

---

<sup>298</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 334

*avant d'être la servante qu'est une épouse arabe pour son mari »<sup>299</sup>; « Ce serment que tu m'avais fait sur le Coran et sur la tête de Cheikh Djilani »<sup>300</sup>; « Tu vois que Dieu et Djilani ne nous abandonnent pas. Aie confiance en eux »<sup>301</sup>; « Je prie Dieu et Djilani de te conserver et de te guérir »<sup>302</sup>; « Sur qui et sur quoi compter, si ce n'est sur Dieu et sur Djilani »<sup>303</sup>; « Zouizou, demande à Dieu et au sultan des saints (surnom d'Abdelkader el Jilani) de nous réunir bientôt à l'ombre de notre blanc minaret de Sidi Salem ».<sup>304</sup> « Que Dieu et Djilani te sauvent, j'embrasse tes yeux jaunes. Je suis tout pour toi. Si Dieu le veut, on se verra à Biskra. Ou bou ou bou avec la bénédiction de Djilani »<sup>305</sup>; « Inchallah et avec l'aide de Djilani »<sup>306</sup>; « Je demande à Dieu et à Djeloul de nous diriger et de nous protéger comme ils l'ont fait jusqu'à présent ».<sup>307</sup>*

D'autres confréries sont apparues, toutes issues d'el Qadriya selon les dires d'Isabelle Eberhardt, comme en témoigne ce passage : *« C'était Si Mohammed Elimam qui venait à la rencontre du cheikh avec un contingent de khouans kadriya, rahmania, taibia et azouzia, tous dépendants de l'Emir des saints, Sidi Abdelkader de Bagdad »<sup>308</sup>.*

Tout ce rappel du soufisme et des confréries n'est pas gratuit ; il nous permet de voir plus clairement en quoi consistent les différentes tariqas, de connaître leur origine, leur rôle et leur évolution à travers le temps, leur apport aux fidèles et surtout de mieux cerner le cheminement de notre auteure dans la voie soufie et de connaître ce qu'elle recherche plus particulièrement dans la confrérie d'el Qadriya. La sécurité qu'elle n'a pas connue ailleurs ? Une famille pour remplacer des parents absents ? Une voie pour sortir de son égarement ? Une renaissance pour tuer la mauvaise personne en elle ? Nous essaierons de répondre à tout cela dans la suite de notre analyse.

---

<sup>299</sup> I.EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 369

<sup>300</sup> Ibid., p. 374

<sup>301</sup> Ibid., p. 386

<sup>302</sup> Ibid., p. 389

<sup>303</sup> Ibid., p. 350

<sup>304</sup> Ibid., pp. 351-352

<sup>305</sup> Ibid., p. 308

<sup>306</sup> Ibid., p. 310

<sup>307</sup> Ibid., p. 334

<sup>308</sup> Ibid., p. 282

### 2.3. L'adhésion et l'initiation d'Isabelle Eberhardt au soufisme : l'ordre des Qadriyas

Pour comprendre cette religion, Isabelle Eberhardt choisit d'emblée l'Islam originel, l'Islam véritable, dépouillé du dogmatisme religieux, qu'elle trouve dans le soufisme, cœur vibrant de l'Islam des origines, l'unique voie menant à la satisfaction de sa quête. Pour ce faire, elle a besoin de s'éloigner de la « civilisation ennuyeuse » et de s'installer dans le désert – image correspondant aux débuts de l'Islam –, de s'isoler dans le silence des zaouïas parmi la fraternité spirituelle des croyants, dans un esprit de compagnonnage dont le partage commun est la prière collective et les « dourous » (cours) dispensés par le cheikh. Son départ pour le désert traduit son besoin viscéral de connaître l'Islam tel que le prophète l'a enseigné et que seuls les cheikhs des zaouïas pouvaient le lui apprendre, mais ceux-ci avaient chacun sa confrérie. Ainsi, Isabelle Eberhardt fit-elle son choix et décida-t-elle d'adhérer à l'une des plus éminentes d'entre elles, la Qadriya.

Ce qui a aidé Isabelle Eberhardt à choisir cette voie mystique, c'est qu'elle retrouve dans le soufisme des échos de ses désirs inspirés par la lecture de Schopenhauer, comme le travail pour la perfection de soi. En effet, tout au fil de son processus spirituel, elle tend à exercer son âme à mieux résister à la souffrance, à travailler son intellect grâce à la lecture, « *désir purement intellectuel de modifier ma conduite en mieux, de travailler* », <sup>309</sup> écrit-elle. Toutes ces pratiques sont nécessaires pour qui voudrait emprunter cette voie : le renoncement au monde, la méditation, le dikr et le travail sur soi ; et toutes ces choses semblent s'installer en elle : « *En mon âme, je remarque enfin le commencement de l'indifférence envers les choses et les êtres indifférents, ce qui est l'affirmation plus puissante de mon moi* » <sup>310</sup>. Cependant, cet exercice sur soi nécessite l'affranchissement du raisonnement logique <sup>311</sup> pour atteindre l'identité suprême, qui ne peut être acquise qu'à partir de la connaissance de soi. C'est ce

---

<sup>309</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 31

<sup>310</sup> Ibid., p. 25

<sup>311</sup> Le discernement

qu'Isabelle Eberhardt tente de faire dans ses retraites dans les zaouïas : s'isoler et méditer sur sa personne en essayant de réunir le visible et l'invisible pour n'en faire qu'un, et accéder ainsi à l'identité suprême. René Guenon écrit en ce sens :

« Quand l'homme se connaît lui-même dans son essence profonde, c'est-à-dire dans le centre de son être, c'est alors qu'il connaît son Seigneur. Et connaissant son Seigneur, il connaît en même temps toutes choses, qui viennent de Lui et y retournent. Il connaît toutes choses dans la suprême unité du Principe divin, hors duquel, suivant la parole de Mohyiddin ibn Arabi, 'il n'y a absolument rien qui existe', car rien ne peut être hors de l'Infini ».<sup>312</sup>

Le soufisme se veut une expérience de soi car, comme le dit ce hadith :

« *Qui se connaît lui-même connaît son seigneur* » : Cela dit, l'être ne doit pas être prisonnier de la connaissance extérieure qui n'a pour voie que la raison ; cette voie doit aussi être celle de l'esprit et de l'être tout entier, étant donné qu'elle est la réalisation de cet être dans tous ses états, ce dont résulte l'achèvement de la connaissance et le début de la sagesse suprême, l'unique voie menant au seigneur.

En d'autres termes, l'esprit et l'âme représentent des degrés dans la voie de l'essence intime de l'être qui est « la connaissance de soi » ; or celle-ci ne peut être réalisée que si toutes ces entités sont réunies au centre essentiel de l'être, l'essence divine. Par ce fait, l'être peut connaître toutes choses, comme de lui-même en lui-même. C'est ainsi que l'être peut atteindre la sagesse suprême.

Certes, ces propos semblent un peu trop théoriques, mais il est vrai que tout bon musulman s'engageant dans le soufisme doit nécessairement se connaître lui-même pour connaître son Créateur. Néanmoins, cela ne peut être atteint qu'au prix de certains sacrifices tels que l'effacement de soi, la domination de ses désirs et la remise en question d'un soi démesuré : « *C'est la recherche de*

---

<sup>312</sup> R. GUÉNON, Extrait d' « *Aperçus sur l'initiation* », Chapitre XXXII, « Les limites du mental », p. 214 Éditions Traditionnelles. URL : <https://leporteurdesavoir.fr/hadith-celui-qui-se-connaît-soi-meme-connaît-son-seigneur-man-arafa-nafsahu-faqad-arafa-rabbahu>. Consulté le 23/10/2018.

*l'Unité par la fusion mystique avec le créateur »*<sup>314</sup>. Cette recherche de l'Unité touche énormément Isabelle Eberhardt. Elle tente tout pour l'atteindre. Il est vrai qu'elle paraît en pleine perdition, mais en réalité, elle est en pleine quête de sens, d'Idéal et d'identité suprême. Elle n'a pas besoin de le montrer ; elle le vit au fond d'elle-même, dans ses égarements. Elle pense profondément fondre son âme avec sa raison ; du coup, le combat contre ses instincts devient permanent. Pour cela, elle a besoin de s'isoler pour mieux se connaître : « *Pourquoi au lieu de chercher en moi-même les satisfactions dont mon âme a besoin, vais-je les chercher chez les autres, là où je suis sûre ne pas les trouver ?* »<sup>315</sup>.

D'autre part, cette quête du sens peut être liée à son identité, à sa personne continuellement insatisfaite. Elle veut remplir son vide intérieur avec l'Unité divine comme dernière bouée de sauvetage, comme ultime ancre de salut. La Seule Voie qui entende les plaintes de Sa créature, c'est le Seul Parent Suprême qui lui reste désormais, après la perte de ses êtres chers, notamment « l'esprit blanc », sa mère. De ce vide, elle tire une connaissance et, à partir de cette connaissance, elle atteint les sphères sublimes qui échappent au commun des mortels. Écoutons-la :

« Je ne me sentirai jamais attirée que vers les âmes qui souffrent de cette haute et féconde souffrance qui a nom le mécontentement de soi-même, la soif de l'Idéal, de cette chose mystique et désirable qui doit embraser nos âmes, les élever vers les sphères sublimes de l'au-delà... Jamais la sérénité du but atteint ne m'attirera et, pour moi, les êtres vraiment supérieurs en ce monde, tel qu'il est de nos jours, sont ceux qui soufflent du mal sublime de l'enfantement perpétuel d'un moi meilleur ».

<sup>316</sup>

### **L'initiation d'Isabelle Eberhardt au soufisme**

Les méthodes de réalisation spirituelle ne sauraient être pratiquées sans passer par l'initiation avec l'accompagnement d'un cheikh (guide). De fait, le passage par l'initiation est obligatoire ; essayer de s'en passer reviendrait à courir un grand danger spirituel. Les musulmans ne peuvent pas être tous des soufis, et l'initiation n'est pas permise à tout le monde. La situation dans le christianisme est assez différente. Nous savons que le rite chrétien d'initiation commence à

---

<sup>314</sup> DELACOUR & HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 61

<sup>315</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 29

<sup>316</sup> Ibid.



partir du baptême, qui est donné couramment aux enfants. Le christianisme est exceptionnel à cet égard car il n'est pas évident qu'il convienne de donner l'initiation à tous, surtout à un âge où l'on ne peut pas exprimer le désir conscient d'être initié. De ce fait, tous les chrétiens sont donc, en principe, initiés ; il en résulte que leur état spirituel est analogue à celui des soufis et que, lorsqu'ils cherchent à s'engager dans une voie spirituelle relevant du christianisme, ils n'ont pas besoin d'une nouvelle initiation. William Stoddart, dans son livre *Le soufisme*, note pourtant que « *l'immense majorité des chrétiens ne songent pas à tirer pleinement parti de l'initiation qu'ils possèdent indubitablement* »<sup>317</sup>.

Nous pouvons comparer les chrétiens initiés aux musulmans qui ont reçu le rite d'initiation, non pas pour suivre la voie spirituelle mais uniquement pour la bénédiction (la baraka). Seuls les saints peuvent aller jusqu'au bout de l'initiation chrétienne (baptême). Frithjof Shuon<sup>318</sup> exprime en ces mots la différence existant en ce domaine entre l'Islam et le christianisme : « *En Islam, il n'y a pas de sainteté en dehors de l'ésotérisme ; dans le Christianisme, il n'y a pas d'ésotérisme en dehors de la sainteté* »<sup>319</sup>. En fait, dans la culture soufie, l'initié (ou l'aspirant) doit remplir impérativement deux conditions pour être accepté : il doit adhérer avec ferveur à la foi religieuse et appliquer à la lettre la loi de l'Islam (la charia). Un autre élément doit être ajouté à la tradition de l'institution soufie, c'est le guide spirituel, appelé « cheikh », autour de qui se réunissent les disciples et dont ils reçoivent l'enseignement de l'initiation ; ces deux conditions ont été remplies par Eberhardt. Cette tradition de l'encadrement a été instituée par le prophète ; elle a été sauvegardée jusqu'à nos jours. Les chaînes de transmission (silsilas)<sup>320</sup> de l'initiation sont variées, mais toutes remontent jusqu'à l'un ou

---

<sup>317</sup> WILLIAM STODDART, (1979), *Le Soufisme*, op. cit., p. 45

<sup>318</sup> Frithjof Shuon (1907- 1998), également connu sous le nom de Noureddine, auteur d'origine allemande né en Suisse. C'était un philosophe et un métaphysicien inspiré par la philosophie hindoue de l' Advaita Vedanta et le soufisme. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la religion et la spiritualité. Il était aussi poète et peintre.

<sup>319</sup> WILLIAM STODDART, *Le Soufisme*, op. cit., p.44

<sup>320</sup> Martin Lings, trace dans son livre « *Un saint musulman du XXe siècle* » un arbre généalogique recensant toutes les confréries représentées sous forme de branches avec les noms de leurs maîtres soufis. Ces branches (ou ordres de confréries) sont appelées turuq (sing, tariqa, signifiant voie) menant droit à la vérité (haqqa), la réalité intérieure, la reconnaissance de Dieu. Cet arbre généalogique explicite, en effet, les différentes branches soufies figurant dans l'annexe.

l'autre des compagnons du prophète qu'il avait lui-même initiés, en particulier les califes Abu Bakr et Ali.

Pour s'engager dans une voie spirituelle, un rite d'initiation est indispensable. Il peut être assimilé au fait de planter une semence qui donne au disciple une influence spirituelle marquant le début de sa formation. Dans la tradition soufie, l'aspirant reçoit le rite d'initiation d'un maître soufi, appelé « chikh » ou « murshid », qui lui-même l'a reçu au début de sa carrière spirituelle de son maître, et la chaîne remonte ainsi jusqu'au prophète lui-même, qui avait initié les tout premiers soufis, comme « l'imam Ali ».

Isabelle Eberhardt a été initiée au soufisme par un cheikh de la zaouia de Guemar nommé « Si el Hachemi », plus connu sous le nom de Sidi El Houcine Ben Brahim, qui appartenait à la confrérie d'el Qadriya, comme l'atteste la lettre d'Isabelle Eberhardt à son frère Augustin de Moerder, écrite à El Oued le 10 Octobre 1900 : « *C'est d'ailleurs Sidi El Houssine qui m'a donné l'initiation et le chapelet des Qadriya* »<sup>321</sup>. Son guide spirituel, connu sous le nom d'Amiche, est considéré comme l'un des frères du Moqadem dont le nom signifie « chef de file ». Ce dernier se trouve au troisième rang de la hiérarchie dans l'organisation des confréries ; au sommet, préside le cheikh qui ne reconnaît aucune puissance, hormis celle de Dieu.

### **Les débuts de l'initiation d'Isabelle Eberhardt dans l'ordre d'El Qadriya**

C'est donc Sidi El Houcine Ben Brahim qui avait récité les premiers mots du dikr, « *Au nom de Dieu* », veillé au bon déroulement du rituel et remis le chapelet à Isabelle Eberhardt. Mais nul n'est en mesure de préciser dans quelle zaouïa l'initiation a eu lieu ; en effet, Isabelle Eberhardt se montrant très discrète sur son initiation, n'a jamais donné cette information. Elle s'est contentée d'y faire allusion dans l'une des lettres envoyées à son frère Augustin <sup>322</sup>:

« Il n'y a que le cheikh de Kadria de Guémar, Sidi El Houssine BenBrahim, homme d'un certain âge, marabout vénéré, qui est devenu un véritable père pour

---

<sup>321</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 280

<sup>322</sup> Lettre d'Isabelle Eberhardt à son frère Augustin de Moerder, écrite à El Oued le 10 Octobre 1900

nous. C'est d'ailleurs Sidi El Houssine qui m'a donné l'initiation et le chapelet des Qadriya ». <sup>323</sup>

La raison en est que l'adhésion à la confrérie exige de respecter une discrétion absolue quant aux rencontres et à l'apprentissage. Isabelle Eberhardt ne déroge donc pas à la règle de la confrérie ; elle ne dévoile rien dans ses écrits à ce sujet : « *Je vais de temps en temps à la grande zaouia d'Amiche, ou chez Sid El Houssine à Guémar. C'est tout* ». Comme nous pouvons le noter, elle évoque uniquement ses déplacements dans la zaouia d'Amiche sans donner de détails sur ce qui s'y passe. Ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'une personne aussi rebelle qu'elle accepte de se ranger parmi les « khouanes » (membres) et de suivre à la lettre les consignes de la congrégation sans discussion. Edmonde Charles-Roux compare cette soumission aux règles de la confrérie à celle qu'exigeait Saint Ignace de Loyola qui ordonnait aux jésuites de se conformer totalement aux prescriptions de la compagnie, comme l'indique la formule latine « *perinde ac cadaver* » (« à la manière d'un cadavre »), qui rappelle étrangement celle usitée par la communauté musulmane dans certains contextes :

« Tu seras entre les mains de ton cheikh comme le cadavre entre les mains du laveur des morts. Obéis-lui en tout, car c'est Dieu lui-même qui commande par sa voix. N'oublie pas que tu es son esclave et que tu ne dois rien faire sans son ordre ». <sup>324</sup>

Il est vrai que si Isabelle Eberhardt a choisi le soufisme comme voie religieuse, c'est qu'elle voulait explorer le mystère qui permet d'« *accéder à l'allègrement mutuel entre Dieu et l'âme* » <sup>325</sup>. Dominique Sourdel écrit en ce sens :

« Ce rapprochement de Dieu amorce une tendance proprement mystique, appuyée sur l'existence d'une communication préalable entre Dieu et la créature (révélation de la parole divine), et affermie encore par quelques appels à un amour réciproque entre Dieu et l'homme ». <sup>326</sup>

Isabelle Eberhardt a trouvé chez son initiateur de la confrérie Qadria, « Sid-Elhoussine Ben Brahim », la figure d'un père qu'elle n'a jamais eu : « *Sid-*

---

<sup>323</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 280.

<sup>324</sup>E. CHARLES-ROUX, (1995), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Ed. Grasset & Fasquelle, p. 283

<sup>325</sup>D. SOURDEL, (1965), *L'Islam*, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ? p. 84

<sup>326</sup>Ibid. pp. 84-85

*Elhoussine ben Brahim, homme d'un certain âge, marabout vénéré, qui est devenu un véritable père pour nous »*<sup>327</sup>, un père aussi bien pour elle que pour Slimane, son mari.

A l'époque coloniale, il était interdit aux Français de pénétrer dans les zaouïas. C'est un lieu sacré réservé aux musulmans et toute tentative d'intrusion aurait été une violation de l'intimité musulmane et de la congrégation. Cette forme d'organisation qu'est la zaouia est qualifiée par Edmonde Charles-Roux de « communiste » dans la mesure où on y applique le principe selon lequel « *ce qui est à moi est à toi* »<sup>328</sup>. Ainsi, les nécessiteux y affluent pour recevoir une aide de la confrérie en fonction de leurs besoins. Les laïcs, eux, trouvaient que le mode de vie des khouanes ressemblait étrangement à celui des premiers chrétiens. A vrai dire, ce mode de vie n'était pas nouveau pour Isabelle Eberhardt car elle était habituée, depuis son enfance, à ce type d'entraide à la Villa-Neuve<sup>329</sup>, qui faisait office d'asile pour les réfugiés russes. Rappelons que les Suisses n'aimaient pas les Russes, qu'ils considéraient comme un « *ramassis d'éléments fanatiques et démoniaques* »<sup>330</sup>. En comparant les choses, on peut dire que les Russes dérangent autant les Suisses que les confréries musulmanes dérangent les Français. En fait, Isabelle Eberhardt avait choisi son camp depuis longtemps, avant même de connaître cette « terre d'Islam ».

Les confréries échappent à toute autorité, hormis celle de leurs maîtres spirituels, les Moqadems. Elles sont organisées de manière hiérarchique selon des règles strictes. Elles constituent en fait un État dans l'État. Leur devise est l'entraide et le dévouement pour les autres ; elles offrent l'hospitalité aux déshérités et accueillent les sans-abris. Par ailleurs, les khouanes font connaître l'Islam et ses préceptes en allant de ville en ville. Chacun d'eux est désigné par un nom qui indique sa charge ou sa mission : compagnon de la décision, compagnon du tapis (qui se charge de la prière), compagnon de la foi, etc.. Leur morale se résume en amour pour ceux qui les aiment et en haine pour ceux qui

---

<sup>327</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 280

<sup>328</sup> E. CHARLES-ROUX *Nomade j'étais.*, op. cit., p. 283

<sup>329</sup> Maison familiale d'Isabelle Eberhardt à Genève

<sup>330</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais.*, op. cit., p. 284

les détestent. Les Français se montraient désarmés face à l'ampleur de la puissance des confréries et savaient qu'il leur était impossible d'intervenir, vu qu'il est difficile de mettre la main sur celui qui prétend être la « parole de Dieu » ou le « délégué de Dieu ». Voilà donc la communauté qu'Isabelle Eberhardt venait d'adopter au grand dam des autorités coloniales. C'est pourquoi elle fut placée sous la haute surveillance du bureau arabe qui chercha par tous les moyens à l'expulser et l'incident de Behima lui en donna l'occasion.

### **La cérémonie de l'initiation au soufisme par la voie d'El Qadriya**

A propos de son initiation, nous pouvons nous demander si Si Mahmoud avait dévoilé à Si El Houssine qu'elle était une femme et quelle était sa véritable identité. La Qadriya acceptait la présence des femmes dans ses rangs, où elles étaient nombreuses. Isabelle Eberhardt en cite quelques unes, telles Lalla Zeineb, qui occupait un poste très important à la zaouïa d'El Hamel, Lalla Khedoudja et d'autres. Les Qadriyas n'étaient pas les seules à compter des femmes parmi leurs khouanes. Les Tidjanias aussi en admettaient ; nous pouvons citer Aurélie Picard<sup>331</sup>, l'épouse du moqadem El Tidjani, qui a fondé une école coranique pour les filles et pris en charge la zaouia de son mari après son décès. Les femmes initiées portaient le titre de « sœurs » et pouvaient même avoir accès aux réunions avec les hommes. Contrairement à ce que l'on pense, les Qadriyas vouent un grand respect aux femmes et ne les voient pas du tout comme des « êtres impurs ». A noter qu'aucun des hommes du bureau arabe<sup>332</sup> n'a pris au sérieux l'adhésion d'Isabelle Eberhardt à la confrérie des Qadriya. Ils pensaient tous que, si elle se rendait dans les zaouïas, c'était pour présenter son crane à un cheikh afin de le lui raser pour ne lui laisser que deux cheveux en haut du front. Bien que cela fût partie de ses habitudes, ils ignoraient qu'elle répétait après cette opération les oraisons spécifiques de la confrérie : « *Que Dieu pardonne !* », « *Dieu est grand* », « *Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur*

---

<sup>331</sup> Aurélie Picard (Lalla Yamina Tidjani) née le 12 juin 1849 à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), morte le 28 août 1933 à la Zaouïa de Kourdane (Laghout) en Algérie, est une aventurière française.

<sup>332</sup> Administration militaire des territoires du sud

*Mohammed, le prophète illettré* ». Elle observait donc les pratiques de la confrérie comme n'importe quel initié.

Lors de la cérémonie de son initiation, Isabelle Eberhardt devait se tenir accroupie pendant plusieurs heures, posture qu'adoptaient les soufis pour prier. Cette position s'apparente à celle adoptée par les mendiants affiliés à cet ordre pour demander l'aumône et qui permettait de les reconnaître, en plus de la supplication qui accompagnait leurs invocations : « *Ya sidi Abdel Kader El Djilani* », le maître des soufis et le fondateur de l'ordre de la Qadriya. Cette supplication est très présente dans les *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt ainsi que dans ses *Écrits intimes*, comme en témoigne ce passage :

« Ya rassoul Allah et ya Djilani, ya Djelloul, ya Moulay Baghdadi, surnoms de Sidi Abdelkader (...) Ô Sultan des saints, ô maître de Baghdad, guéris-moi par ta puissance, pour le souvenir de ton aïeul Mohammed ». <sup>333</sup>

Nous supposons qu'Isabelle Eberhardt s'était bien renseignée sur le déroulement de la cérémonie et la façon dont elle devait s'y conduire. Elle s'était préparée à l'avance au jeûne, à la prière et au dîkr<sup>334</sup>, considérés comme les bases fondamentales de l'initiation. Chaque zaouïa a un instructeur qui enseigne aux novices les règles à suivre le jour de l'initiation, telles que la posture à adopter et les réponses que le cheikh attend d'eux, comme on peut le lire dans un vieux texte :

« La position à prendre consiste à s'asseoir les jambes croisées ; alors on touche l'extrémité du pied droit ; puis on touche l'artère principale, nommée El Kias, qui contourne les entrailles ; on place alors la main ouverte, les doigts écartés, sur le genou, en prononçant le nom de Dieu d'une voix grave, prolongée et en faisant chaque fois trainer, autant que la respiration le permet, la finale de ce mot ». <sup>335</sup>

On peut se demander comment Isabelle Eberhardt s'y est prise, lors de cette cérémonie, pour modifier sa voix nasillarde afin de la rendre grave. On l'imagine, assise par terre, courbant la tête, confiant ses mains à celles du cheikh et répétant deux fois après lui : « Que Dieu pardonne » et cette incontournable récitation attestant sa conversion : « *Je crois en Dieu, à ses anges, à son Livre, à son Envoyé, au jugement dernier, à ses décrets, à ses bienfaits, aux malheurs*

---

<sup>333</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 282

<sup>334</sup> Invocations religieuses

<sup>335</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais*, op. cit., p. 285

dont le Seigneur ne manquera pas de m'affliger, à la résurrection après la mort ». <sup>336</sup> Isabelle Eberhardt, comme tout initié, doit confirmer son admission :

« 'Je suis musulman et je reçois la confirmation de mon culte, dans ma foi, répudiant l'hérésie et ce qui peut m'y conduire' en ajoutant qu'il n'y a de Dieu que le Dieu Unique qui n'a point d'associé. Je déclare que Mohammed est son Serviteur et son Envoyé. C'est de lui que je reçois l'admission dans l'ordre, pour lui que je me pare de la coiffure qui en est le symbole et que je fais le serment de fidélité entre les mains du très docte Sidi El Houssine ben Brahim. Je m'engage à observer les lois divines et brillantes, à accomplir tout ce qu'il lui plaira, en le remerciant à l'avance des malheurs dont il m'accablera' ». <sup>337</sup>

Ensuite, le cheikh exige de l'adepte qu'il respecte rigoureusement sa parole et signale que le pacte sera rompu dans le cas d'infidélité. Il insiste sur la solidarité entre les adeptes et lui présente son compagnon de tapis en l'attachant à lui par une ceinture symbolique, comme Dieu avait attaché les apôtres au prophète, tout en veillant à mettre un pauvre avec un riche, un faible avec un fort. Il coupe ensuite les deux cheveux qui restaient en haut du front en prononçant ces mots : « *Mon Dieu ! Coupez ainsi ses pensées personnelles !* » <sup>338</sup> Puis, il lui met un turban sur la tête en guise de couronne de vertu et lui donne une coupe dont il lui fait boire le contenu. Il lui donne ensuite, à titre d'offrande, des friandises à distribuer aux adeptes et aux gens. Quant au reste de la cérémonie, elle devait se résumer en un échange de questions et de réponses entre les adeptes et le compagnon de tapis, censé connaître par cœur le catéchisme. Ce ne fut qu'après la quarante-neuvième réponse qu'Isabelle Eberhardt se leva en saluant son cheikh et les adeptes, reçut le chapelet des adeptes et devint « *khouan* ».

## 2.4. Entre la foi et la « débauche »

Il est vrai que « la question maraboutique » ne faisait pas partie des projets d'Isabelle Eberhardt en arrivant en Algérie. D'ailleurs, au début, elle ne manqua pas de faire mauvaise impression sur les responsables de certaines zaouïa où elle s'était rendue. Nous supposons donc que son acceptation dans l'ordre qadri est probablement due à l'influence de Slimane Ehni <sup>339</sup>, lui-même adepte de la

---

<sup>336</sup> E.CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais.*, op. cit., p. 286

<sup>337</sup> Ibid.

<sup>338</sup> Ibid.

Qadriya, étant donné que son adhésion a coïncidé avec le moment de leur rencontre. Il faut aussi signaler sa fréquentation de Si El Hachemi, de l'enseignant Abdelkader Ben Taleb Said, et du grand cheikh de Touggourt, qui ont certainement exercé une influence sur elle.

Il est vrai que, dès son arrivée à Dar el Islam, Isabelle Eberhardt s'est montrée respectueuse des rites religieux en participant à toutes les obligations religieuses, notamment le jeûne et la prière. Ainsi, dès son premier jour à Dar el Islam, elle ne manqua pas de montrer sa ferveur islamique en participant à la prière, ainsi qu'elle le note : « *Le soir, après le diner, été prier l'Icha dans le djemaa Djedid* »<sup>340</sup>. D'ailleurs, même lorsqu'elle est loin de Dar el Islam, Isabelle Eberhardt est appliquée dans l'observation des devoirs religieux ; en effet, elle écrit depuis Genève à son ami Ali Abdelewehab : « *Dites-moi, de grâce, le jour où je commence le jeûne* »<sup>341</sup>. Cette demande montre clairement la sincérité de sa foi islamique et son désir de suivre les préceptes religieux. Mais, parfois, sa foi devient chancelante, comme elle le confie, dans l'une de ses lettres, à son ami tunisien Ali Abdelweheb : « *Soutenez-moi, mon frère. (A) J'en ai besoin, et c'est pourquoi je voudrais tant aller vous rejoindre, afin qu'auprès de vous et d'Aïcha, et dans le milieu islamique, ma foi ne fléchisse pas* ».<sup>342</sup> Cet ami s'évertue à renforcer sa foi en lui demandant de renoncer aux interdits, mais la rebelle n'abandonne pas pour autant les plaisirs de la chair ainsi que la consommation de l'alcool et de l'opium, actes considérés par elle comme des « péchés rémissibles ».

### **La polémique à propos des mœurs d'Isabelle Eberhardt**

Lorsqu'on appartient à un ordre religieux aussi strict que celui de la Qadriya, les prescriptions et pratiques de dévotion sont imposées à tous les membres ; le néophyte doit se soumettre entièrement à son cheikh, tel « *un mort aux mains de son laveur* »<sup>343</sup>. Selon Khelifa Benamara, dans son dernier ouvrage

---

<sup>340</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 55

<sup>341</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 151

<sup>342</sup> Ibid., p. 169

<sup>343</sup> BENAMARA. KHELIFA, (2013), *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente*, Ed. Publibook, Paris, p. 98.



« *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie* », l'adhésion d'Isabelle Eberhardt à l'ordre de la Qadriya est loin d'être sincère ; ce serait plutôt une « supercherie » liée à son caractère anticonformiste et provocateur. Avec cette adhésion, elle voulait simplement accentuer sa différence d'avec les autres, différence datant depuis sa naissance, en jouant avec tous les extrêmes pour dérouter le monde. Ainsi, affirme-t-il que :

« Isabelle Eberhardt, la non conformiste, la choquante, l'originale qui, par tous les moyens, veut attirer l'attention sur elle et qui, puisqu'elle est différente depuis sa naissance, aurait voulu en adhérant à la Qadriya, accentuer cette différence et tracer une ligne de démarcation d'avec cette Russie qui l'a reniée, d'avec cette Europe qui n'a pas voulu reconnaître sa valeur d'écrivain. Ainsi, elle prendrait une revanche éclatante sur cet Occident ». <sup>344</sup>

On peut ne pas partager l'avis de cet auteur, étant donné que les lettres d'Isabelle Eberhardt à Slimane Ehni révèlent la sincérité de son adhésion à la Qadriya, loin de tout calcul. Ainsi, écrit-elle :

« Nous sommes des musulmans et des khouans, (...) nous avons un rôle à jouer et un but sacré dans la vie. (...) Alors pour toi, ta qualité de khouni <sup>345</sup> du cheikh est, comme pour tant d'autres, une blague, une simple formalité ? Tu crois qu'il suffit de se dire kadry, tu oublies les heures solennelles et sacrées d'El Oued ? (...) Je suis ton frère Mahmoud, le serviteur de Dieu et de Jilani ». <sup>346</sup>

Bien qu'elle préfère rester discrète au sujet de son affiliation, elle se trahit quelquefois par le nombre pléthorique d'invocations de Jilani, le saint patron de sa confrérie. Par ailleurs, elle révèle dans ses *Ecrits intimes* son grand amour pour l'Islam ainsi que son profond respect pour les khouanes qu'elle fréquente assidument.

Nous savons que, dans les trois religions révélées, le mot « Seigneur » est associé à Dieu, tout comme d'autres termes tels que l'Aimé, l'Aimant, l'Adoré, etc. Néanmoins, Isabelle Eberhardt semble commettre une entorse à cette règle. En effet, nous découvrons que, dans les lettres adressées à son « Rouh, Bou ou Zuizou », des surnoms qu'elle donne à son amant Slimane Ehni, certains qualificatifs peuvent paraître blasphématoires et contrevenir à la foi islamique.

---

<sup>344</sup> BENAMARA. KHELIFA, (2013), *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente.*, op.cit., p. 98

<sup>345</sup> Khouni : singulier de khouan, frère, membre d'une confrérie

<sup>346</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 369

Voici ce qu'elle dit : « *Je suis tout pour toi, mon seigneur, maitre de mon âme. Je suis ta servante et ta reine* ». <sup>347</sup> Elle note aussi dans une autre lettre :

« Mon cher absent, si aimé, si désiré, lumière de mes yeux et bonheur de mon cœur, joie de mon âme, mon **seigneur** et maitre, mon époux Slimène Ben Ali. Que la paix d'Allah, sa miséricorde, sa bénédiction et sa magnificence soient sur lui ainsi que sa mansuétude, à jamais. Amen ». <sup>348</sup>

Elle semble oublier qu'en Islam, il n'y a qu'un Seigneur et le Maître, c'est Dieu.

Une autre attitude semble aussi contrevenir aux lois de l'Islam. En effet, dans l'une de ses lettres, Isabelle Eberhardt évoque un évanouissement qui, selon elle, nécessitait de boire du rhum pour se remonter. Elle dit à ce propos : « *J'ai été prise au milieu du cours Lieutaud. Je suis tombée et un agent, après m'avoir demandé mon nom, m'a soutenue jusqu'au bar où j'ai pris un rhum pour me reconforter* ». <sup>349</sup> Or, nous savons que l'alcool est strictement interdit en Islam, et voir Isabelle Eberhardt s'y adonner signifie que sa foi est encore chancelante alors que, en tant que soufie, elle devrait avoir une conduite exemplaire. En plus de l'alcool, qu'elle ne consomme pas que pour se reconforter, elle fume aussi du kif, comme elle le confie à son ami Robert Randau : « *J'ai contracté la sale habitude du kif. (...) Et puis, j'ai bu trop d'absinthe et de vin.* » <sup>350</sup>. Il y a plus que cela : elle se met en couple avec Slimane, une conduite contraire aux préceptes de la religion musulmane à laquelle elle adhère. Cette conduite de « dévoyée » semble liée à son abattement moral : « *Que je suis malheureuse !* », <sup>351</sup> gémit-elle après une soirée bien arrosée. Chez elle, lorsqu'elle se sent seule et rongée par des crises d'angoisse, l'alcool demeure sa seule consolation. Il faut ajouter à cela le fait qu'elle était armée, comme le rapporte Robert Randau dans ses notes et souvenirs : « *Elle dissimulait elle-même, me confia-t-elle, un revolver sous ses vêtements, mais ses compagnons de route l'ignoraient* ». <sup>352</sup> Cela contredit totalement la loi soufie qui interdit le port d'armes car, dans la logique soufie,

---

<sup>347</sup> I.EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 306

<sup>348</sup> Ibid., p. 366

<sup>349</sup> Ibid., p. 403

<sup>350</sup> ROBERT. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs.*, op. cit., pp. 106-107

<sup>351</sup> Ibid., p. 200

<sup>352</sup> Ibid., p. 196

porter des armes pour une personne signifie que la croyance en un « Dieu protecteur » lui fait défaut. Mais il n'en demeure pas moins que sa tenue en public était convenable et qu'elle ne manquait de respect à personne ; d'ailleurs, tout le monde l'admirait pour sa sympathie et sa bonté.

Dans son ouvrage, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, Robert Randeau recueille des témoignages de ceux qui ont connu Isabelle Eberhardt de près ou de loin. Il en conclut que certaines allégations manquent de véracité alors que d'autres sont avérées. Isabelle Eberhardt a été pendant longtemps victime de persécutions et de propos injurieux tenus sur son compte par les milieux européens. Barucand, ami et collaborateur d'Isabelle Eberhardt, lui a rendu justice en écrivant à *La dépêche algérienne* que les propos tenus à son égard étaient calomnieux et ne reposaient sur aucun fondement. Cet avis est partagé par Raoul Stéphan dans l'un de ses livres dédiés à l'écrivaine. Quant à Claude-Maurice Robert, il a apporté un témoignage pour le moins accablant pour Isabelle Eberhardt. Robert Randau l'a reçu dans une lettre considérée comme un document d'un certain intérêt mais ce témoignage reste toutefois à confirmer. Voici le contenu de la lettre :

« En parlant des excès d'Isabelle Eberhardt, je me suis inspiré de ce que j'entendis partout où je suis passé. A Tiout, à Ain Sefra, à Figuig, à El Oued, à Béchar, à Oujda, à Kenadza, à Bône, partout j'ai mis mes pas dans les pas d'Isabelle Eberhardt ; partout je l'ai rencontrée ; partout elle m'a parlé. (...) Car il est faux de dire qu'elle n'est plus calomniée. Partout, il est admis qu'elle buvait plus qu'un légionnaire, fumait plus de kif qu'un haschaichi et qu'elle faisait l'amour pour l'amour de l'amour. Il y a bien des années, le peintre Noiré, qui l'avait bien connue, et auquel elle dédia l'un des plus beaux chapitres de *l'Ombre chaude de l'Islam*, m'en a dit long là-dessus. Le peintre et l'amazone se trouvaient dans la Zousfana, dans le sud oranais, enfin... Or un soir, en proie au délire d'Aphrodite, le couteau d'Eros au flanc, Isabelle Eberhardt aurait rugi : 'Je veux un tirailleur ! Je veux un tirailleur !' Bon diable, Noiré s'offrit : 'Mais je suis là, chère amie !' Vaine sollicitude, Isabelle Eberhardt re-rugit, en repoussant l'ersatz : 'Je veux un tirailleur ! Je veux un tirailleur !' ».<sup>353</sup>

Un autre témoignage va déclencher le scandale, celui d'un colonel nommé Pariel qui, paraît-il, avait beaucoup connu Isabelle Eberhardt lors d'une mission d'études relative au transsaharien. Voilà ce qu'il rapporte à Robert Randau :

«En 1904, dans le cours de l'été, j'étais à Colomb-Béchar en qualité de chef de poste. Or, un jour, on m'informa que le marabout Si Brahim de Kenadza me

---

<sup>353</sup>R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, op. cit., p. 217

réclamait au téléphone. C'était pour me prier de lui envoyer le médecin. Mais pas le jeune, spécifia-t-il, le kébir, le chef, dont il était mieux connu. Je satisfis à son désir. Et, au retour du toubib, m'étant enquis de la raison pour laquelle le marabout avait sollicité l'assistance du médecin-chef de préférence à celle de l'aide-major, j'appris qu'il souffrait d'une affection intime (qu'il eût été gêné d'avouer au jeune médecin) et que c'était Si Mahmoud qui la lui avait transmise ». <sup>354</sup>

Ces propos sont catégoriquement niés par Victor Barrucand qui demande de « *ne pas en croire un mot* »<sup>355</sup>. En effet, ils ne peuvent absolument pas être vrais car nous savons que, précisément à cette époque, Isabelle Eberhardt était plus amoureuse que jamais de son mari et qu'elle ne pouvait lui être infidèle. « L'œil d'oiseau »<sup>356</sup> était sa vie, son « Seigneur », son « Rouh » (âme), son « zizou » et son « ouiha », comme en témoignent ses *Écrits intimes*. En fait, nous pensons que ce témoignage a été fabriqué de toute pièce dans le seul but de ternir sa réputation et de la rendre encore plus mauvaise, au grand bonheur du bureau arabe afin qu'il puisse l'expulser.

Dans sa quête de la vérité des mœurs d'Isabelle Eberhardt, Robert Randau s'est beaucoup entretenu avec de vieux officiers qui l'ont connue et qui ont toujours parlé d'elle sur un ton sympathique et plein d'admiration. D'ailleurs, le colonel Trinque est allé jusqu'à donner son surnom, « *l'amazone des sables* », <sup>357</sup> à une rue de l'oasis de Béchar. Nous considérons ce geste comme un hommage qui redore son blason.

Randau a fait l'objet de réprobation de la part d'une presse indignée dans laquelle il avait publié un article faisant la gloire de Si Mahmoud ; elle a réagi en ces termes : « *Ce n'est pas pour faire le panégyrique d'une p...que le journal fut fondé* ». <sup>358</sup> Et au matin de sa conférence sur la « nomade », Randau est surpris par les propos agressifs d'une dame qui lui dit : « *Alors, vous voulez faire l'éloge de la débauche ?* ». <sup>359</sup> Face à toutes ces accusations calomnieuses, Randau se désole qu'Isabelle Eberhardt ne mérite pas qu'on la réhabilite, comme l'a fait Barucand dans *La Dépêche algérienne*. Il dit que même si ces propos accusateurs étaient vrais, on pourrait essayer de la comprendre et de la lire au lieu de la

---

<sup>354</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs.*, op. cit., p. 218

<sup>355</sup> Ibid.

<sup>356</sup> Nom affectueux désignant Slimane Ehni

<sup>357</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs.*, op. cit., p.219

<sup>358</sup> Ibid.

<sup>359</sup> Ibid.

juger sur ses mœurs. Quant au marabout de Kenadza, il pouvait cacher l'origine de son mal car, même si ce qu'il affirme était vrai<sup>360</sup> – ce dont on peut douter – cela n'honorait pas un adepte soufi, dont la conduite doit être exemplaire du fait qu'il est tenu de respecter les préceptes de l'Islam, qui condamne l'adultère. Il écrit à ce sujet : « *Même si Isabelle Eberhardt fut une dévergondée, à côté de cette Isabelle Eberhardt éperdue et perdue, il y avait une autre Isabelle Eberhardt éprise de perfection plénière, affamée d'infini, assoiffée d'absolu* »<sup>361</sup>. Tous ces propos rapportés par Robert Randau ont un but bien précis, c'est opposer à toutes ces « bouches folles » les aspirations d'Isabelle Eberhardt vers une morale supérieure. Seule la lecture des *Journaliers* et des *Écrits intimes* peut corriger certaines idées reçues sur son compte et permettre de voir son vrai visage, miroir de son être innocent, sans artifice ni mensonge, dans lesquels elle se révèle entière, sincère et sans masque, à l'instar de Baudelaire dans les notes de *Mon cœur mis à nu*, de Pascal dans les *Pensées* ou encore de Barrès dans les *Cahiers*. La médiocrité veut à tout prix salir et détruire ce qui est beau et rare, surtout s'il est unique. Claude-Maurice Robert conseille vivement aux gens de lire les *Journaliers* pour corriger leur myopie : « *"Mes journaliers", ce livre de raison où Isabelle Eberhardt enferma ses confidences, vous y chercheriez en vain la trace de la moindre sensualité* »<sup>362</sup>. Notons que les *Journaliers* ne peuvent pas être la référence exclusive, les *Écrits sur le sable* ainsi que les correspondances sont aussi une mine d'informations incontournable.

Robert Randau avoue, de son côté, avoir vécu pas loin de chez elle, à Ténès, et n'avoir jamais remarqué chez elle une quelconque tendance « *pouvant annoncer l'invasion des désirs* »<sup>363</sup>. Quant à Victor Barrucand, qui avait reçu Isabelle Eberhardt comme hôte et gardée comme secrétaire pendant des mois, il considère que tout ce que l'on pouvait raconter sur elle n'était qu'un « *mensonge ordurier* »<sup>364</sup>, mitonné de bout en bout. Sa protestation énergique contre ces

---

<sup>360</sup> Grâce à son don de prescience sur lequel nous reviendrons plus loin, Isabelle Eberhardt savait qu'elle serait persécutée et diffamée. Ainsi écrit-elle dans le récit de *Vision sur le Moghreb* : « *Tant qu'il vivra, il sera martyrisé et persécuté sans cesse... Parce qu'il croit et parce qu'il n'est pas un traître, lui* ».

<sup>361</sup> Robert RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 220

<sup>362</sup> Ibid., p. 221

<sup>363</sup> Ibid.

<sup>364</sup> Ibid.

allégations sans fondement est exprimée dans un article paru dans *La Dépêche algérienne* :

« Les sottises qui ont trainé dans les écrits de ceux qui ont parlé d'Isabelle Eberhardt sans l'avoir connue, ces insanités touchant la vie privée de notre héroïne, furent pour la plupart inventées de toutes pièces par l'imagination déréglée et malsaine de M. Vigné d'Octon qui nous proposa une Isabelle Eberhardt faisant l'aumône de son corps aux bédouins dans une intention de charité islamique. Rien de plus faux, rien de plus absurde ». <sup>365</sup>

De son côté, Marthe Guovion raconte qu'elle a voyagé à Ain Sefra en 1918 et s'est recueillie sur la tombe de Si Mahmoud. Elle a profité de son passage pour aller voir le cheikh Si Moulay, le bachagha, grand personnage de la région pour lui demander quel était le comportement d'Isabelle Eberhardt et celui-ci affirma qu'il n'avait jamais entendu que sa conduite manquât de dignité. Mme Gouvion ne s'arrêta pas là, elle alla à la recherche de tout autre témoignage pouvant infirmer les médisances. C'est ainsi qu'elle rencontra une libraire qui avait été en contact avec Isabelle Eberhardt et voici ce qu'elle lui apprit :

« Il y avait en elle parfois de la froideur, de la distance même émanant d'une grande lassitude morale ; et puis, tout à coup, elle devenait volubile, buvait si on l'excitait, mais sa tenue en public restait convenable, tous doivent le reconnaître. Elle était bonne et sympathique ». <sup>366</sup>

Tous ces témoignages laissent à penser qu'Isabelle Eberhardt ne pratiquait pas sa nouvelle religion de manière rigoureuse, étant donné qu'elle ne se pliait pas entièrement aux règles de l'ordre. Cela est lié semble-t-il à son caractère changeant et instable et à sa personnalité rebelle et anticonformiste, qui acceptait difficilement d'être « l'esclave de son cheikh ». Néanmoins, cela n'exclut pas le fait qu'elle se pliait de bon gré aux nombreuses pratiques soufies propres à la Qadriya, notamment le dikr<sup>367</sup> et les nombreuses prières collectives ; elle s'y appliquait d'une façon étonnante, comme nous allons le voir dans la suite de notre travail.

---

<sup>365</sup> Robert RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p 221

<sup>366</sup> Ibid., p. 222

<sup>367</sup> Pratique courante chez les soufis qui consiste à faire des invocations répétitives

### **Isabelle Eberhardt, une « élève appliquée »**

Pour la conduite d'Isabelle Eberhardt sur le terrain religieux <sup>368</sup> il y a deux aspects : la partie visible (sa conduite sociale) et la partie cachée (les exercices de piété). Pour ce qui est de la partie visible, elle concerne son comportement avec les gens qui se traduisait par la générosité et l'esprit d'entraide. Son altruisme se manifestait, selon certains témoignages, par les soins qu'elle prodiguait à ses coreligionnaires, notamment ceux atteints d'ophtalmies, le don de médicaments aux nécessiteux et les nombreux prêts qu'elle accordait à ceux qui la sollicitaient. Il faut signaler aussi la traduction des lettres du français à l'arabe pour les indigènes. Cette conduite sociale s'accordait avec les préceptes soufis d'el Qadriya. Quant à la partie cachée, elle est elle-même subdivisée en deux : d'une part, les rapports avec les autres membres de la confrérie relatifs aux pratiques mystiques collectives telles que le « dikr » et autres exercices ; d'autre part, la pratique mystique privée propre au soufi qui se traduit par les différentes invocations et les « expériences personnelles » telles que la méditation et la retraite spirituelle. En dehors de cet esprit de communauté avec les khouanes, Isabelle Eberhardt restait libre en matière de pensée et d'actes. La hiérarchie qadri savait qu'elle avait affaire à une « néophyte » pas comme les autres ; c'est pourquoi, on ne pouvait pas « trop lui demander » et qu'on préférait rester sur la réserve.

Il convient de souligner qu'après son adhésion à la confrérie qadri, Isabelle Eberhardt a entretenu d'excellents rapports avec ses membres et veillé à ne jamais les froisser. Elle agissait de même avec les membres des autres confréries, Lalla Zeineb de la Rahmaniya ou Sidi Brahim de la Zianiya, C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt a vite gagné l'estime et la confiance de tous pour sa bonté. Profitant de cette confiance, Isabelle Eberhardt multipliait les visites aux différentes zaouïas où elle participait activement aux différents rites soufis. Elle ne ratait aucune occasion de rencontrer de nouveaux membres ou d'assister aux spectacles des « rentrées de marabouts », des moments pleins de ferveur et

---

<sup>368</sup> Selon la mystique soufie

d'ivresse, comme en témoigne ce passage des *Journaliers* daté du 14 décembre 1900 :

« Parmi mes souvenirs du sud, celui qui sera, sans doute, le plus vivace, sera certes celui de cette mémorable journée du 03 décembre où il me fut donné d'assister au plus beau des spectacles : la rentrée du grand marabout Si Mahmoud Lachemi. (...) Homme d'un autre âge, aux pensées et aux attitudes de jadis. Si Lachemi est fait pour exercer un ascendant étrange sur les âmes aventureuses... Singulière griserie, en ce matin irisé et pur d'hiver que celle de la poudre, de la musique sauvage des Nefsaoua\* (tribu d'El Oued), des bendir, des cris frénétiques de la foule acclamant le descendant du prophète et du saint de Baghdad ». <sup>369</sup>

En plus de sa participation aux rituels soufis, Isabelle Eberhardt marquait également de sa présence les prières collectives, comme celle de la pluie. Ainsi note-t-elle : « *L'autre jour, avec les flûtes et les tambours, avec les drapeaux des vieilles solennités islamiques, j'ai erré parmi les musulmans demandant la pluie* » <sup>370</sup>. Elle participe également aux prières collectives du vendredi, prière sacrée chez les musulmans. Après la fin de la prière, Isabelle Eberhardt ne quittait pas les lieux et préférait rester encore avec les tolbas <sup>371</sup> à réciter des litanies et à invoquer Dieu. Cette attitude témoigne de son sérieux quant au respect des rites soufis, un comportement digne d'un bon khouan. Ainsi note-t-elle :

« Aujourd'hui vendredi, sortie à la mosquée, pour la prière publique. (...) Après la khotba <sup>372</sup>, encore des instants de rêve et de calme doux. (...) La prière finie, je reste avec les tolbas et les marabouts, qui psalmodient encore les litanies rimées du prophète. 'La prière et la paix soient sur toi, ô Mohammed, Prophète de Dieu, toi la meilleure des créatures à toujours et à jamais, en cette demeure et dans l'autre... La prière et la paix soient sur toi, ô Mohammed Moustapha, Prophète arabe, Flambeau des ténèbres, Clé des croyants, ô Mohammed le Koraïchite, Maître de la Mecque et de Médine la Fleurie, Seigneur des musulmans et des musulmanes, à toujours et à jamais' ». <sup>373</sup>

Elle participe aussi aux autres prières, comme celle d'el « maghreb » :

« A l'heure d'el mag'hreb, quand le soleil est couché, nous allons prier dans la hamada qui précède les grands cimetières... La prière finie, on reste assis sur les burnous étendus, les mains égrènent les chapelets rouges... Les lèvres psalmodient à mi-voix les litanies du prophète » <sup>374</sup>.

<sup>369</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 81

<sup>370</sup> Ibid., p.121

<sup>371</sup> Pluriel de taleb.

<sup>372</sup> Prêche précédant la prière collective.

<sup>373</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., pp. 257-258

<sup>374</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 297



Une telle attitude ne peut être classée que dans la catégorie des « gens du banc » (ahlou as-souffa), les premiers soufis ayant pratiqué les assemblées d'invocations spirituelles, un rituel qui trouve son origine dans le Coran qui recommande :

« Fais preuve de patience en restant avec ceux qui invoquent leur Seigneur matin et soir, désirant Sa face. Et que tes yeux ne se détachent point d'eux, en cherchant le faux brillant de la vie sur terre. Et n'obéis pas à celui dont Nous avons rendu le cœur inattentif à Notre Rappel (à l'invocation de Dieu), qui poursuit sa passion et dont le comportement est outrancier ».<sup>375</sup>

Les rapports qu'entretient Isabelle Eberhardt avec le cheikh de Guemar, qui a confirmé son initiation soufie, sont très familiers, à tel point qu'elle l'a invité chez elle, lors de son séjour à El Oued, où ils ont eu de « longs entretiens » à propos « *du mystère des entreprises communes* »<sup>376</sup>. Notons que, lors d'une réception organisée par Si Hachemi à Paris, Isabelle Eberhardt a été invitée et a même eu l'honneur d'être placée « aux premières loges ». Les rapports d'Isabelle Eberhardt avec la hiérarchie qadri étaient très amicaux et elle ne tarda pas à être appréciée au sein de la communauté, et ce en l'espace d'un mois à peine après son adhésion. En fait, ce qui a favorisé sa notoriété, c'est surtout qu'elle était la première Européenne, « la première de leur histoire », à avoir rejoint le cercle qadri, ce qui ne pouvait être que bénéfique pour l'ordre car la nouvelle recrue allait renforcer davantage la lutte d'influence contre les confréries rivales, notamment la Tidjaniya.

Toutes ces participations aux activités des khouanes traduisaient sa curiosité pour les pratiques propres à l'Islam et les rites des soufis. Elle voulait également montrer son assiduité quant aux pratiques recommandées par les soufis en s'astreignant aux règles telle une élève appliquée. Cette conduite répond à la partie cachée qui doit caractériser tout soufi.

Rappelons qu'Isabelle Eberhardt a fait sa retraite spirituelle à Kenadsa dans la zaouïa Zianiya de Sidi Brahim Oued Mohammed, où elle jouissait d'une paix intérieure et d'un silence presque absolu. Le marabout Cheikh Belaredj de cette

---

<sup>375</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 18, verset 28

<sup>376</sup> Expression empruntée à Khelifa Benamara, « *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente* », op. cit., p. 103.

zaouia nous apporte son témoignage à ce propos : « *Ici, Si Mahmoud fut l'hôte de la maison. Pendant le jour, il observait, écrivait, se reposait et au crépuscule, parcourait les jardins en compagnie d'un esclave* »<sup>377</sup>. A Kenadsa, Isabelle Eberhardt passe son temps à méditer et à errer dans les jardins en fumant tantôt des cigarettes, tantôt des pipettes de kif (opium). Dans la cellule où elle faisait sa retraite, elle a laissé sur les murs quelques sentences :

« Malédiction au monde et à ses jours, car la vie est créée pour la douleur... Mais ô surprise, la vie est ennemie aux hommes et ils l'adorent, ou le monde coule vers la tombe comme la nuit coule vers l'aurore ». <sup>378</sup>

Les dernières correspondances d'*Écrits intimes* nous révèlent une Isabelle Eberhardt armée d'une foi inébranlable et d'une droiture remarquable. Dans l'une d'elles, Isabelle Eberhardt exprime sa colère contre son mari « Slimane » qui s'adonne à l'alcool (l'absinthe), ce qui est considéré par elle comme un « sacrilège », un blasphème et une honte. Dans cette lettre, elle le réprimande vertement, lui signalant que sa conduite est loin d'être louable et qu'il ne semble pas respecter son engagement de ne plus boire. Cela nous amène à penser qu'elle est sincère dans sa foi car de tels propos honorent celle qui prie Dieu de pardonner à son mari et d'avoir pitié de lui. Elle incite donc Slimane à s'abstenir des interdits et à suivre son exemple, comme en témoigne ce texte :

«Ce n'est pas dans l'absinthe que je recherche la consolation dont j'ai besoin plus que toi, car j'assiste à la ruine de ma famille de près. (...) C'est dans la réflexion et la foi. (...) Je m'évertue à t'écrire de longues lettres, des lettres de mère et de frère, de te consoler, de te rendre courage, de t'apprendre à penser comme moi et à être un vrai croyant et un vrai serviteur de Sidi Abdelkader : tout cela ne sert à rien. Tu "fais comme les autres", tu bois. Que me reste-t-il à faire, sinon à quitter au plus tôt une vie où je ne rencontrerai donc jamais l'être que je croyais avoir trouvé en toi ? Je n'ai rien, rien que toi. Si tu n'es pas ce que tu dois être, ce que je veux voir en toi, je n'ai plus besoin de continuer à souffrir ici bas. (...) Tu as oublié ta promesse mille fois répétée de ne plus jamais boire, ce serment que tu m'avais fait sur le Coran et sur la tête de Cheikh El Djilani. Tu l'avais promis sur la tête de ta zizou (surnom affectueux que donne Slimane à Isabelle Eberhardt) : 'Si j'oublie ce serment, que ton cœur s'éloigne de moi'. Tu ne penses pas à l'absente, à l'orpheline qui pleure la séparation jour et nuit ». <sup>379</sup>

Dans une autre lettre, Isabelle Eberhardt revient à la charge en critiquant l'addiction de son mari pour l'alcool. Voici ce qu'elle écrit :

---

<sup>377</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., pp. 257-258

<sup>378</sup> Ibid., 294

<sup>379</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., pp. 374-375

« Si tu ne prends pas la ferme résolution d'arrêter le sacrilège de boire, au moins n'oublie pas qu'Allah sait tout de tes faits et gestes puisque peut-être tu imagines que je ne vois ni ne comprends tes actes. Comme tu le sais, Dieu est omniscient », <sup>380</sup>

Elle ajoute un peu plus loin : « *Ce que je te demande, c'est de suivre mon exemple et mes conseils et de ne pas boire* » <sup>381</sup>. Si Isabelle Eberhardt désire que son mari suive son exemple de droiture quand elle lui dit : « *Si tu veux seulement suivre la voie que je te trace dans cette lettre, et que je crois fermement être la bonne voie* », <sup>382</sup> cela signifie que sa foi en l'Islam a atteint un haut degré de sincérité. Cette sincérité se révèle à travers de nombreux passages, à l'exemple de celui-ci où elle lui demande de répéter après elle des supplications typiquement soufies : « *Zizou, dis avec moi qu'Allah nous guide sur la bonne voie et chaque fois que tu fais quelque chose, pense à Allah ; il est toujours avec nous. Sur qui et sur quoi compter, si ce n'est sur Dieu et sur Djilani ?* » <sup>383</sup>. Dans ce même esprit de communion, elle lui demande, dans une autre lettre, de s'associer à elle dans ses prières : « *Je demande à Dieu et à Djelloul (Jilani) de nous diriger et de nous protéger comme ils l'ont fait jusqu'à présent. Associe-toi à moi dans ce sentiment* ». <sup>384</sup>

Cette foi fervente et cette croyance sincère sont décelables dans de nombreuses lettres adressées à Slimane. Ainsi, afin de pratiquer correctement la prière, elle lui demande de lui chercher un exposé des cinq prières ainsi que du « dikr » (supplications). Rappelons que le dikr est l'une des pratiques soufies qui se basent sur la récitation des noms de Dieu cités dans le Coran qui recommande : « *Invoke ton Seigneur quand tu es oublieux* » <sup>385</sup>. Cette invocation de Dieu est considérée comme la pierre angulaire qui maintient la foi en Dieu ; elle est d'un usage courant chez les soufis. Ce qui est cependant surprenant, c'est qu'Isabelle Eberhardt surpasse son mari en matière de pratiques soufies ; elle va jusqu'à lui dicter certains exercices à faire, tel le « dikr », avant d'aller se

---

<sup>380</sup> I.EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 375

<sup>381</sup> Ibid., p. 376

<sup>382</sup> Ibid., p.360

<sup>383</sup> Ibid., p. 350

<sup>384</sup> Ibid., p. 334

<sup>385</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 18, verset 24

coucher tout en se soumettant à Dieu et au « roi des saints », Sidi Abdelkader El Jilani :

« En revenant, n'oublie pas l'exposé détaillé des cinq prières du jour et de celles du vendredi. Si tu trouves quelqu'un de notre confrérie, demande-lui de t'écrire aussi lisiblement le dikr complet que j'ai oublié. Occupe-toi de cela plus que toute autre chose. Il faut avant tout servir Dieu, soumets-toi à Allah, c'est la puissance et la richesse. Compte fermement sur Dieu et si tu veux me causer une grande joie tous les soirs, avant de t'endormir, récite le dikr et demande à Jilani de nous assister, de nous protéger. C'est lui qui nous a toujours sauvés jusqu'ici. Il est donc inadmissible qu'il nous abandonne maintenant. Ainsi nos deux âmes s'uniront en une même prière, quoique de loin ».<sup>386</sup>

Visiblement, Slimane a la mémoire courte, vu qu'il oublie de répondre – comme à chaque fois – à sa demande de lui rapporter l'exposé des prières et le « dikr ». Elle lui envoie donc une lettre de rappel, mais sans se mettre en colère contre son Zouizou : « *N'oublie surtout pas de te procurer l'exposé en détail des prières et le dikr des Kadiriya dont, je te le répète, j'ai besoin* »<sup>387</sup>. Tout cela montre qu'elle applique à la lettre les prescriptions religieuses des soufis. Il semblerait qu'Isabelle Eberhardt ait enfin trouvé la paix intérieure dans la voie de la Qadriya grâce aux pratiques qui aident à mieux se rapprocher de Dieu : « *Dis Allah ! et puis laisse-les s'amuser dans leur égarement* »,<sup>388</sup> dit le Coran. Ainsi, le « dikr » lui dévoile-t-il l'ivresse mystique où elle a « *sentiment presque extatique dilater [sa] poitrine en une envolée vers les sphères célestes.* »<sup>389</sup>. Dans son livre *La clef de la réalisation spirituelle et l'illumination des âmes*, Ibn Ata Allah<sup>390</sup> avance que cette invocation ininterrompue « *est la voie la plus rapide à l'illumination du cœur et au rapprochement de Dieu* ». <sup>391</sup>

Chez les soufis, le nom Allah signifie le « Néant », le Vide, mais ce « Vide » est aussi une présence invisible à l'œil nu. Ce Néant peut, néanmoins, devenir visible<sup>392</sup> par le dikr ; il « *nous aime, intimement, tendrement et avec une*

<sup>386</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 351

<sup>387</sup>Ibid., p. 386

<sup>388</sup>LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 06, verset 91

<sup>389</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 56

<sup>390</sup>Ibn Attalah al-Iskandari est un saint soufi du XIII<sup>ème</sup> siècle, juriste de l'école malékite et troisième grand maître spirituel de la confrérie Shadili.

<sup>391</sup>IBN ATA ALLÂH AL-ISKANDARÎ, *La clef de la réalisation spirituelle et l'illumination des âmes*, Éditions Albouraq, collection Héritage spirituel, (SD), p. 66

<sup>392</sup>« Visible », au sens abstrait du mot

*infinie compréhension (...) ; ce n'est pas une entité séparée de nous ».*<sup>393</sup> Il est « *l'ultime Bien-aimé, dans l'étreinte duquel l'amoureux disparaît complètement* »<sup>394</sup>. De fait, invoquer Dieu signifie se souvenir de Lui. En répétant Son Nom, on se souvient de lui, non seulement par l'esprit mais aussi par le cœur, jusqu'à ce qu'« *on en arrive à ce que chaque atome de notre corps répète son Nom* »<sup>395</sup>. C'est ainsi que Abu Said Abdel-Khayr<sup>396</sup> a dû passer sept ans à répéter « *Allah ! Allah ! Allah ! jusqu'à ce qu'enfin tous les atomes de [son] corps se mirent à répéter Allah ! Allah ! Allah !* »<sup>397</sup>. De son côté, La Bible dit qu'« *au commencement était la Parole, et Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu* ». <sup>398</sup>

Pour clore ce chapitre, nous pouvons dire qu'Isabelle Eberhardt a été traitée parfois de « débauchée » car son comportement ne semblait point concorder avec sa croyance en l'Islam ; en effet, il lui arrivait de boire de l'alcool, de fumer de l'opium et de s'adonner à des actes prohibés pour aller ensuite participer à une prière collective, ce qui peut paraître déroutant ! S'il est vrai qu'elle aime l'alcool, cela n'empêche pas qu'elle prie, invoque Dieu et les saints, s'arme de résignation et aime ses « frères ». N'oublions pas que c'est une Européenne et qu'elle a donc dû faire un grand sacrifice en renonçant à toutes sortes de plaisirs par amour pour l'Islam.

---

<sup>393</sup> (SN) Hésychia et Dhikr.

URL : <https://www.claire-lumiere.com/t2856-hesychia-et-dhikr>. Consulté le 13/07/2018

<sup>394</sup> Ibid.

<sup>395</sup> Hésychia et Dhikr, op. cit..

<sup>396</sup> Abu Said ibn Abu al-Khaïr, né entre 957 et 967 à Mayhana, dans le Khurasan. Il est un des premiers grands maîtres spirituels persans.

<sup>397</sup> Ibid

<sup>398</sup> La Bible, Nouveau Testament, Evangile de Jean 1 : 1

URL : <http://www.bible-en-ligne.net/bible,43N-1,jean.php> consulté le 13/07/2018

« L'acte de s'en aller est le plus courageux  
et le plus beau. »

Isabelle Eberhardt, *Écrits sur le sable*

## CHAPITRE III

### Le désert dans la littérature et dans la quête d'Isabelle Eberhardt

Nous nous proposons, au cours de ce chapitre, de définir le désert dans ses constantes religieuses en recourant à la littérature, notamment mystique. L'utilité du passage par le désert ainsi que ses différents aspects sont essentiels pour la cohérence de notre démarche car ils nous permettent de voir plus clairement l'objet de la quête d'Isabelle Eberhardt. Ces constantes paraissent certes théoriques, mais elles nous serviront d'éclairage pour la suite de notre analyse. Nous verrons donc les différents facteurs qui poussent Isabelle Eberhardt à fuir dans le désert.

#### 3.1. L'étymologie du mot « désert »

Nous ne pouvons aborder le désert sans chercher à le définir. Le Petit Robert nous en donne la définition suivante : « *zone aride et peu habitée* »<sup>399</sup>. De toute évidence, l'expression « peu habitée » signifie un espace vide. En effet, le mot « désert » signifie, dans son étymologie grecque, le « vide ». Ce terme , avant d'être attribué au « désert », était accompagné d'un complément génitif, « vide de... », pour traduire le caractère vide de quelque chose, comme « vide d'hommes » ou « vide de vie », tout simplement. Le désert est donc vide par définition ; son caractère disparate est défini par Marcelle Vioux en ces termes :

« L'alpha et l'oméga d'une énergie capable d'imprimer un mouvement dont la force se greffe continuellement sur le principe qui l'anime. Ainsi, tous les mouvements d'aller et retour, du haut vers le bas et du bas vers le haut, de droite vers la gauche et inversement, coïncident, faisant de cet espace un point central, un axe de rotation, le privant ainsi de toute isotopie et homogénéité ».<sup>400</sup>

<sup>399</sup> Le Robert de poche plus (2011), *Langue française*, Ed, Le Dictionnaire Le Robert, Paris, p. 198

<sup>400</sup> Marcelle VIOUX, 1930, *Le désert victorieux*, Fasquelle, Paris, p. 17.

Le vide du désert crée le mystère et il a suscité la curiosité de beaucoup d'écrivains voyageurs. Cette vacuité est d'abord un vide biologique et un « trop plein » spirituel : absence de vie d'un côté, richesse mystique de l'autre. « *C'est Dieu sans les hommes* »<sup>401</sup>, comme le fait dire Balzac à un vieux soldat de la campagne d'Égypte revenu en France. En terre d'Islam, le désert « *se trouve partout, aucune région ne lui échappe, il est là partout* »,<sup>402</sup> affirme André Miquel. Il est en outre habité par un grand silence que recherchent certaines âmes tourmentées, comme celle d'Isabelle Eberhardt, un silence qui n'est aussi éloquent nulle part ailleurs. Le désert évoque un lieu lointain, un espace immense et faiblement peuplé, abandonné et marqué par une forme de désolation.

### 3.2. Le désert, une métaphore du silence

Depuis les temps anciens, le désert se présente sur le plan symbolique de manière ambivalente, comme le note J. Chevalier : « *Le désert comporte deux sens symboliques essentiels : c'est l'indifférenciation principielle, ou c'est l'étendue superficielle, stérile, sous laquelle doit être cherchée la réalité* »<sup>403</sup>. L'étymologie du mot désert vient du participe passé du verbe latin « *deserere* », signifiant « abandonner », formé du préfixe qui marque la coupure et de « *serere* » signifiant à son tour « joindre, unir » ; l'ambivalence symbolique repose sur un pacte et sur la rupture de ce pacte entre l'homme et son milieu, sur l'abandon d'une union (*serere*) qui, à l'époque ancienne, était aussi fertile que toutes ces oasis qui devaient exister déjà.

Dans son sens symbolique, cet espace symbolise le silence par excellence. Ce silence devient un langage, une parole muette du nomade. « *Ils étaient nés du désert. (...) Ils n'auraient pas plus parlé. Ils étaient devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, plein de lumière* »,<sup>404</sup> écrit Le Clézio. Il semblerait que même le silence du désert « *ne ressemble pas à l'autre*

---

<sup>401</sup> H. DE BALSAC, *Une passion dans le désert*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection À tous les vents, Volume 808 : version 1.0.

URL : <https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-63.pdf> consulté le 03/11/2016

<sup>402</sup> A. MIQUEL (2003), *L'Islam et sa civilisation*, Ed. Armand Colin, p. 87

<sup>403</sup> J.A. CHEVALIER. GERBRANT, (1982), *Dictionnaire des symboles*, Ed. Robert Laffont, p. 349

<sup>404</sup> J.M.G. LE CLEZIO, (1980), *Désert*, Paris, Gallimard, p. 08

*silence* »<sup>405</sup>, car il s'inscrit dans le cadre spirituel et devient un signe d'éducation de l'homme à qui il apprend « *à ne pas gémir, à ne pas parler inutilement [car] les mots inutiles nous intoxiquent* »<sup>406</sup>. Le mutisme remplace les mots et les gestes et la foi ne peut être procurée que par l'économie du langage. A ce propos, Le Clésio note que le désert «*était un endroit où on ne devait pas poser de questions* »<sup>407</sup>. Ne dit-on pas aussi que c'est dans le silence que Dieu parle au cœur de celui qui le cherche ? C'est dans le silence du désert que l'homme doit passer l'épreuve nécessaire pour vérifier la solidité de sa foi. Alors, pour avoir une foi brûlante, « *une charité évangélique* », <sup>408</sup> l'homme doit se taire et ne proférer que les « *mots essentiels pour purifier le silence* »<sup>409</sup> et lui rendre l'hommage qu'il mérite, car il est sacré.

Ainsi, les paroles s'arrêtent et deviennent absence au seuil de cette immense page blanche, intimidées par cet espace dépouillé, sans bruit, puissant et que seul le souffle du vent vient troubler par moments. Dans la littérature du désert, la tentative d'inscrire le silence dans l'écriture constitue un véritable leitmotiv. En ces lieux, il n'est pas besoin de communiquer puisque le silence lui-même remplit cette fonction. Et si l'homme se détache du monde pour se livrer à la solitude dans le désert, c'est qu'il a besoin d'un silence qui parle aux âmes, « *afin qu'il dégage son essence* »<sup>410</sup>. Eugène Fromentin écrit dans ce sens :

« Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide. Il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte ; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères. On croit qu'il représente l'absence de bruit, comme l'obscurité résulte de l'absence de la lumière ; c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde ignoré des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances ». <sup>411</sup>

<sup>405</sup> J.M.G. LE CLEZIO, (2004), *Lettre à un otage*, Ed. Gallimard, Coll. Folio, pp. 394-395

<sup>406</sup> T. MONOD, (1997), *Le chercheur d'absolu*, Ed. Gallimard, p. 54

<sup>407</sup> J.M.G. LE CLEZIO, (1982), *Mondo et autres histoires*, Ed. Gallimard, Collection Folio, p. 256

<sup>408</sup> T. MONOD, *Le chercheur d'absolu*, op. cit., p. 49

<sup>409</sup> Ibid., p. 49.

<sup>410</sup> Ibid., p. 64

<sup>411</sup> EUGENE FROMENTIN « *La chasse au faucon* »

<http://www.jalalelgharbipoesie.blogspot.com/2012/09/eugene-fromentin-la-chasse-au-faucon-en.html?m=1>. Consulté le 04/11/2016



Si « *le désert est une pierre de touche de la qualité humaine* »<sup>412</sup>, comme l'affirme Andrée Chedid, le silence du désert est lui comme une révélation du langage, un signe qui s'invente tout seul. Les poètes s'y emballent et y voient une occasion de réaliser l'impossible : suggérer avec des mots ce que signifie leur absence ; c'est comme donner la vie à la mort, célébrer ce qui disparaît aussitôt que l'écriture commence, ce vers quoi elle tend : atteindre un silence situé au-delà du langage, au-delà de la limite des mots. Ainsi, le désert devient une forte métaphore du silence.

De plus, le silence fait partie des règles religieuses ; il a la vertu de poncer l'âme et apprend « *les gestes en symbiose avec le corps, une certaine lenteur intérieure* »<sup>413</sup>. Grâce à ce silence bienfaiteur, l'homme sera conduit à se poser des questions sur l'utilité de l'existence, sur son rôle dans la vie et sur l'homme en général. Ainsi, l'homme s'abandonne-t-il à la méditation. Soulignons que la méditation est une passerelle qui lie l'homme à Dieu, d'autant plus que le paysage nu du désert, vu comme le dernier bastion naturel, va l'amener à contempler Dieu dans sa splendeur, jusque dans son sommeil car « *même le sommeil est une symbiose* »<sup>414</sup>. Chaque élément composant cet espace devient, désormais, « *ce grand révélateur* »<sup>415</sup> qui apparaît en toute chose et amène l'homme à s'ouvrir à la théophanie divine, à l'amour universel.

### 3.3. Le désert, espace de transformation spirituelle

Grâce à l'existence simple, l'homme retrouve l'origine de la vie d'il y a trois milliards d'années sous une forme modeste, appelée par Monod « *soupe primordiale* »<sup>416</sup>. Ce retour à la terre d'« *avant l'homme* »<sup>417</sup> tire toute sa consistance de l'allure primitive et inchangée des nomades. Par leur présence solennelle, l'homme apprend à vivre uniquement avec l'essentiel car tout le reste

---

<sup>412</sup>RACHEL BOUVET « *pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert* » : [http://www.geopoetique.net/archipel\\_fr/latraversee/publications/contributions/pages\\_de\\_sable.html](http://www.geopoetique.net/archipel_fr/latraversee/publications/contributions/pages_de_sable.html). Consulté le 03/11/2016.

<sup>413</sup>T.MONOD, *Le chercheur d'absolu*, op-cit, p54

<sup>414</sup> Ibid, p56

<sup>415</sup> Ibid, p53

<sup>416</sup> TH. MONOD, *Le chercheur d'absolu*, op-cit., p56

<sup>417</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt désignant l'aspect primitif du désert.

s'avère futile. Ainsi, vivre avec ces gens d'outre-temps s'apparente-t-il à la « *préparation d'un homme cosmique, spirituel et authentique, dépouillé de ses futilités* »<sup>418</sup>. De plus, l'aspect dépouillé du désert provoque chez l'homme une sorte de dépouillement intérieur, mais il semblerait que seules les « âmes élevées » puissent réagir à ce sentiment. Isabelle Eberhardt écrit à ce propos : « *Il n'y a pas d'êtres inférieurs, il n'y a que des êtres qui ne veulent pas se hausser vers le supérieur, développer l'ascension enroulée en eux-mêmes* »<sup>419</sup>. Cependant, ce dépouillement ne peut être possible sans la vie nomade, comme le soutient Théodore Monod : « *La destinée m'a convoqué dans ce lieu, elle a fait de moi un méhariste, un homme des sables* »<sup>420</sup>. Ainsi, le désert engendre-t-il une transformation psychologique, voire même caractérielle. « *J'ai changé incommensurablement (...) ; il y a un abîme entre l'enfant que j'étais alors et ce que je suis à présent* »,<sup>421</sup> affirme Isabelle Eberhardt.

Cet espace s'allie à l'idée de découverte parce qu'il place l'homme dans un cadre de vie inhabituel, échappant aux normes sociales et aux lois de l'organisation spatio-temporelle. L'homme devient ainsi libre et peut transformer ce désert en un lieu intérieur, mystique et métaphysique. Le désert façonne l'homme et le transforme selon ses propres lois. De fait, en vivant dans cet espace, l'homme acquiert la sobriété, la satisfaction de peu et, de surcroît, la pureté « originelle » qui lui permet la renaissance. Théodore Monod écrit en ce sens :

« J'ai eu la chance de rencontrer le désert, ce filtre, ce révélateur. Il m'a façonné, appris l'existence. Il est beau, ne ment pas, il est propre. C'est pourquoi il faut l'aborder avec respect. Il est le sel de la Terre et la démonstration de ce qu'ont pu être la naissance et la pureté de l'homme lorsque celui-ci fit ses premiers pas d'homo erectus. On n'entre pas au désert avec le goût du chaos. Le Sahara est maintenant fragilisé, or il doit rester un diocèse, d'autant plus que la religion est une clé de voute du peuple saharien. Il est des actes qu'un homme ne commettra jamais dans une église, une synagogue ou un temple. Ici le mot « élevé » prend son sens d'élévation. Le Sahara est un temple, l'un des milieux les plus autonomes que l'on puisse imaginer, car le phénomène de l'aridité y est très spécial. Il faut donc, si

---

<sup>418</sup> TH. MONOD. *Le chercheur d'absolu.*, op. cit., p. 53

<sup>419</sup> Ibid., p. 81

<sup>420</sup> Ibid., p. 53

<sup>421</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 199

l'on va au désert, en respecter les habitants, les animaux, en écouter les leçons, dont la pure simplification de la vie ». <sup>422</sup>

Il est vrai que cet univers est contagieux<sup>423</sup> dans la mesure où « *il sculpte l'âme [et] tanne le corps* »<sup>424</sup> jusqu'à transformer l'homme et le rendre aussi pur que le paysage. Cependant, sans la présence des nomades, l'éducation de l'homme ne serait point achevée. La foi ne peut être acquise que par la fusion avec la vie primitive des nomades. Ainsi, l'homme parvient à constituer « une unité » qui le conduit vers l'unité divine, comme le note Monod : « *Ma foi ne s'est pas révélée au désert que parmi les hommes. Il n'y a pas d'un côté le désert, de l'autre, les hommes, mais une unité* »<sup>425</sup>.

Le désert a donc une valeur symbolique religieuse très puissante dans la mesure où son mythe est omniprésent et place l'esprit dans une position favorable pour la recherche d'absolu. C'est un espace « *où la vie devient une entreprise de survie solitaire impliquant une mortification de la chair propice à la rencontre avec Dieu* »<sup>426</sup>. Il est mythe parce que principe de création et il le demeurera car il se présente en permanence comme le lieu d'une contre-culture, ayant la capacité mystérieuse de transformer les êtres et de les amener vers la transformation de soi, vers « *une renaissance, la supervie et non la survie* ». <sup>427</sup> En ce sens, Monod affirme qu' « *il faut repenser notre foi, ôter l'habit du vieil homme sous lequel se trouve le nouveau Dieu* ». <sup>428</sup> Arrivé à ce stade, l'homme « *ne ressent plus son existence comme un éclair sur la terre* ». <sup>429</sup>

### 3.4. Le désert, espace de révélation

Le désert se présente comme un passage nécessaire dans la quête de Dieu. Il révèle la suprématie de la grâce dans l'ordre spirituel. En effet, le pèlerin se retire en ces lieux afin de communier avec Dieu et recevoir des signes de Sa Grâce. De fait, cet espace aride apparaît alors comme une terre bénie où Dieu semble plus

---

<sup>422</sup> T. MONOD, (1997), *Le chercheur d'absolu...*, op. cit., p. 65

<sup>423</sup> Le mot est utilisé dans son sens figuré

<sup>424</sup> Ibid., p. 56

<sup>425</sup> Ibid., p. 76

<sup>426</sup> G. BARTHÉLEMY, (1997), *Fromentin et l'écriture du désert*, Ed. L'Harmattan, Paris, p. 16

<sup>427</sup> T. MONOD, *Le chercheur d'absolu*, op. cit., p. 53

<sup>428</sup> Ibid., p. 51

<sup>429</sup> Ibid.

présent que jamais, une terre de révélation dont la solitude semble être la porte d'entrée. C'est une épreuve propice à la méditation et au retour sur soi. Il est vrai que tous ceux qui ont fait leur expérience mystique au désert perçoivent différemment leur retour dans le monde civilisé, C'est bien une quête spirituelle qui pousse Nerval à recueillir, du Nil au Liban, les vestiges des mythes de résurrection pour les opposer au Jéhovah hébraïque. Nerval note à ce propos :

« *Je suis un esprit ardemment désireux de se faire rouvrir les sources antiques et de recueillir quelques gouttes du flot de vie qu'elles peuvent encore épancher* »<sup>430</sup>. Quant à Édouard Schuré, il trouve que ce lieu est chargé de l'histoire des révélations successives. En revanche, pour Pierre Loti, le secret du Sphinx, c'est qu'il ne cache rien, tout comme la grande pyramide qui abrite un tombeau vide.

Dans la tradition soufie, le désert est un passage obligatoire pour les aspirants à l'initiation en raison de son pouvoir magnétique sur l'homme qu'il conduit vers une forme d'amour transcendantal.<sup>431</sup> Abdelkebir Khatibi écrit dans ce sens : « *De là jaillit le cri du désert dans le cœur extatique de l'homme appelé par l'errance. (...) C'est au seuil du désert que crie l'être possédé : je suis l'amour, je suis l'amant, je suis l'aimé* ».<sup>432</sup> Dans ce même ordre d'idées, Charles de Foucauld trouve qu'il faut « *passer par le désert et y séjourner pour recevoir la grâce de Dieu* ».<sup>433</sup> Ce lieu implique méditation et retraite spirituelle ; c'est une thérapie et une réoxygénation du cerveau, un nouveau souffle à la vie avant de reprendre sa vie normale dans la société. Cependant, il s'avère difficile de quitter ces lieux après avoir connu « la révélation », comme le note Théodore Monod : « *Lorsque je quitte le désert, c'est toujours avec douleur* »<sup>434</sup> ; et le fait de redevenir citadin « *marque un arrêt difficile* »<sup>435</sup> car il a l'impression de « *quitter un navire* »,<sup>436</sup> son havre de paix.

---

<sup>430</sup> J.M. SEILLAN, (2006), *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIXème siècle*, Ed. Karthala, p. 107

<sup>431</sup> Théophanie

<sup>432</sup> A. KHATIBI (1986), *Le livre du sang*, Ed. Gallimard, Paris, p. 38

<sup>433</sup> Ibid., p. 38.

<sup>434</sup> T. MONOD, *Le Chercheur d'absolu.*, op. cit., p. 83

<sup>435</sup> Ibid., p. 83

<sup>436</sup> Ibid.

### 3.5. Le désert, espace de sobriété mystique

Le désert peut être un espace propice et favorable pour l'expérience religieuse ; c'est, comme le note B. Kalaora, « *une niche écologique du divin* ». C'est une quête d'absolu forgée dans le désert autour d'un Dieu Suprême. Le désert, c'est surtout le lieu où l'homme vient se ressourcer en tournant le dos au monde et à ses plaisirs. Il peut être également un espace propice pour l'apprentissage de la sobriété contre l'abondance. Théodore Monod note en ce sens :

« Deux litres et demi d'eau par personne et par jour, une nourriture frugale, quelques livres, peu de paroles. Les veillées du soir sont consacrées aux légendes et aux contes et au rire, le reste appartient à la méditation, au spirituel. (...) Ce désert sculpte l'âme ».<sup>437</sup>

De fait, la vie dans le désert nous réapprend « *les gestes naturellement rituels, inscrits, voire dirigés par le cosmos* », <sup>438</sup> dit Monod ; même une simple goutte de pluie devient un signe révélateur du divin et « *opère un changement* ».<sup>439</sup> C'est de cette façon que cet espace forge l'homme et lui enseigne la satisfaction du peu et la sobriété des choses car, là, « *on peut vivre avec très peu de choses et bien se porter* ».<sup>440</sup> Ainsi, la sobriété devient « *un art et une éthique de vie, une source de satisfaction, de bien-être profond, (...) un acte de résistance en faveur de la terre, du partage et de l'équité* ».<sup>441</sup> Cette satisfaction du peu permet à Isabelle Eberhardt de chercher l'essentiel : parfaire sa vie d'esprit, son intellect qui l'aidera à achever son « *éducation d'homme* ». Ainsi, écrit-elle :

« Cette dure vie du désert, un peu moins fatigante, puisque je ne serai pas obligé de veiller de nuit, achèvera mon éducation d'homme d'action, cette éducation spartiate qui est une arme indispensable dans ma position ».<sup>442</sup>

---

<sup>437</sup> I. MONOD, *Le Chercheur d'absolu*., op. cit., p. 65

<sup>438</sup> Ibid., p. 83

<sup>439</sup> Ibid., p. 82

<sup>440</sup> Ibid., p. 65

<sup>441</sup> P. RABHI, (2017), *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes sud, p. 144.

<sup>442</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 32

### 3.6. La fuite d'Isabelle Eberhardt dans le désert

Avant que nous entamions cette partie, il y a une question qui se pose à nous : pourquoi une jeune femme de dix-huit ans, née et vivant à Genève, issue d'une famille d'aristocrates russes ne manifeste-t-elle qu'un désir, celui de quitter l'Europe pour aller en Afrique pour mener une vie dépouillée de l'essentiel et s'enfoncer dans le cœur de l'Islam ? Nous pensons qu'il existe plusieurs facteurs pour cela que nous essayerons d'analyser dans ce qui suit.

#### La fuite comme source de confusion des origines

La fuite d'Isabelle Eberhardt dans le désert est le résultat des nombreux traumatismes qui ont provoqué en elle le désir de se perdre dans l'inconnu. Cette fuite indique la présence d'un vide béant « à occuper »<sup>443</sup> par n'importe quel moyen. A travers cette fuite, il y a une forme d'égarement lié à la confusion de ses origines, à l'absence de filiation légale. Elle tente, par ce fait, de donner sens à sa vie, ou mieux, comme dit Bachelard, de « *donner une ombre quotidienne* »,<sup>444</sup> un sens qui échappe aux autres : errer « dans la voie de la destinée » afin d'échapper au vide laissé par cette mention de « fille illégitime », inscrite de manière inexorable sur son acte de naissance : « *Sans nom, celui d'Eberhardt que je porte officiellement trahit bien ma naissance illégitime* »,<sup>445</sup> écrit elle. L'absence d'un nom paternel justifiant ses origines est vécue par Isabelle Eberhardt comme un manque terrible, une véritable frustration, pour ne pas dire une psychose, car le patronyme permet d'avoir une place dans la société, comme l'affirme Lacan : « *Grâce à ce patronyme, l'enfant entre dans la généalogie paternelle ; par le don du prénom, il y trouve une place particulière. Par ce don, il entre aussi dans la société : ses nom(s) et prénom(s)*

---

<sup>443</sup> Radjou SOUNDARAMOURTY, « *De l'errance, comme une expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* », URL : <https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2002-2-page-90.htm>  
Consulté le 22/01/ 2017

<sup>444</sup> G. BACHELARD, (1985, 1ère édition 1942), *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Ed. José Corti, p. 72

<sup>445</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 133

*s'inscrivent au registre de l'état-civil.* »<sup>446</sup>. Rappelons que le nom du père est une référence incontournable en matière de loi. Sans être « réel »<sup>447</sup>, le père existe dans l'inconscient d'Isabelle Eberhardt grâce au signifiant qui s'y réfère et qui peut se substituer au patronyme. Patrick De Neuter dit à ce propos :

« L'introduction de l'enfant dans l'univers du langage et le don du nom sont corrélativement une introduction de l'enfant dans l'univers des Lois fondamentales interdisant le cannibalisme, le meurtre et l'inceste. L'enfant évite ainsi de sombrer dans la jouissance archaïque et s'ouvre aux jouissances phalliques et à celles que Lacan a nommées les Jouissances Autres, jouissances autres que phalliques auxquelles les femmes ont un accès particulier ». <sup>448</sup>

En fait, le patronyme a une importance capitale dans la société car il permet un ancrage. En effet, avoir un patronyme, c'est posséder une généalogie. Ne pas en posséder signifie tout bonnement être rejeté par la société car, sans patronyme, on est juste un « signe » perdu, dépourvu de symbole, un signe sans signifiant. Isabelle Eberhardt se « *trouve donc porter comme nom patronymique celui de [son] grand-père, comme si[elle] était la sœur de[sa] mère* ». <sup>449</sup> Être privé du nom du père signifie également vivre sans repères, avec une douloureuse frustration due à la perte des origines. De cette frustration naît une forme de dépression pouvant être un « *facteur favorisant le suicide* »<sup>450</sup> dans la mesure où « *le nihilisme [est] compris comme destruction de toutes les valeurs* ». <sup>451</sup>

De fait, étant privée de liens identificatoires, Isabelle Eberhardt recourt à une forme d'ancrage,<sup>452</sup> appelée par Freud « compensation », qui permet de colmater, un tant soit peu, cette brèche. Cet ancrage peut être l'appartenance au cercle qadri, perçue comme un substitut d'identification en vue d'apaiser ses angoisses. Patricia Bourcillier écrit en ce sens :

---

<sup>446</sup> Patrick DE NEUTER, « *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard* » : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2011-2-page-47.htm> Consulté le 22/01/2017

<sup>447</sup> Ibid., expression empruntée à Lacan.

<sup>448</sup> Patrick DE NEUTER, « *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard* », op. cit.

<sup>449</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 133

<sup>450</sup> P. BOURCILLIER, (2012), *Isabelle Eberhardt, une route vers l'Islam*, op. cit., p. 83.

<sup>451</sup> Ibid., p. 83

<sup>452</sup> Patrick DE NEUTER, « *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard* », op. cit.

« L'absence d'ancrage des êtres, l'absence de liens identificatoires suffisants à la figure paternelle, créent un besoin d'affiliation aux groupes artificiels (délinquance, toxicomanie, sectes), à un monde clos d'appartenance, où une seule manière d'être est tolérée à l'exclusion de tout autre. Comme si c'était facile de se débarrasser ainsi du poids de la souffrance ».<sup>453</sup>

A travers cette idée de perte, nous décelons le projet d'une quête d'identité menée au fin fond du désert, parmi les gens humbles, les nomades. Il est vrai que si elle choisit de vivre parmi ces gens, c'est qu'elle partage avec eux beaucoup de points communs : vie libre, esprit de révolte, audace, nature sensuelle, etc. Il y a aussi le fait que les nomades sont dotés d'une certaine discrétion qui sied à sa condition de fille illégitime ; en effet, « *il était reçu chez les bédouins de ne jamais demander son nom à personne, ni d'où l'on venait ni où l'on allait* »<sup>454</sup>. Avec leur générosité et leur bienveillance, Isabelle Eberhardt retrouve, après avoir vécu dans une Europe sans foi et sans idéal, les échos de son âme, une orientation vers l'Un, vers l'Unique, car « *le salut de l'homme, c'est la foi* »,<sup>455</sup> écrit-elle. Dans le désert, elle trouve un abri sûr contre les calamités de la vie, une protection et un Dieu qui apaise sa douleur ; un lieu où « *aucune âme ne répondra des fautes d'une autre âme* »<sup>456</sup>. Elle découvre également un Islam dépouillé de mystère et ne nécessitant point « *l'intermédiaire du prêtre* »,<sup>457</sup> pratique chrétienne contraire au message de Jésus, trahi par les constructeurs d'églises. Peu à peu, Isabelle Eberhardt se dépouille de son ancienne personnalité dépravée et voit naître en elle une autre, nouvelle et libérée des erreurs commises par le passé : « *Tout revit. Mon âme, elle aussi, renaît à la vie* »<sup>458</sup>.

### **La fuite comme désir de vengeance**

L'idée d'anticonformisme est exprimée par différents moyens, dont le travestissement, et ce depuis son jeune âge. Cette idée de s'inventer un autre personnage, une nouvelle identité est perçue comme une sorte de défi que l'on

---

<sup>453</sup> P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, une route vers l'Islam*, op. cit., p. 83

<sup>454</sup> Ibid., p. 95

<sup>455</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 178

<sup>456</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., 39 : 07

<sup>457</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome 1., op. cit., p. 258

<sup>458</sup> I. EBERHARDT, *Journalier*, op. cit., p. 73



lisait déjà sur son béret marin portant, « *plantée crânement sur son front volontaire, une inscription exposée au regard de tous : Vengeur* »<sup>459</sup>. Cette inscription laisse voir sa grande colère contre le sexisme, les codes et les usages qu'elle juge aberrants et, par-dessus tout, contre son exclusion en raison de sa naissance « *illégitime* » à cause de laquelle elle était « *exposée au stupide et cruel dédain des gens [et] persécutée par les autres membres de la famille maternelle* »<sup>460</sup>. Cette inscription affichée sur le béret nous oriente vers un passage des *Journaliers*, soufflé à demi-mot, écrit à Cagliari et pouvant confirmer notre hypothèse :

« Quatre mois de vie au désert fort probable pour ce printemps, je suis sûre de devenir quelqu'un (...) et, par là-même, d'atteindre tôt ou tard le but sacré de ma vie : la vengeance ! Vava me recommandait toujours de ne pas oublier la tâche que maman nous a léguée, à lui, à Augustin et à moi. (...) Vava est mort ; Augustin n'est point né pour cela, et il est engagé à jamais dans les sentiers battus de la vie. (...) Il ne reste plus que moi ». <sup>461</sup>

Manifestement, Isabelle Eberhardt semble se préparer à accomplir une mission et pas des moindres : la vengeance ! Serait-ce contre son géniteur qui n'a jamais cherché à la reconnaître ? Ou contre le milieu littéraire européen qui n'a pas reconnu son talent d'écrivaine ? Ou tout simplement par désir d'autodestruction, car elle devient par la force des choses le bouc émissaire « *de toute l'iniquité et de toutes les infortunes qui ont précipité à leur perte ces trois êtres : Maman, Wladimir et Vava* »<sup>462</sup> ? Ainsi, elle entre dans le « rôle » qu'elle aimera « *plus que tout bonheur égoïste* » et pour lequel elle « *sacrifiera tout ce qui [lui] est cher* », car c'est bien cela son objectif ; en effet, « *ce but-là sera toujours mon point de direction à travers la vie* », <sup>463</sup> ajoute-t-elle. De fait, pour mener à bien ce « rôle » qu'elle s'est donné, Isabelle Eberhardt arbore le masque du cynique, du dépravé, « *du débauché et du je m'enfoutiste* »<sup>464</sup>. Ce masque « mensonger » suggère qu'Isabelle Eberhardt cache une stratégie pour arriver à ses fins. Pour ce faire, elle dissimule sa vraie personnalité, sa « *vraie âme, cette*

<sup>459</sup>P. BOURCILLIER. (2012), *Une femme en route vers l'Islam*, op. cit., p. 21

<sup>460</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes*. op. cit., p. 175

<sup>461</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 17

<sup>462</sup>Ibid., p. 17

<sup>463</sup>Ibid.

<sup>464</sup>Ibid, p. 10

âme sensitive qui plane si haut des bassesses et des avilissements (...) par dédain des conventions »<sup>465</sup>, comme « un étrange besoin de souffrir, de trainer [son] être physique »<sup>466</sup>. Néanmoins, derrière cette souffrance, se dissimule un désir de métamorphose, tel une pulsion de mort « qui est pulsion vers un départ originel, une création d'origine "ex nihilo" », <sup>467</sup> comme l'explique Freud. Ainsi, cette vengeance sera-t-elle contre elle-même, contre son ego de « débauché » et de « souldard », telle une punition mystique qu'elle s'infligera contre les dépravations de son ego charnel.

### **La fuite, comme remise en question de la civilisation.**

Isabelle Eberhardt cherche dans l'errance quelque chose qui l'arrache à son angoisse de vivre provoquée par la civilisation. Ce phénomène est appelé par Freud « *le malaise dans la civilisation* » ; il engendre la névrose chez le sujet et le « conduit à la frustration et à la souffrance »<sup>468</sup>. L'idée de changer de lieu pour un espace plus ouvert et plus grand ne peut se limiter au fantasme ou au rêve d'échapper à la réalité oppressante, ni à l'imaginaire sublimé ; c'est le désir de vivre pleinement le réel, un « vécu qui donne l'impulsion »<sup>469</sup> de « devenir ce qu'il est »<sup>470</sup>, comme le dit Christophe Rancato. Ainsi, au moyen du voyage, Isabelle Eberhardt tente de colmater un manque, de compenser une affection, de remplir un vide béant en elle. La marche peut être à l'image d'un combat contre elle-même, une lutte contre ses angoisses, une vengeance contre l'Occident, une nécessité impérieuse d'éviter ce qu'elle craint le plus, le suicide. Ainsi la marche devient-elle une sorte de planche de salut qui la sauve d'une noyade certaine, à l'image de Nietzsche<sup>471</sup> qui se livre à l'errance, tournant le dos à l'idéalisme et au

<sup>465</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op.cit., p. 17

<sup>466</sup> Ibid., p17

<sup>467</sup> Michel DEMANGEAT, « *Mysticisme et psychanalyse* » : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2003-3-page-63.htm>, consulté le 29/01/2017

<sup>468</sup> Christophe RANCATO, « *Le malaise dans la civilisation de Freud* » : [https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien\\_Camus\\_Le\\_Malaise\\_dans\\_la\\_civilisation\\_de\\_Freud.pdf](https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien_Camus_Le_Malaise_dans_la_civilisation_de_Freud.pdf), consulté le 29/01/2017.

<sup>469</sup> Christophe RANCATO, « *Le malaise dans la civilisation de Freud* », op.cit.

<sup>470</sup> Ibid., expression empruntée à Nietzsche.

<sup>471</sup> Friedrich Wilhelm NIETZSCHE est un philologue, philosophe, poète et compositeur allemand (1844-1900). L'œuvre de Nietzsche est essentiellement une généalogie critique de la culture occidentale moderne et de l'ensemble de ses valeurs morales (issues de l'interprétation chrétienne du monde).

matérialisme car, pour lui, il n'existe qu'une seule réalité : la volonté de puissance<sup>472</sup> résidant « là où est la vie »<sup>473</sup>. A ce propos, Gaston Bachelard affirme que :

« Nietzsche a instruit patiemment sa volonté de puissance par ses longues marches dans la montagne, par sa vie en plein vent sur les sommets. Sur les sommets, il a aimé l'âpre divinité de la roche sauvage, la pensée dans le vent ; il a fait de la marche un combat. Mieux, *la marche est son combat*. Fuis la lutte contre les hommes pour retrouver la *lutte pure*, la lutte contre les éléments. Va apprendre la lutte en luttant contre le vent. Et Zarathoustra achève la strophe en ces termes : "Fuis là-haut où souffle un vent rude et fort" ». <sup>474</sup>

### **La fuite, une constante de liberté**

Dans sa fuite, Isabelle Eberhardt veut dominer son ego, se libérer de ses angoisses et, par-dessus tout, fuir les conventions sociales qu'elle abhorre tant. C'est un appel à l'autonomie entière que lance son être intime. En effet, sa soif de liberté la conduit à une recherche hors des sentiers battus, à la quête d'une vie meilleure, sans normes imposées, laissant libre cours au choix de chacun. Elle veut « *s'affranchir et encore bien plus que de vivre libre* »<sup>475</sup>. Dans cet affranchissement, elle veut dépasser les normes sociales qui étouffent son existence et réduisent sa liberté à la soumission. Or, la vie civilisée ne correspond pas à l'« *âme aventureuse, affranchie de mille petites tyrannies qu'on appelle les « usages », le « reçu » (...) et avide de vie au grand soleil, changeante et libre* »<sup>476</sup>. Deux mots retiennent notre attention dans cette citation : « changeante » et « libre », deux termes qui évoquent le caractère indépendant d'Isabelle Eberhardt. Le changement suggère une nouveauté de décors provoquant le changement intérieur. Quant à l'idée de liberté, elle est liée à sa soif d'une vie « hors dogmes », loin de tous les diktats sociaux. Dans cette même idée d'ouverture, il y a la marche vers l'homme nouveau et différent, l'homme

---

<sup>472</sup> Notion centrale dans « *Ainsi parlait Zarathoustra* ». Cette volonté de puissance ne réside pas dans l'aspiration au pouvoir sur autrui, mais principe du vivant dans la vie.

<sup>473</sup> Michel ONFRAY, « *Soyez vaches, Nietzsche, une vie philosophique* », <http://lepoint.fr/culture/soyez-vaches-nietzsche-une-vie-philosophique-28-07-2011-1359838;PHP>, consulté le 10/08/2018

<sup>474</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 186

<sup>475</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 245

<sup>476</sup> E. ERRERA, (1987), Présentation et documentation de *Isabelle Eberhardt, Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 27

libre et résigné au fatum. De ce fait, la liberté conjugée au changement va constituer le sens de sa quête qui deviendra spirituelle.

### **La fuite comme source de quête spirituelle.**

En plus de tous les mobiles qui poussent Isabelle Eberhardt à fuir dans le désert, il y en a un autre qui agit comme catalyseur de sa quête spirituelle : la soif d'accomplir de « *grandes et belles choses* ». En effet, il semble exister un mystérieux partenaire qui encourage Isabelle Eberhardt à accomplir ces « *grandes et belles choses* » capables de « *donner sens à sa vie et [de] la rendre ainsi féconde* »<sup>477</sup> par la voie de l'Islam. Mais elle ne révélera jamais son nom ni aucun détail permettant de l'identifier. Cet être énigmatique semble être l'un des facteurs de la quête d'Isabelle Eberhardt ; elle le désigne indirectement dans ce passage :

« Je veux grandir à mes yeux et aux siens. (...) A lui dont la parole ardente m'entraînait vers les sphères supérieures de la pensée et de l'action. Je vais entrer désormais dans cette sphère. Puisse Dieu, le Dieu de Vérité, d'Amour et de Gloire, m'y conduire ». <sup>478</sup>

Ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une personne profondément mystique, d'un guide spirituel ; c'est peut-être Archavir<sup>479</sup> qui, semble-t-il, « *parle à l'âme et non aux sens* »<sup>480</sup>. Tout porte à croire qu'il s'agirait bien de lui car, à l'époque où elle a écrit cette note, Isabelle Eberhardt se trouvait à Paris : « *C'est mon dernier soir à Paris* ». <sup>481</sup> Notons que c'est grâce à lui qu'Isabelle Eberhardt a commencé à aimer Paris. Qui l'aurait cru, elle qui abhorre plus que tout les villes modernes et civilisées ? Pourtant, elle dit bien : « *Ce Paris que j'ai commencé à aimer profondément* »<sup>482</sup>. Il est donc possible qu'elle ait vu Archavir, comme elle en avait l'habitude lors de ses déplacements à Paris. Ainsi écrit-elle :

« Je voudrais voir cet homme-là me sourire comme lui seul sait le faire et l'entendre me dire, sur ce ton du jour où je lui ai presque ouvert mon cœur : "Allez, Mahmoud, accomplir de grandes et belles choses... Soyez un héros". Chose étrange, toutes ces paroles chantantes de la Foi et de la Gloire

---

<sup>477</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit., p. 265

<sup>478</sup> Ibid., p. 266

<sup>479</sup> Ami d'Isabelle Eberhardt, d'origine arménienne

<sup>480</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 26

<sup>481</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit., p. 267

<sup>482</sup> Ibid., p. 267

ne sonnent pas, n'ont jamais sonné faux à mon oreille pourtant exercée, dans la bouche de cet intellectuel, le seul chez qui je n'ai jamais trouvé de dissimulation, d'hypocrisie ou d'incompréhension ». <sup>483</sup>

Cet Archavir a pu être l'instigateur de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt en semant les germes féconds de l'Islam dans son âme car elle en parle encore dans ce passage :

« Personne n'a su comprendre et reconforter ces choses bénies qui ont commencé à germer en moi, lentement mais sûrement, depuis la mort de l'Esprit blanc : la foi, le repentir, le désir de perfectionnement moral, le désir de la gloire noblement méritée, le désintéressement, la volupté honteuse de ma souffrance et de mon renoncement, et la soif des grandes et belles actions ». <sup>484</sup>

« Les grandes belles choses » signifient pour Isabelle Eberhardt la quête de la perfection, comme l'indique ce passage : « *Qu'Allah nous mène sur la voie de la perfection* »<sup>485</sup>. Cependant, le parachèvement de la « perfection morale » ne peut être acquis, selon Isabelle Eberhardt, que par le martyre, une sorte de don de soi pour Dieu en guise de preuve de son amour suprême. Ainsi écrit-elle :

« *Puisse-t-Il, si jamais j'achève de perdre tout ce qui m'est encore cher, m'accorder la dernière, la suprême consolation, le martyre... Le martyre à l'ombre du drapeau vert du prophète* »<sup>486</sup>.

Cet homme qui demeure anonyme et dont le mystère reste entier disparaît subitement et Isabelle Eberhardt n'en fera plus aucune mention. Mais, suite à ses déceptions répétitives, Isabelle Eberhardt devient méfiante à son égard :

« J'attends donc, en toute âme et conscience, les événements pour prononcer mon jugement sur cet homme... Si je n'ai pas fait fausse route, (...) au contraire, si lui aussi n'est que dissimulation et feinte, il me sera désormais impossible de croire en qui que ce soit parmi les hommes que je rencontrerai à l'avenir. Ce sera fini et bien fini ». <sup>487</sup>

Nous nous demandons donc s'il l'avait réellement déçue, comme tous les autres hommes, et si elle avait décidé enfin de tourner la page. Si c'était effectivement le cas, pourquoi n'en a-t-elle pas fait mention ? Nous pensons qu'elle ne l'a plus revu depuis cette rencontre à Paris, le 2 mai 1900, bien qu'au

---

<sup>483</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 26

<sup>484</sup> Ibid., p. 27

<sup>485</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 266

<sup>486</sup> Ibid., p. 267

<sup>487</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 27

fond d'elle, elle désirât le revoir, comme nous pouvons le lire dans ce passage :

« Dieu seul sait si jamais je le reverrai et, si j'y reviens, quand cela sera, et ce que j'y apporterai, et ce que j'y trouverai »<sup>488</sup>. A la lumière de ces propos, nous pensons qu'Isabelle Eberhardt voulait d'abord accomplir sa mission pour lui rendre compte de son investigation. Mais, comme elle n'était qu'au début de sa quête, elle devait attendre la suite de ses découvertes.

En définitive, qu'il soit métaphore du silence, médiation, quête de Dieu ou de soi, lieu de dépaysement ou de recueillement, le désert est toujours présent et constitue un élément inhérent à l'évolution humaine. Il assure en effet la transformation et la renaissance de l'âme égarée. Il apaise l'angoisse de la mort et garantit un nouveau souffle à la vie. Il colmate les brèches liées à la confusion des origines en offrant une nouvelle identité par la voie du soufisme. Ainsi, il demeure un lieu qui donne « *une forme à l'existence* », <sup>489</sup> comme dit Théodore Monod.

---

<sup>488</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 267

<sup>489</sup> T. MONOD. *Le chercheur d'absolu*., op. cit., p. 81

*« J'ai renoncé à avoir un coin à moi en ce monde, un home, un foyer, la paix, la fortune. J'ai revêtu la livrée, parfois bien lourde, du vagabond et du sans patrie. J'ai renoncé au bonheur de rentrer chez soi, de trouver des êtres chers, le repos et la sécurité. »<sup>490</sup>*

Isabelle Eberhardt, *Journaliers*.

## CHAPITRE IV

### Isabelle Eberhardt en quête d'une reconstruction

Dans ce chapitre, nous nous interrogerons sur les multiples formes de l'errance, mythique, littéraire et mystique. Puis, nous analyserons l'errance mystique d'Isabelle Eberhardt dans le désert, liée à la constante de l'égarement. Pour ce faire, notre réflexion sera organisée selon les différents aspects que revêt l'errance ; nous allons voir que l'errance d'Isabelle Eberhardt est, a priori, une quête identitaire à travers laquelle elle cherche à s'octroyer une nouvelle identité, qu'elle a choisie musulmane. C'est aussi une quête de désenclavement traduisant son désir de sortir de la servitude endurée dans les villes modernes. Son errance est également une quête de transformation et un retour à la vie primitive. Nous verrons que ce désir de retourner aux « âges abolis »<sup>491</sup> montre qu'elle est dans la quête permanente de l'essence de l'être et de son état originel. Ensuite, nous allons analyser les sources de l'errance chez elle en remontant à la perte de sa mère, que nous considérons comme l'élément déclencheur de son égarement dans le désert. Nous consacrerons, en nous aidant de la psychanalyse, une partie de notre réflexion à cet épisode. Pour finir, nous esquisserons une réflexion sur l'une des formes d'affranchissement mystique, le vagabondage. Et c'est en définissant ce concept d'errance qu'il convient d'ouvrir ce chapitre.

---

<sup>490</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 17

<sup>491</sup> La nature primitive du désert.

#### 4.1. Définitions de l'errance dans la littérature mystique et chez Isabelle Eberhardt

Qu'il s'agisse de Faulkner, d'Homère, de Cervantès ou d'Ibn Batouta, l'écrivain n'a jamais cessé de revendiquer, dans ses productions romanesques, ce droit à l'errance, cette prédilection pour les grands espaces. Pour le cas d'Isabelle Eberhardt, l'œuvre et la vie vont de pair et se conçoivent comme des « romans » parallèles. En effet, l'errance lui permet de s'affranchir d'un cadre social et d'aller vers « l'autre » grâce au déplacement géographique qui conjugue solitude et nomadisme. Cette épreuve est importante pour les soufis ; elle leur permet d'accéder à un état supérieur. Pour notre romancière, ce mouvement vers l'autre permet de vivre une expérience mystique inédite (voir avec des yeux neufs et sans nul intermédiaire), de réaliser sa reconstitution et son unité avec Dieu. Soulignons qu'Isabelle Eberhardt ne cesse de revendiquer la volupté de la vie errante et ses écrits constituent une sorte de voyage à travers le temps, un voyage non imposé mais désiré de toute son âme. Toutefois, avant de connaître le sens de l'errance chez Isabelle Eberhardt, nous avons jugé utile de voir les différents sens que prend ce mot dans sa fluctuation sémantique. Pour ce faire, nous allons remonter à l'origine du mot pour voir son évolution à travers le temps et nous verrons en même temps le sens que lui donnent certains écrivains. Nous essaierons ensuite de voir la symbolique de l'errance dans l'Islam à travers une étude qui nous permettra de mieux saisir le parcours d'Isabelle Eberhardt.

L'errance ne connaît pas d'itinéraire précis. Nous ne pouvons pas en établir une carte, tant son mouvement est porté vers l'absorption<sup>492</sup> en raison de l'absence de finalité. L'errance se définit par une perte de sens menant à la perte. Dans son article, *L'errance : épuisement du lieu et entrave du lieu*, Sébastien Ronger explique que l'errant est « l'être du défaut, coincé dans une forme de restriction qui est une dépossession ».<sup>493</sup> Errance et errant sont des dérivés du verbe *errer*, issu de l'étymon latin *iterare*. Il se trouve que, par un

---

<sup>492</sup> C'est-à-dire la perte.

<sup>493</sup> S. RONGER, (2007) *Figures de l'errance*, sous la direction de Dominique Berthet, Ed. L'Harmattan, p. 183



phénomène de collision homonymique, un autre étymon latin, *errare*, a abouti à la même forme *errer*, qui a donné par dérivation *erreur* et *errements*. Cela a produit une contamination sémantique du premier par le second, ce qui a fait que l'errant, après avoir été un « *incessant voyageur qui fait les beaux jours de la tradition épique* », <sup>494</sup> a fini par prendre un sens péjoratif. L'errant est devenu celui qui a perdu le sens de la réalité, c'est presque un fou, ou plutôt un exclu, comme l'affirme R. Soundaramoutry :

« Souvent sans but apparent, incompréhensible par le sujet lui-même, l'errance a produit différents discours qui ont tenté de la circonscrire et défendu un certain nombre de pratiques afférentes. Du marquage au fer rouge, de la mise au pilori à l'exclusion des villes, de l'envoi aux galères ou à l'enfermement, la stigmatisation accompagne le traitement de l'errance ». <sup>495</sup>

Pour certains, l'errance est placée sous le signe de la malédiction, menant droit à l'enfer, l'enfer de l'errance, comme le note Jean Georges Chali : « *Si malédiction il y a, l'être est chassé du paradis et est voué à l'errance* » <sup>496</sup>. « Errer » signifie donc aussi faire fausse route, se tromper de chemin, ou tout simplement faire une erreur. La dimension voyageuse de l'errance prend alors une autre dimension après qu'elle a été magnifiée par la sagesse ; elle est condamnée par elle-même, vu qu'elle n'a plus de but ni de direction précise. En ce sens, l'errance n'est plus un voyage ; elle serait plutôt l'erreur du voyage. Il est à noter que si Ulysse est un voyageur, comme le dit Du Bellay dans le sonnet « Heureux qui comme Ulysse... », dans l'Odyssée, il n'est pas pour autant un errant car l'errance n'est qu'une étape dans son voyage du fait qu'il attend avec impatience de revenir à Ithaque. Pour lui, « *le foyer et la patrie sont au bout du voyage* ». <sup>497</sup> et ce retour a donc une finalité, contrairement à l'errance qui n'en a aucune.

En outre, le voyage consiste en une certaine distance à parcourir alors que l'errance ne connaît pas une distance limite ; elle se définit par la disparition de

<sup>494</sup> S. RONGER, *Figures de l'errance*. op.cit., p 183

<sup>495</sup> Radjou SOUNDARAMOURTY « *De l'errance, comme une expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* » .URL : <http://www.cain.info/publications-de-Soundaramoutry-Radjou--10236.htm>, consulté le 02/02/2018

<sup>496</sup> J.G. CHALI, (2007), « Voyage intérieur et voyage extérieur chez Aléjo Carpentier », in *Figures de l'errance*, Ed. l'Harmattan, p. 36

<sup>497</sup> S. BERGER, *Figures de l'errance*., op. cit., p. 184

toute distance du fait qu'elle ne s'inscrit dans une aucune finalité. En effet, tous les points de la terre sont des haltes aidant à continuer le périple, donc pas de point de chute précis mais plutôt une sorte de dispersion sans fin. L'errance d'Ulysse n'est qu'une péripétie de son voyage liée à l'égarement, à la perte des repères. Voici le sens que lui donne Raymond Depardon :

« À la fois explicite et vague, [l'errance] est d'ordinaire associée au mouvement, et singulièrement à la marche, à l'idée d'égarement, à la perte de soi-même. Pourtant le problème de l'errance n'est rien d'autre que celui du lieu acceptable ; (...) l'errance est certainement l'histoire d'une totalité recherchée ». <sup>498</sup>

L'errance ne peut être un événement ou une relation ; c'est une ouverture totale au vide, à l'imprévu, une sorte de grande aventure qui ne mène vers nulle part, ce « nulle part » qui fascine tant d'écrivains voyageurs, à l'instar d'Isabelle Eberhardt, par son caractère mystérieux.

Il nous semble important de placer ce mot dans son contexte historique. Si nous prenons le contexte médiéval, nous avons le « chevalier errant » qui est l'image du voyageur en tant que fidèle missionnaire de son suzerain. Le récit de ses périples s'inscrit dans une double tradition arthurienne et courtoise (exemple de courage, de fidélité et de parfait amour « fin'amor »). Quant au vilain (le paysan, le pauvre, dépourvu de titre de noblesse), il sera le gueux, l'errant (l'erreur errante de *errare*), le vagabond qui n'a point de lieu où se fixer. Quant aux vagabonds modernes, ce sont ces clochards dont l'errance est souvent associée au sigle « S.D.F. » (sans domicile fixe).

De nos jours, les voyages ont pris un aspect commercial et sont devenus des voyages à la carte du fait qu'on choisit sa destination et qu'on programme son retour. Le voyageur ne s'extasie pas comme l'errant car il est lié par la restriction du temps. Quant à l'errance, elle jouit d'un temps non programmé, il lui appartient d'en faire ce qu'elle veut étant donné que « *l'absence de finalité et l'oubli même de l'espace sont les marques de l'errant. Celui qui n'a plus rien d'autre que cette distension n'est pas un voyageur mais un clochard* ». <sup>499</sup>

---

<sup>498</sup> R. DEPARDON, (2003) *Errance*, Ed. Du Seuil, Coll points, Paris, p. 12

<sup>499</sup> S. BERGER, *Figures de l'errance*. op-cit, p186

En outre, l'errance peut être perçue comme une malédiction chez certaines personnes qui n'ont pas su respecter la loi de Dieu, tel Oedipe. Les enjeux de l'errance chez lui sont envisageables tant dans les conditions physiques que psychologiques ou sociales. « *Oedipe à Colonne* » de Sophocle est le récit de la mort d'Œdipe,<sup>500</sup> dont le portrait est dressé par Polynice :

« Hélas ! Je ne sais sur quoi je dois pleurer d'abord, ô mes sœurs : sur mes malheurs ou sur la détresse où je vois notre pauvre père ? Je le retrouve comme une épave, rejeté avec vous sur ce sol étranger, vêtu de quelles loques dont l'affreuse et sordide vétusté s'attache à son corps usé par les ans tandis que sur son front sans regard la brise mêle et agite ses cheveux ». <sup>501</sup>

C'est une interrogation du lieu qui anime la pièce de Sophocle. Œdipe est à la recherche d'un lieu où il peut mourir dignement ; il est en quête d'une sépulture. Contrairement aux attentes, son errance doit avoir une finalité, un lieu où il peut mourir tranquillement. Mais il faut savoir qu'à partir du moment où l'errance prend fin, elle n'est plus errance du fait qu'elle entre dans la dimension de la reconnaissance de la sépulture ; or l'errant ne cherche pas un lieu pour mourir, puisqu'il est, d'ores et déjà, un non lieu. Donc, Œdipe ne meurt pas errant puisqu'il cherche un lieu de sépulture en congédiant sa déperdition.

## 4.2. L'errance mystique

Parmi les errants, nous trouvons ceux qui marchent en quête de transcendance, en quête de Dieu ; c'est dans cette catégorie que nous classons la fin de l'errance d'Isabelle Eberhardt. En effet, l'errant mystique choisit, la plupart du temps, d'accomplir son errance dans le désert. Cependant, pourquoi ce choix du désert ? Il est vrai que cet espace réunit plusieurs significations évoquant toutes la difficulté de la route. En effet, le désert est un espace infini où l'on peut s'égarer à tout moment. Il ne faut pas s'y aventurer si on manque d'audace car il « *est pour les audacieux*, affirme Louis Massignon, *qui en*

---

<sup>500</sup> Après avoir mené une vie fastueuse, Œdipe est chassé de Thèbes en raison de l'inceste qu'il a commis. Sa vie d'aveugle persécuté par la malédiction des Dieux est vouée ensuite à l'errance ; il se trouve rejeté par tous et déclassé par les siens parce qu'il est « sans lieu ». Ainsi son corps porte-t-il les marques du rejet (les pieds percés dès sa naissance, les yeux percés – crevés – après sa prise de conscience, la vieillesse et la lassitude) qui soulignent la dégradation.

<sup>501</sup> SOPHOCLE, (1964), *Œdipe à Colonne*, Flammarion, p. 295

*franchissant les distances, vont héroïquement de halte en halte »*<sup>502</sup>. Son aspect vide peut être perçu comme un espace de recueillement par excellence, un espace où la foi s'anime et l'âme égarée retrouve sa voie. Le vide que recèle cet espace aide à s'affranchir du bas monde, comme l'indique cette sentence soufie de Abdelkader el Jilani :

« Fuis vers les déserts et les lieux inhospitaliers pour acquérir la foi dans la solitude et la retraite. Lorsque tu te soustrais à ton âme, ton cœur te parle. Puis ton secret intime se mêle à la conversation. Ensuite Dieu, qu'il soit Exalté et Magnifié, vous prend en charge »<sup>503</sup>.

Ce mouvement de fuite vers le désert s'inscrit dans la dynamique de la perte de soi, de la perte des repères et de la communion avec Dieu. Ainsi, dans son dépouillement, affirme de Certeau, l'errant mystique donne-t-il

« un autre statut à la perte et au manque. Car à cette place vacante, apparaît *ce que l'on n'a pas*, ce qui est absent, et qui est impossible à résorber. Quand tombe ce qu'on croyait être ou avoir, s'ouvre un autre rapport au manque et au désir. Il ne s'agit pas seulement de faire tomber les artifices du moi ; il s'agit également de composer un corps *à partir de ce qui manque* à l'être, c'est-à-dire de faire du manque ce qui engendre un corps vivant, désirant, productif ».<sup>504</sup>

Pour établir le lien avec le divin, l'errant mystique doit rompre tout lien avec les siens et se détacher du monde matériel. Primo Lévy le définit comme un être :

« privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité, car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ».<sup>505</sup>

Cette idée de perte, nous la retrouvons chez de nombreux mystiques qui, au début de leur quête spirituelle, se sentent égarés avant de retrouver leur voie, comme en témoigne ce poème du mystique errant Mashrab<sup>506</sup> :

« Mon protecteur, guide-moi, je suis égaré

---

<sup>502</sup> L. MASSIGNON, (2009), *Écrits mémorables* 1, Ed. Robert Laffont, Paris, p. 123

<sup>503</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis*, op. cit., p. 58

<sup>504</sup> J-D. CAUSSE, « *Le corps et l'expérience mystique. Analyse à la lumière de Jacques Lacan et de Michel de Certeau* ». URL : <http://journals.openedition.org/cerri/1345> , consulté le 10/02/2018

<sup>505</sup> Françoise HACCOUN, « *Sujets en errance et institution* ».

URL : [http://section-clinique.org/article/257/f\\_haccoun\\_sujets\\_en\\_errance\\_et\\_institution](http://section-clinique.org/article/257/f_haccoun_sujets_en_errance_et_institution). Consulté le 10/02/2018

<sup>506</sup> Poète turc, mystique et derviche soufi (1640-1711). Il a écrit *Le Diwana-yi-Mashrab* (Mashrab le fou), une sorte d'hagiographie rédigée en turc, mêlant dans sa diversité récits biographiques, dialogues et poésie (odes, quatrains, ballades, etc.).

Je suis en retard aujourd'hui à ta cour  
Tel un chien je suis à ta porte  
La marque du sceau au cou, je viens m'excuser  
Mashrab est un soulard, un infidèle, ton disciple le plus minable  
Sois mon protecteur, encore une fois, je suis égaré ». <sup>507</sup>

Étant pour la plupart des poètes, ces errants mystiques sont de plus dotés de science et de savoir. Souvent mélancoliques et rêveurs, ils suivent la route du soleil, la route menant à Dieu. Habillés de guenilles, « *sans logis, ni guide, ni biens* »<sup>508</sup>, ils vivent de la charité des gens et dans le renoncement. Toutefois, pour atteindre ce degré de dépouillement, il faut de « *l'indifférence profonde, absolue pour tout au monde* »<sup>509</sup>, comme le soutient Isabelle Eberhardt. En fait, l'idée du renoncement ne peut pas être une invention de la mystique soufie ; elle est au cœur même de la parole divine révélée dans le Coran :

« Et ne tends point tes yeux vers ce dont Nous avons donné jouissance temporaire à certains groupes d'entre eux, comme décor de la vie présente, afin de les éprouver par cela. Ce qu'Allah fournit (au Paradis) est meilleur et plus durable »<sup>510</sup>.

Ayant analysé les profondeurs de ce bas monde, l'errant mystique s'attaque à ses défauts et tend, de ce fait, à se purifier dans le renoncement afin de fuir les jouissances matérielles, appelées par les soufis « pièges de Satan ».

Ainsi l'errant mystique ne connaît aucune des entraves du monde ; tous les obstacles s'avèrent vains face à sa grande force d'âme, comme l'indique la parole divine : « *Ne t'avait-il pas trouvé orphelin et t'a assuré le logis ? Ne t'avait-il pas trouvé errant et t'a guidé ? Ne t'avait-il pas trouvé pauvre et t'a enrichi ?* »<sup>511</sup>. De toute évidence, la richesse dont il est question est celle du cœur qui se traduit par la générosité et l'humilité. Isabelle Eberhardt a incarné ce que dit le Coran : si la condition humaine est orpheline, misérable et errante, alors Isabelle Eberhardt sera ainsi, sans logis, sans famille et sans guide. De fait, tout ce qui concerne la vie terrestre, les ambitions, la carrière, le confort, etc., tout cela s'avère futile à ses yeux car, comme l'affirme Emile-Michel Cioran, « *tout ce*

---

<sup>507</sup> A. PAPAS, (2010), *Mystiques et vagabonds en Islam*, Ed. du Cerf, p. 56

<sup>508</sup> Ibid., p. 10

<sup>509</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 170

<sup>510</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., 20 : 131

<sup>511</sup> Ibid., 93 : 06

que nous possédons n'est qu'un capital de non- être »<sup>512</sup>. Ce qui importe pour elle, c'est de partir, de marcher, de quitter les mêmes lieux, de fuir la monotonie, de trouver ce petit quelque chose comme le soutient Alexandre Papas. Cette vision de l'errance est en conformité avec la conception soufie, notamment celle de Djâlal Eddine Rûmî qui, dans l'un de ses poèmes, fait un panégyrique de l'errance :

« Si l'arbre pouvait se déplacer d'un lieu à un autre, Il n'aurait à craindre ni morsure de scie, ni coup du malheur.  
Ni le soleil ni la lune ne répandraient leur lumière, S'ils demeuraient immobiles comme un rocher.  
L'Euphrate, le Tigre et le Djihoun, comme ils seraient amers ! L'air qui stagne dans un puits devient empoisonné.  
Vois comme l'air est altéré à cause de son intensité !  
Quand l'eau de l'océan se déplace et voyage vers les nuages des hauteurs, Elle échappe à l'amertume, elle acquiert la douceur.  
Quand le feu demeure sans lancer des flammes, Il se transforme en cendres, mort et anéanti ».<sup>514</sup>

Dans son égarement, l'errant mystique est triste et suit son errance solitaire en versant des « larmes nobles »<sup>515</sup>, des larmes saintes qui l'arrachent au péché et l'amènent à la purification. Toute âme égarée a connu ces larmes au désert, qui aident à adoucir le cœur. Cette douceur est, en effet, un « *fruit tendre comme une datte à savourer*, affirme Louis Massignon. Il ajoute que ce sont « *des larmes que sa compassion solitaire fait verser, hors d'un monde de péché, sur ses victimes, innocentes ou pécheresses, et son aveuglement* »<sup>516</sup>. En plus d'être dans le déracinement, le pèlerin du désert doit affronter la soif, la chaleur et l'angoisse de la patrie future, tout en s'interdisant de chercher des vivres et de se remettre complètement à Dieu, comme l'affirme El Haladj :

« Qui veut goûter à ces états doit faire couper son âme dans un des trois lieux : ou bien lorsqu'il était dans les seins de sa mère, gouverné sans rien pouvoir, nourri

---

<sup>512</sup>E.M. CIORAN, « *Une anthologie* », URL : <http://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/Cioran-De-l-inconvenient-d-etre-ne-Syllogismes-de-l-amertume-textes-integraux.pdf>,

<sup>513</sup>A. PAPAS, (2010), *Mystiques et vagabonds en Islam*., op-cit., p. 11.

<sup>514</sup>DJALÂL-UD-DÎN RUMI, *Odes mystiques*, (Dîvân-e Shams-e Tabrîz), op. cit., ode 214, p. 131.

<sup>515</sup>L. MASSIGNON, *Écrits mémorables* 1., op. cit., p. 121

<sup>516</sup>Ibid., p. 124

d'une manière étrangère et ignorée ; ou bien comme il sera dans sa tombe ; ou bien comme il ressuscitera. »<sup>517</sup>

C'est pourquoi il est utile de partir « à pied, sans monture ni bissac, sans fil ni aiguille en poche »<sup>518</sup>, sans armure et sans kit de survie, en s'offrant au hasard et « se confiant au seigneur seul, convaincu qu'il sera le responsable s'il les tue dans l'expatriement au désert. »<sup>519</sup>. Ainsi l'errant mystique est convaincu que Dieu n'abandonnera pas ceux qui Le cherchent et se sacrifient pour Lui. Nous pouvons évoquer un verset coranique qui va dans ce sens : « Si Dieu vous donne Son secours, nul ne peut vous vaincre. S'il vous abandonne, qui donc après Lui vous donnera secours ? C'est à Dieu que les croyants doivent faire confiance »<sup>520</sup>.

Le corps pour le mystique est une épreuve, un obstacle entravant sa marche vers Dieu. Alors, il doit se dépouiller de tout ce qui le rattache au bas monde, se « débarrasser, affirme Jean-Daniel Causse, d'un corset qui enferme dans des codes, des visions du monde et de soi, des manières de vivre et de penser »<sup>521</sup>. En se dépouillant de l'enveloppe charnelle, le mystique errant arrive à dépasser son ego, il entre alors dans une sphère de jouissance qui donne à ressentir le divin, un sentiment qui submerge toute âme mystique vivant à l'unisson avec lui : « Le corps martyrisé s'identifie, affirme de Certeau, à celui du Christ souffrant, à ses plaies, à sa crucifixion ; il l'incarne dans le corps »<sup>522</sup>. De fait, ce sentiment d'ivresse éprouvé par le mystique l'amène à faire le déni de son corps, à le négliger, ou plus précisément, à l'oublier, car il demeure pour lui un objet de tentation et d'inclination vers les objets du bas monde. D'ailleurs, il existe nombre de récits, pour le moins troublants, de derviches mystiques qui, dans leur transcendance, ne sentent ni froid, ni faim, ni soif, à l'exemple de Rabia El Adawiya ou de Halladj. Ce dernier, paraît-il, n'a pas senti de douleur lors du châtiment corporel qui lui a été infligé suite à ces propos jugés blasphématoires :

---

<sup>517</sup> L. MASSIGNON, *Écrits mémorables* 1., op. cit., p 124

<sup>518</sup> Ibid., 124

<sup>519</sup> Ibid.

<sup>520</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., 02 : 117

<sup>521</sup> J. D. CAUSSE, « *Le corps et l'expérience mystique. Analyse à la lumière de Jacques Lacan et de Michel de Certeau* », op. cit.

<sup>522</sup> Ibid.

« *Je suis la Vérité* ». Lacan explique cet état de révélation relative au monde caché comme étant un « *excès du dire* »<sup>523</sup>. C'est de cette façon que le corps, « *l'intime de soi* »<sup>524</sup>, se détache et « *devient tout à coup notre étranger* »<sup>525</sup>, ajoute-t-il. Ce sentiment d'être hors de soi traduit l'idée d'expropriation dans la mesure où « *en devenant le lieu d'habitation d'un Autre, il se trouve dans une extériorité à soi* »<sup>526</sup>. Ce délogement s'assimile à un « voyage vers Lui, connu dans la mystique soufie d'Ibn Arabi, comme une forme de « *traversée* » consistant à « *passer au travers, faire l'épreuve de quelque chose et, en somme, faire du corps le lieu de ce qui est "dehors", qui s'expose, qui va vers l'inconnu* »<sup>527</sup>.

De fait, en abandonnant l'enveloppe charnelle, le mystique garde l'essentiel, « l'âme », appelée par Lacan « l'intime de l'intime », ou l'intime de l'Autre, du divin. Dans cette perspective, de Certeau assimile cette attitude au « corps folié » pour montrer cette « *façon dont un grand Autre, un Dieu, s'empare du corps et en fait l'objet de sa jouissance, c'est-à-dire que le sujet lui-même se trouve aux prises avec une demande toute-puissante, sans règles, sans limites* »<sup>528</sup>. Dans cet ordre d'idées, le « je » rimbaldien n'est pas un autre, il est plutôt l'Autre, un « je » possédé et dépossédé à la fois. Notons que ces propos sont loin d'être blasphématoires, ils sont partagés et approuvés aussi bien par les soufis en Islam que par les bénédictins dans la mystique chrétienne<sup>529</sup>.

Dans son anéantissement, le mystique s'accorde une existence qui dépasse l'ordre du langage et s'ancre, dès lors, dans une « vraie existence ». En effet, le mystique était mort depuis longtemps et sa re-naissance commence à partir du moment où il découvre Dieu en lui. Lacan définit ainsi la naissance de l'errant mystique :

---

<sup>523</sup> J. D. CAUSSE, « *Le corps et l'expérience mystique. Analyse à la lumière de Jacques Lacan et de Michel de Certeau* », op. cit.

<sup>524</sup> Ibid.

<sup>525</sup> Ibid.

<sup>526</sup> Ibid., repris de Lacan

<sup>527</sup> Ibid., repris de Lacan

<sup>528</sup> Ibid.

<sup>529</sup> L'ordre de Saint Benoît, connu sous le nom d'ordre des Bénédictins, est une fédération de monastères ayant, au cours de leur histoire, adopté la règle de Saint Benoît de Nursie qui en est considéré comme le fondateur. Leur mode de vie ainsi que leurs exercices de piété sont semblables à ceux des soufis.



« Il y a une jouissance (...) au-delà du phallus (...). Il est clair que le témoignage des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien. (...) Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'existence ? »<sup>530</sup>.

Somme toute, l'expression mystique se traduit par une expérience du corps souffrant et jouissif, une dualité en apparence contradictoire mais qui instaure une parfaite union avec le divin.

### 4.3. Les visées multiples de l'errance chez Isabelle Eberhardt

Étant en rupture avec sa société et ses origines, Isabelle Eberhardt cherche, par le mouvement de la marche, un lieu vide pour mieux se reconstruire. Rappelons que sa fuite dans le désert peut être le résultat des nombreux traumatismes qui ont provoqué en elle le désir de se perdre dans l'inconnu pour mieux se connaître, bien qu'elle semble, au début de son errance, désespérément seule et triste : « *Ainsi nomade (...) sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sobrement douce de mon âme* »<sup>531</sup>. De fait, son option pour une autre patrie que la sienne sous-entend que celle de ses origines est déficiente. Nous voyons chez elle, dès lors, ainsi que le dit Lacan, « *comme la présence d'un creux, d'un vide, occupable par n'importe quel objet* »<sup>532</sup>. De fait, ce mouvement perpétuel d'aller vers un inconnu « occupable » traduit le désir de ne pas regarder en arrière et d'oublier tout ce qui la rattache à son identité. Ainsi note-t-elle dans ses *Journaliers* :

« Cours ! Marche !... Le nuage ne s'arrête que pour crever,  
Et le Romané ne se fixe que pour pleurer ».<sup>533</sup>

A travers cette marche vers l'inconnu, il y a une forme d'égarement liée à la confusion de ses origines et à la perte des repères ataviques qui rappelle, selon Lacan, « *une fonction symbolique défaillante* »<sup>534</sup>. Nous pouvons voir dans son égarement une volonté de se perdre pour mieux se retrouver, de se disperser pour

---

<sup>530</sup> J. D. CAUSSE, « *Le corps et l'expérience mystique. Analyse à la lumière de Jacques Lacan et de Michel de Certeau* », op. cit.

<sup>531</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op-cit, p13

<sup>532</sup> Rajou SOUNDARAMOUNTRY « *De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* ». URL : <https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2002-2-page-90.htm>. Consulté le 14/02/2018

<sup>533</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 191

<sup>534</sup> Rajou SOUNDARAMOUNTRY « *De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* », op. cit.

mieux s'assembler car, « *dans l'égaré (...)* il n'y a que l'Autre qui situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés »<sup>535</sup>, affirme Lacan. A travers cette idée de perdition, nous décelons tout un projet consistant en une quête d'identité qu'elle trouvera au fin fond du désert, parmi les gens humbles, les nomades : « *Me voila enfin arrivée à ce but qui me semblait quelque peu chimérique, tant qu'il était à l'état de projet* »<sup>536</sup>.

### **L'errance comme quête de désenclavement**

On peut voir dans son errance une forme d'échappatoire à l'esclavage, à une vie réglée et balisée par des lois « avilissantes » qui étouffent les esprits indépendants et nihilistes comme le sien. Il s'agit là d'un « *droit que bien peu d'intellectuels se soucient de revendiquer, (...) le droit à l'errance, au vagabondage. (...) Le vagabondage, c'est l'affranchissement, et la vie le long des routes, c'est la liberté* »<sup>537</sup>. Sa fuite exprime également le profond malaise ressenti dans sa culture, ce qui l'amène à chercher un ailleurs dépourvu de dogmes dans lequel elle espère vivre un bouleversement intérieur, une métamorphose totale. Ainsi écrit-elle :

« Avoir un domicile, une famille, une propriété ou une fonction publique, des moyens d'existence définis, être enfin un rouage appréciable de la machine sociale, autant de choses qui semblent nécessaires, indispensables presque à l'immense majorité des hommes, même aux intellectuels, même à ceux qui se croient les plus affranchis. Cependant, tout cela n'est que la forme variée de l'esclavage auquel nous astreint le contact avec nos semblables, surtout un contact réglé et continu ».<sup>538</sup>

L'étroitesse et l'enfermement éprouvés en Europe conduit Isabelle Eberhardt à rechercher une sorte de désenclavement<sup>539</sup> qui nécessite un changement urgent de lieu, étant donné, comme l'affirme Christophe Roncato, que « *le corps humain est affaibli par l'étroitesse de l'espace qui lui est alloué. La ville est présentée comme un espace exigu où l'énergie créatrice de l'homme*

<sup>535</sup> Rajou SOUNDARAMOUNTRY « *De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* », op. cit.

<sup>536</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 63

<sup>537</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., op. cit., p. 27

<sup>538</sup> Ibid., p. 28

<sup>539</sup> Terme proposé par Christophe Roncato pour désigner le changement de lieu

*et ses chances de s'affranchir s'amenuisent »*<sup>540</sup>. De fait, ce processus de désenclavement « se met en place, ajoute Christophe Roncato, à deux niveaux : la sortie du monde moderne doit se faire physiquement (s'écarter de la foule) et mentalement (repenser les fondements de l'être)»<sup>541</sup>. Pour voir l'éclosion de son énergie créatrice, Isabelle Eberhardt ressent le besoin de se libérer du carcan idéologique et des lois régissant le monde moderne qui bride son énergie intellectuelle. C'est pour cela qu'elle choisit un espace où se manifeste l'esprit et « le sens véritable des choses »<sup>542</sup>, un « espace (physique) de vie, mais également un espace pour l'esprit »<sup>543</sup>, comme l'affirme Christophe Roncato.

De plus, cette idée d'enfermement éprouvé dans l'espace étroit se traduit par un malaise physique ; Isabelle Eberhardt s'y sent mal : « *Le monde me semble étroit. J'ai la sensation en certains milieux d'une atmosphère artificielle : j'y respire mal.* »<sup>544</sup>. Cette réaction physique traduit son mal de vivre dans la médiocrité où la matière semble prendre le dessus sur l'esprit. Ce qui lui semble encore plus insupportable, c'est « *cette affectation de vivre d'une façon raisonnable et bien calculée* », <sup>545</sup> car elle a « *toujours vu qu'on aboutissait par cette méthode à des erreurs de calcul* »<sup>546</sup>.

Dans cette fuite de ce monde affecté et régi par des calculs, Isabelle Eberhardt veut échapper également à « *toute forme variée de l'esclavage* ». <sup>547</sup> Parmi ces formes, nous trouvons toutes ces soins qu'impose la société, comme un « *chapeau à la mode, un corsage correct, une paire de bottines bien tendues, un petit mobilier de petits meubles encombrants, quelque argenterie et de la porcelaine [et qui] suffisaient à calmer chez beaucoup de personnes la soif du bonheur* »<sup>548</sup>. En réalité, elle ne souffre pas « *des pauvretés et des naïvetés, pas*

---

<sup>540</sup> Christophe RONCATO, « *L'atopie ou le processus de désencombrement. Une lecture de The Blue Road de Kenneth White* ». URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/73>, consulté le 21/03/2018

<sup>541</sup> Christophe RONCATO, « *L'atopie ou le processus de désencombrement. Une lecture de The Blue Road de Kenneth White* », op. cit.

<sup>542</sup> Expression qui revient très souvent dans les écrits d'Isabelle Eberhardt pour désigner le désert.

<sup>543</sup> Idem.

<sup>544</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., op-cit, p 240

<sup>545</sup> Ibid., p. 240

<sup>546</sup> Ibid., p. 240

<sup>547</sup> Ibid., p. 28

<sup>548</sup> Ibid., pp.240-241

même des grossièretés »<sup>549</sup>, mais ce qu'elle ne tolère pas, » *c'est l'éternelle honte médiocre de certaines gens* »<sup>550</sup> qui manquent de bravoure et de distinction. Elle affirme qu'elle est toujours attirée par les individus qui échappent aux structures familiales ou se trouvent rejetés par elles, des individus qui imposent leur choix, leur droit et ne craignent personne.

Elle sait en outre, depuis qu'elle était toute petite, que l'univers existe et que la terre est grande et peut lui offrir ce à quoi elle aspire : « *Toute jeune, j'ai senti, affirme-t-elle, que la terre existait et j'ai voulu en connaître les lointains* »<sup>551</sup>. De ce point de vue, Isabelle Eberhardt n'est point faite pour « *tourner dans un manège avec des œillères de soie* »<sup>552</sup>, encore moins pour suivre les diktats de la société. Ce qu'elle cherche, c'est à rompre bravement « *toutes les entraves dont la vie moderne et la faiblesse de notre cœur [qui], sous prétexte de liberté, ont chargé notre geste, [à] s'armer du bâton et de la besace symbolique et [à] s'en aller.* »<sup>553</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt trouve-t-elle dans ce « non lieu », vaste et infini, un monde immatériel et authentique dont le « *fief n'a pas de limites et [l']empire pas de loi.* »<sup>554</sup>, un monde libre et délivré de toute loi avilissante, où elle peut se mouvoir tel un oiseau libre et heureux, comme le note Christophe Roncato :

« Il va de soi qu'une simple excursion en dehors des murs de la ville ne permettrait pas de recouvrer l'essence de l'être, le travail de désencombrement et de sape doit aussi se faire au sein même de la pensée. (...) Comme l'oiseau qui se meut en toute liberté, le 'je' se déplace dans un espace qui n'est pas borné et dont il jouit pleinement. Le sujet est maître de ses mouvements, il suit, trace ou définit sa propre voie avec la plus grande liberté. (...) C'est le sentier qui n'est pas défini, le sentier atopique par excellence, symbole d'une nouvelle façon de se déplacer, d'habiter et d'être au monde ».<sup>555</sup>

Changer de lieu pour un espace plus ouvert et plus grand ne peut se limiter au fantasme ou au rêve d'échapper à la réalité oppressante et à l'imaginaire

---

<sup>549</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., op-cit., p. 240

<sup>550</sup> Ibid., p. 240

<sup>551</sup> Ibid.

<sup>552</sup> Ibid., p. 241

<sup>553</sup> Ibid., p. 27

<sup>554</sup> Ibid.

<sup>555</sup> Christophe RONCATO « *L'atrophie ou le processus de désencombrement. Une lecture de The Blue Road de Kenneth White* », op. cit.

sublimé ; il faut vivre pleinement le réel, c'est le « *vécu qui donne l'impulsion* »<sup>556</sup> de « *devenir ce qu'il est* »<sup>557</sup>, comme le dit Christophe Rancato :

« L'ailleurs imaginé, signe distinctif de l'utopie, n'est pas moteur de la pensée ni de l'écriture. Au contraire. (...) En essayant de l'occuper et de l'habiter, (...) l'individu peut en jouir pleinement. Cette "conception" du lieu, espace ouvert par excellence, est moins spécifique que générique, moins cloisonnée que rhizomique ».<sup>558</sup>

Il y a, dans cette liberté de voyager d'un lieu à l'autre, une jouissance procurée par les nouveaux paysages qui s'offrent constamment à Isabelle Eberhardt. Cette jouissance s'exprime par le fait « *d'être seul, [d'] être pauvre de besoins, [d'] être ignoré, étranger et chez soi partout, et marcher, solitaire et grand à la conquête du monde* »<sup>559</sup>. Dans cette dynamique errante, Isabelle Eberhardt préfère marcher que de s'arrêter, avancer que de se fixer, être comme le « *chemineau solide* »<sup>560</sup>, qui contemple « *l'horizon libre, ouvert devant lui* »<sup>561</sup> et rien que cela, car il est « *le maître absolu des terres, des eaux et même des cieux* »<sup>562</sup>, possédant « *toute la vaste terre dont les limites sont l'horizon irréel, et son empire est intangible, car il le gouverne et en jouit en esprit* ».<sup>563</sup>

Ainsi Isabelle Eberhardt valorise-t-elle l'image du nomade cheminant le long des routes ; pour elle, cela constitue un acte de bravoure, de liberté et d'audace : « *Pour qui connaît la valeur et aussi la délectable saveur de la solitaire liberté (car on n'est libre que tant qu'on est seul), l'acte de s'en aller est le plus courageux et le plus beau* »<sup>564</sup>. Au lieu d'être esclave, le nomade est son propre maître, car « *aucun servage n'avilit son allure, aucun labeur ne courbe son échine vers la terre qu'il possède et qui se donne à lui, tout en bonté et en beauté* »<sup>565</sup>. Dans cet ordre d'idées, Isabelle Eberhardt n'hésite pas à adresser une critique à ceux qui n'éprouvent pas le besoin d'aller vers ces

---

<sup>556</sup> Expression empruntée à Christophe Rancato

<sup>557</sup> Expression empruntée à Nietzsche

<sup>558</sup> Christophe RANCATO « *L'atrophie ou le processus de désencombrement. Une lecture de The Blue Road de Kenneth White* », *op. cit.*

<sup>559</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., *op. cit.*, p. 27

<sup>560</sup> *Ibid.*, p. 27

<sup>561</sup> *Ibid.*

<sup>562</sup> *Ibid.*

<sup>563</sup> *Ibid.*, p. 28

<sup>564</sup> *Ibid.*, p. 27

<sup>565</sup> *Ibid.*, p. 27

horizons neufs et lointains. Elle les trouve craintifs, pris dans le piège de la société. Elle les qualifie de « bêtes attachées », asservies. C'est là une métaphore pour désigner les hommes « pantouflards » et casaniers qui « *[ont] vécu des vingt et trente ans dans le même quartier, voire dans la même maison, qui n'ont jamais quitté leur ville natale* »<sup>566</sup>. De toute évidence, ayant goûté au charme puissant de l'errance, Isabelle Eberhardt se demande comment on peut vivre cloué au même endroit et ignorer l'appel de la « *maitresse tyrannique* »<sup>567</sup>. Ainsi affirme-t-elle sur un ton critique :

« Avoir un domicile, une famille, une propriété ou une fonction publique, des moyens d'existence définis, être enfin un rouage appréciable de la machine sociale, autant de choses qui semblent nécessaires, indispensables presque à l'immense majorité des hommes, même aux intellectuels, même à ceux qui se croient les plus affranchis. (...) Ne pas sentir l'oppression déprimante de la monotonie des décors... Regarder la route qui s'en va toute blanche, vers les lointains inconnus, sans ressentir l'impérieux besoin de se donner à elle, de la suivre docilement, à travers les monts et les vallées, tout ce besoin peureux d'immobilité ressemble à la résignation inconsciente de la bête, que la servitude abrutit, et qui tend le cou vers le harnais. A toute propriété, il y a des bornes ». <sup>568</sup>

Dans sa marche vers la découverte, Isabelle Eberhardt s'émeut devant le charme prenant de certaines contrées mais, au lieu de s'y fixer, elle continue inlassablement à errer pour la découverte de « nouveaux horizons ». Il y a, dans cet appel continu de la route, un sentiment de jouissance. Combien de fois d'ailleurs a-t-elle pensé se fixer à Ouargla ou à El Oued, la terre de sa révélation, ou encore à Alger ! Mais aucun de ces lieux n'a pu retenir son âme transhumante, car l'attrait du nomadisme est plus tentant que la sédentarité, ce qu'elle exprime ainsi :

« La joie intime de penser que je vais partir demain, dès l'aube, et quitter toutes ces choses, qui pourtant me plaisent ce soir et me sont douces. Mais qui, sauf un nomade, un vagabond, pourrait comprendre cette double jouissance ? Le cœur encore ému de tout ce qui m'avait prise et que j'ai laissé, je me dis que l'amour est une inquiétude et qu'il faut aimer à quitter, puisque les êtres et les choses n'ont de beauté que passagère ». <sup>569</sup>

Le désert avec son aspect solennel fraie à Isabelle Eberhardt le chemin qui mène à la « Vérité ». Il lui souffle des mots divins, des mots de silence dont son

<sup>566</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 28

<sup>567</sup> Expression récurrente chez Isabelle Eberhardt pour désigner la route

<sup>568</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 28

<sup>569</sup> Ibid., p. 225

âme tourmentée a tant besoin. Ainsi, la nature devient-elle désormais un « home »<sup>570</sup>, un refuge incontournable qui lui permet, par le biais de la contemplation, de voir la face de Dieu et Sa magnificence. De cette contemplation des paysages, naît une fusion entre le divin contemplé et le cœur qui l'admire. C'est ainsi que l'attachement entre l'Aimé<sup>571</sup> et l'aimant produit une unité indissoluble, comme l'affirme Ibn Arabi<sup>572</sup> : « *Il est celui qui rend manifeste son Essence et toutes les choses se manifestent par Lui* »<sup>573</sup>. Ne dit-on pas que la nature est le reflet de Dieu ? A ce propos, Isabelle Eberhardt note que « *l'univers se reflète dans le miroir mobile de nos âmes et (...) son image change indéfiniment... Cette figure de ce grand Univers est à jamais insaisissable et inconnue ... Une figure absolue serait en effet la face de Dieu* »<sup>574</sup>. Sa capacité de percevoir le reflet divin à travers son âme et la nature va lui ouvrir le champ vers d'autres perceptions divines. Ainsi, toute beauté est un reflet de Dieu car « *la beauté (...)est Dieu lui-même* »<sup>575</sup>.

### **L'errance, une quête de transformation**

L'errance d'Isabelle Eberhardt est une errance de réflexion, de travail sur soi, d'interrogation sur son être intérieur, de perception de la vie dans son chaos et dans son silence. Elle est aussi une réflexion sur l'autre, sur la vie et ses mystères. Dans cette dynamique d'intellection, Isabelle Eberhardt veut se « *créer un monde intérieur de pensées, de sensations qui [la] consolent de la solitude, de la pauvreté et de l'absence de jouissance esthétique* »<sup>576</sup>. En effet, tous ses écrits s'articulent autour d'une série d'interrogations, à l'instar de celles-ci : « *Après, dans peu de jours, la vraie vie errante et incohérente, reprendra. Où ? Comment ? Dieu le sait !* »<sup>577</sup>. L'errance d'Isabelle Eberhardt est également une

---

<sup>570</sup> Mot employé par Isabelle Eberhardt, signifiant 'maison' en anglais

<sup>571</sup> Mot soufi désignant Dieu

<sup>572</sup> Ibn Arabi Abou Bakr Mohammed Muhyi-al-din (1165-1240), philosophe, théologien et poète mystique.

<sup>573</sup> Chiara PELLEGRINO « *Qui sont les soufis ?* » URL : <https://www.oasiscenter.eu/fr/qui-sont-les-soufis>, consulté le 22/03/2018

<sup>574</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 231

<sup>575</sup> Ibid., p. 178

<sup>576</sup> Ibid., p. 46

<sup>577</sup> Ibid., p. 16

manière de concevoir cette « *nouvelle époque de [sa] vie* »<sup>578</sup>, un désir purement intellectuel « *de modifier [sa] conduite en mieux, de travailler* »,<sup>579</sup> une aspiration pour se créer un nid solitaire où elle pourrait, loin de tout contact humain, travailler et penser : « *Ce nid, je vais tâcher de me le créer là-bas, au fond du désert, loin des hommes. Pendant des mois, m'isoler, isoler mon âme de tout contact humain* ». <sup>580</sup> Ce désir de vivre loin de tous signifie quelque part qu'elle veut s'éloigner de la gent humaine afin de penser au « mécanisme de défense » lui permettant de réfléchir sans être troublée par un quelconque bruit :

« Il faut apprendre à penser. C'est douloureux, c'est long, mais sans cela, rien à attendre au point de vue du bonheur individuel, de ce bonheur qui, pour de tels êtres, ne peut provenir que de l'existence d'un monde spécial, d'un monde fermé, qui devrait nous faire vivre et nous suffire ». <sup>581</sup>

Au fur et à mesure de son errance, Isabelle Eberhardt commence à apprivoiser sa solitude, qui devient un « *refuge, parce que répondant à un besoin* »<sup>582</sup> de transformation, ce qu'elle confirme encore : « *L'isolement où je vis me charme et m'attire* »<sup>583</sup>. Cet attachement pour l'isolement favorise l'introspection et le travail de perfectionnement moral qui la mènera plus tard à l'un des préceptes soufis : l'éducation morale, vue comme une exigence absolue que doit respecter tout néophyte soufi, ce qu'elle exprime ainsi : « *Cette dure vie du désert (...) achèvera mon éducation d'homme d'action ; cette éducation spartiate (...) est une arme indispensable dans ma position* »<sup>584</sup>. De ce point de vue, ce travail s'assimile à celui des ascètes qui, loin de tous et de tout, s'attachent à travailler leur intérieur, à le remplir de foi et à nourrir leur esprit par l'intellection car, comme elle le dit, « *ne sommes-nous pas en ce monde pour travailler au perfectionnement de nos âmes, en vue de destinées inconnues que Dieu nous réserve ailleurs ?* ». <sup>585</sup> Isabelle Eberhardt semble disposer d'un ingrédient essentiel qui témoigne de sa maturité spirituelle : le perfectionnement

<sup>578</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 20

<sup>579</sup> Ibid., p. 31

<sup>580</sup> Ibid., p. 46

<sup>581</sup> Ibid., p. 29

<sup>582</sup> Jack MESSY, « *La solitude* », URL: <http://www.esform.net/publications-interventions-jack-messy/la-solitude.html>), consulté le 22/03/2018

<sup>583</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 213

<sup>584</sup> Ibid., p. 32

<sup>585</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 359



de l'âme. Notons que c'est là une ligne directrice qui mène vers la connaissance divine : « *Il faut, soutient-elle, apprendre à sentir plus profondément, à mieux voir, et surtout, encore et encore à penser* »<sup>586</sup>. Le mot « sentir » ainsi que l'expression « mieux voir », sur lesquels nous reviendrons plus tard, constituent une porte d'entrée vers la transcendance et l'affranchissement de soi, une voie permettant de voir le divin au fin fond de soi.

### **L'errance, une quête de jouissance dans l'auto-destruction**

L'errance naît, selon Freud, d'une « pulsion de mort » qui pousse le sujet à s'autodétruire, cela « *[peut] aller vers le pire, jusqu'à la clochardisation* »<sup>587</sup>. L'errance peut également être vue comme une forme de jouissance sociale qui s'instaure avec l'autre nouveau primitif, comme le soutient Lacan :

« L'état d'errance manifeste une dimension pulsionnelle et désirante chez un sujet, qui l'inscrit clairement au champ de l'Autre. En effet, les discours sur l'errance expriment de façon inversée un imaginaire de l'errance et nous irons jusqu'à parler de jouissance du social, c'est-à-dire que le sujet jouit du social (génitif objectif) mais que le social en jouit lui aussi (génitif subjectif). Cette jouissance s'exprime dans différents lieux, où Réel et Imaginaire manifestent la pulsion de mort qui est à l'œuvre. Compulsion de répétitions, pertes et séparations successives, destructivité et réactions thérapeutiques négatives renvoient à un indicible, mais aussi à un fort sentiment « d'impuissance », là où il faudrait sans doute entendre « de l'impossible » qui échappe nécessairement »<sup>588</sup>.

Dans cette perspective, il semble que, sans le désir d'autodestruction, Isabelle Eberhardt, en se livrant à la solitude la plus amère en terre étrangère, ne saurait connaître le sens de la jouissance de la formation de son caractère qui « *se forme et s'affirme justement tel [qu'elle] le vou[lait]* »<sup>589</sup>. C'est de cette manière que l'errance dans le « Dar el Islam » devient pour elle salvatrice « *des limbes du passé* »<sup>590</sup> ; elle est sûre de « *devenir quelqu'un* »<sup>591</sup> d'autre et, par conséquent, quelqu'un de nouveau et de meilleur.

Cet attachement pour l'errance est lié en outre au désir d'une transformation sans laquelle il lui serait difficile de trouver un équilibre pouvant l'aider à cet

---

<sup>586</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 47

<sup>587</sup> Françoise HACCOUN « *Sujets en errance et institution* », op. cit.

<sup>588</sup> J. LACAN, « *L'errance, une jouissance sociale* », URL : <https://www.cain.info/revue-analyse-freudienne-presse-2002-2-page-90.htm>, consulté le 25/03/2018.

<sup>589</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 16

<sup>590</sup> Ibid., p. 16

<sup>591</sup> Ibid., p. 16

effet. De fait, il est difficile d'imaginer Isabelle Eberhardt loin du désert, loin de sa terre de prédilection, le « Dar el Islam »<sup>592</sup>, privée de son unique jouissance car, « *dans l'égarement de notre jouissance*, affirme Lacan, *il n'y a que l'Autre qui la situe* »<sup>593</sup>. Les *Journaliers* témoignent d'ailleurs de son grand abattement suite à son expulsion après le procès de Béhima<sup>594</sup>. Ainsi regrette-t-elle son paradis perdu, le désert :

« Mais qui me rendra mon Souf éternellement ensoleillé, et les blanches zaouïas, et les calmes demeures à coupoles grises, et l'horizon infini des sables ?... Et tout ce qui fut le décor de cette dernière demi-année de vie là-bas, au prestigieux désert ? ». <sup>595</sup>

Son retour à « Dar et Islam », sa terre d'adoption, est pour elle une régénérescence, un nouveau souffle empli d'une sensation « *de bien-être et de soulagement immense* ». En effet, « *la vie au grand air et la simplicité des choses ambiantes commencent à me rendre les forces que j'avais achevé de perdre durant le long et douloureux exil à Marseille. De plus, l'intellect se réveille également* »<sup>596</sup> dit-elle. Cette corrélation osmotique avec l'espace retrouvé traduit nettement un certain équilibre psychique chez Isabelle Eberhardt, exprimé par les sensations de bien-être et d'éveil intellectuel.

### **L'errance comme retour aux « âges abolis »<sup>597</sup>**

Isabelle Eberhardt trouve dans la vie nomade une façon de vivre qui est en adéquation avec sa soif de liberté. Ce sentiment de liberté prend sa source dans l'immensité du désert qu'elle considère comme un refuge pour son âme troublée et constamment inquiète : « *Tant qu'il y aura l'immensité superbe du Sahara, j'aurai un refuge où mon âme trop tourmentée pourra se reposer des mesquineries de la vie moderne* ». <sup>598</sup> Cependant, pour vivre libre, il faut, selon elle, se détacher de la civilisation, source de bassesse et de médiocrité, et s'ancrer dans l'espace originel de l'être, le désert. L'idée de se fixer dans le désert indique

---

<sup>592</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt pour désigner l'Algérie, par opposition à l'Occident

<sup>593</sup> Françoise HACCOUN, « *Sujets en errance et institutions* », op. cit.

<sup>594</sup> Isabelle Eberhardt a été victime d'une agression commise par un fanatique d'une confrérie rivale.

<sup>595</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 138

<sup>596</sup> Ibid., p. 138

<sup>597</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt désignant le caractère primitif du désert

<sup>598</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 116

nettement qu'elle est en quête d'un monde différent, un monde sans mutation et fidèle à lui-même. Cette idée de fidélité peut être perçue comme un manque ressenti et exprime ainsi le désir de retrouver l'essence de l'être dans « l'être archaïque »<sup>599</sup>, comme le définit Gaston Bachelard : « *L'essence de l'être, c'est le bien-être enraciné dans l'être archaïque* ». <sup>600</sup>

Du point de vue d'Isabelle Eberhardt, le monde civilisé est synonyme de dépravation et de bassesse ; c'est pour cela qu'elle l'abhorre et qu'elle lui préfère le monde du désert, qui lui semble être resté immuable et inchangé et dans lequel elle trouve des réminiscences bibliques oubliées. Nous pouvons voir, à travers ce retour dans l'histoire, une quête de la pureté et de l'innocence que le monde moderne a perdues, comme le soutient Lacan : « *Le sujet dans l'errance s'identifie à ce besoin devenu pur, dénommé nu* »<sup>601</sup>.

Ainsi, dans sa quête spirituelle, l'âme d'Isabelle Eberhardt retrouve-t-elle l'esprit et la lettre du texte coranique qui bannit les excès de confort, de luxe et de jouissance ; elle veut être « *nomade et sans autre patrie que l'Islam.* »<sup>602</sup>. Errer, c'est se frotter aux rigueurs des climats comme à la brutalité ordinaire des gens. La vie nomade lui rappelle les premiers âges de l'humanité. Elle prend conscience, dans cette vie libre, du sens véritable de la vie dans ses rudiments premiers, une vie sans artifices et sans fioritures. C'est cette vie dont elle rêvait déjà toute petite, une vie en plein air, aux horizons changeants et inexplorés :

« Nomade j'étais quand, toute petite, je rêvais en regardant la route, la blanche route attirante qui s'en allait, sous le ciel qui me semblait plus éclatant, toute droite vers l'inconnu charmeur... Nomade je resterai toute ma vie, amoureuse des horizons changeants, des lointains encore inexplorés, car tout voyage, même dans les contrées les plus fréquentées et les plus connues, est une exploration ».<sup>603</sup>

Si Isabelle Eberhardt rend hommage à la vie nomade, c'est parce qu'elle symbolise la genèse du monde oriental, caractérisé par une vie comme aux temps primitifs de l'homme. Elle y trouve des variations de décors qui apaisent son âme d'artiste et de romantique. Ce changement permanent des lieux est un besoin

---

<sup>599</sup> Expression empruntée à Christophe Roncato

<sup>600</sup> Christophe RONCATO « *L'atopie et le processus de désencombrement* », op. cit.

<sup>601</sup> FRANCOISE HACCOUN « *Sujets en errance et institutions* », op. cit.

<sup>602</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 13

<sup>603</sup> Ibid., p. 231

vital, inhérent à sa nature, qui lui procure une ivresse sans égale : « *Chose étrange, le besoin fondamental de ma nature, c'est la variation des décors. Sans cela, la joie m'est fade, sans saveur, le bonheur se traîne monotone et insipide, et la douleur m'accable* ». <sup>604</sup>

A la sensation de bien-être que procure la variation de décors de la vie nomade, s'ajoute le caractère immense et infini de l'espace désertique qui lui donne l'impression de couler sans fin, provoquant en elle le sentiment d'être la femme la plus riche au monde : « *Le vagabondage, c'est l'affranchissement et la vie le long des routes, c'est la liberté* ». <sup>605</sup> C'est ainsi que, dans une exaltation épicurienne, Isabelle Eberhardt saisit chaque ivresse qui s'offre à elle dans la nature, sans nul regret : « *Jouissons du moment qui passe et de la griserie qui bientôt sera dissipée... La même fleur ne s'épanouit pas deux fois, et la même eau ne baigne pas deux fois le lit du même ruisseau* », <sup>606</sup> écrit-elle.

Cette sensation de « bon nirvana » dont jouit l'âme errante d'Isabelle Eberhardt semble impossible dans une « ville civilisée » où « *l'homme se cloue lui-même à la terre* » <sup>607</sup>. A cela s'ajoute « *la monotonie, la médiocrité des décors et des ambiances* » <sup>608</sup>. Tout ce dont elle a besoin, c'est d'errer dans le désert, immense et sans limites, un espace assimilable à son âme intrépide et assoiffée de liberté. Ainsi écrit-elle :

« Moi à qui le paisible bonheur dans une ville d'Europe ou du Tell ne suffira jamais, j'ai conçu, en une heure d'inspiration, le projet hardi, pour moi réalisable, de m'établir au désert et d'y chercher à la fois la paix et les aventures, choses conciliables avec mon étrange nature » <sup>609</sup>.

D'ailleurs, elle a une maison, un « home », mais elle « *ne [la] considère que comme un campement, puisqu'[ils doivent] l'échanger bientôt contre une autre* » <sup>610</sup>. Le besoin de changer est inhérent en elle ; c'est un besoin presque vital. Ce qui l'attire le plus dans la vie nomade, c'est de pouvoir changer de lieu tout le temps, sans prendre la peine de penser à se fixer un jour, car le fait

---

<sup>604</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 160

<sup>605</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 27

<sup>606</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 18

<sup>607</sup> Ibid., p. 144

<sup>608</sup> Ibid., p. 160

<sup>609</sup> Ibid., p. 78

<sup>610</sup> Ibid., p. 77

d'occuper un lieu trop longtemps devient vite pesant et ennuyeux : « *La monotonie, la médiocrité des décors et des ambiances, voilà l'ennemi* »<sup>611</sup>. De fait, les bédouins – ces nomades par excellence – lui rappellent ces peuples bibliques parce qu'ils n'ont pas changé d'un iota par rapport à eux, en dépit des sollicitations de l'ère moderne. C'est une sorte de retour aux origines, un retour à la vie simple et authentique. Ainsi le nomadisme l'aide-t-il à surmonter son exil, sa solitude et ses problèmes.

Intrépide et aventurière, Isabelle Eberhardt aime dormir seule sur les dunes ou à même la terre pour contempler les constellations, admirer les couchers et les levers du soleil. Dans le récit de vie « *Sous la dune* », elle révèle ses ivresses intenses quand elle dormait sur le sable, ainsi que la paix spirituelle et la sensation de bien-être qu'elle y éprouvait. Tout au long de sa vie dans le désert, Isabelle Eberhardt a vécu sans toit ; toutes les maisons qu'elle occupait, c'était toujours pour une courte durée en raison de la monotonie qu'elle ressentait. Ainsi écrit-elle dans sa nouvelle « *Le Vagabond* », à travers laquelle Isabelle Eberhardt se dévoile : « *Il s'abandonnait à la douceur infinie de s'endormir seul, inconnu parmi les hommes simples et rudes, à même la terre, la bonne terre berceuse, en un coin de désert qui n'avait pas de nom et où il ne reviendrait jamais* ». <sup>612</sup>

Isabelle Eberhardt, ou Si Mahmoud, est ce poète ambulant, nomade romantique et tourmenté à qui il arrive de quitter son logis subitement, uniquement pour s'adonner à son passe-temps préféré, les chevauchées effrénées. Isabelle Eberhardt aime les sensations fortes que celles-ci lui procurent. Son seul et unique compagnon de route est « Souf », son fidèle cheval : « *Je fais de longues promenades solitaires sur mon brave Souf, qui devient décidément un excellent cheval, énergique et vite* ». <sup>613</sup> Combien de fois d'ailleurs, elle a dû quitter Slimane, qu'elle aime par-dessus tout et qu'elle ne voit que rarement, pour s'éclipser dans la nature et s'adonner à ces courses folles. Il lui arrive aussi de traverser des dunes, des oasis, des tribus, et parfois des contrées lointaines,

---

<sup>611</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 160

<sup>612</sup> Leila SEBBAR « *Isabelle Eberhardt : Isabelle Eberhardt l'Algérien* ».URL : [https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1988\\_num\\_39\\_1\\_1775?q=leila+sebbar](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_39_1_1775?q=leila+sebbar) consulté le 11/08/2017

<sup>613</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op-cit, p281

pour finir égarée. Puis quand le sommeil s'invite à elle, même dans les endroits les plus impensables, elle y cède sans crainte. Leila Sebbar la décrit en ces termes poétiques, en hommage à sa grande simplicité :

« Elle dort sur le sol, près du feu, à El Méryer,  
Elle dort sous les arcades à El Hamel,  
Elle dort sur la terre sèche et chaude dans le Hodna,  
Elle dort sur une natte devant le café maure saharien de Ben Zireg,  
Elle dort sous un grenadier à Ain Sefra,  
Elle dort dans le sable blanc d'El Oued ». <sup>614</sup>

En guise de conclusion, nous pouvons dire que l'errance d'Isabelle Eberhardt dans le désert traduit une forme d'égarement liée à ses origines et à la perte des membres de sa famille. Nous avons vu qu'au début, l'errance d'Isabelle Eberhardt était involontaire, mais elle va évoluer vers une forme d'errance volontaire et recherchée. C'est aussi une quête de désenclavement traduisant son désir de sortir de la servitude imposée dans les villes modernes. Ainsi, Isabelle Eberhardt trouve-t-elle dans la vie nomade une liberté sans bornes que la vie « civilisée » ne pourrait jamais lui offrir. De fait, elle refuse d'avoir un point fixe, une maison, comme tout le monde : « *J'ai renoncé à avoir un coin à moi en ce monde, un home, un foyer, la paix, la fortune. J'ai revêtu la livrée parfois bien lourde du sans-patrie. J'ai renoncé au bonheur de rentrer chez soi, le repas et la sécurité* ». <sup>615</sup> Elle préfère vivre une vie libérée des codes sociaux, une vie aventureuse et chargée des émotions que peut procurer chaque escale, une vie de variation de décors et de nouveautés. La routine est son pire ennemi, car elle « *est monotone et sans variations sensibles* » <sup>616</sup>.

Son errance traduit une quête de transformation et de retour à la vie primitive, aux « âges abolis » <sup>617</sup> ; elle indique également qu'elle est en quête permanente de l'essence de l'être et de son état originel. Dans cette vie en plein air, Isabelle Eberhardt retrouve la genèse du monde et retrouve un monde primitif, authentique, fidèle à lui-même et dépouillé des artifices observés dans les villes civilisées. Cette vie partagée avec les nomades la rapproche davantage de l'humanité et de Dieu.

---

<sup>614</sup> Leila SEBBAR, « *Isabelle Eberhardt : Isabelle Eberhardt l'Algérien* », op-cit.

<sup>615</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 17

<sup>616</sup> Ibid., p. 76

<sup>617</sup> La nature primitive du désert

Ainsi, par le mouvement de la marche, Isabelle Eberhardt commence-t-elle à se reconstruire grâce au travail intérieur conforté par son isolement. Par le biais du nomadisme, elle apprend à mieux apprécier chacun des moments passés dans le Sahara immense et paisible. La présence de paysages multiples aux couleurs variées lui révèle la beauté divine et lui fraie aussitôt une voie vers la transcendance.

#### **4.4. L'errance psychologique d'Isabelle Eberhardt**

Les écrits d'Isabelle Eberhardt sont le fruit de ses errances. En effet, nous pouvons y voir comme la quête d'une identité, la recherche d'un repère pouvant la guider vers une voie authentique et sûre. Isabelle Eberhardt se retrouve, du jour au lendemain, sans filiation authentique, sans mémoire familiale et sans un patrimoine qui la reliait à une terre, à une langue, à une religion. Elle assiste à la dispersion de sa famille : mort tragique d'un frère, disparition de la sœur, engagement du frère « bien-aimé » dans la légion à Sidi-Bel-Abbès, mort de la mère bien aimée, disparition du tuteur. Isabelle Eberhardt décide donc de rompre avec son passé tragique et choisit l'exil dans l'espoir de trouver une terre accueillante et une famille chaleureuse pouvant remplacer celle qu'elle a perdue, une religion qui apaiserait les angoisses de son âme tourmentée et une voie qui la guiderait vers un Dieu, non le « Dieu vengeur » de la Bible, mais un Dieu clément et aimant.

Ainsi, d'errance en errance, Isabelle Eberhardt finit-elle par trouver sa voie et se forger une identité qui donnerait un sens à sa vie, comme l'atteste ce passage du troisième journalier : « *Je sens bien que ce n'est encore que l'aube de la vie nouvelle* »<sup>618</sup>. En effet, elle était telle une âme errante perdue parmi les décombres de son existence et elle voit soudain surgir des ténèbres trois éléments salvateurs qui changeront à jamais le cours de son existence : Slimane Ehni, sa passion ardente, la Qadriya, sa confrérie soufie, et Béhima, le trauma qui la conduira vers la voie de l'illumination. Voici ce qu'elle écrit à ce propos dans *Journaliers*, sous forme de note en marge :

---

<sup>618</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 168

« En souvenir de ce 19 juin 1900, date fatidique. Et voici comment inconsciemment, par une inspiration certes, s'est décidé mon sort, comment tout-à-coup, surgissant des ténèbres de mon âme d'alors, m'est apparue la voie à suivre, celle qui devait, des mois plus tard, aboutir au jardin du Bir-Azéir, à Slimane parmi les *khouan* <sup>619</sup>, à Béhima et au salut. 23 juillet 1901 ». <sup>620</sup>

Par ailleurs, il faut savoir que ce changement de vie est recherché et voulu de toute son âme afin d'apaiser ses traumatismes. En fait, elle n'est point dans le reniement de ses origines mais dans la recherche avide d'une nouvelle vie, antinomique, si démunie soit-elle, d'un exil heureux et ressourçant. Selon Leila Sebbar, Isabelle Eberhardt « *n'est pas dans la nostalgie de l'exil, elle serait plutôt dans la nostalgie de ce qu'elle n'a pas connu* »<sup>621</sup>.

Néanmoins, dans cette marche vers l'inconnu, le souvenir d'un être aimant ne cesse de la pourchasser tout au long de sa quête ; c'est le souvenir de « l'Esprit blanc »<sup>622</sup>, sa mère. C'est ce que nous tenterons d'expliquer en détail dans la suite de ce chapitre.

#### 4.4.1. L'être en manque de la mère

Étant une « *fillette du hasard..., élevée au milieu de l'incrédulité du malheur* » <sup>623</sup> et n'ayant jamais connu son père, Isabelle Eberhardt vit dans l'angoisse de perdre le seul lien qui lui reste, sa mère, qui finira par disparaître elle aussi. Isabelle Eberhardt vivra dès lors dans une perpétuelle errance vers ce qu'elle ignore, jusqu'au jour de son adhésion au soufisme, qu'elle considère comme « le retour à l'équilibre ». Étudier les rapports qu'Isabelle Eberhardt entretenait avec sa mère n'est pas chose aisée du fait qu'elle y fait très peu allusions. En effet, la perte de sa mère est vécue comme un traumatisme qui restera comme une douleur insurmontable et créera rapidement un vide béant en elle, la plongeant dans une mélancolie sans fin. Cet état assombrit un peu plus

---

<sup>619</sup> Membres de la confrérie soufie

<sup>620</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 32

<sup>621</sup> Leila SEBBAR, Isabelle Eberhardt, *Isabelle Eberhardt, l'Algérien*, Les cahiers du Grif, n°39, recluses vagabondes, p99.

URL: [https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1988\\_num\\_39\\_1\\_1775?q=leila+sebbar](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_39_1_1775?q=leila+sebbar) Consulté le 11/08/2017.

<sup>622</sup> Nom donné par Isabelle Eberhardt à sa mère après son décès.

<sup>623</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 92



son âme, entraînant une perte de goût et une atonie qui caractérisent son état, ce que Michael Barelle décrit ainsi :

« Qui perd goût à la vie suite à sa perte d'objet d'amour. (...) Objet (...) affectionné, lui conférant une importance dont le degré semble prendre de l'ampleur après la perte. Dans le cas de l'objet 'personne', le sujet lui a voué un attachement (...) conduisant à la déception après son départ »<sup>624</sup>.

Dès qu'elles touchent le sol algérien, à Annaba, première escale dans la terre de « Dar el Islam », Isabelle Eberhardt et sa mère décident d'adopter un petit indigène orphelin. Cette attitude montre que toutes les deux ont le même désir de faire du bien et d'aider les déshérités, une entreprise qu'elle continuera plus tard dans sa « grande errance » dans le désert, comme elle le confie à son ami Ali Abdelwehab : « *Je vais habiter dans la ville arabe. Nous n'aurons*<sup>625</sup> *point de colocataires et vivrons seuls avec un petit Kabyle* »<sup>626</sup>.

Bien que sa mère ne soit pas souvent évoquée, quelques éléments récoltés dans ses écrits intimes indiquent que la relation d'Isabelle Eberhardt avec elle était quasi fusionnelle et basée sur la confiance et la complicité. Contrairement aux mœurs de l'époque, Natalie de Moerder, la mère d'Isabelle Eberhardt, accorde une certaine liberté aux amours de sa fille : « *Ma mère nous laissait libres, pour ne point nous causer de chagrin* »<sup>627</sup>. De plus, elle trouve chez cette mère, conciliante et réconfortante, un soutien moral qui la maintient. C'est pour elle une véritable amie, comme l'atteste ce passage tiré d'une correspondance adressée à son ami Ali Abdelwehab : « *Ma mère était pour moi le seul soutien moral, la seule amie sincère et vraie* »<sup>628</sup>. Cette fusion est décelable quand il s'agit de réprimander « Augustin », le demi-frère d'Isabelle Eberhardt, pour sa mauvaise conduite, ou de l'aider à payer ses innombrables dettes, et ce à l'insu de Trochimowsky. Ainsi lui écrit-elle : « *Non, tu ne dois pas revenir ici. (...)*

---

<sup>624</sup>Michael BARELLE « *La perte de relation de l'objet d'amour* ».

URL :[http://www.michaelbaralle.fr/fichiers\\_site/a2601psy/contenu\\_pages/La%20perte%20de%20relation%20de%20l%20objet%20d%20amour%20-%20Michael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf](http://www.michaelbaralle.fr/fichiers_site/a2601psy/contenu_pages/La%20perte%20de%20relation%20de%20l%20objet%20d%20amour%20-%20Michael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf). Consulté le 16/12/2017

<sup>625</sup> Le pluriel renvoie à Isabelle Eberhardt et à sa mère

<sup>626</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit, p. 105

<sup>627</sup>Ibid., p. 88

<sup>628</sup> Ibid., p. 136

*Maman est absolument d'accord avec moi. (...) Vava ne saura jamais rien de ces 117 Frs qui auraient grevé ta dette et que maman payera en sourdine* <sup>629</sup> ».

Isabelle Eberhardt, étant très proche de sa mère et veillant sur sa sérénité, remarque que cette dernière se fait beaucoup de soucis pour son fils Augustin, engagé dans la légion étrangère en Algérie. Pour la rassurer sur ses angoisses, Isabelle Eberhardt écrit à son frère et lui demande d'écrire rapidement à sa mère pour lui donner de ses nouvelles, un geste qui traduit sa bienveillance : « *Mais écris à la Mère que tu ne veux pas rentrer, sinon les querelles et les discussions à ton sujet ne cesseront jamais* ».<sup>630</sup> Elle insiste encore sur ce sujet dans la lettre suivante : « *Enfin, dépêche-toi d'écrire à Maman pour lui signifier ta décision. (...) Réponds-lui vite et sérieusement surtout* » <sup>631</sup> ; ou encore : « *Réponds vite à maman* » <sup>632</sup>.

En plus de cette bienveillance, Isabelle Eberhardt semble partager les peines de sa mère à propos des malheurs d'Augustin ; elle se dépêche de lui écrire : « *Maman est dans des transes terribles à cause de ton silence si long. Je ne vis plus moi aussi...* »<sup>633</sup> ». Quand Augustin envoie une lettre à sa mère, celle-ci est heureuse, et sa fille semble partager ce même bonheur, comme l'atteste ce passage : « *Hier soir, maman a reçu ta lettre. C'était une joie pour nous tous* »<sup>634</sup> ».

A la lumière de tout cela, on voit bien le profond attachement et le grand dévouement qui unissent Isabelle Eberhardt à sa mère. De ces sentiments, naît la peur de la perdre quand elle la voit souffrante et alitée, peu de temps après leur installation à Bône. Au fond de son trouble, Isabelle Eberhardt commence à prier dans sa langue d'origine, le russe, dans l'espoir que sa mère se sorte d'affaire. On peut interpréter ce geste comme une attitude qui relève de l'inconscient en tant que « primitif conservé »<sup>635</sup> qui fait affleurer subitement à la surface des mots

---

<sup>629</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*. op. cit., pp. 16-17.

<sup>630</sup> Ibid., p. 52

<sup>631</sup> Ibid.

<sup>632</sup> Ibid., p. 28.

<sup>633</sup> Ibid., p. 44.

<sup>634</sup> Ibid., p. 51.

<sup>635</sup> Expression empruntée à Freud, in « *L'Écoute de la parole* », de Dominique CLERC URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1285.htm>, consulté le 16/12/2017

après à une forte émotion, comme la peur par exemple ; c'est une attitude associée au « *refoulé [qui] attache le sujet à sa prime enfance* »<sup>636</sup>. Freud explique cette remémoration subite « *comme quelque chose déjà vécu mais refoulé* »<sup>637</sup>. Cette prière en russe s'inscrit, selon André Michels, dans la « métaphore de l'humeur »,<sup>638</sup> qui détermine l'acheminement de la langue. Le recours à cette langue d'écart, ajoute André Michels, « *est créateur de sens, de métaphore et par conséquent de vie, dans son rapport à la transmission. C'est dans cet écart, profondément juif, que Wolfson puise la force et l'élan qui lui permettent de résister à la maladie* ». <sup>639</sup>Isabelle Eberhardt puise ainsi sa force dans cette langue qui la lie directement à sa mère, une « *mère langagière autant que nourricière* »<sup>640</sup>, dit Lacan ; c'est une force et une résistance qui tiennent du discours de la mère, selon les termes lacaniens<sup>641</sup>. « *Elle est votre peau* »<sup>642</sup>, affirme à son tour Freud, ce qui signifie que nous y resterons attachés jusqu'à la fin. Au moyen de cette langue, Isabelle Eberhardt reste plus près du « *corps à corps, de la jouissance du maternel* »<sup>643</sup>. Cette force perd cependant de son effet dans le cas de la traduction car, selon Lacan, elle seule détient le pouvoir d'exprimer l'émotion plus que n'importe quelle autre. Lorsqu'elle priait, Isabelle Eberhardt ne savait pas, à ce moment là, quel Dieu il faudrait invoquer, celui des chrétiens ou celui des musulmans. Cela montre la grande confusion qu'il y avait en elle à ce moment, avant de prendre sa grande décision de s'égarer dans le désert pour chercher le véritable Dieu. Ainsi écrit-elle :

« Pour la première fois depuis longtemps, je m'étais souvenue de la langue jadis aimée de mon autre patrie... Et dans un atroce désespoir, je priais en russe... Et cependant, ce n'était ni le Dieu des orthodoxes, ni celui des musulmans, que

---

<sup>636</sup> Dominique CLERC « *L'Écoute de la parole* », op.cit.

<sup>637</sup> Ibid

<sup>638</sup> Ibid

<sup>639</sup> André MICHELS, « *Quête de la langue maternelle* », URL: <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2005-2-page-137.htm>, consulté le 16/12/2017

<sup>640</sup> J. LACAN, « *Langage comme langue maternelle* », URL: <http://www.spf.asso.fr/la-langue-maternelle.htm>. Consulté le 16/12/2017

<sup>641</sup> Dominique CLAIRS, « *L'écoute de la parole* », URL: <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1285.htm>, consulté le 16/12/2017

<sup>642</sup> J. LACAN, « *Langage comme langue maternelle* », op. cit.

<sup>643</sup> Elizabeth KALUARATCHIGE, « *La langue maternelle* », l'exil et l'adolescente, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01470910/document> 16/12/2017

j'invoquais : c'était l'inconnu, terrible et tout puissant, c'était ma destinée sombre et menaçante ».<sup>644</sup>

Après ce moment d'égarement, Isabelle Eberhardt semble se ressaisir et s'orienter directement vers un seul Dieu, le Dieu du monde et de toute l'humanité, non pas « celui des orthodoxes » et encore moins le « terrible » Dieu des chrétiens, celui qu'elle a définitivement choisi, c'est le « *Dieu, vainqueur des deux mondes, le vrai Dieu* ».<sup>645</sup>

Sa mère n'apparaît que très rarement dans ses écrits ; tout ce que l'on sait d'elle, c'est qu'elle est constamment malade : « *Ma mère toujours malade* »<sup>646</sup>. Elle précise qu'elle souffrait d'une maladie appelée « pleurésie ». Elle mentionne son état de choc et son abattement physique suite à la mort de cette mère, car elle espérait tant qu'elle soit sauvée par le médecin ; c'est ce qu'elle raconte dans ses *Écrits intimes* :

« Je m'étais affalée sur la balustrade de la colonnade inférieure et je ne bougeais pas, prise soudain d'une faiblesse immense, le cœur palpitant, une nausée me remontant à la gorge. Ma tête roulait, inconsciemment, d'une épaule à l'autre. Le médecin, effrayé, me soutint, sans quoi je serais tombée à la renverse. Je restai inerte, sans force, quoique ne perdant point conscience : l'affreuse pensée ne me quittait pas. Torturant indiciblement mon cerveau comme un clou ardent qu'on m'eût enfoncé dans le crâne et qu'ont eût tourné, lentement, le poussant toujours plus avant dans la substance sensitive de mon être. Aucune larme, aucune exclamation ne venait exhiler ma souffrance, la soulager en lui donnant une expression extérieure. Je ne comprenais pas les paroles du bon docteur qui me gardait dans ses bras, essayant en vain de remonter mon courage ».<sup>647</sup>

Isabelle Eberhardt ne s'arrête pas là, elle a besoin d'exprimer, tel un besoin impérieux, son émotion et de décrire cet instant où elle réalise que sa mère est bel et bien morte. Cette envie de raconter cet événement triste vise à trouver dans l'autre des mots bienfaisants permettant d'alléger sa douleur. Ainsi écrit-elle à son ami et confident Ali :

« Couchée sur le lit, les bras croisés sur la poitrine, la tête voilée de blanc suivant l'usage musulman, elle gisait... Une étrange fermeté me vint : je m'approchai et soulevai le voile. La face était d'une blancheur de cire, les yeux clos, les lèvres à peine distendus en un sourire. Un grand rayonnement de joie céleste et de paix semblait auréoler son front charmant, sous les boucles teintées au henné... On l'avait coiffée d'une chechiya de velours bleu et rouge, avec un mouchoir de soie

---

<sup>644</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 126

<sup>645</sup> Ibid., p. 188

<sup>646</sup> Ibid., p. 82

<sup>647</sup> Ibid., p. 127

bleue à longue franches d'argent. Je me suis laissée choir à genoux près d'elle et je la touchai : elle était déjà figée dans la raideur glacée de la mort ». <sup>648</sup>

Isabelle Eberhardt trouve une consolation auprès de son ami Ali Abdelwehab : *« Je crois avoir trouvé en vous un cœur vraiment fraternel et très apte à sentir la douleur d'un autre cœur »*.<sup>649</sup> La présence de cet ami en ces moments de douleur est un élément participant au mécanisme de la cure que l'on peut expliquer par le nombre élevé de lettres échangées en cette période de deuil. De fait, elle trouve en lui l'ami dévoué, le frère et le confident ; il fait ainsi partie de ce processus de compensation.

Par ailleurs, la séparation d'Isabelle Eberhardt d'avec sa mère est un moment très dur, un déchirement de tout son être et la pire de toutes les souffrances qu'elle ait pu vivre jusque-là, comme en témoignent ces mots de sa lettre à Ali : *« J'avais ressenti en cet instant l'ultime déchirement, la plus intense douleur dont soit capable mon cœur. Oh, certes, jamais plus je ne connaîtrai une semblable torture, jamais ! »*<sup>650</sup> Dans la même lettre, elle donne plus de détails sur cette journée qui restera gravée dans sa mémoire, notamment le souvenir de l'enterrement selon le rite musulman : *« Les tolbas posèrent la forme blanche sur une grande couverture et, comme une masse, l'emportèrent, tandis que leurs chants s'élevaient, plus solennels »*<sup>651</sup>. Ce besoin d'exprimer la douleur de la séparation par des mots agit comme une cure, une libération, un apaisement.

Le refus d'accepter la mort de sa mère concourt à l'expression d'un deuil sans fin. « L'esprit blanc » la hantera longtemps : *« Tant que je vivrai, je verrai la longue chose sous son voile parmi les voiles blancs et les burnous multicolores des tolbas, disparaître au tournant de la rue »*<sup>652</sup>. Le souvenir du cimetière musulman où « l'Esprit blanc » repose à jamais est ressuscité à chaque fois qu'elle évoque Bône. Elle va jusqu'à demander à tous ceux qu'elle connaît et qui iraient à Bône, notamment Slimane, d'aller au cimetière musulman afin de faire une prière pour sa mère tant aimée. Par ailleurs, dans ses moments de détresse,

---

<sup>648</sup> I.EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 128

<sup>649</sup> Ibid., p. 77

<sup>650</sup> Ibid., p. 128.

<sup>651</sup> Ibid., p. 129

<sup>652</sup> Ibid., p. 189.

Isabelle Eberhardt ne désire qu'une chose, c'est d'être enterrée à côté de sa mère, comme elle le dit dans cette correspondance à Ali : « *Je serai auprès de la tombe de ma mère aimée à jamais* »<sup>653</sup> ; ou bien : « *Je voudrais que ma dépouille fût mise dans la terre rouge de ce cimetière de la blanche Annaba où elle dort* ». <sup>654</sup> Ces propos révèlent qu'elle ne connaîtra le repos que lorsqu'elle la rejoindra.

Après la perte de sa mère, son « *seul soutien moral* »<sup>655</sup>, Isabelle Eberhardt sombre dans la mélancolie : « *Je suis dans la détresse la plus affreuse* ». <sup>656</sup> Cette dépression lui fait perdre alors tout « *l'attrait pour le monde extérieur* » car sa « *mélancolie tourne autour de cet objet d'amour et de sa perte* » <sup>657</sup>. Avec la perte de « l'objet d'amour », Isabelle Eberhardt réalise qu'elle a perdu également sa force, son envie de vivre, son bonheur. Robert Burton explique en ce sens :

« Il arrive souvent aux mélancoliques des choses de ce genre : ils sont parfois taciturnes, solitaires, recherchent les lieux déserts ; ils se détournent des hommes, regardent leur semblable en étranger : mais il arrive aussi à ceux qui se consacrent à la sagesse de perdre toutes les autres préoccupations par l'état de la sagesse ». <sup>658</sup>

Ainsi Eberhardt s'isole-t-elle de la société et s'adonne-t-elle à la méditation à défaut de consolation. Mais ce qu'elle ignore probablement, c'est qu'avec cette attitude, elle s'exerce inconsciemment à l'une des pratiques soufies : voir le divin à travers le voile de la nature, ce qui préparera son entrée dans cette confrérie :

« Je n'y connais (à la souffrance) d'autre remède que la contemplation muette de la nature, loin des hommes, face à face avec celui qui n'a rien créé de mal et qui, en somme, est le seul unique refuge des âmes en détresse ». <sup>659</sup>

C'est donc au moyen de l'observation de mère Nature qu'Isabelle Eberhardt cherche à colmater le vide abyssal laissé par la mort de sa mère, car « *la nature est une projection de la mère* »<sup>660</sup>, dit Gaston Bachelard. L'image de la nature intervient dès lors comme une cure participant au processus de compensation. Gaston Bachelard écrit en ce sens :

---

<sup>653</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 244

<sup>654</sup> Ibid., p. 269

<sup>655</sup> Ibid., p. 136

<sup>656</sup> Ibid., p. 138.

<sup>657</sup> Michael BARALLE, « *La perte de relation de l'objet d'amour* », [http://www.michaelbaralle.fr/fichiers\\_site/a2601psy/contenuMichael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf](http://www.michaelbaralle.fr/fichiers_site/a2601psy/contenuMichael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf)  
Consulté le 17/12/2017

<sup>658</sup> Michael BARALLE, « *La perte de relation de l'objet d'amour* ». op-cit.

<sup>659</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 93

<sup>660</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 138

« Aimer une image, c'est toujours *illustrer* un amour ; aimer une image c'est trouver sans le savoir une métaphore nouvelle pour un amour ancien. Aimer l'univers *infini*, c'est donner un sens matériel, un sens objectif à l'*infinité* de l'amour pour une mère. Aimer un paysage *solitaire*, quand nous sommes abandonnés de tous, c'est compenser une absence douloureuse, c'est nous souvenir de celle qui n'abandonne pas... Dès qu'on aime de toute son âme une réalité, c'est que cette réalité est déjà une âme, c'est que cette réalité est un souvenir ». <sup>661</sup>

En effet, cet état d'isolement dans la nature indique une détresse intérieure, une profonde angoisse de vivre qui s'apparente à une névrose liée à « l'objet perdu », angoisse derrière laquelle il y a « *tout un monde d'espérances déçues, d'illusions mortes* »<sup>662</sup>. En psychanalyse, cette solitude dans un nouvel espace est expliquée comme un :

« mécanisme de défense qui consiste à isoler une pensée ou un comportement, pour éviter toutes connexions à d'autres pensées ou comportements. Il s'agit d'une rupture de la chaîne associative d'une pensée ou d'une action, avec ce qui la suit ou la précède dans le temps ». <sup>663</sup>

Isabelle Eberhardt espère, dans ce processus d'isolement, aboutir à une transformation pouvant l'aider à renouer avec elle-même et sauver son être de l'anéantissement. Il est vrai que sa solitude n'était pas volontaire mais contrainte ; en effet, cette solitude est accompagnée de nombreuses plaintes, à l'image de ce passage : « *Ainsi nomade (...) sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais* »<sup>664</sup>. Jack Messy considère que ce sentiment de solitude est engendré par la séparation d'avec l'objet affectif, la mère :

« Lors de sa conception et jusqu'à la naissance, l'enfant est lié à sa mère, il s'y confond. Ce lien matérialisé, je dirais même corporalisé par le cordon fœtal, est coupé. Plus rien ne retient l'enfant à la mère. Le voilà jeté dans les flots de la vie, ballotté entre le désir de voguer de ses propres ailes, seul, et de retourner s'accrocher à cette mère protectrice et dévorante. D'abord confondu à la terre-mère, puis presque île, le voilà en demeure de devenir île ou elle... De la coupure, il garde une souffrance qui se réveillera lorsqu'il devra affronter certaines séparations, pertes. Cette souffrance ou douleur originelle trouve sa représentation à partir du moment où l'enfant réalise tout à la fois sa séparation de la mère ou du monde extérieur, et sa constitution en tant que sujet. Sa douleur devient alors nostalgie ou douleur du retour. Lancés ainsi dans la vie dont le terme est la mort, à la fois seuls et retenus par des liens affectifs imaginaires, nous hoquetons entre le désir de constituer d'autres liens toujours plus forts, et de nous en débarrasser pour

---

<sup>661</sup> I. G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 139

<sup>662</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 09

<sup>663</sup> Jack MESSY, « *La solitude* », URL : <http://www.esform.net/publications-interventions-jack-messy/la-solitude.html>, consulté le 22/03/2018

<sup>664</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 13

réaffirmer notre toute-puissance, comme du temps où nous ne faisons qu'un avec la mère ». <sup>665</sup>

Quelques temps après la mort de sa mère et au fond de son égarement, elle écrit « *A la dérive* », une nouvelle qui la représente à travers le héros « Mahmoud », le pseudonyme qu'elle adoptera plus tard. Ce texte est inspiré par la mort de « l'Esprit blanc » <sup>666</sup>. Sa « dérive » semble avoir favorisé sa foi en l'Islam, comme l'atteste ce passage : « *De jour en jour, je deviens croyante et cela seul me soutient et m'élève au-dessus de toute la mer d'ennuis et de douleur où je vogue pour le moment, bien « à la dérive »*. <sup>667</sup>

### **Effondrement et autodéfense**

La séparation d'avec « l'objet perdu » se manifeste chez Isabelle Eberhardt sous la forme d'une angoisse permanente. Ce sentiment de sécurité éprouvé auparavant chez la mère devient, après sa disparition, un manque « incolmatable » qui provoque en elle un « *effondrement dans l'aire de la confiance, qui retentit sur l'organisation du moi* » <sup>668</sup>. Cet effondrement est nettement décelable dans ses correspondances : « *De jour en jour, ma tristesse augmente et je sens toujours cruellement le vide affreux qu'a fait dans ma vie la mort de maman* » <sup>669</sup>. D'ailleurs, elle opte souvent pour une autre expression, réitérée dans la signature de ses lettres, pour montrer qu'elle n'a plus de mère, plus de parents ; enfin, qu'elle est seule au monde : « *De la part de ta chère orpheline* » <sup>670</sup>. Quand le colmatage <sup>671</sup> commence à produire son effet, elle commence à voir le bout du tunnel et ses angoisses s'apaisent peu à peu : « *J'ai traversé plusieurs jours d'angoisse sombre, de rêve pesant. Puis, ça a commencé à s'éclaircir un peu* ». <sup>672</sup>

---

<sup>665</sup> Jack MESSY, « *La solitude* », op. cit.

<sup>666</sup> Le nom que lui attribue Isabelle Eberhardt après sa mort.

<sup>667</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 178

<sup>668</sup> Ibid.

<sup>669</sup> Ibid., p. 159

<sup>670</sup> Ibid., p. 421

<sup>671</sup> Procédé psychanalytique consistant à remplacer le vide laissé par « l'objet perdu » par une quelconque occupation, appelé également « compensation » ou « remplissage ».

<sup>672</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 196



Étant attentive à tout, elle cherchera la signification de chaque chose qui lui arrive. Ainsi, elle interprétera par exemple l'agression de Béhima comme un signe d'amour de Dieu pour elle. Il en est de même pour la sépulture musulmane de sa mère qu'elle verra comme un appel de Dieu pour se tourner vers lui : « *La sépulture musulmane de maman est un signe d'Allah nous ordonnant de nous tourner vers le bienheureux prophète Koraïchite* »<sup>673</sup>. Pour Isabelle Eberhardt, rien n'arrive par hasard ; tout est orchestré par la volonté divine.

#### 4.4.2. Le vide et le processus de remplissage

Dans ce processus de remplissage<sup>674</sup>, Isabelle Eberhardt s'occupe de son frère, comme elle l'a promis à sa mère, et veille à ce qu'il ne manque de rien : « *J'ai juré à Maman de secourir Augustin* »<sup>675</sup>. Cette attitude concourt à une sorte de résurrection de la mère. En effet, Isabelle Eberhardt essaye de satisfaire à ses désirs, comme si elle était toujours présente, en tenant sa promesse. Et c'est dans cette perspective qu'elle va poursuivre l'œuvre de bienfaisance initiée par sa mère à travers le projet de fondation d'une école coranique pour filles à Tunis :

« Je viendrai à Tunis où je tenterai de fonder ce que le cheikh cadi de Bône me conseillait de fonder là-bas : une école coranique pour les petites filles, avec une classe élémentaire de français, l'écriture et la lecture arabes, des rudiments d'histoire musulmane, le tout dans l'esprit islamique le plus ardent, certes ». <sup>676</sup>

Cette école ne verra cependant jamais le jour. La suite des événements va prendre une tournure dramatique avec la trahison d'une personne qu'elle aimait tant, son ami Ali Abdelweheb. Elle décide alors de quitter définitivement Tunis et d'oublier cet « ami », comme en atteste ce passage :

« Moi étant privée de la société du seul homme que j'aime, je ne veux plus me mêler de rien, et je ne reviendrai plus à Tunis. Inutile de me chercher ici, endroit que je quitte demain à l'aube pour me rendre très loin... ». <sup>677</sup>

On peut interpréter ce départ vers des lieux lointains comme une fuite nécessaire pour faire le « vide » dans le grand Vide du désert algérien. Elle fuit pour oublier son passé houleux et ses échecs sentimentaux, comme en témoigne

---

<sup>673</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 142.

<sup>674</sup> Équivalent de « colmatage » en psychanalyse

<sup>675</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 138.

<sup>676</sup> Ibid., p. 147

<sup>677</sup> Ibid., p. 262

ce passage : « *Je suis venue ici pour fuir les décombres d'un long passé de trois années qui vient de s'effondrer, hélas, dans la fange et si bas, si bas* »<sup>678</sup>.

Ce vide, auquel nous consacrerons une partie importante de notre travail est le moteur de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt en vue de colmater le vide existentiel qu'elle ressent. Pour conduire méthodiquement notre analyse, nous devons expliquer le mot « vide » d'un point de vue psychanalytique. Nous nous référerons, pour les besoins de notre argumentation, aux théories développées principalement par Freud et Lacan.

Le vide, selon la conception lacanienne, se manifeste par le langage qui exprime le trauma de l'absence douloureuse. Il contient, selon lui, « *une énergie qui pousse et qui fait sortir le sujet de l'impasse du désir de l'autre par le biais du langage* »<sup>679</sup>. Ce faisant, pour colmater cette brèche, ou plus précisément pour combler cette absence par une recherche de « l'objet perdu », le sujet s'engage inconsciemment dans un processus de « remplissage », comme le potier qui « *confectionne le vase, créant un vide central et introduisant ainsi la possibilité de le remplir ; il y a donc identité entre le façonnement du signifiant et l'introduction dans le réel d'une béance, d'un trou* »<sup>680</sup>. Selon J.B. Pontalis, dans sa préface à *Jeu et réalité*, lorsque ce vide s'installe, il peut prendre la forme d'une « *brèche incolmable ou [d']un abîme sans fin* »<sup>681</sup>, se manifestant par une mélancolie interminable. Il semble néanmoins que le sujet qui souffre de cet effondrement, suite à la perte de « l'objet perdu », puisse réagir inconsciemment pour éviter un anéantissement total de son moi. Le sujet développe alors une stratégie en recourant au transfert ; il s'agit là d'une sorte de moteur de

---

<sup>678</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 12

<sup>679</sup> Vanessa LALO, « *Le vide en psychanalyse* », URL : <http://vanessalalo.com/wp-content/uploads/2011/12/Le-Vide-en-Psychanalyse.pdf>. Consulté le 17/12/2017

<sup>680</sup> Elisabeth DE FRANCESCHI, « *A gorge dénouée 1 : le vide, entre la mort et la vie* », URL : <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/40-BF41.04Franceschi.pdf>. Consulté le 17/12/2017

<sup>681</sup> Vanessa LALO, « *Le vide en psychanalyse* », op. cit.

résistance, présenté par Freud comme « *une solution différente* »<sup>682</sup> offrant une cure au mal dont souffre le sujet.<sup>683</sup>

Ce vide se met en place à partir du moment où le sujet prend conscience que le cours de sa vie aurait pu être meilleur s'il n'y avait pas eu cette perte qui cause ce vide. Autrement dit, l'être humain a beau être visionnaire, il ne peut maîtriser les aléas et les mystères de la vie, d'où la sensation d'avoir ou de devoir rater quelque chose de « bénéfique », donc de positif. D.W. Winnicott explique cet état en ces termes : « *Pour le comprendre, ce n'est pas au traumatisme qu'il faut penser, mais au fait que là où quelque chose aurait pu être bénéfique, mais que rien ne s'est produit* ». <sup>684</sup>

Ce vide laissé par l'absence de l'objet perdu s'apparente à un blanc, à une « non existence » que nous pouvons comparer à une mort en soi ou une fin, comme en atteste ce passage des *Écrits intimes* : « *Voici donc la fin des fins, pour moi... Samedi 21 novembre 1897, maman est tombée malade d'une pleurésie (...) vers 10h 3/4, elle est morte* »<sup>685</sup>. Pour ne point s'anéantir complètement, Isabelle Eberhardt peut déployer de façon inconsciente un mécanisme d'auto-défense. Ce blanc, ou ce « *signe d'un appauvrissement psychique vient alors, selon Giovacchini, comme [une] défense contre la reconnaissance de cette dépendance anéantissante* ».<sup>686</sup> Car l'anéantissement de soi peut conduire à l'impossibilité de vivre après la disparition subite de l'objet aimé ; du coup, il peut acheminer le sujet vers un abattement total que seule la mort pourrait apaiser, comme en témoigne ce passage d'Isabelle Eberhardt :

« Il (le vide) en sera toujours ainsi. Certes la forme de ma douleur va se modifier insensiblement, mais l'essence en sera toujours vivante et ce mal ne sera guéri que le jour heureux où, moi aussi, je parviendrai au seuil de l'éternité ». <sup>687</sup>

Au cours de cette période, Isabelle Eberhardt ne songe qu'à la mort et les pensées suicidaires ne cessent de frôler son esprit. Ainsi écrit-elle :

---

<sup>682</sup> Sarah CHICHE, « *Qu'est ce que le transfert ?* », URL : [https://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-le-transfert\\_sh\\_31826](https://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-le-transfert_sh_31826). Consulté le 18/12/2017

<sup>683</sup> Même principe que le colmatage

<sup>684</sup> Vanessa LALO « *Le vide en psychanalyse* », op. cit

<sup>685</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 134

<sup>686</sup> Ibid., p. 134

<sup>687</sup> Ibid., p. 159

« Un épuisement nerveux extrême, une sombre mélancolie qui me ronge sourdement, mais sûrement. Encore quelques mois de cette vie, et il n'y a que deux issues : ou la déchéance ultime – la folie – ou le suicide ». <sup>688</sup>

Le choix est difficile mais ce qui semble évident, c'est qu'elle cherche dans la mort la fin de ses souffrances : « *A quand la paix de l'âme enfin ?* » <sup>689</sup>. Cet état psychique dans lequel elle se trouve est appelé par Freud « *l'angoisse de mort* ». Il surgit particulièrement dans les moments de séparation, d'abandon ou de rupture avec l'objet aimé. Freud le relie à « *l'angoisse de la naissance et à la détresse de la séparation d'avec la mère* » <sup>690</sup>. Il explique ce fait comme étant « *une fuite inconsciente dans la maladie* » <sup>691</sup> dans la mesure où « *le sujet cherche dans la névrose un moyen d'échapper à ses conflits psychiques* » <sup>692</sup>. Cela revient à dire qu'Isabelle Eberhardt cherche à éviter « *une situation conflictuelle génératrice de tension et à trouver, par la formation des symptômes, une réduction de [ces conflits]* ». <sup>693</sup>

Cette angoisse fera naître chez elle une sorte de paranoïa, une crainte démesurée de pouvoir un jour perdre également tous ceux qui lui restent, notamment Augustin, le fils adoré de sa mère : « *Il y aura dans quelque cimetière musulman d'Oranie une tombe en plus, celle de mon bien aimé frère, celle de celui qu'elle a le plus aimé sur la terre, plus que moi-même* » <sup>694</sup>. On peut lire ailleurs un autre propos relatif à cette même peur : « *Pour moi ta perte serait la ruine de toute espérance en ce monde* » <sup>695</sup>. En voyant son frère aller à la dérive, Isabelle Eberhardt tente de le sauver en sollicitant l'aide de son ami Ali Abdelwehab. Elle demande à celui-ci, dans l'une de ses correspondances, d'aider son frère en lui parlant de l'Islam car, selon elle, c'est le seul remède des âmes errantes :

---

<sup>688</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 213

<sup>689</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 41.

<sup>690</sup> Geneviève MOREL « *Le suicide est-il un acte ?* »

URL : <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2004-2-page-11.htm>, Consulté le 19/12/2017

<sup>691</sup> Patrick DE NEUTER « *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard* ».

URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2011-2-page-47.htm>

Consulté le 25/03/2018

<sup>692</sup> Ibid.

<sup>693</sup> J. LAPLANCHE & J.B. PONTALIS, « *Vocabulaire de la psychanalyse* »

URL : [http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche\\_et\\_pontalis/voc119.html](http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et_pontalis/voc119.html), consulté le 25/03/2018

<sup>694</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 138

<sup>695</sup> Ibid., p. 65

« Parlez lui de l'islam qu'il vénère au même degré que moi et conseillez-lui de se mettre sérieusement à l'étude de cette langue arabe qui, quand il la connaîtra, lui ouvrira les mêmes horizons d'espérances qu'à moi, par la connaissance de la sainte et vénérable religion que sa sœur est si près d'embrasser sincèrement ». <sup>696</sup>

Cependant, la nouvelle de son mariage avec Hélène, celle qu'elle nomme « Jenny l'ouvrière », plonge Isabelle Eberhardt dans une nouvelle dépression car elle sait au fond d'elle-même, que cette union ne fera qu'éloigner d'elle le dernier être qui la rattache à sa mère. Isabelle Eberhardt se retrouve ainsi seule :

« Maman est morte et son Esprit blanc a quitté pour jamais le monde terrestre dépravé et qui lui était étranger. Le vieillard penseur a aussi disparu dans les ténèbres de la tombe ; le frère ami est trop loin... Je suis seul, seul ! Pour toujours ». <sup>697</sup>

### **Le blanc et l'angoisse de vivre**

La mère représente l'image d'un équilibre tant physique que psychique et sa disparition cause alors un déséquilibre, une instabilité, une sorte de dysfonctionnement de l'équilibre initial, une « paralysie de la pensée », pour reprendre une expression d'A. Green. Ce dernier avance que le « blanc » provoqué par la disparition d'un être cher rappelle une « *impression de tête vide, de trou de l'activité mentale* » <sup>698</sup> qui pousse le sujet à vivre dans l'incapacité de vivre normalement et il peut, du coup, sombrer petit à petit dans une dépression profonde, le poussant à un isolement involontaire : « *Je resterai seule, il est vrai... Et c'est une chose terrible* » <sup>699</sup>. Dans ce « vide » qui l'enveloppe, Isabelle Eberhardt se trouve dans l'incapacité de lutter contre ses angoisses face au « blanc », défini par Green comme une « *zone grise, zone limite entre le blanc et le noir, comme interface de la séparation et représentant l'absence* » <sup>700</sup>, une zone recouvrant le vide, une « zone de brouillard » comparée à « *un film protecteur du néant* » <sup>701</sup>. Dans cette situation, l'équilibre du sujet se maintient mais il risque d'être brusquement rompu, « *l'équilibre n'y tenant qu'à un fil, et pouvant être*

---

<sup>696</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 104

<sup>697</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 104

<sup>698</sup> Ibid., p. 104

<sup>699</sup> Ibid., p. 102.

<sup>700</sup> Geneviève MOREL, « *Le suicide est-il un acte ?* »,

URL : <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2004-2-page-11.htm>, Consulté le 19/12/2017

<sup>701</sup> Ibid

brisé à tout instant »<sup>702</sup>. Ce blanc ouvre un abîme qui se manifeste sous forme d'une angoisse permanente chez le sujet, et ce malgré les efforts déployés pour le « colmatage », appelé également par Freud le « transfert ». C'est un mécanisme de remplissage qui opère à l'insu du sujet de façon à l'orienter vers quelque chose lui permettant de combler son vide. Selon Freud, ce mécanisme de colmatage, ou d'affermissement du moi, « vise un renforcement du moi en opposition aux pulsions amplifiées par la non présence vitale de Dieu »<sup>703</sup>. C'est ce que nous décelons d'ailleurs chez Isabelle Eberhardt : l'angoisse de vivre est quasi permanente et sans fin, comme elle le dit elle-même dans ce passage des *Journaliers* : « Une angoisse oppressante et le dégoût enfant »<sup>704</sup> ; ou dans celui-ci : « Le premier acte de la vie – pleurer... Et comme notre arrivée ressemble à notre départ, avec cette seule différence qu'à tout prendre, le départ est bien moins triste que l'arrivée, suivie de tant d'ennui et de souffrance ».<sup>705</sup>

Son angoisse de vivre après la mort de sa mère apparaît dans des correspondances où elle se dévoile plus intimement, à l'exemple de celle du 24 janvier 1898, adressée à Ali Abdelwehab : « Mon Dieu, deux mois tantôt, déjà, qu'Elle est couchée dans la terre !...Deux mois et, devant nous, toute l'éternité. Ô amère douleur qui m'a brisée pour toujours ! »<sup>706</sup> Même ses poèmes résonnent d'un ton lugubre et triste qui révèle son mal existentiel et son aspiration à la mort, comme nous pouvons le lire dans cet extrait :

« Tous les jours de notre vie furent rapides comme les flots  
A chaque heure notre chemin vers la tombe est plus court  
Verse donc camarade, la coupe de santé,  
Comment savoir ce qui reste devant nous ?  
Tu mourras ; on t'entertera ; tu ne te lèveras plus au festin des amis  
Donne-moi ta main, camarade ; buvons !  
Noyons dans le vin la séparation amère.<sup>707</sup>

<sup>702</sup> Geneviève MOREL, « Le suicide est-il un acte ? », op. cit.

<sup>703</sup> Ibid.

<sup>704</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 38

<sup>705</sup> Ibid., p. 39.

<sup>706</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 152.

<sup>707</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 41

## La cure par les mots

Le procédé de « remplissage » chez Isabelle Eberhardt se manifeste sous plusieurs formes parmi lesquelles l'écriture. En effet, Isabelle Eberhardt se consacre à cette entreprise en choisissant d'emblée une écriture intime, celle des « *Journaliers* ». Cette orientation vers une écriture autobiographique montre son besoin impérieux de dire sa souffrance pour évacuer son trauma. Cette écriture utilise « *la littérature comme consolation* »<sup>708</sup> ; c'est une cure du deuil pathologique, comme elle le souligne quelques jours après la perte de sa mère. Ce genre d'écriture est l'espace privilégié pour « ressusciter » sa mère à travers des souvenirs partagés. De cette manière, l'écriture devient comme un miroir où elle peut se voir et voir le changement en elle, comme en atteste ce passage : « *Je note le profond changement que le temps destructeur a accompli en moi depuis lors...* »<sup>709</sup>. Isabelle Eberhardt tend, de cette manière, à se reconstruire, à s'édifier grâce à la cure des mots, tout en s'auto-analysant. Des écrivains célèbres ont adopté la même méthode. Ainsi Kafka écrit-il : « *Je m'édifierai (...) tout comme un homme dont la maison est branlante veut en construire une solide à côté, si possible en se servant des anciens matériaux* ».<sup>710</sup> Albert Memmi, de son côté, écrit : « *On accumule livre sur livre pour essayer de se construire et de construire. (...) Pour m'alléger du poids du monde, (...) je commençai à écrire* »<sup>711</sup>. Isabelle Eberhardt va donc elle aussi tenter de se reconstruire par la voie de l'écriture. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, Isabelle Eberhardt se dirige vers l'écriture intime mais tente aussi d'écrire des fictions dans lesquelles elle insère son histoire et celle de sa famille. Ainsi, la figure de ses héros n'est-elle que la sienne qui reflète ses ambitions, ses amours perdues et ses douleurs. Nous pouvons expliquer ce recours à la fiction comme un besoin pour se révéler à elle-même. Cette identité dévoilée à travers ses nouvelles « *peut inclure le changement, la mutabilité dans la cohésion d'une vie* »<sup>712</sup>, comme le

---

<sup>708</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 126.

<sup>709</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 182

<sup>710</sup>Vanessa LALO « *Le vide en psychanalyse* », op. cit..

<sup>711</sup>Ibid.

<sup>712</sup>Ibid.

dit Paul Ricœur. Ses histoires se passent dans un univers « *changeant et mystérieux* » où « *le soleil peut être un remède aux malheurs* »<sup>713</sup>. La nature, sur laquelle nous reviendrons plus tard, joue elle aussi un rôle important dans ce processus de remplissage, car « *la nature est pour l'homme (...) une mère immensément élargie, éternelle et projetée dans l'infini* », <sup>714</sup> comme l'affirme G. Bachelard. Notons également que le récit autobiographique, genre privilégié par l'auteure, est précisément le lieu d'une auto-formulation identitaire, comme l'affirme Madeleine Ouellette-Michalska:

« L'autofiction peut aider au travail de rattrapage dans la nécessité de se créer un moi dynamique et cohérent sur les décombres d'identités perdues, chancelantes ou fragmentées. La fragilité identitaire pourra consolider l'individualisation de soi dans une activité créatrice qui permet d'inscrire son nom, sa fragilité, ses manques ou ses aspirations, dans un code symbolique pouvant lui donner voix et refuge. Écrire permet de se placer dans une structure d'identité en mouvement dont les paramètres échappent à la fixité. Réinvestir le passé afin de se l'approprier, donner un sens aux lieux, aux gestes et aux mots qui ont manqué est la tâche de toute écriture autobiographique ». <sup>715</sup>

En ce sens, Isabelle Eberhardt essaye de « maintenir » l'équilibre de son « moi » grâce à l'écriture. C'est pourquoi elle a besoin de mettre des mots sur ce qui la tourmente, car « *nommer, c'est déjà reconnaître* »<sup>716</sup>. De fait, le langage allège considérablement la souffrance existentielle. Selon Barthes, « *le Moi n'est rien d'autre que le produit du langage, l'être n'existe que par l'énonciation* »<sup>717</sup>. Lacan dit, de son côté, que « *c'est grâce au signifiant qu'on peut symboliser un vide et le transformer en un objet* ». <sup>718</sup> Autrement dit, sans le langage, le vide ne peut être symbolisé. Isabelle Eberhardt sans sa mère peut ainsi trouver dans la substance des mots la consistance qui lui fait défaut. Précisons qu'il s'agit ici de la consistance de l'équilibre mental en termes psychanalytiques. Les mots qui aident à ressusciter la mère perdue et à créer une sorte de substitut servent à la rendre vivante, comme le note Mélanie Klein : « *Le sentiment de vide intérieur*

<sup>713</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 70

<sup>714</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 138

<sup>715</sup> Citation empruntée à la thèse de Karla Cynthia Garcia Martinez, *Enjeux identitaires dans "Garçon manqué" et "Mes mauvaises pensées" de Nina Bouraoui*, septembre 2009, p. 32.

URL: <https://constellation.uqac.ca/131/1/030123384.pdf>. Consulté le 22/12/2017

<sup>716</sup> DURAND.V, QUAILLET.J, *Ils ont fait une retraite spirituelle.*, op. cit., p. 11

<sup>717</sup> BARTHES « *L'être et le langage* », <http://www.fabula.org/forum/colloque99/208.php>, consulté le 23/12/2017

<sup>718</sup> Le signifiant au sens de Lacan



*résultant de l'angoisse archaïque peut pousser à une activité de création et de sublimation »*<sup>719</sup>. De fait, dans ce processus de compensation par la création littéraire, Isabelle Eberhardt se laisse consoler par les mots qui vont lui servir de refuge et sans lesquels elle sombrerait à coup sûr dans le néant, comme en témoigne ce passage d'une lettre adressée à Ali Abdelweheb :

« J'écris, parce que j'aime le processus de création littéraire. J'écris comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement. Et c'est ma seule vraie consolation. C'est aussi la seule chose, Ali, qui, dans mon très sombre passé, m'ait empêchée de sombrer définitivement ».<sup>720</sup>

Autrement dit, Isabelle Eberhardt pouvait sombrer dans la folie. Ce dernier mot revient souvent dans ses écrits et le sort tragique de « *Oum Zahar* », le personnage éponyme de la nouvelle, le montre bien : devenue folle, elle erre dans le désert et y meurt. Le texte de la nouvelle peut être considéré comme un hommage à sa mère, vu le nombre d'éléments qu'elle contient et qui se rapportent à elle. En effet, dans cette nouvelle, Isabelle Eberhardt décrit une cérémonie mortuaire, rythmée par les chants funèbres des musulmans, qui rappelle celle de sa mère : « *La mère partit, accompagnée par le chant cadencé des tolbas, qui disaient sur elle (...) les paroles de promesse et d'éternité* »<sup>721</sup>. Nous retrouvons pratiquement la même scène qui décrivait la levée du corps de sa mère dans *Écrits intimes* :

« Les tolbas\* (hommes religieux) récitaient les sourates funèbres. (...) Enfin, aux chants liturgiques, [ils] posèrent la forme blanche sur une grande couverture et, comme une masse, l'emportèrent, tandis que leurs chants s'élevaient, plus solennels... ».<sup>722</sup>

Nous retrouvons également d'autres similitudes quand elle évoque l'amitié qui la liait à sa mère dans ce passage : « *Mère, mère ! Petite mère amie ! Où es-tu allée ? Pourquoi as-tu laissé orpheline ta petite fille Zaheira ?* »<sup>723</sup> La même douleur est aussi éprouvée au moment de la disparition de la mère de « *Oum Zahar* » : « *[Elle] ressentit une émotion douloureuse* »,<sup>724</sup> ainsi que la même

<sup>719</sup>Vanessa LALO, « *Le vide en psychanalyse* », op.cit.

<sup>720</sup>I.EBERHARDT, *Écrits intimes*., op-cit., p89

<sup>721</sup>I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, TomeII., op-cit., p121

<sup>722</sup>I.EBERHARDT, *Écrits intimes*., op-cit., p129

<sup>723</sup>I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op-cit, p 121

<sup>724</sup>Ibid, p121

tristesse : « *Elle était triste* ». L'image de sa mère ne quitte plus son esprit, comme nous l'avons vu à travers le processus de résurrection : « *Je pense à ma mère* ». Oum Zahar finit par vivre dans l'errance et subsister grâce à la charité des gens, un parcours semblable à celui d'Isabelle Eberhardt, à la seule différence que cette dernière sera épargnée par la folie qu'elle appréhendait : « *Elles errent\* (avec Keltoum, une folle qui devient sa compagne de route) ainsi toutes deux à travers le désert, vivant de la charité des croyants, mais silencieuses* ». <sup>725</sup>

Même par la voix de la médiation fictive, Isabelle Eberhardt ne peut faire le deuil de sa mère, son souvenir continue de la hanter. Pour s'occuper, elle s'intéresse alors à des cours d'histoire pour mieux aiguïser sa plume ; elle lit des livres de peinture et de géographie et veut faire beaucoup de choses à la fois. Ce débordement d'activité est lié à ce vide qu'elle veut désespérément remplir ; son but est de s'occuper le plus possible pour ne point être rattrapée par sa réalité d'orpheline, comme le laissent entendre les termes utilisés dans ses lettres : « orpheline », « exilée », « solitaire ». Elle envisage même de consacrer ses prochaines années à venir à l'écriture, ayant conscience qu'avec elle, elle peut réinventer sa vie grâce à l'imagination, qui devient une sorte de remède, un refuge salvateur contre le monde extérieur. Nous comprenons que le monde extérieur est un élément d'avilissement et de bassesse pour Isabelle Eberhardt, un « *ennemi du rêve et de la pensée* » <sup>726</sup>. Ainsi, par le moyen de l'écriture bienfaisante et « *éducatrice des âmes* », Isabelle Eberhardt veut-elle atteindre l'élévation morale comme elle le note :

« Il y a une chose qui puisse m'aider à passer les quelques années de vie terrestre qui me sont destinées : c'est le travail littéraire, cette vie factice qui a son charme et qui a cet avantage de laisser presque entièrement le champ libre à notre volonté, de nous permettre de nous extérioriser sans souffrir des contacts douloureux de l'extérieur. C'est une chose précieuse, quels qu'en soient les résultats au point de vue carrière ou profit, et j'espère qu'avec le temps, acquérant de plus en plus la conviction sincère que la vie réelle est hostile et inextricable, je saurai me résigner à vivre de cette vie-là, si douce et si paisible ». <sup>727</sup>

---

<sup>725</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op-cit., p 123

<sup>726</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 225

<sup>727</sup> Ibid., p. 246

Cependant, la torpeur la saisit quelques fois quand elle songe aux angoisses du passé, liées au projet d'écriture et des lectures intensives, un moment de regrets et d'amertume. Face à ce sentiment, elle s'abandonne au farniente, « à la douce sensation de se laisser vivre, de ne plus penser, de ne plus agir, de ne plus s'astreindre à rien, de ne plus regretter, de ne plus désirer, sauf la durée indéfinie de ce qui est ! »<sup>728</sup> Selon certains commentateurs d'Isabelle Eberhardt, cet état léthargique est souvent provoqué par le kif (opium) auquel elle s'adonne très souvent et qui lui procure très certainement un soulagement. Lekif, « la fumée hallucinante », est l'un des moyens de compensation qu'elle utilise pour vaincre ses angoisses.

### **Le discours de la mère dans l'écriture intime**

« La maman tant aimée » est désignée dans l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt par des discours différents, selon qu'elle était vivante ou après son décès. Cette différence s'inscrit dans ses correspondances à travers des propos qui varient entre « l'abréviation » et la « sacralisation ». Autrement dit, Isabelle Eberhardt désigne sa mère vivante, au début de ses échanges avec Ali Abdelwahab, par son nom, « Nathalie de Moerder », puis par un terme plus affectueux, « Maman » ; quelques fois cependant, elle se contente juste d'un « M », qu'on peut interpréter comme étant l'initiale de « maman », ou tout simplement d'un pronom personnel, « elle ». Ce type de discours suggère que cette mère l'« occupe trop »<sup>729</sup> parce qu'elle était souvent malade et qu'Isabelle Eberhardt devait veiller sur elle. D'ailleurs, elle confie à son frère, dans une de ses correspondances, qu'elle désire « la fuir au même titre que les hommes »<sup>730</sup>. Il semble toutefois que ce désir de fuir sa mère n'est pas en rapport avec sa maladie, mais plutôt avec le rêve d'errer sur les routes, comme cela est évoqué dans les premières pages des *Écrits intimes* : « Ah, la route ! La route, la route ! Oh la hantise de la route... Je suis seule, et elle me hante encore plus ! »<sup>731</sup>

<sup>728</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., p. 304

<sup>729</sup> Expression empruntée à la thèse de Hadouche-Dris Leila Louise, *La construction de soi dans l'écriture littéraire, le cas d'Isabelle Eberhardt*, 2010, p. 345

<sup>730</sup> Ibid., p. 345

<sup>731</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 38

Isabelle Eberhardt sacrifierait tout « pour cette maitresse tyrannique ». Un autre propos confirme cela ; en effet, dans l'une des lettres adressées à son ami Ali, elle évoque l'incompréhension de sa mère : « *Mais à qui dire mes pensées, à qui dire tout ce qui bouillonne dans ma pauvre tête ? Ma mère ne me comprend pas* ». <sup>732</sup> Précisons que ce ne sont là que des hypothèses, étant donné qu'Isabelle Eberhardt fait peu d'allusions à ce sujet.

Après la mort de la mère, l'écriture d'Isabelle Eberhardt change vite de ton et de structure. Cette mère, désignée souvent par des formules laconiques, se voit subitement sanctifiée par l'expression « l'Esprit blanc », qui pourrait suggérer, selon Denise Brahimi, « *l'idée que toute référence au christianisme orthodoxe n'est pas exclue de ce sentiment religieux qui lui fait vénérer les chers disparus* » <sup>733</sup>. En effet, « l'Esprit blanc » est une expression qui revient très souvent dans ses *Journaliers* et *Écrits intimes* ; elle est remplacée parfois par deux autres, tantôt « la Blanche colombe », pour traduire sa pureté, tantôt « l'Âme blanche », pour suggérer sa sainteté. La mémoire de la mère est sacralisée avec ces deux lettres, « VM », que nous pouvons interpréter comme étant les initiales de « Vénérée mère ». Toutefois, cette manière de qualifier sa mère peut être perçue comme le signe d'un deuil pathologique ; en effet, la mère continue d'exister à travers les mots ; elle ne disparaît pas, bien que l'écriture aboutisse à certaines modifications. Michelle Baralle note dans ce sens :

« La perte entraîne une forme de narcissisme. (...) En effet, se focaliser sur cette dernière le conduit (le sujet) à modifier son état d'âme, à le diminuer au point de ne plus voir ce qui l'entoure, à part lui-même. C'est un deuil « pathologique » dans la mesure où il dépasse le deuil classique, qui fait uniquement référence à une perte concrète de la chose perdue ». <sup>734</sup>

Il est vrai que ce processus thérapeutique du colmatage par le biais de l'écriture fait partie du « remplissage du vide », mais la perte rapide de son père adoptif Trophimowsky ainsi que l'abandon de son frère Augustin la plongent à nouveau dans un gouffre de tristesse. Elle se sent désormais seule et abandonnée de tous ceux qu'elle aime, comme le laissent entendre ces lignes :

---

<sup>732</sup> I.EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 110.

<sup>733</sup> D.BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 19

<sup>734</sup> Michael BARALLE, « *La perte de la relation de l'objet d'amour* », op. cit.

« Maman est morte et son Esprit blanc a quitté pour jamais le monde terrestre dépravé et qui lui était étranger. Le vieillard penseur a aussi disparu dans les ténèbres de la tombe ; le frère ami est trop loin... Je suis seul ! pour toujours. (...) Je pleure, je pleure sur ma vie brisée, trop tôt perdue ». <sup>735</sup>

### La compensation par l'amour

Après avoir perdu tous ceux qu'elle aimait, Isabelle Eberhardt tente de se réfugier dans la seule chose qui lui reste à présent : l'amitié. En effet, ses *Écrits intimes* nous dévoilent ses sentiments amicaux envers Ali Abdelwehab. Il est vrai que l'amitié a une grande valeur à ses yeux, tout comme l'amour d'ailleurs. Quand Isabelle Eberhardt s'engage dans une telle entreprise, elle s'y révèle tout entière, sincère et dévouée ; son amitié est empreinte d'attention et de bienveillance à partir du moment où elle y voit, comme dans la logique soufie, une union sacrée avec Dieu. L'expression « mon âme », <sup>736</sup> dont elle le qualifie souvent, évoque une valeur spirituelle dans la mesure où Isabelle Eberhardt « voit le divin dans l'autre » <sup>737</sup>. Néanmoins, cette grande amitié se soldera par un échec cuisant, comme en attestent ces propos : « *Les amis sont comme les chiens : cela finit mal toujours, et le mieux est de ne pas en avoir* ». <sup>738</sup> Mais il semble que rien ne puisse ébranler Isabelle Eberhardt, qui va vite rebondir pour chercher un autre mécanisme de compensation, qu'elle finira par trouver dans l'amour. Gaston Bachelard affirme à ce propos :

« L'amour filial est le premier principe actif de la projection des images, c'est la force projetante de l'imagination, force inépuisable qui s'empare de toutes les images pour les mettre dans la perspective humaine la plus sûre : la perspective maternelle. D'autres amours viendront bien entendu se greffer sur les premières forces aimantes. Mais toutes ces amours ne pourront jamais détruire la priorité historique de notre premier sentiment ». <sup>739</sup>

Il est vrai que si Isabelle Eberhardt se met en quête d'amour, c'est parce qu'elle a besoin d'être aimée, comme l'aimait sa mère, et d'aimer en retour, car « *dans [sa] poitrine (...) bat un cœur généreux (...) débordant d'amour et de tendresse* ». De fait, Isabelle Eberhardt a besoin d'un cœur aimant méritant ce trop plein d'amour. Elle cherche donc désespérément chez les autres les qualités

<sup>735</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 104

<sup>736</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 245

<sup>737</sup> M.O. DELACOUR & J.R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 147

<sup>738</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 33

<sup>739</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 138

pouvant la rattacher indéfiniment à sa mère, notamment sa grande bonté : « *Mme Ben Aben est, après ma mère, le second type de femme bonne par essence* ». <sup>740</sup> Quant à ses expériences amoureuses, elles sont peu nombreuses et, de tous ceux qu'elle avait connus, Slimane Ehni <sup>741</sup>, « l'œil d'oiseau », demeure l'amoureux irremplaçable : « *Le voila donc né, inconsciemment, involontairement, le grand amour de ma vie, que je ne croyais jamais devoir venir ! Quels tourments et quelles joies, quelles désolations et quelles ivresses !...* ». <sup>742</sup> Ainsi, dans les jardins d'El Oued, s'aimeront-ils comme deux âmes bohèmes :

« Par un crépuscule de pourpre et de lilas, je m'épris dans un jardin que traversaient les eaux claires d'une séguia, d'un spahi de noble mine ; nous nous aimâmes en poètes, en nous récitant l'un à l'autre de belles odes, dans la chanson récitée par le vent aux dattiers en fleurs » <sup>743</sup>.

Le couple partage les mêmes délires, les mêmes folies et la même sagesse soufie. Cet amour est, selon Tiffany Tavernier, un peu « *à la manière dont Dieu aime, par delà toute différence* ». <sup>744</sup>

Dans ce processus de compensation, Isabelle Eberhardt retrouve avec Slimane sa gaieté, son espérance et sa joie de vivre : « *J'ai conscience que je suis encore jeune, que la vie n'est point noire et décolorée et que l'espérance ne m'abandonne point...* ». <sup>745</sup> Ainsi, devient-il sa seule et ultime consolation : « *Toi seul tu peux m'aider et me consoler* ». <sup>746</sup> Sur le plan charnel, Isabelle Eberhardt avoue qu'elle ne s'appartient plus, vu qu'elle a une libido un peu exacerbée, d'où ses nombreux écarts de conduite. De toutes les expériences sexuelles vécues par le passé, Isabelle Eberhardt affirme que Slimane est le seul et unique partenaire qui a su lui faire connaître le vrai plaisir charnel ; elle le met sur un piédestal et lui accorde même la couronne du héros ; il règne désormais sur elle en maître incontesté. Ainsi, écrit-elle :

<sup>740</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 223

<sup>741</sup> Slimane Ehni, descendant d'une lignée maraboutique de Sidi Mabrouk de Constantine, est le fils d'une longue lignée de héros qui, grâce à leurs brillants faits d'armes, se sont vu attribuer la nationalité française. Sergent du troisième Spahi et affilié à la confrérie d'el Qadriya..

<sup>742</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 117

<sup>743</sup> Ibid., p. 77

<sup>744</sup> T. TIFFANY, (2016), *Isabelle Eberhardt, un destin dans l'Islam*, Ed. Tallandier, Paris, p. 154

<sup>745</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 116

<sup>746</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 353.

« Sur le domaine sensuel, Slimane règne en maître incontesté, unique. Lui seul m'attire, lui seul m'inspire l'état d'esprit qu'il faut pour quitter le domaine de l'intellect, pour descendre – est-ce une descente ? J'en doute fort – vers celui des fameuses réalisations sensuelles ». <sup>747</sup>

Cet amour évolue rapidement vers une passion dévorante ; c'est un amour intense qui, affirme-t-elle, la « remplit » à ras bord. Il est le seul, du moins d'après ses écrits intimes, qui lui procure la sensation de sécurité et d'harmonie au milieu de ses angoisses : « *Le seul être avec lequel je sois arrivé à vivre en harmonie, auprès duquel je me sois sentie en sûreté – combien le ressouvenir de cette sensation m'est doux au milieu des angoisses présentes ! – c'est Slimane.* » <sup>748</sup> Dès qu'elle a connu Slimane, le grand amour de sa vie, Isabelle Eberhardt a commencé à s'attacher à lui ; il a été le seul qu'elle ait considéré comme un membre de sa famille : « *Quant à Slimane, (...) de jour en jour, je m'attache plus à lui et il devient vraiment un membre de ma famille, ou plutôt ma famille... Que cela dure éternellement ainsi.* » <sup>749</sup> De cet attachement, naît chez elle le sentiment de ne pouvoir vivre sans lui, car, désormais, elle ne le considère pas uniquement comme un amant mais plus que ce que l'on peut imaginer ; il devient sa vie tout entière : « *Non, décidément, la vie sans Slimane est impossible. Tout est décoloré, triste, et le temps se tire, interminablement* ». <sup>750</sup>

Notons que Slimane arrive au moment où Isabelle Eberhardt touche le fond de la misère morale et souffre de l'abandon par tous ceux qu'elle aimait, Ali Abdelweheb et Augustin. Ainsi, sa vie « monotone » commence-t-elle à avoir un sens et à s'illuminer grâce à sa présence, mais « *en son absence... tout sera noir et lugubre* » <sup>751</sup>. Sa présence est capitale dans ce processus de « colmatage » :

« Malgré tout ce que j'ai eu, tout ce que j'ai et tout ce que j'aurai encore à souffrir, je bénis Dieu et la destinée de m'avoir conduit dans l'inoubliable cité des sables pour me donner à cet être qui est ma seule consolation, ma seule joie en ce monde où je suis le plus déshérité des déshérités et où, cependant, je me sens le plus riche de tous, car j'ai un trésor inestimable ». <sup>752</sup>

---

<sup>747</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 195

<sup>748</sup> Ibid., p. 140.

<sup>749</sup> Ibid., p. 77

<sup>750</sup> Ibid., p. 131

<sup>751</sup> Ibid., p. 128.

<sup>752</sup> Ibid., p. 122

En outre, Isabelle Eberhardt trouve chez Slimane une grande ressemblance avec son frère Augustin, qui fut le premier amour de sa vie (le frère, l'ami et l'amant), et ce en termes de bonté et de douceur. Nous voyons que, dans ce processus de colmatage, Isabelle Eberhardt essaie de retrouver ce qu'elle a perdu, notamment les qualités de sa mère et de son frère Augustin : «*Hier, une fois de plus, j'ai constaté la candeur, la bonté et la beauté de cette jolie âme de Slimane qui est à moi, par la joie enfantine de ce que Augustin me revenait, et nous rendait justice à tous deux* ». <sup>753</sup> A force d'avoir souffert en amour, Isabelle Eberhardt ne veut plus « aimer » après Slimane. Elle veut qu'il soit le dernier amour de sa vie. Cette attitude est le résultat d'un long désespoir, marqué par de nombreuses déceptions amoureuses, voire même amicales. Isabelle Eberhardt semble, en effet, échouer en tout :

« Ma destinée n'est autre que la tristesse, la douleur, le tourment, du fait des hommes qui m'entourent. (...) Je n'ai trouvé personne ici-bas parmi les créatures d'Allah qui m'aime, me respecte ou me guide sur la voie du bien(...) Ce que Dieu, le très Haut, m'a destiné n'est autre que la tristesse, la douleur, le tourment, du fait des hommes qui m'entourent ». <sup>754</sup>

Ainsi, l'idée de perdre Slimane, son « dernier espoir en la vie », l'amène-t-elle à éprouver une profonde angoisse quand elle imagine la vie sans lui :

« Et, parfois, souvent même, par habitude de trop souffrir, je me demande avec une angoisse profonde si ce bonheur ne me sera point enlevé par la destinée jalouse, par la mort. Seulement, après lui, avec l'expérience passée, inutile d'attendre et d'espérer. Plus même : si même je savais que lui disparu j'en retrouverais un autre qui m'aimerait autant, je n'en voudrais pas, pour cette seule raison que ce serait un autre et que c'est lui que j'aime d'un amour absolu, aussi profondément doux et attendri qu'il est ardent ». <sup>755</sup>

### **Relation mère-fils dans l'amour**

La relation qui lie Isabelle Eberhardt à Slimane est une relation d'appropriation ; il est sa chose, sa propriété : « *Zouizou tout à moi* », <sup>756</sup> écrit-elle. Il est son unique bien terrestre. Avec la bonté et l'innocence de son être, Slimane est à l'image d'un enfant, protégé, dévoué à sa mère, supportant ses excès de colère et s'exécutant à ses injonctions ; ainsi lui écrit-elle : « *C'est ta*

<sup>753</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit, p. 122

<sup>754</sup> Ibid., p. 122

<sup>755</sup> Ibid.

<sup>756</sup> Ibid., p. 198



mère Ziza<sup>757</sup> qui te parle ». <sup>758</sup> Sur un ton impératif, Isabelle Eberhardt lui demande – tout en se présentant comme une mère –, de faire « *tout ce que ta mère Zouiza te dira pour ton bien et pour le sien* ». <sup>759</sup> Elle ajoute un peu plus loin : « *Si je t'ai grondé, ce n'est pas de ma faute : adresse toi à ta mère Zouiza qui a tiré les oreilles de Zouizou* <sup>760</sup> » <sup>761</sup>. Telle une « mère » croyante et dévouée à son fils, elle tente de l'amener sur le droit chemin, comme en témoigne ce passage : « *J'ai beau, dans toutes mes lettres, te parler en mère (...), te prêcher la vraie doctrine, te rappeler que nous sommes des musulmans et des Khouanes, que nous avons un rôle à jouer et un but sacré dans la vie* » <sup>762</sup>. De fait, cette « chosification » de Slimane va conduire Isabelle Eberhardt à le façonner à l'image de « l'Esprit blanc ». Nous pouvons dire qu'à travers ce façonnage, Isabelle Eberhardt n'arrive pas à faire son deuil et que le fantôme de la mère demeure inexorablement présent en elle. Ainsi écrit-elle :

« Il y a cette âme toute jeune et qui est à moi, que j'aime jalousement et que, de toutes mes forces, je vais tâcher de façonner non pas à l'image de la mienne, ce qui serait sacrilège, mais telle que je la voudrais, telle surtout qu'elle aurait plu à l'Esprit blanc. Oh ! Elle l'aurait aimé, certainement, de toute son âme pour qui la bonté naïve, la pureté du cœur étaient tout ». <sup>763</sup>

Elle va même rêver de la tendresse de Vava envers Slimane, signe de bénédiction et d'approbation pour elle : « *Je me suis endormie et Vava m'est apparu, prodiguant de la tendresse à Rouh* <sup>764</sup> *et me donnant son appréciation de lui* ». <sup>765</sup> Néanmoins, elle regrettera le foyer familial qu'elle n'aura jamais, et c'est ainsi que, peut-être, elle aurait pu être comblée, vivre avec Slimane parmi les siens. Hélas ! tous deux sont orphelins. Étant plus âgée que Slimane, Isabelle Eberhardt fait office de mère et essaye de l'aimer comme une mère pourrait aimer son enfant, ou plutôt comme sa mère l'aimerait, comme en témoigne ce passage :

---

<sup>757</sup> Petit nom choisi par Isabelle Eberhardt, tantôt Ziza tantôt Zouiza

<sup>758</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op.cit., p. 36 1

<sup>759</sup> Ibid., p. 359

<sup>760</sup> Zouizou, petit nom affectueux donné par Isabelle Eberhardt à Slimane

<sup>761</sup> Ibid., p. 371

<sup>762</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 369.

<sup>763</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 111

<sup>764</sup> Petit nom affectueux désignant Slimane Ehni, peut-être emprunté à l'arabe « rouh », qui signifie « âme ».

<sup>765</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 121

« Je t'aime encore comme si tu étais (...) mon enfant. J'ai pour toi cette fierté spéciale des mères qui voudraient pour leur fils les plus belles positions et les plus grands honneurs. Il faut donc m'écouter comme tu écoutais ta mère – Dieu ait son âme – quand tu étais petit ». <sup>766</sup>

On peut voir dans cette relation « pseudo-incestueuse » <sup>767</sup> la naissance d'un lien de dépendance, comme le laisse entendre ce passage : « *Bénie serait même la dépendance absolue où je me trouve désormais vis-à-vis de Rouh* ». <sup>768</sup> Cependant, dans ce lien d'assujettissement, nous percevons une passion qui peut aller jusqu'au châtement, comme pour punir un enfant pour ses bêtises. Sur un ton de regret, telle une mère qui regrette sa maltraitance envers son enfant, elle s'accuse d'avoir été souvent « *dur* <sup>769</sup> *et injuste pour lui* » : « *Je l'ai brusqué sans raison, j'ai été insensé au point de le frapper, honteux en moi-même parce qu'il ne se défendait pas et souriait de ma fureur aveugle* ». <sup>770</sup> Cette relation qui la lie à lui est telle qu'elle ne supporte pas les malheurs qui pourraient le frapper. Elle se comporte en mère soucieuse et inquiète quant à son avenir : « *Je ne suis absolument pas cuirassée contre les malheurs qui peuvent arriver à Slimane ; (...) contre ceux-là, je suis d'une faiblesse affreuse* ». <sup>771</sup> Pour les dettes accumulées par Slimane, elle craint que ces prêts ne puissent lui « *causer un désastre* » <sup>772</sup> ; quant à ses propres soucis, elle s'en moque. Toute cette inquiétude laisse percevoir la peur que peut éprouver une mère de vingt-quatre ans pour son fils. Le 1<sup>er</sup> août 1901, Isabelle Eberhardt apprend par une dépêche que Slimane est hospitalisé ; elle tremble de tous ses membres et se demande avec angoisse :

« Pourquoi la destinée a-t-elle pris ce pauvre enfant et, l'unissant à ma perte inévitable, l'a-t-elle tiré de sa tranquille existence de jadis pour tant de souffrances et, peut-être, une fin prématurée cruelle ? Pourquoi ne m'en irais-je pas seule ? Mais regrette-t-il de m'avoir aimée ? Regrette-t-il, lui, d'avoir tant souffert pour moi ? Qui devinera jamais l'amertume infinie de ces heures que je traverse, de ces nuits de solitude ? Si du secours me vient, tout sera sauvé. Même malade soigné par moi, auprès de moi, il se rétablira certainement... Mais sans cela, dans le dénuement et la misère, sa faible santé faiblira et le mal héréditaire le guette ». <sup>773</sup>

---

<sup>766</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 361

<sup>767</sup> Une métaphore de « la relation mère-fils dans l'amour »

<sup>768</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 117.

<sup>769</sup> Rappelons qu'Isabelle Eberhardt s'identifie souvent au masculin dans ses écrits intimes. Elle est tantôt Isabelle Eberhardt, tantôt Mahmoud Saadi, d'où le brouillage de son identité.

<sup>770</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 122

<sup>771</sup> Ibid., p. 123.

<sup>772</sup> Ibid.

<sup>773</sup> Ibid., pp.187-188

Elle exprime sa peur de la mort et de la souffrance qui va de pair avec celle de la séparation en raison du mal héréditaire<sup>774</sup>. « *Parfois, écrit-elle, souvent même, par habitude de souffrir, je me demande avec une angoisse profonde si ce bonheur ne me sera point enlevé par la destinée jalouse, par la mort* »<sup>775</sup>. Une peur mêlée de désespoir qui rend cette dépendance insupportable, à tel point qu'elle se projette d'aller là où on se bat pour trouver la mort, ce qui serait une fin digne d'elle et de celui qu'elle a aimé. Pour elle, il est hors de question de se recréer une autre vie, ce serait une insulte, voire même un crime à son encontre. Ainsi écrit-elle sur un ton de résignation :

« Si Dieu veut me le reprendre, que sa volonté soit faite. Mais après, je ne veux plus rien tenter, rien qu'une chose, de toutes mes forces : aller où on se bat, dans le sud-ouest, et chercher la mort ». <sup>776</sup>

Ainsi, l'idée de vivre sans lui, le seul être qui lui reste à présent, ne peut être envisageable. Sans la sécurité et l'amour qu'il lui donne, Isabelle Eberhardt ne peut songer qu'à la mort. Ainsi écrit-elle :

« Que Dieu te comble, Slimane, et t'accompagne ici-bas et dans l'au-delà. Ce sont mes seuls souhaits car mon âme ne désire que la mort prochaine. (...)Que me restait-il à faire, sinon à quitter au plus tôt une vie où je ne rencontrerai donc jamais l'être que je croyais avoir trouvé en toi ? Je n'ai rien que toi ». <sup>777</sup>

Bien qu'elle soit affaiblie et malade et qu'il ne lui reste que quelques heures à vivre, Isabelle Eberhardt continue à prodiguer des soins maternels à son enfant protégé, « Slimane ». En effet, on rapporte qu'elle est restée toute la nuit à son chevet, telle une mère veillant son enfant. La maladie de Slimane réveille en elle le souvenir enfoui de sa mère perdue, presque dans les mêmes circonstances, d'où l'angoisse de le perdre lui aussi. Voici le témoignage de Slimane sur sa femme-mère dévouée, rapporté par Patricia Boucilier :

« Ma femme qui aurait dû rentrer à l'hôpital, se fit délivrer un billet de sortie définitive, afin de rester à mon chevet. Elle me veilla ainsi toute la nuit, me prodiguant ses soins, me préparant les potions dont j'avais besoin ». <sup>778</sup>

---

<sup>774</sup> Le suicide dans la famille Eberhardt

<sup>775</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op.cit., p. 122

<sup>776</sup> Ibid., pp. 186-187

<sup>777</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 374

<sup>778</sup> P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam.*, op. cit., p. 246

Cet esprit de protection maternelle ne s'arrête pas là ; il va se poursuivre jusqu'au martyre. Isabelle Eberhardt, telle une mère protectrice qui sauve son enfant des flots, va offrir ce qu'elle a de plus cher, sa vie. Le témoignage de Slimane se poursuit ainsi :

« Isabelle Eberhardt, sans perdre de sang froid, avait sommé son mari, encore ensommeillé, d'enlever ses lourds habits et de la suivre. Sans plus attendre, elle s'était emparée de deux longues planches dont elle projetait de faire une sorte de radeau. (...) – Ne crains rien, me crie Isabelle Eberhardt. Je sais nager, tu verras, je te sauverai. (...) Tout d'un coup, la maison que nous venions de quitter s'écroule sur nous. Je tombe à moitié assommé, le courant m'entraîne. Un boulanger m'arrache à la mort (...). Je l'appelle à grands cris. Rien. Elle a disparu sous les flots », <sup>779</sup>

Isabelle Eberhardt sauve donc son mari en se sacrifiant. Ces témoignages ne sont pas inutiles pour notre analyse car ils nous permettent de voir jusqu'où peut aller l'amour « maternel » d'Isabelle Eberhardt pour Slimane.

Il y a cependant une série de questions qui méritent d'être posées. La mort d'Isabelle Eberhardt est-elle choisie ? Était-elle rongée par le remords de n'avoir pas été assez attentionnée envers la « belle âme » de Slimane ? Regrettait-elle le mal qu'elle lui avait fait et son animosité à son égard ? Avait-elle besoin de profiter du déluge pour tranquilliser sa conscience troublée par son éloignement de lui ? Est-ce bien cela le sacrifice maternel auquel elle pensait quand elle a écrit « *Je te sauverai* » ? <sup>780</sup> Croyait-elle à ce moment que son âme pouvait être purifiée par le sacrifice pour s'assurer une place à la droite du « seigneur du trône » ? Ces questions demandent des réponses, d'autant plus que certains biographes avancent une autre version ; ils affirment en effet qu'Isabelle Eberhardt avait poussé son mari au-dehors pour qu'il échappe au danger et qu'en fait elle était retournée à l'intérieur pour chercher ses manuscrits. Nous reviendrons sur ces questions dans la suite de notre travail.

### **L'amour qui côtoie la mort**

Au fil de nos lectures, nous avons remarqué que l'idée de la mort est récurrente dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, notamment l'idée de suicide. En

---

<sup>779</sup> P.BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam.*, op. cit., p. 247

<sup>780</sup> Ibid., p. 247

effet, ce désir de sortir de la « *chaine signifiante* »<sup>781</sup> est la conséquence d'une longue mélancolie. Selon Lacan, ce désir d'autodestruction est liée aux traumatismes primitifs dans ce qu'ils ont de plus ravageur en prenant la forme d'un « *commandement de la loi en tant qu'il n'en reste plus que la racine* ». <sup>782</sup> A travers l'acte suicidaire, Isabelle Eberhardt cherche à se libérer des « *traumatismes* » par ce que Freud appelle « *le meurtre de soi* ». <sup>783</sup> Cette tendance à l'autodestruction dans la mort laisse percevoir une certaine désespérance, une lassitude de la vie. De plus, cette idée de suicide est également inspirée par le désir d'Isabelle Eberhardt de découvrir l'ivresse de « *la vie mystérieuse de l'au-delà* ». Freud considère cette aspiration comme étant « *l'au-delà du principe du plaisir* »<sup>784</sup>, signifiant par là qu'il y a une aspiration au repos dans la jouissance éternelle, étant donné que le repos, notamment le sommeil<sup>785</sup>, est lui-même un plaisir, une jouissance, comme le confirme ce propos d'Isabelle Eberhardt : « *Le suicide (...) est une ivresse, mais une ivresse de volonté* ». <sup>786</sup> Le mot « *ivresse* » s'apparente de ce fait au plaisir intense que peut procurer le « *grand sommeil éternel* ». Cependant, avant de rejoindre la grande ivresse de l'au-delà, Isabelle Eberhardt veut jouir de tout ce qui s'offre à elle, comme elle le dit sur un ton épicurien : « *Jouissons du moment qui passe et de la griserie qui bientôt sera dissipée* ». <sup>787</sup> Néanmoins, derrière ce *carpe diem*, se dissimule le sentiment d'angoisse de la « *grande ténébreuse* », <sup>788</sup> sentiment relatif au mystère de l'au-delà. On peut considérer cette angoisse comme un moteur qui, paradoxalement, pousse Isabelle Eberhardt à s'enivrer de toutes sortes de voluptés. Nous l'avons vue, en effet, s'enivrer dans l'amour, dans ses chevauchées effrénées, dans les sensations que lui procure le vieil Islam, dans le

<sup>781</sup> Marie-Claude GUILLAUME, « *L'objet suicidé du mélancolique* ».

URL : [http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/3-06\\_Guillaume\\_53.pdf](http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/3-06_Guillaume_53.pdf).

Consulté le 27/12/2017

<sup>782</sup> Marie-Claude GUILLAUME, « *L'objet suicidé du mélancolique* », op. cit.

<sup>783</sup> Marion TREMEL, « *Freud et le suicide* »

URL: <http://psyfontevraud.free.fr/memoires/Freud-suicide-tremel-2008.pdf>. Consulté le 28/12/2017

<sup>784</sup> J. Lacan, « *Séminaire des Formations de l'inconscient* », séance du 12 février 1958,

<http://psychanalyse.canalblog.com/archives/2012/03/06/23687214.html>. Consulté le 29/12/2017

<sup>785</sup> Nous sous-entendons le long sommeil de la mort

<sup>786</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome 1., op. cit., p. 270.

<sup>787</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 18

<sup>788</sup> Expression récurrente chez Isabelle Eberhardt pour désigner la mort

chant triomphal du muezzin et jusque dans ses retraites spirituelles. Puis, une fois toutes les sources d'« ivresse » épuisées, elle en arrive fatalement au stade où elle se dit : « *Pourquoi pas l'ivresse de la mort ?* ». Etant donné que celle-ci demeure un plaisir encore inconnu, autant essayer ! Soulignons que la mort ne l'effraie pas ; au contraire, elle voit en elle une lumière apaisante et elle écrit juste après la citation de Fromentin insérée dans ses *Journaliers* : « *Oui, il y a bien une petite lumière au-delà de la Grande Ténébreuse* ». <sup>789</sup> On peut lire aussi dans la même page :

« Je n'y crois pas (à la mort) ; c'est un passage sombre que chacun de nous rencontre à un moment donné dans sa vie. Beaucoup de gens s'en alarment, ceux à qui l'obscurité fait peur, comme aux enfants. Quant à moi, les trois ou quatre fois qu'il m'est arrivé de m'en trouver tout près, j'ai vu de l'autre côté une petite lumière, je ne sais trop laquelle, mais évidente, et qui m'a tout à fait tranquilisé ». <sup>790</sup>

A travers ses récits de vie, elle s'intéresse au suicide qu'elle observe avec un grand intérêt. Ainsi la voyons-nous, dans le récit « *La révoltée* », se mêler, avec une vive curiosité à l'affaire du suicide d'une femme. Elle met toute son énergie pour comprendre cette affaire ; elle effectue un travail digne d'un naturaliste en fouillant dans les antécédents de ce drame : « *Je me mêle à la foule, (...) je prends des renseignements, je reconstitue le drame, je cherche à en pénétrer les raisons* ». <sup>791</sup> Elle est même impressionnée par le fait qu'il puisse exister une race où le suicide est encore possible : « *Une race où le suicide est encore possible est une race forte* ». <sup>792</sup> L'expression « race forte » ne laisse pas le lecteur indifférent ; elle traduit l'audace et l'« héroïsme » dont manquent beaucoup de races. Le suicide, ou ce « meurtre de soi », peut être lié, de près ou de loin, à l'histoire de sa famille. Rappelons qu'elle avait un frère « Vladimir » qui s'est donné la mort en 1898 ainsi que la disparition subite de sa sœur « Volodia ». Puis, plus tard, son frère « Augustin », qui, jadis, était son alter égo, et enfin, la fille de ce dernier « Natalia ». C'est comme s'il y avait un facteur d'hérédité inscrit dans les gènes de la famille Eberhardt. Pour Isabelle Eberhardt,

---

<sup>789</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 71,

<sup>790</sup> Ibid., p. 71

<sup>791</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., op. cit., p. 270

<sup>792</sup> Ibid., p. 270

sa famille est atteinte d'une malédiction indiscutable. D'ailleurs, elle se considère comme étant le seul membre de la famille épargnée par l'infortune : « *Il était donc écrit que moi seule je serai sauvée moralement, de tous ceux qui vécurent de la vie anormale de la Villa-Neuve* »<sup>793</sup>. Cette idée de suicide est nettement décelable dans ses correspondances, notamment dans cette lettre du 7 mars 1901 où elle confie à son frère Augustin que « *la débâcle finale ne tardera pas à se produire* ».<sup>794</sup> ce qui ne laisse aucun doute quant à ses intentions. Néanmoins, sa foi en Dieu l'en empêche, comme elle le précise : « *Si je ne croyais pas en Lui, (...) j'en finirais ce soir même* ».<sup>795</sup>

Le suicide, que Lacan appelle « *le mode d'expression le plus spectaculaire d'une structure mélancolique* »,<sup>796</sup> est en fait une aspiration à la transformation, une forme de projection vers une vie meilleure que celle déjà vécue jusque-là et qui ne la satisfait point, ou du moins pas assez complètement. Cette idée de se supprimer est, d'un point de vue psychanalytique, la conséquence d'une incohérence interne qui frôle le contresens. Et de fait, le suicide peut être une dernière tentative de libération qui s'offre au sujet pour se débarrasser de ce qui pourrait l'identifier, comme l'affirme M. Klein :

« En se suicidant, son intention (le sujet) peut être de briser sa relation au monde extérieur parce qu'il souhaite débarrasser quelque objet réel – ou le “bon” objet que le monde entier représente et auquel s'identifie le moi – de lui-même ou de cette partie du moi qui s'identifie à ses mauvais objets ». <sup>797</sup>

En plus du gène héréditaire déjà évoqué, on peut relever un autre facteur d'ordre matériel qui est responsable en partie de ces germes suicidaires chez l'auteure. En effet, Isabelle Eberhardt se retrouve du jour au lendemain dans le dénuement le plus complet et pense n'avoir connu dans ce monde « *qu'injustice et cruauté* »<sup>798</sup>, « *ennui et (...) souffrance !* »<sup>799</sup> Ainsi, le suicide revêt-il l'aspect

<sup>793</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 180

<sup>794</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 314,

<sup>795</sup> Ibid., p. 315.

<sup>796</sup> Marie-Claude GUILLAUME, « *L'objet suicidé du mélancolique* », op. cit.

<sup>797</sup> M. KLEIN, (1968), « *Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs* », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, p. 326.

<sup>798</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op-cit, p24

<sup>799</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 39

d'une délivrance de toutes ses souffrances, notamment ses tracasseries matérielles, comme en témoigne ce passage d'une lettre à Augustin :

« Je ne te parlerai pas de ce que j'ai à en souffrir en route d'El Oued à Biskra, par un froid de loup, sans argent et sans vêtements chauds. (...) Je n'ai rien, ni logement, ni vêtements, ni argent... Rien que ce que Slimane me donne, restant sans le sou pour acheter du tabac. (...) Je n'aurai plus qu'à faire de ce qu'a fait Volodia ». <sup>800</sup>

Il n'est pas sans intérêt de noter que Slimane est complice dans ce projet de suicide ; il en serait même l'instigateur, comme le laisse entendre ce passage d'une lettre à Augustin : « *Slimane m'a d'ailleurs proposé ce moyen-là (le suicide) et, si je le fais, nous partirons ensemble comme nous avons vécu et comme nous vivrons, car aucune force humaine ne saurait nous séparer* ». <sup>801</sup> En plus d'être l'instigateur, Slimane a aussi des instincts suicidaires, peut-être même plus qu'elle, car il est habité par le désir de commettre un crime passionnel en raison de sa jalousie morbide, ce qu'Isabelle Eberhardt confie à son ami Robert Randau :

« L'idée seule que je puisse appartenir à un autre lui est si insupportable, qu'à son idée il n'y a qu'une issue (...) : c'est de me tuer et de tuer le mokhazeni. (...) Il grognait déjà en vérifiant les cartouches : "Témoigne avant que je te tue ; (...) je me tuerai après l'avoir abattu et t'avoir abattue, afin de ne point t'abandonner. Et le feu d'enfer qui brûlera l'un brûlera l'autre" ». <sup>802</sup>

Ce qui semble étrange dans ce projet morbide, c'est qu'Isabelle Eberhardt se montre complice et consentante : « *Il ne pouvait y avoir de meilleur dénouement à l'affaire (jalousie) que celui proposé par Slimane* ». <sup>803</sup> Étant déjà brûlée par le feu de la passion qui la consume pour Slimane, Isabelle Eberhardt accepte volontiers de le retrouver dans le feu de l'enfer. De par son caractère éphémère, l'amour puise de la mort sa pérennité. A ce propos, elle note : « *Cette lamentable vie et ce triste univers (...) où l'amour côtoie la mort et où tout est éphémère et transitoire* ». <sup>804</sup>

Nous comprenons que de l'idée de suicide collectif découle la pérennité dans la mort. Ce qui fait d'Œdipe un héros, c'est le fait d'avoir dit : « *Maudit cet*

---

<sup>800</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., pp.312-313

<sup>801</sup> Ibid., p. 313

<sup>802</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, op. cit., p. 116.

<sup>803</sup> Ibid., p. 116.

<sup>804</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers*, op. cit., p. 128



homme qui me sauva de la mort », <sup>805</sup> car, dans l'idée de la mort, il y a une double forme de pérennité : d'une part, il éternise son aventure tragique et, d'autre part, il se pérennise lui-même, se rend durable ; « *il se fait durer mais en endurant* ». <sup>806</sup> De fait, cette complicité dans ce projet morbide apparaît dans l'usage du pronom personnel « nous » qu'utilise Isabelle Eberhardt, montrant ainsi son accord : « *Pour ne pas nous séparer, le mieux sera que nous nous suicidions* ». <sup>807</sup> Cet arrangement semble obtenir son assentiment. Ainsi, Isabelle Eberhardt et Slimane décident de passer à l'acte, mais pas avant de se munir de quelque provision essentielle permettant de le faciliter, l'alcool. Cette saoulerie fonctionne comme une forme d'ivresse et d'apaisement aidant l'âme mélancolique à se libérer plus facilement de la « chaîne signifiante ». Ils montent alors sur « le talus des fortifications », au-dessus de la mer. Soulignons que la présence de la mer dans ce type de circonstance traduit, selon Bachelard, « *l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels* ». <sup>808</sup> De plus, contempler la mer avant de « s'achever », c'est se laisser absorber par la mère nourricière, « *c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir* » <sup>809</sup>, affirme Bachelard. Ainsi, avec la présence de la mer, Isabelle Eberhardt retrouve « *l'eau-mère du chagrin humain, la matière de la mélancolie* ». <sup>810</sup> Dans cette dynamique « maternelle », la mer peut prendre la forme d'un souvenir, d'un pèlerinage, d'un hommage à l'objet perdu, à son parfum encore présent dans les lieux où « *l'image de la mère mourante* » <sup>811</sup> persiste encore. Ils prennent alors une bouteille d'anisette à peine entamée, des cigarettes et un revolver avec quoi réaliser le projet <sup>812</sup> de suppression « *du monde des apparences* ». <sup>813</sup> En retrouvant sa lucidité, Isabelle

---

<sup>805</sup> Véronique ROBERT, « *Désir et suicide* », URL : <http://cripsa.over-blog.com/article-5348646.html>. Consulté le 02/01/2018

<sup>806</sup> Ibid.

<sup>807</sup> Ibid.

<sup>808</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 138

<sup>809</sup> Ibid., p. 63

<sup>810</sup> Ibid., p. 81

<sup>811</sup> Ibid., p. 62

<sup>812</sup> Ils s'assoient sur un maigre gazon en face d'un paysage donnant sur la mer et les montagnes. Puis, ils commencent à réciter des vers arabes en buvant de l'anisette et en fumant des cigarettes. Comme emportés par l'ivresse, ils oublient leur projet de se supprimer une fois la bouteille d'anisette vidée. Devenus saouls, ils s'endorment côte à côte jusqu'au petit matin : « *Nous demeurâmes couchés sous l'olivier jusqu'au matin* ». Ils rentrent alors à la maison et préparent un café pour se remonter.

<sup>813</sup> R. RANDAU, *Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 116.

Eberhardt condamne ce projet : « *Ce que nous pouvons être bêtes à l'occasion !* ». <sup>814</sup> En effet, elle est consciente qu'« *en amour, [elle n'a] jamais perdu la tête* ». <sup>815</sup>

Tout porte à croire qu'Isabelle Eberhardt aurait décidé de se suicider en profitant du déluge, perçu comme un moyen de suppression divin ; Robert Randau pense en effet que :

« Isabelle Eberhardt aurait pu profiter de la dévastation des eaux tumultueuses pour se laisser aller au suicide. Après une pipe de kif, une certaine ivresse nihiliste, mise ou non sur le compte de maktoub, a pu emporter ses dernières forces ». <sup>816</sup>

Denise Brahimy est du même avis, elle pense qu'Isabelle Eberhardt voulait détruire son corps. Pour d'autres, sa mort n'a été qu'un accident car elle n'avait jamais tenté de se suicider auparavant, même dans les moments de grand désespoir. Toutefois, il n'en demeure pas moins qu'elle aurait déjà rêvé de s'abandonner à l'eau ; cela pourrait être dû à l'influence de l'image soufie qui envisage la dissolution dans l'unité. En effet, elle évoque souvent dans ses écrits cette dissolution dans le liquide, ce qui pourrait relever du désir d'un retour dans le liquide amniotique maternel. Gaston Bachelard nous conforte dans cette idée car, pour lui, l'eau « *est un élément plus féminin (...) que le feu* », elle « *symbolise avec des formes plus cachées* », elle permet de remonter « *aux sources, (...) vers les archétypes symboliques* ». <sup>817</sup> Cet acte s'assimile donc au désir de retrouver le paradis perdu. Quelques années avant sa disparition, étant fiévreuse et délirante, elle avait eu un songe : « *Une eau fraîche coulait le long de mon corps et je m'abandonnais à la caresse humide* ». <sup>818</sup> Et elle ajoute : « *Je m'abandonnais aux visions nombreuses, aux extases lentes du paradis des eaux* ». <sup>819</sup> Était-ce une prémonition ? Probablement, dirions-nous ! Sa mort restera mythique et emblématique ; grâce à elle, elle fera disparaître les limites qu'elle avait installées entre la fiction et la réalité. Nous pensons que, s'il n'y avait pas eu cette fin tragique, son roman de vie aurait été sans doute inachevé.

---

<sup>814</sup> I. RANDAU, *Notes et souvenirs*. op. cit., p p. 116

<sup>815</sup> Ibid., p. 115

<sup>816</sup> Ibid., p. 24

<sup>817</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*., op. cit., p. 41

<sup>818</sup> I. EBERHARDT, *Sud Oranais*., op. cit., p. 242

<sup>819</sup> Ibid., p. 242

## Amour « battant de l'aile »

Trois ans avant sa disparition dans les flots d'Ain Sefra, la relation d'Isabelle Eberhardt avec Slimane n'était pas aussi idyllique que le laissent croire certains écrits. Elle était certes fusionnelle, mais souvent ponctuée par des déceptions et des disputes de tous genres. Souvent, ces disputes tournaient autour des promesses non tenues par Slimane,<sup>820</sup> comme en témoigne ce passage :

« Tu as oublié ta promesse mille fois répétée de ne plus jamais boire, ce serment que tu m'avais fait sur le Coran et la tête de Cheikh Djilani. Tu l'avais promis sur la tête de ta Zizou : 'Si j'oublie le serment, que ton cœur s'éloigne de moi' ». <sup>821</sup>

Cette promesse était comme l'engagement d'un fils envers sa mère de suivre la conduite dictée par l'Islam. Dans sa logique, Isabelle Eberhardt veut absolument que Slimane suive le droit chemin, telle une mère veillant sur la bonne conduite de son enfant ; elle veut le conduire vers la « *voie qui le mènera au même sentier radieux où [elle] chemine* »<sup>822</sup>, afin qu'ils soient sauvés du châtement divin. L'exigence de cet engagement montre le désir d'Isabelle Eberhardt, croyante et craignant Dieu, de retrouver Slimane dans l'au-delà, dans l'éternité, ce qui constitue la récompense divine pour les bons croyants. Quand Slimane ne répond pas aux injonctions de sa « mère » et lui désobéit, Isabelle Eberhardt se met en colère et le menace de l'abandonner : « *Je m'éloignerai de toi qui fus mon plus grand amour, de toi qui fus mon âme et ma lumière dans l'obscurité* ». <sup>823</sup> Elle ajoute : « *Je me suis rendu compte à la lecture de ta lettre que je me suis trompée sur ton compte comme sur d'autres* ». <sup>824</sup> Ainsi, la relation d'Isabelle Eberhardt avec Slimane commence-t-elle à se relâcher au fur et à mesure, surtout après la mutation de Slimane à Batna, vécue par Isabelle Eberhardt comme un « désastre ». Denise Brahimi le note dans son livre consacrée à la « nomade » : « *Aussi ne peut-elle envisager que comme un désastre presque insoutenable le départ de Slimane lorsqu'il est nommé à*

---

<sup>820</sup> Comportement condamné par l'Islam

<sup>821</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 374

<sup>822</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 192

<sup>823</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 374

<sup>824</sup> Ibid., p. 374

Batna »<sup>825</sup>. Cette séparation d'avec le seul être qui lui reste est ressentie comme un supplice : « *Mais ce qui me torture et me rend la vie à peine supportable, c'est la séparation avec lui, et l'amère tristesse de ne pouvoir le voir que rarement, quelques instants furtifs* ».<sup>826</sup>

En dépit de tous leurs différends, Isabelle Eberhardt ne peut se passer de « l'œil d'oiseau ».<sup>827</sup> Elle restera auprès de lui tout au long de sa vie, telle une mère indulgente et aimante qui pardonne sans cesse les écarts de conduite de son enfant. Cependant, elle supporte difficilement son éloignement et ses absences répétées car « *la solitude sans Ouiha*<sup>828</sup> [lui] pèse terriblement».<sup>829</sup>

### **La compensation par l'Islam**

Face à ce vide béant laissé par l'amertume des nombreuses séparations d'avec Slimane, Isabelle Eberhardt se tourne vers Dieu, vers une de ses voies impénétrables, celle de l'amour et du salut. Cette voie devient son dernier recours et son ultime bouée de sauvetage ; et c'est à partir de là que sa vie prend véritablement un sens et que sa vision du monde change radicalement. Contrairement à la religion de ses origines, l'Islam « *n'a pas de mystère, pas de sacrements, rien qui nécessite l'intermédiaire du prêtre* ».<sup>830</sup> C'est « *l'effet de l'introduction de la dimension symbolique* », <sup>831</sup> comme dit Lacan, qui constitue la dimension qui donne un sens à la vie d'Isabelle Eberhardt. Cependant, ce sentiment de bonheur retrouvé dans l'Islam sera continuellement lié au vide laissé par la mère, qui refait surface de temps en temps et l'entraîne dans une tristesse profonde. Ainsi écrit-elle :

« Tout revit. Mon âme, elle aussi, renaît à la vie... Mais aussi, comme toujours, je ressens une tristesse infinie qui envahit mon âme, un désir inexprimable d'un quelque chose que je ne saurais dire, une nostalgie d'un ailleurs que je ne saurais nommer ».<sup>832</sup>

---

<sup>825</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*., op. cit., p. 126

<sup>826</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op-cit, p117

<sup>827</sup> Expression affectueuse pour désigner Slimane

<sup>828</sup> Petit nom affectueux pour désigner Slimane

<sup>829</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 120

<sup>830</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome 1., op. cit., p. 258

<sup>831</sup> Vanessa LALO, « *Le vide dans la psychanalyse* », op. cit.

<sup>832</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*.,op. cit., p. 73

Bien qu'Isabelle Eberhardt ne nomme pas la source de sa tristesse, tout laisse à penser qu'il s'agit de sa mère à laquelle sa nostalgie est constamment associée. Il est vrai que la religion est un excellent refuge permettant aux âmes égarées de sortir de l'abîme de l'existence ; elle est loin d'être un leurre auquel certains s'attachent pour atténuer leur peur de la mort. Pour Isabelle Eberhardt, la mort est une chose évidente, car « *l'homme n'échappe point à l'heure de sa destinée* », <sup>833</sup> dit-elle.

En plus de la ferveur religieuse, il y a aussi le désert et son atmosphère sereine qui favorisent la paix du cœur retrouvée. Ainsi, écrit-elle : « *J'ai atteint enfin, je crois, la paix du cœur, sinon celle de l'esprit, bien loin hélas* ». <sup>834</sup> De toute évidence, Isabelle Eberhardt n'attendra pas longtemps pour colmater le vide de ce qu'elle appelle « la paix de l'esprit » dès lors que l'Islam fera office de remède à ses maux : « *Il y a (...) un remède, mais celui-là revient à la religion, en toute humilité et en toute sincérité* ». <sup>835</sup> De fait, le découragement qui a découlé du manque maternel est interprété du point de vue théologique comme un manque de communion avec Dieu. Donc, ce qui manquait à Isabelle Eberhardt, c'était cette union avec le divin. En effet, dans ce processus de compensation, Isabelle Eberhardt hésite au début quant à la question religieuse en raison de ses doutes, y compris de Dieu. Mais elle sait au fond d'elle-même que l'Islam est la seule religion capable de donner des réponses à ses questions existentielles et d'élucider le mystère de ses angoisses. C'est ainsi qu'elle oublie ses constantes jérémiades : « *Découragement ?... Non. Le terme est impropre. Jadis, j'ai connu cette désespérance absolue qui peut mener au suicide ou à la folie* ». <sup>836</sup> Son « *âme est enfin sortie des limbes mortels où elle a erré longtemps et où elle a risqué de sombrer bien des fois* ». <sup>837</sup> De fait, par la voie de « l'Islam archaïque », <sup>838</sup> Isabelle Eberhardt se reconstruit et s'offre une nouvelle identité après plusieurs échecs. Elle devient désormais Mahmoud Saadi, un référent qui

<sup>833</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 172

<sup>834</sup> Ibid., p. 73

<sup>835</sup> Ibid., p. 247

<sup>836</sup> Ibid., p. 177

<sup>837</sup> Ibid., p. 179

<sup>838</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt pour désigner l'Islam resté intact, non dogmatisé

renvoie symboliquement à l'Islam soufi, comme nous l'avons expliqué au début de notre travail. En effet, grâce à son « double » identificatoire, Isabelle Eberhardt va enterrer son ancienne personne de « je m'enfoutiste »<sup>839</sup> à « la Diogène »<sup>840</sup>, de « *dépravé et de casseur d'assiettes* »<sup>841</sup> et s'octroyer, comme une nécessité urgente, une nouvelle « *âme, sensitive et pure qui plane au-dessus des bassesses et des avilissements* »<sup>842</sup>. Ainsi, on peut affirmer que l'adoption de ce double était nécessaire pour sa reconstruction, qu'elle puisera dans l'Islam soufi.

L'Islam devient sa dernière planche de salut, capable de la sauver de sa perte, tel un miracle salvateur contre les calamités, et ce grâce à la formule magique du « Mektoub »<sup>843</sup>. Ainsi écrit-elle :

« Mais maintenant, après que, de toutes les vérités de l'Islam, j'en ai admis une principalement admise et reconnue au point qu'elle me devienne familière absolument, la théorie ou plutôt le dogme du Mektoub, je ne me sens plus si douloureusement révoltée contre les malheurs qui me frappent ». <sup>844</sup>

Dans ce processus de compensation, Isabelle Eberhardt trouve enfin la paix de son âme et le remède à sa « maladie morale » dans la dévotion, la ferveur religieuse et la voie de la résignation :

« Je vous avouerai que le seul remède, c'est-à-dire le plus radical que j'ai pu trouver dans ma maladie morale a été cette ferveur islamique. Et depuis cette merveilleuse découverte, ou si je dirai plus justement depuis que je suis béni par ce don divin, deux bases s'imposèrent irrésistiblement, deux bases que vous avez citées dans votre lettre : impassibilité qui se traduit par une pleine conviction à la fatalité et indifférence ou résignation, Mektoub autrement dit. Depuis l'adoption de ces deux principes, je suis et je vis le plus heureux du monde. Que Dieu soit loué et remercié ». <sup>845</sup>

C'est au moyen de la résignation qu'Isabelle Eberhardt arrive à accepter toutes les épreuves qui lui sont imposées et qu'elle en arrive au stade où elle prend conscience de l'inutilité de se battre contre sa destinée, puisque celle-ci est scellée. Depuis son entrée dans l'Islam, Isabelle Eberhardt ne se laisse plus « happer » par des idées noires, le désespoir ou un quelconque doute. L'Islam

<sup>839</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p10

<sup>840</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 81. Référence à Diogène le « cynique », surnommé le « Socrate fou », qui a écrit une autobiographie très évocatrice, « *La vie, les amours et les aventures de Diogène le cynique* ».

<sup>841</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 10

<sup>842</sup> Ibid., p. 10

<sup>843</sup> Le Destin

<sup>844</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 100

<sup>845</sup> Ibid., pp .91-92

semble la combler en tous points, et la prière est d'un apport essentiel pour l'apaisement de ses tourments, ainsi qu'il est dit dans le Coran : « *Récite ce qui t'est révélé du Livre et accomplis la prière. Certes la prière empêche la turpitude et le mal* ». <sup>846</sup> Elle écrit alors à son Ali Abdelweheb :

« Maintenant, chaque fois que je vois apparaître et approcher les signes avant-coureurs d'une obscure idée quelconque, j'accours à cette chose indéfinissable qui unit l'homme à son Dieu – la prière – et je suis d'avance sûre du succès car j'y invoque ce Dieu Unique, Clément, Fort et Capable de consoler sa faible créature en lui faisant supporter cette douce chose qu'on appelle 'résignation'. Franchement, qu'y a-t-il de plus doux que d'entendre un musulman éprouvant une grande perte, vous dire 'Dieu l'a ainsi voulu' ? » <sup>847</sup>

Ainsi, l'Islam devient-il, désormais, son « ultime espérance », la seule et unique échappatoire pour les âmes accablées et souffrantes comme la sienne, sans laquelle l'âme n'aurait point de repos :

« Moi aussi, moi qui n'ai jamais été et qui ne serai jamais chrétienne, j'ai eu recours à la prière moi aussi aux heures terribles où je me suis trouvée sans appui et sans secours, aux heures de naufrage moral... Je me suis raccrochée, pour ainsi dire, à cette dernière ancre de salut, à cette ultime espérance ». <sup>848</sup>

### **Le soufisme : moyen de détachement et révélateur de la vraie vie**

Il ne fait aucun doute qu'Isabelle Eberhardt croit en l'Islam ; sa foi est cependant parfois chancelante, mais elle va trouver sur son chemin une structure qui va la conforter et la fortifier, le soufisme. Quand elle arrive au désert en 1900, il lui apparaît comme un espace vide, d'un vide qui s'apparente à celui qu'elle ressent, notamment après le décès de sa mère. Cependant, une année après, ce vide s'est complètement comblé parce qu'elle a trouvé une famille, celle des khouanes de la Qadriya. De fait, l'Islam, intensifié par le soufisme, devient un remède contre sa léthargie morale. Elle y trouve une famille adoptive, comme en témoigne Denise Brahimi dans ce passage : « *On ne s'étonne pas qu'Isabelle Eberhardt n'ait vu alors de refuge qu'auprès de la confrérie des Kadryas qui l'ont adoptée* ». <sup>849</sup> Le soufisme l'a beaucoup aidée à surmonter ses épreuves, à accepter la disparition des personnes chères, notamment sa mère,

---

<sup>846</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 29, verset 45

<sup>847</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 92

<sup>848</sup> Ibid., p. 93

<sup>849</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*., op. cit., p. 126

« l'Esprit blanc », grâce à la voie de la résignation. Il est vrai que la disparition subite de cette mère l'a anéantie et l'a plongée dans une grande mélancolie. L'Islam l'a aidée à apaiser sa peine et à s'en remettre à Dieu, comme en attestent ces propos inspirés de l'enseignement qadri qu'elle a reçu :

« Le croyant est convaincu que Dieu – qu'il soit exalté et magnifié – ne l'éprouve par une chose que pour un bénéfice qui viendra après cette épreuve, soit dans ce bas monde, soit dans la vie future. Aussi il agrée l'épreuve et l'endure avec patience sans accuser son Seigneur – qu'il soit exalté et magnifié –. Occupé par son Seigneur – qu'il soit exalté et magnifié –, il a même oublié l'épreuve ». <sup>850</sup>

En fait, le véritable vide, selon l'optique soufie, est le vide de soi causé par l'absence de foi et l'intérêt accordé aux plaisirs de la vie. Ainsi, Isabelle Eberhardt se détache-t-elle, la foi aidant, de la vie terrestre et se plonge-t-elle dans la vie intérieure, la vie réelle et essentielle aux yeux des soufis, celle qui lui fera voir la magnificence divine dans le dépouillement et le renoncement. Elle comprendra également que, grâce à la souffrance, l'âme s'ennoblit et acquiert sa force mystique. C'est en ce sens que la douleur liée à la perte des êtres chers devient purificatrice de l'âme, « *comme on baptise une personne pour la laver de ses péchés* ». <sup>851</sup>

Le recours au divin, après la perte de sa mère, est le signe d'une quête supérieure, une « promesse de libération » <sup>852</sup> espérée après l'inefficacité avérée des autres moyens compensatoires. De ce fait, l'Islam devient le seul dérivatif à sa « maladie morale », comme elle l'affirme : « *Il y a cependant, je crois, un remède mais celui-là revient à la religion de l'Islam, en toute humilité et en toute sincérité (...) [qui apporte] l'apaisement final et la joie du cœur* ». <sup>853</sup> Le recours au divin est, selon Freud, « une projection, une image du père protecteur » <sup>854</sup> pour combler le vide engendré par l'absence. Lacan, lui, pense qu'« on ne peut penser le père qu'à partir de Dieu, lequel occupe une place vide, la place de l'Autre », <sup>855</sup> tout en conservant l'image de la paternité. De ce point de vue, nous

---

<sup>850</sup> A. EL JILANI, *Enseignement soufis.*, op. cit., p. 59

<sup>851</sup> J. GRONDIN, (2012) *La philosophie de la religion*, Ed. Point Delta, coll. Que sais-je ?, p. 34

<sup>852</sup> J. GRONDIN, *La philosophie de la religion.*, op-cit., p. 18

<sup>853</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 247

<sup>854</sup> Mustapha CHERIF, « *Au cœur de l'Islam : l'élévation spirituelle* », 13<sup>ème</sup> chronique, publiée le 20-06-2016 dans *Liberté*, URL : <http://www.elmoudjahid.com/fr/actualites/95709>. Consulté le 07/01/2018

<sup>855</sup> Ibid.



pouvons affirmer que le dieu éberhardtien dépasse la « paternité » lacanienne relative à la pensée du commun des mortels, et même la « projection » compensatoire de Freud ; il est tout simplement une fascination, une sublimation, voire même une transcendance dont les lumières rayonnent en toute chose. Ainsi, face à ses multiples épreuves, Isabelle Eberhardt réalise-t-elle que l'être, en tant que tel, ne peut devenir « grand » qu'en se détachant des siens, de la mère, de la vie : « *Si les choses devaient durer, elles nous sembleraient indignes d'attachement* », <sup>856</sup> écrit-elle, et c'est de son caractère éphémère que vient le charme poignant de la vie. Soulignons que ces propos sont inspirés par l'enseignement qadri qui recommande le détachement de la vie par la voie du dépouillement et du renoncement, voie sûre menant à la « perfection morale ».

Dans son processus de compensation, la soumission à la destinée est l'un des facteurs qui aident Isabelle Eberhardt à accepter les diverses épreuves, notamment la disparition des êtres chers et les persécutions incessantes de l'administration coloniale. On peut percevoir, à travers cette soumission, une forme de mort acceptée et consentie du fait que la vraie mort est la mort de l'âme ; or, l'âme ne meurt jamais pour le véritable croyant ; elle survit dans un autre monde, le « vrai monde ». Ces paroles soufies semblent correspondre à la vision d'Isabelle Eberhardt quant à la mort : « *Mourez avant de mourir car ceux qui meurent avant de mourir ne meurent pas quand ils meurent* ». <sup>857</sup> L'idée de la mort se traduit, en effet, par le renoncement à la vie, exprimé par l'« *indifférence profonde, absolue, pour tout au monde* ». <sup>858</sup>

Ce type de renoncement n'est pas facile dans la mesure où les croyants soufis doivent renoncer aux plaisirs de la vie et s'isoler dans leurs exercices de piété. Il est vrai que ce mode de vie serait difficilement supportable par le commun des mortels car il exige un énorme sacrifice, « le renoncement », dont seules les âmes fortes sont capables. Elles y trouvent nourriture et refuge où qu'elles soient, comme en atteste la parole divine : « *Celui qui émigre dans le*

---

<sup>856</sup> I. EBERHARDT & V. BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'islam.*, op. cit., p. 261

<sup>857</sup> P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam.*, op. cit., p. 138.

<sup>858</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 160.

*sentier de Dieu trouvera sur la terre de nombreux et spacieux refuges* ». <sup>859</sup> Ces ermites perçoivent la vie terrestre comme un passage avant d'atteindre la vie éternelle de l'âme. Leur vie est faite du renoncement aux plaisirs d'ici-bas, qui les sollicitent et constituent donc une tentation pouvant détourner de la foi. Il est rapporté que Jésus (Issa), lorsqu'il sentait une bonne odeur, se bouchait le nez et disait : « *Ceci provient de ce bas monde. Ceci est une épreuve contre nous* ». <sup>860</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt se détache-t-elle du monde, tout comme ces anachorètes se livrant aux décrets du destin. Néanmoins, elle éprouvera toujours ce besoin de se lier à l'autre, comme si elle ne pouvait exister sans cette altérité. De cette fusion, elle construit son moi. Ce besoin d'aller vers l'autre et de le connaître se manifeste dans tous ses écrits. Sa curiosité et sa nature espiègle se trahissent même lors de sa retraite à Knadessa, où elle ne manque pas de décrire tous ceux qui l'entourent, du cheikh jusqu'aux esclaves, alors qu'elle était censée vivre sa retraite sans se laisser distraire par un quelconque élément extérieur pour se consacrer uniquement à Dieu, comme l'exige la règle.

### **Le fantôme de « l'Esprit blanc »**

Bien qu'elle tente de colmater le « blanc » laissé par sa mère en se tournant vers le soufisme, l'ombre de « l'Esprit blanc » va la hanter tout au long de sa vie. C'est un vide qui demeure en elle, plus imposant que jamais : « *[les] souvenirs chers se lèvent devant moi de l'ombre du passé* ». <sup>861</sup> Ces souvenirs de « l'Esprit blanc » surgissent parfois dans les moments de solitude, surtout quand elle est sans sa « Ouiha » <sup>862</sup>, une solitude qui ouvre le passage vers « le passé mort ». Même réduits à l'état de fantômes, les souvenirs de sa mère ne cessent de la hanter, comme elle l'écrit le 1<sup>er</sup> décembre 1900 dans ses *Journaliers* : « *Ces derniers jours, les souvenirs poignants de la fin de l'Esprit Blanc sont venus me hanter...* ». <sup>863</sup> En plus des moments de solitude, le fantôme de « l'Esprit blanc » réapparaît dans les moments de souffrance d'Isabelle Eberhardt. En effet, dans sa

<sup>859</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 04, verset 100.

<sup>860</sup> A. EL JILANI, *Enseignements soufis.*, op. cit., p. 161

<sup>861</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 89.

<sup>862</sup> Petit nom affectueux désignant Slimane

<sup>863</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 80.

grande misère, elle éprouve de la nostalgie pour les soins prodigués à sa mère, qui lui manquent beaucoup. Cette mère lui assurait « *des vêtements excellents, du feu et une nourriture saine entre toutes* ». <sup>864</sup> En effet, Isabelle Eberhardt a toujours vécu dans l'opulence et a été longtemps choyée par sa mère. Mais hélas, cette mère bonne et attentionnée n'est plus et le luxe de la villa de Genève n'est qu'un lointain souvenir. Elle doit alors affronter seule toutes les vicissitudes de la vie, qu'elle a du mal à surmonter quelques fois :

« Ce qui me tourmente, ce n'est pas la pauvreté, c'est la misère, c'est-à-dire l'absence de ce strict nécessaire sans lequel on est esclave des éternelles préoccupations matérielles, des éternelles angoisses pour le lendemain ». <sup>865</sup>

De fait, la mère n'est jamais morte ; elle est toujours là, constamment présente par le souvenir de son affection exemplaire. Il en est de même pour son père adoptif, « Vava », un homme d'esprit et de cœur. Aussi resteront-ils tous les deux vivants dans sa pensée :

« Ah, Maman ! Ah, Vava ! Voyez votre enfant, l'unique, le seul qui vous ait suivis et qui, au moins après la tombe, vous honore ! Je ne vous oublie pas. Si votre pensée n'est pas, comme jadis, constamment présente à mon esprit, c'est que la lutte est dure et rude, que j'ai trop souffert. Mais votre cher souvenir ne me quittera jamais. Aux pires heures de détresse, n'est-ce pas vous que j'ai invoqués ? » <sup>866</sup>

On peut se demander pourquoi le souvenir de cette mère tant aimée refait surface en ces moments particulièrement pénibles. Nous supposons que c'est dans ces moments de détresse qu'Isabelle Eberhardt éprouve le besoin, plus que de n'importe quoi d'autre, de la tendresse de sa mère, de ses soins généreux et de son amour que rien ne peut remplacer. L'idée d'avoir à souffrir sans sa consolation est intolérable : « *Âme blanche, qui est là-haut, et toi Vava, vous voyez sans doute mes larmes dans le silence* ». <sup>867</sup> Ainsi, le 3 février 1901, après l'incident de Béhima, sur son lit d'hôpital, Isabelle Eberhardt aperçoit un oiseau dont elle interprète la présence comme un signe probable de sa mère, l'âme de « l'Esprit blanc », venue la consoler dans ces moments de détresse :

« En un instant de tristesse attendrie, mystérieuse : devant la porte de la salle morne, sur le sable gris, une petite mésange singulière, grise comme le sable du

---

<sup>864</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 125

<sup>865</sup> Ibid., p. 98

<sup>866</sup> Ibid., p. 239

<sup>867</sup> Ibid., p. 187

désert, montée sur de longues pattes grêles avec, sur son poitrail perlé, une collerette noire, était venue sautiller et chanter, me rappelant la terre d'exil... J'eus l'impression, à la fois attendrie, douce et angoissante, que c'était peut-être l'âme de l'Esprit blanc qui venait, sous cette forme gracieuse, consoler mon âme opprimée dans la cité dolente ».<sup>868</sup>

Cette mère qu'elle a veillée sur son lit de mort est venue, sous forme d'une apparition, la consoler et l'aider à traverser ces moments difficiles. Ce signe « maternel », s'il apporte du réconfort à Isabelle Eberhardt, n'en apporte pas moins de la tristesse car il lui rappelle qu'elles sont irrémédiablement séparées par la mort. Dans cette petite mort de Béhima, ou plutôt cette « mort provisoire », Isabelle Eberhardt éprouve donc à la fois de la joie et de la tristesse : un sentiment de joie relatif à la mort qui lui permettrait de rejoindre sa mère et un sentiment de tristesse lié au fait qu'elle doit vivre sans elle en attendant ce moment. C'est pourquoi, lorsqu'elle reprend pleinement le contrôle d'elle-même, le sentiment d'angoisse la reprend, comme elle l'exprime dans ce passage : « *Je m'angoisse et je souffre sur un pauvre lit d'hôpital, seul et abandonné* ».<sup>869</sup> Cette angoisse est illustrée par une citation empruntée au « Fantôme d'Orient » de Pierre Loti, que l'on trouve au début du troisième journalier, entamé à l'hôpital d'El Oued, en février 1901 : « *Oh ! L'amer et irrémédiable chagrin de ne plus pouvoir jamais échanger avec elle une seule pensée !* »<sup>870</sup>. On peut interpréter cette citation comme étant le reflet de sa propre peine, rongée qu'elle est par la solitude et la tristesse d'être « seule » face à son désarroi. Elle écrit alors un poème aux accents nostalgiques pour sa mère tant aimée avec pour titre « *Souvenirs de L'esprit blanc* » et elle l'accompagne d'une note en arabe, « *Toujours la même pensée, les mêmes élans* », suggérant que le souvenir de sa mère la hantera jusqu'à sa mort. Le surgissement de ces souvenirs la fait beaucoup plus souffrir qu'il ne la guérit. Ainsi, écrit-elle :

« Vers des années écoulées, vers l'amour parachevé.  
Endors-toi dans ma poitrine, serpent du souvenir !  
Ne trouble pas mon triste repos !  
De ses yeux qui, sous l'orage de la vie,  
Puisaient pour moi jadis la chaleur et l'amour,  
Dans la terre humide, sous la dalle de pierre,

<sup>868</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 90

<sup>869</sup> Ibid., p. 91

<sup>870</sup> Ibid., p. 101

Je sais : depuis longtemps, il ne reste aucune trace !  
Ombres brumeuses du passé,  
Larmes sereines du passé,  
Oh ! Pourquoi vous êtes-vous réveillées, inattendues,  
Dans un cœur douloureux et gémissant ?  
Allez-vous-en. Ne trompez plus par votre charme,  
Mon âme morte, lasse de vivre ».<sup>871</sup>

Au début du quatrième *Journalier*, le dernier puisque le cinquième n'a jamais été retrouvé, Isabelle Eberhardt insère une note en forme de dédicace à sa mère absente : « *En souvenir de l'Esprit blanc* ».<sup>872</sup> A la fin de ce texte, elle résume en ces mots l'ensemble des *Journaliers* : « *un restant du culte du jadis pour le passé* », <sup>873</sup> mots que nous pouvons interpréter comme un hommage rendu aux personnes disparues, à ces trois êtres chers absents : l'Esprit blanc, le vieillard penseur<sup>874</sup> et le frère-ami<sup>875</sup>. Ce sentiment d'angoisse débouche sur quelque chose que nous nommerons aspiration au suicide ou désir de mourir. Bien qu'elle soit aimée par Slimane, il semble que cet amour ne puisse la combler, comme on pourrait le croire. Ce désir de mourir est lié au fait qu'elle ne peut surmonter la disparition de sa chère mère dont le fantôme rode encore et toujours : « *Je suis condamnée à porter ainsi avec moi, à jamais informulée, toute ma grande tristesse* ».<sup>876</sup> Ces lignes laissent percevoir son enfermement dans une tristesse qui revêt une teinte suicidaire, comme en témoignent ces lignes :

« Je crois en ce moment, que si je pouvais avoir la certitude absolue, raisonnable et irréfutable, que j'aboutirais à bref délai à ce dénuement lugubre : que l'ennui noir insondable, qui parfois me prend et me torture au-delà de toute mesure deviendrait mon état normal et constant, je trouverais immédiatement la force d'éviter cette éventualité par une mort très calme et très froidement envisagée. (...) La vie en elle-même, bien sincèrement, ne m'est rien ».<sup>877</sup>

Bien que la mort « *exerce une attraction étrange* »<sup>878</sup> sur elle, Isabelle Eberhardt s'interdit, en toute conscience, de commettre l'irréparable, considéré par la religion musulmane comme un crime contre soi, et par conséquent un

---

<sup>871</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit p. 91

<sup>872</sup> Ibid., p. 185

<sup>873</sup> Ibid., p. 260

<sup>874</sup> Son père adoptif Trochimowsky

<sup>875</sup> Augustin

<sup>876</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 107

<sup>877</sup> Ibid., p.108

<sup>878</sup> Ibid.

« grand péché », non rémissible par Dieu. Les enseignements soufis lui ont certainement fait comprendre le sens vrai de la résignation et de la foi, comme le laissent entendre ces lignes glanées dans ses *Écrits intimes* et ses *Journaliers* : « Si je ne croyais pas en Lui, (...) j'en finirais ce soir même »<sup>879</sup> ; « Allah est avec les patients »<sup>880</sup> ; « Il faut rentrer dans la tarika par le dîkr et la prière. Admirable hygiène morale »<sup>881</sup> ; « Tout est entre les mains de Dieu, et rien ne se fait que selon son vouloir ».<sup>882</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt trouve-t-elle dans la spiritualité de quoi sublimer ses souffrances morales.

En définitive, nous pouvons dire que la présence/absence de la mère à tous les moments de sa vie est sans doute ce qui fait la particularité de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt en lui donnant un tempo poétique, un cachet singulier, chargé d'émotion et de poésie. Une œuvre où se mêlent tous les états d'âmes, tous les extrêmes possibles et toutes les audaces, même les plus incroyables. Une œuvre de foi et d'amour insatiable pour la mère « consolatrice » et « nourricière ». Enfin, un modèle d'enseignement moral dans le renoncement :

« Personne n'a su comprendre et réconforter ces choses bénies qui ont commencé à germer en moi, lentement mais sûrement, depuis la mort de l'Esprit blanc : la foi, le repentir, le désir de perfectionnement moral, le désir de la gloire noblement méritée, le désintéressement, la volupté honteuse de ma souffrance et de mon renoncement, et la soif des grandes et belles actions ». <sup>883</sup>

---

<sup>879</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 315

<sup>880</sup> Ibid., p. 352

<sup>881</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 240

<sup>882</sup> Ibid., p. 240

<sup>883</sup> Ibid., p. 27

## Conclusion de la première partie

En conclusion, nous pouvons dire qu'au moyen de l'écriture, Isabelle Eberhardt se rapproche des gens du Livre, « ahl el kitab »<sup>884</sup>. En effet, l'écriture lui ouvre des horizons et la prépare à un grand voyage mystique au pays de la spiritualité, « Dar el Islam ». Isabelle Eberhardt franchit une étape essentielle de sa formation en passant du voyage de l'écriture au voyage spatial, qui va l'amener au voyage intérieur.<sup>885</sup> Cependant, ce dernier voyage est loin d'être une partie de plaisir ; c'est une conséquence des nombreux traumatismes qui ont provoqué en elle le désir de se perdre dans l'inconnu « pour mieux se connaître ».

N'ayant pas de père et ayant perdu toutes les personnes chères, notamment sa mère, son unique lien identificatoire, Isabelle Eberhardt se retrouve sans repères et sans identité. Au risque d'une chute irrémédiable, Isabelle Eberhardt use de manière « inconsciente » de multiples moyens de compensation lui permettant de s'auto-défendre contre l'angoisse et d'éviter ainsi l'ultime solution du suicide. Grâce à l'Islam salvateur, Isabelle Eberhardt se résigne et s'arme de foi, car c'est par elle que « *l'homme devient fort* ».<sup>886</sup> Bien que sa foi soit quelques fois chancelante, Isabelle Eberhardt reste tout de même convaincue que Dieu ne l'abandonnera pas et qu'Il est et restera son protecteur, car elle a mis toute sa « *confiance en Allah* ».<sup>887</sup>

Les pratiques de piété qu'elle connaîtra au sein d'el Qadriya l'aideront à mieux accepter la vie et ses épreuves, car « *Allah est avec les patients* ».<sup>888</sup> Ses écrits révèlent sa grande transformation grâce à une arme soufie qui l'a beaucoup aidée à se surpasser, le grand combat contre son âme (el djihad al akbar). C'est

---

<sup>884</sup> Les gens du Livre ou *ahl al-kitâb* sont ceux à qui, selon le *Coran*, les messages divins ont été révélés à travers un livre révélé à un prophète ; il s'agit essentiellement des juifs et des chrétiens.

<sup>885</sup> Le voyage vers Lui, vers Dieu.

<sup>886</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 363

<sup>887</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 186

<sup>888</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 352

une sorte de lutte intérieure contre elle-même, contre ses instincts et ses envies. Cette lutte typiquement soufie lui a fait découvrir la quintessence de sa personne, le meilleur d'elle-même. Ainsi, devenue Mahmoud Saadi, Isabelle Eberhardt voit naître en elle un être transformé, dépouillé de toutes ses vieilles manies. C'est en ce sens qu'Isabelle Eberhardt commence à se reconstruire et à s'accorder une nouvelle identité par la voie du soufisme.



## **PARTIE II**

### **Le soufisme dans l'œuvre d'Isabelle**

**Eberhardt**

## Introduction

Pour cette seconde partie, nous allons nous intéresser plus particulièrement à l'aspect textuel de notre corpus et analyser certains éléments importants dans la philosophie soufie ayant écho dans les écrits de notre auteure. Pour ce faire, nous ouvrirons cette partie de notre travail sur une étude de la symbolique de l'eau dans ses écrits. En effet, nous avons constaté qu'un nombre conséquent de ses œuvres évoque l'élément liquide, « l'eau », et ce sous différentes formes. Ensuite, nous verrons comment le dénuement dans la vie d'Isabelle Eberhardt est perçu comme une constante soufie. Pour finir, nous tenterons d'analyser ce concept soufi dans les récits d'Isabelle Eberhardt à travers l'image du vagabond.

Le deuxième chapitre abordera la perception de l'espace dans les écrits d'Isabelle Eberhardt. Pour ce faire, nous verrons la perception de la ville et du désert, une dualité qui mettra en évidence la façon dont ces deux espaces sont appréhendés par l'auteure. Cette étude sera suivie d'une analyse de la temporalité, tout en insistant sur la spiritualité du moment du crépuscule, « el moghreb ». Nous clorons ce chapitre par une étude du « ney », ou flute de roseau, une constante typiquement soufie qui s'avérera liée à l'heure d'el moghreb.

Nous entamerons le dernier chapitre par l'étude d'un récit prophétique, « Vision sur le Moghreb ». Cette analyse nous permettra de suivre le cheminement d'Isabelle Eberhardt dans le « Dar el Islam ». Nous évoquerons aussi un incident qui bouleversera le cours de la vie d'Isabelle Eberhardt et la conduira vers l'illumination. Le choix de travailler sur le « trauma » de Béhima repose sur son importance pour notre analyse car elle révélera le changement spirituel que provoquera cet incident. La suite de notre réflexion viendra mettre en lumière la nouvelle aspiration d'Isabelle Eberhardt pour le maraboutisme que provoquera le trauma de Béhima. Nous n'oublierons pas de convoquer certaines rencontres « providentielles » qui joueront un rôle essentiel dans cette attitude.

Notre analyse nous mènera vers une nouvelle forme de maturité mystique dans « l'amour » qui devient une transcendance du divin. Cette nouvelle forme du discernement sera exprimée par l'amour théophanique pour toutes les

créations de Dieu. Le dernier sous point qui clora notre travail sera consacré à la mort de son ego et son entrée dans l'universalité. A cette dernière étape d'analyse, nous tenterons de voir comment une vie de groupe comme celle d'El Qadriya l'amènera vers une forme de dépouillement de soi et d'ouverture vers l'altérité. Pour mener à bien notre recherche, il convient d'ouvrir notre premier chapitre par quelques représentations de l'eau. Cet aperçu nous permettra de mieux saisir la signification de l'eau avant de la travailler de plus près chez Isabelle Eberhardt.

*Le cœur s'est souvenu de toi en pleine  
séance de joie,  
Il arracha la coupe à l'échanson et la brisa.  
Puis, il sortit ni sobre, ni ivre.  
Et devint célèbre en devenant fou. »*

Djallal Ed-Dine El Rumi, *Les Quatrains*

## CHAPITRE I

### L'empreinte spirituelle dans les écrits d'Isabelle Eberhardt

Pour ce chapitre, nous avons choisi de travailler sur des nouvelles, *Écrits sur le sable*, contenues dans les *Œuvres complètes II*, de l'édition Grasset et Fasquelle (1988). En fait, les *Écrits sur le sable* sont composés de deux volumes. Le premier réunit l'intégralité des *Journaliers*, *Notes de route* et *Vagabondages*, chroniques de ce que vécut Isabelle Eberhardt au Maghreb, à partir du moment où elle a choisi de s'immerger dans le Sahara. Le second comprend, pour la première fois réunie, l'ensemble de son œuvre de fiction, y compris les textes inédits : cinquante-sept nouvelles, quatre esquisses romanesques et un roman, « *Trimardeur* », œuvre posthume restée inachevée. Nous n'avons pas voulu travailler sur ce dernier roman en raison des remaniements effectués par Barrucand, un ami d'Isabelle Eberhardt, et ce par souci de fidélité à notre auteure.

Nous avons organisé notre étude selon les multiples interprétations de l'eau que peuvent recéler les écrits d'Isabelle Eberhardt. Nous entamerons notre travail par la symbolique de l'eau de la fontaine et nous verrons qu'elle peut être une source de rencontres amoureuses et de promesse, mais au prix de la mort ! Ce liquide peut être vu aussi comme une source de régénérescence, comme une bénédiction divine dans un environnement hostile, tel celui du désert, pour permettre à tous les « pèlerins » d'étancher leur soif. Si cette eau paraît absente, elle couve en fait sous le sable et transforme le désert en jardin d'Éden. Nous verrons qu'elle est également une source spirituelle et purifiante dans la religion islamique. Ce liquide peut aussi se transformer en abîme destructeur invitant les désespérés à y plonger. Pour finir, nous nous pencherons sur une autre vision

de l'eau, une vision d'ivresse et de bienfaisance. Avant d'entamer l'étude des textes d'Eberhardt, nous avons jugé utile de voir comment cet élément naturel est perçu par d'autres cultures, d'autres civilisations et d'autres religions.

### **L'eau, mythe et histoire**

Quelles que soient les significations symboliques de l'eau, depuis celles définies par certains écrivains comme Krappe, dans *Genèse des mythes*, Mircea Eliade, dans son ouvrage devenu classique, *Traité d'histoire des religions*, ou Gaston Bachelard, *L'eau et le feu en littérature*, jusqu'aux études d'anthropologie structurelle de Gilbert Durand, l'eau n'a cessé d'inspirer un imaginaire des plus riches propre à chaque culture. En effet, l'eau nous permet une infinité de représentations : « *L'eau assimile toutes les substances. Elle tire à elle toutes les essences. Elle reçoit avec une égale facilité les matières contraires, telles le sucre et le sel. Elle peut refléter toutes les couleurs, rendre toutes les saveurs, renvoyer toutes les odeurs* ».<sup>889</sup> L'eau occupe la place la plus importante parmi les quatre éléments de la Nature. D'ailleurs, nous ne pouvons imaginer de vie organique sans ce liquide divin, l'eau ; près de soixante-dix pour cent du corps humain sont constitués d'eau ! C'est un facteur essentiel pour la survie de l'homme, sa régénérescence, sa fécondité et sa dynamique de vie. En effet, dans toutes les traditions religieuses, l'eau est un élément important. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit présente dans la tradition soufie et qu'Isabelle Eberhardt en fasse un élément narratif important dans ses nouvelles.

Dans la tradition indienne, l'eau est la figure substantielle de la matière première, de la *prakriti* originelle. Pour les Hindous, le monde futur repose dans les abysses de l'océan primitif. Tout part de l'eau : « *Tout était eau*, disent les textes Hindous, *les vastes eaux n'avaient pas de rives* ».<sup>890</sup> Pour les Chinois, l'eau ou « wou-ki » représente le chaos, l'indistinction. Il en est de même dans la *Genèse*, où il est dit : « *Le souffle de Dieu couve à la surface des eaux* ».<sup>891</sup> Le

---

<sup>889</sup> CH.VILLAIN-GANDOSSI, (1989), *L'eau et la culture populaire de la Méditerranée*, Centre national de la recherche scientifique, Paris., p. 131

<sup>890</sup> CH.VILLAIN-GANDOSSI, *L'eau et la culture populaire de la Méditerranée*., op.cit., p. 133

<sup>891</sup> LA BIBLE, *Genèse, Ancien testament, 01:02*. URL : <http://www.bible-en-ligne.net/>, Consulté le 12/07/2016

Coran dit lui aussi que « *Dieu a créé toute chose vivante à partir de l'eau* ». <sup>892</sup> La plupart des peuples austro-asiatiques voient dans l'eau une force cosmique. L'eau est un moyen de purification rituelle car elle « apporte la pureté », <sup>893</sup> écrit Wenteu.

Par ailleurs, dans la tradition judéo-chrétienne, l'eau peut signifier l'origine de la Création. Pour les juifs, par exemple, «le Men» (M hébreu) symbolise l'eau sensible, la matrice de toute création, donc source de toute vie ; l'eau est comme le lait maternel, digestif et fondamental en raison de son importance pour la nutrition et la survie des nourrissons. Claudel écrit à ce propos :

« Le fluide essentiel, d'une mollesse riche et pleine, d'une chaleur égale à nous-mêmes et qui pourtant nous réchauffe, d'un fluide qui s'irradie, mais qui laisse cependant la joie d'une possession totale. Bref, l'eau réelle, le lait maternel, la mère inamovible, la mère ». <sup>894</sup>

Les puits et les fontaines sont considérés comme des lieux sacrés où sont effectuées toutes les transactions commerciales, organisées les rencontres providentielles et signés les accords et pactes entre les gens. La fontaine peut être également vue comme un lieu de confidences ; il n'est qu'à voir tous les proverbes que nous pouvons trouver dans la tradition musulmane, tel celui-ci : « *Celui qui est près d'une fontaine ne s'en va pas sans boire* », formulation allégorique pour dire : « *Tu es près du cheikh et tu ne sais que faire : va-t'en lui demander conseil* ». <sup>895</sup> Ne fait-on pas reproche à celui qui arrive au bout de ses efforts et ne peut pas goûter au fruit en l'apostrophant ainsi : « *Arriver à la source et ne pas boire !* »

Dans la tradition juive, le fleuve qui vient d'en haut (céleste) est le signe de toutes les grâces divines ; ensuite, il se dirige vers le bas, vers le centre (la terre), en touchant les quatre points cardinaux qui vont aux extrémités du monde et qui constituent ce qu'on entend par les quatre paradis terrestres. Selon la tradition chrétienne, en plus de son apport nourricier, l'eau peut véhiculer la sagesse. Dans le cœur du sage, l'eau demeure comparable à une source de

---

<sup>892</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 24, verset 45

<sup>893</sup> CH.VILLAIN-GANDOSI (1989) *L'eau et la culture populaire de la Méditerranée*, op.cit., p. 134

<sup>894</sup> Ibid., p.135

<sup>895</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 53

connaissances. Si l'homme est privé de sagesse, son cœur est tel un vase brisé qui laisse s'échapper son contenu (les connaissances). L'eau devient également un symbole spirituel de par sa pureté. Bachelard note en ce sens que « *l'eau est l'objet d'une des plus grandes valorisations de la pensée humaine : la valorisation de la pureté* ». <sup>896</sup>

### **L'eau et sa portée spirituelle dans les nouvelles d'Isabelle Eberhardt**

Dans le soufisme, l'eau est le symbole de la connaissance et de l'Amour, la base de la vie humaine telle qu'elle a été conçue par l'acte « Kûn ! » (signifiant « Sois ! »), émanant de Celui qui a donné vie à toute chose. L'Amour occupe, en effet, une place génératrice chez l'Homme, et ce depuis la création d'Adam. Rappelons que nous avons fait un pacte avec notre Seigneur, tel que cela est mentionné dans Le Coran : « *Ne suis-je pas votre Seigneur ?* » <sup>897</sup>, et nous avons répliqué : « Certes ! ». Ce dernier mot engage un pacte, une expression d'amour et d'acceptation ; il constitue un noyau d'unité indissociable de l'Amour ontologique. Le but de tout soufi est d'approfondir cette communion divine en lui et de la vivre de façon concrète. Nous allons voir comment, au cours de notre démarche, l'eau et l'Amour se joignent pour constituer un véritable pacte, un engagement. S'il arrive toutefois que ce pacte soit brisé chez les personnages, la mort s'ensuit irrémédiablement, soit par la mort physique de l'un, soit par la mort de l'âme charnelle <sup>898</sup> de l'autre car, dans le mot Amour, il y a l'idée de « beauté », cette beauté que nous trouvons en l'autre ; cependant, « *toute beauté se paye par la mort* », <sup>899</sup> comme l'affirme Gaston Bachelard. Notons que la vie d'ascétisme, à laquelle vont se vouer certains personnages, s'apparente à une purification de soi, à une condamnation définitive de la vie charnelle, considérée comme un châtiment infligé à cause de l'écart et du non-respect de la promesse.

#### **1.1. Histoires d'eau ou les lieux de la rencontre amoureuse**

---

<sup>896</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 25

<sup>897</sup> LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, sourate 07, verset 173

<sup>898</sup> Condamnation de soi dans l'ermitage

<sup>899</sup> G.BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 81

A l'homme qui se cherche, l'eau renvoie sa propre image, objet de méditation ; cela nous rappelle le mythe de Narcisse, réinventé au fil des siècles par les poètes. L'eau de la rivière invite au bain, au rafraîchissement, à la nudité permise. Cette matière transparente peut évoquer également la jeunesse, le renouveau, ou même l'érotisme qui transparait à travers l'ondulation des vagues qui rappellent les courbes du corps de la femme, qui est à l'origine de la vie, et que symbolise Léda, qui a aimé Jupiter après l'avoir vu dans l'eau. L'eau dans les écrits poétiques est perçue comme la promesse de la vie, de l'éternité de par son continuel mouvement ; l'eau qui coule éternellement est la promesse d'« *une naissance continue* »<sup>900</sup>. Ainsi, Lamartine rend-il hommage dans son poème « Le Lac », à l'eau, lieu de promesse et de fidélité, qui conserve le souvenir de ses amours avec Elvire ; à l'inverse du temps qui engloutit sur son passage toute source de bonheur en lui imprimant un caractère furtif et tragique :

« O lac ! L'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir ! »<sup>901</sup>

Ce sont les mêmes accents lyriques que nous retrouvons dans « Ain Djeboub », le premier récit que nous avons choisi pour entamer notre travail.

### **« Ain djeboub », lieu de promesse**

Effectivement, la fontaine est un endroit de rencontres par excellence, comme l'affirme Gaston Bachelard: « *Dans l'eau, dans la substance de l'eau, [il y a] un type d'intimité, intimité bien différente de celle que suggèrent les profondeurs du feu ou de la pierre* »<sup>902</sup>. C'est le lieu où s'esquissent les premiers regards, où s'éprennent les cœurs et où se promettent les heures propices des nuits. En fait, ce récit retrace une histoire d'amour entre deux jeunes gens, victimes de leur destinée. Cette histoire est intéressante pour notre travail parce qu'elle traite de l'élément liquide<sup>903</sup> dans toute son intégralité, sous ses divers

<sup>900</sup>G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 25

<sup>901</sup>A. DE LAMARTINE, (1938, 1<sup>ère</sup> édition 1820) *Méditations poétiques*, Classiques illustrés Vaubourdolle, Ed. Hachette, p. 10

<sup>902</sup>G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 17

<sup>903</sup>L'eau



aspects naturels et nous permet ainsi de percevoir le côté mystique de certains personnages d'Isabelle Eberhardt. Soulignons qu'il y a une variante à cette nouvelle, comme à beaucoup d'autres ; elle a pour titre *Taleb* et nous la retrouvons dans *Écritures de sable*.

Cette nouvelle est inspirée d'une histoire réelle. Les noms des lieux, « *l'oued Allala* », « *le mont de Sidi Merouane* », « *les coteaux de Charir* » ancrent le récit dans le réel mais « *Ain Djaboub* » semble un nom fictif signifiant « la fontaine » ou « la source de Djaboub », en référence à un personnage. « *Ain Djaboub* » est à la fois un lieu symbolique et métaphorique parce que c'est l'endroit secret où les deux personnages se rencontrent à l'abri des regards. C'est un lieu où s'allume le feu de la passion, comme le note Bachelard :

« C'est de l'eau même que doivent naître les flammes de l'amour, (...) c'est l'eau qui garde 'les âmes ardentes des ancêtres'. Quand un faible Éros des eaux 'rallume' un instant deux âmes passagères, alors les eaux, pour un instant, ont quelque chose à dire : du sein de la rivière sortit 'peu à peu un murmure qui s'enfla à la longue en une mélodie berçante, plus divine que celle de la harpe d'Éole, plus douce que tout ce qui n'était pas la voix d'Eleonora' ». <sup>904</sup>

Nous remarquons que, dès le début, l'espace joue un rôle important dans cette nouvelle. Deux espaces sont évoqués : celui de la fontaine Ain Djaboub, lieu témoin de la rencontre et de la séparation des deux amants qui s'insère dans celui plus vaste de Ténès. Cette nouvelle est organisée autour de la description du paysage de Ténès, qui se présente sous la forme d'un diptyque, une sorte de tableau en deux volets. Le premier nous présente un paysage ténéssien à partir de deux points de vue. D'abord, une vue générale, quand Si Abderrahmane <sup>905</sup> découvre le site :

« Un jour, à l'aube, il parvient dans les gorges sauvages de l'oued Allala, près de Ténès. A un brusque tournant de la route. Si Abderrahmane arrêta sa mule et loua Dieu, tant le spectacle qui s'offrait à ses regards était beau. Les montagnes s'écartaient, s'ouvrant en une vallée de contours harmonieux ». <sup>906</sup>

Ensuite, une vue plus précise quand il se rapproche de la ville ; le tableau devient alors très coloré, rappelant un paysage impressionniste :

---

<sup>904</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*. op. cit., p. 87

<sup>905</sup> Un jeune taleb lettré venu de Tlemcen.

<sup>906</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable, Œuvres complètes II*, op. cit., p. 302

« Au pied de la montagne, la Ténès des musulmans apparaissait en amphithéâtre, toute blanche dans le brun chaud des terres et le vert puissant des figuiers. (...) Une légère brume violette enveloppait la montagne et la vallée, tandis que des lueurs orangées et rouges embrasaient lentement l'horizon, derrière le djebel Sidi Merouane. Et tout fut rose, dans la vallée et sur la montagne. Ténès apparut à Si Abderrahmane, à la plus gracieuse des heures, sous des couleurs virginales ».<sup>907</sup>

Cette description est loin d'être un simple décor ; c'est un cadre dans lequel l'action évolue mais qui souligne aussi la réceptivité de l'auteure, sa sensibilité au paysage qui l'entoure et dont elle décrit les couleurs changeantes dans les moindres détails, ainsi que les formes géométriques variées. Elle continue :

« Vers la droite, le mont de Sidi Merouane s'avance en pleine mer. (...) Vers le nord, des hautes montagnes fermant le Medjoua murent l'horizon. (...) Vers le sud, elles s'abaissent peu à peu jusqu'à la plaine immense du Hodna, (...) tout en bas, parmi les roches éboulées et les lauriers roses ».<sup>908</sup>

Très souvent, dans les récits d'Eberhardt, face à un paysage, la rêverie semble prendre plus de place que l'intrigue ; cela est probablement dû à son âme romantique. Les paysages tiennent une grande place et la description n'est pas un simple arrière-plan du récit ; c'est un élément capital qui informe sur le développement de l'intrigue. Ainsi, le paysage peut-il signaler une menace à travers un lexique relatif au danger : «  *Brusque, s'ouvrant, roule, s'écartaient, coulaient, sinueux, fermait, gorges, sauvages, noircis, délabrés, éboulées* ».

L'espace fictionnel annoncé par le titre fonctionne comme dans un conte. En effet, le motif de la fontaine ou de la source est largement exploité dans les contes et les légendes. Dans le dictionnaire des symboles, la source est vue comme un élément sacré :

« La sacralisation des sources est universelle du fait qu'elles constituent la bouche de l'eau vive ou de l'eau vierge. Par elles, se fait la première manifestation, sur le plan des réalités humaines, de la matière cosmique fondamentale, sans laquelle ne pourraient être assurées la fécondation et la croissance des espèces. L'eau vive qu'elles répandent est comme la pluie, le sang divin, la semence du ciel ».<sup>909</sup>

Il est notoire que, dans les cultures traditionnelles, la source est le symbole de l'origine de la vie et, de façon plus générale, de toute origine, celle du génie, de la puissance et du bonheur. La fin tragique de Lalia, qui a attendu vainement

---

<sup>907</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable, Œuvres complètes II.*, op. cit, p. 302

<sup>908</sup> Ibid., p. 302

<sup>909</sup> J. CHEVALIER & A. GHERBRANT, (1982, 1ère éd. 1973), *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, p. 903

le retour de l'amant, n'est pas due à la rupture du serment lié aux vertus de la source. Le pouvoir de la source n'est pas remis en cause puisque Si Abderrahmane est revenu à Ténès, » *comme en une patrie, le cœur bondissant de joie* » ; cependant, il est trop tard car si la vie est un éternel recommencement ; elle est aussi source de malheur et de déception, et l'homme oublie qu'il « *ne jouit jamais du même bonheur* ». <sup>910</sup> Par ailleurs, cette fontaine peut être aussi la source de la connaissance et de la perfection, qui dérive de la mémoire, laquelle n'est rien d'autre qu'un lieu sacré ou une source du savoir. Il faut en effet signaler que » *la mémoire était adorée comme le réceptacle de toute science (...) et [que] c'est ce même symbolisme de la source archétypale que traduit Jung comme une image de l'âme, en tant qu'origine de la vie intérieure et de l'énergie spirituelle* ». <sup>911</sup> Chaque soir, Si Abderrahmane vient s'asseoir « *avant l'heure rouge du soleil* » <sup>912</sup> et s'étendre sur un lit de camp. Si Abderrahmane, personnage pieux, évite tout « *ce qui parle aux sens et les réveille* ». <sup>913</sup> Mais la vue de Lalia au bord de la fontaine lui fait baisser les armes ; et « *depuis cet instant, Si Abderahmane connut les joies et les affres de l'amour* ». <sup>914</sup> C'est de cette manière que Si Abderahmane abandonne « *toute sa ferme raison* » et se sent « *plus faible qu'un enfant* ». Le charme de Lalia, ainsi que sa grâce voluptueuse et son air mélancolique attirent le jeune marabout. Ainsi l'eau de la fontaine, avec l'apparition de cette femme au charme envoutant allume-t-elle rapidement chez lui une envie irrésistible de l'avoir toute à lui. Bachelard note à ce propos :

« D'abord quelque chose brille dans 'l'humide charmant', dans 'l'humide vital'. Puis ce feu qui sort de l'eau, 'flamboie autour de la conque... de Galatée. Cela flambe tour à tour avec force, avec grâce, avec douceur, comme agité par les pulsations de l'amour'. Enfin, 'il s'embrase, il jette des éclairs et déjà s'écoule' et les sirènes reprennent en chœur : 'Quelle merveilleuse flamme illumine les flots qui se brisent étincelants les uns contre les autres ? Cela rayonne et veille et resplendit ! Les corps s'embrasent dans la nocturne carrière, et alentour tout ruisselle de feu. Ainsi règne l'amour, principe des choses ! Gloire à la mer ! Gloire à ses flots, environnés de feu sacré ! Gloire à l'onde ! Gloire au feu ! Gloire à

<sup>910</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 305

<sup>911</sup> J. CHEVALIER & A. GHERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 904

<sup>912</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 303

<sup>913</sup> Ibid., p. 303

<sup>914</sup> Ibid.

l'étrange aventure !" N'est-ce pas un épithalame pour le mariage des deux éléments ? »<sup>915</sup>

Si Abderrahmane revient alors chaque soir pour la voir, et c'est ainsi qu'il surprend son nom par l'intermédiaire des fillettes qui jouent au bord de la fontaine. Puis, un soir, « *il ne put résister à l'envie de lui parler* »<sup>916</sup>. Il lui demande alors de boire de sa cruche. Le taleb donnait au premier abord l'image d'un personnage charmant, avenant et sympathique : « *Comme Si Abderrahmane était beau, et que tous les soirs, il adressait la parole à la jeune fille, celle-ci s'enhardit, lui souriant dès qu'elle l'apercevait* ». <sup>917</sup>

Un regard furtif, un sourire, un mot échangé, puis un rendez-vous nocturne car « *la nuit (...) est une déesse à qui rien ne résiste, qui enveloppe tout, qui cache tout ; elle est la déesse du voile* ». <sup>918</sup> Dans son sombre voile, la nuit révélera la volupté des sens dans les cœurs amoureux, bercés par le bruit doux de la fontaine, telle une eau enchantée qui les invite à se désaltérer de la soif d'amour car, affirme Gaston Bachelard, « *toute eau nous est désirable, (...) celle-ci fait appel à ce qu'il y en a en nous entre la chair et l'âme, notre eau humaine chargée de vertu et d'esprit, le brûlant sang obscur* ». <sup>919</sup> Ainsi l'appel de la chair est-il plus fort que celui de sa conscience, plus fort que son Dieu, plus fort que tout enfin ; il a en effet oublié que

« la pureté et la fraîcheur s'allient ainsi pour donner une allégresse spéciale que tous les amants de l'eau connaissent. L'union du sensible et du sensuel vient soutenir une valeur morale. Par bien des voies, la contemplation et l'expérience de l'eau nous conduisent à un idéal. Nous ne devons pas sous-estimer les leçons des matières originelles. Elles ont marqué la jeunesse de notre esprit. Elles sont nécessairement une réserve de jeunesse. Nous les retrouvons associées à nos souvenirs intimes ». <sup>920</sup>

Si Abderahmane déroge alors à sa règle de conduite en tant que taleb chargé d'accomplir sa mission d'apprentissage du savoir religieux auprès des maîtres spirituels, et ce en dépit de « *tous les efforts de sa volonté et les reproches de sa conscience. Si Abderrahmane descendit dans la vallée, dès que la nuit fut. Et*

---

<sup>915</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 121

<sup>916</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., p. 303

<sup>917</sup> Ibid., p. 303

<sup>918</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 123

<sup>919</sup> Ibid., p. 78

<sup>920</sup> Ibid., p. 174

*Lalia, tremblante, vint pour se réfugier dans les bras du taleb ».*<sup>921</sup> Ainsi, « *la source est[-elle] une naissance irrésistible, une naissance continue »*<sup>922</sup> de l'amour qui lie les cœurs entre eux. Les deux personnes s'éprennent l'une de l'autre et une grande passion naît entre elles, les unit et se renforce par les multiples rencontres nocturnes.

Mais cet amour ne peut durer longtemps car les événements vont prendre une autre tournure. En effet, Si Abderrahmane perd son père et doit rentrer rapidement chez lui pour prendre en charge la zaouïa de son père, comme la loi tribale le lui dicte, et ce en dépit de son grand amour pour sa bien-aimée Lalia :

« Le père de Si Abderrahmane mourut et les gens de Tlemcen l'obligèrent en quelque sorte à occuper le poste du défunt. (...) Et cependant, Si Abderrahmane demeurait sombre et soucieux. Sa pensée nostalgique habitait Ténès, auprès de Lalia ». <sup>923</sup>

La jeune Lalia est complètement désespérée par la séparation et ne se résout à laisser partir son amant qu'après lui avoir fait boire l'eau d'Ain Djaboub, car c'est « *une eau miraculeuse qui a pour vertu d'obliger au retour celui qui en a goûté »*.<sup>924</sup> L'amant est parti douloureusement, habité par la nostalgie du lieu et de Lalia. Il se trouve contraint de demeurer à Tlemcen afin de succéder à son père dans sa fonction de grand mouderrès.<sup>925</sup> Son devoir religieux l'empêche, durant cinq ans, de revoir sa bien-aimée, comme prévu lors de leur serment à la fontaine. Et quand il décide de la revoir, avec un cœur « *qui bondissait de joie »*, contre toute attente, « *il ne trouve de Lalia qu'une petite tombe grise »*.<sup>926</sup> Si Abderahmane se sent responsable de la mort de sa chère et tendre Lalia, l'amante avalée par l'eau du serment car, désormais, « *l'eau n'est plus une substance qu'on boit ; c'est une substance qui boit ; elle avale l'ombre comme un noir sirop »*,<sup>927</sup> affirme Bachelard. Si Abderrahmane s'auto-châtie et se condamne à une vie ascétique à cause de la perte de sa bien-aimée. Cette punition infligée à sa personne traduit la tristesse profonde qui l'habite à un haut degré, mêlée à un

---

<sup>921</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 304

<sup>922</sup> G.BACHELARD, *L'eau et les rêves*. op. cit., p. 25

<sup>923</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 304

<sup>924</sup> Ibid.

<sup>925</sup> Enseignant religieux

<sup>926</sup> Ibid., p. 305

<sup>927</sup> G.BACHELARD, *L'eau et les rêves*., op. cit., p. 72

sentiment de culpabilité et de regret, et devient une sorte de « *mélancolie qui pleure* »<sup>928</sup> pour tout le restant de sa vie. Gaston Bachelard note en ce sens : « *En lui, chaque heure méditée est comme une larme vivante qui va rejoindre l'eau des regrets ; le temps tombe goutte à goutte des horloges naturelles ; le temps que le temps anime est une mélancolie qui pleure* ».<sup>929</sup> Ainsi, Si Abderrahmane renonce-t-il à sa mission, à sa famille, à son village ainsi qu'au monde et s'isole dans la montagne :

« Si Abderrahmane quitta ses vêtements de soie de citadin et s'enveloppa de laine grossière. Il laissa pousser ses cheveux et s'en alla nu-pieds dans la montagne où, de ses mains habiles, il bâtit un gourbi. Il s'y retira, vivant désormais de la charité des croyants qui vénèrent les solitaires et pauvres ».<sup>930</sup>

Nous pouvons dire que la fontaine demeure le lieu de ce serment non tenu, un témoin éternel comme celui du *Lac* de Lamartine, un lieu de conservation de souvenirs mais aussi de douleur immense, celle d'avoir perdu à jamais celle qui a attendu le retour du bien-aimé, et dont l'absence a causé la mort. Cette fontaine qui était un lieu de promesse et d'ivresse entre les amoureux doit subitement se nourrir « *des larmes cosmiques qui tombent de la Nature entière* »,<sup>931</sup> car jamais

« l'eau lourde ne devient une eau légère, jamais une eau sombre ne s'éclaircit. C'est toujours l'inverse. Le conte de l'eau est le conte humain d'une eau qui meurt. La rêverie commence parfois devant l'eau limpide, tout entière en reflets immenses, bruisante d'une musique cristalline. Elle finit au sein d'une eau triste et sombre, au sein d'une eau qui transmet d'étranges et de funèbres murmures. La rêverie près de l'eau, en retrouvant ses morts, meurt, elle aussi, comme un univers submergé ».<sup>932</sup>

Cette source devient dès lors une sorte de mythe tragique qui unit puis sépare les cœurs, victimes de leurs passions et dont la joie appartient désormais au passé, considéré par Bachelard comme une source « *qui doit s'assombrir, une eau qui doit assombrir la noire souffrance, (...) une eau qui est sur le point de mourir* ».<sup>933</sup> Ainsi, Lalia devient-elle un souvenir, un fantôme hantant ce lieu tout en lui imprimant sa douce mélancolie, une ombre « *complice des figuiers du Sahel, et [des] nuits de lune sur les coteaux de Charir, sur les lavandes d'argent*

<sup>928</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op.cit., p. 73

<sup>929</sup> Ibid., p. 73

<sup>930</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 306

<sup>931</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 81

<sup>932</sup> Ibid., pp. 63-64

<sup>933</sup> Ibid., p. 63

*et sur la mer, tout en bas, assoupie en son murmure éternel ».*<sup>934</sup> Dans sa vie d'anachorète, Si Abderahmane prend conscience de l'inutilité de notre vouloir face à la volonté divine et à « *la folie funeste de notre cœur avide qui nous fait chercher la plus impossible des choses : le recommencement des heures mortes* ». <sup>935</sup> L'intrusion du narrateur par l'emploi du pronom « nous » donne une empreinte tragique au récit, tel un coryphée se manifestant à la fin de la tragédie, mais aussi une dimension universelle et humaniste.

Il est vrai que la fontaine est un lieu de rencontre parfait pour les amoureux. En dehors de ce récit, il y en a d'autres où la fontaine (ou la source) demeure le lieu idéal pour les rencontres amoureuses de par son aspect romantique et apaisant. L'histoire de Yasmina que nous tenterons d'analyser va dans ce sens. L'élément liquide est en effet présent tout au long de l'histoire, mais il acquiert à chaque fois une nouvelle valeur.

### **L'oued, source de rencontre amoureuse**

Avant d'entamer l'analyse de cette nouvelle, il convient de rappeler que l'histoire de Yasmina s'étale sur une période de cinq ans, de l'âge de quatorze ans à celui de dix-neuf. Les événements se déroulent au moment de l'occupation coloniale. C'est l'histoire d'une jeune fille issue des Aurès, ayant grandi dans un petit village qui s'élève près des ruines romaines de Timgad. Elle était issue d'une famille composée de son père, Hadj Salem, de sa mère Habiba, de ses deux frères aînés engagés dans l'armée et de sa sœur aînée Fathma, mariée. Tous les jours, Yasmina sortait de son gourbi pour faire paître son troupeau de chèvres dans la gorge d'un oued. Elle avait des traits de caractère qui la différenciaient des autres filles de son village : elle était mélancolique, rêveuse, solitaire et naïve. Sa vie basculera le jour où elle rencontre à la fontaine Jacques, qu'elle surnommait plus tard « Mabrouk », et dont elle tombe follement amoureuse ; mais cet amour ne durera pas car Jacques la quittera pour rejoindre son poste dans le sud oranais. Quelque temps après, elle épouse, contre son gré, Abdelkader, qui a mauvais caractère, mais elle ne garde au fond de son cœur que

---

<sup>934</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 306

<sup>935</sup> Ibid., p. 305

le souvenir de « Mabrouk », le seul et unique amour de sa vie. Un jour, le mari de Yasmina est condamné aux travaux forcés pour dix ans ; elle décide alors de vivre au « village nègre », parmi les prostituées, afin de subvenir à ses besoins, tout en gardant l'espoir de revoir son « Mabrouk ». Un jour, elle le revoit, mais il n'est pas seul, il est avec sa femme. Les rêves de Yasmina s'effondrent complètement. Résignée à son sort, elle reprend alors son attente désespérée de la mort, qui ne tardera pas à arriver.

Dans cette nouvelle, l'élément liquide est évoqué dès les premières pages, suggérant l'idée de peur et de terreur en raison de sa présence dans les gorges :

« Yasmina sortait de son humble gourbi et s'en allait doucement, par la plaine, poussant devant elle son maigre troupeau de chèvres noires et de moutons grisâtres. D'ordinaire, elle le menait dans la gorge tourmentée et sauvage d'un oued, assez loin du douar. Parfois, pour se distraire, elle cueillait au fond de l'oued desséché quelques fleurettes bizarres, épargnées du soleil et chantait des mélodies arabes ».<sup>936</sup>

L'expression « l'oued desséché » évoque un sentiment de tristesse et de mort ; elle nous annonce en fait la fin tragique de l'histoire.

Cet élément aquatique impose sa présence au fur et à mesure de la description. De fait, Isabelle Eberhardt assimile l'innocence de la jeune fille à un lac pur, car elle est l'image « *puérile de la nature* »<sup>937</sup> :

« Elle était bien calme, la petite âme solitaire et naïve de Yasmina. Calme et douce comme ces petits lacs purs que les pluies laissent au printemps pour un instant dans les éphémères prairies africaines, et où rien ne se reflète, sauf l'azur infini du ciel sans nuages ».<sup>938</sup>

Cette innocence évoque chez Bachelard la nudité naturelle que reflète le miroir de l'eau :

« La nudité qui peut garder une innocence. Dans le règne de l'imagination, les êtres vraiment nus, aux lignes sans toison, sortent toujours d'un océan. L'être qui sort de l'eau est un reflet qui peu à peu se matérialise : il est une *image* avant d'être un *être*, il est un désir avant d'être une image ».<sup>939</sup>

---

<sup>936</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 95

<sup>937</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 47

<sup>938</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 96

<sup>939</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 49



Ce liquide pur peut, toutefois, changer d'allure et se transformer en source de maladie et de mort quand il y a souillure. Le liquide peut « *servir alors à congglomérer la pureté* », <sup>940</sup> comme le soutient Bachelard :

« Dès lors, on comprendra que l'eau impure puisse être accusée de tous les méfaits. Si, pour l'esprit conscient, elle est acceptée comme un simple symbole du mal, comme un symbole externe ; pour l'inconscient, elle est l'objet d'une symbolisation active, tout interne, toute substantielle. L'eau impure, pour l'inconscient, est un réceptacle du mal, un réceptacle ouvert à tous les maux ; c'est une substance du mal ». <sup>941</sup>

Dans cet ordre d'idées, l'idée de l'eau souillée et impure dans « Yasmina » est causée par le colon qui prive les gens de l'eau pure de la fontaine du « Bordj des fouilles ». Ceux-ci sont donc réduits à se rabattre sur l'eau de l'oued, aussi sale soit-elle, comme unique solution pour s'abreuver, et cela à leurs risques et périls. C'est ce que nous pouvons lire dans ce passage :

« Aussi évitait-elle d'aller, à la tombée de la nuit, chercher de l'eau à l'oued, avec les autres femmes. Il y avait bien une fontaine dans la cour du « Bordj des fouilles », mais le gardien roumi employé des Beaux-arts, ne permettait point aux gens de la tribu de puiser l'eau pure et fraîche dans cette fontaine. Ils étaient donc réduits à se servir de l'eau saumâtre de l'oued où piétinaient matin et soir les troupeaux. De là, l'aspect maladif des gens de la tribu continuellement atteints de fièvres malignes ». <sup>942</sup>

Cet oued devient, au fur et à mesure de l'histoire, le lieu de rencontre de Yasmina et de l'officier français, et aussi une source d'amour et de provocation. « *Y a-t-il de l'eau par ici ?* », <sup>943</sup> demande l'officier français à Yasmina. En fait, cette question n'est qu'un prétexte, car il cherche à attirer son attention et à se rapprocher d'elle. Notons que l'élément vital disparaît parfois, quand l'oued est desséché, suscitant peur et angoisse. Le dessèchement de l'oued peut suggérer l'idée de stérilité ou de projet non abouti, ou tout simplement la mort, comme dans ce passage où Jacques revoit pour la deuxième fois Yasmina dans une posture puérile : « *Enfin dans la partie la plus déserte de l'oued, il découvrit Yasmina, couchée à plat-ventre parmi ses agneaux, la tête soutenue par ses deux mains* ».

---

<sup>940</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 168

<sup>941</sup> Ibid., p. 163

<sup>942</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 96

<sup>943</sup> Ibid., p. 97

Ainsi, l'eau peut-elle être perçue comme un élément de rapprochement et de contact, faisant oublier toutes les différences qui peuvent séparer le couple, outrepassant les limites de la langue, les codes sociaux, les traditions et les idées reçues, comme nous pouvons le voir dans cet extrait :

« Elle avait auprès d'elle une petite guerba<sup>944</sup> suspendue entre trois piquets formant faisceau. Jacques lui demanda à boire, par signes. Sans répondre, elle lui montra du doigt la guerba. Il but. Puis il lui tendit une poignée de bonbons roses. Timidement, sans oser encore avancer la main, elle dit en arabe, avec un demi-sourire, levant pour la première fois ses yeux sur ceux du roumi\* (européen) :

- Ouch-noua ? Qu'est-ce ?

- C'est bon, dit-il, riant de son ignorance, mais heureux que la glace fût enfin rompue ». <sup>945</sup>

Jacques veut mieux connaître la jeune fille, sa soif d'eau n'étant qu'un prétexte pour assouvir une autre soif, plus consistante. En effet, Yasmina l'attire par son charme exotique, sa beauté langoureuse et mystérieuse. L'élément liquide provoque l'apaisement et le soulagement. Se désaltérer de sa soif, c'est aussi se désaltérer de la terrible soif d'amour. La guerba<sup>946</sup>, source de rapprochement entre le roumi et l'indigène, devient source de bonheur, de reconnaissance, d'échange de regards ; elle peut constituer un souvenir magnifié ou maudit. Cependant, l'appel de la chair se fait plus fort que celui de la conscience et la jeune fille, « *avec toute la passion fougueuse de sa race, (...) se donna* ». Ils se laissèrent alors emporter dans les eaux du plaisir, dans « *un sensualisme primitif, (...) le besoin de sentir directement, de toucher, de goûter supplantant le plaisir de voir* ». <sup>947</sup> Les deux êtres, dans ces instants d'anéantissement, découvrent l'ivresse des sens « *comme s'ils sortaient des ténèbres* ». <sup>948</sup>

Cependant, derrière ce tableau idyllique, se cachent le mensonge et l'illusion car tout est tromperie et, comme les mirages, tout finit par s'effacer. Les eaux construisent, en effet, de « *vrais mensonges. Il faut une âme bien troublée pour se tromper vraiment aux mirages de la rivière* ». <sup>949</sup> L'unité absolue

---

<sup>944</sup> Outre faite d'une peau de chèvre et servant au transport de l'eau.

<sup>945</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 99

<sup>946</sup> Peau d'animal cousue en forme de sac et servant de récipient, gourde.

<sup>947</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 176

<sup>948</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 100

<sup>949</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 33

de Dieu et la mission de son prophète n'ont pas été prises au sérieux par Jacques, qui a trompé ainsi l'innocence de la jeune fille et rompu le pacte d'une « *eau substantiellement religieuse* », <sup>950</sup> comme le rapporte le passage suivant :

« Fais-toi musulman...C'est bien facile ! Lève ta main droite comme ça, et dis avec moi : 'La illaha illa Allah, Mohammed raçoul Allah' (Il n'est point d'autre divinité que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu). Lentement, par simple jeu, pour lui faire plaisir, il répéta les paroles chantantes et solennelles qui, prononcées sincèrement, suffirent à lier irrévocablement à l'Islam... Mais Yasmina ne savait point que l'on peut dire de telles choses sans y croire et elle pensait que l'énonciation seule de la profession de foi musulmane par son roumi en ferait un croyant... Et Jacques, ignorant des idées frustes et primitives que se fait de l'Islam le peuple non lettré, ne se rendait point compte de la portée de ce qu'il venait de faire ». <sup>951</sup>

En plus de feindre d'attester de l'unité absolue de Dieu, il y a chez Jacques quelque chose de malhonnête, sachant que cette relation ne peut durer :

« Il ne voyait pas clairement que leur amour ne pouvait durer, (...) car il concevait l'impossibilité d'un mariage entre lui qui avait une famille, là-bas au pays, et cette petite bédouine qu'il ne pouvait même pas songer à transporter dans un autre milieu, sur un sol lointain et étranger ». <sup>952</sup>

Contrairement aux pensées perfides de Jacques, les rêves romantiques et ingénus de Yasmina se reflètent sur cette eau fraîche et pure serpentant dans les gorges des monts des Aurès, une eau limpide où l'on peut voir son image ; elle dit en effet : « *Moi j'aimerais habiter la montagne, où il y a de grands arbres qui sont plus vieux que les plus anciens des vieillards, et où il y a de l'eau fraîche et pure qui coule à l'ombre... Et puis, il y a des oiseaux qui ont des plumes rouges, vertes et jaunes et qui chantent* ». <sup>953</sup> Ce paysage rêvé est le reflet fidèle de son innocence, une sorte de retour au paradis initial. Ici, la fraîcheur peut être synonyme d'une belle jeunesse, d'une nouvelle vie envisagée avec son bien-aimé « Jacques », une vie « d'amour et d'eau fraîche », comme on en trouve dans les romans courtois du Moyen-âge <sup>954</sup> : « *Je voudrais les entendre (les oiseaux), et dormir à l'ombre, et boire de l'eau fraîche... Tu me cacheras dans la montagne*

---

<sup>950</sup> G.BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit, p. 174

<sup>951</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable.*, op. cit., p. 101

<sup>952</sup> Ibid., p. 102

<sup>953</sup> Ibid.

<sup>954</sup> On songera particulièrement au roman courtois de « *Tristan et d'Iseult* », cachés dans la forêt

et tu viendras me voir tous les jours ». <sup>955</sup> Cette fraîcheur de l'eau exprime, selon Bachelard, des métaphores ; il écrit :

« Fraîche et claire est aussi la chanson de la rivière. Le bruit des eaux prend en effet tout naturellement les métaphores de la fraîcheur et de la clarté. Les eaux riantes, les ruisseaux ironiques, les cascades à la gaieté bruyante se retrouvent dans les paysages littéraires les plus variés. Ces rires, ces gazouillis sont, semble-t-il, le langage puéril de la Nature. Dans le ruisseau parle la Nature enfant ». <sup>956</sup>

Notons que les larmes ont une consistance liquide proche de celle de l'eau de mer de par leur goût salé, participant ainsi à la purification de l'âme, à la purgation des péchés et des regrets. Ce récit est en effet ponctué par tout un lexique évoquant ces notions, à l'exemple de ces passages : « *Dans le débordement de leurs larmes mêlées* » ; « *dont les larmes continuaient de couler* » ; « *Jacques pleura* » ; « *elle le vit sangloter* » ; « *elle pleurait* » ; « *des sanglots déchirants* » ; « *se jeta face contre terre et pleura* » ; « *des sanglots et une toux rauque* » ; « *secouée par des sanglots convulsifs* », etc. Cette insistance sur les larmes souligne la tristesse de Yasmina et traduit sa grande déception d'avoir cru en l'amour de Jacques.

Ainsi, l'oued devient-il un lieu de consolation pour Yasmina : « *Toute la journée, seule dans son oued sauvage, elle demeurerait couchée à terre, immobile* ». <sup>957</sup> Cet oued qui, jadis, évoquait le bonheur, évoque à présent la douleur de la séparation. Ce lieu de promesse et d'amour se transforme en un lieu de mensonge et de trahison, en un lieu de larmes et de regrets, comme l'explique Gaston Bachelard : « *En lui, chaque heure méditée est comme une larme vivante qui va rejoindre l'eau des regrets ; le temps tombe goutte à goutte des horloges naturelles ; le monde que le temps anime est une mélancolie qui pleure* ». <sup>958</sup>

Dans sa longue attente, Yasmina reçoit dans ce même oued un ami de Jacques, venu la chercher pour lui lire la lettre de son amant tout en la traitant de « *fille du péché* ». Face à cette insulte, Yasmina est épouvantée de voir son secret en possession d'un musulman. Elle répond alors par le mot « *maktoub !* », comme si elle liait la volonté du cœur à celle du destin, réponse succincte mais

<sup>955</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable.*, op. cit., p. 102

<sup>956</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 47

<sup>957</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 106

<sup>958</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 73

qui en dit long sur ses croyances. Mais ce qu'elle ignore encore, c'est que « *l'eau est aussi un type de destin* »<sup>959</sup>, beaucoup plus décevant, « *non pas seulement le vain destin des images fuyantes, le vain destin d'un rêve qui ne s'achève pas, mais un destin essentiel qui métamorphose sans cesse la substance de l'être* ». <sup>960</sup>Ce fatum qui rend cet amour « indissoluble » se désagrège dans l'eau divine, « l'eau de promesse ». Jacques, devenu absent pour toujours, s'éprend d'une Française, fille de sa race, comme le veut la tradition, et Yasmina, dans son désespoir de ne plus le revoir, se voit contrainte d'épouser un jeune homme, beau et audacieux, qui propose une dot plus élevée que celle de « Hadj Salem El Aouer », communément appelé « le borgne ». Yasmina est cependant terrifiée à l'idée de se faire rejeter pour son impureté. En effet, l'oued lui a volé le liquide sur lequel repose son honneur, le seul élément pouvant attester de sa virginité, qui est une chose cruciale pour les femmes célibataires et dont dépend l'honneur de toute la famille. Ce liquide « *accueille toutes les images de la pureté* »<sup>961</sup> et sa perte en dehors des liens sacrés du mariage est un manquement à la loi divine, une trahison et un signe de corruption morale. En fait, après s'être mariée avec le terrible et féroce « Abdelkader », elle regrettera amèrement « El Aouer », doux et affectueux, car elle se retrouve maintenant enfermée dans une maison d'où elle n'a pas le droit de sortir. Elle regrette l'immensité des paysages qu'elle avait l'habitude de fréquenter ainsi que son oued :

« Elle étouffait entre les quatre murs blancs de la cour mauresque où elle était enfermée, elle regrettait amèrement l'immensité libre de sa plaine natale, et les grandes ruines menaçantes, et son oued sauvage ». <sup>962</sup>

Tantôt fécond tantôt sec, l'oued s'avère être tout aussi sauvage que ceux qui le fréquentent et tout aussi doux que ceux qui l'aiment, inculquant ainsi son tempérament à la personne :

« Yasmina, immobile, muette, le regarda pendant une minute, comme jadis, là-bas dans l'oued desséché de Timgad, à l'heure déchirante des adieux. Puis, brusquement, elle le saisit au poignet, le tordant, dispersant dans la poussière, les pièces jaunes.

-Chien ! Lâche ! Keffer <sup>963</sup>! »<sup>964</sup>

---

<sup>959</sup> G.BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op.cit., p. 17

<sup>960</sup> Ibid., p. 17

<sup>961</sup> Ibid., p. 25

<sup>962</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 111

Yasmina comprend vite que Jacques a changé et qu'il ne l'aime plus comme elle le croyait. Il l'avait oubliée et il ne lui « *restait plus qu'à se coucher dans un coin et y mourir comme un chien abandonné* ». <sup>965</sup> Alors, face à son désarroi, elle se console au souvenir des petits moments de bonheur furtif passés dans les bras de son amant, des instants jamais connus auparavant et dont l'oued demeurera le seul témoin :

« Elle eût pu – inconsciemment – revivre là les heures charmantes de jadis, les heures d'ivresse et d'amour vécues dans l'oued desséché. Elle eût encore goûté là une joie douce et mélancolique, au lieu de ressentir les tourments effroyables de l'heure présente ». <sup>966</sup>

Enfin, l'oued qui était source de promesse entre l'Européen et l'indigène devient, désormais, une source d'illusion, de promesse non tenue, de trahison envers Dieu par l'attestation feinte de croire en lui et en son messager et, pire encore, une source de mort, car « *Yasmina la bédouine n'était plus* ». Bachelard écrit à ce propos :

« Eau silencieuse, sombre, eau dormante, eau insondable, autant de leçons matérielles pour une méditation de la mort. Mais ce n'est pas la leçon d'une mort héraclitéenne, d'une mort qui nous emporte au loin avec le courant, comme un courant. C'est la leçon d'une mort immobile, d'une mort en profondeur, d'une mort qui demeure avec nous, près de nous, en nous ». <sup>967</sup>

En définitive, nous pouvons dire que la fontaine est le seul endroit où se nouent des intrigues arabes, souvent compliquées, qui aboutissent souvent, à travers leurs rebondissements, à un dénouement tragique. Ainsi, Yasmina, Alia et d'autres, emportées par le flot d'une passion interdite, tourmentées jusqu'à la torture, s'abîment et se perdent dans un amour sans espoir. Incapables de prendre le contrôle de la situation, elles précipitent irrévocablement leur chute. Toute passion illégitime entraîne le sujet vers la mort. La fontaine et l'oued sont deux espaces où les cœurs se désaltèrent de leur soif d'amour, où basculent les croyances et meurent les principes. La fontaine est à l'image d'un serment : si on

---

<sup>963</sup> Mécréant

<sup>964</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 116

<sup>965</sup> Ibid., p. 115

<sup>966</sup> Ibid., p. 117

<sup>967</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 88

le brise, la mort s'ensuit irrémédiablement. Néanmoins, dans cette fontaine, se cache également un jeu dangereux entre la duplicité d'une personne retorse et la naïveté d'une personne faible qui, quand « *le chagrin altère sa physionomie, (...) passe dans la région de l'ombre* ». <sup>968</sup>

### **L'eau, source de colère divine**

L'histoire de « Hama Sghir » est un récit de voyage relaté par Isabelle Eberhardt. Nous découvrons dans ce texte que l'élément aquatique occupe une place majeure ; il fonctionne selon une dynamique traditionnelle où la fontaine demeure le lieu de rencontres amoureuses par excellence, comme nous l'avons déjà vu dans d'autres nouvelles. En effet, c'est un lieu de l'aventure et de l'amour, un lieu de halte et de détente lié au rêve et à l'introspection, comme le note Jacqueline Cerquiglini-Toulet dans son article « Fontaines amoureuses, fontaines dangereuses » :

« Objet naturel ou architectural, marqueur de paysage, station du récit, source du chant, (...) un grand lieu poétique de la littérature. (...) Dans la topographie comme dans la littérature, les fontaines ont un nom ; elles ont une histoire et un destin qui se lit dans l'aspect de la nature de leurs eaux. L'explication géologique en est donnée dans les encyclopédies depuis Isidore de Séville. (...) Les fontaines nouent l'amour à la mort. (...) Elles [prennent] [leurs] racines dans la terre, dans les anfractuosités des roches, et [s'élèvent] vers le ciel dans un jaillissement qui fait du jet d'eau une flamme liquide ». <sup>969</sup>

La flamme de la passion amoureuse est dangereuse. Nous verrons dans notre analyse que l'élément liquide peut être associé à la rencontre de Hama Sghir avec la femme de sa vie, Saadia. C'est un élément commun que nous retrouvons dans d'autres récits vus précédemment, comme les nouvelles de *Yasmina* et de *Ain Djeboub*, où la fontaine apparaissait sous sa forme limpide et pure, à l'image des sentiments éprouvés :

« Il avait un peu de fièvre et il voulut boire. Il descendit à la fontaine, située au bas de la colline rougeâtre et dénudée de Stah\* (terrasse) el Hamraia. Là, il trouva l'ainée des filles du gardien, Saadia, qui avait treize ans et qui, femme déjà, était belle sous ses haillons bleus. Et Saadia sourit au nomade, et longuement ses yeux roux le fixèrent.  
- Dans quinze jours, je reviendrai te demander à ton père, dit-il.

---

<sup>968</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 73

<sup>969</sup> J. CERQUIGLINI-TOULET, « Fontaines amoureuses, fontaines dangereuses », URL : [www publica.webs.ull.es.com](http://www publica.webs.ull.es.com), consulté le 22-03-2016

Elle hocha la tête.

- Il ne voudra jamais. Tu es trop pauvre, tu es un chasseur.

- Je t'aurai quand même, si Dieu en a décidé ainsi. Maintenant, remonte au bordj et garde-toi pour Hama Sghir, pour celui que Dieu t'a promis.

- Amine !

Et lentement, courbée sous la lourde guerba\*(outre) en peau de bouc pleine d'eau, elle reprit le chemin escarpé de son bordj solitaire ».<sup>970</sup>

Cette fontaine qui a abrité la rencontre de ces deux inconnus, les verra revenir plusieurs fois pour se revoir jusqu'à s'aimer éperdument, car « *l'être voué à l'eau est un être en vertige* »<sup>971</sup> d'amour. De fait, cette fontaine désaltérante va exercer sur les deux amoureux son pouvoir magique et créer une passion en eux. Bachelard écrit en ce sens :

« C'est à cette eau immobile et silencieuse que les amants demandent les exemples de la passion. Nous avons tiré le dieu Éros de cette onde, et nous sentions maintenant qu'il avait rallumé en nous les âmes ardentes de nos ancêtres... Toutes ensemble les passions soufflèrent leur béatitude délirante ».<sup>972</sup>

Ainsi, la fontaine devient un lit d'amour qui unira aussi bien les corps que les cœurs et réalisera ainsi « *l'idéal d'une rêverie créatrice parce qu'elle possède ce qu'on pourrait appeler l'absolu du reflet* ».<sup>973</sup> Elle devient un lieu de rendez-vous amoureux : « *Tous les soirs, quand le soleil embrasait le désert ensanglanté et déclinait vers l'oued Rir salé, Saadia descendait à la fontaine pour attendre celui que Dieu lui avait promis* ».<sup>974</sup> Ces rencontres clandestines sont strictement interdites dans une société conservatrice comme la leur qui, si elle venait à apprendre la chose, taxerait les contrevenants de mauvaises mœurs ou bien les renierait et les exclurait du village. Cependant, ce petit coin d'amour et de fraîcheur ne tardera pas à devenir « *une espèce de dépérissement mélancolique* »,<sup>975</sup> un lieu de menace et de frayeur, car les événements vont prendre une autre tournure. La demande en mariage de Hama Sghir ayant été refusée, celui-ci décide d'enlever Saadia : « *Pendant qu'elle remplissait la guerba, les bras dans l'eau du bassin, Saadia vit passer une ombre entre les figuiers du jardin. (...) Hama Sghir l'avait saisie par le poignet et*

---

<sup>970</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 150

<sup>971</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 17

<sup>972</sup> Ibid., p. 87

<sup>973</sup> Ibid., p. 64

<sup>974</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 151

<sup>975</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 72



*l'entraînait* ». <sup>976</sup> Cet enlèvement à la fontaine – qui pourrait être une référence à l'enlèvement des Sabines <sup>977</sup> – appelle l'une des multiples formes que peut prendre l'eau, une eau violente et colérique, une eau qui anime une rébellion, une eau qui est « *une force de réveil* », <sup>978</sup> car elle est « *pleine de griffes* » <sup>979</sup> dissimulées sous son « *front transparent* ». <sup>980</sup> Ce geste attisera la colère du vieux père qui reniera sa fille aussitôt après avoir compris le stratagème : « *Il alla chercher son fusil et descendit. La gamelle flottait sur l'eau et la guerba vide trainait par terre* ». <sup>981</sup> De fait, Hama Sghir épouse Saadia devant Dieu, loin des parents de cette dernière. Mais, les regrets et les remords gagneront vite l'âme de la jeune fille qui, par sa fuite, a eu peur de provoquer la mort de son père, déjà bien âgé. Quelque temps après, Saadia manquera à sa famille à tel point que, contre toute attente, son père lui pardonnera juste avant d'être rappelé à Dieu. Saadia décide alors de rentrer chez elle : « *La diffa* <sup>982</sup> *fut servie et l'ont fit grande fête, et il ne fut parlé de rien puisque l'heure des explications était passée* ». <sup>983</sup>

En dépit de tout le bonheur dans lequel vivent les deux époux, ils ne connaîtront jamais la joie d'être parents, tel un châtiment divin pour leur péché, car l'eau pure se corrompt dès qu'elle touche les peaux pécheresses du plaisir. Cette infertilité est ressentie comme une malédiction, une expression de la «colère de Dieu ». <sup>984</sup> Bachelard affirme que le péché est

« l'occasion d'un maléfice ; [l'eau] reçoit naturellement une pensée malfaisante. On le voit, l'axiome moral de la pureté absolue, détruite à jamais par une pensée malsaine, est parfaitement symbolisée par une eau qui a perdu un peu de sa limpidité et de sa fraîcheur ». <sup>985</sup>

C'est la destinée de tous ceux qui altéreront la pureté primitive de « *l'eau vivante* ». <sup>986</sup> Hama Sghir confie à Isabelle Eberhardt que cette privation d'enfant

---

<sup>976</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op.cit., p. 152

<sup>977</sup> Episode de la mythologie romaine relatant l'enlèvement de femmes dans les villages voisins par les premiers habitants de Rome

<sup>978</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 46

<sup>979</sup> Ibid., p. 197

<sup>980</sup> Ibid., p. 85

<sup>981</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 153

<sup>982</sup> Repas de cérémonie en l'honneur des invités.

<sup>983</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 155

<sup>984</sup> Ibid., p. 133

<sup>985</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.* op. cit., p. 164

<sup>986</sup> Ibid., p. 67

est expliquée par leur péché, par leur acte illicite : « *Dieu ne nous a pas donné d'enfants (...) peut être parce que nous avons commencé dans le haram*<sup>987</sup> ». <sup>988</sup>

A travers son reflet limpide et pur, la fontaine peut s'avérer dangereuse et impitoyable, car l'eau n'est « *plus seulement un groupe d'images connues dans une contemplation vagabonde, dans une suite de rêveries brisées, instantanées* », <sup>989</sup> mais « *une matière systématiquement vivante* » <sup>990</sup> et, surtout, parlante. Le bonheur qu'elle offre aux amoureux n'est qu'un bonheur furtif et passager, qui peut se transformer en larmes et en tristesse. L'eau enchante et scelle le destin de celui qui s'enivre sur son bord. Bachelard affirme justement que

« l'eau est l'élément triste. (...) Pourquoi ? C'est que l'eau pleure avec tout le monde. Quand le cœur est triste, toute l'eau du monde se transforme en larmes : "J'ai plongé ma coupe de vermeil dans la source qui bouillonnait ; elle s'est remplie de larmes" ». <sup>991</sup>

## **1.2. L'eau, élément de régénérescence, de purification et d'un « autre âge »**

L'élément liquide est souvent lié, dans l'imaginaire humain, au mythe de la création : quand l'homme s'asperge d'eau, c'est qu'il se purifie de l'intérieur ; en fait, c'est tout son être qui est purifié en profondeur. Ce type de purification est matérialisé par le mythe de la fontaine de jouvence, que nous trouvons dans les légendes et les contes, et qui donne une jeunesse éternelle. L'eau répandue sur le visage réveille l'énergie de l'homme ; sa vue lui suffit pour être apaisé. Par contre, si l'eau est souillée, elle provoque en lui colère et tristesse. Une eau impure est décrite à l'aide d'adjectifs négatifs (nitreuse, sulfureuse). L'eau pure représente le bien ; elle était utilisée dans l'antiquité dans les cérémonies dans un but de purification. L'eau impure, par contre, représente le mal, et donc la maladie et la mort.

---

<sup>987</sup> Le péché

<sup>988</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 133

<sup>989</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 22

<sup>990</sup> Ibid., p. 24

<sup>991</sup> Ibid., pp.111-112

Dans cet univers, l'eau avale l'homme pour se ressourcer et le ressourcer. C'est ce qui est arrivé à Jonas qui a été avalé par une baleine, ce qui lui a permis de méditer et de retrouver le droit chemin. Cette histoire nous fait penser à la présence de l'homme dans le ventre de la mère ; c'est comme si Jonas était revenu dans les eaux amniotiques pour ressortir, ressourcé et pardonné.

### **L'eau, source de régénérescence et d'ivresse**

La nouvelle avec laquelle nous allons entamer cette partie de l'analyse a pour titre *L'anarchiste*. Ce récit a été écrit lors du parcours d'Isabelle Eberhardt dans les grands lacs salés de l'Oued Rir'h, en 1899. Le personnage principal s'appelle Andrei ; c'est un transfuge russe libertaire qui a fui en Algérie pour connaître une terre neuve et réaliser son rêve d'humanité meilleure. Toutefois, cette terre est occupée par les colons français, ce qui contrarie son entreprise. Il se retire alors dans le Tell pour y mener une vie paisible au milieu des indigènes, dans un environnement musulman, ce qui va le pousser à se convertir à l'islam. Rappelons que le thème de cette nouvelle est repris dans d'autres telles que *Le trimardeur*, *M'tourni*, *Le légionnaire*, etc., dont les personnages partagent tous cette attirance pour « les horizons bleus » et leur amour pour l'Islam primitif.

Le personnage d'Andrei renvoie très clairement à la personnalité d'Isabelle Eberhardt : même origine slave, mêmes ambitions, même fuite vers le « Dar el Islam » et même attirance pour les « *horizons de feu* ».<sup>992</sup> Dans cet âpre pays où l'eau est rare, Andrei découvre ce qu'il n'a pas trouvé ailleurs, ce quelque chose qui manquait tant à son caractère rêveur et mélancolique : un paysage à couper le souffle, un monde primitif sans hypocrisie où règnent la simplicité et l'innocence, un monde qui ne connaît pas le vice ; cela va lui causer une « *perturbation profonde* ».<sup>993</sup> Cet univers accueillant et chaleureux entre en parfaite osmose avec sa personne : « *Tout le vague, tout l'attirant mystère des horizons de feu étaient entrés, grisants, en son âme prédestinée d'homme du Nord* ».<sup>994</sup>

---

<sup>992</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 134

<sup>993</sup> Ibid., p. 127

<sup>994</sup> Ibid.

Dans ce récit, Andrei ne quitte pas l'Europe pour chercher le soleil et la paix, mais une vie nouvelle, une vie empreinte d'humanité, comme l'indiquait le testament moral de son père : « *Va t'en aérer ton esprit... Va manger le pain noir et participer à la misère et à l'obscurité fraternellement... Ça te fera du bien (...) Ne te plie pas à l'hypocrisie des conventions, continue à vivre parmi les pauvres et à les aimer* ». <sup>995</sup> Il s'avère cependant que le but de son voyage ne se limite pas au rêve d'une humanité meilleure, comme le laissaient supposer les propos de son père ; il voulait surtout vivre pleinement son processus de transformation. Du coup, nous pouvons voir à travers cette prise de risque une forme de quête beaucoup plus profonde : « *Andrei s'était isolé pour mieux goûter le processus de transformation heureuse qu'il sentait sourdre des profondeurs de son être* ». <sup>996</sup>

Dans sa quête de transformation, Andrei veut faire partie de ce monde « indigène marginalisé. Ainsi, « *vêtu comme les indigènes, Andrei vivait de leur vie, accepté d'eux et bien aimé, car il était sociable et doux, et les guérissait presque toujours quand, malades, ils venaient lui demander conseil* ». <sup>997</sup> Rappelons qu'Isabelle Eberhardt prodiguait elle-même des soins aux indigènes, notamment ceux atteints d'ophtalmies. Ainsi, en s'incorporant dans ce petit monde oublié, Andrei comprend qu'il ne doit pas s'arrêter là, et qu'il doit aller jusqu'au bout des choses, dans leur complétude, jusqu'à la plénitude ! Il « *deviendra[it] musulman, disait-il, ayant entendu répéter souvent que Mohammed était un prophète, comme Jésus et comme Moïse, venus tous pour indiquer aux hommes des voies meilleures* ». <sup>998</sup> Notons que, avant de devenir musulman, Andrei aimait se recueillir sur des tombes sans croix : « *Il retourna s'agenouiller pieusement sur la tombe sans croix (...) dans un petit cimetière, sur une petite colline dominant la baie de Mostaganem* » <sup>999</sup>, geste indiquant clairement une attirance particulière de l'Islam. La grande humilité qu'il trouve dans l'Islam authentique baignant les lieux accentue son attachement pour cette

---

<sup>995</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., pp. 128-129

<sup>996</sup> Ibid., p. 128

<sup>997</sup> Ibid., p. 130

<sup>998</sup> Ibid.

<sup>999</sup> Ibid., p. 129

religion dans laquelle il trouve sa voie. En dépit de certaines pratiques fétichistes qu'il avait observées, Andrei ouvrit « *largement son âme à toutes les croyances, n'en choisissait aucune, et ces superstitions naïves ne le révoltaient point car, après tout, il y discernait ce besoin de communier avec l'inconnu que lui-même ressentait* ». <sup>1000</sup>

Dans ce pays où l'eau se fait rare, où le paysage est sec, « *pas une plante, pas un arbre faisant tache sur la terre ocreuse, tourmentée, calcinée* », <sup>1001</sup> le climat est meurtrier, les fièvres malignes y règnent en maîtresses et font d'innombrables victimes parmi les indigènes. Néanmoins, rien ne fait reculer l'intrépide Andrei ; il est prêt à prendre le risque, prêt même à boire de l'eau saumâtre, car il « *n'avait jamais été malade, il résisterait* ». <sup>1002</sup> Ce pays l'ensorcelle plus que tout autre chose ; il aime sa beauté, même dans la souillure, même quand elle engendre la mort ; il aimait

« ce pays mystérieux, hallucinant, où toute la chimie cachée de la matière s'étalait à fleur de terre, où l'eau iodée et salée dessinait de capricieuses arabesques blanches sur les herbes frêles des seguias murmurantes, où ils teintaient en rouge de rouille le bas des petits murs en *toub* qui faisaient le tour des jardins ». <sup>1003</sup>

Bien que le climat soit meurtrier, il est aussi « *générescent* » <sup>1004</sup> ; l'oxymore « *générateur et tueur* » <sup>1005</sup> montre que, à côté de l'influence létale du désert, il y a aussi une influence bénéfique qui s'exerce sur l'âme d'Andrei. De fait, l'été au Sahara est pénible en raison de la chaleur et du manque d'eau. Par ailleurs, les mirages entraînent souvent le voyageur à la recherche de cette eau sur de fausses pistes : « *Le mirage se jouait là, dans la plaine morte, d'où la bénédiction de Dieu s'était retirée* ». <sup>1006</sup>

A mesure qu'Andrei avance dans cet espace aride, il découvre que cette terre rocailleuse n'est pas aussi sèche qu'on pourrait le croire d'après son apparence, mais qu'elle recèle des trésors cachés derrière les dunes. En effet, la découverte d'une oasis au lever du jour est un pur bonheur ; Andrei ne la conçoit

---

<sup>1000</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 131

<sup>1001</sup> Ibid., p. 128

<sup>1002</sup> Ibid., p. 130

<sup>1003</sup> Ibid.

<sup>1004</sup> Ibid., p. 128

<sup>1005</sup> Ibid.

<sup>1006</sup> Ibid., p. 130

pas comme une simple source qui permet aux voyageurs de faire une halte avant de poursuivre leur route, mais comme un paradis sur terre, un jardin enchanteur surgissant au milieu de nulle part. Bachelard écrit à ce propos :

« La première action est évidente. L'eau "tempère les autres éléments". En détruisant la sécheresse — l'œuvre du feu —, elle est vainqueur du feu ; elle prend sur le feu une patiente revanche ; elle détend le feu ; en nous, elle apaise la fièvre. Plus que le marteau, elle anéantit les terres, elle attendrit les substances ». <sup>1007</sup>

Le bonheur d'Andrei redouble d'intensité lorsqu'il voit, « *très loin à l'horizon, de minces taches noires qui étaient d'autres oasis* », <sup>1008</sup> verdoyantes et regorgeant de vie, offrant leur bonheur pur aussi bien aux nomades qu'aux fellahs <sup>1009</sup> qui cultivent les palmiers dans les environs. Andrei « *s'en allait dans le désert, poussant parfois vers les oasis voisines, nombreuses dans la vallée, parées à cette heure première de lueurs d'or et de carmin* ». <sup>1010</sup> Grâce à l'eau abondante et aux efforts des fellahs, un jardin d'éden avait vu le jour dans cette oasis où il était arrivé :

« Les palmeraies lui apparaissaient dans toute leur splendeur. Sous le dôme puissant des palmes, les régimes de dattes pendaient, gonflés de sève, richement colorés selon les espèces, (...) les uns verts encore avec une poussière argentée veloutant les fruits, les autres jaunes paille, jaune d'or, rouge vif ou pourprés, en une gamme chaude de tons mats ou luisants ». <sup>1011</sup>

Après avoir contemplé ce magnifique jardin, Andrei se tourne vers une *segua* <sup>1012</sup> qui irrigue la palmeraie et attise sa curiosité sur la provenance de son eau. Ce liquide nourricier sortant des tréfonds de la terre demeure un mystère inintelligible : « *Longuement, Andrei se penchait sur le ruissellement de l'eau jaillissant des dessous mystérieux du fleuve invisible* » <sup>1013</sup>. De fait, il ne s'attendait pas à voir une source aussi régénératrice, et surtout, capable de transformer ces lieux âpres en « Éden Pur », <sup>1014</sup> car « *partout, l'eau suintait, creusait des trous, des étangs profonds, à la surface immobile et attirante, où se reflétaient les frondaisons graciles des palmiers, les feuilles charnues des*

---

<sup>1007</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 127

<sup>1008</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 130

<sup>1009</sup> Cultivateurs

<sup>1010</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 132

<sup>1011</sup> Ibid., p. 132.

<sup>1012</sup> Rigole servant à la distribution d'eau dans les oasis

<sup>1013</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 132

<sup>1014</sup> Ibid., p. 128

*figuiers et les pommes rouges des grenadiers... ».*<sup>1015</sup> Comme elle constitue sa seule source de vie, le fellah indigène veille à sa protection afin qu'elle reste intacte et pure : « *Il rentrait et errait dans les jardins, regardant les fellahs bronzés remuer la boue rouge des cultures, enlever les dépôts salés obstruant les séguia* ».<sup>1016</sup> Il apprend aussi que, en hiver, « *les chotts et les sebkhas s'emplissaient d'une eau claire azurée ou laiteuse, et les aspérités du sol formaient dans ces mers perfides des archipels multicolores* », <sup>1017</sup> constituant une réserve d'eau servant de réserve pour les temps de pénurie.

En plus de sa vertu régénératrice et vivifiante pour la terre, l'eau fraîche est source de bien-être à l'être humain du fait qu'elle supprime toute trace de lassitude et de moiteur et apporte de la fraîcheur au milieu de la torpeur. Elle donne de l'énergie, lave les esprits et procure au corps un bonheur sans égal. Il semblerait que la seule contemplation de l'eau procure un bien-être à l'être humain, comme le soutient Bachelard :

« L'eau fraîche réveille et rajeunit le visage, le visage où l'homme se voit vieillir, où il voudrait tant qu'on ne le voie pas vieillir ! Mais l'eau fraîche ne rajeunit pas tant le visage pour les autres que pour nous-mêmes. Sous le front réveillé, s'anime un œil nouveau. L'eau fraîche redonne des flammes au regard. Voilà le principe de l'inversion qui va expliquer la véritable fraîcheur des contemplations de l'eau. C'est ce regard qui est rafraîchi. Si l'on participe vraiment, par l'imagination matérielle, à la substance de l'eau, on projette un regard frais. L'impression de fraîcheur que donne le monde visible est une expression de fraîcheur que l'homme réveillé projette sur les choses. Il est impossible d'en rendre compte sans utiliser la psychologie de la projection sensible. Dans le premier matin, l'eau sur le visage réveille l'énergie de voir. Elle met la vue à l'actif ; elle fait du regard une action, une action claire, nette, facile. On est bien tenté alors d'attribuer une jeune fraîcheur à ce que l'on voit ».<sup>1018</sup>

Face à ce spectacle aquatique, Andrei découvre un autre charme du monde du désert : des « théories » de femmes passant à côté de lui qui lui procurent une sensation étrange, une sensation de rêve côtoyant l'ivresse, loin de la banalité du Nord, où tout est factice. Ici, c'est le vrai bonheur, c'est la véritable volupté que recherchait son âme :

« Leur charme étrange, le mystère de leur regard attiraient Andrei. Voluptueux, mais recherchant les voluptés grisantes illuminées de la divine lueur de l'illusion

---

<sup>1015</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 130

<sup>1016</sup> Ibid., p. 132

<sup>1017</sup> Ibid.

<sup>1018</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 170

d'aimer, sans brutalité d'appétits, Andrei n'avait jamais trouvé qu'une saveur très médiocre aux assouvissements dépouillés de tout nimbe de rêve. Ce qui l'en éloignait surtout, c'était leur banalité et la rancœur de l'inévitable et immédiat réveil ».<sup>1019</sup>

Puis, une autre source d'ivresse s'ajoute aux sens d'Andrei, créée par la présence des jeunes filles qui viennent puiser de l'eau à la fontaine. De fait, cette association de femmes et d'eau crée l'image d'un « *rêve dans un rêve, (...) un reflet dans un reflet* », <sup>1020</sup> « *une passion ardente que la vie a brûlée* », <sup>1021</sup> une sorte de « *correspondance ontologique* » <sup>1022</sup> qui fait croire à la beauté divine dans l'esprit d'Andrei :

« Et il aimait voir passer, dans l'incendie du soir, les jeunes filles porteuses d'amphores, s'en allant en longues théories au pas rythmé vers les fontaines d'eau plus douce, aux confins du désert où le soleil mourant allongeait leurs ombres sur le sol brûlé... La vie d'Andrei s'écoulait en une quiétude heureuse, monotone et sans ennui ».<sup>1023</sup>

Après ses multiples découvertes, Andrei est convié par son serviteur à prendre un bain rafraichissant : « *Quand l'ombre des dattiers s'allongeait sur la terre excédée, Hadj Hefaid, le serviteur d'Andrei, le réveillait doucement, le conviant à la volupté du bain* ». Ce bain réveille son entrain pour le travail littéraire où « *il mettait un peu de son âme et de sa vie* ». <sup>1024</sup> Autant le bain lui plait en lui procurant de la fraîcheur, autant le café chaud servi en signe d'hospitalité par Saadia l'enivre. Les deux liquides, qui mêlent en lui le chaud et le frais, l'invitent à l'extase des sens, l'emportent dans les eaux du plaisir. Saadia est une veuve vivant chez sa mère, connue de tous sous l'appellation de « la sorcière ». Sa beauté métisse ne laisse personne insensible, même pas Andrei. Un jour, il est invité par Saadia, en l'absence de sa mère, à goûter au fruit défendu du plaisir des sens :

« Dans la douloureuse ivresse d'aimer, il la regarda. Souriante, le regard adouci, elle était debout devant lui, accueillante. Pour la première fois. Andrei connut toute

---

<sup>1019</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 131

<sup>1020</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 64

<sup>1021</sup> Ibid., p. 111

<sup>1022</sup> Ibid., p. 18

<sup>1023</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 131

<sup>1024</sup> Ibid., p. 132



la volupté des sens qu'il avait savamment préparée, l'embellissant de tout son rêve ».<sup>1025</sup>

Cependant, il oublie que « *celui qui commet l'iniquité encourt la colère de Dieu* »<sup>1026</sup>. En effet, quand l'eau du plaisir est troublée par l'eau du péché, cette association impose irrévocablement la séparation. Saadia demande à Andrei de quitter les lieux pour ne pas être surprise par sa mère. Lui ne regrette absolument rien de ces moments remplis d'ivresse et de régénérescence, emporté par « *un immense élan de reconnaissance envers la Terre si belle et la vie si bonne* ».<sup>1027</sup>

Dans cette dynamique aquatique, l'ivresse se manifeste tout au long du récit sous différentes formes. D'abord, la découverte des oasis au milieu de la sécheresse du désert et des sources jaillissantes du sol d'une « *eau [dont]émane la vie* »<sup>1028</sup> et qui est une véritable bénédiction de Dieu. Ensuite, la volupté du bain rafraichissant pris au milieu de la torpeur qui lui donne de l'énergie pour écrire. Enfin, la douceur du café chaud préparé par Saadia qui provoque chez Andrei « *une excitation psychique spéciale, une excitation qui, déjà, appelle les images de l'eau* »<sup>1029</sup>, excitation provoquée par « *la brûlure enivrante de Saadia* »<sup>1030</sup>. Cette créature sanguine enfantée par l'âme ardente du désert ne peut que pervertir l'âme musulmane d'Andrei. Ainsi, l'image de l'eau se mue-t-elle en un être qui parle aux sens, provoque les désirs et apaise les esprits, comme le soutient Bachelard : « *L'eau (...) [est] un être total, elle a un corps, une âme, une voix ; plus qu'aucun autre élément peut-être, l'eau est une réalité poétique complète* ».<sup>1031</sup>

### **L'eau, élément purificateur**

En Islam, l'eau occupe une place essentielle et constitue une notion culturelle centrale. Selon le prophète Mohammed, la pureté, c'est la moitié de la foi, et se purifier est considéré comme le premier acte d'engagement de tout

---

<sup>1025</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*., op. cit., p. 134

<sup>1026</sup> Ibid., p. 133

<sup>1027</sup> Ibid., p. 134

<sup>1028</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 18

<sup>1029</sup> Ibid., p. 28

<sup>1030</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 133

<sup>1031</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 28

musulman après la confession de l'unicité de Dieu. Cette purification est concrétisée surtout par la pratique des ablutions, sans lesquelles la prière ne peut être valable. Ainsi, dans les temps reculés, lors de la séparation d'Israël et d'Ismaël, l'eau intervient lorsque « Hadjar », la servante d'Abraham, qui porte son fils, se trouve abandonnée dans le désert et n'est sauvée que par le jaillissement d'une source aux pieds de l'enfant. Et c'est le murmure onomatopéique de l'eau, « zemzem », qui donne son nom au premier puits sacré de l'Islam : Zemzem. Cette eau de Zemzem a gardé jusqu'à nos jours son caractère sacré ; c'est pourquoi tout pèlerin se rendant à la Mecque revient avec des gourdes de « ma' zemzem »<sup>1032</sup> en guise de cadeaux pour les membres de sa famille. Nous pouvons rappeler ce fait : le prophète Muhammed, recevant la parole de l'archange Gabriel, demande qu'on le couvre d'une cape et qu'on l'asperge d'eau. La pratique de l'ablution intervient de nombreuses fois dans la vie d'un musulman pratiquant qui doit «*être sain de corps, indemne de toute souillure* ». <sup>1033</sup> C'est pour cela qu'il faut se laver pour la prière du vendredi ou du jour de l'aïd, se laver avant de lire le Coran, laver les morts, etc.

Le récit de *L'enlumineur sacré* s'inscrit dans cette perspective. L'écriture de ce récit est liée au passage d'Isabelle Eberhardt à El Oued en 1899, passage au cours duquel beaucoup d'événements se produiront, marquant profondément sa vie, notamment sa rencontre avec un sous-officier des spahis, Slimane Ehni, et son adhésion à la confrérie d'el Qadriya. *L'enlumineur sacré* est publié le 1<sup>er</sup> avril 1903 dans *La Dépêche algérienne*. « Nouvelle ou portrait » est l'un des premiers textes acceptés par le *Grand quotidien d'Alger* ; il sera d'ailleurs repris dans *Pages d'Islam*.

Dans ce récit, l'eau possède une action purificatrice dans la mesure où il est mentionné dans la page de garde du livre sacré : « *Ne le lisent que les purs* » (*el moutahharoun*). Cela sous-entend qu'il n'est pas permis de toucher le Coran en état d'impureté, comme l'affirme le prophète : « *Seule une personne en état de*

---

<sup>1032</sup> L'eau de zemzem

<sup>1033</sup> I.EBERHARDT & V.BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'islam.*, op-cit, p. 176

*pureté rituelle peut toucher le Coran* ». <sup>1034</sup> Ce caractère sacré du Coran est indiqué dans le récit par l'attitude de « l'enlumineur » : « *Il copie, d'un kalam expert, les paroles du livre, ornant d'or et de cinabre les pages ambrées, après avoir pieusement inscrit sur la première page la formule : "Ne le touchez pas, si vous n'êtes purs"* ». <sup>1035</sup>

En plus de l'état de pureté qu'exige la lecture du livre sacré, la prière demande elle aussi la purification par l'eau, c'est-à-dire par les ablutions, considérées en Islam comme un devoir (*fardh*), une obligation capitale. Cette purification se limite au lavage de certaines parties du corps, à savoir les mains, le visage, les bras, la tête et les pieds, dans cet ordre obligatoirement. Dès que le muezzin appelle à la prière, les fidèles abandonnent aussitôt leurs tâches, même importantes, et se précipitent pour aller se purifier avant de faire la prière, comme le note Isabelle Eberhardt :

« Aux heures où l'appel plaintif des mouedden plane sur El-Oued, l'enlumineur se lève, rejette ses burnous sur son épaule, d'un geste ample et beau, et s'en va à la mosquée des Messaaba. (..) Près du puits, à Hottara, dont l'armature grince, lourde et criarde, dans un bassin de plâtre, les fidèles font le rituel des ablutions. Puis, dans l'intérieur fruste et nu, sur les nattes desséchées, jaunies, ils se prosternent ensemble en attestant l'unité absolue de Dieu ». <sup>1036</sup>

L'eau « *s'offre donc comme un symbole naturel pour la pureté* », <sup>1037</sup> comme une image reflétant la pureté divine et demeurant « *substantiellement religieuse* ». <sup>1038</sup> Cette religiosité conférée par l'ablution est visible dans l'attitude des fidèles, dans leurs gestes graves, nobles et primitifs, dans ce pays oublié par le temps et demeuré un espace inviolable, intact, où les gens n'ont rien changé à leurs habitudes :

« Parfois quelque vieux taleb, distingué et poli, aux gestes graves, vient s'asseoir sur la natte du calligraphe après avoir baisé son front en signe de respect. De

---

<sup>1034</sup>CHEIKH ABDERAHMANE ATTAABI « *La science légiférée* ».URL : <http://www.3ilmchar3i.net/articles-les-avis-des-savants-sur-le-fait-de-toucher-le-moushaf-en-etat-d-impurete-34815798.html>. Consulté le 16/04/2018.

<sup>1035</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 135

<sup>1036</sup> Ibid., p. 136

<sup>1037</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 157

<sup>1038</sup> Ibid., p. 174

nombreux salam,<sup>1039</sup> sans hâte, puis des discours lents, où passent des choses très vieilles ». <sup>1040</sup>

Dans les gestes qu'effectuent les fidèles lors de leurs prières, se mêle une beauté ancestrale et une humilité sans commune mesure. Le personnage d'El Hadj Hamouda semble se détacher des autres de par ses gestes solennels, empreints d'une douce mélancolie, qui reflète en fait l'âme rêveuse d'Isabelle Eberhardt. Solitaire et sans attaches, l'enlumineur se contente de recopier le Coran et de l'expliquer dans sa petite boutique, une occupation qui révèle son grand dévouement pour Dieu :

« Hadj Hamouda, au premier rang, récite à voix haute les versets chantants : le plus savant parmi les assistants, il est l'imam. Après, du même pas lent, il regagne sa boutique où il reprend son kalam<sup>1041</sup> et son travail suranné ». <sup>1042</sup>

Son activité se résume en des devoirs rendus à Dieu et en la méditation en solitaire au sommet des dunes. C'est un personnage qui se contente du peu que lui offre la vie ; pour lui, l'important est de ne pas manquer à ses obligations religieuses ; c'est un personnage qui ressemble quelque peu aux anachorètes silencieux et graves, « sans regrets et sans désirs ». C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt le décrit :

« Le soir, à l'heure rouge où le soleil embrase le ksar, Hadj Hamouda, toujours seul, promène son rêve restreint, doux, sa mélancolie sans motifs extérieurs, au sommet des dunes, sur les pistes grises, entre les tombeaux disséminés. Parfois, il s'arrête les mains levées et ouvertes devant lui comme un livre, et il lit une fatiha\* devant quelque tombeau anonyme ou quelque koubba\* blanche, esseulée dans le désert. Après la prière de l'acha\*(dernière prière du soir), il rentre dans la boutique et reprend sur sa natte la prière commencée à la mosquée. Assis la tête penchée, il égrène son chapelet, l'œil voilé d'un rêve plus lointain. Puis, sur l'humble couche, toujours solitaire, il s'endort, sans regrets et sans désirs. Exempt de colère et de passion, sans famille, sans soucis, Hadj Hamouda vit, attendant en paix l'heure inconnue ». <sup>1043</sup>

Pour arriver au degré de piété de Hadj Hamouda, l'homme doit être lavé de toutes les souillures, aussi bien intérieures qu'extérieures. L'état de pureté du personnage puise son origine dans les ablutions, considérées comme la porte qui donne accès à la pureté suprême, car « *Dieu aime ceux qui se repentent et se*

---

<sup>1039</sup> Salutations

<sup>1040</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 136

<sup>1041</sup> Plume de roseau

<sup>1042</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 135

<sup>1043</sup> Ibid., p. 136

purifient ». <sup>1044</sup> Ainsi, l'Islam « *pourrait même symboliser toutes les valeurs* » <sup>1045</sup> de la pureté.

### **L'eau, source d'un autre âge**

« *Dans la dune* » est l'un des récits où Isabelle Eberhardt révèle son mode de vie parmi les nomades du désert. C'est une vie extrêmement rudimentaire, mais intensément riche en matière de paix et de sérénité : « *Le calme et la monotonie, jamais ennuyeuse cependant, de cette existence au grand air provoquaient en moi une sorte d'assoupissement intellectuel et moral très doux, un apaisement bienfaisant* ». <sup>1046</sup> Cette vie libre des nomades dans le désert est la vie rêvée et tant désirée par Isabelle Eberhardt, car ces moments qu'elle a passés parmi eux sont inoubliables. Cependant, dans l'immensité du désert, le voyageur peut se perdre à tout moment, surtout s'il n'est pas un habitué des lieux. C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt évoque, dans ce récit, son égarement dans le désert à l'issue d'une furieuse chevauchée à la suite de laquelle elle a tenté vainement, à plusieurs reprises, de retrouver le chemin de son campement. Elle décide donc d'arrêter ses recherches pour passer la nuit dans une vallée, et ce sans eau et sans herbe pour son cheval, qui présente déjà des marques d'épuisement :

« Enfin ne voulant plus continuer à errer sans but, craignant d'être prise par la nuit dans un endroit stérile où mon cheval, déjà privé d'eau, ne trouverait même pas d'herbe, je me mis à la recherche d'une vallée commode pour passer la nuit ». <sup>1047</sup>

Bien qu'elle soit égarée dans l'immensité du désert, Isabelle Eberhardt garde son sang-froid, son sens positif des choses et pense déjà à ce qu'elle va faire le jour suivant : « *Demain dès l'aube, je me mettrai en route vers le nord, pensais-je, et je gagnerai la route de Taibeth* ». <sup>1048</sup> Mais, une fois arrivée dans la vallée, sa surprise est grande de découvrir un vrai jardin d'Eden : « *Je découvrais un vallon profond et allongé, où une végétation plus touffue avait poussé,*

---

<sup>1044</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, sourate 02, verset 222

<sup>1045</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 157

<sup>1046</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit, p. 144

<sup>1047</sup> Ibid., p. 146-147

<sup>1048</sup> Ibid., p. 147

étonnamment verte. Je débarrassai « Souf »<sup>1049</sup> de son harnachement et je le lâchai, allant moi-même explorer mon » île de Robinson ». <sup>1050</sup>

A mesure qu'elle découvre ce lieu débordant de végétation luxuriante, elle songe aux chasseurs du sud qu'elle admire tant pour leur vie libre et mystérieuse, exactement comme elle aurait désiré que soit la sienne :

« Ces chasseurs du Sahara sont des hommes rudes et primitifs vivant à ciel ouvert, sans résidence fixe. Quelques-uns laissent leurs familles très loin, dans les ksours,<sup>1051</sup> d'autres sont de véritables enfants des sables, errant avec femmes et enfants – mais ceux-là sont rares. Leur vie à tous est aussi libre et aussi peu compliquée que celles des gazelles du désert ». <sup>1052</sup>

Elle découvre alors, grâce à son cheval, avec une joie immense, à l'intérieur d'un puits, « l'eau extraordinaire, l'eau qui étonne le voyageur », <sup>1053</sup> qui lui permet de se désaltérer et d'abreuver sa monture :

« Un hennissement joyeux me tira de ces réflexions : mon cheval s'était approché d'un fourré très épais et très vert et, la tête enfoncée dans les branches, semblait flairer quelque chose d'insolite... Entre les buissons, il y avait un de ces hassi<sup>1054</sup> nombreux du Sahara, perdus souvent en dehors de toutes les routes, puits étroits et profonds, que seuls les guides connaissent ». <sup>1055</sup>

Isabelle Eberhardt comprend alors le pourquoi de toutes ces végétations qui poussent tout autour de la vallée et donnent vie au désert :

« Une goutte d'eau puissante suffit pour créer un monde et pour dissoudre la nuit. Pour créer la puissance, il n'est besoin que d'une goutte imaginée en profondeur. L'eau ainsi dynamisée est un germe ; elle donne à la vie un essor inépuisable ». <sup>1056</sup>

Mais elle n'a pas les outils nécessaires pour tirer l'eau du puits. Heureusement, des nomades de passage ont tout ce qu'il faut pour le faire. Et leur générosité ne s'arrête pas là ; ils vont l'aider à retrouver son chemin et lui proposent de la raccompagner à son campement, dont ils connaissent très bien le chemin :

« Attends, nous avons une corde et un bidon ; nous ferons boire ton cheval et tu passeras la nuit avec nous ; demain matin, nous te ramènerons à ton camp. Tu t'es

---

<sup>1049</sup> Nom du cheval

<sup>1050</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 147

<sup>1051</sup> Villages

<sup>1052</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*., op. cit., p. 147

<sup>1053</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*., op. cit., p. 78

<sup>1054</sup> Puits

<sup>1055</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*., op. cit., p. 147

<sup>1056</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*., op. cit., p. 21

beaucoup éloignée vers le sud, tu as passé le camp de Rebaia et maintenant, en prenant par les raccourcis, il faut au moins trois heures pour y arriver ».<sup>1057</sup>

Même en se sachant égarée, Isabelle Eberhardt ne semble point inquiète et s'attache plutôt à décrire tout ce qui s'offre à sa vue, ne laissant échapper aucun détail, saisissant l'image de ces nomades dont la physionomie semble venir d'un autre âge, d'une race primitive :

« Le jeune Saihi qui parlait ainsi avait attiré mon attention par la primitivité de ses traits et l'éclat sournois de ses grands yeux fauves. Il eût pu servir de type accompli de la race nomade, fortement métissée d'Arabe asiatique, qui est la plus caractéristique du Sahara. (...) Ahmed Bou-Djemaa, maigre et souple, semblait être son aîné, autant qu'on en pût juger, car la moitié de sa face était voilée de noir, à la façon des Touareg. (...) Quant au plus âgé, il avait une belle tête de vieux coupeur de route, aquiline et sombre ».

Dans cette atmosphère aride et chaude du désert, se mêle une espèce de religiosité profonde ; il est constamment fait référence à Dieu dans les litanies religieuses (louanges et actions de grâce) qui ponctuent le récit. En effet, Dieu est invoqué à propos de toute action, si infime soit-elle, afin qu'elle soit bénie, comme dans ces passages où l'un des nomades prononce le « Bismillah » (« Au nom de Dieu ») avant d'exécuter une simple besogne :

« Ahmed Boudjema portait, pendus à sa ceinture, deux superbes lièvres. Il s'écarta un peu du puits et, après avoir dit « Bismillah ! », il se mit à vider son gibier. (...) Le maktoub de Dieu est tout puissant, inchallah, amine, louange à Dieu seul, le salut et la paix soit sur l' élu de Dieu ».<sup>1058</sup>

En plus des grâces rendues à Dieu, l'atmosphère est aussi favorable aux actes de spiritualité : le nomade n'oublie pas d'accomplir ses devoirs religieux, en particulier la prière : « *Salem, l'ainé des deux frères, s'écarta de notre groupe et, étendant son burnous loqueteux sur le sable, il commença à prier, grave et comme grandi* ».<sup>1059</sup> Isabelle Eberhardt est fascinée par le comportement libre de ces « serviteurs de Dieu » qui vivent dans ces vastes étendues où toutes les règles conventionnelles sont bannies : « *Tout me charmait et m'attirait, dans la vie libre et sans souci de ces enfants du grand Sahara splendide et morne* »,<sup>1060</sup> écrit-elle. Dans cette atmosphère digne d'un autre âge, Isabelle Eberhardt semble renaitre

---

<sup>1057</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 148

<sup>1058</sup> Ibid., p. 154

<sup>1059</sup> Ibid., p. 149

<sup>1060</sup> Ibid.

pendant que d'autres, dans l'étroitesse de la Casbah, s'anéantissent ; c'est ce que nous tenterons de montrer dans la prochaine nouvelle.

### 1.3. L'eau comme source de délivrance

L'élément liquide peut être présenté sous ses deux aspects, à savoir la vie et la mort. En effet, Freud distingue deux types de pulsions. D'une part, les pulsions sexuelles (Éros) qui caractérisent la vie et ont pour but de préserver l'espèce ; d'autre part, les pulsions de mort (Thanatos) qui conduisent à son extinction. Tendant à la désagrégation de l'unité vivante, ces dernières s'apparentent au masochisme et s'expriment par un comportement d'autodestruction. La pulsion de mort, quand elle est tournée vers l'extérieur, s'exprime par la violence et la volonté de détruire l'autre pour parvenir à l'autosatisfaction. La pulsion de vie, elle, s'exerce en vue de la satisfaction d'un besoin ou d'une finalité, mais elle peut nécessiter une certaine agressivité pour combler le manque, autrement dit l'amour. Selon Freud, l'une a besoin de l'autre et elles vont de pair. L'eau est en rapport avec ces pulsions car elle peut être génératrice et destructrice. Associée à la sexualité ou à l'Éros, elle est un élément d'incitation à la vie, à l'amour et à la renaissance ; associée à la pulsion de mort, elle devient destructrice en incarnant le désir de s'anéantir, car on peut évoquer les eaux profondes comme des tombeaux engloutissants,<sup>1061</sup> comme dit Edgar Poe<sup>1062</sup>, poète du fantastique et de la frontière floue entre la vie et la mort qui a le plus exprimé cette attirance pour l'eau de l'ombre, qu'il appelle d'ailleurs « l'ébène liquide ». C'est cette même attirance qui provoquera chez le personnage de *Taalith*<sup>1063</sup> la pulsion de mort qui le poussera à se jeter dans « l'ébène liquide »<sup>1064</sup> du puits.

Si nous avons opté pour la nouvelle *Taalith*, ce n'est pas fortuit ; en effet, elle regorge d'éléments aquatiques, mais contrairement aux autres nouvelles, elle

---

<sup>1061</sup> Edgar Poe, poète ayant exprimé sa fascination pour les eaux dormantes et engloutissantes, assimilées à « l'ébène liquide », une eau qui abrite les morts.

<sup>1062</sup> M. DORRIGRAND (2015) *Eau, Mythes et symboliques*, Paris, Études et comportements., p. 15

<sup>1063</sup> L'une des nouvelles d'Isabelle Eberhardt composant ses *Écrits sur le sable*, tome II.

<sup>1064</sup> Expression d'Edgar Poe pour désigner l'eau profonde, empruntée à DOORIGAND (référence ci-dessus).



revêt un caractère tragique, destructeur et menaçant, qui pousse l'homme à quitter ce bas monde. En effet, il est notoire que le suicide intervient après une déception ou une trahison, comme il peut intervenir quand le sujet se heurte à de trop grandes difficultés pour vivre et devenir soi-même ; face à ces difficultés, la mort se présente comme l'ultime solution, comme une fuite de la vie.

Nous notons que, dès le début de ce récit, l'environnement est différent de ceux que nous avons connus jusque-là. En effet, le récit se déroule à Alger, dans une ancienne cité humide, La Casbah. Dans cette cité ottomane, l'eau coule en abondance, soit d'une fontaine commune se trouvant dans un coin de la cité soit d'un puits commun occupant le centre de la cour de la maison. De fait, l'eau impose sa présence, au point qu'elle constitue la trame du récit ; d'ailleurs, elle servira de moyen de passage pour aborder sur « l'autre rive ». En réalité, cette nouvelle est inspirée d'un fait divers qui relate l'histoire de la jeune Zoheira, la Kabyle (ainsi nommée dans la nouvelle), qui s'est jetée dans le puits pour échapper à un mariage forcé. Un an après les faits, Isabelle Eberhardt lui rend hommage en l'immortalisant dans cette nouvelle, *Taalith* (signifiant en kabyle la grande beauté) et Zoheira sera réincarnée en Taalith dans ce récit.

A l'entame de la nouvelle, Isabelle Eberhardt décrit les paysages gais de la Kabylie pour indiquer le bonheur et l'insouciance dans lesquels vivait la jeune Taalith avant son arrivée brutale à Alger. Fille de la nature vierge et du soleil, « libre et rieuse, elle avait joué là, dans le bain continuel de la bonne lumière vivifiante, les membres robustes presque nus au soleil ».<sup>1065</sup> Comme toute jeune fille de son âge, elle songeait en frissonnant au mariage avec l' élu de son cœur, « Arezki », le beau chasseur. Cependant, ce rêve ne durera pas longtemps ; il va même se transformer en cauchemar en raison de l'assassinat du jeune homme par des voleurs de chevaux. La nouvelle de sa mort est un événement terrible pour Taalith ; elle déchire ses vêtements et se lacère les joues, hurlant de toute son âme :

---

<sup>1065</sup>I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op-cit., p245

« Ç'avait été le deuil affreux de toute sa chair arrachée, la folie des vêtements déchirés, des joues griffées, sanglants sous les cheveux épars. Elle avait hurlé, comme les femelles sauvages de la montagne sous la morsure du plomb ».<sup>1066</sup>

Quelque temps après, elle perd son père et se trouve contrainte de quitter la Kabylie avec sa mère et son beau-père, qui vient juste d'épouser sa mère, pour aller s'installer dans la capitale. La fille du soleil est désormais captive dans une cour mauresque aux murailles gigantesques ; elle est entourée de femmes qui parlent une autre langue que la sienne et l'appellent « la Kabyle » ; elle se sent isolée et comme jetée aux loups. De surcroît à cette torture morale qu'elle ressent en tant qu'étrangère en ces lieux, son beau-père veut la marier à son associé, un homme vieux et laid. Mais la jeune fille veut rester fidèle à la mémoire de son amant mort, « *celui dont sa chair gardait le souvenir douloureusement doux* ».<sup>1067</sup> Face à l'insistance de sa mère et à la brutalité de son beau-père, sa résistance était vaine ; elle accepte alors ce mariage, se livrant à son triste sort : « *Puisque c'est écrit, j'obéirai...* ».<sup>1068</sup> La veille de ses noces, la jeune fille fait une demande pour le moins étrange à sa mère, elle veut être parée et habillée comme une mariée. Sa mère lui fait enfiler de fines chemises de gaze lamée, des gandouras de soie claire et des foulards chatoyants ; elle la pare de tous ses bijoux de corail, d'argent et d'or ; elle est émerveillée par la beauté de sa fille et finit par s'assoupir. Taalith en profite alors pour sortir furtivement. Comme prise de folie ou possédée par le diable, elle traverse la cour pour s'arrêter devant une colonne avant d'aller vers le puits. Mais les puits recèlent des périls ; ils sont souvent habités par des djinns et d'autres esprits malveillants. « *Seul fantôme* » limpide « *au front transparent* »,<sup>1069</sup> Taalith paraît telle une madone au clair de lune, belle et majestueuse ; elle ne tardera pas cependant à se transformer en fille de Servenden <sup>1070</sup> :

« Enfiévrée, tremblante, elle appuya son front brûlant contre le marbre froid d'une colonne... Une insupportable douleur serrait sa gorge, un sanglot muet la secouait toute, sans une larme. Les ornements de corail de son diadème eurent un faible

---

<sup>1066</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, tome II., p245, 246

<sup>1067</sup> Ibid, p246

<sup>1068</sup> Ibid.

<sup>1069</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 85

<sup>1070</sup> Momie portant un anneau de mariage ; cette figure est citée par Musset dans *La Confession d'un enfant du siècle*.

cliquetis contre la pierre. Dans un coin, le vieux puits maure sommeillait, abîme étroit et sans fond. Elle se pencha un instant, elle apparut ainsi toute droite dans la gloire lunaire, comme une idole argentée. Elle ferma les yeux, un murmure pieux d'Islam remua ses lèvres et elle se laissa tomber, dans l'ombre d'en-dessous, avec un frôlement de soie, un cliquetis de bijoux. Un choc mat, un clapotis lointain : l'eau noire, le monstre, léchait les parois gluantes... Puis, tout se tut ».1071

C'est ainsi que Taalith, parée en épouse, disparaît au milieu du silence précédant sa fête, préférant offrir son âme au diable en se jetant dans le gouffre noir de son antre plutôt que de se voir contrainte de se marier. Rappelons qu'en Islam, il est strictement interdit de se donner la mort : « *Ne vous jetez pas dans la destruction* (dans l'abîme) »,1072 dit le Coran. L'acte suicidaire est totalement prohibé par la sunna et le Coran ; il est même considéré comme un péché non susceptible de rémission et dont la punition pour celui qui l'a commis « *sera l'Enfer, pour y demeurer éternellement* », dit le Coran, qui ajoute : « *Allah l'a frappé de Sa colère, l'a maudit et lui a préparé un énorme châtiment* ».1073 C'est la raison pour laquelle Taalith récite des litanies religieuses avant de se jeter dans les eaux sombres du puits aux parois gluantes, ayant conscience que son geste est un péché. Cette attitude révèle sa foi en Dieu ; aussi espère-t-elle être pardonnée par ces invocations. Son suicide traduit son abattement et son grand découragement car l'eau « *est la matière du désespoir* »1074 ; il peut également être perçu comme un sacrifice de soi, une mortification pour n'appartenir qu'à l'amant dont elle garde une image sanctifiée.

La mort de *Taalith* est une mort symbolique, semblable à celles des tragédies grecques où « *la mort est [...] une longue et douloureuse histoire* ».1075 Beaucoup de gens commérèrent en affirmant qu'elle était allée se prostituer dans les bouges de la Casbah jusqu'au jour où on la chercha dans le « gouffre » et qu'on la découvrit flotter dans le miroir liquide. On « *ramena le cadavre sur les dalles blanches, et le soleil discret du soir ralluma les lueurs roses sur les bijoux enserrant encore les chairs boursoufflées* ».1076 Ainsi, « *la sainte et*

---

1071 I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 247

1072 LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, sourate 02, verset 195

1073 Ibid., sourate 04, verset 93

1074 G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 113

1075 Ibid., p. 72

1076 I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable.*, op. cit., p. 248

damnée »<sup>1077</sup> Taalith « a flotté toute la nuit »<sup>1078</sup> dans « l'ébène liquide ». <sup>1079</sup> Le puits nourricier de la cité s'était transformé en monstre aquatique, ravageur et impitoyable, dévorant tout ce qui est beau et frais, pour transformer en cadavre « verdâtre toute l'immonde pourriture qui avait été Taalith ».<sup>1080</sup>

Nous pouvons dire que *Taalith* est une créature créée pour mourir, pour disparaître en silence dans la nuit éternelle des eaux profondes du puits, et dont le seul repentir aura été l'invocation religieuse. C'est une femme née pour pleurer ses douleurs dans « le reflet mélancolique »<sup>1081</sup> de l'eau, car elle y retrouve, comme dit Shakespeare, son « propre élément ».<sup>1082</sup> Ainsi l'eau du puits de *Taalith* devient-elle

« l'élément de la mort jeune et belle, de la mort fleurie, et, dans les drames de la vie et de la littérature, elle est l'élément de la mort sans orgueil ni vengeance, du suicide masochiste. L'eau est le symbole profond, organique de la femme qui ne sait que pleurer ses peines et dont les yeux sont si facilement "noyés de larmes". L'homme, devant un suicide féminin, comprend cette peine funèbre par tout ce qui est femme en lui. (...) Il redevient homme — en redevenant "sec" — quand les larmes ont tari ».<sup>1083</sup>

#### 1.4. L'eau comme source de souffrance et d'ivresse

*Le paradis des eaux* est un récit mi-fictif mi-autobiographique qui relate l'histoire d'un vagabond qui achève son périple dans la zaouïa de Sidi Brahim ben Bouziane. Ce récit a été écrit par Isabelle Eberhardt lors de son séjour dans cette zaouïa. Elle se met dans la peau du personnage et dévoile certaines visions hallucinogènes, suite aux fièvres dont elle est souvent atteinte : « Un grand silence pesait sur la zaouïa accablée de sommeil. C'était l'heure mortelle de midi, l'heure des mirages et des fièvres d'agonie ».<sup>1084</sup> Ce récit paraît le 17 juillet 1904, dans *La Dépêche algérienne*, soit trois mois avant sa mort. Après ce séjour, Isabelle Eberhardt revient à Ain Sefra dans un état d'épuisement total qui la contraint à être hospitalisée. De fait, ce récit est une sorte de rêve prémonitoire

<sup>1077</sup>G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 109

<sup>1078</sup> Ibid., p. 109

<sup>1079</sup> Ibid., p. 73

<sup>1080</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 248

<sup>1081</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 109

<sup>1082</sup> Ibid., p. 109

<sup>1083</sup> Ibid., p. 102

<sup>1084</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 379

dans la mesure où le paradis des eaux du vagabond sera son propre paradis, dans lequel elle sera emportée trois mois plus tard, lors des inondations. Il y a une variante de ce récit dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* qui porte le même titre, qui est racontée entièrement à la première personne et où le vagabond est l'auteure elle-même, variante recueillie par Victor Barrucand.<sup>1085</sup>

Cette nouvelle est importante pour notre analyse à divers égards. D'abord parce que l'élément aquatique y est présent dans ses différentes manifestations naturelles, comme nous pouvons le voir à travers le champ lexical des noms : « canaux », « étangs », « ruisseaux », « cascades », « puits », « sebkha », « soif », « vapeurs », « gouttes », « larmes », « mirages », « eaux », « sueur », « baignées », « humide », « eau fraîche », « bassins », et des verbes : « flottait », « coula », « trempa », « versa », etc.

Le récit commence par une vision onirique du vagabond qui aperçoit des femmes dansant lascivement au rythme de la musique orientale, contrastant ainsi avec la religiosité fervente du lieu, une « zaouïa » dans laquelle se trouvent « des négresses au corps mince et souple [qui dansaient], baignées de leurs bleuâtres ».<sup>1086</sup> En fait, le récit est fractionné en deux parties, les faits réels et le rêve du vagabond, qui s'enchevêtrent en un leitmotiv au fur et à mesure de l'histoire. Le récit est organisé comme suit : rêve et réalité, avec quelques réflexions philosophiques du narrateur, paraphrasées dans les *Journaliers*. En effet, le rêve se traduit par certaines expressions comme « flottaient au vent, diaphanes, se déformèrent, se détachèrent, s'évanouirent, étranges créatures, flottait, limbes, abîme, visions troubles, mirages, paradis, régions vagues, apparitions étranges, flous, rêve, jardins enchantés, souvenir, sommeil, paradis des eaux ». Il est accentué par la figure de la comparaison : « diaphanes comme des vapeurs » ; le mot « vapeurs » ainsi que la répétition du verbe « flotter » dans le récit interviennent pour mettre en relief le rêve du vagabond. Comme l'onirisme domine dans le récit, il y a peu d'expressions relatives à la réalité :

---

<sup>1085</sup> Ami et collaborateur d'Isabelle Eberhardt

<sup>1086</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 379

« les yeux s'ouvrirent », « réelle », « réveillé », « lucide », « calmé », « heures conscientes ».

Il est vrai que la sensation de l'eau glacée entre les lèvres se révèle « *bienfaisante, [comme] l'eau bénie des rêves délicieux !* »<sup>1087</sup> Néanmoins, en état de fièvre, sa présence abondante s'avère quelques fois un châtiment, une source de souffrance, une forme de torture morale pour une âme tremblant de fièvre qui ne supporte déjà pas sa souffrance physique pour supporter encore plus la souffrance morale ; c'est ainsi que, dans ce passage, les gouttes d'eau accentuent la douleur du vagabond :

« Aux poutrelles de palmier du plafond, on avait suspendu une outre de bouc. L'eau s'égouttait lentement dans un grand plat en cuivre posé par terre. Toutes les minutes, la goutte tombait, résonnant sur le métal, avec un bruit clair et régulier, d'une monotonie de tic-tac d'horloge d'hôpital ou de prison. Ce bruit causait au vagabond une souffrance aiguë, comme si la goutte obstinée tombait sur son crâne en feu ». <sup>1088</sup>

Comme le vagabond souffre beaucoup, on pense à le coucher dans une séguia,<sup>1089</sup> dans l'eau claire et fraîche, pour apaiser sa fièvre :

« Le vagabond était couché dans une séguia, sur de longues herbes aquatiques, molles et enveloppantes comme des chevelures de femmes. Une eau fraîche et limpide coulait le long de son corps et il s'abandonnait voluptueusement à la caresse humide ».

L'eau peut revêtir deux qualités : apaisante et purificatrice. Elle peut donc constituer un remède pour chasser la fièvre du corps car « *l'homme projette son désir de guérir et rêve de la substance compatissante* ». <sup>1090</sup> Elle peut être aussi un moyen de purification dans la mesure où elle délivre le corps de ses maux et de ses souillures pour le préparer à la mort, au retour à la substance nourricière, « *au limon nullement sale* », <sup>1091</sup> comme l'affirme Bachelard :

« Chère mère commune ! Nous sommes un. Je viens de vous, j'y retourne. Mais dites-moi donc franchement votre secret. Que faites-vous dans vos profondes ténèbres, d'où vous m'envoyez cette âme chaude, puissante, rajeunissante, qui veut me faire vivre encore ? Qu'y faites-vous ? — 'Ce que tu vois, ce que je fais sous tes yeux'. Elle parlait distinctement, un peu bas, mais d'une voix douce, sensiblement maternelle. Cette voix maternelle ne sort-elle pas vraiment de la

---

<sup>1087</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 381

<sup>1088</sup> Ibid., p. 380

<sup>1089</sup> Rigole d'irrigation

<sup>1090</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 171

<sup>1091</sup> Ibid., p. 133

substance ? De la matière elle-même ? Dans sa contradiction, l'eau 'lutte contre son œuvre même'. C'est la seule manière de tout faire, de dissoudre et de coaguler ». <sup>1092</sup>

Cette eau permet, en outre, de désaltérer, de vivifier l'être en lui procurant une sensation de bien-être presque enivrante :

« L'eau ! L'eau bienfaisante, l'eau bénie des rêves délicieux ! Le vagabond s'abandonnait aux visions nombreuses, aux extases lentes du paradis des eaux, où il y avait d'immenses étangs glauques sous des dattiers gracieux, où coulaient d'innombrables ruisseaux clairs ». <sup>1093</sup>

A l'image de l'eau « vivifiante », le thé à la menthe peut aussi désaltérer les âmes assoiffées en leur donnant force et vitalité : « *Il versa dans la bouche quelques gouttes de thé tiède à la menthe poivrée. Le vagabond soupira et étira ses membres las* ». <sup>1094</sup> Sur le visage du vagabond, il y a une tristesse infinie, des regrets d'être si loin des siens. Il était sans patrie, seul, sans famille, sans foyer, inconnu de tous ; il était seul, seul dans ce coin de la terre, seul partout où il a vécu, seul pour toujours, nul ne songeant à lui, tel un étranger. Cependant une pensée, la dernière avant que son âme ne quitte son corps, le réconforte et le fait sourire car, au fond de lui-même, il sait que ce qu'il avait souhaité depuis toujours, c'était d'être libre et sans attaches : « *Être seul, c'est être libre, et la liberté était le seul bonheur accessible à la nature du vagabond* ». <sup>1095</sup>

Il y a quelque chose qui retient notre attention, c'est la répétition des mots tels que « foyer », « patrie », « famille » et « solitude ». La réunion de ces termes nous oriente directement vers la vie d'Isabelle Eberhardt, comme si son moi profond prenait le dessus. En effet, le vagabond est « *sans foyer* » <sup>1096</sup> ; cette expression réfère systématiquement à la patrie-mère, à la chaleur du feu et au repas chaud, à la sécurité dont Isabelle Eberhardt est privée, à cette patrie si lointaine qui, par la force des événements, la pousse à l'exil, comme lui, qui « *n'avait pas de patrie* ». <sup>1097</sup> Tous ces manques qui affectent l'auteure, elle les exprime par le biais de son personnage.

---

<sup>1092</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 133

<sup>1093</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 381

<sup>1094</sup> Ibid., p. 381

<sup>1095</sup> Ibid., p. 382

<sup>1096</sup> Ibid., p. 382

<sup>1097</sup> Ibid., p. 382

Le récit se termine par le liquide « émotionnel »<sup>1098</sup> versé par le moribond en guise d'adieu à cette vie qui l'a vu vivre en grand solitaire, errer comme un vagabond et partir comme un étranger, loin des siens : « *Le destin des images de l'eau suit très exactement le destin de la rêverie principale qui est la rêverie de la mort* ».<sup>1099</sup> Ce récit, où le liquide côtoie le rêve, fraie un passage vers « *le paradis des eaux* », des eaux bienfaisantes dont le côté mystique est accentué par l'atmosphère de prière : « *Une voix monta, une voix blanche qui glapissait dans le silence* ».<sup>1100</sup> C'est un récit où se dévoile la vie d'Isabelle Eberhardt, sa vie d'errance, de solitude, de rêve et la nostalgie de la présence de la mère, évoquée par l'eau, une « *substance mère* ».<sup>1101</sup> Isabelle Eberhardt achève son récit par une vision prémonitoire de son avenir :

« Le cœur du vagabond se serra affreusement et des larmes roulèrent dans ses yeux. (...) La tête déjà lasse du vagabond retomba sur l'oreiller. (...) L'esprit du vagabond quitta son corps et s'envola pour toujours vers les jardins enchantés et les grands bassins bleuâtres du paradis des eaux ».<sup>1102</sup>

### 1.5. Le dénuement dans la voie soufie d'Isabelle Eberhardt

Dans le soufisme, l'homme doit impérativement se dépouiller de tout attachement à la matière, car elle l'éloigne de Dieu et l'accroche à la vie, donc au piège de Satan<sup>1103</sup>. Nous avons déjà vu que le soufisme tire son origine, selon certains, du mot arabe désignant la laine, « souf », dont étaient faits les vêtements que portaient les premiers soufis lors de leur voyage mystique, préférant ainsi un matériau réservé aux pauvres. Ce choix pour la pauvreté est volontaire car c'est l'unique voie qui mène au renoncement à la vie matérielle, d'où son importance dans l'enseignement soufi. Dans ce sens, ses écrits, *Écrits intimes* et *Journaliers* en particulier, témoignent du grand dénuement d'Isabelle Eberhardt. Cependant, cet état de précarité est loin d'être volontaire, comme en témoignent ses écrits, notamment les *Journaliers*.

---

<sup>1098</sup> Il s'agit des larmes

<sup>1099</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 62

<sup>1100</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 381

<sup>1101</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 46

<sup>1102</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., pp. 382-383

<sup>1103</sup> Selon la réflexion soufie



En effet, parcourir les *Journaliers*, c'est découvrir le triste sort d'Isabelle Eberhardt ; beaucoup de passages témoignent de sa grande pauvreté. Comment croire qu'elle, qui a vécu dans le luxe de « la Villa-Neuve », soit réduite à rien ? C'est en ces moments de dénuement qu'elle songe nostalgiquement à sa vie d'avant à « la Villa-Neuve », à « l'esprit blanc » qui la couvrait de toute sa tendresse et de toute son attention. C'était une époque où elle avait des vêtements chauds, une nourriture saine et surtout l'amour de sa mère. Elle nous fait part de sa nostalgie pour cette vie où elle était comblée en tout, à l'inverse de sa situation du moment où elle manque affreusement de tout, tout en essayant de se reconforter par l'idée que le corps n'est rien par rapport à l'âme humaine qui est tout ; c'est là la conception soufie qui la console. Écoutons-la :

« Comment diable expliquer qu'à la maison, avec des vêtements excellents, du feu et une nourriture saine entre toutes, avec les soins idolâtres de Maman, le moindre coup de froid se transformait chez moi en bronchite et que, maintenant, j'ai souffert du froid glacial à El Oued, l'hôpital y compris, que j'ai été exposé aux intempéries en route, qu'ici je gèle, j'ai continuellement les pieds mouillés, des vêtements d'été et des chaussures déchirées et que je ne suis pas même enrhumé ? Le corps humain n'est rien et l'âme humaine est tout. D'ailleurs, une belle âme est la seule beauté réelle puisque, sans elle, pour un vrai esthète, la beauté physique elle-même n'existe pas ». <sup>1104</sup>

Il est vrai qu'elle comptait beaucoup sur sa part d'héritage, mais elle se rend vite compte que tout « *était fauché, anéanti, aboli à tout jamais* » <sup>1105</sup> et qu'elle ne touchera aucun centime, probablement par une manipulation de son frère Augustin, dont les rapports sont devenus corrosifs : « *Augustin, rayé de l'horizon de ma vie qu'il occupa pendant tant d'années, disparu sans doute pour jamais* ». <sup>1106</sup>

Son grand dénuement lui fait prendre conscience de ses inutiles dépenses de jadis. Il ne lui reste désormais que la foi en Dieu qui l'aide à surmonter le dénuement matériel. De fait, Dieu a mis sur sa voie des « cheikhs », notamment ceux d'El Oued, qui vont l'aider sur ce plan. Voici ce qu'elle écrit dans ses *Journaliers* :

---

<sup>1104</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 125

<sup>1105</sup> Ibid., p. 250

<sup>1106</sup> Ibid.

« Me voila enfin arrivé à l'état de dénuement absolu qui était à prévoir depuis bien longtemps. Mais aussi, en m'amenant à El Oued, la Providence semble avoir voulu me sauver d'une perte inévitable partout ailleurs. Qui sait peut-être que ces coups de l'adversité ne serviront qu'à modifier mon caractère, à me réveiller de cette sorte d'assoupissement de je m'enfoutiste qui m'envahit souvent, au point de vue de l'avenir. Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! Jusqu'à ce jour, je suis toujours sorti sain et sauf de toutes les passes les plus mauvaises et les plus dangereuses. Peut-être la chance ne m'abandonnera-t-elle point encore. Les voies de Dieu sont impénétrables ». <sup>1107</sup>

Nous pouvons évoquer un autre objet de consolation d'Isabelle Eberhardt : Slimane, qu'elle aime plus que tout au monde, qui est la meilleure chose qui lui soit arrivée. Elle remercie Dieu de l'avoir conduit jusqu'à lui, car il est le seul ami qui lui reste ; c'est aussi le frère et l'amant consolateur. Elle oublie vite sa misère rien qu'en pensant à lui. Dans ses *Écrits intimes*, nous pouvons lire :

« Malgré tout ce que j'ai eu, tout ce que j'ai et tout ce que j'aurai encore à souffrir, je bénis Dieu et la destinée de m'avoir conduit dans l'inoubliable cité des sables pour me donner à cet être qui est ma seule consolation, ma seule joie en ce monde où je suis le plus déshérité des déshérités et où, cependant, je me sens le plus riche de tous, car j'ai un trésor inestimable ». <sup>1108</sup>

## 1.6. La pauvreté, un précepte soufi

Le soufi emprunte la voie de la connaissance de lui-même pour rejoindre son créateur. Ainsi, la quête d'identité, le voyage dans le désert, l'effacement de soi, le dénuement, la recherche de l'unité, la fusion mystique avec le créateur, tous ces éléments touchent la jeune femme en quête de sens. Même si quelquefois elle ne peut s'empêcher de se plaindre de son grand dénuement, elle sait faire preuve de patience à l'instar des soufis soumis à de telles épreuves. Le Coran dit à ce propos : « *Et sois patient. Car Dieu ne laisse pas perdre la récompense des gens bienfaisants* ». <sup>1109</sup>

En effet, le croyant doit supporter sa misère pour se rapprocher davantage de Dieu, car ces privations sont un signe d'amour et un test pour juger le degré de notre patience, comme l'affirme Abdelkader El Jilani : « *Tant que tu ne goûtes pas aux épreuves, tu es sujet à la prétention. Ne te réjouis pas de tout ce que tu*

---

<sup>1107</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 75

<sup>1108</sup> Ibid., p. 122

<sup>1109</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 11, verset 115

*possèdes car bientôt cela disparaîtra ».*<sup>1110</sup> Isabelle Eberhardt a vécu un grand dénuement à El Oued, puis l'année suivante à Batna. Restée sans argent, sans habits chauds, voire même sans nourriture, elle en témoigne dans ces propos : « *Ici, dénuement complet... Pas de nourriture, pas d'argent, pas de chauffage... Rien* ». <sup>1111</sup> Pour subsister, elle doit aller chez des gens ou des cheikhs de zaouïas pour manger, tel un vagabond, ou pour leur demander de l'argent, chose qui jadis lui aurait paru inimaginable. Elle écrit à ce propos dans les *Journaliers* :

« Le fait est que j'en suis arrivé à aller sciemment chez les gens pour manger, dans le but d'entretenir ma santé, chose qui m'eût semblé aussi impossible jadis que cette autre que j'ai faite aussi, cependant, aller trouver les personnages renfermés et mystérieux que sont les marabouts, et leur demander de l'argent ». <sup>1112</sup>

Dans son grand dénuement, Isabelle Eberhardt s'en remet à Dieu, comme dernière planche de salut, à Lui le Protecteur, l'Aimé et l'Accompagnateur des âmes affligées et patientes : « *Dieu est avec ceux qui endurent* ». <sup>1113</sup> Les enseignements soufis des cheikhs de la Qadriya lui ont appris à être stoïque et inébranlable face aux épreuves de la vie, comme le recommande le saint patron de la confrérie qadri, Abdelkader El Jilani :

« Opposez la patience aux instants difficiles et le remerciement aux moments agréables. Telle est l'attitude de vos devanciers parmi les prophètes, les envoyés et les saints. Ils remerciaient pour les bienfaits et s'armaient de patience devant les difficultés ». <sup>1114</sup>

Son initiation dans la voie soufie va beaucoup l'aider à surmonter toutes les difficultés qu'elle rencontre dans sa vie. Elle se soumet donc à Dieu, et cette misère noire, elle l'accepte volontiers si cela relève de la Volonté divine : « *Et si Allah manifeste un désir et dit : que cela soit, cela sera ! Tout est entre les mains de Dieu, et rien ne se fait que selon son vouloir* », <sup>1115</sup> écrit-elle. Néanmoins, la patience n'est pas le point fort d'Isabelle Eberhardt ; cela s'avère être une tâche ardue que de dépasser ses innombrables épreuves. C'est un long combat contre sa

<sup>1110</sup> ABDELKADER JILANI, (1996), *Enseignements soufis*, op. cit., p. 59

<sup>1111</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 118

<sup>1112</sup> Ibid., p. 124

<sup>1113</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 02, verset 153.

<sup>1114</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis*, op. cit., p. 20

<sup>1115</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 119

nature « impatiente, excessive et nerveuse » qui exige d'elle un énorme effort, qu'elle assimile à la plus douloureuse des épreuves qu'elle ait vécues :

« En y regardant de près, je dois constater que notre vie actuelle de pauvres étudiants sans le sou est la vie rêvée, jadis, aux jours d'aisance. Je n'en prévoyais alors certes pas les affres, les angoisses, les impuissances douloureuses, et je ne savais surtout pas quelle patience lente, longue et d'autant plus difficile pour ma nature. Un effort, fût-il presque surhumain, mais rapide, en un seul élan ne m'est pas difficile. Mais cette suite ininterrompue et interminable de petits efforts à peine perceptibles, sans valeur apparente, sans résultat immédiat et appréciable, cette succession de luttes contre moi-même, contre mes goûts, mes aspirations, mes désirs et mes besoins les plus légitimes, c'est là, avec ma nature, la plus rude, la plus douloureuse épreuve ».<sup>1116</sup>

Sa foi en l'Islam et l'enseignement soufi lui ont appris à voir cette misère sous une forme autre que matérielle ; la patience devient désormais une arme indispensable pour toute âme souffrante comme la sienne, ainsi que le conseille le saint Abdelkader El Jilani.

Dans le même ordre d'idées, l'ambiance pieuse du Ramadhan s'avère salubre et apaisante dans le sens où elle permet à Isabelle Eberhardt d'oublier ses épreuves. Pour arriver à cet état d'esprit, elle a dû atteindre un haut degré de perfection morale, de dépassement de soi :

« L'hiver sera rude à passer ici, sans feu et sans argent. (...) Malgré ma maladie, ma faiblesse, les ennuis du jeûne et ceux, bien plus graves, d'ordre matériel, ces nuits et ces matinées de Ramadhane me réservaient des sensations calmes et agréables de sérénité, presque de joie ».<sup>1117</sup>

Cette patience face aux multiples épreuves montre qu'elle a atteint un certain degré dans la foi en Dieu, car par « *cette foi-là (...) l'homme devient fort* »<sup>1118</sup> et acquiert ainsi « *une force qui, aux yeux du vulgaire, est surnaturelle* ».<sup>1119</sup> C'est en effet par la foi que l'homme apprend la patience : « *Je patienterai jusqu'au jour où je réaliserai mon vœu. La récompense qui couronne l'attente patiente est digne de louanges !* »,<sup>1120</sup> affirme-t-elle.

Bien que sa misère devienne de plus en plus insupportable et que les épreuves matérielles soient nombreuses, rien ne semble ébranler Isabelle

---

<sup>1116</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 219

<sup>1117</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 194

<sup>1118</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 363

<sup>1119</sup> Ibid., p. 363

<sup>1120</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 127

Eberhardt tant que sa foi en Dieu lui donne la force nécessaire pour tout supporter. Ainsi écrit-elle sur un ton de résignation :

« Mais les épreuves de ce monde, trop nombreuses déjà dans ma vie, ne font que tremper mon âme. J'aurai le courage de lutter contre la monstrueuse iniquité qui me frappe et j'espère triompher avec l'aide de Dieu et de notre maître El Jilani ». <sup>1121</sup>

Sa foi l'amène à penser que la désespérance et « *le manque de courage sont autant de blasphèmes* » <sup>1122</sup> et qu'en dépit de tout, « *Dieu est avec celui qui persévère avec patience* ». <sup>1123</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt va-t-elle faire de sa foi et de sa résignation un hommage à l'Islam salvateur, aux âmes aguerries comme la sienne. Cette force spirituelle puisée dans la foi est décelable à travers de nombreuses invocations mystiques telles que : « *Inchallah et avec l'aide de Djilani* » <sup>1124</sup> ; « *Grâces soient rendues à Dieu l'Unique. Que Dieu bénisse le sceau des prophètes* » <sup>1125</sup> ; « *Vous savez, malgré tout, que Dieu est avec celui qui persévère avec patience. (...) N'êtes-vous pas du nombre des croyants et des vertueux ?* » <sup>1126</sup> ; « *Nous avons une force immense que personne, sauf Dieu, ne peut vaincre (...)* ; *nous pouvons faire plus que n'importe qui* » <sup>1127</sup> ; « *Comptons sur Dieu et Abdelkader Jilani* », <sup>1128</sup> etc.

Ainsi, Isabelle Eberhardt trouve-t-elle de quoi sublimer une « *réalité parfois sordide* » <sup>1129</sup> dans la foi qui rend l'homme fort et serein car, avant toute chose, « *il faut s'attacher à trouver d'abord ce qui est divin ; l'immanence divine est éternelle* », <sup>1130</sup> écrit-elle. Vu sous cet angle, le dénuement ne peut que lui être bénéfique dans la mesure où il permet de s'accrocher à l'ultime espérance consolatrice, Dieu. Sinon, « *sur qui et sur quoi compter, si ce n'est sur Dieu et sur Djilani ?* » <sup>1131</sup> Dieu lui fraie un passage vers le perfectionnement moral dans la souffrance : souffrir et patienter ici-bas pour être récompensée dans l'au-delà.

---

<sup>1121</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 127

<sup>1122</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op-cit, p. 369

<sup>1123</sup> Ibid., p. 209

<sup>1124</sup> Ibid., p. 310

<sup>1125</sup> Ibid., p. 209

<sup>1126</sup> Ibid.

<sup>1127</sup> Ibid., p. 360

<sup>1128</sup> Ibid., p. 385

<sup>1129</sup> Ibid., p. 363

<sup>1130</sup> Ibid.

<sup>1131</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable, tome I.*, op-cit, p. 350

En fin de compte, Isabelle Eberhardt est convaincue que Dieu « *ne l'éprouve par une chose que pour un bénéfice qui viendra après cette épreuve, soit dans ce bas monde, soit dans la vie future* ». <sup>1132</sup>

### **1.7. Une vie de vagabond**

Comme nous venons de le voir, la misère de laquelle Isabelle Eberhardt puise sa force spirituelle est conjugée avec sa vie de vagabonde. Ainsi est tracé son cheminement mystique à l'image de ceux des soufis : vivre une vie de vagabond, c'est vivre en Dieu. En effet, cette errance lui permet de vivre délibérément hors du monde, hors du temps, mais, en même temps, auprès des hommes de « *peu de savoir et de beaucoup de foi* ». <sup>1133</sup> Notons que, dans cette marche vers les

« sensations fortes », il y a également une marche vers l'humanité, car le vagabondage porte une symbolique universelle, étant donné que cette marche continuelle et incessante est une marche vers l'autre, vers un partage de gîte et de pain.

Au cours de notre recherche sur l'étymologie du mot « vagabond », nous avons consulté différents dictionnaires dont les définitions convergent vers la même signification, à savoir « sans domicile fixe », « qui mène une vie d'errance ». Synonyme de « vie de nomade », ce terme puise son origine du bas latin « *vagabundus* » (le vagabond), lui-même issu du vieux latin « *vagari* » (errer). En terminologie mystique, le vagabond est un errant mystique vivant de mendicité. Il se veut, selon Alexandre Papas, « *sans cesse marginal et marginalisé, méprisable et méprisé, être couvert d'infamie, calomnié, à l'image des Hommes du Blâme* ». <sup>1134</sup>

#### **Le vagabondage, une constante soufie**

Les vagabonds s'astreignent volontairement, par conviction spirituelle, à parcourir le pays, souvent méditatifs et contemplateurs des paysages qui s'offrent

---

<sup>1132</sup> ABDELKADER JILANI, *Enseignements soufis.*, op. cit., p. 59

<sup>1133</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, op. cit., p. 204

<sup>1134</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam.*, op-cit., p. 41.

« Les hommes du blâme » sont des gens qui ne cessent de se blâmer de leurs imperfections et ne jugent aucun de leurs actes suffisamment exempt d'impureté pour être agréé par Dieu.

à eux. Rappelons que la notion de « siyaha » (voyage) est un concept soufi selon lequel l'errance est un cheminement obligatoire vers la félicité de l'âme par le renoncement. Au-delà de ce voyage terrestre, les soufis sont, en réalité, en quête d'une destination céleste, qui est la finalité à laquelle aspire le cœur. Les Syriens leur ont donné le nom de « faméliques » parce qu'ils prennent une quantité de nourriture tout juste suffisante pour l'entretien de la forces physique nécessaire à leurs pérégrinations. Cela paraît conforme à la parole du prophète : « *Des aliments qui maintiennent ses forces devraient suffire au fils d'Adam* ». <sup>1135</sup> Sari Saqati <sup>1136</sup> décrit les soufis en ces termes : « *Ils mangent comme des malades, ils dorment comme des gens qui font naufrage, et ils parlent comme des hommes stupides* ». <sup>1137</sup> Ces propos dévalorisants qui diminuent la valeur spirituelle du soufi sont dus probablement au manque de compréhension de leur quête de Dieu et à leur apparence qui peut tromper.

De toute évidence, mener une vie de vagabond n'est pas aisé : s'arracher aux siens, avoir faim et dormir n'importe où n'est pas chose facile. Ils doivent affronter plusieurs épreuves au cours de leur traversée, telles que le froid et la faim. Dans la culture musulmane, les croyants s'entraident et partagent le peu qu'ils ont. En fait, il ne s'agit pas que d'une forme d'aide, c'est un devoir ancré pour tout musulman. De fait, des hommes charitables portent secours à ces vagabonds en leur fournissant le viatique nécessaire pour continuer leur chemin. Ainsi, dans son errance, Isabelle Eberhardt reçoit-elle, de temps en temps, de la nourriture et du bois pour se chauffer en hiver quand elle traverse de dures épreuves : « *Il fait un froid intense et nous n'avons pour nous réchauffer que le bois que l'on nous donne par charité* ». <sup>1138</sup>

D'aucuns attribuent à ces vagabonds le nom de « pauvres » du fait de leur renoncement à la propriété et à la richesse car, dans leur appréhension du monde, rien ne peut leur appartenir puisque tout est voué à disparaître un jour ou l'autre. Ce renoncement a pour but de ne pas les rendre esclaves des désirs terrestres

<sup>1135</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam.*, op-cit., p. 22

<sup>1136</sup> Abu al-Hasan Sari (762-867), surnommé Saqati, était l'un des premiers soufis musulmans de Bagdad.

<sup>1137</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam.*, op. cit., p. 41

<sup>1138</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 210

pour pouvoir être « maîtres de leurs envies », <sup>1139</sup> ainsi que le soutient Abdelkader el Jilani: « *Tant que tu ne goûtes pas aux épreuves, tu es sujet à la prétention. Ne te réjouis pas de tout ce que tu possèdes car bientôt cela disparaîtra* ». <sup>1140</sup> Ces vagabonds ont la ferme conviction qu'ils ne seront jamais abandonnés et qu'ils seront sauvés par Dieu, comme en témoignent ces propos d'Isabelle Eberhardt : « *Pour le moment, nous traversons une période d'épreuves et de misères, mais seul celui qui aura souffert jusqu'au bout sera sauvé* ». <sup>1141</sup>

Quant à leur tenue vestimentaire, les vagabonds ne portent pas de vêtements doux et élégants, mais simplement une tenue décente, faite d'un tissu rugueux. Rappelons que ce type de tenue était déjà porté par les anciens prophètes, ce qui le rend noble aux yeux de ceux qui le portent ; c'est ainsi qu'il est devenu une tradition chez les « hommes du banc » qui vivaient à l'époque de l'envoyé de Dieu, comme en témoignent ces propos du prophète, rapportés par Ibn abu Musa al Achari <sup>1142</sup> : « *Soixante-dix prophètes, pieds nus et vêtus de manteaux de laine, sont passés par le rocher de Rawha (point d'eau de Fur, entre Médine et la Mecque), et ils se rendaient au temple antique* ». <sup>1143</sup> Ces propos confirmant que les soufis ont adopté cette tenue vestimentaire par amour des prophètes, et le soufi Hasan al-Basri <sup>1144</sup> affirme effectivement que « *Jésus se vêtait de crin, se nourrissait des fruits des arbres...* ». <sup>1145</sup> Il ajoute qu'il « *avait connu soixante-dix compagnons ayant combattu à Badr qui ne se vêtaient que de laine, (...) comme les hommes du banc* ». <sup>1146</sup> On raconte qu'Isabelle Eberhardt portait un burnous en laine pour se réchauffer et qui lui servait aussi de couche pour dormir dehors.

<sup>1139</sup> Le saint patron de la confrérie d'el Qadriya

<sup>1140</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis*, op. cit., p. 62

<sup>1141</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 205

<sup>1142</sup> Abu Musa Abdallah ibn Qays al-Ashari, mieux connu sous le nom de Abou Moussa al-Achari (d. 662 ou 672) était un compagnon du prophète de l'Islam et une figure importante dans son histoire. Il fut gouverneur de Bassorah et de Koufa et participa au début de la conquête musulmane de la Perse. Il a également été un acteur important durant les troubles du califat d'Ali (d. 661). Le célèbre imam Abou Hassan al-Achari est un de ses descendants.

<sup>1143</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam*, op. cit., p. 22

<sup>1144</sup> Al-Hassan al-Basri, de son vrai nom Abu Said al-Hassan ibn Abi al-Hassan Yassar al-Basri (642-728), est l'un des plus importants savants musulmans de l'âge islamique classique. Il est connu pour son savoir, son ascèse et pour avoir transmis nombre de hadiths.

<sup>1145</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam*, op. cit., p. 23

<sup>1146</sup> Ibid., p. 23



Ce burnous en laine constitue un point de jonction avec les vagabonds soufis qui empruntent la route de Dieu.

Si on rattache le mot soufisme à la notion d'élite (safwa) et à celle de premier rang (saff), on exprime alors tout ce qui se rapporte à leur état intérieur. Le prophète (qssl) avait fait savoir que « *Dieu illumine le cœur de celui qui s'éloigne de ce bas monde* ». <sup>1147</sup> Il faisait là certainement référence à ces voyageurs qui, comme les vagabonds soufis, ont renoncé aux biens matériels. Cette lumière divine qu'évoque le prophète est engendrée par la pureté de leur âme qui illumine leur cœur. A propos de la pureté du cœur des vagabonds, Isabelle Eberhardt s'exprime en ces mots : « *Ils lisent dans les cœurs, et ils savent que les nôtres sont purs, s'il plait à Allah* ». <sup>1148</sup>

Il est vrai que les figures du vagabond sont variables et nombreuses : il peut être le révolté, l'insoumis ou le pauvre oublié de tous, comme il peut être le sage ou l'illuminé. Dans *Les contemplations*, Victor Hugo voyait le vagabond comme porteur de sagesse ; à l'image de Diogène ou de Boudou de Renoir, il apparaît comme une figure d'anticonformisme social, comme une forme de critique de la société qui se leurre en se perdant dans l'artifice. Ces personnages ne sont pas loin de Charlot, l'image du clochard moderne, qui se trouve totalement déclassé par la société industrielle « *qui instrumentalise l'être humain* » <sup>1149</sup>. Charlot ne souhaite pas subir un tel isolement ; son regard et son ingénuité soulignent combien il s'était éloigné de la société à cause d'une indocilité involontaire ; Jean Mitry le décrit ainsi :

« Toutefois, insoumis aux conventions et aux traditions sociales comme aux conditions du réel objectif et à ses contingences, il demeure en marge. (...) Né libre, il reste libre sans contraintes, mais sans attaches. Il est, il demeure le vagabond sentimental, l'éternel errant en quête d'un paradis perdu ou d'une pureté qu'il ne peut plus retrouver. Son domaine est la route, la grande route, droite, infinie, qui monte à l'horizon et sur laquelle, ivre d'un espoir désespéré, il avance en flânant tel un poète, ou marche, redressant la tête en manière de défi, comme un homme à la poursuite de son destin ». <sup>1150</sup>

---

<sup>1147</sup> A. PAPAS, *Mystiques et vagabonds en Islam.*, op. cit., p. 23.

<sup>1148</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 201

<sup>1149</sup> R. SÉBASTIEN, *Figures de l'errance.* op-cit., p.185

<sup>1150</sup> J. MITRY, (1957), *Charlot ou la « fabulation » chaplinesque*, Ed. Universitaires, p. 37

Par le biais du vagabondage, Isabelle Eberhardt entre en rupture, non seulement avec son passé et ses origines, mais avec son présent et son futur, allant jusqu'à s'attribuer un nouveau nom, « Mahmoud Saadi », une manière de transcender son état de naissance afin de retrouver son état d'âme bipolaire, masculin-féminin, à l'image des corps célestes de l'univers dotés d'une bipolarité nord-sud, une manière de se joindre à l'UN régissant toute vie. Est-ce le résultat d'une vision-illumination, non moins terrestre, au sein de l'humanité à qui elle rend l'image céleste pure, loin des souillures matérielles qui l'ancraient sur la planète Terre ? Pensons à nos touristes contemporains du monde super industrialisé qui, dès que l'occasion se présente, survolent les frontières et accourent aux confins de l'Atlas saharien pour admirer la majesté des cieux purs et lumineux et respirer le souffle revigorant de l'Univers. L'homme désirerait en fait être cet Atlas supportant la voûte céleste, car ce ne serait plus une punition de Zeus, l'antique dieu de l'Olympe, mais une bénédiction d'Allah ! Ainsi, c'est une Eberhardt nouvelle qui naît grâce à l'errance, qui permet le détachement des valeurs d'ici-bas. Dès les balbutiements de l'ère astronautique, le précurseur de la conquête spatiale prophétisait qu'il viendrait le jour où l'homme quitterait enfin son berceau terrestre pour « monter au ciel » ; il pensait bien évidemment à l'homme vivant et non pas après sa mort ! Peut-on penser cependant que les soufis, et les autres mystiques de tous les temps, quittaient en toute conscience leur enveloppe charnelle terrestre pour rejoindre l'Âme-mère ? Isabelle Eberhardt vit désormais le moment présent qui s'offre à elle, tout en méditant sur le sens de la vie et ses mystères. Elle finit par répondre à l'appel de la voix soufie qui lui intime cet ordre : « *Tu es à jamais voyageur* ». <sup>1151</sup> Sa marche vers l'inconnu s'apparente à celle des vagabonds soufis qui avancent sans jamais savoir vers quoi ou vers où, car, d'après la conception soufie, la vie elle-même est un perpétuel voyage et nous ne cessons jamais de voyager, et ce depuis la « *constitution originelle* » de l'Homme, d'un voyage qui continue

---

<sup>1151</sup> IBN ARABI, *Le dévoilement des effets du voyage*.

URL : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/ibnarabi/devoilement.html>, consulté le 21/07/2017

inexorablement vers l'Eternel-Infini. Écoutons ces propos d'Ibn Arabi dans lesquels il reprend certains versets du Coran :

«Que de voyages n'as-tu pas accomplis à travers les phases de la création, jusqu'à devenir du sang dans ton père et ta mère ! Ils se sont unis pour toi avec ou sans l'intention de te voir manifesté. Tu es passé alors à l'état de sperme puis tu as pris la forme d'une adhérence, puis d'un morceau de chair, puis d'os. Ceux-ci ont été couverts de chair puis, ayant reçu une autre constitution, tu as été expulsé vers ce monde et tu es passé à l'état d'enfance. De l'enfance tu es passé à la jeunesse, de la jeunesse à l'adolescence, de l'adolescence à la force juvénile, de celle-ci à la maturité, de la maturité à la vieillesse et de la vieillesse à la décrépitude, l'âge le plus avilissant. De là, tu es passé à l'état intermédiaire entre ce monde et l'autre et, dans cet état, tu as voyagé vers le Rassemblement final. Puis tu as entrepris le voyage vers le Sirât, soit vers un jardin paradisiaque, soit vers un feu infernal, si tu y es voué ; sinon, tu as voyagé de l'Enfer vers le Paradis et du Paradis vers la Dune de la vision divine. Dès lors, tu ne cesses d'aller et venir entre le Paradis et la Dune, pour toujours. Dans le Feu, les damnés voyagent sans discontinuer de haut en bas et de bas en haut comme des morceaux de viande dans une marmite sur le feu : dès que leurs peaux sont cuites nous les remplaçons par d'autres, afin qu'ils goûtent le châtement ». <sup>1152</sup>

Nous supposons que la naissance de l'idée du vagabondage chez Isabelle Eberhardt date du temps où elle était à Marseille, très nostalgique du charme puissant d'El Oued, la « cité du rêve ». En effet, l'instant de la découverte de la « ville aux mille coupoles » a coïncidé avec el Maghreb, le moment du chant « triomphal » du muezzin appelant à la prière au moment du coucher du soleil, moment qui fera naître en elle une sensation de paix profonde « *jamais connue auparavant* ». Il y a eu aussi la présence de la flûte « enchantée », conjuguée à l'allure millénaire d'hommes « *uniformément vêtus de blanc* » aux gestes bibliques, s'apprêtant à faire la prière dans l'une des mosquées jouxtant une zaouïa, tout cela s'ajoutant au spectacle grandiose du désert dans toute sa splendeur et sa profondeur mystique. C'est un moment qui est resté gravé dans sa mémoire, à tel point qu'en terre d'exil, elle ressent une envie irrésistible de retourner dans ce pays au soleil ardent et « *au sable tout blanc, d'une finesse presque impalpable* ». <sup>1153</sup> C'est ainsi que commencera son perpétuel vagabondage, dès le lendemain, dans le « Dar El Islam ». Au fond de son « exil », toujours dissimulée derrière le « il », elle écrit :

---

<sup>1152</sup> IBN ARABI, *Le dévoilement des effets du voyage.*, op.cit.

<sup>1153</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 202

« Une rafale glacée vint secouer le châssis et les vitres de sa fenêtre de Marseille. Il tressaillit, comme sortant d'un rêve. (...) Il alluma une lampe, voulut travailler. Ses regards tombèrent par hasard sur la quatrième page d'un journal, portant un horaire maritime. Alors, brusquement, il éprouva un désir intense, presque douloureux, de repartir, d'aller revivre son rêve d'un été de grande liberté jeune. (...) Le lendemain, il partait enfiévré, ardent de voir et de sentir, pour une autre région de cette Afrique qui l'attirait invinciblement et qui devait être son tombeau prématuré. Et le chercheur de voluptés nostalgiques n'est jamais revenu... »<sup>1154</sup>.

L'image de la vagabonde qu'elle deviendra se reflétera désormais dans la quasi totalité de ses personnages. Est-ce un hommage qu'elle rend à cette vie joyeuse, libre et sans attaches, qu'elle a épousée de plein gré ? Ou une nécessité sur le chemin soufi de l'ascèse ? Ou alors est-ce sa vie d'orpheline, de solitaire et d'exilée « *que le hasard, ou plutôt la destinée, a subitement mise sur [son] chemin aventureux* »<sup>1155</sup> qui lui impose de vivre de telle façon ? Pour répondre à ces questions, il faudrait passer par ses écrits qui dévoilent son attirance pour le vagabondage. Il nous semble qu'il y a trois explications possibles qui pourraient donner un sens à sa quête. D'abord, cette vie de vagabonde lui plaît et est en conformité avec ses rêves et aspirations. Ensuite, la voie spirituelle soufie qu'elle a adoptée recommande ce type de voyage. Enfin, le vide créé par la succession des deuils qui l'ont frappée l'a amenée à chercher de quoi le remplir. Cette vie dépouillée de tout lui fait découvrir des sensations fortes sous des cieux aux « couleurs féériques » et lui permet d'être près du peuple musulman : « *Mais où donc est la vie, sinon dans le peuple ?* »<sup>1156</sup> En terre d'exil, elle écrit :

« Je n'ai qu'un désir : revêtir le plus vite possible la personnalité aimée qui, en réalité, est la vraie, et retourner là-bas, en Afrique, reprendre cette vie-là. (...) Dormir dans la fraîcheur et le silence profonds, sous l'écroulement vertigineux des étoiles avec, pour tout toit, le ciel infini et pour tout lit, la terre tiède, (...) s'assoupir avec la douce et triste sensation de ma solitude absolue. »<sup>1157</sup>

Cette vie de vagabonde la séduit car elle lui offre constamment de nouveaux décors « féériques », de nouveaux cieux et, par-dessus tout, de nouvelles sensations fortes que son âme recherche sans cesse. Ce mode de vie lui permet de goûter l'âpreté magnifique des décors, « *la résignation, le rêve très vague* »<sup>1158</sup>

---

<sup>1154</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., pp. 204-205

<sup>1155</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 15

<sup>1156</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 240

<sup>1157</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 11

<sup>1158</sup> Ibid., p. 185

ainsi que l'insouciance de la vie et de la mort. Quand son regard croise celui des vagabonds, elle comprend que l'immense « *univers se résume en eux-mêmes* ». <sup>1159</sup> Tout est noble chez le vagabond ; sous ses vêtements terreux et loqueteux, derrière ses attitudes bibliques et son regard fixe, se cache la vérité, cette chose qu'elle est curieuse de savoir : « *À quoi pense-t-il ?* » Dans leur vie libre et sans attaches, Isabelle Eberhardt se reconnaît, car, manifestement, une part d'elle-même est chez ces « chercheurs de lumières ». <sup>1160</sup> Alors, elle se met en route, comme eux, souffrant de la faim et du froid, lancée à la poursuite de cette lumière dont parlent les soufis, cette « *lumière divine que l'on ne voit que par le cœur* ».

En effet, pour mettre en évidence la beauté du vagabond, Isabelle Eberhardt use des mêmes qualificatifs qui reviennent constamment dans ses récits : « *calme, bel anachorète, illuminé, cœur tendre, seul, libre, visage fin et bronzé, invocations mystiques, saint, solitaire, etc.* Ainsi, sa fascination pour les vagabonds va-t-elle jusqu'à tendre la main à l'errant aveugle qui, dans sa cécité, ne voit ni le jour ni la nuit. Il ne voit que le noir, mais elle perçoit sa noblesse dans sa cécité. Sa main tendue est comme un signe pour demander l'aumône à Dieu, ou plus exactement, une main tendue vers Dieu. Ainsi, le vagabondage revêt-il un aspect mystique chez elle ; être sans logis ne signifie pas être pauvre, mais vivre libre et délivré des contraintes sociales, à l'image des nomades qu'elle affectionne tout particulièrement. Ainsi écrit-elle :

« Ô volupté des logis de hasard où, insouciant, seul, ignoré de tous, on s'hallucine ! Ombre amie des ports provisoires des haltes longues sur la route ensoleillée du vagabond libre ! Douceur infinie des rêves quintessenciés, dans les abîmes de silence, aux pays d'Islam ». <sup>1161</sup>

Dans sa marche continuelle vers l'inconnu, Isabelle Eberhardt rencontre des gens généreux qui l'accueillent et lui ouvrent leur cœur. Rappelons que cette générosité pour les faqirs <sup>1162</sup> est recommandée par l'Islam, comme le commande le Coran : « *Croyez en Dieu et en Son Prophète ! Donnez en aumône une partie*

<sup>1159</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome II., op. cit., p. 375

<sup>1160</sup> Vagabonds mystiques cherchant à atteindre l'illumination.

<sup>1161</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 152

<sup>1162</sup> Pauvre, vagabonds

*des biens dont Il a fait de vous les dépositaires, car ceux d'entre vous qui ont la foi et qui font l'aumône auront une magnifique récompense ».*<sup>1163</sup> Son appartenance à la confrérie d'el Qadiriya, dont l'expansion est très répandue dans le désert, est un moyen de se faire accepter spontanément grâce au chapelet porté autour du cou, qui permet de reconnaître un « khouan ». Ainsi peut-on lire dans son récit *Sous la dune* :

« Il étendit la main et toucha mon chapelet.

- Tu es de Sidi Abdelkader Djilani... Alors, nous sommes frères... Nous aussi nous sommes Kadriya.

- Dieu soit loué, dis-je.

J'éprouvais une joie intense à trouver en ces nomades des confrères : entre adeptes de la même confrérie, l'aide mutuelle et la solidarité sont de règle. Eux aussi portaient en effet le chapelet des Kadriya ».<sup>1164</sup>

En plus de la générosité des gens du désert, Isabelle Eberhardt rencontre des structures religieuses qui l'accueillent pour lui permettre de se sustenter afin de pouvoir continuer sa route, les zaouias. Il est vrai qu'elle a tenté plusieurs fois de se fixer dans différents endroits, notamment Souf et Ouargla, mais elle n'y est pas arrivée, car la route l'obsède ; elle « veut fuir les mêmes lieux » et s'offrir à la « route maîtresse ». L'appel de la route est plus fort que tout, plus fort même que Slimane, « l'amour de sa vie », qu'il lui arrive de quitter pour aller seule le long des routes qui serpentent dans le désert. Le changement de lieu est, de ce fait, intégré dans sa personnalité ; sans cela, la vie serait insipide et sans valeur pour elle. Même dans ses errances, l'amour ne peut fixer son âme vagabonde ; en effet, elle veut « *emporter Rouh*<sup>1165</sup> *au loin, dans le désert, loin des hommes, pour poursuivre d'audacieuses aventures et d'indicibles rêves, coupés d'heures folles* ».<sup>1166</sup> Dans cette perpétuelle mouvance vers l'inconnu, elle s'interroge sur l'issue de sa destinée vagabonde : « *Sous quel ciel, sur quelle terre reposerais-je le jour fixé par mon destin ?* » La fixation n'aura jamais lieu ; elle continuera, dans ses déplacements, à louer de petites maisons arabes, jusqu'à ce qu'elle trouve la mort dans l'une d'elles.

---

<sup>1163</sup> LE CORAN, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 57, verset 07

<sup>1164</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 148

<sup>1165</sup> Nom affectueux donné à Slimane

<sup>1166</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 116

Se livrer à la vie vagabonde ne peut être sans danger, mais, pour l'intrépide Isabelle Eberhardt, ce péril ne fait pas peur ; elle le voit plutôt comme une espérance. Cela peut paraître insensé pour les non croyants, mais, quand un croyant a foi en Dieu, rien ne lui fait peur : « *Je sais que cette manière de vivre est dangereuse, mais le moment du danger est aussi le moment de l'espérance* », <sup>1167</sup> écrit-elle. Notons que le mot espérance signifie dans le langage soufi « refuge en Dieu » ; c'est le « tawakul », qui protège les croyants en cas de détresse : « *En Lui, je place ma confiance, et c'est vers Lui que je reviens repentant* », <sup>1168</sup> dit le Coran. Rappelons que lors de son égarement dans le désert, au lieu de chercher une issue, elle était insouciante : « *Ne voulant plus continuer à errer sans but, (...) je me mis à la recherche d'une vallée commode pour passer la nuit* ». <sup>1169</sup>

### **Le vagabond, un être illuminé**

Dans le soufisme, le vagabondage est un passage obligatoire conduisant à l'ascèse. En effet, avant de connaître la vie ascétique dans la zaouia de Kenadessa, sa vie vagabonde a amené Isabelle Eberhardt à observer les vagabonds sur son chemin, ce qui lui a permis d'écrire *L'illuminé*, en hommage à cette vie « éternelle ». C'est un vagabond qu'elle a aperçu sur la route, vêtu d'une loque sombre, avec une « *barbe inculte* », <sup>1170</sup> qui a fini son grand voyage dans une cellule étroite taillée dans le roc. Il semble avoir beaucoup voyagé dans sa jeunesse, comme le laisse entendre ce passage :

« Dans sa jeunesse, l'Illuminé, que la grâce de l'inconscience n'avait pas encore touché, a beaucoup voyagé au Maroc, en Algérie, dans le désert et au Soudan, (...) s'en allant à pied de village en village, en demandant le gîte et le pain dans le sentier de Dieu ». <sup>1171</sup>

De fait, l'Illuminé a une allure noble de jadis qui est en adéquation avec le paysage : « *Je le regarde, ce bel anachorète saharien, et je pense que les*

<sup>1167</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 241

<sup>1168</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, sourate 11, verset 88.

<sup>1169</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., pp. 146-147

<sup>1170</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt pour signifier « barbe touffue ».

<sup>1171</sup> I. EBERHARDT & V.BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 76

*solitaires chrétiens des premiers siècles devaient lui ressembler, dans les décors pareillement désolés de la Thébaidé et de la Cyrénaïque ardentes ».*<sup>1172</sup>

Cette vie retirée du monde répond au besoin d'éternité « *qui sommeille au fond de toutes les âmes simples* », <sup>1173</sup> un besoin qu'Isabelle Eberhardt ressent comme « *une illumination rapide qui suivra l'éternelle nuit* ». <sup>1174</sup>

Nous percevons également cette image du vagabond dans le récit éponyme « *Le vagabond* », dont une variante a pour titre *La rivale*. Nous retrouvons dans ce texte le même personnage, un héros obsédé par la route. Au début de ce récit, le vagabond paraît tiraillé entre deux possibilités : suivre sa bien-aimée ou poursuivre son rêve d'errance ; il devait donc faire un choix difficile entre l'amour et le vagabondage :

« Pourquoi s'en aller, pourquoi chercher ailleurs le bonheur, puisque le vagabond le trouvait là, inexprimable, au fond des prunelles changeantes de l'aimée, où il plongeait ses regards, longtemps, longtemps, jusqu'à ce que l'angoisse indicible de la volupté broyât leurs deux êtres ? Pourquoi chercher l'espace, quand leur retraite étroite s'ouvrait sur l'horizon immense, quand ils sentaient l'univers se résumer en eux-mêmes ? » <sup>1175</sup>

Le récit commence par le tableau d'une vie idyllique où le vagabond coule des heures heureuses « *avec celle qu'il aimait, dans la petite maison laiteuse où les heures coulaient, insensibles, délicieusement alanguies, derrière le moucharabié de bois sculpté, derrière les rideaux aux teintes fanées* ». <sup>1176</sup>

Ayant été elle-même obsédée par la route, Isabelle Eberhardt va mettre en place tout un mécanisme qui bouleversera par étapes la vie du vagabond. Pour ce faire, Isabelle Eberhardt le mettra en face de deux ivresses : l'amour de sa bien-aimée et l'attrait de la route, qui se traduit par la beauté du paysage qui s'offre à son regard. Ce paysage réveille un souvenir enfoui en lui et lui donne aussitôt l'envie de se jeter dans les bras de la route et de lui appartenir à jamais, selon sa promesse, pour s'enivrer, seul et libre, au soleil qu'il avait adoré : « *Longtemps, le vagabond regarda la route, la route large et blanche qui s'en allait au loin.*

---

<sup>1172</sup> I. EBERHARDT & V.BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 78

<sup>1173</sup> Ibid., p. 78

<sup>1174</sup> Ibid.

<sup>1175</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 374

<sup>1176</sup> Ibid., p. 375



*C'était la route du sud. Dans l'âme soudain réveillée du vagabond, un monde de souvenirs s'agitait ».*<sup>1177</sup>

Il est malgré tout réticent et il essaie de fermer les yeux pour ne pas succomber aux charmes de « la maîtresse tyrannique » : « *Il ferma les yeux pour chasser ces visions. Il crispa sa main dans celle de l'aimée ».*<sup>1178</sup> Mais, malgré lui, il ouvre les yeux et le désir « *ancien de la vieille maîtresse tyrannique, ivre de soleil, le reprenait ».*<sup>1179</sup> Il lui jette alors un long regard en se promettant à elle. Ainsi, la bien-aimée devient subitement une forme presque irréelle, « *une vision vaporeuse, inconsistante, qui allait se dissiper dans la clarté lunaire. L'image de l'aimée était vague, à peine distincte, très lointaine ».*<sup>1180</sup>

La route hante le vagabond, l'obsède, le tyrannise. L'ivresse qu'elle lui procure est telle qu'il ne peut s'empêcher de la rejoindre, sacrifiant ainsi sa bien-aimée. De fait, le désert semble lui offrir ce qu'il désire : la liberté, le soleil, la solitude, la vie sans attaches, les paysages sublimes. En effet, le bonheur du vagabond ne réside nullement dans la sédentarité qui contraint son âme, mais plutôt dans cette marche qui exprime clairement le désir de vivre libre, en s'offrant aux sensations que procurent certains paysages. Et pour cela, il doit s'affranchir de toute attache, même amoureuse. De toute évidence, ce personnage reflète la vie de notre auteure qui aime la même liberté, qui est éprise du même rêve et de la même ivresse pour la « maîtresse tyrannique »

### **Le vagabond dans le sentier de Dieu**

Notons que, parmi ces vagabonds qu'Isabelle Eberhardt croise sur la route, il y a aussi des femmes qui vont la fasciner par leur prestation maraboutique, notamment cette « derouicha » nommée Kheira qu'elle rencontre au désert lors d'une soirée d'hiver. Cette femme hors normes partage certains points communs avec Isabelle Eberhardt, notamment la même passion pour la route qui les conduit toutes deux vers l'humanité, vers la même demande de pain et de gîte sur le sentier de Dieu :

---

<sup>1177</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 377

<sup>1178</sup> Ibid.

<sup>1179</sup> Ibid.

<sup>1180</sup> Ibid.

« Sur les cailloux aigus, dans les flaques d'eau glacée de la piste sans nom qui est la route du douar de Dahra, une femme avance péniblement, ses loques grisâtres arrachées, enflées comme des voiles par le vent. Maigre et voutée, comme le sont vite les bédouines porteuses d'enfants, elle s'appuie sur un bâton de zebboudj\*. Son visage sans âge est osseux. Les yeux, grands et fixes, ont la couleur terne des eaux dormantes et croupies. (...) Elle va droit devant elle, comme les nuages qui s'en vont sous la poussée du vent... Elle va sans savoir, peut-être ».<sup>1181</sup>

Le mot « sans savoir » indique qu'elle est inconsciente ou, plus précisément, qu'elle est conduite par une force qui dépasse sa volonté. Préfère-t-elle « ne pas savoir » et se fier à cette force qui trace sa destinée, une force supraterrrestre qui mène ces êtres « aimés » de Dieu pour leur sacrifice et leur dévouement vers le chemin de la bienfaisance et de l'humanité ? Cette force est ancrée en elle, la rendant forte et impassible, lui ôtant toute crainte quand elle marche seule, dans la nuit froide, avec tous les dangers qui peuvent se présenter car, au fond, elle sait qu'elle est protégée par Dieu de tout mal qui pourrait l'atteindre, tant qu'elle le prie au fond d'elle-même :

« - Et tu n'as pas peur, mère Kheira ? demandent les femmes.  
- Dieu fait marcher ses serviteurs. Les hyènes et les goules fuient quand passe celui qui prie. Louange à Dieu ».<sup>1182</sup>

Notons que le mot « prier » n'est pas assimilable à la prière quotidienne que font les croyants ; c'est une prière interne qui se traduit par des invocations constantes, pratique courante chez les vagabonds soufis qui, pour atteindre l'extase, « *ne cessent de murmurer indéfiniment les mêmes invocations mystiques* ».<sup>1183</sup> De fait, cette femme suscite beaucoup d'admiration pour sa force de caractère, sa grande piété et son dévouement à Dieu :

« - Comment es-tu venue par un temps aussi affreux, mère Kheira, et d'où viens-tu ?  
- De loin... Hier, j'ai lavé et habillé du linceul la fille d'El Hadj ben Halima, dans le Maïne... Puis, à la nuit, je suis partie... Il fait froid... Louange à Dieu !  
- Louange à Dieu ! répètent en un soupir les femmes en regardant la derouicha avec admiration ; depuis la veille, cette créature frêle et usée marche dans le froid et la tempête et elle est venue, poussée par sa mystérieuse destinée, chercher son pain à quatre-vingts kilomètres de l'endroit où, hier, elle exerçait sa lugubre profession de laveuse de morts ».<sup>1184</sup>

<sup>1181</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 268

<sup>1182</sup> Ibid., p. 269

<sup>1183</sup> I. EBERHARDT & V. BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 76

<sup>1184</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 269

Nous relevons quatre éléments importants réunis chez ce personnage atypique qui indiquent une destinée à part : solitude, profession lugubre, sans foyer, sans attaches. Ils caractérisent une vie hors normes avec une tendance vers le deuil, ce même deuil qui couvre les yeux de la maraboute Lalla Zeineb et même ceux d'Isabelle Eberhardt. En effet, avec la fréquentation de ces maraboutes, Isabelle Eberhardt éprouve le désir de suivre leur chemin, c'est-à-dire devenir maraboute elle-même. Si elle est animée de cette intention, c'est qu'elle sait qu'elle a la volonté d'être entièrement au service des autres et de leur offrir aide et assistance, des qualités qu'elle a acquises depuis son jeune âge, et sans doute héritées de sa mère. On pourrait aussi mettre cette idée en relation avec son don de prescience que révèlent ses écrits, un don que possèdent uniquement les marabouts ou, selon le langage soufi, les « spirituels ». La vie maraboutique s'apparente à une vie consacrée à Dieu de par les exercices de piété et le fait de se consacrer à l'autre. Il nous semble que tous les ingrédients sont réunis chez elle pour la réalisation de ce projet : sa grande bonté dont témoignent tous ceux qui l'ont connue, son esprit d'entraide et son amour « inconditionnel » pour tous ceux qui souffrent ici-bas, car son cœur est « *empli d'une infinie pitié pour tout ce qui souffre injustement, pour tout ce qui est faible et opprimé* ». <sup>1185</sup>

Chez tous ces personnages, il y a un hommage rendu à la vie vagabonde, à la destinée vouée à Dieu et à la sanctification de l'âme. Le désert demeure leur asile, une terre de bonheur qui leur assure une vie libre et sans attaches, une vie qui leur permet d'être loin des hommes mais près de Dieu. Le caractère mélancolique et silencieux des paysages agit sur eux ; ils deviennent le reflet vivant de cet espace, silencieux, grave et contemplatif. Empreints de spiritualité et de force mystique, ils imposent respect et admiration à tous.

---

<sup>1185</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit, p. 10

*« A qui cela peut-il nuire, que je préfère l'horizon onduleux et vague des dunes grises à celui du boulevard ? »*

Isabelle Eberhardt, *Journaliers*

## **CHAPITRE II**

### **L'espace et le temps, source d'une quête spirituelle chez**

#### **Isabelle Eberhardt**

Lire Isabelle Eberhardt, c'est découvrir le désert dans toute sa splendeur et sa variété. En effet, sa fascination pour cet espace la conduit à fuir les milieux urbains. Nous tenterons dans ce chapitre de voir comment les villes sont perçues par Isabelle Eberhardt et pourquoi elle préfère le désert, en évoquant quelques caractéristiques de cet espace, notamment les dunes, « l'océan de mystère », et quelques-unes de ses formes variées. Nous verrons ensuite comment les mosquées et les zaouias sont perçues par elle, notamment celle de Kenadessa, ainsi que sa rencontre mémorable avec Lalla Zeineb. Nous tenterons aussi de voir comment elle perçoit la variété des moments qui caractérisent le désert, entre autres le coucher du soleil, élément ayant une forte charge mystique en raison du dikr et la prière du Moghreb. Nous terminerons ce chapitre par une analyse de l'appel du muezzin, en tant que voix d'un autre âge, et de la « flûte pleureuse », élément symbolique dans la mystique soufie et très présent dans l'écriture éberhardtienne.

#### **2.1. La description dans les récits d'Isabelle Eberhardt**

La description spatiale tient une place importante dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, notamment celle du désert. Cet « espace infini » est caractérisé par son immensité, qui est un reflet de la grandeur divine. Il évoque le silence, par le simple fait de se taire, qui permet de percevoir la voix intérieure par le biais de la contemplation et de la solitude. Isabelle Eberhardt tente alors de nous restituer toutes les émotions ressenties en ces lieux à « l'heure élue » du coucher de soleil

ainsi que les sensations de bien-être et de paix « intérieure » qu'elle éprouve dans les zaouïas et les mosquées.

La lecture des récits d'Isabelle Eberhardt nous laisse une impression de vagabondage et de nomadisme, ponctuée par des perceptions visuelles, olfactives et auditives qui visent à nous faire vivre ses émotions. Les paysages sont omniprésents dans ses récits qui commencent ou finissent très souvent par la description d'un paysage déterminé, soit au moment du lever du soleil, soit à celui du coucher sur les dunes ondoyantes, qui mettent l'accent sur les couleurs de la nature caractérisant ces instants furtifs. Le paysage le plus souvent présenté est incontestablement « le désert », notamment celui de la région d'El Oued. Ce lieu de prédilection donne lieu à un épanchement lyrique et une expressivité débordante : « *magie du lieu, ville unique, variations prodigieuses de sensations* ». <sup>1186</sup> Ce voyage dans le désert est loin d'être un voyage d'agrément, contrairement à ce que nous pourrions penser, car « *ceux qui sont dans le Sahara pour leur plaisir ne comprennent pas qu'on y vienne, surtout en dehors de la saison. Suivant cette manière de voir, Fromentin n'aurait jamais écrit son "Été dans le Sahara"* », <sup>1187</sup> écrit-elle. Dire que les descriptions d'Isabelle Eberhardt font l'effet d'un va-et-vient, ou d'un simple leitmotiv dans ses récits, c'est réduire de leur valeur, car chaque élément de la description a son importance quant au déroulement du récit, contribuant ainsi à en assurer le rythme et la dimension cyclique. En plus de son apport à la trame du récit, le paysage joue le rôle d'un véritable actant, avec une voix et une âme participant à l'histoire. Les descriptions du paysage d'Isabelle Eberhardt ne relèvent pas uniquement de ses perceptions visuelles, mais aussi de ses impressions singulières, comme le soutient Gaston Bachelard pour qui « *l'individu n'est pas la somme de ses impressions générales ; il est la somme de ses impressions singulières* ». <sup>1188</sup>

Isabelle Eberhardt favorise l'instant au détriment de la banalité de la durée. Il est vrai que, quelquefois, la description du désert prend le pas sur le récit, ce qui nous pousse à nous interroger sur son statut et à regarder de plus près ces

---

<sup>1186</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 73

<sup>1187</sup>I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 85

<sup>1188</sup>G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 18

paysages « spécifiques » aux yeux d'Eberhardt, sachant que le désert est perçu par elle comme un espace de prédilection. Dans de nombreux passages, elle le décrit dans les moindres détails, avec ses formes et ses couleurs, et elle montre comment le paysage peut changer d'aspect à mesure que le temps passe : « *Le jour se leva, limpide et calme, sur le désert où la tourmente de la nuit avait laissé une infinité de petits sillons gris, comme les rides d'une tempête sur le sable* ». <sup>1189</sup>

Tout voyageur donne une image du paysage selon ses propres perceptions et sensations, construisant ainsi un espace subjectif. Charles Avocat écrit à ce propos :

« Le paysage renvoie au sujet qui l'appréhende. (...). L'analyse paysagère représente donc le point de rencontre entre deux réalités totalement différentes : d'un côté, une (ou plusieurs) image(s) sensorielle(s) correspondant à notre « vision » du monde, c'est-à-dire filtrées par notre imaginaire, notre psychologie, nos expériences antérieures, notre esthétique ; (...) de l'autre, une réalité physique, objective, tridimensionnelle, dont nous recherchons la formulation mathématique et abstraite, (...) un paysage vécu, perçu, observable par tout un chacun, à la fois réalité d'une image et image d'une réalité ». <sup>1190</sup>

A la lumière de cette citation, nous comprenons que « l'acte de voyage » s'élabore et que les formes et les couleurs se fixent au moment de l'interaction entre le sujet et la réalité physique, qui lui était jusque-là étrangère. Pour passer à la description spatiale, il ne suffit pas de noter tout ce qui se présente aux yeux, mais d'en sélectionner certains aspects qui s'allient à l'émotion, car décrire un paysage, « *c'est toujours illustrer un amour* », <sup>1191</sup> une sensibilité qui le rend si particulier ; sinon, cette description serait plate et ennuyeuse et ressemblerait plutôt au travail technique d'un géographe. En effet, le paysage éberhardtien n'est pas un simple ornement, un simple décor, mais un actant dynamique et significatif, au sens balzacien du terme. Le paysage éberhardtien semble participer à l'intrigue et peut parfois être prémonitoire. C'est là une technique descriptive courante dans l'écriture éberhardtienne qui fait que, souvent, dès le début de l'histoire, nous pouvons avoir une idée de son dénouement. Isabelle

---

<sup>1189</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 168

<sup>1190</sup> C. AVOCAT, (1984), *Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages. Lire le paysage, lire les paysages*, Paris, CIEREC, p. 14

<sup>1191</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves.*, op. cit., p. 139

Eberhardt donne une âme à sa description, une émotion, une vie, à l'image du personnage principal. Nous pouvons illustrer nos propos par ce passage de *Taalith*, qui annonce d'ores et déjà sa fin tragique :

« Il y avait là-bas de grandes forêts de pins et de chênes-lièges, silencieuses et menaçantes, et des taillis touffus d'où montait une haleine chaude dans la transparence des automnes, dans l'ivresse brutale du printemps ». (...) Les fougères diaphanes jetaient leur brume légère sur les coulées de sang des rochers éventrés, près des cascades de perles, et des torrents roulaient, joyeux au soleil, ou hurlaient dans l'effroi des nuits d'hiver ». <sup>1192</sup>

La description occupe tellement de place dans les récits d'Eberhardt que nous pouvons nous demander si cela n'est pas dû au manque d'action qui les caractérise, auquel la description interviendrait comme un élément de « remplissage » du récit. C'est ainsi que, dans *L'enlumineur sacré*, Isabelle Eberhardt rapporte le quotidien sans incident d'un calligraphe dont le mode de vie l'a beaucoup charmée :

« Lentement, d'une main calme et agile, Hadj Hamouda enroule en volute les caractères de rêve, les encadre d'arabesques déliées, où les rouges et les verts rehaussent les ors pâissants, sépare les versets par de petites étoiles naïves, en guise de points. La feuille de parchemin simplement posée sur son genou, ses encres en de petites tasses ébréchées, l'enlumineur travaille, malgré la lourdeur amollissante de l'air, malgré l'obstination des mouches. Enveloppé de burnous blancs, encapuchonné, un long chapelet au cou, Hadj Hamouda, de visage émacié et brun, de traits réguliers, la barbe grisonnante à peine, poursuit son œuvre patiente. Son regard est calme, éteint, et l'ambition y paraît à peine. Parfois, une ombre de sourire passe sur sa lèvre, quand lui plaisent la bonne ordonnance d'une page, la grâce d'une vignette. (...) Le soir, à l'heure rouge où le soleil embrase le ksar, Hadj Hamouda, toujours seul, promène son rêve restreint, doux, sa mélancolie sans motifs extérieurs, au sommet des dunes, sur les pistes grises, entre les tombeaux disséminés ». <sup>1193</sup>

## **2.2. La ville, lieu de « bâtardise » ; le désert, lieu d'authenticité et de piété**

Dans son écriture, Isabelle Eberhardt met en opposition deux espaces : la ville et le désert. Ces deux éléments véhiculent la perception et la vision du monde de l'auteure. En effet, la ville est perçue par Eberhardt comme une « pourriture occidentale », un lieu « souillé » par la présence coloniale, un ailleurs vers lequel l'homme est attiré, un lieu de dérive et de bruit insensé, une

---

<sup>1192</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 245

<sup>1193</sup> Ibid., p. 136

sorte de « mégalo­pole expansive comme un désert inhumain, un labyrinthe sinistre d'où la morale la plus élémentaire est bannie,<sup>1194</sup> comme l'affirme Jean Déjeux. Quant à son caractère civilisé et moderne, il est loin de correspondre à l'idéal de l'Islam, Déjeux précise encore : « La ville est le lieu du frelaté et du pourri. Elle oblige à se métamorphoser, à emprunter une manière d'être et un style de vie différents de celui de la conduite musulmane », <sup>1195</sup>ce qui lui fait perdre son caractère authentique.

### **La ville, lieu de « bâtardise »**

Isabelle Eberhardt fuit autant que possible les milieux « civilisés » qu'elle considère comme « un amas de bruits insensés », une « terre inhospitalière et maudite »<sup>1196</sup>. Quand elle pose les pieds pour la première fois en Algérie, et plus précisément à Bône (actuelle Annaba), Isabelle Eberhardt semble choisir d'emblée son camp ; elle va directement chez les indigènes avec sa mère et loue une maison dans un quartier arabe avant de rejoindre le désert car, dit-elle, « tant qu'il y'aura l'immensité superbe du Sahara, j'aurai un refuge où mon âme, trop tourmentée, pourra se reposer des mesquineries de la vie moderne ».<sup>1197</sup>

A peine débarquée, elle regarde déjà les colons comme des étrangers et les fuit tant qu'elle peut. Les villes qu'elle a connues et fréquentées, comme Genève, Paris, Tunis, Monastir, Bône ou Alger l'attirent moyennement. Elle préfère plutôt les immensités sableuses conjuguées à la voix triomphale de l'Islam, celle du « muezzin ». Notons que c'est à partir du moment où l'Europe ne lui offre pas ce qui lui manque qu'elle décide de changer de continent, de culture et d'adopter une religion. Une question se pose cependant : pourquoi cette préférence pour le désert ? Il semblerait que la réponse se trouve dans ce passage des *Journaliers* :

« Moi, à qui le paisible bonheur dans une ville d'Europe ou du Tell ne suffira jamais, j'ai conçu, en une heure d'inspiration, le projet hardi, pour moi réalisable, de m'établir au désert et d'y chercher à la fois la paix et les aventures, choses conciliables avec mon étrange nature. »<sup>1198</sup>

<sup>1194</sup> J. DÉJEUX, (1989), *L'image de l'étrangère*, Paris, La boîte à documents, p. 110

<sup>1195</sup> Ibid., p. 108

<sup>1196</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 176

<sup>1197</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 116

<sup>1198</sup> Ibid., p. 78



Rappelons qu'Isabelle Eberhardt est née dans cette Europe habitée par la domination de la matière qui a fait perdre l'idée de Dieu aux hommes. En effet, au cours de sa prime jeunesse, elle avait lu « *Nietzsche qui annonçait la mort de Dieu* »<sup>1199</sup> dans cette Europe, où « *la philosophie des lumières avait déplumé quelque peu l'Eglise de son pesant pouvoir* ».<sup>1200</sup> Cette absence de Dieu a dû également ébranler son âme russe et l'enseignement religieux reçu de son père adoptif, « Trochimowsky », a certainement joué un rôle dans ses choix de vie. Il lui a sans doute appris que les grands textes religieux sont nés dans le désert, espace propice aussi bien au nomadisme des hommes qu'à l'errance des âmes. Ainsi, la station d'El Oued, « la ville aux mille coupoles », lui a-t-elle été bénéfique et surtout inspiratrice de son penchant pour l'enseignement religieux, car c'est là qu'elle connaîtra la confrérie d'El Qadriya qui lui apprendra la pratique du soufisme.

En fait, dès qu'Isabelle Eberhardt doit aller en ville par obligation, elle n'éprouve qu'une envie, c'est de quitter au plus vite les lieux « européens » pour aller au désert où elle trouve son compte : « *Fuir l'Europe, même transplanté, et aller dans un pays arabe, semblable à celui que j'aime* ».<sup>1201</sup> Pour échapper à cette « civilisation », Isabelle Eberhardt descend dans les quartiers arabes et évite autant que possible les quartiers européens. Rappelons que, dès son arrivée à Alger, elle se hâte de changer son chapeau européen contre un « fez »<sup>1202</sup> et part à la découverte de la ville. Mais elle est tout de suite déçue par le caractère occidental de la ville, accentué par la foule et le bruit, comme elle l'écrit dans ce passage :

« La rue d'Alger est déshonorée par la foule. Dans le silence et la pénombre, ces rues auraient leur charme ». Puis elle ajoute : « Je hais féroce, aveuglément, la foule, cette ennemie née du rêve et de la pensée. (...) Ah, sale malfaisante et imbécile civilisation ! Pourquoi l'a-t-on apportée et inoculée ici ? »<sup>1203</sup>

<sup>1199</sup> Citation empruntée à la thèse de Hadouche Leila Louise, *La construction de soi dans l'écriture littéraire. Le cas d'Isabelle Eberhardt*, Paris, 2010, p. 211

<sup>1200</sup> Ibid., p. 211

<sup>1201</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 237

<sup>1202</sup> Appelé également chéchia ou tarbouche. C'est une coiffe orientale en forme de cône introduite en Algérie par les Turcs..

<sup>1203</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 258

La découverte de cette modernité à l'européenne la pousse à se précipiter vers les quartiers arabes où le charme oriental semble opérer immédiatement sur son âme :

« Ô impression bienheureuse du retour, ressenti ce soir, dans les mosquées solennelles, et au milieu du vieux train-train du tabadji arabe de la rue Jenina ! Ô ivresse singulière, ce soir, dans la paix et la pénombre de la vaste djemaa Djedid, pendant la prière de l'icha ! »<sup>1204</sup>

Nous remarquons que, dans la description des villes européennes, Isabelle Eberhardt use d'expressions à caractère péjoratif comme « *ville contaminée* » – expression redondante dans ses écrits –, « *insensée* », « *viciée* », « *hypocrite* », « *maudite* », « *fausse* », « *matérialiste* », « *monotone* », « *imbécile* » ; tout le contraire de la description de « Dar el Islam », notamment la zaouïa de Sidi Abderrahmane, de la mosquée de Djamaa Djedid et de Djamaa El Kebir, qui donne une « *impression de fraîcheur et de paix* ». Pour ces lieux bénis, Isabelle Eberhardt use des qualificatifs positifs tels que « *vénérable vieillard* », « *blancheur* », « *lumière* », « *perle admirable* », « *parfum enivrant et doux* », « *envolée superbe* », etc. Elle emploie également un vocabulaire exprimant le bonheur : « *journée d'arrivée incomparable* », « *la joie du retour* », « *la joie d'être à nouveau là* », un bonheur qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant et qui ne se manifeste que dans ce mystérieux « Dar el Islam » : « *Sur cette terre d'Afrique à laquelle m'attachent non seulement les meilleurs souvenirs de ma vie, mais encore cette attirance singulière, (...) j'étais heureux là, (...) indéfinissable sensation où que ce soit ailleurs qu'en Afrique* ». <sup>1205</sup> La voix de l'Islam « *triomphante* »<sup>1206</sup> apaise son âme et lui fait sentir « *cette sensation presque extatique* ». <sup>1207</sup> Bien qu'elle se sente mieux dans les quartiers arabes, il lui manque cependant le charme poignant du désert, de ces grandes étendues de sable où elle aime s'égarer, la lumière intense et ce grand horizon bleu qui la berce dans ses rêveries. C'est pourquoi elle n'éprouve qu'une seule envie : fuir au plus vite la ville pour se rendre dans le désert : « *Il faut partir là-*

---

<sup>1204</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 53

<sup>1205</sup> Ibid., p. 55

<sup>1206</sup> Le muezzin

<sup>1207</sup> C. CHAULET-ACHOUR, 1984, « *Les discours étrangers* », *Colloque annuel*, n° 2140. Ed. OPU., p. 244

*bas, très loin, à l'horizon ».*<sup>1208</sup> C'est ainsi que « le soleil lui reste » et que la route la tente.

### **La fuite dans le désert**

L'arrivée d'Isabelle Eberhardt dans le désert peut être perçue comme une fuite pour trouver l'équilibre et l'harmonie. Cette fuite est en fait une quête de quelque chose d'indéterminé qui peut reconforter son exil intérieur, comme nous l'avons expliqué en détail dans les chapitres précédents. Elle est liée aussi au fait que les villes européennes n'ont rien d'arabe, qu'elles sont dénuées du cachet islamique et que la « civilisation » occidentale ternit l'identité musulmane. Les villes du sud par contre, aussi délabrées soient-elles, semblent jouir d'une quiétude renforcée par l'immobilité ambiante qui pousse l'âme à s'interroger sur son existence et à chercher Dieu. Avant de rejoindre le désert, Isabelle Eberhardt songe avec douceur à cet ensemble chaotique si cher à son âme, composé de ksours millénaires, si attachant et si poétiques, de dunes pulvérulentes, de jardins profonds dans les oasis, de mausolées qui parsèment l'étendue désertique, de palmeraies où elle aime faire sa sieste quotidienne. Il faut y ajouter le ciel incomparablement bleu et la voix « triomphante » des muezzins appelant à la prière, qui sonne pour elle comme le chant victorieux de l'Islam : « *Oh être couché sur le tapis de quelque mosquée silencieuse, loin du bruit bête de la ville contaminée et, les yeux clos, les yeux de l'âme levés vers le ciel, écouter, à l'infini, ce chant de triomphe de l'Islam* ».<sup>1209</sup> Toute cette ambiance typiquement « musulmane » offre à ses sens un spectacle incomparable et l'« *impression biblique de recul vers les âges* »<sup>1210</sup> primitifs :

« Dans les villes vraiment arabes comme les ksours du sud, le mystère poignant et ensorcelant de la terre d'Afrique est vraiment sensible. Il réside dans le large espace, dans les basses maisons délabrées, très blanches ou de la même teinte que l'espace vague d'alentour, dans toute la lumière et la tristesse morne de l'ensemble ».<sup>1211</sup>

---

<sup>1208</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 110

<sup>1209</sup> Ibid., p. 158

<sup>1210</sup> Ibid., p. 72

<sup>1211</sup> Ibid., p. 258

Le désert pourrait traduire aussi son désir intérieur de renaitre à nouveau, d'effacer son ancien être « cynique » et « dépravé »<sup>1212</sup> et de le remplacer par un autre, pur et sain, tout comme l'image du désert, nu et vierge. Dans cet espace, elle se sent proche de Dieu et loin des hommes. Ces lieux l'aident à réfléchir et à comprendre la nature de l'homme dans son état primitif, caractérisé par la naïveté et la liberté. Dans la ville par contre, les gens sont esclaves de l'apparat et semblent passer à côté de l'essentiel, c'est-à-dire la vie.

Ses retraites contemplatives dans le désert l'aident à mieux réfléchir sur les hommes, à travailler son moi et à apaiser ses désirs. Ainsi, écrit-elle :

« Je constate également que j'ai traversé et que je traverse encore l'une des périodes d'incubation dont je commence à constater quelques résultats : je comprends mieux les hommes et les choses et l'horizon de ma vie est moins sombre, quoique triste infiniment ».<sup>1213</sup>

De fait, la relation qu'Isabelle Eberhardt établit avec le désert est une relation ardente. Chaque élément composant cet univers peut la transporter vers une exaltation extatique :

« Ressenti comme jadis, en route de Biskra à Touggourt, l'impression charmeuse, enivrante, de l'aube au désert. (...) Puis, à Sidi Amrane, couché à terre, près d'un feu de djerid<sup>1214</sup> secs, sur le sable chaud, sous l'éblouissement des étoiles innombrables... Ô Sahara menaçant, cachant ta belle âme, sombre en tes solitudes inhospitalières et mornes ! Oui, j'aime ce pays du sable et de la pierre, ce pays des chameaux et des hommes primitifs, ce pays des chotts et des sebkhas dangereuses ».<sup>1215</sup>

Isabelle Eberhardt n'a pas besoin d'un foyer pour vivre ; la nature lui offre le seul élément qui lui soit nécessaire, le grand espace. En effet, elle vivra telle une nomade et passera des nuits à la belle étoile, quelques fois sur la dune et d'autres fois sur le trottoir du petit café d'un bourg, au gré de ses humeurs, ainsi qu'elle l'exprime dans ce passage :

« Après une courte nuit lunaire passée sur une natte, devant le café maure du 'Mekhzen', au ksar de Beni Ouenif, je m'éveille heureuse, avec cette griserie légère qui me prend quand j'ai dormi dehors, sous le grand ciel ».<sup>1216</sup>

---

<sup>1212</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 10

<sup>1213</sup> Ibid., p. 160

<sup>1214</sup> Palmes des dattiers.

<sup>1215</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 60

<sup>1216</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., pp. 394-395

## Joie du retour dans le « Dar el Islam »

Isabelle Eberhardt ne peut pas vivre dans une ville « gangrénée par la civilisation », comme Ténès, où elle a beaucoup séjourné, ou encore Marseille, qu'elle qualifie de ville « *abhorrée, répugnante, maussade, où tout est gris et lugubre* ». <sup>1217</sup> Ainsi, l'équilibre et l'harmonie de son âme ne peuvent se réaliser que dans le désert. Nous pouvons donc dire qu'Isabelle Eberhardt est en quête d'une quiétude, d'une foi véritable et inaltérée, d'une harmonie spirituelle pouvant la conduire vers le droit sentier : « *Allah nous guide sur la bonne voie* », <sup>1218</sup> écrit-elle. Revenue au pays après son expulsion suite à l'incident de Béhima, Isabelle Eberhardt semble renaître en retrouvant sa terre d'adoption. Une sensation de grande joie s'empare d'elle, comme on peut le lire dans ce passage :

« Le soir de l'arrivée de Philippeville, sur le Félix-Touache, éprouvé la sensation de bien-être, de rajeunissement que me procure toujours l'arrivée sur cette cote bénie de la patrie africaine et qui contraste singulièrement avec les sensations de plus en plus sombres des arrivées à Marseille. Impressions aussi maussades que les autres sont gaies ! » <sup>1219</sup>

Elle se sent cependant honteuse de porter des habits européens : « *Enfin, j'entre au café Zouaoui, honteuse de ma casquette de roudi* » <sup>1220</sup>. Elle éprouve rapidement le besoin de les changer contre ceux du pays, « *des effets arabes qui me mettaient à mon aise* », <sup>1221</sup> écrit-elle. Quand son séjour dans une ville du nord prend plus de temps qu'il n'en faut, elle angoisse et pense avec nostalgie à son « océan de mystère » et se console en pensant à des projets, comme en témoigne ce passage :

« Aller là-bas, à Ouergla, au seuil du grand océan de mystère qu'est le Sahara et m'y fixer, y fonder ce foyer qui, de plus en plus, me manque. Une petite maison en toub, à l'ombre des dattiers. Quelques cultures dans l'oasis, Ahmed pour domestique et compagnon, quelques braves bêtes pour réchauffer mon cœur, un cheval, peut-être un rêve, cela avec le temps, et des livres ». <sup>1222</sup>

---

<sup>1217</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais.*, op. cit., p. 446

<sup>1218</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 350

<sup>1219</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 160-161

<sup>1220</sup> Ibid., p. 162

<sup>1221</sup> Ibid., p. 163

<sup>1222</sup> Ibid., p. 34

Ce qu'elle abhorre par-dessus tout, ce sont ces indigènes qui s'assimilent aux Français, notamment les Kabyles, et qui ont quitté leurs habits traditionnels pour les troquer contre ceux des Européens : « *Avec la foule mêlée, la foule bêtement bruyante où l'élément arabe est représenté presque uniquement par les affreux Kabyles en "costumes roumis"* ». <sup>1223</sup>

Pour Isabelle Eberhardt, l'identité musulmane est tellement précieuse que nous ne devons absolument pas l'abâtardir par la culture occidentale. Elle pense également que le caractère identitaire de certains indigènes vivant en ville n'est pas conforme aux mœurs arabes, étant donné qu'ils se plaisent à mélanger les cultures à travers leurs habits, ce dont résulte une identité hybride :

« Pour l'étranger profane, les burnous sales sur la tenue européenne en loques, les chechiya sans gland et fanés et les mauresques nombreuses sont la couleur locale. Pour celui qui sait, c'est là justement ce qui enlève à Alger son caractère arabe, parce que ce n'est pas conforme aux mœurs arabes ». <sup>1224</sup>

### **Le désert, lieu d'authenticité et de piété**

De par son caractère silencieux, Isabelle Eberhardt trouve dans le désert son équilibre intérieur. Hantée par l'avancée inexorable du temps, perturbée par la perte d'êtres chers, elle trouve dans le désert la sérénité qui efface totalement ce chrono inquiétant et installe à sa place la douceur du chant triomphant du muezzin qui accentue la douceur de l'immobilité ambiante. De fait, l'Islam qu'elle trouve dans « les choses très antiques » n'altère pas ce bonheur fugitif ; il semblerait même que le temps soit suspendu :

« Là où l'horloge du temps semblait retarder de treize siècles, (...) les jours et les années, immuablement pareils, s'écoulaient avec une monotonie berceuse, comme avaient passé les siècles, illuminés toujours par la foi sereine et la tranquille résignation ». <sup>1225</sup>

Des zaouïas où elle séjourne, elle ne retient que cette sensation de paix et d'immobilité de l'Islam antique : « *J'ai éprouvé aujourd'hui une sensation intense de recul dans le temps vers les siècles abolis* » <sup>1226</sup> ; cet Islam, indifférent à la mort, continue encore d'exister, en dépit des guerres, poursuivant « son rêve

---

<sup>1223</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 257

<sup>1224</sup> Ibid., p. 258

<sup>1225</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 144

<sup>1226</sup> Ibid., p. 145

serein d'éternité ». <sup>1227</sup> L'immobilité qui caractérise le désert est récurrente dans tous les écrits d'Eberhardt ; cette immobilité le rend fascinant à ses yeux, car il lui donne confiance en l'humanité en perdition.

Dans tous ses écrits, elle ne cesse de montrer son grand attachement à ce pays de la poudre et du soleil à propos duquel elle dit : « *Je me suis attaché à ce pays et, où que je sois désormais, je regretterai toujours amèrement le pays du sable et du soleil* ». <sup>1228</sup> Même dans ses nouvelles, Isabelle Eberhardt ne peut cacher cet attachement pour le désert qu'elle traduit par l'usage pléthorique d'adjectifs à caractère laudatif tels que « *féérique* », « *splendide* », « *délicieuse* », « *exquise* », « *magnifique* », etc. Il lui arrive de faire exprimer son admiration pour le « Dar el Islam » par ses personnages, à l'exemple de ces propos d'Abdeslim dans la nouvelle *Les Oulemas* :

« Que l'on ne change point notre Afrique et l'antique patrie. (...) Que l'on ne remplace point nos beaux chevaux par leurs chemins de fer imbéciles, fils de la hâte et de l'agitation insensée ! Que notre Islam, au lieu de s'assimiler les mensonges et les fourberies impures de l'Occident, revienne à la pureté des premiers siècles de l'Hégire, à sa simplicité originelle surtout ». <sup>1229</sup>

### **Sensation d'immobilité dans le désert**

En plus de son caractère serein, Isabelle Eberhardt découvre dans le désert une vie primitive authentique et elle essaie de retrouver, dans certaines coutumes, des comportements observés dans les sociétés d'antan, comme à propos du mariage des filles par exemple :

« Quand une jeune fille se marie, c'est à dos d'homme qu'on la mène chez son mari. Celui-ci doit se cacher sept nuits pour voir sa femme, venir après le maghreb et s'en aller avant le sobh. <sup>1230</sup> Vestiges évident des enlèvements de jadis ». <sup>1231</sup>

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de revenir au passé pour parler d'enlèvement puisque le phénomène se produit encore à son époque, preuve en est le récit de Hama Sghir, un vagabond qu'elle a rencontré dans le désert. Dans ce récit que nous avons analysé dans le chapitre précédent, relate l'enlèvement de Saadia à la fontaine, suite au refus de son père de consentir à leur mariage.

---

<sup>1227</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 145

<sup>1228</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 87

<sup>1229</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 66

<sup>1230</sup> Prière de l'aube.

<sup>1231</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 69-70

Isabelle Eberhardt est impressionnée par le courage des nomades à qui il arrive d'enfreindre la loi tribale, pratique qui ne manque pas de charme et de poésie à ses yeux parce qu'elle lui rappelle des histoires du temps jadis. Cette impression de remonter dans le temps, elle l'a eue en accompagnant une caravane dans le désert, comme cela se faisait dans les temps anciens, à l'époque de la Tora et des prophètes bibliques. C'est ce qu'elle raconte à Ali Abdelwehab :

« Notre troupe devait avoir un aspect fort semblable à celui des caravanes décrites dans la Tora et chez les prophètes antéislamiques... Ce qui m'enchantait dans la vie de l'Islam, à tort ou à raison, c'est justement cette apparence d'immobilité qui rend confiance en l'Éternité et qui enraie un peu ce funeste vertige du néant qui nous torture en Occident... ».<sup>1232</sup>

Cette sensation de bien-être dans l'immobilité semble résider même dans les petits détails caractérisant le désert, comme cette eau puisée d'un puits primitif et dont Isabelle Eberhardt s'enivre en y plongeant la tête :

« L'eau est claire et fraîche. Le puits à la primitive armature grince et ce bruit m'est déjà devenu familier ; l'oumara en peau de bouc tombe et clapote pendant un court instant dans l'obscurité du puits, puis remonte, ruisselante d'eau. Alors, jetant ma chechiya sur le sable pur, je trempe ma tête dans l'oumara et je bois avidement l'eau assez fraîche avec cette sensation de volupté presque angoissante que donne l'eau fraîche ici. Puis, l'on s'étend un instant sur le sable ».<sup>1233</sup>

Ici, tout est différent de l'Europe, une impression de jadis continue à planer pour longtemps encore dans ce pays qui semble être oublié par le temps. De fait, elle « ressent une impression furtive de certains réveils là-bas jadis, en des reculs profonds de temps et d'espace, en automne... »<sup>1234</sup> Il semble que tout la séduit dans ce monde oublié par la civilisation, jusque dans les petites intrigues amoureuses qui se déroulent dans les fontaines, lieux de promesses dénotant une poésie millénaire des amours arabes : « Je pense devant ces primitivités, à d'autres romans jolis et compliqués... ».<sup>1235</sup> Les détails de la vie arabe du désert la conduisent à établir une comparaison avec le monde « civilisé », car ce sont les petits détails qui font toute la différence entre deux mondes diamétralement opposés. Parmi ces détails, nous pouvons citer la conception de l'amour. En effet, Isabelle Eberhardt trouve que les amours citadines sont répugnantes à cause

---

<sup>1232</sup>I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 107

<sup>1233</sup>I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 66

<sup>1234</sup>Ibid., p. 68

<sup>1235</sup>I. EBERHARDT & V. BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 152



de l'ostentation et de l'hypocrisie qui les caractérisent ; elle trouve que les amours arabes sont plus vraies et plus sincères. Ainsi écrit-elle :

« Sous d'autres couleurs moins belles que ces simples voiles, où le corps se dessine encore, la passion s'offre dans les villes, et souvent si laide, si répugnante – la passion vorace qui veut la vie, qui veut perpétuer la vie par tous les recommencements. Plus haut, plus loin, sous les apparences de l'esprit, sous les sourires les mieux étudiés, dans les salons les plus corrects, comme ici près de la fontaine du désert, se trahira encore la violence d'un appétit qui enflamme les yeux, qui altère les voix, qui fait passer une ombre blanche sur les lèvres frémissantes... ». <sup>1236</sup>

Isabelle Eberhardt fuit les villes à caractère occidental et opte pour ce qui est « *au-delà de la mer bleue, au-delà du Tell fertile, de l'Aurès morose et des grands Chotts, (...) la terre brûlée ardente et resplendissante du Souf* ». <sup>1237</sup> Dans cet espace, Isabelle Eberhardt voit passer un spectacle unique, « *inoubliable, une vision du vieil Orient fabuleux* », <sup>1238</sup> qui lui révèle la simplicité des choses en Islam, où elles ne sont point altérées par le vice et le mensonge. Dans le désert, Isabelle Eberhardt s'extasie devant les couchers de soleil ; elle jubile devant les couleurs changeantes et mystérieuses du Sahara ; elle s'enivre lorsqu'elle entend l'appel du muezzin et suit du regard la foule drapée de blanc qui se dirige vers la petite mosquée. Elle écoute avec une grande attention toutes les petites histoires que l'on raconte ça et là sur ce petit monde oublié par la civilisation et le temps, sur ce monde resté intact. Ce qu'elle recherche, c'est le vrai sens des choses, l'essence de l'Homme. Certes, c'est un monde antique, mais il a su conserver la quintessence de ses valeurs depuis des siècles. Elle jouit des petits riens de la vie, de l'irrésistible attrait pour ce pays où le soleil est toujours triomphant, où les oasis sont luxuriantes et apaisantes, où la clarté des paysages se reflète sur l'âme bédouine et préserve sa pureté. Cet amour pour la vie authentique du désert se reflète également sur les hommes à l'allure biblique, perçus comme des « Seigneurs nomades », <sup>1239</sup> au charme d'un autre âge :

« Visages bronzés sous le turban blanc ou le voile attaché avec la cordelette en poil de chameau beige, visages mâles ou ascétiques, yeux fauves et caves, brillant d'une

---

<sup>1236</sup> I. EBERHARDT & V. BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 152.

<sup>1237</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., p. 307

<sup>1238</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 202

<sup>1239</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt pour désigner les nomades

flamme sombre sous l'auvent de la guelmouna,<sup>1240</sup> chapelet au cou, attitude d'un autre âge, d'un autre monde presque ». <sup>1241</sup>

Face à l'immensité, elle semble oublier son passé douloureux ; tous ses mauvais souvenirs s'évaporent et la seule chose qui demeure essentielle à ses yeux, c'est l'instant présent dans cette immobilité ambiante, renforcée par un silence apaisant. Là, seule face à Dieu, elle trouve sa voie, la foi, et son cœur s'ouvre tel un lotus à l'humanité, au divin. Cet équilibre entre le minéral et la pensée produit une harmonie, une complémentarité entre l'unité spirituelle et l'être unique car, affirme-t-elle, « ceux qui ne sont pas dans le Sahara pour leur plaisir ne comprennent pas qu'on y vienne ». <sup>1242</sup>

### 2.3. Les dunes d'El Oued ou « le grand océan de mystère »

Il se crée un lien d'amitié entre le voyageur et l'espace, un rapport de compréhension et de complémentarité. Cet espace paraît étranger au début, mais il finit par devenir familier à mesure que le temps avance et que le séjour perdure. En effet, il y a toujours un espace singulier qui marque les écrits d'un écrivain, comme le note Jean-Jacques Wunenburger :

« Un lieu ne peut capter l'attention de l'homme qu'à partir du moment où, à l'abri de tout intérêt empirique et pragmatique, s'établit une connivence entre les formes extérieures du terrain et les formes intérieures d'un paysage, individuel et collectif ». <sup>1243</sup>

De tous les paysages qu'offre le sol algérien, les dunes sont incontestablement celles qui attirent le plus l'attention d'Isabelle Eberhardt. Elle note leurs différentes formes, leurs courbes et leurs couleurs à mesure qu'elle avance dans le désert. Leur dynamique changeante est à l'image de son changement intérieur. Leur silence imposant s'allie parfaitement avec le deuil que fait Isabelle Eberhardt de son ancienne vie et des personnes chères qu'elle a perdues à jamais, comme sa mère. Il s'allie aussi avec la religiosité des lieux qui provoque en elle une métamorphose bienfaisante. Ainsi, nous notons que, dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, notamment les *Écrits intimes*, les dunes d'El Oued

---

<sup>1240</sup> Capuchon du burnous

<sup>1241</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 119

<sup>1242</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 86

<sup>1243</sup> J. J. WUNENBURGER, (1991) « *Habiter l'espace* », Cahiers de géopoétique, n° 2, automne, p. 129.

sont très présentes ; elles dominent le paysage. Cet espace d'élection est vécu comme « *un instant privilégié* », <sup>1244</sup> doté d'un charme exquis, accentué par le mystère des innombrables coupoles qui parsèment la vallée et se dorent d'une splendeur absolue au soleil couchant :

« Ainsi, ma première arrivée à El Oued, il y a deux ans, fut pour moi une révélation complète, définitive, de ce pays âpre et splendide qu'est le Souf, de sa beauté particulière, de son immense tristesse aussi. Après une sieste dans les jardins ombreux de l'oasis d'Ourmès, l'âme toute à l'attente anxieuse, irraisonnée d'une vision que je pressentais de voir dépasser en splendeur tout ce que j'avais vu jusqu'alors. (...) C'était l'heure élue, l'heure merveilleuse au pays d'Afrique ; le grand soleil de feu va disparaître enfin, laissant reposer la terre dans l'ombre bleue de la nuit. Du sommet de cette dune, on découvre toute la vallée d'El Oued, sur laquelle semblent se resserrer les vagues somnolentes du grand océan de sable gris. Étagée sur le versant méridional d'une dune, El Oued, l'étrange cité aux innombrables petites coupoles rondes, changeait lentement de teinte ». <sup>1245</sup>

La découverte d'El Oued, ce lieu « morne et resplendissant » appelé également Souf, coïncide avec sa transformation et l'achemine vers une autre trajectoire, vers la révélation de son destin. Dans cette immensité de dunes, n'importe quel voyageur aurait peur de s'égarer, mais elle, pour la première fois, n'en a cure ; elle sait se retrouver sans aucun souci en fonçant droit dans le mystère de l'inconnu. La force de son caractère, son courage et surtout sa foi en Dieu, l'aideront beaucoup à unifier son moi et seront la cause d'une renaissance sur tous les plans, que son écriture révélera à travers ses descriptions presque religieuses des lieux, des personnages, et parfois ses récits de vie. La contemplation des dunes d'El Oued lui ouvre immédiatement accès à l'amour, l'amour le plus sincère et le plus pur, « *celui qui tend à se rapprocher de Dieu* ». <sup>1246</sup>

Dans « *Au pays des sables* », l'auteure dresse un tableau des variétés de paysages caractérisant le désert d'El Oued, comme dans ces expressions que nous avons recueillies ça et là : « *les dunes grises* » <sup>1247</sup> ; « *les dos monstrueux*

---

<sup>1244</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome 1., op. cit, p. 41

<sup>1245</sup> Ibid., pp. 41-42 (Cette citation est tirée d'un récit portant le titre « *Au pays des sables* », une expression qui revient souvent dans ses écrits et à laquelle elle a consacré tout un recueil portant le même titre, *Au pays des sables*. Elle y décrit la population d'El Oued avec sa grande diversité de races : « heratine, soudanaise, arabe, chaoui »)

<sup>1246</sup> M.O. DELACOUR ET J.R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhard*, op. cit., p. 111

<sup>1247</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome 1., op. cit., p. 13

de l'erg »<sup>1248</sup> ; « le chaos des dunes »<sup>1249</sup> ; « le dédale des dunes », <sup>1250</sup> etc. De fait, les dunes d'El Oued la fascinent plus que tout autre paysage en raison de leurs couleurs changeantes, de leur caractère mystique qui tient au fait qu'elles sont parsemées de koubas et de coupoles ancestrales ; ainsi peut-on lire à leur propos :

« Les dunes allongées et basses de Sidi-Mestour qui dominent la ville vers le sud-est semblaient maintenant autant de coulées de métal incandescent, de foyers embrasés, d'un rouge violacé, d'une invraisemblable intensité de couleurs ».<sup>1251</sup>

Elle dresse également un éventail de couleurs caractérisant ces courbes de sable : « dunes fauves, sanglantes ou violettes, ou livides sous le soleil bas et noir de l'hiver »<sup>1252</sup> ; « noyé d'or éclatant »<sup>1253</sup> ; « délicate nuance de chamois argenté »<sup>1254</sup>, etc. Mohamed Rochd a fait un relevé sémantique dans quatre nouvelles et en a conclu que les dunes sont les éléments dominants dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt : « La dune y est la forme paysagère emblématique du désert », <sup>1255</sup> affirme-t-il. Il ajoute que les récits qui se déroulent à El Oued ne sont pas étrangers à cette tendance du fait que cette ville est située dans le grand erg oriental. Dans les récits situés ailleurs en fonction de ses déplacements, le paysage change complètement, comme c'est le cas du sud-oranais où c'est le reg qui domine, ainsi qu'elle le note dans ce passage :

« Qu'il est dissemblable, ce pays de poussière et de pierre, des régions aimées du Sud-Est, du grand Erg immaculé, des dunes pures et irisées du Souf, et des Chotts immenses, et des palmeraies mystérieuses de l'Oued-Rir'h salé ! »<sup>1256</sup>

Tantôt grises, tantôt violacées, les dunes demeurent son paysage de prédilection. Les souvenirs poignants de cette terre magique la hantent quand elle est en terre d'exil ; elle ne songe qu'à retrouver son paradis : « Je songe à El Oued, à la chère maison voisine des dunes pulvérulentes ».<sup>1257</sup>

---

<sup>1248</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome 1., op. cit., p. 138

<sup>1249</sup> Ibid., p. 141

<sup>1250</sup> Ibid., p. 145

<sup>1251</sup> Ibid., p. 42

<sup>1252</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 83

<sup>1253</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 72

<sup>1254</sup> Idem

<sup>1255</sup> M. ROCHD, « Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt » (5<sup>ème</sup> partie), *El Watan*, n° 3044, 8-9/12/2000

<sup>1256</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 141

<sup>1257</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 94

Beaucoup d'écrivains de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ont eu recours à la description des dunes, qui font penser aux vagues de l'océan, et ont négligé la plaine caillouteuse. Cette métaphore marine est décelable dans l'écriture d'Eberhardt, comme dans ces passages : « *le grand océan de sable gris* », « *le dédale marin des dunes géantes* », « *l'océan illimité* ». Isabelle Eberhardt n'est pas la seule à assimiler le désert à l'océan ; de nombreux écrivains et poètes ont agi de même, mais Isabelle Eberhardt en a fait un mythe ; magnifiant la splendeur des dunes, elle leur a consacré de nombreuses pages dans lesquelles elle exprime toute la fascination qu'elles exercent sur elle, comme dans ce passage :

« Mais jamais plus, l'âme du pays du sable ne s'est révélée à moi aussi profondément, aussi mystérieusement comme ce premier soir déjà lointain dans le recul des jours. De telles heures, de telles ivresses, ressenties une fois, par hasard unique, ne se retrouveront jamais ». <sup>1258</sup>

Cet emballement pour le paysage dunaire est lié au fait qu'il recèle une certaine mélancolie, cette même mélancolie qui habite son âme et sans laquelle la vie manquerait de charme : « *Ici, le Sahara [est] âpre et silencieux, avec sa mélancolie éternelle* ». <sup>1259</sup> Un peu plus loin, elle ajoute : « *Le Sahara immense semble reprendre son rêve mélancolique, son rêve éternel* ». <sup>1260</sup> Pourtant, beaucoup d'auteurs considèrent le Sahara comme étant angoissant, repoussant, et surtout « *un non paysage* », pour reprendre les termes de Michel Roux : « *Espace monotone, morbide, jamais beau ni grandiose. C'est un non paysage* ». <sup>1261</sup>

### 2.1.3. Les formes variées du désert

Il serait réducteur d'affirmer que l'imaginaire d'Isabelle Eberhardt se concentre uniquement sur les dunes. Les exemples sont très nombreux où elle décrit les paysages désertiques dans toute leur variété. Les détails les plus infimes qu'elle note révèlent une grande connaissance des lieux, dont elle cite parfois les

---

<sup>1258</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., p. 14

<sup>1259</sup> Ibid., p. 13

<sup>1260</sup> Ibid., p. 14

<sup>1261</sup> M. ROUX, (1996) *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des français (1900-1904)*, Paris, L'Harmattan, coll, Histoire et perspectives méditerranéennes, p. 09

plantes qui y poussent en utilisant leur nom dans la langue locale. C'est ainsi qu'elle décrit le paysage de Beni Ouenif :

« Au sud d'Ounif, la chaîne basse du Gara s'avance et finit en éperon arrondi, tout rose, éventré et large de plaies blanches qui sont des carrières. Et là, au tournant, brusquement, tout change. C'est l'espace sans bornes aux lignes douces, imprécises, ne s'imposant pas à l'œil, fuyant vers les inconnus de lumière. Une monotonie harmonieuse des choses, un sol ardent et rouge, un horizon de feu changeant. Seule végétation, d'aspect minéral elle-même, le bossellement innombrable du degaâ argenté que les soldats ont surnommé le chou-fleur, l'étrange plante de la hamada de pierre, une agglomération serrée, ronde, de petites étoiles dures et aiguës, tenant au sol par une seule faible tige ligneuse. Et rien d'autre, à peine quelques touffes d'alfa. Vers l'est, vague comme un amas de nuages bleutés, une chaîne de montagnes et les dunes de la Zousfana tachetées du noir des dattiers disséminés. Au sud, plus rien, l'horizon qui flambe, vide et superbe ».<sup>1262</sup>

Elle continue un peu plus loin :

« Nous cheminons dans la vallée de pierre noire, entre le djebel Grouz, encore tout irisé, et les basses collines brûlées du Gara. Vers la droite passe la jolie petite palmeraie de Mélias, assoupie avec ses "séguia" et ses bassins limpides, à l'entrée d'une gorge profonde du Grouz. L'an dernier, les bandes de pillards pourchassés venaient s'abreuver là, dans ces jardins déserts, si paisibles et si souriants aujourd'hui. A mesure que nous nous éloignons de la stérilité de Beni Ouenif, l'alfa apparaît sur le sol sablonneux. Des oueds se creusent, remplis d'arbustes de plus en plus touffus. Quelques grands lentisques – l'arbre providentiel des solitudes ardentes – y promènent leur ombre circulaire sur le sol rouge, au cours des heures vides ».<sup>1263</sup>

Elle décrit de la même manière le paysage de Ténès, avec ses montagnes aux contours doux et à la végétation luxuriante poussant de toutes parts, conférant au lieu un aspect sauvage et exotique :

« Les montagnes s'écartaient, s'ouvrant à une vallée de contours harmonieux. Au fond, l'oued Allala coulait, sinueux, vers la mer qui fermait l'horizon. (...) Au pied de la montagne, dans une boucle de l'oued, la Ténès des musulmans apparaissait en amphithéâtre, toute blanche dans le brun chaud des terres et le vert puissant des figuiers. Une légère brume violette enveloppait la montagne et la vallée, tandis que des lueurs orangées et rouges embrasaient lentement l'horizon oriental, derrière le djebel Sidi Merouane ».<sup>1264</sup>

Lors de son passage à Alger, elle apprend un fait divers qui la touche particulièrement et elle n'hésite pas à le restituer sous forme de nouvelle en dessinant fidèlement le paysage kabyle :

---

<sup>1262</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 159

<sup>1263</sup> Ibid., p. 396

<sup>1264</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 302

« Il y avait là-bas de grandes forêts de pins et de chênes-lièges, silencieuses et menaçantes, et des taillis touffus d'où montait une haleine chaude dans la transparence des automnes.(...) Il y avait des myrtes vertes et des lauriers roses étoilés au bord des oueds paisibles, à travers les jardins de figuiers et les oliveraies grises ».<sup>1265</sup>

Ce paysage inspire le tragique avec des adjectifs tels que « *silencieuses et menaçantes* », deux mots qui font naître un sentiment de peur chez le lecteur pour le préparer au drame final du récit. Comme nous l'avons déjà vu, les lieux ne sont pas décrits de manière aléatoire mais de telle sorte qu'ils collent à des histoires tragiques ou à des faits dangereux. C'est une tradition chez Eberhardt, à la manière de Maupassant. Même les puits ont leur part de participation dans l'écriture éberhardtienne ; ce sont des éléments constitutifs du paysage désertique :

« Entre les buissons, il y avait un de ces « hassi »<sup>1266</sup> nombreux du Sahara, perdus souvent en dehors de toutes les routes, puits étroits et profonds, que seuls les guides connaissent. La végétation presque luxuriante de la vallée s'expliquait par la présence de cette eau à une faible profondeur ».<sup>1267</sup>

Mais comme ils sont rares, elle leur préfère les fontaines où se trament des intrigues passionnantes.

### **Mots arabes dans l'espace scripturaire**

Lire Eberhardt, c'est lire aussi l'histoire des lieux avec le vocabulaire propre au désert. En effet, Isabelle Eberhardt recourt très souvent dans ses descriptions aux termes arabes pour désigner des reliefs ou des plantes ; nous avons regroupé ces termes dans un glossaire qui figure à la fin de notre travail. De fait, en ce qui concerne la géographie des lieux, nous rencontrons souvent des noms tels que *sebkha* (marécage salé), *chott* (lac salé desséché), *hamada* (désert de pierre), *oued* (rivière), *djebel* (montagne), *redir* (étang ou nappe d'eau). Pour ce qui est du domaine végétal, l'évocation de leur nom local ou de leurs propriétés dénote la grande culture d'Isabelle Eberhardt : *chih* (armoïse), *alfa* appelée aussi *degaâ* (plante épineuse utilisée pour la production du papier), *timezrith* (thym), *djerid* (palme de dattier), *drinn* (l'herbe du désert), *kerma*

---

<sup>1265</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 244

<sup>1266</sup> Puits en langue locale

<sup>1267</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers*., op. cit., p. 171

(figuier), *doum* (palmier nain), *zeboudj* (olivier sauvage), etc. En ce qui concerne les vents du désert, elle emploie des mots tels que *khamsin* (vent de sable connu aujourd'hui sous le nom de *laadjadj*), *chihili* (sirocco ou vent chaud). Tout cela témoigne de la maîtrise de la langue locale par Isabelle Eberhardt ainsi que de son intégration dans la population du désert. Par ailleurs, si le paysage éberhardtien est saisi dans toutes ses transformations, c'est parce qu'elle pose sur lui un regard scrutateur qui en perçoit les continuelles variations. Il faut ajouter à cela le rapport amical qu'elle entretient avec la population, qui lui permet d'apprendre toutes ces choses. Ainsi, sa description de l'environnement désertique va-t-elle de pair avec sa connaissance des lieux et de la langue, donnant l'occasion au lecteur d'agrandir son champ d'investigation et de renouveler son regard, comme l'affirme Rachel Bouvet :

« Laisser son esprit vagabonder au-delà de la langue connue, au-delà des frontières géographiques et culturelles instituées par les communautés, donne au lecteur la possibilité de renouveler son regard, de pressentir l'existence de réalités géographiques sensiblement différentes du mythe familial. Le désert semble en effet, sous la plume d'Eberhardt, en proie à de perpétuelles métamorphoses. A l'origine de ces variations, qui affectent plus précisément les couleurs du paysage, se trouve le mouvement cyclique de la planète, sa rotation sur elle-même autour du soleil ». <sup>1268</sup>

Ainsi, nous pouvons conclure que de tous les paysages qu'offre le désert, les dunes demeurent, sans conteste, la forme privilégiée dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt. Nous avons vu que sa première halte dans le désert d'El Oued a été comme une révélation, tant pour ses sens que pour son cheminement spirituel. D'une part, la présence des coupoles ancestrales octroie au paysage toute sa beauté mystique et son empreinte millénaire. D'autre part, les différentes couleurs que prennent les dunes et leur caractère instable, de par leur ondolement, rappellent à Isabelle Eberhardt l'océan, métaphore marine que nous pouvons interpréter comme une annonce prémonitoire de sa mort. De plus, ce paysage dunaire évoque une certaine mélancolie qui convient parfaitement à l'âme d'Isabelle Eberhardt. Enfin, la découverte de cette « cité de rêve », sur le sommet d'une dune, lui offre un spectacle millénaire qui lui ouvre la voie vers la

---

<sup>1268</sup> R. BOUVET, « *Littérature et géopoétique* ».

URL : <https://rachelbouvet.wordpress.com/articles/thematiques/desert/>. Consulté le 20/07/2016



vie errante qu'elle mènera toute sa vie, une vie de vagabonde bercée par le chant triomphal de l'Islam qui la consolera dans sa solitude.

## **2.5. Description des zaouïas et des mosquées**

Le rapport entre Isabelle Eberhardt et les zaouïas date de bien avant son arrivée en Algérie, en fait depuis la découverte de la zaouïa de Lalla Menoubia en Tunisie. Depuis, il s'est produit chez elle comme une espèce d'attrance pour les zaouïas ; en effet, il n'y a pas d'endroit où Isabelle Eberhardt ait séjourné sans avoir visité sa zaouïa, avant même qu'elle n'adhère à la Qadriya. Elle est comme attirée par ces édifices religieux séculaires qui abritent les tombeaux de saints patrons. Ainsi, grâce à la qualité de « taleb », elle peut percer le mystère de ces lieux, qui demeure encore entier pour les Européens, car il leur est interdit d'en franchir le seuil. C'est dans ces lieux qu'elle apprend à mieux connaître les préceptes de l'Islam et à pratiquer certains exercices soufis tels que les invocations religieuses et la méditation. Ces zaouïas sont souvent décrites par Isabelle Eberhardt comme des édifices religieux le plus souvent blancs avec un dôme vert sur lequel est érigé un croissant, symbole de l'Islam. Conçus comme un lieu pour étudier et échanger avec l'imam et ses disciples, ces lieux sont ouverts aux visites et à la pratique de rituels plus au moins complexes. Les membres de la zaouia sont souvent invités par des tiers pour invoquer Dieu en vue d'une guérison ou pour des cérémonies rituelles comme la prière des morts, la célébration des fêtes religieuses ou la commémoration des quarante jours après la mort. Ce sont des actes institués par les pratiques sociales mais qui ne s'inscrivent pas tous dans les prescriptions du Coran. Les personnes qui se déplacent pour ces événements sont les khouanes\* (frères) qui montrent aux fidèles la manière de procéder à ces rituels, conformément aux préceptes de l'Islam, et tout cela bénévolement.

Fascinée par la tradition séculaire de ces édifices ainsi que par leur ambiance religieuse, Isabelle Eberhardt marque des haltes dans de nombreuses zaouïas, en particulier dans celle de Sidi Abderahmane à Alger. En effet, la zaouia de Sidi Abderahmane, qui surplombe la mer, devient un lieu de pèlerinage

pour Eberhardt ; elle lui a donné une espèce d'avant-goût pour la connaissance des autres zaouïas. De ce lieu saint, elle ressort avec une sensation intense de bien-être, comme nous pouvons le percevoir dans ce passage :

« Tous les matins, à l'heure où le soleil se levait, je venais m'asseoir sous le porche de la zaouïa Sidi Abderrahmane, à Alger. J'entrai avec mon déguisement aidant, dans la sainte zaouïa à l'heure de la prière... Chose étrange ! J'ai ressenti là, à l'ombre antique de cette mosquée sainte de l'Islam, des émotions ineffables au son de la voix haute et forte de l'imam psalmodiant ces vieilles paroles de la foi musulmane en cette belle langue arabe, sonore et virile, musicale et puissante comme le vent du désert où elle est née, d'où elle est venue. (...) J'écoutais ces paroles que je devais bientôt comprendre et aimer ».<sup>1269</sup>

Cette zaouïa lui laisse une forte impression et elle compte s'y rendre encore avant de quitter Alger : « *La zaouïa est une perle admirable, et j'y retournerai avant de quitter Alger* ».<sup>1270</sup> Pas loin de la zaouïa de Sidi Aberahmane, Isabelle Eberhardt découvre une pléthore de mosquées dans le vieil Alger ceinturant la Casbah ; elle reste admirative devant leur architecture ainsi que devant le sentiment de sérénité du vieil Islam qu'elles dégagent : « *Ô impression bienheureuse du retour, ressentie ce soir, dans les mosquées solennelles* ».<sup>1271</sup> Comme nous venons de le voir, les mosquées ne sont pas en reste par rapport aux zaouïas, elles ont aussi leur part de fascination, ce qui indique que tout ce qui est lié à l'Islam attire Isabelle Eberhardt.

Ces haltes dans ces lieux séculaires confirment sa préférence pour les vieux quartiers arabes ; en effet, elle considère que les quartiers français sont contaminés par l'imbécile jactance. Les mosquées ainsi que les zaouïas demeurent incontestablement des lieux de prédilection pour elle, un lieu de repos et de silence millénaire dont elle ne se lassera jamais : « *Oh, être couché sur les tapis de quelque mosquée, silencieuse, loin du bruit bête de la ville contaminée, et les yeux clos, les yeux de l'âme levés vers le ciel, écouter à l'infini, ce champ de triomphe de l'Islam !* »<sup>1272</sup>

A mesure qu'elle avance dans ces vieux quartiers, une ancienne mosquée datant de l'époque ottomane, « Djamaa el kebir », attire son regard par ses

---

<sup>1269</sup> I. EBEREHRDT, *Amours nomades*, op. cit., p. 17

<sup>1270</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 55

<sup>1271</sup> Ibid., p. 53

<sup>1272</sup> Ibid., p. 56

dimensions et son style architectural. Elle décide d'en franchir le seuil, mais ce qu'elle découvre dépasse ses attentes : elle y trouve un vieil homme « *d'un autre âge, aux pensées et aux attitudes de jadis* », <sup>1273</sup> dont les manières primitives la charment à tel point qu'elle va lui consacrer un récit, *L'enlumineur sacré*. Ainsi, ses impressions du vieil Islam s'intensifient-elles à mesure qu'elle avance vers la zaouïa de Sidi Abderahmane :

« Je suis allé, avec Ahmed, le domestique, d'abord à la djemaa el kebira... Impression de fraîcheur et de paix sous les arcades blanches et dentelées de l'intérieur. Salué l'oukil de la mosquée, vénérable vieillard, assis dans une niche latérale, en train d'écrire sur son genou. Rien ne l'étonne plus. Aucune curiosité déplacée. Aucune indiscretion... Puis monté avec le patron de portefaix Mohammed, à la charmante zaouïa bleuâtre de Sidi Abderrahmane. Station, en son ombre fraîche, sur les épais tapis, en face du mihrab... Bu de l'eau parfumée au jasmin d'une gargoulette posée sur la fenêtre ». <sup>1274</sup>

Elle se rend ensuite dans une autre mosquée, plus récente mais moins belle que les autres, à propos de laquelle nous observons les mêmes transferts nirvaniques : « *Le soir, après le diner, elle a été prier l'icha* <sup>1275</sup> *dans la djemaa djedid, moins belle que les deux autres, mais j'ai ressenti une envolée superbe d'Islam* ». <sup>1276</sup>

Le vieil Islam d'Alger la fascine mais elle ne peut décidément pas rester longtemps au même endroit, comme nous l'avons vu précédemment. En effet, elle ressent un vif désir de quitter Alger pour retrouver le sable, la pierre, les lieux purs et authentiques que Victor Hugo décrit comme un lieu « *où Dieu contre l'homme proteste* ». <sup>1277</sup> A mesure qu'elle s'enfonce dans le désert, le charme commence à opérer sur elle. La découverte de ce monde ignoré mais serein, conjugée à son allure primitive, laisse Isabelle Eberhardt admirative devant la splendeur du spectacle qui s'offre à ses sens : le bleu fascinant du ciel, l'étendue de dunes, les crépuscules aux couleurs indéfinissables, le vert des koubas <sup>1278</sup> et le chant céleste des muezzins. Cette ambiance primitive découverte en plein désert, caractérisée par la simplicité et l'authenticité, la fascine plus que

---

<sup>1273</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 81

<sup>1274</sup> Ibid., p. 54

<sup>1275</sup> La dernière prière du jour, faite le soir

<sup>1276</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p.55

<sup>1277</sup> G. AUDISIO, (1938), *Amour d'Alger*, Paris, Charlot., p. 41

<sup>1278</sup> Coupoles

toute autre chose ; elle l'enveloppe dans une quiétude sans pareille. En ces lieux, elle dit éprouver « *un sentiment presque extatique dilater [sa] poitrine en une envolée vers les sphères célestes* ». <sup>1279</sup>

Dans ce désert âpre et silencieux, les zaouïas semblent être les gardiennes des lieux qui veillent sur sa pérennité, à l'exemple de la « *zaouïa de Sid-el-Iman, solitaire et délabrée, sur une crête de dunes, entourée de ruines et d'un beau jardin verdoyant* ». <sup>1280</sup> Son statut de taleb (étudiant en quête du savoir religieux) lui permet de passer facilement de zaouïa en zaouïa : « *Je suis Si Mahmoud Oued Ali, jeune Tunisien qui voyage de zaouïa en zaouïa pour s'instruire* ». <sup>1281</sup> Dans chacune de ses visites de ces lieux, Isabelle Eberhardt nous donne d'amples détails sur l'affiliation confrérique de chaque zaouïa ainsi que son appellation, dérivée du nom de son saint patron : Rahmania, Ziania, Qadriya, etc. Son attachement à ces lieux religieux est décelable même dans ses courses folles, quand elle marque un rapide arrêt pour contempler les vieilles bâtisses se dressant au loin sur des crêtes, non pas comme des fantômes au milieu de nulle part, mais comme des madones conférant au lieu toute sa sainteté et sa pureté originelle. Son désir de s'y recueillir la pousse rapidement vers l'intérieur pour sentir cette paix qui se renouvelle à chaque fois, comme pour se régénérer. En ces lieux, elle « *respire une atmosphère de paix* » et ressent « *enfin la présence réelle de l'Eternel* », <sup>1282</sup> sensation d'apaisement qu'elle ne peut éprouver nulle part ailleurs.

De ce point de vue, ses haltes dans ces lieux, bâtis à la façon ancienne, s'apparentent à une quête de la paix, ou plus précisément à une quête de l'authenticité : « *J'ai éprouvé aujourd'hui une sensation intense de recul dans le temps vers les siècles abolis. Je suis allée rendre visite au tombeau de Sidi Slimane Bou-Smakha* ». <sup>1283</sup> Rappelons que le silence des lieux est d'un apport essentiel pour l'apaisement de son âme. Seules la récitation du Coran par les

---

<sup>1279</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 56

<sup>1280</sup> Ibid., p.74

<sup>1281</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 403

<sup>1282</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 101

<sup>1283</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 145

tales et les notes suaves des chants religieux viennent rompre voluptueusement le silence des lieux et lui confèrent toute sa splendeur mystique.

Le religieux ne se trouve pas uniquement en ces lieux de prière ; le paysage qui l'entoure a aussi une part dans leur mysticisme et leur aura religieuse : les dunes blafardes rappellent la marche dans le sable des premiers musulmans pour propager l'Islam, le silence des lieux est propice à la méditation, les cimetières gravitant autour des zaouïas rappellent que la mort est irrévocable, le minaret évoque la prière et les couleurs fantastiques des paysages rappellent aussi la présence de Dieu dans sa création. Cette atmosphère apaisante, d'une beauté presque irréelle, produit une sensation incomparable de bien-être chez la « nomade » :

« C'était la nuit au nord d'El Oued sur la route de Béhima. Nous rentrions, un spahi et moi, d'une course à une zaouïa lointaine, et nous gardions le silence. Oh ! ces nuits incomparables de splendeurs et de mystères ! Le chaos des dunes, les tombeaux, la silhouette du grand minaret blanc de Sidi Salem, dominant la ville, tout s'estompait, se fondait, prenait des aspects vaporeux et irréels ». <sup>1284</sup>

Isabelle Eberhardt semble avoir trouvé son bonheur dans ce pays qui semble resté intact, immobile et fidèle à lui-même, n'ayant subi aucune influence étrangère, un pays de recueillement et d'extase mystique :

« Sourires aimables sur les visages reposés, gestes lents et graves sous les voiles blancs. Silence et recueillement dans les cours vastes où les hommes glissent sans bruit, comme des apparitions, murmures de prières, attitudes d'extase, (...) immobilité des choses à travers les siècles. » <sup>1285</sup>

En outre, les zaouïas peuvent servir à Isabelle Eberhardt d'excellent moyen pour accéder aux intrigues et aux secrets du village, à ses histoires ainsi qu'à toutes ces choses cachées par les Arabes, mais » *pour distinguer toutes ces choses cachées, il faut se faire admettre dans les zaouïas, y vivre, y acquérir quelque confiance, car au dehors, tout est blanc et apaisé* », <sup>1286</sup> écrit-elle. Ses inlassables visites aux nombreuses zaouïas lui procurent des sensations de bonheur sans équivalent, dans la mesure où elle se sent admise et aimée par ses

---

<sup>1284</sup> I. ENERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., p. 278

<sup>1285</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., p. 113

<sup>1286</sup> Ibid., p. 113

frères musulmans qui l'acceptent spontanément. Rappelons que, dans ces zaouïas, aucun chrétien n'a encore pénétré, comme en atteste ce passage :

« Je suis allée rendre visite au tombeau de Sidi Slimane Bou Smakha, par une matinée chaude de fièvre. Une sage politique respectant les susceptibilités musulmanes, a jusqu'à présent protégé l'inviolabilité de la koubba ; jamais aucun chrétien, pas même les officiers, n'y est entré. Moi, musulmane, on m'y mène, car Sidi Slimane est le grand guérisseur des malades ». <sup>1287</sup>

Cette visite au tombeau de Sidi Slimane laisse entendre qu'Isabelle Eberhardt souffre certainement d'un mal bien plus profond que ne laisse supposer son état, non pas un mal physique, mais un mal moral. Elle se sent fière d'être une des seules personnes à qui on permet de pénétrer en ces lieux sacrés qui ont le pouvoir de guérir, privilège que beaucoup n'ont pas. Elle entre donc dans le sanctuaire de Sidi Slimane Bousmakha et respire profondément l'odeur qui embaume ces lieux saints, apaisant les cœurs malades et fragiles comme le sien. Elle regarde le tombeau de forme pyramidale, couvert de draperies poussiéreuses, orné de chapelets dont les grains pendent comme de petites pommes, et la grille en bois ancien qui l'encadre, si ancienne qu'elle commence à s'effriter entre les doigts. Edmonde Charles-Roux note à ce propos :

« Elle allait d'aventure en aventure. On la vit dans des santuaires dont aucun chrétien n'avait franchi le seuil. Sous la conduite du chef de la tribu des Zoua, un certain Ben Cheikh (...), [elle] visita le tombeau de Sidi Slimane Bousmakha, un saint local, un guérisseur mort en odeur de sainteté ». <sup>1288</sup>

Rappelons qu'Isabelle Eberhardt n'a jamais été chrétienne, comme elle l'affirme dans ces propos : « *Moi qui n'ai jamais été et qui ne serai jamais chrétienne* ». <sup>1289</sup> Si elle est acceptée par le chef des « Zoua », c'est parce qu'elle est musulmane et qu'elle porte de surcroît le chapelet d'el Qadriya <sup>1290</sup> autour du cou. Étant intéressée par la voie spirituelle du soufisme, Isabelle Eberhardt se laisse guider par sa curiosité dans les zaouïas des autres confréries. Elle veut tout apprendre sur l'Islam et tout connaître sur cette voie qu'elle qualifie, comme le dit le Coran, de « sentier droit », car c'est la voie de Dieu : « *Allah élèvera en*

---

<sup>1287</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., pp. 62-63

<sup>1288</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais.*, op. cit., p. 548

<sup>1289</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 93

<sup>1290</sup> Le chapelet autour du cou est un signe distinctif de l'appartenance à la confrérie prestigieuse de l'époque, la Qadriya.

*degrés ceux d'entre vous qui auront cru et ceux qui auront reçu le savoir. Allah est parfaitement Connaisseur de ce que vous faites* », <sup>1291</sup> précise encore le Coran.

Sur cette terre du vieil Islam, Isabelle Eberhardt découvre l'immobilité des choses de l'ère « biblique » ; c'est comme si elle effectuait un retour aux temps reculés, loin de toute civilisation. Plus elle avance dans le sud, plus ses yeux s'émerveillent de la découverte de zaouïas anciennes enfouies dans le sable, de mausolées oubliés, de gens avec les mêmes gestes, les mêmes sourires au coin des lèvres, les mêmes voix apaisantes et « triomphales » invitant à s'ouvrir à Dieu à travers la prière. Toute cette ambiance lui donne l'impression que rien n'a bougé depuis des millénaires, et c'est justement cet aspect archaïque des lieux qui lui redonne confiance en l'Éternité, comme elle l'affirme dans ce passage :

*« Ce qui m'enchanté dans la vie de l'Islam, (...) c'est justement cette apparence d'immobilité qui rend confiance en l'Éternité ».* <sup>1292</sup> De zaouïa en zaouïa, Isabelle Eberhardt se ressourçait et se régénère en une cure nécessaire pour continuer sa route. Elle découvre une variété de confréries dont la finalité est la même : diffuser la parole de Dieu et l'enseignement du prophète.

### **La zaouïa d'El Hamel et la rencontre avec Lalla Zeineb**

Isabelle Eberhardt se rend dans de nombreuses zaouïas mais celles auxquelles elle consacre de longs récits sont celles de la Rahmania, à El Hamel (Boussaada) dans le sud algérien, de Zianiya à Béchar, en territoire marocain, et celle de Bouamama à la frontière algéro-marocaine. Ses visites dans ces lieux ont été riches de renseignements sur la particularité de chaque confrérie. Grâce à la connaissance des lieux, elle arrive tout de suite à identifier l'appartenance de chaque taleb ou cheikh, ainsi que les conflits dissimulés derrière l'apparence paisible et sereine de ces institutions, supposées pourtant être des lieux de tolérance et de haute spiritualité ; c'est ce qu'elle note lors de son passage à la zaouïa de Zianiya : *« Oubliant les principes de tolérance de l'Islam pur, les Marocains nourrissent une haine irréconciliable contre chrétiens et*

---

<sup>1291</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 58, verset 11.

<sup>1292</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 107

*m'zanat* » <sup>1293/1294</sup> En outre, sa connaissance de l'Islam ainsi que sa lucidité lui permettent de percevoir clairement les enjeux politiques dont certaines institutions sont l'objet, à l'exemple de la zaouïa de Bouamama ou de celle de la Tidjaniya. Quant aux idées reçues sur les écoles des zaouïas, perçues généralement par l'administration coloniale française comme étant des institutions propageant le fanatisme, Isabelle Eberhardt corrige cette idée fausse en affirmant que ces lieux servant à l'instruction religieuse constituent un asile pour les déshérités et les personnes sans ressources :

« Les zaouias ne sont pas comme l'affirment certains auteurs, qui ne les connaissent que de nom, des écoles de fanatisme. Outre l'instruction musulmane, les zaouïas dispensent les bienfaits de leur charité à des milliers de pauvres, d'orphelins, de veuves et d'infirmes qui, sans elles, seraient sans asile et sans secours ». <sup>1295</sup>

Isabelle Eberhardt ajoute que l'appellation de certaines d'entre elles a une signification symbolique, telle celle d' « El Hamel » dont le nom signifie « l'égaré » et qui indique justement qu'elle reçoit ceux qui n'ont pas trouvé leur place dans la société, c'est-à-dire les sans-abri, les nécessiteux, les personnes délaissées par leur famille, etc. Ainsi écrit-elle :

« El Hamel, nom poétique qui signifie « l'égaré » et qui sied très bien à ce lieu sauvage et grandiose, perdu, en effet, dans une vallée resserrée d'un côté et ouverte de l'autre, vers l'oued, sur un horizon vaste et azuré ». <sup>1296</sup>

Dans cette zaouïa, Isabelle Eberhardt se recueille dans le silence et la méditation et s'accorde des moments de sérénité dans un cadre splendide et isolé, qu'elle évoque en ces termes :

« Ici, dans ce lieu égaré où le cadre est grandiose et simple, les bruits de nos luttes acharnées et inutiles viennent mourir dans le grand silence immuable, et les affaires courantes, sensiblement toujours les mêmes, ne sont que des incidents ». <sup>1297</sup>

Dans l'attente d'être reçue par la maîtresse des lieux, « Lalla Zeineb », Isabelle Eberhardt profite pour visiter les alentours de la zaouïa, respirant l'air pur de la chaude matinée, seule à la quête de la vie profonde de cet endroit mystérieux et égaré dans le désert, tout comme l'indique son nom d' « El

<sup>1293</sup> Terme péjoratif désignant les Algériens, jugés infidèles et mécréants

<sup>1294</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 249

<sup>1295</sup> Ibid., p. 122

<sup>1296</sup> Ibid., p. 120

<sup>1297</sup> Ibid., p. 121



Hamel ». La zaouïa est construite au sommet d'un mamelon, entourée de hautes murailles ; ses passages sont couverts et voutés ; dans ses salles austères, des moqadems enseignent le Coran. Tout autour, il y a un amas de maisons basses avec des terrasses blanches et des escaliers raides comme des échelles ; de petits bruits proviennent de derrière des portes fermées sur le murmure des prières. Elle trouve que « *ce lieu a un aspect particulier, bien à lui et qui ne tient ni du Sahara, ni du paysage ordinaire des Hauts Plateaux* ». <sup>1298</sup>

Dans cette zaouïa si pittoresque, elle fait la rencontre de la gérante, une femme hors pair, qui deviendra par la suite son amie, Lalla Zeineb. C'est une femme jeune et vénérée de tous qui la marquera profondément du fait qu'elle ne ressemble nullement aux autres femmes du pays, dirigeant seule cette institution, mission réservée généralement à la gent masculine, refusant toute proposition de mariage et préférant se vouer entièrement à Dieu. Ce type de femme « *exceptionnel* » « *mériterait, selon elle, certes, d'être étudiée mieux qu'[elle n'a n'a] pu le faire pendant un séjour trop rapide à la zaouïa* ». <sup>1299</sup> En effet, « *cette personnalité de femme, vivant dans le célibat et jouant un grand rôle religieux, est peut être unique dans l'Occident musulman* ». <sup>1300</sup>

La rencontre avec cette « grande dame » est capitale dans la vie d'Isabelle Eberhardt car elle est arrivée enfin à trouver quelqu'un qui lui ressemble et qui fait « un travail d'homme ». L'ascétisme de la maraboute et la force de sa personnalité l'impressionnent. Isabelle Eberhardt trouve du réconfort auprès d'elle et c'est ce qui suscite en nous le désir de mieux la connaître, ce que nous tenterons de faire dans ce qui suit. Lala Zeineb était la fille de Si Mohammed Ben Belkacem, le fondateur de la zaouïa, un homme saint décédé sans descendance mâle ; il est appelé « *le docte, le zélé, l'accompli, le connaisseur de la loi mystique, le très haut ferme appui de la religion, le refuge des malheureux, le chef de la famille sainte et mahométienne* » <sup>1301</sup>. Comme sa fille était son unique descendante, elle est devenue le chef spirituel de la zaouïa en 1897. Son

---

<sup>1298</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 121

<sup>1299</sup> Ibid., p. 123

<sup>1300</sup> Ibid.

<sup>1301</sup> E. CHARLES-ROUX, *Isabelle Eberhardt, Nomade j'étais.*, op. cit., p. 429

cousin germain, élevé comme elle dans ce même édifice et ayant bénéficié du même enseignement religieux, avait plusieurs fois revendiqué la succession du saint homme, considérant sa cousine comme une usurpatrice. Un jour, il avait forcé la porte de ses appartements et l'avait fait surveiller jour et nuit. Mais Lalla Zeineb n'était pas femme à se laisser faire ; elle alla aussitôt alerter les officiers du bureau arabe pour qu'ils interviennent, utilisant pour cela sa parfaite connaissance du français et s'adressant directement au procureur de la république. C'est ainsi qu'elle obtint gain de cause et, depuis, c'est elle qui reçoit les offrandes. Elle a gagné la confiance de tout le monde ; les gens l'aiment et la vénèrent. Son célibat et sa vie dévouée aux pauvres lui ont conféré un caractère de sainteté. Tout chez elle appelle au respect du fait qu'elle ressemble beaucoup à son père « Si Mohammed » : elle a les traits et le port de tête du vieux cheikh ; sa façon de se tenir est comme celle du maître vénéré et, comme lui, elle fait preuve d'une grande sagesse dans la résolution des conflits. Enfin, elle est la mère par substitution des déshérités et des orphelins. A ce propos, Edmonde Charles-Roux note dans son livre *Nomade j'étais* : « Elle régnait sans partage, et tout ceux qui, dans la région, se réclamaient de l'ordre des Rahmania n'avaient d'autre maître qu'elle ». <sup>1302</sup>

Dans son récit de cette visite, Isabelle Eberhardt ne manque pas de nous révéler son grand respect pour cette femme en raison de son dévouement pour les démunis. Ainsi, El Hamel demeure-t-il un endroit salubre où les pauvres et les vagabonds sont accueillis par l'âme charitable de Lalla Zeineb, comme en atteste ce passage : « Les zaouïas dispensent les bienfaits de leur charité à des milliers de pauvres. (...) Plus que toute autre, la zaouia de Lalla Zeineb est un refuge pour les déshérités qui y affluent de toutes parts ». <sup>1303</sup> Dans La zaouïa d'El Hamel, Isabelle Eberhardt ne fait qu'écouter et observer, laissant le temps s'écouler doucement, telle une « seguida » paresseuse. Tout bruit rompant le silence religieux des lieux attire son attention ; elle écoute ceux qui l'accueillent, ceux qui psalmodient et ceux qui prient et attestent qu' » *il n'y a d'autre dieu*

<sup>1302</sup> E. CHARLES-ROUX, *Isabelle Eberhardt, Nomade j'étais*, op. cit., p. 430

<sup>1303</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route*, op. cit., p. 292

qu'Allah ». Ici, tout a un sens, un sens profond qu'on n'observe pas ailleurs, un sens mystique qui parle à l'âme et l'invite au recueillement. Dans cet esprit d'accueil des « égarés », Isabelle Eberhardt est également prise en charge par « Lalla Zeineb ». De cette rencontre, va naître une profonde amitié entre les deux femmes, qui se ressemblent en plusieurs points. Isabelle Eberhardt tente de nous faire son portrait, et surtout de nous révéler son âge ; en effet, elle est la seule à dire que Lalla Zeineb a presque cinquante ans, contrairement à d'autres qui affirment qu'elle n'en a que trente. Nous pensons que son témoignage est exact, écrit de la main de celle qui l'a rencontrée et aimée. Ainsi témoigne-t-elle :

« Dans un coin, près de la porte des appartements intérieurs, sur une sorte de perron en pierre, une femme portant le costume de Boussaâda, blanc et très simple, est assise. Son visage bronzé par le soleil, car elle voyage beaucoup dans la région, est ridé. Elle approche de la cinquantaine ». <sup>1304</sup>

Elle décrit également la flamme d'intelligence que dégage son regard :

« Dans les prunelles noires de ses yeux au regard très doux, la flamme de l'intelligence brûle, comme voilée par une grande tristesse. Tout dans sa voix, dans ses manières et dans l'accueil qu'elle fait aux pèlerins dénote la plus grande simplicité ». <sup>1305</sup>

Elle confirme aussi sa position d'héritière de la zaouïa :

« Le marabout sans descendance mâle désigna, pour lui succéder après sa mort, son unique enfant, qu'il avait instruite en arabe, comme le meilleur des tolba\* (pluriel de taleb, étudiant disciple de la zaouïa). Il a préparé à sa fille un rôle bien différent de celui qui incombe généralement à la femme arabe, et c'est elle qui, aujourd'hui, dirige la zaouïa et les khouan affiliés à la confrérie ». <sup>1306</sup>

La maraboute semble intéressée par le genre de vie que mène Isabelle Eberhardt, probablement à cause du parcours commun des deux femmes et du partage de la même spiritualité soufie : « *Mon cas, mon genre de vie et mon histoire intéressent vivement la maraboute* ». <sup>1307</sup> Quand elle a tout entendu de son histoire, la maraboute réconforte Isabelle Eberhardt et l'assure de son amitié. Et, tout à coup, elle lui ouvre son cœur en versant des larmes et lui dit :

« Ma fille... J'ai donné toute ma vie pour faire le bien dans le sentier de Dieu... Et les hommes ne reconnaissent pas le bien que je leur fais. Beaucoup me haïssent et

---

<sup>1304</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 122

<sup>1305</sup> Ibid., p. 122.

<sup>1306</sup> Ibid.

<sup>1307</sup> Ibid.

m'envient. Et pourtant, j'ai renoncé à tout : je ne me suis jamais mariée, je n'ai pas de famille, pas de joie... ».<sup>1308</sup>

Ces propos touchent profondément Isabelle Eberhardt qui semble partager la peine de la maraboute : « *Je me sens devenir triste, devant cette douleur injuste, cachée peut-être depuis des années, et qui ne se fait jour qu'en présence d'une autre femme dont la destinée est aussi éloignée de l'ordinaire* ». <sup>1309</sup> Lors de cette rencontre, Isabelle Eberhardt remarque que la maraboute est souffrante ; une toux secoue de temps en temps toute sa poitrine, révélant qu'elle est sans doute atteinte de tuberculose. Elle se pose alors la question sur le devenir de la zaouïa sans la maraboute, sans celle qui lutte courageusement pour poursuivre son œuvre en faveur des pauvres :

« Une toux rauque secoue de temps en temps la poitrine de Lalla Zeineb... Je la sens bien malade, hélas ! celle qui est là pour veiller sur la grande famille riche en infortunes qui se presse autour d'elle. Et que deviendra la zaouïa bienfaisante, le jour prochain sans doute où Lalla Zeineb mourra ? » <sup>1310</sup>

Ce séjour qui a duré une semaine ressemble à un rêve pour Isabelle Eberhardt, qui se demande si ce n'était pas le fruit de son imagination. Au moment de partir, Isabelle Eberhardt ressent une grande tristesse ; elle ne veut pas quitter ces lieux. Ici, c'est le calme, la piété et la paix, pourquoi partir alors qu'elle est heureuse dans la cité du bonheur, « Boussaada » ? Les moments qu'elle vient de passer dans la zaouïa d'El Hamel, la rencontre d'une femme hors pair ainsi que le cadre idyllique la fascinent plus que tout autre chose :

« Ce rêve de sept jours s'est envolé, après tant d'autres, et j'en suis presque à me demander si c'est bien vrai, si toute cette féerie rapide n'est pas un songe, si cette Boussaâda et cette zaouïa, et cette maraboute en voiles blancs, si tout cela n'est pas issu de mon imagination nostalgique »<sup>1311</sup>.

Elle aurait tant aimé rester là mais son devoir l'appelle ; elle doit en effet aller à Ténès pour vivre parmi les fellahs<sup>1312</sup> afin d'étudier les rapports des indigènes avec les colons. Quelque temps plus tard, elle rencontre à Alger l'un des khouans de la zaouïa d'El Hamel qui lui demande de leur rendre visite. Deux

---

<sup>1308</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 122.

<sup>1309</sup> Ibid., p. 123

<sup>1310</sup> Ibid.

<sup>1311</sup> Ibid.

<sup>1312</sup> Paysans

jours après, elle part pour Boussaâda, remplie de joie et pleine d'enthousiasme :  
« *J'étais à nouveau en route pour Boussaâda, légère et joyeuse, malgré le froid de la saison, comme si j'allais cueillir des fleurs au jardin* ». <sup>1313</sup>

Lors de son retour à Boussaâda, la « cité du bonheur » comme elle l'appelle, Isabelle Eberhardt admire à nouveau le charme poignant du paysage entourant la zaouïa :

« Nous nous approchons de nouveau de l'Oued dont les deux rives sont plantées de jardins, toujours du même vert, presque invraisemblable tant il est frais et savoureux. Sur une sorte d'aire très unie, quelques maisons en toub : c'est encore une retraite des tolba (khouanes), dépendant comme leurs jardins de la zaouia d'El Hamel ». <sup>1314</sup>

Elle passera des heures à contempler le paysage de Boussaâda, son bel horizon infiniment bleu et l'allure grave de ses gens. Elle voit s'agenouiller des chameaux de race, les « princes du désert » aux fines attaches, « *un vrai bonheur pour les hommes* », ainsi que l'avait dit le prophète.

Pour conclure, nous pouvons dire que le séjour à El Hamel ressemble à un rêve, tant par le cadre idyllique de la zaouïa que par la personnalité de la maraboute. Ainsi El Hamel demeure-t-il pour elle un signe de stabilité, de paix et de sérénité, ressenti comme un appel au maraboutisme qui germera plus tard en elle.

## **2.7. La Zaouia de Kenadessa, lieu de retraite mystique d'Isabelle Eberhardt**

De toutes les zaouïas où Isabelle Eberhardt s'est rendue, celle de Kenadessa reste incomparablement la meilleure de toutes, où elle a goûté aux « *sensations les plus douces, molles jusqu'à la volupté* ». <sup>1315</sup> Cette zaouïa est comme un avant-goût d'ascétisme, inspiré par la méditation et l'isolement. En effet, sur la route vers Kenadessa, Isabelle Eberhardt remarque que la zaouïa est entourée d'un rempart de terre sombre qui en fait une terre perdue et coupée du reste du monde, un endroit propice à la méditation et à la retraite. De fait, Kenadessa est

---

<sup>1313</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, Tome I., op. cit., p. 124

<sup>1314</sup> Ibid., p. 120

<sup>1315</sup> Ibid., p. 254

le centre d'une confrérie puissante, la « Zianya », et sa zaouïa joue un rôle capital dans la région. Grâce à elle, « *la misère est inconnue à Kenadessa. Pas de mendiants dans les rues du ksar ; tous les malheureux vont se réfugier dans l'ombre amie et ils y vivent autant que cela leur plait* ». <sup>1316</sup> Au départ, Isabelle Eberhardt ignore qu'elle a franchi la frontière marocaine. Elle n'en prend conscience qu'une fois arrivée à Kenadessa, où l'on reconnaît la souveraineté du sultan de Fez : « *Nous voici donc en territoire marocain, à vingt-cinq kilomètres de Béchar, terre française* ». <sup>1317</sup> Elle s'interroge sur la nécessité d'une frontière bien délimitée à partir du moment où une situation floue correspondant au caractère arabe « *ne blesse[rait] personne et contente[rait] tout le monde* ». <sup>1318</sup> De toute évidence, c'est l'esprit humaniste d'Isabelle Eberhardt qui parle et qui croit en l'amour entre musulmans : « *Les marabouts de Ziania (...) sont des gens paisibles et humains qui saluent une puissance de justice* ». <sup>1319</sup> Mais elle formule ces propos avant d'être confrontée à la réalité amère, car ce qu'elle va découvrir est à mille lieux de la tolérance et de l'amour que prône l'Islam, comme en atteste ce passage :

« Les Marocains abhorrent les Algériens, qu'ils considèrent comme des renégats. Peut-être les Marocains détestent-ils plus profondément les musulmans algériens que les chrétiens eux-mêmes, parce qu'ils croient que les premiers ont abjuré l'Islam, tandis que les autres sont restés ce qu'ils étaient : des infidèles ». <sup>1320</sup>

Elle témoigne dans les notes qu'elle rapporte de la zaouïa de la plus profonde vénération pour le cheikh Sidi Brahim à qui elle a été envoyée par le chef des khouanes de la Zianya de Béchar. Dès son arrivée, les membres de la confrérie la prennent en charge sans se soucier de ce qui se cache sous son déguisement, tenant compte uniquement de son statut de taleb. Mais le maître des lieux sait que Si Mahmoud est une femme venue pour apprendre l'Islam, comme le note Marie-Odile Delacour : « *Le cheikh de la confrérie a accepté Si Mahmoud ; il sait pourtant qu'il s'agit d'une femme mais il respecte sa demande*

<sup>1316</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 265

<sup>1317</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 403

<sup>1318</sup> Ibid., p. 403

<sup>1319</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 243

<sup>1320</sup> Ibid., p. 249

de la connaissance de l'arabe et du Coran ».<sup>1321</sup> On lui affecte un guide et une monture pour se déplacer dans la région. Isabelle Eberhardt était loin de s'attendre à l'accueil qu'on lui a réservé ; elle savait pourtant que les Zianiya étaient animés d'un rare esprit de tolérance et qu'ils entretenaient de bons rapports avec les Qadriya. On la conduisit dans une pièce au fond de la zaouïa, dépouillée de tout, ayant pour seul luxe de simples tapis, et des serviteurs du cheikh Sidi Brahim Oueld Mohammed, qui se tenaient à l'extérieur, étaient à sa disposition. Ainsi, écrit-elle :

« Nous entrons dans une grande pièce carrée qui ressemble à l'intérieur d'une mosquée. Le jour atténué s'y diffuse par une ouverture quadrangulaire dans un plafond fait de poutrelles disposées avec goût. On étend des tapis ; je suis chez moi. C'est là que j'habiterai... Dieu sait combien de temps. (...) Tandis que les nègres vont me chercher du café et de l'eau fraîche, mes yeux s'habituent à la pénombre ».<sup>1322</sup>

Il semble qu'Isabelle Eberhardt soit arrivée à un moment où la retraite spirituelle est devenue une urgence pour elle ou, plus précisément, un besoin vital tant pour sa quête de Dieu que pour sa transformation intérieure : « *Quand ma volonté se réveillera, il me semble qu'elle voudra des choses nouvelles et que je ne me rappellerai plus rien des souffrances du passé* »<sup>1323</sup>. S'isoler dans un lieu aussi éloigné indique également son désir de parachever l'enseignement soufi en renonçant au côté matériel de la vie. En effet, la retraite spirituelle consiste en une démarche au cours de laquelle une personne se retire du monde, dans un lieu où règne le silence et la tranquillité pour pouvoir méditer, s'interroger sur le sens de son existence et entrer en communion avec Dieu. Gabriel Jacquemet définit la retraite comme une « *période de temps durant laquelle des fidèles se retirent, sinon de leurs demeures, du moins de leurs occupations habituelles, pour réfléchir sur leurs devoirs envers Dieu et prier* ».<sup>1324</sup> Il est vrai que, pour vivre une telle expérience mystique, l'homme doit s'isoler et se mettre dans les conditions nécessaires à la quiétude, et la zaouïa

<sup>1321</sup> *Horizons maghrébins, Voyage au Maghreb*, n° 54, 2006, Presses universitaires du Mirail, p. 101

<sup>1322</sup> I. EBERHARDT & V. BARUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 62

<sup>1323</sup> L'ascèse permet au retraitant de se détacher du bas monde ; une étape menant au renoncement.

<sup>1324</sup> Citation empruntée à la thèse de Brice Ipandi, *Les enjeux de la représentation du désert dans la littérature francophone et contemporaine*, sous la direction de Jean Michel Wittmann, 2014, p. 286

URL : [http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC\\_T\\_2014\\_0257\\_IPANDI](http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC_T_2014_0257_IPANDI). Consulté le 07/08/2017

de Kenadessa semble être le lieu idéal pour cela : « *Voici plus d'une semaine que je suis ici, et ma vie s'écoule doucement, comme une sequia paresseuse* », <sup>1325</sup> écrit-elle.

Rappelons que la pratique de la retraite a son origine dans l'Islam, lorsque le prophète se retirait dans la grotte de « Hira », où il recevait la révélation par l'intermédiaire de l'archange Gabriel. Et si les soufis s'adonnent à cette pratique, ce n'est pas uniquement pour eux, mais aussi pour rendre hommage au prophète.

Le retrait du monde coïncide généralement avec une période où les difficultés de la vie deviennent trop nombreuses. Il semble qu'Isabelle Eberhardt souffrait beaucoup à cause des fièvres récurrentes, du dénuement et de la mutation de Slimane à une autre garnison, sans oublier les persécutions des autorités coloniales. Du coup, cette retraite, de par la coupure, est ressentie comme une « *mort d'où l'on sortirait armé, fort d'une personnalité régénérée par l'oubli, [qui] retrempe dans l'inconscience* », <sup>1326</sup> comme un retour au statut d'indigence ontologique afin d'assurer la renaissance. De fait, le désir de rechercher un tel refuge traduit un désir de régénérescence, d'une vie meilleure, un désir de se tourner vers Dieu pour lui ouvrir son âme. Pour être « *enveloppé dans ma retraite, assis à l'ombre du bonheur, je voilerai mon humble tête, et je dévoilerai mon cœur* », affirme Maurice Guérin. Et pour cela, Isabelle Eberhardt ne trouve pas mieux que la zaouïa de Kenadessa, perçue comme un véritable havre de paix : « *Je vivrai dans le silence ; (...) une ombre de paix a pénétré les replis de mon âme ; (...) une pensée de bon nirvana amollit déjà mon cœur* ». <sup>1327</sup>

Pour réussir sa retraite mystique, il faut, selon la loi soufie, que le néophyte ait accompli beaucoup d'exercices de piété, et surtout avec sincérité. Certes, Isabelle Eberhardt n'en parle qu'à demi-mot dans ses écrits mais, si elle est acceptée au sein du « royaume soufi qnadsî », c'est parce que le cheikh Sidi Brahim sait qu'il a affaire à une apprentie soufie en quête de perfection. Cependant, même dans sa retraite mystique à Kenadessa, Isabelle Eberhardt garde une âme rêveuse et pense à tous les voyageurs qui, comme elle, ont

---

<sup>1325</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 249

<sup>1326</sup> Ibid., p. 246

<sup>1327</sup> Ibid., pp. 245-246



séjourné là : « *Après tant d'autres voyageurs, je m'assoupirai dans cette retraite* ». <sup>1328</sup>

Dans ce lieu où elle fait une longue retraite, elle est souvent terrassée par des crises de paludisme, ce qui ne l'empêche pas de jouir d'une « paix incomparable » aidée par un silence profond « *qu'on sent éternel* ». <sup>1329</sup> Au fond de sa cellule, elle passe son temps à méditer, à réfléchir aux éternels problèmes de la vie et de la mort, tout en fumant tantôt des cigarettes, tantôt des pipettes de kif. Elle écrit sur les murs des sentences chères aux soufis, à l'exemple de celle-ci : « *Malédiction au monde et à ses jours, car la vie est créée pour la douleur... Mais, ô surprise, la vie est ennemie aux hommes et ils l'adorent, où le monde coule vers la tombe comme la nuit coule vers l'aurore* ». <sup>1330</sup> Elle dessine également des fleurs sur les murs et sur la porte, à la façon persane (deux photos de ces dessins figurent en annexe). Tout cela se passe dans les délices d'une claustration quasi totale, mis à part ses sorties pour se livrer à des chevauchées enivrantes. En ces lieux, elle mène la vie la plus paisible du monde, dans une atmosphère de couvent, s'adonnant aux exercices de piété recommandés par les traditions de la communauté soufie.

Au sein de la zaouïa, Isabelle Eberhardt perd un peu la notion du monde extérieur, avec son agitation fébrile et ses vaines passions, pour se laisser bercer par les voies authentiques du vieil Islam soufi. L'immobilité des êtres et des choses ainsi que le calme du désert blanc et pur vont l'aider à connaître la sérénité et le bonheur de l'ascèse. Ainsi Isabelle Eberhardt écrit-elle du fond de sa cellule :

« Des jours vont venir qui passeront sur moi, longs et sans désirs, et ma curiosité se fera douce comme une veilleuse dans la chambre d'un convalescent. Je m'approfondirai dans les secrets de ma conscience tumultueuse. Les grands incendies qui nous enflamment de science, de haine ou d'amour dormiront sous la cendre ; je pourrai respirer ma vie d'un souffle égal ». <sup>1331</sup>

Mais cette expérience mystique s'achève et elle doit quitter ce havre de paix avec tristesse : « *J'ai la gorge si serrée d'émotion que je puis à peine répondre*

---

<sup>1328</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 245

<sup>1329</sup> Ibid., p. 246

<sup>1330</sup> R. RANDAU, *Notes et souvenirs*, op. cit., p. 223

<sup>1331</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 246

aux paroles qui me sont adressées ». <sup>1332</sup> De cette expérience, elle sortira plus forte et plus apaisée. Ce séjour lui aura été également bénéfique sur le plan littéraire dans la mesure où elle rédige plusieurs récits relatifs à son passage en terre marocaine, trente-cinq exactement, dont certains portent des titres évocateurs du but recherché dans cette retraite : « *Nouvelle vie* », « *Transformation* », etc. D'autres récits relatent ses sensations de bien-être dans ce sanctuaire du « vieil Islam » ; l'un d'eux porte même un titre relatif à cette expérience, « *L'ascèse* ». D'autres encore sont consacrés à ses rencontres, à la prière collective du vendredi et à ses réflexions. N'oublions pas de signaler ce récit, « *Five O'clock maraboutique* », où elle relate son invitation par le cheikh Sidi Brahim à un pique-nique en plein air dans les jardins de la zaouïa, un moment particulièrement exquis, qualifié de pur bonheur.

En définitive, nous pouvons dire que cette idée de vouloir faire sa retraite dans une zaouia lointaine, traduit son désir de mettre de l'ordre dans sa vie, de vivre l'effacement de soi, de renaitre à la vie. Cette retraite montre également le besoin de parachever son enseignement soufi pour atteindre l'étape menant au renoncement. Nous pouvons voir aussi, derrière cette retraite spirituelle, le désir de vivre l'ivresse du vide pour se détacher de la réalité matérielle afin d'arriver à la communion avec Dieu. Dans ce retrait du monde, il y a une sorte de projection vers une vie supérieure et intensément mystique. Dans sa cellule, Isabelle Eberhardt jouit d'une paix inégalée, confortée par le silence des lieux. Elle perd la notion du monde extérieur et de son agitation intense et se laisse bercer par l'atmosphère quiète et intensément spirituelle des lieux, ce qui provoquera en elle un éveil intellectuel et spirituel. Ainsi, elle sortira de Kenadessa, régénérée et « transformée », prête à affronter la vie et ses aléas.

---

<sup>1332</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, Tome I., op. cit., p. 299

## 2.8. La description des cimetières

Parmi les descriptions d'Isabelle Eberhardt, celle des cimetières est récurrente. Le retour de ces espaces de repos éternel dans ses récits est le résultat de son immersion dans le soufisme pour lequel ces lieux sont un rappel de la condition humaine, car « *toute chose est périssable hormis sa Face* ». <sup>1333</sup> Nous pouvons donc expliquer cela comme étant une pratique relevant des enseignements soufis qui recommandent d'aller se recueillir sur les tombes dans le but de se détacher de ce bas monde et de penser à la vie éternelle. Al-Ghazali dit en ce sens : « *Si vous aimez quelque chose du monde et qu'un attachement est né en vous, rappelez-vous la mort* ». <sup>1334</sup> Ceux qui s'adonnent à cette pratique sont appelés par les soufis « les adorateurs de tombes ». Le souvenir de la mort est un remède pour les maux des âmes. Abdelkader El Jilani dit en effet : « *Je me suis mis, des années durant, à me souvenir jour et nuit de la mort, et grâce à ce rappel incessant, j'ai réussi et j'ai dominé mon âme* ». <sup>1335</sup> Ibn Arabi <sup>1336</sup> lui aussi s'adonnait beaucoup à cette pratique ; un jour, un de ses maîtres, Yusuf al-Kûmi, lui en fit le reproche :

« Tu préfères la compagnie des morts à celle des vivants. « Si tu me rejoins, tu verras qui je fréquente », fait-il dire à Yusuf al-Kûmi. Il me trouva assis entre les tombes, raconte Ibn Arabi, la tête baissée, conversant avec les esprits qui se tenaient en ma compagnie. (...) Je lui dis : « Maître ! Qui donc fréquente les morts : toi ou moi ? » Il me répondit : « par Dieu, certes, c'est moi qui fréquente les morts ! » <sup>1337</sup>.

Nous ne pouvons pas affirmer qu'Isabelle Eberhardt était une adoratrice des tombes, mais elle aimait à errer et à rêver dans ces lieux silencieux, attitude éminemment assimilable à celle des soufis. Elle ressentait une certaine paix dans le recueillement, comme en atteste ce texte, lors de son passage à Annaba :

---

<sup>1333</sup> L E CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 28, verset 88.

<sup>1334</sup> C. LIRETTE, *Pratiques soufies*, URL : [http://fr.beautyislam.org/practices\\_of\\_sufism.html#r10](http://fr.beautyislam.org/practices_of_sufism.html#r10). Consulté le 08/10/2018

<sup>1335</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis.*, op. cit., p. 460

<sup>1336</sup> Abu Abd Allah Muḥammad ibn Ali ibn Muḥammad ibn Arabi al-Hatimi (1165-1240) , connu sous le nom de « *Cheikh al-Akbar* » (« le plus grand maître »), ou encore d'« Ibn Aflatûn » (le fils de Platon), est un théologien, juriste, poète, soufi, métaphysicien et philosophe andalou. Son œuvre domine la spiritualité islamique depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Considéré comme le pivot de la pensée métaphysique de l'Islam, « le sceau de la sainteté », il est le plus grand penseur de la doctrine ésotérique du « *Wahdat al-wujud* » (Unité de l'Être).

<sup>1337</sup> M. CHODKIEWICZ, *Les quatre morts du soufi*,

URL : [https://www.persee.fr/doc/rhr\\_0035-1423\\_1998\\_num\\_215\\_1\\_1150](https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1998_num_215_1_1150). Consulté le 08/10/2018.

« Au temps où j'étais tilmid<sup>1338</sup> à la zaouïa d'Annaba, j'aimais à errer et à rêver dans les nécropoles silencieuses, parmi le mystère et la mélancolie sereine des tombeaux. J'y ressentais cette sorte de recueillement et de paix intérieurement triste qui fut toujours l'une des sensations les plus douces de ma vie ». <sup>1339</sup>

En plus d'être une pratique soufie, il semble que cet attachement aux tombes était également lié à la perte de sa mère, « l'Esprit blanc », dont Annaba abritait la tombe musulmane devant laquelle Isabelle Eberhardt avait l'habitude de se recueillir. Cette tombe a une structure différente de celles d'Europe, notamment celle de Genève où repose son père adoptif, « Trophimowsky », qui est morose et sans attachement : « *J'étais assis sur l'herbe rase d'un autre cimetière, (...) en face des tombes grises où les herbes folles de printemps ont poussé* ». <sup>1340</sup> Des deux nécropoles, Isabelle Eberhardt semble s'attacher à celle où sa mère est inhumée à cause de son caractère musulman : « *Je songeais à l'autre, à la blanche tombe musulmane où repose l'esprit blanc* ». <sup>1341</sup> Sa tombe se trouve au milieu d'une végétation luxuriante, aux couleurs éclatantes et vives ; le lieu est inondé de soleil et respire la gaieté, comme Isabelle Eberhardt le dit dans ces passages :

« Derrière les dentelures bleues du grand Idou morose, le noble soleil descend en embrasant les hauteurs environnantes et la colline sacrée, plantée de hauts cyprès noirs et de grands figuiers aux branches tordues. Là, sous les pierres sculptées multicolores et gracieuses, les croyants de l'Islam viennent dormir le sommeil inexprimable du tombeau. Rien de lugubre et rien de tristedans ce cimetière plein de fleurs, de vignes et d'arbustes, où les tombes de faïence et de marbre blanc ne sont plus, parmi la terre vivante, que des taches de pureté. Tout y respire le grand calme auguste, la résignation, l'inébranlable assurance consolatrice. Devant ce jardin de la paix définitive, en bordure de rêve, s'étend le golfe immense, immobile, d'un rose opalin strié d'azur et d'or ». <sup>1342</sup>

« La colline funéraire, là-bas, au-dessus du grand golfe bleu de l'inoubliable Annaba, devait dormir aujourd'hui sous l'adente lumière des journées d'été frémissantes en Afrique. (...) Les tombes de marbre blanc ou de faïence multicolore devaient sembler autant de fleurs éclatantes parmi les grands cyprès noirs, les vignes vierges, les géraniums géants à fleurs de sang ou de chair pâlisante, et les keram du pays barbaresque ». <sup>1343</sup>

---

<sup>1338</sup> Disciple, élève.

<sup>1339</sup> I. EBERHARDT, (1990), *Rakhil*, Ed. La boîte à documents, Paris, p. 09

<sup>1340</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 20

<sup>1341</sup> Ibid., p. 24

<sup>1342</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 83

<sup>1343</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 24

Il n'y a pas de doute qu'Isabelle Eberhardt préfère les cimetières musulmans « *où rien de ce qui rend ceux d'Europe lugubre ne vient déparer la majesté du lieu* ». <sup>1344</sup> Cette attirance est liée à leur caractère joyeux et leur aspect verdoyant et coloré, contrastant ainsi avec la nature des lieux ; en effet, dans l'Islam, « *mourir, ce n'est pas finir, mais vivre autrement* ». Cet attrait pour ces lieux apparaît à travers une panoplie d'adjectifs ou d'expressions comme « *végétation luxuriante* », « *marbre blanc* », « *frémissantes* », « *fleurs de sang* », « *fleurs éclatantes* », « *faïence multicolore* », « *vignes vierges* », « *grands cyprès* », « *les oiseaux chantaient* », « *géraniums géants* », « *lumière* ». Ces lieux censés suggérer la tristesse et le deuil se transforment, sous sa plume, en une féerie de couleurs, inspirant la gaieté et la beauté, car il n'y a « *rien de lugubre et rien de triste dans ce cimetière* », souligne-elle. Même en hiver, les tombes musulmanes semblent s'épanouir grâce aux fleurs : « *Autour de la tombe de maman, les fleurs de l'hiver algérien s'épanouissent* ». <sup>1345</sup> Tout le contraire des tombes d'Europe qui ne dégagent aucun charme susceptible d'opérer sur l'âme d'Eberhardt, comme le suggèrent ces adjectifs et expressions à connotation négative : « *tombe grise* », « *ciel maussade* », « *triste* », « *herbe rase* », « *grisaille* », « *vies anéanties* », « *couvertes de neige* », etc.

Étant curieuse et observatrice, Isabelle Eberhardt remarque, lors de son séjour à Annaba, une tombe dans un cimetière israélite qui attise sa curiosité, avec inscription sur la pierre du nom de « Rachel ». Cette tombe lui inspirera le titre de son premier roman, « Rakhil ». Le dépouillement de cette tombe la fascine, comme en témoignent ces lignes : « *Parmi toutes les tombes de ce cimetière, celle-là seule avait éveillé en moi cette sorte d'angoisse sombre que donne la proximité de Dieu* ». <sup>1346</sup> Elle sort du cimetière, décidée à connaître l'histoire de cette femme oubliée du monde. Il semble que Rakhil ait eu une destinée tragique et une mort prématurée. Son histoire présente, semble-t-il, une étrange similitude avec la destinée d'Isabelle Eberhardt, comme si cette dernière voyait sa vie défiler sur la pierre tombale de cette inconnue :

<sup>1344</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 32

<sup>1345</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 249-250

<sup>1346</sup> I. EBERHARDT, *Rakhil.*, op. cit., p.10

« Il me semblait, sans que j'eusse pu dire pourquoi, que la passante inconnue avait eu en partage l'une de ces existences tourmentées et tragiques infiniment plus touchantes et plus amèrement surprenantes que tous les mélodrames du monde, parce qu'elles sont vraies, parce qu'elles sont la réalité sinistre ou tristement ridicule, inexplicable toujours enfin de compte ». <sup>1347</sup>

Sur la colline, une autre tombe, avec une couleur différente des autres, attire encore son attention et, comme à chaque fois, c'est encore une femme dont l'épithaphe résonne comme le nom d'une sainte : « *Là sur la colline, à l'ombre d'un jeune figuier, il est une tombe de faïence bleue et blanche, la longueur couchée d'un corps de femme entre deux dalles dressées. On y peut lire, en caractères arabes, cette simple épithaphe :*

« Manoubia Bent Ahmed.  
La constantinoise.  
A Dieu retournent les choses.  
Il n'est pas d'autre divinité qu'Allah et Mohammed est l'envoyé d'Allah ». <sup>1348</sup>

Les cimetières musulmans, notamment ceux du désert, sont très différents des cimetières chrétiens dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt. Les cimetières musulmans ne portent aucun signe distinctif, ni monument, ni épithaphe ; il n'y a que les pierres plantées pour indiquer le sexe du défunt. Cet aspect rudimentaire et humble de ces cimetières est conforme à la conception soufie qui postule que les humains sont tous égaux une fois mis sous terre. De toute manière, un ornement tombal ne serait d'aucune utilité pour le mort, puisque seules ses actions peuvent le sauver, comme il est dit dans le Coran : « *Quiconque viendra avec une œuvre bonne, recevra mieux encore. Quiconque viendra avec une œuvre mauvaise, eh bien, ceux dont l'œuvre est mauvaise n'auront que le salaire de leur œuvre* ». <sup>1349</sup> Nous avons relevé une liste de mots et d'adjectifs relatifs à la spécificité des cimetières du désert : « *sans accessoires* », « *anonymes* », « *dénudé* », « *pierres anonymes* », « *sans dates* », « *tombes essaimées dans la dune* ». Nous notons que la pensée de l'Islam est omniprésente dans les nécropoles du désert, ce qui confirme notre idée première, à savoir qu'Isabelle Eberhardt rejoint le désert dans le seul et unique but de retrouver un Islam sans ornements et sans artifices, un Islam pur et généreux

<sup>1347</sup> I. EBERHARDT, *Rakhil*, op. cit, p. 10

<sup>1348</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers*, op. cit., pp. 83-84

<sup>1349</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 28, verset 84.

qu'elle avait connu dans les zaouïas. L'Islam agit chez elle comme un remède capable de guérir son âme tourmentée en lui apportant l'apaisement : « *Il y a cependant, je crois, un remède mais celui-là revient à la religion de l'Islam, en toute humilité et en toute sincérité ; (...) [il apporte] l'apaisement final et la joie du cœur* ». <sup>1350</sup> L'aspect nu et dépouillé des cimetières amène Isabelle Eberhardt à se convaincre que nous sommes tous mortels et que Dieu seul subsistera : « *Tout passe, même ce qui semble éternel. Tous ceux qui sont sur la terre sont mortels, et seul subsistera le visage de ton Dieu vénérable !* », <sup>1351</sup> écrit-elle.

Isabelle Eberhardt s'attache donc à tout ce qui, de près ou de loin, a un rapport avec l'Islam paisible et millénaire, même dans les cimetières : « *J'ai toujours aimé errer, sous le costume égalitaire des bédouins, dans les cimetières musulmans, où tout est paisible et résigné* ». <sup>1352</sup> Quand Souf, son cheval, est malade, Isabelle Eberhardt se sent frustrée parce que privée de ses galopades. Sa mélancolie redouble alors d'intensité et elle regrette la liberté perdue d'errer parmi l'humanité qui dort dans l'obscurité, ou du moins ce qu'il en reste d'elle. Voici ce qu'elle écrit :

« Mon pauvre Souf est bien malade et je suis même privée de mes mélancoliques promenades le long des routes, ou au cimetière désolé perché là-haut, au pied de la colline grise et où les tombes défoncées, effrayantes comme des portes entrouvertes sur l'effroyable néant de la poussière humaine, sont disséminées en un sauvage désordre parmi les touffes odorantes du chih <sup>1353</sup> gris et du timgrit rouge, près du champ vert où fleurissent les lins violets, les anémones blanches et les pavots écarlates ». <sup>1354</sup>

L'ouverture de l'espace sur l'horizon lointain correspond parfaitement à l'âme libre et vagabonde d'Isabelle Eberhardt, éprise de liberté et d'espace sans limites. Elle lui offre cette vie dont elle rêve, une « *vie libre et paisible* », où elle peut « *chevaucher en poursuivant [son] rêve de tribu en tribu* ». <sup>1355</sup> Cette ouverture de l'espace n'entrave nullement la vue d'Isabelle Eberhardt qui note les moindres détails caractérisant les lieux ; elle s'apparente à l'ouverture de son âme vers quelque chose qui ressemble au voyage vers Lui.

<sup>1350</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 247

<sup>1351</sup> Ibid., p. 250

<sup>1352</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, tome I, op. cit., p. 32

<sup>1353</sup> L'armoïse

<sup>1354</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 121

<sup>1355</sup> Ibid., op. cit., p. 25

Notons qu'au désert, les cimetières sont presque tous installés près des zaouïas ; les proches du saint patron de la confrérie et les gens de la tribu y dorment de leur sommeil éternel. Si l'on se réfère aux descriptions d'Isabelle Eberhardt, les zaouïas se trouvent généralement dans les plaines ou sur les collines, souvent perchées sur un monticule afin d'être visibles par tous. Souvent solitaires, entourées par le grand vide du désert, elles sont blanches à aveugler et leur dôme vert rappelle la couleur de l'Islam. Lors de son passage à Taibet Guéblia, où elle s'est égarée une fois, Isabelle Eberhardt fait une halte dans la zaouïa et s'émeut devant le petit cimetière la jouxtant : « *Je sors derrière la zaouïa ; (...) loin [des] dunes lugubres de la route de Taibet Guéblia. Devant moi se dressait, dans le sable pierreux, la silhouette étrange du petit cimetière des enfants du cheikh où dormaient tant d'êtres innocents* ». <sup>1356</sup>

Notons également que les tombes musulmanes dans le désert sont presque toutes anonymes. En plus de l'anonymat, il faut signaler aussi leur dépouillement – il n'y a même pas de pierres tombales – qui a une forte charge mystique car il caractérise la vie des gens du désert. Absente ou présente, la pierre tombale n'a aucune importance pour les vrais croyants ; elle ne constitue qu'un accessoire, rien de plus. Nous trouvons ces tombes anonymes au fin fond du désert, plus particulièrement dans les cimetières se trouvant à côté des zaouïas. Lors de son passage à la zaouïa de Sidi Boudjemaa de Sfissifa, Isabelle Eberhardt assiste à un cortège funèbre qui avance vers le cimetière de la zaouïa pour accompagner un défunt à sa dernière demeure :

« Alors les hommes descendent presque tous vers le cimetière, des tombes essaimées dans la dune, des pierres anonymes et sans dates. Une fosse est creusée rapidement dans le sable mouvant. Puis à côté, on pose le mort, face au soleil. Et alors, en demi-cercle, les musulmans prient leur dernière prière, à voix basse, sans se prosterner ». <sup>1357</sup>

En conclusion, nous pouvons dire qu'il n'est pas rare de trouver des cimetières dans les descriptions éberhardtiennes. Son attachement à ce type de lieu est lié à son caractère mélancolique qui s'accorde parfaitement avec une pratique courante chez les soufis qui consiste à se recueillir sur les tombes afin de se

<sup>1356</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 94-95

<sup>1357</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 227



détacher de ce bas monde. L'aspect dépouillé des tombes musulmanes, sans ornements ni accessoires, va dans le sens de son côté mystique et est lié à la croyance musulmane, et donc soufie, que seuls les actes du défunt peuvent lui être salutaires, le reste n'étant que futilité.

## 2.9. Les variations du temps : levers et couchers du soleil

La construction des paysages ainsi que leurs variations sont liées aux mouvements cycliques tels que les levers et les couchers du soleil. Isabelle Eberhardt est très sensible aux couleurs changeantes que crée la nature au fil de ces mouvements cycliques, et cela apparaît très souvent dans ses textes. Sa grande connaissance du monde du désert lui a permis de repérer les moindres changements de la nature. Comme elle est une grande observatrice, aucun détail lié aux « *grands horizons vides* » ne lui échappe. Le soleil imposant, avec son éblouissante lumière, apparaît tantôt comme un « disque rouge » voluptueux au moment du coucher, tantôt comme « une boule de feu » ardente incendiant l'espace à midi. Le passage suivant témoigne de l'attention qu'elle prête à tous ces changements :

« Toute la beauté si changeante de cette terre d'Afrique réside bien dans les jeux prodigieux de la lumière sur de monotones sites et des horizons vides. Ce furent sans doute ces jeux, ces levers de soleil irisés, délicieux, et ces soirs de pourpre et d'or qui inspirèrent aux conteurs et aux poètes arabes de jadis leurs histoires et leurs chants ». <sup>1358</sup>

Un peu plus loin, elle ajoute :

« La dune, encore blafarde, se dore de plus en plus, devient de cette couleur métallique ardente d'avant le mog'hreb. Les ombres s'allongent, démesurées. Puis, tout devient rouge violent avec les dos violets, bleus, verdâtres, en des diversités de nuances inouïes. A l'occident, du côté de Kouinine et de Touggourt, le soleil se couche, boule sanglante dans un incendie d'or et de pourpre carminée. Les crêtes des dunes deviennent comme enflammées à l'intérieur, en des teintes qui se foncent d'instant en instant. Puis, quand le disque du soleil a sombré au loin, tout s'enfonce d'abord en des nuances violacées... Enfin, tout redevient blanc de cette blancheur mate du Souf, aveuglante à midi. Ce matin, le jour s'est levé obscur, nuageux, et ce fut un spectacle des plus inattendus ici, au pays de l'implacable ciel bleu, de l'immuable et tyrannique soleil ». <sup>1359</sup>

---

<sup>1358</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, tome I, op. cit., p. 33

<sup>1359</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 188

Le coucher du soleil demeure son moment de prédilection mais l'aube a aussi sa part de charme et d'éblouissement. En effet, les premières fraîcheurs apportent une certaine régénérescence à l'auteure, une gaité, une renaissance. Elle y consacre un récit, dans *Écrits sur le sable*, ayant pour titre « A l'aube », en hommage à ce moment béni, dont elle tente fixer les coloris changeants :

« Sous la caresse du soleil dissipant lentement la buée violette de la nuit, la plaine s'étend, immense, toute rose, tachetée de noir, comme une peau de panthère étalée. (...) Heure bénie, heure légère de l'aube dans la plaine libre où la lumière vivifiante roule sa vague de feu, sans obstacle, d'une plage du ciel à l'autre. Heure où l'on oublie la fatigue et la morne somnolence de la route nocturne, longue, monotone, dans le froid qui, avec l'invincible sommeil, engourdit hommes et chevaux... Heure où la gaité des choses réveillées pénètre les âmes ».<sup>1360</sup>

L'aube est féérique, avec sa parure florale aux coloris opalins et « iridescents » : « *Le premier soleil du matin s'épanouit à l'horizon, comme une grande fleur pourpre ; (...) des lueurs roses s'allument à la crête des figuiers noirs, et les grands saules pleurent des larmes d'argent irisé* ».<sup>1361</sup> Le rose est la couleur dominante de ces aubes enchantées, une couleur qui revient inlassablement pour dépeindre ce moment : « *A l'horizon, embaumée de vapeurs roses, Kenadessa apparaît* ».<sup>1362</sup> Dans un exercice impressionniste, Isabelle Eberhardt se livre à l'analyse des couleurs, travail digne d'un peintre qui essaie de capter celles qui caractérisent le mieux cet instant fugitif dans le but de les fixer avant leur disparition. Ce type d'exercice s'apparente un peu à celui d'Eugène Fromentin, dont la description de l'aube est quasi similaire à la sienne : « *A cette heure-là, le pays tout entier est rose, d'un rose vif avec des fonds de fleurs de pêcher* ».<sup>1363</sup>

Très souvent, les récits d'Isabelle Eberhardt commencent par des descriptions du lever ou du coucher de soleil dans lesquelles elle met l'accent surtout sur les jeux de lumières. Ainsi, l'aube apparaît-elle avec la première lueur du jour, rayonnant et annonçant la fraîcheur, tandis que le coucher de soleil, décrit sur un ton lugubre, annonce la fin triste de l'histoire :

<sup>1360</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I, op. cit., p. 331

<sup>1361</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., p. 227

<sup>1362</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I, p. 250

<sup>1363</sup> E. FROMENTIN, (2001), *Un été dans le Sahara*, Ed. ENAG, Alger, p. 186

« Avivant des transparences roses, infinies, glissantes, le jour se levait. L'aube est l'heure d'élection, l'heure charmante entre toutes, dans le Sahara. L'air est alors léger et pur, une brise fraîche murmure doucement dans le feuillage épais et dur des palmiers, au fond des oasis ; aucune parole ne saurait rendre l'enchantement unique de ces instants, dans la grande paix des sables. Qui n'a pas ouvert les yeux sur le désert ne sait pas tout ce que peut contenir d'ineffable la beauté terrestre d'un matin ».<sup>1364</sup>

## 2.10. Hommage au crépuscule

Dans les textes d'Isabelle Eberhardt, on peut noter facilement sa fascination pour le paysage crépusculaire. Ses connaissances en peinture, renforcées par la fréquentation du peintre André Noiré,<sup>1365</sup> laissent voir sa grande sensibilité aux nuances des couleurs, ce qui rend sa description aussi vivante que le paysage lui-même. En effet, de tous les paysages qui ont marqué notre auteure, celui auquel elle a consacré ses plus belles pages et qui lui a donné ses plus grandes émotions, est incontestablement le Souf. Cette fois-ci, il revient avec une nouvelle parure, celle du coucher de soleil. Son attachement à ce lieu est lié à sa rencontre avec Slimane, l'amour de sa vie. Et Isabelle Eberhardt épuise toute la palette des couleurs pour exprimer cet attachement. Ainsi le Souf devient-il égal au temps suspendu, à la révélation des sens, à un moment tellement attachant qu'il en paraît irréel. Elle consacre à cette « cité enchanteresse » deux récits, *Nostalgies* et *Aux pays des sables*. *Nostalgies* a été composé pendant ses mois d'exil à Marseille. C'est une sorte de fiction où le narrateur parle de lui-même à la troisième personne comme un « chercheur de voluptés nostalgiques ». El Oued va provoquer un déclic en elle ; c'est là qu'« elle a senti son moi divisé tendre vers l'unité ».<sup>1366</sup>

Dans *Nostalgie*, Isabelle Eberhardt révèle qu'elle a découvert ce lieu magique au moment du crépuscule ; c'est certainement ce qui lui a donné son charme mélancolique, charme traduit par le vocabulaire utilisé : « *netteté voluptueuse* », « *paix radieuse et souriante* », « *sable tout blanc* », « *finesse presque impalpable* », « *spectacle unique* », « *inoubliable, une vision du vieil Orient fabuleux* », « *splendeur enivrante* », « *douceur ineffable* », « *inoubliable à*

---

<sup>1364</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 194

<sup>1365</sup> Peintre paysagiste amoureux de la terre algérienne.

<sup>1366</sup> M.O. DELACOUR & J.R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 80

*jamais* », « *charmes sans bornes* ». Ce spectacle est tellement beau que, malgré sa mélancolie, il devient enchanteur, d'une « *douceur intensément mélancolique* ». Notons que chez Isabelle Eberhardt, la mélancolie et la tristesse sont constamment présentes et qu'elles s'accroissent au moment du crépuscule. Cela vient du fait que, dans l'âme soufie, toute beauté devient tristesse de par son caractère éphémère, et c'est ce qui explique l'angoisse permanente qui transparaît dans les pages d'Isabelle Eberhardt.

Ce qui fait le charme du spectacle, ce sont les couleurs transparentes qui évoquent le rêve, comme en attestent ces mots : « *immaculée* », « *blanche, immatérielle* », « *fluidique* », « *laiteuse* », « *écrin de satin* », « *nacré* », « *éphémère* », « *nuage* », « *transparence* », « *immortel* », « *supraterrestre* », « *impalpable* », « *enchantés* ». La beauté de ce spectacle féerique du crépuscule est accentuée par la voix solennelle du muezzin, qui vient pour rappeler « *un immortel souvenir sacré à tant d'hommes de races si opposées, si dissemblables* ». <sup>1367</sup> Cette voix confère au lieu toute sa splendeur mystique, exprimée à travers ce champ lexical : « *vénérables* », « *psalmodie* », « *pardon* », « *miséricordieux* », « *mektoub* », « *âme musulmane* », « *inéluçtable* », « *destinée* », « *soufi* », « *foi* ». L'enchantement produit par ce spectacle féerique sera cependant de courte durée et va virer rapidement à l'angoisse à la vue d'une longue procession d'hommes portant un brancard sur leurs épaules et se dirigeant vers le cimetière. L'âme mélancolique d'Isabelle Eberhardt se révèle face à la présence de la mort, évoquée par tout un vocabulaire de circonstance : « *cimetière* », « *silence* », « *morte* », « *tristesse* », « *éternité* », « *tombeau* », « *ténèbres* », « *inhabité* », « *mektoub* », « *funéraire* », « *enterrement* », « *ombre lugubre* », « *fosse* », « *âme* », « *sombre* », « *civière* », « *effluves de fièvre et de mort* », « *voilé d'un drap blanc* », « *terre* », « *recueilli* », « *triste* », « *rigidité* », « *froide* », « *immobilisée* », « *mort* ».

Le Souf marque ainsi la frontière entre le rêve et la mort. La présence du lexique religieux donne au récit un ton mystique renforcé par le mot *mektoub*, « le tawakoul des soufis », qui signifie résignation pour ce qui est écrit par la

---

<sup>1367</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 203

destinée, et qui suggère que, derrière toute splendeur, il y a une fin en filigrane. Le récit s'achève sur une vision prémonitoire de la suite des événements de la vie d'Isabelle Eberhardt : « *Et le chercheur de voluptés nostalgiques n'est jamais revenu* ». <sup>1368</sup>

La description du crépuscule dans « *Au pays des sables* », que nous considérons comme une autre version de « *Nostalgie* », commence de la même manière, c'est-à-dire par la découverte du Souf au moment du coucher de soleil, avec le même ravissement : « *Jamais, en aucune contrée de la terre, je n'avais vu le soir se parer d'aussi magiques splendeurs* ». A la différence du premier récit, celui-ci est chargé de religiosité par la présence de l'appel à la prière. En effet, dans ce récit, les couleurs, qui vont du pourpre au rosé, caractérisent le ciel au moment du coucher, créant un effet vaporeux et magique, frôlant les limites du réel. Les couleurs rose, pourpre et violet semblent « *sortir de la terre assombrie, remontent, rampent, éteignent progressivement les lueurs qui allument encore les sommets* ». <sup>1369</sup> Dans toute cette féerie, la nature se tait, et la flûte pleureuse aussi, car c'est le moment de l'appel à la prière.

De la même manière que dans le récit précédent, le silence presque inquiétant des lieux est brisé par une longue procession de femmes aux allures bibliques :

« De toutes les ruelles mortes sortirent en silence de longues théories de femmes, voilées à l'antique de haillons sombres, bleus et rouges, (...) [allant] avec le même geste sculptural que devaient avoir, des milliers d'années auparavant, les femmes de la race prédestinée de Sem quand elles allaient puiser l'eau des fontaines cananéennes ». <sup>1370</sup>

En ces moments bénis, le rouge est incontestablement la couleur qui domine dans le récit ; elle est relative au feu du « disque rouge », comme nous pouvons le voir à travers ces mots et expressions : « *rouge et sans rayons* », « *la lumière rouge inondant la ville* », « *incandescent* », « *lueurs d'incendies* », « *pourpre sombre du couchant* », « *teinte pourpre du ciel* », « *enflammés* », « *rouge violacé* », « *embrasés* », « *flamboient des dunes* »,

---

<sup>1368</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 205

<sup>1369</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables*, op. cit., p. 12

<sup>1370</sup> Ibid., p. 12

« *allument encore les sommets* ». Le pourpre du coucher semble animer le paysage désertique. Ainsi écrit-elle :

« Les dunes allongées et basses de Sidi Mestour qui dominent la ville vers le sud-est semblaient maintenant autant de coulées de métal incandescent, de foyers embrasés, d'un rouge violacé d'une invraisemblable intensité de couleur. Sur les petits dômes ronds, sur les pans de murs en ruine, sur les tombeaux blancs, sur les couronnes échevelées des grands dattiers, des lueurs d'incendie rampaient, magnifiant la ville grise en un flamboiement d'apothéose. Le dédale marin des dunes géantes de l'autre route déserte qui mène à Touggourt, d'où nous venons, (...) se dessinait irisé, noyé en des reflets d'une teinte de chamois argenté, sur le pourpre sombre du couchant. (...) A El Oued, pas de forêt de dattiers obscurs enserrant la ville. (...) Ville grise perdue dans le désert gris, participant tout entière de ses flamboiements et de ses pâleurs, comme lui et en lui, rose et dorée en matins enchantés, blanche et aveuglante aux midis enflammés, pourpre et violette aux soirs irradiés... Et grise, grise comme le sable dont elle est née, sous les ciels blafards de l'hiver ».<sup>1371</sup>

Le rouge laisse place ensuite au violacé « *foncé jusqu'au violet marin* », quand les « *lueurs violettes se sont éteintes* ».<sup>1372</sup> Isabelle Eberhardt s'anime alors à son tour, dans une griserie sans pareille, car « *de telles ivresses, ressenties une fois, par un hasard unique, ne se retrouveront jamais...* ».<sup>1373</sup> Cet instant lui laisse une impression de jamais vu : « *Jamais, en aucune contrée de la terre, je n'avais vu le soir se parer d'aussi magiques splendeurs* ».<sup>1374</sup>

Néanmoins, comme dans le récit *Nostalgie*, l'image de la mort vient apporter sa touche finale, signature romantique d'Isabelle Eberhardt pour achever en apothéose son tableau. En effet, le rappel de la mort et la tristesse suggérée par le récit apparaissent à travers la présence du cimetière et d'un champ lexical correspondant : « *mort* », « *enterré* », « *tué* », « *disparaître* », « *nuit* », « *tombeaux* », « *cimetière* », « *sombre* », « *perdue* », « *âme* », « *fuyants* », « *pleurer* », « *profond* », « *sanglots* », « *tristesse infinie* », « *foncer* », « *ombre* », « *éteignent* », etc. De plus, évoquer le cimetière « *sans murs et sans limites* », cela laisse entendre que les morts côtoient les vivants, partagent le même espace, la même histoire collective, la même mort, le même « mektoub ». Les musulmans n'ont pas peur de la mort ; au contraire, ils tirent d'elle une force, ayant conscience que nul n'est éternel et que toute âme retournera à Dieu.

<sup>1371</sup> I.EBERHARDT, *Au pays des sables*, op. cit., p. 11

<sup>1372</sup> Ibid., pp. 13-14

<sup>1373</sup> Ibid., p. 14

<sup>1374</sup> Ibid.

Sachant, de surcroît, que mourir, ce n'est pas finir, mais continuer à vivre autrement, comme l'enseigne la doctrine soufie, pourquoi alors installer des séparations d'avec les morts ? En fait, les vrais morts pour les croyants sont ceux qui n'ont pas de foi en Dieu, ou plus précisément, ceux qui ont peur de leur propre mort ; des êtres égarés dont l'ignorance de l'immanence de la foi constitue la « vraie » mort. Ibn Rumi écrit en ce sens : « *Quand l'eau dans l'aiguière va dans l'eau de la rivière, elle disparaît en elle et devient la rivière* ». <sup>1375</sup>

Pour Isabelle Eberhardt, la beauté de l'instant crépusculaire ne peut être achevée sans le chant triomphal du muezzin : « *Oh ! comme ils sonnent étrangement, ces rappels millénaires de l'islam !* », <sup>1376</sup> sans aussi l'attitude biblique de ces nomades, uniformément vêtus de blanc, qui s'en vont prier le Dieu unique dans les zaouïas et les mosquées, constituant un peuple dont « *aucun doute n'effleura jamais les âmes saines et frustrées* ». Il y a encore ces femmes qui sortent de toutes ces ruelles mortes, vêtues de « haillons sombres, bleus et rouges », portant sur leur tête des amphores en terre cuite, et qui adoptent le même geste « *sculptural que devaient avoir [les femmes] des milliers d'années auparavant* ». <sup>1377</sup>

Souvent, le coucher de soleil revêt une teinte religieuse et se voit associé à « l'heure d'el maghreb », l'heure de la prière de ce moment. C'est alors qu'Isabelle Eberhardt se pose des questions existentielles. De quoi sera fait son lendemain ? Que sera sa vie ? Que lui réserve la destinée ? C'est ainsi qu'elle décrit ce moment « extraordinaire » dans ses *Journaliers* :

« Après l'heure extraordinaire, l'heure indéfinissable du maghreb où j'ai senti surgir en moi un monde de sensations nouvelles, un processus, un acheminement vers un but que j'ignore, que je n'ose deviner. Oui, en ces heures les plus troublées de ma vie, mon âme est en mal d'enfantement. Quel sera le lendemain, quand j'aurais cessé d'errer dans les ténèbres ? » <sup>1378</sup>

<sup>1375</sup> MOJGAN MAHDAVI ZADEH, « Mourir avant de mourir, afin de créer sa propre éternité ».

URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2007-v19-n2-fr1990/017501ar.pdf>

<sup>1376</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables*, op.cit., p. 13

<sup>1377</sup> Ibid., p. 12

<sup>1378</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 92

Ce moment d'el mag'hreb est souvent décrit comme un moment de recueillement, propice aux psalmodies et aux litanies religieuses, un moment mystique par excellence où le musulman entre en communion avec Dieu :

« A l'heure d'el mag'hreb, quand le soleil est couché, nous allons prier dans la hamada qui précède les grands cimetières... La prière finie, on reste assis sur les burnous étendus, les mains égrènent les chapelets rouges... Les lèvres psalmodient à mi-voix les litanies du prophète ».<sup>1379</sup>

Par ailleurs, le crépuscule est un moment très bref où le soleil touche l'horizon jusqu'à sa disparition totale, laissant derrière lui un spectacle féeriques de couleurs presque « irréelles » :

« A l'heure élue d'el mag'hreb, quand le soleil va disparaître à l'horizon, les tombes grises revêtent les plus splendides couleurs, et les rayons obliques du jour finissant glissent en trainées roses, sur ce coin d'indifférence auguste et d'oubli définitif ».<sup>1380</sup>

Ce moment revient de manière cyclique dans ses écrits, toujours avec une teinte profondément religieuse. A ce moment privilégié pour les musulmans, les groupes se dispersent pour aller faire leurs ablutions et prier, prière qui s'apparente à une résurrection, les fidèles étant orientés vers une seule et unique direction, « l'Orient », la direction de la Kaaba. Durant ce moment précis, personne ne se distingue de l'autre ; tous se mélangent – même s'ils se regroupent en fonction de leur rite – et se prosternent vers l'Unique d'un seul mouvement. Il n'existe pas de riche et de pauvre à cet instant ; toutes les classes sociales se mêlent et prient ensemble, et ce depuis des siècles, avec les mêmes gestes et les mêmes paroles sacrées. Ce moment d'intense ferveur subjugué Isabelle Eberhardt et renforce sa foi en l'Islam :

« Un silence se fit. C'était l'heure sainte du moghreb. Maintenant séparés en groupes selon leurs rites, mais tournés tous vers la terre d'Orient – vers la terre lointaine d'où, treize siècles auparavant, leur foi triomphante était venue conquérir le monde – les musulmans priaient, se prosternant devant la majesté éternelle d'Allah, répétant à voix basse et très vite les litanies séculaires, répétant les grands gestes pieux... Et en ce même instant, sur toute la terre musulmane, dans tout l'immense Dar el Islam, des millions d'hommes, très dissemblables et très lointains, priaient ainsi, comme depuis des siècles et des siècles, tournés vers la sainte Kaaba, les mains levées vers le ciel, graves et fervents pour la plupart ».<sup>1381</sup>

---

<sup>1379</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., p. 297

<sup>1380</sup> Ibid., p. 33

<sup>1381</sup> Ibid., p. 29



Ce moment mystique est décrit jusqu'à la disparition totale de l'astre rouge, jusqu'à la tombée du voile bleu cobalt, précédant le noir de la nuit. Isabelle Eberhardt note sur le papier les nuances et leur transformation, tel un peintre impressionniste qui tenterait de fixer cet instant sur sa toile. Comme Isabelle Eberhardt qui observe la métamorphose des couleurs au moment du coucher de soleil, un de ses personnages, « Major », a lui aussi pour habitude d'interrompre ses tâches pour sortir et contempler ce spectacle saisissant de la « *féerie chaque jour renaissante, jamais semblable, de l'heure pourpre* »<sup>1382</sup> :

« En face de lui (Jacques), les bâtiments laiteux du bordj se coloraient d'abord de rose, puis peu à peu, ils devenaient tout à fait rouges, d'une teinte de braise, inouïe, aveuglante... Toutes les lignes, droites ou courbes, qui se profilaient sur le pourpre du ciel, semblaient serties d'or... Derrière les coupoles embrasées de la ville, les grandes dunes flambaient... Puis tout palissait graduellement, revenait aux teintes roses, irisées... Une brume pâle, d'une couleur de chamois argenté, glissait sur les saillies des bâtiments, sur le sommet des dunes. Des renforcements profonds, des couloirs étroits entre les dunes, les ombres violettes de la nuit rampaient, remontaient vers les sommets flamboyants, éteignaient l'incendie... Puis, tout sombrait dans une pénombre bleu marine, profonde ».<sup>1383</sup>

C'est ainsi que, de couleur en couleur, le paysage désertique se transforme sans cesse, nécessitant une riche palette pour figer l'instant et le rendre immortel. Pour pouvoir apprécier ce spectacle de lumières fugitives, avec ses tons changeants, jusqu'à son évanouissement dans l'obscurité totale, il faut ralentir le rythme de la lecture afin de mieux saisir l'image captée, « *dont la force peut aller jusqu'à éblouir nos horizons intérieurs* »,<sup>1384</sup> comme l'affirme Rachel Bouvet.

Toutefois, il n'est pas rare que ce moment de prédilection qu'est le coucher de soleil devienne agressif et menaçant, provoquant en elle un sentiment de peur, comme nous pouvons le lire dans ce passage :

« Hâtif, le soir d'automne descendait sur la plaine ocreuse que fermaient les chaînes arides. (...) La nuit tomba, lourde, obscure, sous le ciel violet. Les grandes étoiles claires versaient une lueur vague sur le désert noir, assoupi dans le silence menaçant ».<sup>1385</sup>

---

<sup>1382</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 164

<sup>1383</sup> Ibid., pp. 164-165

<sup>1384</sup> R. BOUVET « *Littérature et géopoétique* ».

URL : <https://rachelbouvet.wordpress.com/aerticles/thematiques/desert/>. Consulté le 21/07/2016

<sup>1385</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., pp. 347-349

Gérard Genette voit en cet instant un silence inquiétant qui fraie une voie au danger :

« Le jour est ainsi désigné comme le terme normal, le versant non spécifié de l'archi-jour, celui qui n'a pas à être spécifié parce qu'il va de soi, parce qu'il est l'essentiel ; la nuit au contraire représente l'accident, l'écart, l'altération ». <sup>1386</sup>

Il n'est pas sans intérêt de noter que, par ailleurs, la description du moment crépusculaire passe par la contemplation, voie conduisant à la reconnaissance de la beauté divine, comme il est dit dans le Coran :

« C'est Lui qui a placé pour vous les étoiles afin que vous vous dirigiez d'après elles dans les ténèbres de la terre et de la mer. Nous explicitons les signes pour que les gens puissent savoir ». <sup>1387</sup>

De fait, par delà le « visible », Isabelle Eberhardt cherche à s'introduire dans quelque chose de transcendantal, dans « *ce monde de Beauté que l'on peut parfois saisir comme une réminiscence du Profond* », <sup>1388</sup> comme le dit Émile Dermenghem. Dans la contemplation, Isabelle Eberhardt ne s'arrête pas à l'émotion que lui confère la splendeur du paysage, ce qui en réduirait la portée ; elle va au-dedans de l'image qui s'offre à elle, ou plus précisément, elle cherche à transcender le visible pour finir dans le divin ; c'est ce que les soufis appellent « el fana », l'anéantissement. Autrement dit, par cet exercice de contemplation, Isabelle Eberhardt ne cherche pas à trouver ce qui est visible, mais bien plutôt à voir au-delà de ce qu'on peut voir, car selon la tradition soufie, ce qui est invisible pour les yeux, peut devenir visible pour le cœur. Et le Coran lui-même affirme que « *ce ne sont pas les yeux qui deviennent aveugles, mais le cœur* ». <sup>1389</sup> Mojgan Mahdavi Zadeh explique cette communion transcendante en ces termes :

« Le mysticisme suppose la possibilité d'une communication intime de l'homme avec la divinité par la contemplation et l'extase ; l'être humain pourrait ainsi s'élever jusqu'à Dieu et le voir en quelque sorte face à face, sans le secours de la raison. Autrement dit, c'est l'art d'écouter la grande symphonie des sphères célestes, du monde et de son propre être intérieur. Le but du mystique n'est que la vision de Dieu, la contemplation de sa majesté et la compréhension des mystères de la création ; c'est entendre l'inouï, voir l'invisible et sentir l'immatériel ; c'est voir

---

<sup>1386</sup> G. GENETTE, (1969), *Figures II*, Coll. « Tel Quel », Ed. du Seuil, p. 104

<sup>1387</sup> LE CORAN, El Azhar, Académie de la recherche islamique, sourate 06, verset 97

<sup>1388</sup> E. DERMENGHEM, (SD) *Vie des saints musulmans*, Ed. Baconnier, Alger, p. 260

<sup>1389</sup> Le Coran, op. cit., sourate 22, verset 46

la richesse incroyable du monde en chaque instant et en chaque lieu, sentir la présence divine partout ».<sup>1390</sup>

Ainsi, la contemplation des paysages devient-elle comme une sorte de voie d'accès à la transcendance, au dépassement du visuel dont le point d'observation se situe par le regard du cœur. Dhu-Nun<sup>1391</sup> dit dans ce sens :

« Contemple par l'œil de la Vérité, quand tu vois une chose extérieure ornée des perfections du Qâthir. Ne laisse pas à l'âme sa part, mais regarde par la Vérité, la puissance du Puissant ».<sup>1392</sup>

## 2.11. Le muezzin ou la « voix triomphale de l'Islam »

Son grand attachement au moment crépusculaire amène Isabelle Eberhardt à lui consacrer un récit, « El Maghreb », en hommage à ce moment béni. Ce texte relate les sensations qu'elle éprouve lors de la prière d'El Maghreb avec les fidèles, un moment de félicité et de paix intérieure en pays d'Islam. Ce moment acquiert son charme par la voie de la piété qui envahit les sphères de Dar el Islam.

Pour décrire ce moment mystique, Isabelle Eberhardt recourt aux expressions relatives à la beauté de l'instant : « Renaissance de l'âme tous les soirs », « vibrations glorieuses », « heure charmante », « se lèvent dans la noblesse », « quotidienne résurrection », « les meilleures de toutes la vie », « sensations du vieil Islam immobile ». Pour Isabelle Eberhardt, l'Islam est un facteur de bonheur, de félicité intérieure. Ce fort attachement à l'Islam est décelable à travers des énoncés à caractère laudatif tels que : « Voici la paix », « le bonheur musulman et qui sait ? Peut être la sagesse » ; « C'est une douce et très consolante renaissance de l'âme tous les soirs » ; « Tout est calme, tout rêve et tout sourit » ; « Être sain de corps, être pur de toute souillure » ; « Délicieux engourdissement ». Il y a parallèlement un champ lexical riche en matière de couleurs du mahgreb, « l'heure élue » : « lueur », « blancheur », « s'irise », « ombre, chaude », « transparent », « noire », « rouge », « diaphane ». Il y a

---

<sup>1390</sup> MOJGAN MAHDAVI ZADEH, « Mourir avant de mourir afin de créer sa propre éternité », URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2007-v19-n2-fr1990/017501ar.pdf>. Consulté le 09/11/2018.

<sup>1391</sup> Dhu-Nun El Misri (796-859), saint soufi égyptien considéré comme le saint patron des médecins en Égypte ; il est le premier à avoir introduit le concept de gnose dans l'Islam.

<sup>1392</sup> E. DERGENHEM, (1993) *Vie des saints musulmans.*, op. cit., p. 26.

aussi la sensation d'apaisement que produit ce moment : « *soulagement* », « *bonheur* », « *apaisement* », « *sensations calmes* », « *consolante* », « *sérénité* », etc.

Beaucoup d'adjectifs utilisés pour qualifier cet instant précis d'El Maghreb sont relatifs à la paix intérieure, suggérée par les expressions suivantes : « *l'heure bénie* », « *moment indéfinissable* », « *heures les plus délicieuses de ma vie* », « *heures bénies* », « *une paix infinie descendait en moi* », « *une sereine résignation* », « *l'exaltation* », « *douces sensations* », « *le silence solennel des mosquées* », « *voix ferventes* », « *le triomphe de la foi* », « *la gloire infinie de l'éternel* », « *charme puissant* », « *ces choses ineffables si distantes des choses banales de l'Europe enfiévrée et morbide* », « *des mots tour à tour enflammés et paisibles* », « *d'une délicatesse et d'une douceur inaccessible au langage humain* », « *douce modulation* », « *sérénité de l'Islam* », « *sérénité absolue* ».

Ce vocabulaire exprime les sensations de bien-être et d'apaisement que lui procure l'appel de l'Islam, intensifié par la foi qui règne dans les cœurs de ces hommes en prière, dirigeant leur ferveur vers l'Unique. Aussi est-il nécessaire de rappeler que « le Maghreb » est un moment profondément mystique où les fidèles répondent à la voix « triomphante » du muezzin, un moment où Isabelle Eberhardt paraît éprouver la plus sublime des sensations. Dans les *Oulémas*, elle note en effet :

« A cette heure, (...) le maghreb, au coucher du soleil, furent les heures les plus délicieuses de ma vie, heures bénies où une paix infinie descendait en moi et une sereine résignation aux arrêts inéluctables de la destinée. (...) Où sont les paroles assez subtiles et assez ténues, assez vaporeuses aussi et imprécises, qui pourraient traduire ces impressions si profondément individuelles et exclusives ? (...) La splendeur triste des litanies de l'Islam, chantées par des voix d'hommes, ferventes et sonores, du haut des minarets et dans le silence solennel des mosquées, (...) proclamant le triomphe de la foi, et l'inéluctable destin, et la gloire infinie de l'Eternel ! Qui dira ces choses indicibles, au charme puissant, (...) ces choses ineffables si distantes des choses banales de l'Europe enfiévrée et morbide... Il faudrait pour cela des mots tour à tour enflammés et paisibles, d'une délicatesse et d'une douceur inaccessible au langage humain »<sup>1393</sup>.

La voix ondulante du muezzin du haut d'un minaret provoque en elle une dilatation de tout son être, une sérénité absolue qui enveloppe son âme et la

---

<sup>1393</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., pp. 63-64

transporte vers ce qu'elle ignore encore mais qu'elle recherche avidement,  
« l'extase mystique ». Par la bouche de Si Mahmoud el Moskoubi, Isabelle  
Eberhardt s'exprime ainsi dans les *Oulémas* :

« Là-haut, (...) Hassène le mueddin chantait de sa voix mélancolique aux douces  
modulations lentes l'éternel cantique du Dieu Unique... Cette voix de rêve  
traduisait d'une manière saisissante toute la grande sérénité de l'Islam. Et soudain,  
comme touché d'une grâce divine, en une absolue sincérité, je sentis une exaltation  
sans nom emporter mon âme vers les régions ignorées de l'extase ».<sup>1394</sup>

L'appel du muezzin exerce sur elle un charme puissant qu'elle n'arrive pas  
à définir par les mots. Pour elle, les sensations seules peuvent mesurer l'intensité  
de l'émotion procurée par cette voix céleste attestant de l'unicité de Dieu.  
Rappelons qu'à Ténès, où Isabelle Eberhardt s'ennuie à mourir, dès qu'elle  
entend la « *voix triomphale de l'islam* », <sup>1395</sup> son âme s'apaise et s'abandonne au  
repos nirvanique :

« C'est le vieux Marocain mueddhen-mufti de la mosquée Sid el Baghdadi qui  
appelle les fideles à la prière. Et d'autres voix lointaines lui répondent pour attester  
l'unité de Dieu, principe de l'Islam. Cette idée s'empara tout d'abord de la grande  
et patiente âme du prophète : elle est l'essence même de sa révélation. Et c'est  
pourquoi on répète si souvent dans le Coran que Dieu est Unique et qu'il n'y a de  
Dieu que lui-même. Mais le grand cri s'espace, s'allonge, s'éteint enfin. Cette vie  
et ce calme interrompu parfois par le chant mystérieux me plongent dans une  
mélancolie douce. Je m'abandonne entièrement au repos de l'âme enfin  
trouvée ».<sup>1396</sup>

De fait, le charme de « Dar El Islam » et l'heure « sainte » d'el Mogreb  
semblent se conjuguer avec l'état d'esprit d'Isabelle Eberhardt, comme si elle  
était happée par des voix célestes, ineffables et envoûtantes, provoquées sans nul  
doute par l'aura islamique caractérisant les lieux. Quand le « disque rouge » <sup>1397</sup>  
se sépare du ciel, il devient « *le lieu de l'unité éternelle* ». <sup>1398</sup> Nous pouvons  
expliquer cette séparation du disque rouge de l'horizon comme une forme  
d'union avec l'invisible absent, dont la contemplation est la seule forme de  
retrouvaille – nous songeons particulièrement à sa mère. D'une manière analogue,  
ce moment de la disparition de « l'astre géant » est, affirme Maurice de

---

<sup>1394</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 64

<sup>1395</sup> Expression récurrente chez Isabelle Eberhardt pour désigner l'appel du muezzin

<sup>1396</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 82

<sup>1397</sup> Expression récurrente chez Isabelle Eberhardt pour désigner le soleil au moment du crépuscule

<sup>1398</sup> M. SCHARER-NUSSBERGER, (1996), *L'errance et la demeure*, Maurice de Guérin, Ed. José Corti, p. 73

Guérin, comme la « *disparition d'un être cher, qui peut provoquer une union plus étroite que sa présence* ». <sup>1399</sup>

L'attachement d'Isabelle Eberhardt à ce moment précis est lié au fait qu'il est chargé de ferveur spirituelle, provoqué par la prière et les invocations mystiques qui s'en suivent. En effet, à ce moment-là, les musulmans se précipitent pour la prière d'el Moghreb, suivie de la récitation du Coran jusqu'à l'heure d'el icha, ladernière prière de la journée. En plus de l'aura islamique, Isabelle Eberhardt est impressionnée par la grande foi qui caractérise les membres de cette communauté « à part », digne d'un autre temps, du temps des prophètes. Tous habillés de blanc, « silencieux et graves », ils s'en vont vers les mosquées et les zaouïas pour répondre à l'appel divin. Ces gens sont bien loin de ceux des grandes villes, décrits comme des « *êtres hideux* », <sup>1400</sup> gangrénés par « *la dégénérescence, (...) d'une race métissée que sont les rodeurs, les marchands ambulants, (...) le peuple crasseux et ignoble des Ouled-el-Blassa* ». <sup>1401</sup> Ce qui accroît son admiration pour ces gens, ce sont leur grande simplicité et leur force intérieure acquise par la pratique du « *vieil Islam* ». Ainsi Isabelle Eberhardt écrit-elle :

« Soudain, de toutes les mosquées nombreuses, une autre voix s'élève, solennelle et lente : Allahou Akbar ! Allahou Akbar ! Dieu est grand ! clame le mueddine aux quatre vents du ciel. Oh ! comme ils sonnent étrangement, ces rappels millénaires de l'Islam. (...) De toutes les dunes, de tous les vallons cachés, qui semblaient déserts, tout un peuple uniformément vêtu de blanc descend, silencieux et grave, vers les zaouïas et les mosquées. Ici, loin des grandes villes du Tell, point de ces êtres hideux, produits bâtards de la dégénérescence et d'une race métissée, que sont les rôdeurs, les marchands ambulants, les portefaix, le peuple crasseux et ignoble des Ouled-el-Blassa. Ici, le Sahara âpre et silencieux, avec sa mélancolie éternelle, ses épouvantes et ses enchantements, a conservé jalousement la race rêveuse et fanatique venue jadis des déserts lointains de sa patrie asiatique. Et ils sont très grands et très beaux ainsi, les nomades aux vêtements et aux attitudes bibliques, qui s'en vont prier le Dieu Unique, et dont aucun doute n'effleura jamais les âmes saines et frustes. Et ils sont bien à leur place là, dans la grandeur vide de leur horizon illimité où règne et vit, splendide, la souveraine lumière... » <sup>1402</sup>

De fait, cette dernière lueur de la journée est un moment précieux pour Isabelle Eberhardt, à tel point que, pendant le ramadhan, au lieu d'aller rompre le

---

<sup>1399</sup> M.SCHARER-NUSSBERGER, (1996), *L'errance et la demeure*, Maurice de Guérin., op.cit., p. 73

<sup>1400</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., p. 13

<sup>1401</sup> Ibid., p. 13

<sup>1402</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 93

jeûne, après toute une journée de privations, elle préfère aller admirer les dernières lueurs que lui offre le spectacle de la nature, attendre que le soleil s'éclipse et que le ciel noircisse totalement. Si, pour certains, l'appel du muezzin à ce moment équivaut à une délivrance, après une journée entière d'abstinence, pour elle, c'est un moment d'extase et de féerie, face aux couleurs incendiaires et fugitives du crépuscule, conjuguées à l'appel du muezzin et à toute la charge mystique de ce mois sacré. L'ivresse de ce moment est telle qu'elle en oublie la faim et la soif, ou plus précisément, la vie tout court, comme si elle était transportée par le spectacle qui s'offre à elle et les voix célestes qu'elle entend. Ainsi, écrit-elle :

« Et moi, mélancoliquement, je prolongeais mon jeûne, fascinée par le spectacle unique d'El Oued, pourpre d'abord, puis rose, puis violacé, puis, enfin, après l'extinction rapide de l'incendie occidental, d'un gris uniforme ».<sup>1403</sup>

On peut se demander pourquoi elle attend tellement avant de rompre le jeûne. Préfère-t-elle le dernier spectacle de la nature à la nourriture dont elle a été privée toute la journée ? En nous référant à ces propos mystiques de Maurice de Guérin, nous pourrions trouver la réponse : « *De cette lumière extérieure qu'elle était, elle est devenue lumière intérieure* ».<sup>1404</sup>

Cette fusion entre Isabelle Eberhardt et ce moment précis devient alors un processus de procuration, une sorte de mariage entre l'objet et les sensations. Autrement dit, « *l'objet extérieur (qui est le soleil couchant) devient par un processus d'assimilation, partie intégrante de l'âme ; (...) une véritable compénétration entre l'objet et l'âme* »,<sup>1405</sup> comme l'affirme Maya Scharer-Nussberger. C'est un processus de résorption intérieure qui se met en place et conduit l'être à la paix recherchée. De cette ouverture vers l'extérieur, Isabelle Eberhardt éprouve un double épanchement : celui de l'admiration du spectacle extérieur (« *Je ressentais (...) la splendeur des choses* »<sup>1406</sup>) et celui du retour sur soi provoquant un sentiment de mélancolie, mêlé à des réflexions positives gorgées d'espérance : « *Ce soir, j'ai conscience que je suis encore jeune, que la*

---

<sup>1403</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 85

<sup>1404</sup> M. SCHARER-NUSSBERGER, *L'errance et la demeure*, Maurice de Guérin., op. cit., p. 58

<sup>1405</sup> Ibid., p. 58

<sup>1406</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 138

*vie n'est point noire et décolorée et que l'espérance ne m'abandonne point ».*<sup>1407</sup> Quelques fois, cette « heure élue » suscite chez elle des interrogations sur le cours de son existence et elle ressent alors un appel vers quelque chose qu'elle ignore encore : « *Après l'heure extraordinaire, l'heure indéfinissable du maghreb où j'ai senti surgir en moi tout un monde de sensations nouvelles, un processus, un acheminement vers un but que j'ignore, que je n'ose deviner ».*<sup>1408</sup>

En définitive, nous pouvons dire que toutes ces voix solennelles et célestes clamant aux quatre coins « Allahou Akbar ! Allahou Akbar ! »<sup>1409</sup>, constituent un véritable enchantement, au sens d'Eberhardt, qui s'ajoute au spectacle féérique du désert. Restées intactes et inchangées depuis les temps anciens, elles demeurent pour elle comme des « *rappels millénaires de l'Islam* ». <sup>1410</sup> Nous pouvons évoquer un autre élément qui s'ajoute au mystère de ce vestige encore vivant, c'est la blancheur immaculée de la tenue des fidèles, qui traduit la pureté de l'Islam tant admirée. Ainsi, « *tout un peuple uniformément vêtu de blanc* », <sup>1411</sup>aux « *attitudes bibliques* », <sup>1412</sup> qui répond aussitôt à l'appel de la prière d'el Moghreb, ne peut être qu'un peuple à part pour elle. Ces gens du désert communient dans la même ferveur de l'Islam « triomphant » et partagent unanimement le même amour pour Dieu, l'Unique et le Sacré, dont « *aucun doute n'effleura jamais les âmes saines et frustes* ». <sup>1413</sup>

## 2.12. Le « ney » ou la flûte de jadis

Lire Eberhardt, c'est lire aussi l'Islam dans toute sa profondeur mystique. Dans cette entreprise d'écriture mystique, Isabelle Eberhardt met en place des signes révélateurs de ses penchants soufis. Prenons, à titre d'exemple, le récit *Heures de Tunis*, où elle reprend un thème cher aux soufis, celui du « ney », ou flûte de roseau. En effet, dans ce récit, elle relate un épisode qui semble la

<sup>1407</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit. p. 116

<sup>1408</sup> Ibid., p. 92

<sup>1409</sup> Dieu est grand

<sup>1410</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., p. 13

<sup>1411</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 93

<sup>1412</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., p. 13

<sup>1413</sup> Ibid., p. 13



fasciner ; c'est l'histoire d'un jeune maure mystérieux qui vient chaque soir chanter des cantilènes tristes dans la cour intérieure. Il demeure pour elle un mystère, un abîme dont elle veut percer le secret : « *Tout le charme de ce souvenir réside-t-il pour moi en ce côté de mystère ?* »<sup>1414</sup> . De fait, elle trouve que tout est mystérieux chez ce jeune homme : son allure lui donne « des airs d'apparition » ou de « fantôme », son visage est empreint d'une « tristesse profonde ». Drapé d'un léger burnous, il s'assoit toujours à la même place, « *le regard perdu dans l'infini bleu de la nuit* »,<sup>1415</sup> et chante une complainte « suave », sur un air trainant, triste et doux, venu des âges lointains ; « *sa voix montait dans le silence, comme une plainte ou une incantation* ».<sup>1416</sup> Son chant modulé délivre une tristesse incurable qui épouse parfaitement l'âme sensible d'Isabelle Eberhardt ; elle y trouve un charme mélancolique d'autrefois, qu'elle considère comme le plus doux et le plus triste de tous. Voici ce qu'elle écrit :

« Le chagrin vivace étreint mon cœur, comme la nuit étreint les choses et les efface. La douleur étreint mon cœur et le remplit d'angoisse, comme le tombeau étreint les corps et les anéantit. A ma tristesse, il n'est de remède, sauf la mort sans retour... Mais si, plus tard, mon âme se réveille pour une autre vie, fût-ce celle d'Éden, ma tristesse renaitra en elle ».<sup>1417</sup>

En plus du charme mélancolique de la cantilène, il y a la mélodie de la flûte en roseau qui accompagne le chant et lui confère un air plus triste et plus mélancolique. En effet, cette flûte d'autrefois, qui a survécu aux siècles qu'elle a traversés grâce aux bédouins – bergers et chameliers –, envoûte l'âme mélancolique d'Isabelle Eberhardt et la transporte au temps jadis car, dit-elle, « *jamais aucun autre ne m'avait livré aussi pleinement le charme secret et indéfinissable de cette musique arabe de jadis* ».<sup>1418</sup> Le jeune Maure, avec son apparence de spectre, suscite la curiosité d'Isabelle Eberhardt qui va voir Khadoudja, une ancienne esclave de la cité, qui a vécu quarante ans « *dans les plus illustres familles de Tunis et [qui] a bercé sur ses genoux plusieurs générations de jeunes hommes* ».<sup>1419</sup> Cette dernière, devenue tremblante en la

<sup>1414</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 30

<sup>1415</sup> Ibid., p. 30

<sup>1416</sup> Ibid.

<sup>1417</sup> Ibid., p. 31

<sup>1418</sup> Ibid.

<sup>1419</sup> Ibid.

voyant, confirme les appréhensions d'Isabelle Eberhardt : « *Dieu sait, d'ailleurs, si c'est bien un vivant ; peut-être n'est il que l'ombre d'un des habitants de jadis, et cette musique, un rêve, un sortilège ?* » <sup>1420</sup>

Instrument sacré, la flûte invite, appelle, transporte, par sa modulation mélancolique, les âmes mystiques vers un voyage vers Lui,<sup>1421</sup> comme l'affirme Salah Stétié : « *La flûte est de nature sacrée, affirment les victimes bienheureuses de l'intériorité ravagée, hommes et femmes, pour qui tout du monde n'est que signe et symbole* ». <sup>1422</sup> De fait, dans ce récit, comme nous l'avons précédemment souligné, Isabelle Eberhardt reprend un thème typiquement soufi, la « flûte de roseau », ou « ney », instrument associé aux concerts spirituels de Djallal Eddine Rumi. Dans *Mathnavi*, une de ses œuvres, il s'assimile à une flûte de roseau qui se vide entièrement de son moi pour être le lieu de la manifestation du souffle divin. Ainsi, dans son anéantissement, la partie divine de son être intervient-elle en apportant son souffle à la flûte de roseau. Écoutons-le :

« Écoutez la flûte de roseau se plaindre des douleurs de la séparation : 'Toujours, depuis qu'ils m'ont arrachée de mon lit de roseau, mes notes plaintives ont ému les hommes et les femmes jusqu'aux larmes. J'ai brisé mon cœur, en m'efforçant de donner libre cours à mes soupirs et d'exprimer l'angoissante nostalgie de mon foyer. Celui qui vit loin de son foyer aspire continuellement au jour où il y reviendra. Mon gémissement est entendu dans toutes les foules, par ceux qui se réjouissent et par ceux qui pleurent. Chacun m'a comprise selon ses propres sentiments mais nul n'a cherché à connaître mes secrets. Mon secret pourtant n'est pas loin de ma plainte, mais l'oreille et l'œil ne savent le percevoir. Le corps n'est pas voilé à l'âme, ni l'âme au corps, cependant nul ne peut voir l'âme. Le son de la flûte est du feu et non du vent : qui s'anéantisse celui à qui manque cette flamme. C'est le feu de l'Amour qui est dans le roseau, c'est l'Ardeur de l'amour qui fait bouillonner le vin ; la flûte est la confidence de celui qui est séparé de son ami : ses accents déchirent nos voiles. Qui vit jamais un poison et un antidote à cette flûte ? Qui vit jamais un consolateur et un amoureux comme la flûte ? La flûte parle de la voie ensanglantée de l'amour, elle rappelle l'histoire de la passion de Majnun. A celui-là seul qui a renoncé au sens est confié ce sens : la langue n'a d'autre client que la langue ». <sup>1423</sup>

Qu'elle soit symbolique ou réelle, la flûte est l'instrument musical par excellence des soufis, celle qui a fait dire au saint soufi Hallâj, en entendant monter sa musique derrière un mur : « *C'est Satan qui pleure la beauté de ce*

<sup>1420</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit, p. 31

<sup>1421</sup> Vers Lui, c'est-à-dire vers Dieu.

<sup>1422</sup> S. STÉTIÉ, (2017), *Rabia de feu et de larmes*, Ed. Hibr, p. 29

<sup>1423</sup> MAWLANA RUMI « *Écoute la flute se plaindre* ».

URL : <https://arbrealettres.wordpress.com/2017/07/26/ecoute-la-flute-de-roseau-se-plaindre-mawlana-rumi/> consulté le 20/03/2018

*Monde* ». <sup>1424</sup> Rappelons que c'est aussi par la flûte que certains cercles confrériques atteignent au plus haut degré de ravissement, « l'extase mystique ». Nous pouvons citer cette grande figure du soufisme, Rabia el Adawiya , qui n'a pu résister au charme de cet instrument. Dans les modulations de cet instrument, se confondent « *l'épanchement de l'âme et le trop plein du souffle qui la fait vivre* ». <sup>1425</sup> De toute évidence, le souffle est une allusion à l'amour de Dieu, un amour qui ne peut s'éteindre car il est allumé en permanence dans son cœur.

La cantilène, conjuguée aux « pleurs de la flûte », réveille Chez Isabelle Eberhardt des souvenirs meurtris, souvenirs d'amours, de séparations et de deuils. De fait, la « flûte pleureuse » et les paroles mélancoliques du jeune maure, elle les retrouvera plus tard dans le grand désert algérien où elle assiste, dans l'un des compartiments du train et par un pur hasard, au chant d'un « meddah » à la voix plaintive, semblable à celle du rapsode tunisien, qui, dans une mélodie triste accentuée par le vocatif « Ô », rend hommage au sultan des saints, « Abdelkader El Jilani », figure éminente de la confrérie « El Qadriya », à laquelle Isabelle Eberhardt est affiliée :

« Tout doucement, en sourdine, les djouak<sup>1426</sup> et les gasba<sup>1427</sup> commencent à distiller une tristesse lente, douce, infinie ; (...) les roseaux magiques se taisent et le meddah commence, sur un air étrange, une mélodie sur le sultan des saints, Sidi Abdelkader El Jilani de Baghdad :  
 « Guéris-moi, ô Djilani, flambeau des ténèbres !  
 Guéris-moi, ô la meilleure des créatures !  
 Mon cœur est en proie à la crainte  
 Mais je fais de toi mon rempart ». <sup>1428</sup>

La voix du rapsode semble triste et désespérée ; il termine son chant par un cri de détresse mais semble se consoler avec la plainte de la ghaita (instrument à vent en forme de cornet), qui souligne le rythme des paroles :

« Sa voix rapide sur les premiers mots de chaque vers, termine en trainant, comme sur une plainte. Enfin, il s'arrête sur un long cri triste, repris aussitôt par la ghaita criarde, qui sanglote et qui fait rage, éperdue, comme en désespoir ». <sup>1429</sup>

---

<sup>1424</sup> S. STÉTIÉ, *Rabia de feu et de larmes.*, op. cit., p. 29

<sup>1425</sup> Ibid, p. 29

<sup>1426</sup> Pipeau

<sup>1427</sup> Fluûte de roseau

<sup>1428</sup> I. EBERHARDT, *Amours nomades*., op. cit., p. 102

<sup>1429</sup> Ibid., p. 102

Toute cette tristesse exprimée par les mélopées semble parler à l'âme « plaintive » d'Isabelle Eberhardt et évoque en elle un chagrin, partagé par les autres, un chagrin collectif qui rend l'âme terrestre triste et mélancolique. Cette flûte enchanteresse l'accompagnera tout au long de sa vie de vagabonde, telle une amie consolatrice et évocatrice de l'ordre divin. Après avoir quitté Tunis, Isabelle Eberhardt fera sa première halte à El Oued. Se cachant derrière le « il », qualifié de « chercheur de voluptés nostalgiques », elle est immédiatement envoûtée par le spectacle mélancolique qui s'offre à elle, un paysage d'une splendeur incomparable et enivrante qui la marquera à jamais :

« Mais jamais plus, l'âme du pays du sable ne s'est révélée à moi aussi profondément, aussi mystérieusement comme ce premier soir déjà lointain dans le recul des jours. De telles heures, de telles ivresses ressenties une fois, par un hasard unique, ne se retrouveront jamais ».<sup>1430</sup>

Cette « cité de rêve » lui apparaît pour la première fois, telle une cité enchantée des siècles primitifs de l'Islam :

« Devant ses yeux émerveillés, il vit passer alors un spectacle unique, inoubliable, une vision du vieil Orient fabuleux. (...) Aucunes paroles ne lui eussent suffi pour exprimer la splendeur enivrante parce qu'éphémère et d'une infinie mélancolie en son essence ».<sup>1431</sup>

Son émerveillement s'accroît quand elle retrouve la « flûte pleureuse », venue s'unir à ce moment féerique d'el moghreb, un moment unique et d'une rare splendeur. Le son de la flûte lui devient désormais familier ; il donne au lieu toute sa volupté mélancolique. Ainsi verra-t-elle dans cet instrument la seule consolation de l'âme arabe, l'unique musique qui anime la paisible « cité aux milles coupes » et invite les âmes au voyage vers Lui. De fait, à peine arrivée, elle est aussitôt invitée à un voyage mystique à travers la tonalité exquise de cet instrument. Et en ce même instant, une autre voix mystique s'y joint, celle du muezzin, pour lui rappeler l'Unique, donnant ainsi au spectacle sa beauté la plus achevée. Ainsi écrit-elle :

« Très loin, une petite flûte en roseau commença de pleurer une tristesse infinie et cette plainte ténue, modulée, trainante à la fois et entrecoupée comme un sanglot, était le seul son qui animait un peu cette cité de rêve. Mais voilà que le soleil a disparu et, presque aussitôt, lentement, le flamboiement des dunes et des coupes

---

<sup>1430</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables*, op. cit., p. 14

<sup>1431</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome II, op. cit., pp.202-203

commence à se foncer jusqu'au violet marin, et ces ombres profondes qui semblent sortir de la terre assombrie, remontent, rampent, éteignent progressivement les lueurs qui allument encore les sommets. La petite flûte enchantée s'est tue. Soudain, de toutes les mosquées nombreuses, une autre voix s'élève, solennelle et lente : Allahou Akbar ! Allahou Akbar ! »<sup>1432</sup>

Après l'accomplissement de la prière, Isabelle Eberhardt, se cachant toujours derrière « le chercheur de volupté », remarque le retour fidèle et inéluctable de la flûte, comme pour imprimer à jamais sa trace millénaire dans cette « cité de rêve ». Ainsi, dit-elle :

« Sur la muraille en terre battue d'une maison soufi, compliquée et chaotique, encombrée de petites terrasses, de petites voûtes, un jeune homme était venu s'asseoir et s'était mis à jouer d'une petite flûte en roseaux aux trous enchantés ».  
<sup>1433</sup>

La présence de la flûte « pleureuse » ajoute ainsi à l'atmosphère religieuse d'el moghreb son cachet mystique et toute sa beauté parvenue d'un autre âge.

---

<sup>1432</sup> I. EBERHARDT, *Au pays des sables.*, op. cit., pp. 12-13

<sup>1433</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 104

« Oui, personne n'a su comprendre que dans cette poitrine, que seule la sensualité semble animer, bat un cœur généreux, jadis débordant d'amour et de tendresse, maintenant empli encore d'une infinie pitié pour tout ce qui souffre injustement, pour tout ce qui est faible et opprimé... »

Isabelle Eberhardt, *Journaliers*, 2002.

## CHAPITRE III

### Du soufisme vers l'universalisme

#### 3.1. L'expression prophétique dans « *Visions sur el moghreb* »

Les premiers écrits d'Isabelle Eberhardt sont prémonitoires quant à la suite des événements de sa vie. Parmi ces écrits, il y a *Visions sur le Moghreb*, nouvelle écrite à Genève avant même qu'elle ne connaisse le monde oriental et l'Algérie. En effet, ce récit a été rédigé deux ans avant qu'Isabelle Eberhardt n'accomplisse son premier voyage en Algérie. *Visions sur le Moghreb* nous déconcerte du fait que cette nouvelle raconte l'univers algérien avec un fourmillement de détails alors qu'elle n'avait pas encore mis le pied dans ce pays, d'où le mot « *Visions* », un titre très évocateur. Elle y trace un destin, sans se rendre compte qu'en fait, c'est la vie qu'elle mènera en Algérie jusqu'à son martyre.

Ce récit révèle d'une part son grand attachement à « Dar el Islam » et, d'autre part, son talent d'écrivaine car c'est son deuxième texte publié dans l'une des revues les plus prisées de l'époque, la *Nouvelle revue moderne, politique, littéraire, artistique, illustrée*, qui paraissait le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Elle donnait là la preuve de sa maturité littéraire, à une époque où très peu de femmes étaient publiées, surtout dans une revue aussi exigeante quant à la qualité, et qui n'ouvrait ses pages qu'à de grands écrivains et poètes tels que Zola, Hugo, Daudet, Verlaine, Loti, etc. Isabelle Eberhardt dédie son texte à son inspirateur, Pierre Loti, avec ces mots : « *A Pierre Loti, l'auteur exquis du Roman d'un spahi*

et d'Aziyadé, très humblement. Un frère, un inconnu ».<sup>1434</sup> Rappelons que la dédicace, comme la définit Gérard Genette, est un « *hommage d'une œuvre à une personne, à un groupe réel ou idéal, ou à quelque entité d'un ordre* ».<sup>1435</sup> Ainsi, dédicacer son travail à quelqu'un signifie-t-il qu'il est « *parvenu au faîte de sa gloire* », <sup>1436</sup> c'est ce qu'affirme Gérard Genette. Isabelle Eberhardt nous donne, grâce au nom du dédicataire, une idée du contenu de son texte, qui devrait renvoyer l'image de ce dernier au lecteur car, comme le dit Gérard Genette, le choix d'un dédicataire indique normalement « *une relation pertinente à l'œuvre* ».<sup>1437</sup> Par ailleurs, l'emploi du mot « exquis » traduit son admiration pour les œuvres mentionnées, surtout pour *Azyadé*, dont Isabelle Eberhardt reprend une citation avec la dédicace :

« Au milieu du groupe, un jeune homme montrait le ciel, un jeune homme qui avait une adorable tête mystique... Il montrait en haut un point invisible, il regardait avec extase dans la profondeur du ciel bleu, et disait :  
-Voilà Dieu ! Regardez tous ! Je vois Allah ! Je vois l'Eternel ».<sup>1438</sup>

En plus de cette citation de Loti, il y a la présence du mot « Istamboul » dans le récit d'Isabelle Eberhardt qui vient renforcer cet « attrait de l'Orient », « *le lointain pays natal, vers Istamboul* », <sup>1439</sup> attrait exercé sur les écrivains depuis plusieurs siècles déjà, comme l'a noté Louis Roux.<sup>1440</sup>

Le récit nous introduit dans un univers où la vie semble absente jusqu'au moment de l'appel à la prière d'el Moghreb.<sup>1441</sup> Alors elle reprend son rythme et s'anime car, « *accablée par la chaleur, [elle va] se réveiller* ».<sup>1442</sup> Il y a ensuite une scène de prière, une séquence où Isabelle Eberhardt use d'un vocabulaire propre à la foi islamique, associée au charme millénaire de l'Orient : « *l'heure sainte d'el Moghreb* », « *tournés tous vers la terre d'Orient* », « *leur foi triomphante était venue conquérir le monde* », « *la majesté éternelle d'Allah* »,

<sup>1434</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 28

<sup>1435</sup> G. GENETTE, *Seuils*., op. cit., p. 120

<sup>1436</sup> Ibid., p. 123

<sup>1437</sup> Ibid., p. 126

<sup>1438</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 28

<sup>1439</sup> Ibid., p. 30

<sup>1440</sup> L. ROUX, (2010), « *L'attrait de l'Orient* », *Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIème et XVIIIème siècles*, pp. 13-20.

<sup>1441</sup> Isabelle Eberhardt utilise souvent ce mot au lieu de la transcription habituelle ; « maghreb » désigne tout à la fois l'ouest, le Maroc et la prière du coucher du soleil

<sup>1442</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 28

« *grands gestes pieux* », « *tournés vers la sainte Kaaba* », « *les mains levées vers le ciel* », « *graves et fervents* ».

Le charme qu'exerce cet Orient sur l'âme d'Isabelle Eberhardt est perceptible tout au long du récit, à travers les expressions utilisées : « *le charme pénétrant de toutes ces choses de l'Islam* », « *la sublime féerie d'Alger*, « *inondée de lumière sous les étoiles perdues*, « *l'ineffable beauté de cette nuit du Dar el Islam* », « *citée d'amour* », « *la voix séculaire de l'islam* », « *beauté presque irréelle* », « *odyssée glorieuse* ». L'envoûtement de Dar el Islam est total : « *La voix psalmodiait, très haute et très claire, les éternelles paroles immuables, la gloire de Dieu Unique, la victoire prochaine des croyants et la destruction de l'infidèle* ».<sup>1443</sup> Cependant, ce charme sera de courte durée du fait qu'il sera détruit par les « *khamzin* » vers la fin du récit : « *une brume sanglante trainait à l'horizon* », « *atmosphère accablante* », « *cris furieux* », « *fusillade* », « *crépitements* », « *aspect lugubre* », « *soir de carnage* », « *lueurs sanglantes* », « *Dar el Islam était bien désolé* », « *décombres noirâtres* », « *cadavres en burnous* », « *maculés de sang* », « *gisaient* », « *ils étaient morts* », « *la petite mosquée brûlait* », « *flammes* », « *fumée âcre* », « *tourbillon d'étincelles* », « *le minaret s'effondra* ». Cette vision cauchemardesque est annonciatrice des exactions coloniales qu'elle verra plus tard à Dar el Islam.

La ville d'Alger, qu'Isabelle Eberhardt connaîtra plus tard, semble analogue à la description qu'elle en fait dans ce récit. Certains détails authentiques semblent déconcertants de la part de quelqu'un qui ne connaissait pas encore la ville. Son regard panoramique descend du « *djebel Ouaransénis* » et se pose sur la basse Casbah. Il passe ensuite sur les hauteurs d'Hussein Dey et de Mustapha. Puis il se projette sur le port orné de guirlandes lumineuses pour finir dans le désert brûlant et accablant. Cette toponymie indique clairement l'itinéraire qu'elle empruntera durant son errance, mis en évidence avec la présence du mot « *Ouergla* » vers la fin du récit. Elle semble connaître toutes les ruelles d'Alger et les mystères qu'elles cachent : « *une vie cachée, une vie obscure* »,<sup>1444</sup> qui se

---

<sup>1443</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 37

<sup>1444</sup> Ibid., p. 33



réveille « *dès le coucher du soleil* », <sup>1445</sup> comme ce café maure qui se transforme en lieu de débauche le soir. Ces images créées par son imagination reviendront plus tard dans un autre récit, *Joies noires*, lorsqu'elles auront été vérifiées par elle-même. Il n'en demeure pas moins que de tels passages sont troublants, tant les faits rapportés paraissent vraisemblables, conférant au récit l'aspect d'une vision prophétique :

« Sur l'estrade rouge, sous les œufs d'autruches suspendus au plafond, des Oulad-Nayl et des filles de Béni Amour chantaient aux susurrements doux des mandolines et des derboucas. Elles étaient vêtues de soies de couleurs chatoyantes avec des boudjous dans les cheveux et des colliers de fleurs naturelles autour du cou. Elles chantaient, se balançaient lentement de côté et d'autre, en un déhanchement rythmique, assises en demi-cercle sur des coussins brodés. (...) Ces beaux corps de femmes, drapés dans des étoffes soyeuses, allumaient les convoitises brutales de tous ces hommes jetés là, dans cette grande cité d'Amour, par les hasards de leur vie errante. Ceux qui avaient un peu d'argent savaient que ces femmes seraient à eux, et cette idée enflammait leurs yeux, palissant leurs visages et alanguissant leur sens. C'était l'atmosphère chaude, une vague de bruissements de respirations humaines, l'haleine puissante de ce monstre sans tête, de cette foule d'hommes en proie à la plus instinctive des passions. Presque tous, ils ressentaient en eux la brûlure délirante des désirs violents de la chair ; (...) les voix aiguës des chanteuses et la plainte langoureuse des instruments se mêlaient aux bruits très assourdissants du dehors ». <sup>1446</sup>

En plus de la connaissance des lieux, Isabelle Eberhardt semble avoir une parfaite connaissance des races peuplant Alger, avec les caractéristiques propres à chacune d'entre elles. Ainsi écrit-elle :

« Des maures très blancs et très efféminés, des berbères avec des têtes singulières, archaïques, de vrais Arabes aux traits fins et réguliers, aux yeux énergiques, des nègres grotesques ou alors très beaux, d'une étrange beauté noire, des Arméniens, des Persans cauteleux, des matelots grecs dégingandés et insolents... Des Maltais, des Baléares, des Espagnols, des Italiens, (..) des Juifs – une Babel confuse et bruyante ». <sup>1447</sup>

Cette connaissance des races s'ajoute à la maîtrise de la langue locale, à travers l'emploi de mots du parler arabe : « *djebel* », « *burnous* », « *gandoura* », « *haboudj* », « *mourabet* », « *fondouk* », « *haik thaleb* », « *derboucca* », « *boudjous* », « *fakir* », « *fi amane Allah* », « *gourbis* », « *khamsin* », « *douar* », « *kouba* », « *Bled el-Atèche* », <sup>1448</sup> « *moueddin* », « *Allah Akbar* », <sup>1449</sup> etc.

<sup>1445</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 33

<sup>1446</sup> Ibid., p. 33

<sup>1447</sup> Ibid., p. 32

<sup>1448</sup> Pays de la soif

<sup>1449</sup> « Dieu est grand », takbir ou magnification de Dieu

Le texte est riche en figures de style avec la métaphore comme dominante, une figure qui sied à la féerie et au caractère mélancolique de « Dar el Islam » : « *langueur brûlante* », « *mélodie triste et sauvage* », « *flamme mystique* », etc.

Les trois hommes qui entourent la narratrice illustrent parfaitement le chemin spirituel qu'Isabelle Eberhardt va emprunter au cours de sa courte vie, passant de la non croyance à la foi, puis de la foi à la spiritualité du taleb. En effet, Isabelle Eberhardt apparaît dans le récit sous les traits de différents personnages : tantôt à travers l'Aimé, aux « *rêves mélancoliques* », <sup>1450</sup> « *chercheur de volupté* », <sup>1451</sup> tantôt à travers Halim, avec son apparence d'androgynie et son dévouement inégalé pour l'Islam, « *un homme en burnous de laine grise. De taille moyenne, il semblait d'une gracilité presque féminine sous l'enveloppement de ses vêtements grossiers d'homme du peuple* », <sup>1452</sup> et parfois à travers Mahmoud, avec sa nostalgie pour l'Orient, qu'Isabelle Eberhardt ne connaît pourtant pas encore. Rassemblés, ces trois personnages dessinent parfaitement le portrait de la narratrice. Ils représentent trois « égo » d'Isabelle Eberhardt, chacun d'eux étant nourri de ses propres angoisses : un égo dévergondé et charnel, un égo incroyant et un égo pieux et voué à la spiritualité. Ces trois entités, à travers leurs désirs respectifs, sont révélatrices des contradictions qui existent en elle, résultant du combat que se livrent dans son cœur « *la bacchante avec la nonne* », <sup>1453</sup> son côté de femme dévergondée et celui de femme pieuse. Ce qui semble encore surprenant dans ce récit, c'est qu'Isabelle Eberhardt use d'un langage soufi, et ce avant même d'avoir connu le courant mystique du soufisme. Telle une illuminée, elle prononce des paroles à la gloire de Dieu à travers les propos de l'Aimé et de Halim, qui sont en fait des alter ego, des doubles d'elle-même :

- Tu vois Halim, à chacun sa joie... Tu me fais le reproche d'être incrédule, de ne chercher que la volupté seule... mais toi-même, que fais-tu donc ? Ta volupté, ton idéal, c'est le martyre glorieux pour la noble cause que tu sers et à laquelle, par dilettantisme, nous nous dévouons, Mahmoud et moi... Et tu jouis ! Crois-moi,

---

<sup>1450</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 30

<sup>1451</sup> Ibid., p. 32

<sup>1452</sup> Ibid., p. 31

<sup>1453</sup> R. RANDAU, Isabelle Eberhardt. *Notes et souvenirs*., op. cit., p. 220

l'ascète lui-même ne cherche pas autre chose que la jouissance ! La volupté est seule souveraine, Halim !

Avec une conviction d'illuminé, le jeune taleb répondit, faisant un grand geste de résignation fière :

- C'est Celui lui qui a créé tout ce qui est ; Celui qui est le maître absolu de tout ce qui était, est, et sera. C'est Celui qui est souverain du jour du jugement ; c'est Lui qui m'inspire... Moi, la créature aveugle et chancelante, j'obéis, je ne cherche pas la volupté... Je n'ai renoncé à rien et je ne désire rien pour moi. Dieu seul est grand, et hors de son empire, rien n'est éternel. Ou la yadoumou ila malkouhou ». <sup>1454/1455</sup>

Dans ce passage, Isabelle Eberhardt exprime indirectement son tiraillement entre la foi et le plaisir, deux constantes très présentes dans ses écrits et qui apparaissent ici à travers l'ambiguïté des mots « jouissance » et « volupté », qui peuvent s'appliquer aussi bien aux choses matérielles qu'aux choses spirituelles.

Notons que les noms qu'elle choisit pour désigner ces trois personnages sont à forte résonnance musulmane et traduisent donc sa propension vers l'Islam ; en effet, le premier fait partie des quatre-vingt-dix neuf « beaux attributs » de Dieu, c'est Halim, qui signifie « généreux » ; le deuxième, Mahmoud, qui signifie « le loué », est un diminutif de Mohammed, le nom du prophète ; le troisième, l'Aimé, c'est le nom attribué à Dieu par les soufis, quelques fois remplacé par l' « Adoré ». <sup>1456</sup> Tous ces noms sont donc à forte connotation religieuse et sont partagées par l'ensemble de la communauté musulmane. Selon Roland Barthes, le nom est comme « *un instrument d'échange : il permet de substituer une unité nominale à une collection de traits en posant un rapport d'équivalence entre le signe et la somme* ». <sup>1457</sup>

De fait, l'idée d'attribuer un nom à charge mystique aux personnages est une forme d'immersion dans l'amour divin. Ainsi, affirme Alain Rabatel, « *le nom, dépasse (sans l'abolir) sa valeur dénominative, en acquérant une valeur exemplaire* ». <sup>1458</sup> Rappelons que, dans le Coran, lorsque Dieu a voulu charger Adam d'être son représentant sur terre, il lui a appris les noms de toutes les créatures : « *Et il apprit à Adam tous les noms, puis il les présenta aux anges et*

---

<sup>1454</sup> Rien ne dure que son royaume

<sup>1455</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 32

<sup>1456</sup> Nom très usité par les soufis pour désigner Dieu, étant donné qu'il est, à leurs yeux, le Seul et l'Unique qui mérite d'être Aimé et Adoré.

<sup>1457</sup> R. BARTHES, (1976), *S/Z*, Paris, Seuil, p. 101

<sup>1458</sup> A. RABATEL, (2011), *Figures d'à-peu-près et Nom propre*. Le Français Moderne, p. 22

dit : *informez-Moi des noms de ceux-là, si vous êtes véridiques !* »<sup>1459</sup> Citer les noms de Dieu est une forme d'invocation ; le Coran dit en ce sens : « *C'est à Dieu qu'appartiennent les plus beaux noms. Invoquez-Le par ces noms* ». <sup>1460</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt participe-t-elle à un travail mystique par l'écriture, qu'on peut considérer comme un autre exercice de piété, pour montrer tout son attachement à Dieu et à « Dar el Islam ».

Les noms ont une influence sur l'âme qui les prononce, tout comme la couleur. S'ils sont laudatifs, l'âme se sentira apaisée et sereine ; inversement, s'ils sont négatifs, l'âme sera angoissée. C'est ce qu'explique le cheikh Ahmed El Alaoui<sup>1461</sup> :

« Chaque nom possède une influence qui s'attache à l'âme de celui qui le prononce. (...) Si, par exemple, un homme répète plusieurs fois le mot « mort », il ressentira en son âme une impression due à la mention de ce nom, surtout s'il persiste en celle-ci, et il n'est pas douteux que cette impression sera différente de celle que l'on éprouve en prononçant les mots « richesse », « gloire », ou « pouvoir ». (...) Tout homme normalement sensible sera conscient de l'influence que peut avoir sur son âme le nom qu'il prononce. Or, si nous admettons cela, nous sommes obligés de croire que le nom de Dieu a aussi une influence sur l'âme, comme les autres noms, chacun laissant l'empreinte particulière qui lui correspond ». <sup>1462</sup>

Ainsi, le nom peut être chargé d'une connotation mystique, psychanalytique ou psychologique. En effet, si nous nous arrêtons sur le nom de l'Aimé, l'un des personnages d'Eberhardt, nous verrons que celui-ci est le reflet de son côté de femme débauchée ; c'est celui pour qui son cœur chavire la première fois, « le Levantin aux yeux bruns », Archavir,<sup>1463</sup> le premier qui lui parla du charme de Dar el Islam sans être croyant. De fait, cette fascination pour Dar el Islam est apparente du début jusqu'à la fin du récit et ce, rappelons-le, uniquement à travers son imagination. Ainsi écrit-elle :

<sup>1459</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 02, verset 31

<sup>1460</sup> Ibid, sourate 07, verset 180.

<sup>1461</sup> Ahmed Ibn Mustapha Al-Alaoui (1874-1934), est un maître soufi originaire de Mostaganem, à l'ouest de l'Algérie. Il est le fondateur de l'un des plus importants mouvements soufis du XXème siècle, la tariqa Al Alaouia, dérivée de la confrérie de la Chadhiliya.

<sup>1462</sup> H. MOUNIR, « *Nom propre maghrébin* », URL : [https://www.crasc.dz/ouvrages/pdfs/2013\\_nom-propre-maghrbin-fr-hammouda-mounir.pdf](https://www.crasc.dz/ouvrages/pdfs/2013_nom-propre-maghrbin-fr-hammouda-mounir.pdf), consulté le 20/03/2018

<sup>1463</sup> Rachid Bey, surnommé Archavir, fut le premier amoureux d'Isabelle Eberhardt. Bien qu'il fût incroyant, il a été le premier à lui apprendre l'arabe et l'Islam. Il a su lui inculquer les préceptes de cette religion et susciter son attirance pour elle.

« Le charme pénétrant de toutes ces choses de l’Islam me rappelait à la réalité, et je regardais de nouveau la sublime féerie d’Alger embrasée, inondée de lumières sous les étoiles perdues tout en haut, dans les profondeurs vertigineuses du ciel glauque ».<sup>1464</sup>

Notons toutefois que ces trois personnages n’apparaissent que rarement dans le texte, à intervalles plus ou moins longs. Leur apparition est marquée par des expressions temporelles : « *cinq mois après* », « *une année après* », mais ils finissent toujours par se retrouver, en dépit de leurs différences et des longues séparations, ce qui indique que l’amitié qui les unit est forte : « *Nous étions près de la porte, tous trois comme jadis dans la cour au caravansérail, là-bas sur la route qui mène au désert* »<sup>1465</sup>. Ce passage est capital dans le récit car il montre clairement que leur regard est orienté vers le désert, une route menant vers Dieu, vers le repentir qui naît en eux.

Il y a une longue discussion entre eux autour de leurs rêves, de Dieu et de la volupté des sens. Si différents qu’ils soient, les trois personnages partagent les mêmes rêves mélancoliques, doux et silencieux : « *Tous trois, nous nous perdions en des rêveries très doucement attristées* ».<sup>1466</sup> Ils pensent « *aux choses mortes, aux êtres aimés jadis et déjà évanouis dans le sombre néant final* ».<sup>1467</sup> Les pensées de chacun – et d’Isabelle Eberhardt – voyagent vers le pays de leurs rêves :

« Les pensées de l’Aimé devaient sans doute de nouveau l’emporter vers l’Istamboul des khalifes et des poètes, vers la douce patrie osmanlie. Plus tristes et plus sauvages, les rêves de Mahmoud s’envolaient sans doute vers les grandes plaines mornes de l’extrême Sud, au pays désolé qui était le sien et que, à travers tous ses éloignements et toutes ses modifications profondes, il aimait à tout jamais... Et mon âme nostalgique à moi retournait mélancoliquement vers la terre slave, vers la steppe sans bornes de Podolie ».<sup>1468</sup>

De tous ces personnages, Halim est la figure dominante qui ouvre le récit et le clôt, tel un coryphée dirigeant des chants moraux. Il est celui que les autres cherchent obstinément afin qu’il leur indique le meilleur chemin pour sortir de leurs égarements : « *Halim ben Mansour bou Djeina est là ce soir ! J’avais aller*

---

<sup>1464</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., p. 35

<sup>1465</sup> Ibid., p. 34

<sup>1466</sup> Ibid.

<sup>1467</sup> Ibid.

<sup>1468</sup> Ibid.

le chercher », <sup>1469</sup> dit l'un d'eux. Il ne cesse de prier pour les âmes errantes, <sup>1470</sup> comme celle de Sélah ed-dine (l'Aimé) qui s'obstine dans son incroyance à ne pas se tourner vers Dieu. En apprenant la nouvelle de sa désignation pour le pays des Beni Mézab, Halim se précipite pour en informer ses amis et leur faire ses adieux :

« - Sid Ibrahim ben Yahia est arrivé à Ouergla... C'est pour bientôt : je suis désigné ! Et réjouis-toi ! Allah akbar ! Sélah ed-dine eut un soupir et ses grands yeux noirs devinrent tristes infiniment, se fixant sur le taleb fanatique.  
- Fakiri Halim ! Mon pauvre Halim ! murmura-t-il.  
- Fakir ! Heureux ! Dieu a enfin entendu mes prières...  
- Sois heureux en vérité, si Celui en qui tu crois est, puisse-t-il te bénir... S'il n'est pas, tu mourras en une magnifique apothéose d'espérance... C'est égal !  
- Tu es malheureux, Sélah ed-dine, de ne pas croire ! Enfin, puisse Dieu te seconder pour ton dévouement à notre cause et te rendre à sa sainte religion ! Sois heureux, mon frère, et moi, j'ai atteint mon idéal... Si avant une année, j'ai gagné le ciel, ne m'oublie pas, et tâche de prier pour ma mémoire ! Adieu ! Je pars ce soir même avec Si Djéouder El Hadj Ali pour le pays des Beni Mézab. Fi amane Allah ! Adieu pour l'éternité !  
Sélah ed-dine et Mahmoud l'embrassèrent, très émus. Il s'éloigna.  
- Il est heureux ! Allah Ma'ahoum ! Dieu soit avec eux ! murmura Mahmoud, le regard perdu dans le lointain, avec un geste vague de bénédiction. <sup>1471</sup>

Ce passage est prémonitoire quant au destin d'Isabelle Eberhardt, car son départ pour le désert, « où il fait bon mourir là, doucement, lentement par un automne ensoleillé », <sup>1472</sup> sera un aller sans retour.

Nous y décelons aussi un autre détail, pour le moins troublant, concernant la triste destinée d'Isabelle Eberhardt quand elle sera persécutée par l'administration coloniale en Algérie. En effet, elle était un élément « dérangeant » de par son habillement de bédouin et sa fréquentation des indigènes, chose intolérable pour les colons et qui lui coûtera son expulsion. Mais la persécution ne s'arrêtera pas là car elle sera l'objet d'accusations non fondées de la part de ses « frères musulmans », qui lui colleront l'étiquette de « traîtresse » et d'« espionne » à la solde de la France coloniale. Pourtant ses écrits révèlent autre chose que ce que certaines « bouches folles » racontent à son propos. Du coup, Isabelle Eberhardt se fait justice, comme nous pouvons le lire dans ce passage :

---

<sup>1469</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 31

<sup>1470</sup> Âmes en perdition

<sup>1471</sup> Ibid., p. 35-36

<sup>1472</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 251

« -Tu es plus que jamais arabe, ce soir, Mahmoud !  
 - Oui... Question de milieu, sans doute. Celui que Saleh ed-dine est allé chercher est un grand taleb de l'Islam, un savant et un saint... Et pourtant, il est très jeune... Quand il sera mort, on bâtera une *mourabet*<sup>1473</sup> sur sa tombe... Mais tant qu'il vivra, il sera martyrisé et persécuté sans cesse... Parce qu'il croit et parce qu'il n'est pas un traître, lui ! »<sup>1474</sup>

Il y a une autre annonce prémonitoire à propos du destin d'Isabelle Eberhardt ; elle concerne sa mort et elle apparaît dans la deuxième partie du récit sous forme d'un proverbe arabe mis en exergue qui sonne comme un glas :

« *Dieu te fasse mourir jeune !* »<sup>1475</sup> Parle-telle ici de sa propre mort ? Possible, car elle a déjà affirmé par ailleurs son don de prescience, comme dans *Le Paradis des eaux* par exemple, où elle se voyait emportée par les flots. D'ailleurs, dans beaucoup de ses récits, elle fait allusion à sa mort prochaine et le plus déconcertant, c'est qu'elle dévoile même la nature de sa mort, une mort en martyr. Rappelons que quelques années plus tard, elle formulera le souhait de mourir en versant le sang qui bouillonne en elle pour la cause islamique, comme dans ce passage : « *Ta volupté, ton Idéal, c'est le martyr glorieux pour la noble cause que tu sers* ». <sup>1476</sup>

Ainsi, le récit s'achève sur la « vision » de sa propre mort, à travers le martyr du taleb Halim Ben Mansour Boudjainab, à la seule différence que celui-ci meurt dans les flammes. Ce martyr est perçu par elle comme l'accomplissement de son parcours de saint personnage, comme « *une magnifique apothéose d'espérance* ». <sup>1477</sup> Écoutons-la :

« Et alors, du haut du minaret, du milieu des flammes et de la fumée âcre, une voix d'homme s'éleva, une voix très pure et très jeune... C'était la voix séculaire de l'Islam. La voix psalmodiait, très haute et très claire, les éternelles paroles immuables, la gloire de Dieu l'Unique, la victoire prochaine des croyants et la destruction de l'infidèle ... La voix s'élevait de plus en plus claire et vibrante, et ce chant inspiré de la foi musulmane allait se perdre dans l'infini silencieux du désert muet. Pour la dernière fois, le taleb Halim Ben Mansour Bou Djeinab psalmodiait l'appel solennel aux fidèles remplaçant le muezzin défunt...  
 Et il allait mourir et les frères auxquels il s'adressait dormaient, reposés à jamais sur le sol natal.

---

<sup>1473</sup> Mausolée

<sup>1474</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, tome II, op. cit., p. 31

<sup>1475</sup> Ibid., p. 36

<sup>1476</sup> Ibid., p. 32

<sup>1477</sup> Ibid., p. 35

Enfin la voix du martyr faiblit, descendant peu à peu en une plainte douce et résignée en une plainte d'enfant invoquant, à l'heure suprême de mourir ».<sup>1478</sup>

De plus, le choix des noms à résonnance mystique pour désigner ses personnages n'est point fortuit car chacun d'eux dévoile son attirance pour l'Islam et son penchant pour le soufisme. En dépit de leurs différences, les trois personnages s'aiment et se respectent. Néanmoins, Halim se distingue des deux autres par sa grande spiritualité et son dévouement pour l'Islam. Il est la figure éminente du récit de par sa consécration à Dieu, « *c'est Lui qui m'inspire* »,<sup>1479</sup> dit-il. A part le martyre, tout le reste est vain à ses yeux et il « *ne désire rien pour [lui]* ». <sup>1480</sup> Ce récit est un récit d'humanité pour la cause musulmane ; il constitue une parfaite étude psychologique et spirituelle de l'Homme à la recherche permanente de la Vérité.<sup>1481</sup>

### 3.2. L'écriture d'Eberhardt, entre engagement et universalité

En parcourant les récits d'Isabelle Eberhardt, nous remarquons tout de suite son empathie, exprimée à demi-mot mais manifestement très claire, pour ceux qui souffrent. En plongeant dans les catégories les plus défavorisées de la population de l'époque, Isabelle Eberhardt assume son rôle d'écrivaine engagée jusqu'au bout, en dénonçant toutes les formes de l'injustice coloniale dont pâtaient les autochtones. De fait, son « *absorption par le groupe suppose la restructuration du groupe* », <sup>1482</sup> avec le refus de toute politique extérieure et la conviction de « *l'inutilité du rôle du parti* ». <sup>1483</sup> Cet engagement s'apparente à une porte ouverte sur l'universalisme, dans le sens où c'est « *un système ouvert à l'infini* », avec le concept de « *fraternisation entre les hommes* ». <sup>1484</sup> C'est tout à fait la conception de Bakounine qui rêvait d'une société fondée sur le principe de l'égalité, sans la séparation des classes. Ainsi, l'acte d'écrire se situe-t-il pour Isabelle Eberhardt dans une conscience d'engagement, dans une sorte de mission

---

<sup>1478</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable.*, tome II., op. cit., p. 37

<sup>1479</sup> Ibid., p. 32

<sup>1480</sup> Idem

<sup>1481</sup> Dieu en langage soufi

<sup>1482</sup> P. WAGNER « *La notion d'intellectuel engagé chez Sartre* ».

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/381> consulté le 16/05/2016

<sup>1483</sup> Ibid.

<sup>1484</sup> Ibid.



à accomplir dans une perspective de revendication de justice et d'appel à la liberté.

Ce refus de la souffrance de l'autre s'apparente aussi à un principe soufi qui recommande de partager la douleur de l'autre et de l'assister, car Dieu récompense toute action accomplie, comme il est dit dans le livre sacré : « *Le bien qu'il aura accompli lui reviendra, ainsi que le mal qu'il aura fait* ». <sup>1485</sup> Le prophète affirme dans le même ordre d'idées : « *Que celui d'entre vous qui voit une chose répréhensible la corrige de sa main ! S'il ne le peut pas de sa main, qu'il la corrige avec sa langue ! S'il ne le peut pas avec sa langue, que ce soit avec son cœur, et c'est là le degré le plus faible de la foi* ». <sup>1486</sup> Mettant ce hadith en application, Isabelle Eberhardt use de tous les moyens, écrits ou oraux, pour prendre fait et cause en faveur d'une communauté défavorisée et opprimée.

Sa vie nomade et sa fréquentation des indigènes lui permettent de découvrir « *l'odieuse conduite des Européens* » envers les autochtones. Devenue un témoin privilégié, Isabelle Eberhardt choisit son camp et utilise sa plume comme arme de dénonciation de la source du mal de *Yasmina* ou de *Tassadith*. En effet, dans la Bible, « *nommer* » <sup>1487</sup> est une forme de pouvoir de l'homme sur la nature, et la plume d'Isabelle Eberhardt revêt dès lors une forme de pouvoir sur la nature, une forme de force contre l'injustice. Avant de s'engager par les actes dans cette perspective, Isabelle Eberhardt s'engage d'abord par le langage. Selon Sartre, « *nommer, c'est choisir* » ; <sup>1488</sup> cela revient à dire que nommer les choses n'est pas un acte innocent mais plutôt prémédité. Cela dit, l'écrivain qui nomme, chosifie le mot et lui donne un statut d'objet vivant, actif ayant la capacité de transformer le monde. De fait, en nommant, on accède au statut d'écrivain engagé. Le mobile de l'acte d'écrire se situe dans cette conscience de l'engagement, une sorte de mission à accomplir qui s'apparente à une

---

<sup>1485</sup> LE CORAN, El-Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 01, verset 286

<sup>1486</sup> IMAM AN-NAWAWI, *Commentaire des Hadiths*, <http://dikrislam.bismillah.over-blog.com/article-tafsir-du-hadith-que-celui-dentre-vous-qui-voit-un-mal-le-change-98966233.html>. Consulté le 16/05/2016

<sup>1487</sup> LA BIBLE, *Nouveau testament*, Actes, 14 : 23.

URL : <http://www.bible-en-ligne.net/> consulté le 08/03/2018

<sup>1488</sup> P. WAGNER « *La notion d'intellectuel chez Sartre* ».op-cit.

revendication de justice, une obligation pour la conscience des âmes éveillées, comme le définit Ahmed Benchérif :

« L'engagement intellectuel se définit (...) comme l'acte par lequel l'intellectuel ou l'écrivain assume les valeurs et donne, grâce à ce libre choix, un sens à son existence. C'est sa raison de vivre, son combat de tous les jours. La société attend son avis autorisé sur telle ou telle question. Il en prend fait et cause et fait connaître sans hésitation ni ambiguïté sa position. Car il est pour tant d'autres une référence, une autorité, certes morale mais qui a son poids. C'est le fait de prendre parti sur les problèmes de la société de par son action et ses discours ». <sup>1489</sup>

Cette mission d'engagement apparaîtra dans la majorité des récits d'Isabelle Eberhardt dans lesquels elle ne cesse de dénoncer l'injustice et de clamer son amour pour l'équité et son intérêt pour les autres : « *Toute souffrance m'affecte profondément, je souffre de voir la souffrance* ». <sup>1490</sup> A partir du moment où la souffrance l'affecte, nous pouvons affirmer qu'elle donne dans « *la critique sociale et politique, avec des arguments qui l'arrachent au soupçon de délire et de partialité* », <sup>1491</sup> dans la critique de tout système cause de souffrance humaine. Ainsi, son écriture est-elle une forme d'engagement pour une cause humanitaire et universelle, dévoilant son dégoût des exactions coloniales qui entraînent la spoliation, la maltraitance et la souffrance sous toutes ses formes et qui vont à l'encontre de son penchant pour la fraternité, l'égalité et l'amour de l'autre. Ses écrits deviennent, comme le note Mohamed Rochd, « *un manifeste de cette époque, époque que ces écrits rendent si justement dans toute la beauté douloureuse à laquelle Si Mahmoud était sensible* ». <sup>1492</sup>

Le regard d'Isabelle Eberhardt sur ceux qu'elle considère comme ses « frères » n'est pas celui d'une étrangère, mais celui d'une sœur qui trouve que, « *malgré les défauts et l'obscurité où ils vivent, les plus infimes bédouins sont bien supérieurs et surtout bien plus supportables que les imbéciles Européens,*

---

<sup>1489</sup> Citation empruntée à l'article de Ahmed Benchérif « Perception et engagement intellectuel d'Isabelle Eberhardt », in *Figures littéraires du sud oranais*, Colloque international Mahmoud Saadi (1<sup>ère</sup> édition, 28 - 30 mai 2016), 2016, pp. 31-32.

<sup>1490</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 158

<sup>1491</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 153

<sup>1492</sup> M. ROCHD, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'Islam*, ENAL, Alger, p. 365

*qui empoisonnent le pays de leur présence* ».<sup>1493</sup> L'écriture d'Isabelle Eberhardt se caractérise effectivement par le rejet de l'Occident et de sa politique de colonisation. Ainsi dénonce-t-elle, dès ses premiers séjours dans le Sahel tunisien, les impôts qui écrasent les petits fonctionnaires. Elle écrit à ce propos :

« J'ai pu voir comment l'on fait rentrer là-bas les arriérés d'impôts et comment l'on fait des enquêtes judiciaires. Eh bien, je déclare que l'un et l'autre se pratiquent de la façon la plus révoltante, la plus barbare, et cela non occasionnellement mais constamment, au vu et au su de la plus part des fonctionnaires civils ou militaires chargés de contrôler les fonctionnaires indigènes ».<sup>1494</sup>

En plus de la dénonciation des impôts exorbitants exigés par les fonctionnaires, Isabelle Eberhardt rapporte les témoignages d'autochtones spoliés de tous leurs biens, une injustice loin de correspondre à la prétendue « mission civilisatrice » de la colonisation. Écoutons-la :

« Ceux qui avouent posséder quelque chose, une pauvre chaumière, un hameau, quelques moutons, sont laissés en liberté, mais le khalifa fait saisir par les deira<sup>1495</sup> ce pauvre bien, pour le vendre... et nos cœurs saignent douloureusement quand les femmes en larmes amènent la dernière chèvre, la dernière brebis, à qui elles prodiguent des caresses d'adieux ».<sup>1496</sup>

Quant à ceux qui n'ont rien, « *ils seront menés dès le lendemain à Moknine, et de là à la prison de Monastir, où ils travailleront comme des forçats, jusqu'à ce qu'ils aient payé* »<sup>1497</sup>. Les indigènes algériens ne sont pas en reste ; ils sont tout autant victimes de spoliation et d'oppression par les autorités coloniales. Dans ses écrits, Isabelle Eberhardt évoque constamment les souffrances et la misère des bédouins qui tirent une maigre subsistance du travail de la terre et de l'élevage des moutons, mais doivent payer des redevances élevées aux colons. Ainsi, cette volonté de montrer le vrai visage du colonisateur et sa terrible oppression du peuple indigène est-elle très présente dans la quasi totalité de ses écrits, à l'exemple de la nouvelle *Fellah* dans laquelle elle évoque le problème des impôts qui écrasent l'agriculteur et plongent le peuple dans la pauvreté et la misère :

---

<sup>1493</sup> C. STOLL-SIMON, (2006), *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Éditions Alpha, p. 40

<sup>1494</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 208

<sup>1495</sup> Garde municipale

<sup>1496</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., p. 202

<sup>1497</sup> Ibid., p. 202

« Leur terre avait toujours été dure et pierreuse, et il y avait toujours un beylik (représentant du pouvoir ottoman) auquel il fallait payer l'impôt. (...). Ils vivaient de brèves espérances, en des attentes d'événements prochains, devant apporter un peu de bien être au gourbi<sup>1498</sup> : si Dieu le voulait, la récolte serait bonne... ou bien les veaux et les agneaux se vendraient, et un peu d'argent rentrerait ». <sup>1499</sup>

La misère à laquelle est réduit le fellah le pousse à vendre tout ce qu'il lui reste afin de faire vivre sa famille, comme le laisse entendre ce témoignage :

« Les créanciers furent impitoyables. Le champ fut vendu. (...) Sans labeur, sans blé, les Aichouba en furent réduits à leur petit jardin de melons et de pastèques. Mohammed, sans terre, se trouva tout à coup désœuvré, inutile comme un enfant ou un vieillard impotent ; sombre, il erra le long des routes. Mahdjoub, pour faire vivre sa famille, dut vendre peu à peu ses bêtes ». <sup>1500</sup> (...) De jour en jour, la misère augmentait, car il est difficile à l'homme faible de remonter la pente du malheur, et un jour, dégoûté, Mahdjoub vendit ses dernières bêtes et le jardin ». <sup>1501</sup>

Le côté déshumanisant de la colonisation est beaucoup plus perceptible dans *L'arrivée du colon*. En effet, ce récit dresse le tableau d'une Algérie laide, morose et triste. Les gens y apparaissent hostiles et méfiants ; les autochtones sont détestés par les colons et désignés par le terme de « pouilleux ». Bérard, le personnage principal de ce récit, vient en Algérie dans l'espoir d'acheter une terre et de la cultiver. Le début du récit est narré sur un ton sarcastique, comme dans ce passage : « Certes, il y aurait là-bas beaucoup de difficultés : le climat parfois meurtrier, le sol inconnu, la sécheresse, le siroco, les sauterelles, les indigènes...Les manuels qu'avait lus Bérard parlaient de tout cela ». <sup>1502</sup> Nous comprenons donc que l'indigène fait partie des difficultés, à l'égal de tous les phénomènes naturels auxquels il est assimilé. Belle leçon d'humanité que véhiculent les manuels français ! De fait, à son arrivée à l'auberge où il doit passer la nuit, Bérard assiste à des querelles entre les clients à propos des prochaines élections sénatoriales ; ces derniers cherchent aussitôt à l'enjôler pour qu'il soit de leur parti, le parti raciste du maire. Agacé et ennuyé, il décide d'aller dans une autre auberge, mais l'effervescence est encore beaucoup plus grande dans celle-ci. Ses occupants cherchent à le dissuader d'être du côté du maire : « Ici, nous sommes pour les situations franches : faut être avec les honnêtes

---

<sup>1498</sup> Cabane sommaire faite de branchages

<sup>1499</sup> I. EBERHARDT, *Notes de route.*, op. cit., p. 223

<sup>1500</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., pp. 262-263

<sup>1501</sup> Ibid., p. 265

<sup>1502</sup> Ibid., p. 249

*gens, ou bien il faut être avec les voleurs...Y a pas à faire de manières... C'est comme ça ».*<sup>1503</sup> Écœuré encore une fois par toutes ces zizanies politiques, il décide de sortir pour s'aérer un peu et entre dans un café maure. « *Assis dans un coin, il observa ces hommes d'une autre race qu'on lui avait dite ennemie de la sienne. Dépenaillés, vêtus de loques européennes, ils avaient l'air misérables et sombres ».*<sup>1504</sup> Il remarque que quelques hommes chuchotent entre eux et le regardent de manière hostile. Bérard décide de parler au cafetier pour savoir la raison de ce mépris à son égard, pensant qu'ils n'aimaient pas les Français. Le cafetier lui répond : « *Non, pourquoi ? Kif kif... Seulement, il y en a par là qui en avaient de la terre et du blé, avant l'agrandissement. A présent, ils n'ont rien ».*<sup>1505</sup> Il comprend à ce moment-là qu'il n'est qu'un intrus, un étranger, comme tous les autres colons, venus pour exproprier et exploiter les indigènes. La tristesse voile son visage ; il se rend compte qu'il n'a rien à faire dans ce pays de désillusion. En effet, il était à mille lieux de penser que, dans ce pays, on était raciste et haineux envers les indigènes. Dans sa naïveté, il se méprend sur la raison du regard désapprobateur des indigènes ; il se sent perdu au milieu d'une société dans laquelle il ne trouve aucune place. Ni parmi les Européens qui l'ont vexé avec leur discours haineux : « *Le gouvernement donne des concessions à des gens de France qui se fichent pas mal des intérêts de la colonie, qui ne veulent pas marcher avec les colons, tandis que nos fils sont obligés de travailler comme ouvriers, côte à côte avec les pouilleux ».*<sup>1506</sup> Ni parmi les autochtones qui le regardent avec mépris. Il comprend rapidement les enjeux de cette société coloniale avec son amère réalité.

Il y a un autre récit dans lequel Isabelle Eberhardt exprime son engagement pour la cause indigène ; c'est *Ilots de sud*, dans lequel elle dénonce les conditions lamentables dans lesquelles travaillent les ouvriers indigènes qui n'ont droit à aucun répit malgré la chaleur suffocante du désert :

« De temps en temps, quand le grincement se fait plus sourd et plus lent, l'homme crie : "Pompez ! Pompez" ! A l'intérieur, trois ou quatre hommes maigres et

<sup>1503</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 251

<sup>1504</sup> Ibid., p. 251

<sup>1505</sup> Ibid., p. 252

<sup>1506</sup> Ibid.,p. 250

bronzés, vêtus de laine blanche, tournent péniblement un treuil rouillé, et la chaîne fait remonter l'eau qui coule avec un bruissement frais dans les petites séguia de plâtre. Ils tournent, ils tournent, accablés, ruisselants de sueur. Si le spahi de garde est un brave garçon, conservant sous la livrée du métier de dureté la reconnaissance d'une commune origine, les pauvres diables peuvent s'arrêter parfois, éponger leur front en sueur... Sinon ; pompez, pompez toujours ! »<sup>1507</sup>

La tâche est ardue du fait qu'elle est effectuée dans le désert, sous un soleil de plomb et sous la surveillance d'un garde impitoyable qui ne leur permet même pas de souffler un instant. Ces ouvriers affamés travaillent, dans l'espoir qu'un parent vienne leur apporter quelque chose qui calmera leur faim et leur soif tandis que ceux qui viennent de loin doivent se contenter de la médiocre nourriture que leur fournit la commune :

« Et ainsi toute la longue journée, avec au cœur l'angoisse de se demander si leurs parents leur apporteront un peu de pain ou de couscous, car l'état ne leur donne rien, sauf l'écrasant travail sous le ciel de plomb, sur le sable calciné... Ceux qui viennent de loin, attendent, plus morne, la dérisoire pitance que leur accorde la 'commune' par l'intermédiaire de Dar ed-diaf, et qui suffit à peine à entretenir leur existence ». <sup>1508</sup>

Isabelle Eberhardt met en relief le comportement odieux de certains militaires à l'encontre des indigènes et rappelle les conditions misérables auxquelles sont astreints ces derniers. Par exemple, les indigènes sont tenus de saluer les militaires, sinon ils sont punis, « battus et emprisonnés », comme le révèle ce passage :

« Le spahi, récemment arrivé des territoires civils, s'étonne :  
- Alors, ici, les Arabes sont tenus de saluer les officiers, comme nous autres, les militaires ?  
- Oui, tous les officiers... Sinon on est battu et emprisonné... Nous avons eu un lieutenant qui obligeait même les femmes à les saluer... Oh ! le régime militaire est serré, terrible ! »<sup>1509</sup>

Et aussi celui-ci :

« Les indigènes se levaient et, conformément aux exigences de tous les bureaux arabes, saluaient militairement, de peur de la prison et des coups. Tassaadith, elle aussi, éleva ses deux mains au dessus de sa tête, en signe de soumission ». <sup>1510</sup>

Il y a aussi le cas de ce vieillard qui s'est vu humilié et emprisonné en raison de son refus de prêter sa chamelle, qui était pourtant malade :

---

<sup>1507</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 138

<sup>1508</sup> Ibid., pp. 138-139

<sup>1509</sup> Ibid., p. 139

<sup>1510</sup> Ibid., p. 184

« - Et toi, le vieux ?

La question s'adresse à un petit vieux timide et silencieux.

- Moi... Je suis des Ouled-Saoud. Alors, comme la maitresse du lieutenant Durand est partie, et qu'elle avait beaucoup de bagages, le lieutenant a donné des ordres aux caïds\*. Le mien m'avait ordonné d'amener ma chamelle, mais comme elle est blessée au dos, je n'ai pas voulu la prêter. Je suis en prison depuis huit jours. Le lieutenant, en m'interrogeant, m'a donné une gifle quand j'ai dit que ma chamelle était malade et on ne m'a pas dit combien de prison j'ai à faire... Dieu est témoin que ma chamelle est blessée ». <sup>1511</sup>

Une troisième personne se plaint également de l'injustice des militaires ; elle relate ainsi son histoire :

« - Moi, dit un troisième, je suis venu au marché où j'ai vendu un pot de beurre. Le lendemain, je devais en toucher le prix, mais il y avait une lettre pressée pour le cheikh de Debila... Alors on me l'a remise en m'ordonnant de repartir tout de suite... J'ai eu beau supplier, j'ai été menacé de la prison. Alors, pour ne pas perdre le prix de mon beurre, j'ai fait semblant de partir, restant jusqu'au matin. Ça s'est su, Dieu sait comment, et je suis en prison pour quinze jours avec quinze francs d'amende ». <sup>1512</sup>

Tous les témoignages de ces personnes dévoilent la réalité amère vécue par les indigènes du fait du comportement odieux des colons.

*Sous le joug* est également une dénonciation virulente de la cruauté des militaires français envers les indigènes. Le récit commence par la convocation d'un indigène dont le fils est soupçonné de vol de légumes dans les jardins des colons. Le lieutenant extorque de l'argent au père ; il menace de tuer le fils et insulte le prophète de l'Islam : « *Maudit soit le prophète ! Donne-moi cent sous ou je crève ton fils* ». <sup>1513</sup> Ce lieutenant n'éprouve aucune pitié pour les indigènes ; il pratique une sorte d'esclavagisme atroce sur les prisonniers, comme dans ce passage où l'un d'eux, placé à l'extérieur sous un soleil de plomb, doit tirer une ficelle pour actionner un éventail :

« Dehors, accroupi sur une dalle surchauffée, sous un ciel de fournaise, un homme tirait la ficelle. Il tirait, tirait comme un automate, dans l'abrutissement de la chaleur. Loqueteux et décharné, il avait les attitudes humbles et peureuses d'une bête battue et enchaînée. C'était un prisonnier, interné et employé à un travail forcé, sans jugement, par « mesure disciplinaire », pour une faute minime ». <sup>1514</sup>

En plus de la cruauté coloniale envers les hommes, s'ajoute l'inhumanité envers les femmes. En effet, le personnage de *Tassaadith* révèle le côté bestial et

---

<sup>1511</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 184.

<sup>1512</sup> Ibid., p. 139

<sup>1513</sup> Ibid., p. 184

<sup>1514</sup> Ibid., p. 182

barbare du colon. Ce récit ressemble beaucoup à celui de « *Yasmina* », que nous verrons plus tard, dans la mesure où toutes les deux seront l'objet de la convoitise des coloniaux et des victimes des mariages arrangés qui les poussent à opter pour la prostitution. Pour Isabelle Eberhardt, ces mariages sont des « viols légaux », en contradiction avec les préceptes coraniques. Elle écrit en effet : « *On donna Tassadith à un marchand d'El Oued, un vieux qu'elle ne connaissait pas. Le soir, parée, les femmes la menèrent dans une chambre et la laissèrent seule, pour le viol légal, en face d'un inconnu caduc et laid* ». <sup>1515</sup> Mais Tassadith ignore encore qu'elle sera bientôt victime d'un « nouveau viol légal », en version coloniale. En effet, quelque temps après son mariage, Tassadith rencontre un spahi, « Abdelkader », dont la beauté mâle enchante le regard de Tassadith et dont la fréquentation pousse le mari sénile à la répudier :

« Un jour, le vieux, lassé, jeta Tassadith à la porte et, le jour même, la répudia. Libérée par son mariage de l'autorité paternelle, Tassadith se retira à l'extrémité occidentale de la ville, dans les Messaaba, chez une vieille nommée Fatma, dont la réputation était louche. Là, librement, Tassadith et Abdelkader s'aimèrent. Les spahis au Souf ne sont pas casernés et vivent en civils, si même ils sont célibataires, et la solde d'Abdelkader suffisait à les faire vivre tous les deux ». <sup>1516</sup>

Le lieutenant Lavaux apprend l'existence de cette belle Tassadith et il ordonne de l'enlever et de l'amener chez lui, « *comme une bête captive* ». <sup>1517</sup> Là, elle sera violée par le lieutenant. En fait, l'enlèvement de Tassadith par le lieutenant est considéré comme légal par la justice coloniale, car elle est considérée comme une prostituée à partir du moment où elle s'est mise en ménage avec le spahi sans être mariée avec lui ; elle tombe donc sous le coup de l'accusation de prostitution clandestine :

- « Vous êtes mariés légitimement devant le cadi, au moins à la djemaa ?
- Non...
- Non ? Et bien, tu te livres à la prostitution clandestine. Tu iras en prison ». <sup>1518</sup>

Pour le lieutenant, toute femme non mariée vivant avec un homme est une « prostituée ». Et puis, lui dit-il, même « *pour faire la putain, il faut demander la*

---

<sup>1515</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 178

<sup>1516</sup> Ibid., p.181

<sup>1517</sup> Ibid., p. 179

<sup>1518</sup> Ibid., p.. 185



*permission* ». <sup>1519</sup> En réalité, ces arguments « juridiques » ne sont qu'un prétexte pour l'enlever et la violer. Quand le spahi apprend ce qui s'est passé, il décide de se venger et même de risquer sa vie pour laver son honneur. En effet, il tue le lieutenant, mais ce geste lui coûtera la vie :

« A l'unanimité, le conseil condamna Abdelkader à mort. Il n'eut pas un sursaut quand l'interprète lui lut le verdict. Il savait d'avance. Il ne protesta pas, il n'eut pas un mot. Sa main droite seule esqua le geste résigné du musulman annihilant son vouloir devant le mektoub inéluctable ». <sup>1520</sup>

Cependant, les journaux laissèrent entendre que le lieutenant était mort en accomplissant son devoir :

« "Mort au champ d'honneur", un journal publia une biographie du colonel de Lavaux, l'un des pionniers de la civilisation française dans le sud algérien, martyr du devoir, tombé sous les coups du fanatisme. On cita même des versets du Coran et Mahomet fut rendu responsable du drame d'El Oued ». <sup>1521</sup>

Nous supposons que ce récit a été inspiré par procès de l'agresseur d'Isabelle Eberhardt, en 1901. En le lisant, on comprend mieux pourquoi Isabelle Eberhardt a pris la défense de celui qui voulait sa mort ; elle ne voulait absolument pas que cet incident soit une aubaine pour les colons pour se ruer sur les musulmans. D'ailleurs, pour ne pas enfoncer son agresseur, « Abdallah Mohamed », elle a écrit une lettre au procureur pour lui éviter une condamnation et demander qu'il soit libéré :

« L'instruction a établi qu'Abdellah avait cherché, pendant cinq jours avant son crime, à acheter des armes à feu, mais n'en avait point trouvé. Que le jour de notre arrivée à Béhima, il avait transféré sa famille – ce malheureux a des enfants en bas âge. (...) J'espère que le conseil de guerre de Constantine ne se contentera pas de la condamnation pure et simple d'Abdellah ben Mohammed, mais tâchera de faire la lumière autour de cette ténébreuse affaire. (...) Pour moi, Abdellah n'a été qu'un instrument entre d'autres mains et sa condamnation ne saurait me satisfaire, ni ceux qui vénèrent la justice et la vérité ». <sup>1522</sup>

Dans le récit intitulé *Sous le joug*, Isabelle Eberhardt dénonce sans détour la presse mensongère qui soutient les colons et rend l'Islam responsable de toutes

---

<sup>1519</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p 185

<sup>1520</sup> Ibid., p.189

<sup>1521</sup> Ibid., p. 188

<sup>1522</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 151

les violences observées chez l'indigène : « *On cita même des versets du Coran et Mahomet fut rendu responsable du drame d'El Oued* ». <sup>1523</sup>

Il y a un autre récit, *Exploit indigène*, encore plus virulent quant à la mauvaise foi des colons et de la presse qui essaient par tous les moyens de rabaisser les indigènes, considérés comme leurs « obligés ». Le récit relate l'histoire de deux serviteurs européens qui volent une oie dans la basse-cour de leur patron, étant sûrs que le personnel européen ne sera jamais soupçonné et que le vol retombera sur les indigènes, qui sont constamment accusés de tous les méfaits. Cette oie va devenir aux yeux des Européens le symbole de la décadence et de la malhonnêteté des musulmans. En effet, M. Pérez accuse délibérément les indigènes. Pour lui, il n'y a qu'eux qui peuvent être capables de tels méfaits. Cet incident a pris une grande ampleur, surtout après la parution d'un article qui dénonce cette conduite scandaleuse des indigènes, qui fait craindre pour les biens et la sécurité des colons, et dont nous extrayons le passage suivant :

« Le banditisme indigène augmente rapidement, ainsi que l'insolence des indigènes envers les colons. Ils ont l'air d'oublier qu'ils sont leurs obligés. Les malheureux colons tremblent pour leurs biens et pour leur vie, mais il ne faut pas les pousser à bout, car leur colère pourrait bien faire se repentir la Métropole de ses odieuses attaques contre l'Algérie. Qu'on juge de la situation, dans notre centre, d'après ce fait qui a mis en émoi toute la population européenne. Dans la nuit de vendredi à samedi dernier, des malfaiteurs restés inconnus ont volé à Mr Pérez, colon à Alfred de Musset, une magnifique oie. L'audace elle-même de ce vol prouve que le ou les auteurs sont les tristes représentants de cette race d'une mentalité essentiellement mauvaise ». <sup>1524</sup>

### **3.3. Yasmina ou l'arme idéologique d'Isabelle Eberhardt**

La nouvelle de *Yasmina* est l'une des nouvelles où la dénonciation de la colonisation est la plus virulente. Elle a été publiée en 1902 dans le quotidien de Bône,<sup>1525</sup> sous forme de feuilleton, puis rééditée dans son intégralité par René-Louis Doyen, après la mort d'Isabelle Eberhardt en 1925. Nous avons déjà traité cette nouvelle dans l'un des chapitres précédents à propos de la thématique de l'eau, mais nous la reprenons ici parce qu'elle nous révèle une autre facette de l'engagement d'Isabelle Eberhardt pour la cause indigène.

---

<sup>1523</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 188

<sup>1524</sup> Ibid., p. 296

<sup>1525</sup> Actuelle Annaba

Avec *Yasmina*, Isabelle Eberhardt met à nu l'Algérie colonisée de l'époque, dressant un tableau complet de la société, avec ses difficultés et ses souffrances. Elle souligne également un aspect important de la société algérienne patriarcale de l'époque qui interdisait toute liberté à la femme, représentée souvent comme une bergère suivant docilement le cours de son destin. Mais la misère, l'enfermement et le mariage forcé la poussent à se rebeller, choisissant la débauche pour vivre sans contrainte et voir librement son amoureux. Ainsi en est-il de l'histoire de Yasmina.

Dans ce récit, il y a la rencontre de deux êtres de cultures différentes en tous points, culture, langue et religion, mais que l'amour réunit ; il s'agit d'un Français et d'une Algérienne. Le Français, Jacques, envoyé en Algérie dans le cadre d'une mission militaire, est un homme ambitieux, rêveur, humain et cultivé ; l'Algérienne, est tout à fait à l'opposé : c'est une jeune fille bédouine qui ne connaît rien du monde moderne. Bien qu'ils soient différents, leur couple va connaître un certain bonheur mais qui sera de courte durée car Jacques est muté dans le sud oranais. Quelque temps après le départ de ce dernier, elle épouse contre son gré « Abdelkader », personnage au mauvais caractère, mais elle garde au fond de son cœur « Mabrouk » (le surnom qu'elle a donné à Jacques), le seul et l'unique amour de sa vie. Un jour, le mari de Yasmina est condamné à dix ans de travaux forcés ; elle décide alors d'aller vivre au village nègre parmi les prostituées pour « gagner son pain », tout en gardant l'espoir de revoir « Mabrouk ». Un jour, elle le revoit effectivement, mais il n'est pas seul ; il est avec sa femme, « la Parisienne ». Le rêve de Yasmina s'écroule. Désespérée mais résignée à son sort, elle se livre au destin et la mort ne tardera pas à venir.

Cette nouvelle contient de longues descriptions de lieux réels, d'une grande exactitude, qui ponctuent l'histoire de temps en temps ; c'est un choix qui n'est pas fortuit car chaque élément décrit a sa part d'émotion ; chaque image rend l'objet vibrant de vie dans l'esprit du lecteur, suscitant en lui une secrète émotion et mettant en jeu ses passions. Certaines de ces descriptions nous donnent l'impression de souffrir et de ressentir exactement les souffrances endurées par la victime. Roland Barthes affirme en ce sens : « *Chaque fois que j'essaye*

*d'analyser un texte qui m'a donné du plaisir, ce n'est pas ma subjectivité que je retrouve, c'est mon individu, la donnée qui fait mon corps séparé des autres corps et lui approprie sa souffrance ou son plaisir : c'est mon corps de jouissance que je retrouve ».*<sup>1526</sup> Nous éprouvons en même temps, peut-être paradoxalement, dans une sorte de catharsis purgatoire, du plaisir à ne pas vivre, comme la victime, les scènes atroces décrites, comme le souligne le Chevalier de Jaucourt :

« Nous regardons les terreurs qu'une description nous imprime, avec la même curiosité et le même plaisir que nous trouvons à contempler un monstre mort : plus son aspect est effrayant, plus nous goûtons du plaisir à n'avoir rien à craindre, (...) mais encore d'une secrète comparaison que nous faisons de n'être pas dans le même cas ».<sup>1527</sup>

Le véritable artiste est celui qui scelle son destin à celui de son héros en lui prêtant sa voix, ses émotions, ses idées, sa vision du monde ; en s'approchant tout près de lui jusqu'à épouser son être afin de mieux ressentir ses douleurs et ses souffrances. De ce point de vue, Isabelle Eberhardt semble avoir réussi dans son entreprise car, dans le récit de *Yasmina*, nous assistons en effet à cette union parfaite entre l'artiste et son héroïne, dont il prend à cœur la cause, jusqu'à devenir son porte-parole.

Dès le début de l'histoire, Yasmina apparaît comme un personnage sage et mûr, contrairement aux autres filles de son âge. Elle est solitaire et triste, avant même de connaître le sens véritable de ces états :

« Elle avait été élevée dans un site funèbre où, au sein de la désolation environnante, flottait l'âme mystérieuse des millénaires abolis. Son enfance s'était écoulée là, dans les ruines grises, parmi les décombres et la poussière d'un passé dont elle ignorait tout. De la grandeur morne de ces lieux, elle avait pris comme une surcharge de fatalisme et de rêve. Étrange, mélancolique entre toutes les filles de sa race : telle était Yasmina la bédouine ».<sup>1528</sup>

Yasmina marque une volonté claire d'explorer cette souffrance avec sa sensibilité précoce, en la restituant dans le monde des sensations terribles qui sont les siennes, car nous ne pouvons la comprendre que dans son monde physique et mental. Tout ce qui lui arrive est la conséquence de ce qu'elle a subi :

---

<sup>1526</sup> R. BARTHES, (1979), *Le plaisir du texte*, Paris, Ed. du Seuil, pp. 83-84

<sup>1527</sup> P. HAMON, (SD) *La description littéraire*, Coll, SUP, PUF, p. 42

<sup>1528</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op.cit., p. 94

elle est le symbole d'une destruction coupable de sa vie par les colons. Elle est l'image d'une destruction clairement dénoncée par Eberhardt. Toutes les dégradations physiques provoquées en elle par la prostitution s'installent « *dans un organisme affaibli et meurtri de longue date par des fièvres malignes* », <sup>1529</sup> qui sont en fait le lot de toute la tribu. Elle est l'exemple de la situation faite aux bédouins par la colonisation qui détruit irrémédiablement un monde jusque-là préservé des « bienfaits de la civilisation ».

Bien que Jacques ait des qualités qui le distinguent des colons, il n'en est pas moins responsable du malheur de Yasmina, son comportement ayant été finalement plus néfaste que celui des agents coloniaux dont la tribu avait appris depuis longtemps à se méfier : « *Yasmina ne connaissait d'autres Français que ceux qui gardaient les ruines et travaillaient aux fouilles, et elle savait bien tout ce que sa tribu avait eu à en souffrir* ». <sup>1530</sup>

Yasmina est en fait le modèle par excellence qui montre clairement le rapport entre dominé et dominant, rapport fondé sur la force et l'exploitation. Et Isabelle Eberhardt montre délibérément, à travers le personnage de Yasmina, l'exploitation de l'indigène par les colons : « *Yasmina entendait tous les Arabes des environs se plaindre d'avoir à payer des impôts écrasants, d'être terrorisés par l'administration militaire, d'être spoliés de leurs biens* ». <sup>1531</sup> En plus des impôts, l'administration coloniale va jusqu'à interdire aux indigènes de puiser l'eau à la fontaine :

« Il y avait bien une fontaine (...) mais le gardien roumi (...) ne permettait point aux gens de la tribu de puiser l'eau pure et fraîche dans cette fontaine. Ils étaient donc réduits à se servir de l'eau saumâtre de l'oued où piétinaient, matin et soir, les troupeaux. De là, l'aspect maladif des gens de la tribu, continuellement atteints de fièvres malignes ». <sup>1532</sup>

L'Islam occupe une place tellement importante dans la société indigène qu'il lui est difficile de faire confiance à un « mécréant », encore moins de concevoir une relation amoureuse avec lui. Yasmina éprouve donc le besoin viscéral de convertir Jacques à l'Islam ; elle lui demande de prononcer la

---

<sup>1529</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 148

<sup>1530</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 106

<sup>1531</sup> Ibid., p. 107

<sup>1532</sup> Ibid., p. 96

« *chahada* », <sup>1533</sup> croyant qu'ainsi il deviendra musulman et que sa relation avec lui sera licite devant Dieu :

« Toi, tu es un roumi, un kéfer, et moi, je suis musulmane. Tu sais, c'est haram chez nous, qu'une musulmane prenne un chrétien ou un juif ; et pourtant tu es beau, tu es bon. Je t'aime ».

Un jour très naïvement, elle lui prit le bras et dit avec un long regard tendre :

- Fais toi musulman...C'est bien facile ! Lève la main droite, comme ça, et dis avec moi : La illaha illa Allah, Mohammed raçoul Allah ». <sup>1534</sup>

Jacques accepte de prononcer la profession de foi comme le lui demande Yasmina. Mais elle, elle ignorait « *que l'on peut dire de telles choses sans y croire, et elle pensait que l'énonciation seule de la profession de foi musulmane par son roumi en ferait un croyant* ». <sup>1535</sup> La fausse conversion de Jacques sera perçue par Yasmina comme une trahison parce que, pour elle, la religion est sacrée ; elle est ancrée dans ses valeurs et elle n'imagine pas que l'on puisse jouer avec elle. La conversion feinte de Jacques, c'était juste pour faire plaisir à Yasmina devant son insistance. Mais il ignorait que son attitude pouvait avoir des conséquences dramatiques pour elle ; il ne « *se rendait point compte de la portée de ce qu'il venait de faire* ». Isabelle Eberhardt montre ainsi le côté hypocrite du colonisateur qui feint la sincérité alors que tout cela n'est qu'un jeu pour lui. Si on regarde les choses d'un point de vue religieux, cette relation amoureuse est strictement prohibée comme l'atteste ce verset coranique « *Ne donnez pas d'épouses aux associateurs tant qu'ils n'auront pas la foi* » <sup>1536</sup>. En ce sens, Jean Déjeux écrit : « *En ce qui concerne le mariage d'une musulmane avec un Européen, c'est-à-dire un non musulman, la pratique est à proscrire absolument, comme il se doit puisque le Coran (la chari'a donc) s'y oppose* ». <sup>1537</sup> Pour les autochtones, il est hors de question que leur fille épouse un « mécréant », à plus forte raison qu'elle ait une relation coupable avec lui, contrairement aux Européens qui ont des mœurs plus libres. Et s'il arrivait toutefois que la femme musulmane contrevienne à la règle, elle serait reniée par les siens, quand elle ne serait pas tuée pour laver l'honneur de la famille.

---

<sup>1533</sup> Profession de foi musulmane

<sup>1534</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., pp. 100-101

<sup>1535</sup> Ibid., p. 101

<sup>1536</sup> LE CORAN, El-Azhar, Académie de la recherche islamique ., op. cit., sourate 02, verset 221

<sup>1537</sup> J. DEJEUX, *Image de l'étrangère.*, op. cit., p. 198.

## L'attachement aux êtres marginalisés

En plus de l'idéologie anticoloniale que véhicule la nouvelle de *Yasmina*, il y a un autre trait de la personnalité d'Isabelle Eberhardt qu'elle n'hésite pas à étaler au grand jour pour corriger certaines visions des choses. De fait, Isabelle Eberhardt montre un attachement solide aux êtres qui sont à la dérive et dont la détresse mène à la déchéance et la destruction de soi. *Yasmina* en est un exemple parfait où se réunissent les différents types de personnes marginalisées, aussi bien par la société arabe que par la société coloniale. Et si Isabelle Eberhardt aborde ce sujet, c'est pour dénoncer la prostitution à laquelle sont poussées ces personnes marginalisées. Eberhardt n'en parle pas dans une perspective folklorique ni pour susciter la sympathie du lecteur. Son but est plutôt de montrer que la déchéance physique et morale peut être parfois le seul moyen d'arriver à ses fins. C'est en effet pour rester libre afin d'attendre l' élu de son cœur, « Mabrouk », que *Yasmina* choisit de rester dans la prostitution plutôt que de retourner dans sa tribu où elle risquerait d'être mariée à nouveau. Il est vrai qu'elle tombe sous la coupe d'un certain Ali,<sup>1538</sup> le tenancier des lieux,<sup>1539</sup> mais cette dépendance est liée à son besoin d'argent pour vivre ; quant au reste, elle vit dans une communauté de femmes où les relations sont réellement amicales, et personne n'exerce de contrôle sur son corps et ses pensées. La seule communauté, d'ailleurs, en laquelle Isabelle Eberhardt semble croire, c'est celle des prostituées. En effet, pour écrire la nouvelle *Joies noires*, elle a dû passer la nuit chez les prostituées, ce qui lui a permis de découvrir l'ambiance qui régnait parmi elles et de décrire, jusque dans les moindres détails, leurs danses sensuelles, leurs habits, leurs bijoux, leurs gestes, etc. D'après elle, ce qui différencie ces femmes aux mœurs légères des autres femmes, c'est qu'elles n'entendent pas posséder les hommes ni les accaparer. Et lorsqu'Isabelle Eberhardt compare la jeune épouse de Jacques, une Parisienne délicate et jolie, à *Yasmina*, hurlant et souffrant d'une phtisie qui, de temps à autre, secoue son corps frêle par une toux caverneuse et dont la seule vue emplit Jacques d'un

---

<sup>1538</sup> Entremetteur

<sup>1539</sup> Lieu de débauche

grand dégoût, c'est pour montrer que, entre ces deux femmes, le véritable amour se situe du côté de la prostituée. D'ailleurs l'origine de la maladie de Yasmina est à situer dans la source d'eau saumâtre qui engendre des « fièvres malignes », comme le note Denise Brahimî :

« La maladie de poitrine qui emportera finalement Yasmina, après les dégradations physiques de la prostitution, s'installe d'autant mieux dans un organisme affaibli de longue date par les fièvres malignes, qui sont le lot de toute la tribu ». <sup>1540</sup>

Notons donc que cette maladie n'est point due à la fatalité mais bien plutôt aux « fièvres malignes » contractées en buvant « l'eau saumâtre » dont doivent se contenter les indigènes du fait que le régime colonial leur interdit de s'approvisionner à la fontaine, comme nous l'avons vu plus haut.

Bien qu'elle soit européenne de par ses origines, Isabelle Eberhardt se sent proche de la victime, blessée et abandonnée parce que supplantée par une Parisienne, et cela transparait à travers sa condamnation du monde de la tromperie et du mensonge, où le mariage est un jeu réglé par la société. Le parti pris d'Isabelle Eberhardt est perceptible à travers l'emploi d'adjectifs et d'expressions pour qualifier les deux camps, celui des autochtones : « *pauvre Yasmina* », « *Yasmina crédule* », « *Yasmina n'était qu'une loque de chair abandonnée à la maladie et à la mort* » ; et celui des colons : « *ils sont tous comme ça les roumis, les chiens, fils de chiens.* », « *chacal, assassin* », « *chien, lâche, kefer* ». <sup>1541</sup> La répétition du mot « chien » n'est pas gratuite ; en effet, dans la réitération, il y a, d'une part, toute l'expression du mépris des autochtones pour les colonisateurs et, d'autre part, une insistance qui marque clairement la réprobation de la part d'Isabelle Eberhardt.

Ainsi, à la fin, en compagnie de sa femme européenne, Jacques revoit Yasmina dans un état piteux, rongée par la phtisie qui l'emportera juste après. Il éprouve alors de la pitié pour elle et lui donne des sous pour se soigner : « *Tiens ! dit-il... Tu es pauvre et malade, il faut te soigner. Prends ce peu d'argent... et adieu* ». <sup>1542</sup> Réagissant à cette humiliation, Yasmina jette l'argent du « roumi »

---

<sup>1540</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 148

<sup>1541</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 116

<sup>1542</sup> Ibid., p. 116



par terre en criant : « Chien ! Lâche ! Keffer<sup>1543</sup> ! ». <sup>1544</sup> Le manquement de Jacques à sa promesse agit comme un couperet et exclut toute possibilité de conciliation entre les deux êtres. Seule Samra, l'amie de Yasmina, la reconforte : « *Ils sont tous comme ça, les roumis,*<sup>1545</sup> *les chiens, fils de chiens* ». <sup>1546</sup> En traitant les colons de « chiens », Samra a recours à une insulte du plus haut degré dans la culture arabe, qui dévalorise complètement la personne ainsi visée. Jacques considérerait sa relation avec Yasmina comme une simple passade, une aventure sans lendemain, une rouerie, comme on disait à l'époque classique. Pourtant, le discours officiel des autorités coloniales est plein de belles paroles à l'intention des autochtones, mais, comme l'affirme Denise Brahimi, elles « *ne correspondent pas à ce que vivent les gens* ». <sup>1547</sup> Elle souligne par ailleurs l'intention d'Isabelle Eberhardt pour qui cette nouvelle

« fait coup double de son point de vue, car d'une part elle dénonce à cette occasion la réalité de l'exploitation coloniale et notamment des expropriations, et d'autre part, elle montre comment le socialisme humanitaire joue un rôle purement idéologique et reste sans aucune portée pour les gens qu'il prétend défendre ». <sup>1548</sup>

Dans ce récit, l'auteure porte un double regard : celui porté sur la société coloniale est virulent tandis que celui porté sur la société indigène est fraternel. Tout ce qui arrive à Yasmina et ce qu'elle subit est le symbole de la destruction de la vie bédouine organisée par le système colonial. Selon Isabelle Eberhardt, toute incursion de la « civilisation » coloniale dans la vie des autochtones doit être refusée car elle ne saurait leur apporter que le malheur ; et la fin de Yasmina est là pour en témoigner. Pour elle, il faut soit s'intégrer complètement à la vie musulmane, comme le fait Andrei dans *L'Anarchiste*, soit s'en retourner chez soi comme Bérard, sans causer de tort aux indigènes. L'erreur serait d'agir comme Jacques en trompant les gens et en leur donnant de faux espoirs, quitte à briser leur vie. Notons qu'au début de la nouvelle, Yasmina, de nature farouche, tente d'esquiver l'officier français, le « roumi », « *l'ennemi de sa race vaincue* ». <sup>1549</sup>

---

<sup>1543</sup> Mécréant

<sup>1544</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 116

<sup>1545</sup> Européens

<sup>1546</sup> Ibid., p. 116

<sup>1547</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 152

<sup>1548</sup> Ibid., p. 148

<sup>1549</sup> Ibid., p. 149

Cela nous rappelle Eugène Fromentin qui, dans son ouvrage « *Une année dans le Sahel* », parle de « *la fuite immobile et silencieuse des habitants du vieil Alger* »<sup>1550</sup> quand la pression du vainqueur se fait trop forte. On peut retenir une leçon de l'échec dans *Yasmina* ; « *c'est un échec de l'amour individuel* »,<sup>1551</sup> affirme Denise Brahimi, mais aussi un « *échec de l'amour pour tout un peuple* »,<sup>1552</sup> qui a cru à la prétendue mission civilisatrice du colon.

Nous pouvons dire que *Yasmina* est un réquisitoire contre les exactions du colon et le déshonneur qu'ils imposent à la société indigène ; c'est aussi une dénonciation du comportement de la société patriarcale, qui pousse parfois les filles à la débauche ; c'est encore un manifeste pour la cause de la femme et de ses droits, contre les mariages forcés par respect des coutumes tribales, tout manquement à ces usages étant considéré comme déshonorant, aussi bien pour la fille que pour sa famille. Ce récit transmet un message humaniste et fraternel pour ce monde opprimé et souffrant en silence. Dans ce récit, tout tourne autour du personnage de Jacques, tiraillé entre deux mondes complètement différents. D'une part, il y a son attrait pour l'exotisme des paysages et de la vie arabe, qui se dévoile à travers son désir charnel pour cette indigène au charme sauvage, « *Yasmina* » ; d'autre part, il y a les conventions sociales qui interdisent cette relation amoureuse. L'amour de Jacques pour *Yasmina* n'est en fait qu'un leurre, une chimère, une promesse sans lendemain qui n'engendrera que de la haine entre deux mondes que tout sépare. Ainsi, *Yasmina* demeure, selon Denise Brahimi, « *un symbole, le symbole d'une coupable et même odieuse destruction opérée par les Français sur la vie bédouine, et le symbole de la vulnérabilité de cette même vie, malgré les précautions qu'elle sait bien devoir prendre* ». <sup>1553</sup>

### ***Le Major, un récit double de Yasmina***

*Le Major* est un récit très proche de *Yasmina* dans la mesure où il traite lui aussi du même thème, à savoir l'amour pour un Européen et la dégradation

---

<sup>1550</sup> D. BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*.op.cit., p. 149

<sup>1551</sup> Ibid., p. 151.

<sup>1552</sup> Ibid., p. 107

<sup>1553</sup> Ibid., p. 148

engendrée par la prostitution. Isabelle Eberhardt choisit cette fois-ci de privilégier le point de vue d'un officier français. Le nom du héros est le même, « Jacques », mais à l'inverse de l'autre, celui-ci s'insurge contre les lois absurdes et inhumaines du système colonial. En effet, ce récit montre de manière explicite la logique coloniale implacable et son mode de fonctionnement. Isabelle Eberhardt prête aux officiers du bureau arabe des propos qui traduisent bien la mentalité européenne et qui font en fait écho à la vie personnelle d'Isabelle Eberhardt, quand elle recevait des menaces directes de la part des responsables de cette administration liées à ses relations avec les indigènes et à sa liaison avec Slimane. Et c'est Jacques qui se fait le porte-parole de ses supérieurs pour lui transmettre l'injonction :

« Je vous prie de rompre cette liaison aussi ridicule que préjudiciable à votre prestige. (...) C'est un enfantillage, et il faut que cela finisse au plus vite, sinon nous serions profondément ridicules. Vous concevez facilement combien il m'est désagréable de devoir vous parler ainsi. (...) Songez donc ! Vous vous installez au café maure, à côté des pouilleux que vous avez déjà déshabitués de vous saluer... Vous avez des amitiés compromettantes avec les marabouts... Et cette liaison, cette malheureuse liaison ! »<sup>1554</sup>

Le côté déshumanisé du colon est perceptible à travers le caractère condescendant du capitaine Malet. Voici son portrait :

« Dur, froid, soumis aveuglément aux ordres venant de ses chefs, sans jamais un mouvement spontané ni de bonté, ni de cruauté, impersonnel, le capitaine Malet vivait depuis quinze ans parmi les indigènes, ignoré d'eux et les ignorant, rouage parfait dans la grande machine à dominer. De ses aides, il exigeait la même impersonnalité, le même froid glacial ».<sup>1555</sup>

Ce capitaine, figure tyrannique du récit, ne cesse de rappeler Jacques à l'ordre quand il lui arrive de s'asseoir avec les musulmans au café maure ou simplement de s'entretenir avec eux : « *Ne jamais rapprocher ces gens de vous, les tenir à leur juste place, puisque seule la sévérité peut les dompter* ».<sup>1556</sup> Cependant Jacques, très conciliant et fraternel, ne peut accepter les « conseils » de son supérieur ainsi que sa conception de la « discipline ». Le système « *d'écrasement le révolt[e]* »<sup>1557</sup> et il ne veut l'adopter. D'ailleurs, il pense qu'il

---

<sup>1554</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*., Tome II., op. cit., p. 171

<sup>1555</sup> Ibid., pp. 159-160

<sup>1556</sup> Ibid., p. 159

<sup>1557</sup> Ibid., p. 168

a réussi dans son entreprise de rapprochement avec les indigènes du fait qu'il  
« avait acquis l'amitié des plus intelligents d'entre eux, les marabouts et les  
talebs ; (...) il avait gagné leur estime qui lui ouvrit beaucoup d'autres cœurs,  
plus simples et plus obscurs ».<sup>1558</sup>

En fait, les rappels à l'ordre du capitaine Malet ne serviront à rien face à la  
détermination de Jacques, qui « ne ressemblait pas aux autres, et ne voulait pas  
courber la tête sous le joug de leur tyrannique médiocrité ».<sup>1559</sup> Mais ce dernier  
est en but aux critiques incessantes de ses rapports avec les musulmans, allant  
jusqu'à sa relation avec Embarka : « Non contents d'être inexistants eux-mêmes,  
les gens voulaient encore annihiler sa personnalité à lui, régler ses idées,  
enrayer l'indépendance de ses actes ».<sup>1560</sup> Il décide alors de plier bagage et de  
partir la tête haute, sacrifiant « Embarka », ce qu'il a de plus cher sur cette terre  
bénie du Souf. Mais avant cela, il dit au capitaine : « Je pars avec la conviction  
très nette et désormais inébranlable de la fausseté absolue et du danger croissant  
que fait courir à la cause française votre système d'administrateur ».<sup>1561</sup> En  
réalité, il n'est pas contre la cause française du fait de son statut, mais il ne  
supporte pas la façon absurde dont les Français traitent les indigènes. Il ne  
pensait pas que le système colonial pouvait être aussi cruel, allant jusqu'à  
emprisonner Embarka, ce qui lui semble être une attaque personnelle, une  
condamnation de sa façon d'agir et de vivre avec elle. Se sentant menacé par un  
système capable de réduire l'individu à rien, de l'écraser et de l'anéantir, il opte  
pour la liberté : « Oui, je veux être libre »,<sup>1562</sup> dit-il. C'est là un cri de révolte qui  
fait écho à celui de tout un peuple qui aspire à la liberté et au respect de son âme  
opprimée, tuée à petit feu et réduite au néant.

En définitive, nous pouvons dire que l'écriture d'Isabelle Eberhardt est loin  
d'être une écriture innocente ; c'est une écriture préméditée, avec une visée  
idéologique tendant à traquer le mal sous ses multiples formes. Sa plume se  
transforme, dès lors, en une arme de dénonciation de la machination coloniale

---

<sup>1558</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, op. cit., p. 168.

<sup>1559</sup> Ibid., p. 175

<sup>1560</sup> Ibid., p. 172

<sup>1561</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II, op. cit., p. 174

<sup>1562</sup> Ibid., p. 174

qui se cache derrière le masque de la « mission civilisatrice ». L'écriture engagée d'Isabelle Eberhardt se caractérise essentiellement par le refus de l'Occident et de ses pratiques criminelles, à l'exemple de la collecte d'impôts exorbitants, qui se pratique « *de [la] façon la plus révoltante, la plus barbare* », <sup>1563</sup> et de l'expropriation des biens. Cet aspect déshumanisé est encore plus perceptible dans « *L'arrivée du colon* », récit qui dévoile l'amertume due à la nostalgie du « paradis perdu ». <sup>1564</sup> Ce texte dénonce le racisme grandissant et le mépris des colons pour l'indigène « pouilleux ». <sup>1565</sup> « *Ilots du sud* », un autre récit, révèle également les conditions inhumaines et lamentables dans lesquelles travaillent les ouvriers indigènes. Dans le même ordre d'idées, « *Sous le joug* » est une satire violente de la cruauté des militaires français à l'encontre de l'indigène. En effet, même les femmes ne sont pas épargnées et doivent subir les mêmes humiliations que les hommes, à l'instar de Tassaadith. Un autre, « *Exploits indigènes* », vient compléter la liste des écrits qui dévoilent la haine raciste du colon, qui accuse les indigènes de tous les délits, même ceux qu'ils n'ont pas commis. « *Yasmina* » demeure cependant l'exemple parfait de son écriture engagée ; c'est un récit où elle montre délibérément son parti pris pour les indigènes, sans complaisance aucune pour les colons.

L'expérience d'Isabelle Eberhardt au désert ainsi que ses rapports avec les autochtones lui ont permis de mieux comprendre la politique coloniale et ses machinations. De fait, son amour pour l'Islam ainsi que son humanisme lui ont permis de défier l'« intouchable administration coloniale ». Inspirée par ses croyances, aidée par sa voie soufie et poussée par la réalité qu'elle côtoie tous les jours avec ses frères indigènes, Isabelle Eberhardt devient le porte-parole de ses coreligionnaires. Elle s'oppose à l'occidentalisation de son continent d'adoption, qu'elle juge désastreuse, tout comme à l'idéologie du colon, qu'elle trouve malfaisante. Rappelons cet épisode où elle devait accompagner un certain capitaine de Susbielle à Touggourt, une contrée riche en traditions maraboutiques

---

<sup>1563</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 208

<sup>1564</sup> L'Algérie, imaginée comme un pays prospère et pacifique.

<sup>1565</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 169

et chère à Isabelle Eberhardt, et où elle s'est ravisée suite aux révélations des indigènes quant à la rudesse de l'officier à leur rencontre ; elle dit en effet :

« Comme je dinais à l'hôtel de l'oasis, le capitaine de Susbielle, rencontré dans la journée, me proposa de me joindre à son convoi pour aller à Touggourt. J'acceptai d'abord, mais, dans la soirée, au cours de mes conversations avec les indigènes, mon intention se modifia quand j'appris la rudesse de cet officier envers les musulmans. (...) Et le lendemain, quand le capitaine de Susbielle vint me chercher pour partir, je m'excusai de ne pas me joindre à son convoi ».<sup>1566</sup>

A la lumière de cette citation, nous comprenons mieux le parti pris d'Eberhardt pour les opprimés auxquels elle s'allie par solidarité humaine et par amour pour les marginalisés. D'ailleurs, trois jours après, elle se met en route pour Touggourt avec ces mêmes indigènes : « *Départ avec Salah et le Bou Saadi Chlély Ben Amar pour Touggourt.* »<sup>1567</sup>

### **3.4. L'incident de Béhima et « l'illumination mystique »**

Si nous avons jugé utile d'intégrer l'incident de Béhima dans notre analyse, c'est à cause de ses conséquences positives sur le cheminement spirituel d'Isabelle Eberhardt. Cet incident est survenu le 29 janvier 1901, au moment où Isabelle Eberhardt touche le fond de la misère avec Slimane Ehni. Elle se résout alors à aller voir l'un des cheikhs des Qadriyas, « Sidi Elimam », qu'elle connaît bien, afin de lui demander un peu d'argent à titre de prêt. Elle effectue pour cela un déplacement rapide jusqu'à Behima où elle rencontre une grande caravane s'apprêtant à faire la grande ziara vers Nefta à la mémoire du saint Si Mohammed Ben Brahim, le père de Sidi Eliman et le frère de Si Hachemi, chez qui elle a fait son initiation pour entrer dans la confrérie soufie d' « El Qadriya ». Ce pèlerinage rassemble des khouanes venus de toutes parts et appartenant à différentes confréries. Après une longue procession, elle fait une pause avec certains notables, des « khouanes » de la confrérie « Rahmania », dans une maison appartenant à un commerçant de Guémar, « Ahmed Ben Belkacem », qui lui demande de lui traduire trois dépêches commerciales. C'est à ce moment-là

---

<sup>1566</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 85

<sup>1567</sup> Ibid., p. 85

qu'elle reçoit un coup violent à la tête, suivi de deux autres au bras gauche qui la mettent à terre. Écoutons-la raconter cet incident :

« J'étais assise entre deux de ces personnes, le propriétaire de la maison et un jeune commerçant de Guémar, Ahmed Ben Belkacem. Ce dernier me pria de lui traduire trois dépêches commerciales, dont l'une fort mal rédigée me donna beaucoup de peine. J'avais la tête baissée et le capuchon de mon burnous rabattu par-dessus le turban, ce qui m'empêchait de voir devant moi. Brusquement, je reçus à la tête un violent coup, suivi de deux autres au bras gauche. Je relevai la tête et vis devant moi un individu mal vêtu, étranger à l'assistance, qui brandissait une arme que je pris pour une matraque. Je me levais brusquement et m'élançai vers le mur opposé pour me saisir du sabre de Si Hachemi. Mais le premier coup avait porté sur le sommet de la tête et m'avait étourdi. Je tombai donc sur une malle, sentant une violente douleur au bras gauche ».<sup>1568</sup>

L'agresseur a tout de suite été désarmé par l'assistance ; il se débattait en criant : « *Je vais chercher un fusil pour l'achever* ». <sup>1569</sup> Quand Si Hachemi est arrivé, il a tout de suite reconnu l'agresseur, affirmant qu'il appartenait à l'ordre des Tidjania, « *les adversaires les plus irréconciliables des Qadriyas dans le désert* ». <sup>1570</sup> En dépit de la douleur, Isabelle Eberhardt se relève et interroge l'assassin sur le motif de son geste. Il lui répond qu'il était venu pour l'assassiner et que, si on le relâchait, il recommencerait :

« Je constatai que cet homme m'était complètement inconnu, et je me suis mise à l'interroger moi-même. Il me dit que lui non plus ne me connaissait pas, qu'il ne m'avait jamais vue, mais qu'il était venu pour me tuer, et que si on le lâchait, il recommencerait ». <sup>1571</sup>

Mais qui pouvait être derrière cet acte ? D'après le commandant Cauvet, c'est le cheikh Hachemi qui aurait monté cette machination pour discréditer l'ordre de Tidjania aux yeux des Français ; Isabelle Eberhardt ne serait qu'une victime prise au hasard et ne serait pas visée personnellement. Il semble pourtant impossible de le croire, surtout que Si Hachemi a une grande estime pour Isabelle Eberhardt. Selon d'autres sources rapportées par Edmonde Charles-Roux dans son ouvrage *Nomade j'étais*, Isabelle Eberhardt entretenait une liaison secrète avec le cheikh Si Hachemi, et comme celui-ci voulait renforcer ses rapports de coopération avec le bureau arabe, à l'inverse de ses rivaux, Isabelle Eberhardt faisait du tort à sa réputation du fait qu'elle était très mal vue par les Français.

---

<sup>1568</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 147

<sup>1569</sup> Ibid., p.148.

<sup>1570</sup> Ibid.

<sup>1571</sup> Ibid.

C'est pour cela qu'il aurait tenté de la faire assassiner en faisant croire que l'auteur du geste faisait partie de la Tidjania, comme le laisse croire ce commentaire :

« Quand le naïb des Qadriyas de Ouergla découvrit que sa maitresse était mal vue des Français et qu'il avait hâte de la voir quitter les territoires militaires, il résolut de se débarrasser d'elle. Il hésita d'autant moins qu'il commençait à s'en lasser. Il agit de telle sorte que l'on pût croire que le crime avait été perpétré par ses rivaux ».<sup>1572</sup>

Ce sont là des propos totalement aberrants car nous savons qu'à cette époque, Isabelle Eberhardt était en relation avec Slimane Ehni, l'unique grand amour de sa vie, comme en attestent ses *Journaliers* :

« Après demain ou dans deux jours, je pourrai donner libre cours à cette folie sensuelle qui me torture ce soir, et revivre les belles nuits folles d'El Oued... Tenir mon maitre dans mes deux bras, sur mon cœur que trop d'amour inassouvi oppresse ».<sup>1573</sup>

Ces confidences montrent bien qu'elle n'a d'yeux que pour Slimane. Sa relation avec Si Hachemi n'aurait été inventée que pour la diffamer et entacher sa réputation pour la faire expulser, au grand bonheur de ses adversaires. La preuve en est que, dès sa rencontre avec Slimane, qui a coïncidé avec son adhésion à la confrérie de la Qadriya, il y a eu un changement total dans sa conduite, suite à sa pratique assidue de l'Islam. D'ailleurs, quand il lui arrive de passer devant la maison qu'ils avaient louée, il lui arrive de penser avec beaucoup de nostalgie à son bonheur avec Slimane et d'évoquer avec amertume les magouilles de ses ennemis :

« Aujourd'hui, je suis allée à la maison et j'ai éprouvé une sensation affreuse de vide... Plus jamais Rouh ne franchira ce seuil. Plus jamais, sous la voûte blanche de notre petite chambre, nous ne dormirons dans les bras l'un de l'autre, enlacés étroitement comme si nous eussions su, en un obscur pressentiment, que des forces ennemies cherchaient dans l'ombre à nous séparer »<sup>1574</sup>.

Est-ce une prémonition ? Probablement, puisqu'elle est convaincue qu'elle va vivre désormais avec la menace de certains fanatiques. Elle sait qu'on ne la lâchera plus après l'agression de Behima et qu'on la tuera un jour ou l'autre, comme l'atteste ce passage des *Journaliers* où elle confie sa crainte : « *Le*

---

<sup>1572</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais*, op. cit., pp. 312-313

<sup>1573</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 183

<sup>1574</sup> E. CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais*, op. cit., 313



*désespoir s'empare de mon âme. Je n'échapperai pas des mains des assassins. Et tous, tous, même le docteur, sont du complot* ». <sup>1575</sup> Pour elle, il est impossible que le naïb Si Hachemi soit l'auteur de cette machination. En effet, si c'était lui l'instigateur de ce complot et qu'elle fût sa maitresse, comme le laissaient croire certaines langues, elle aurait mentionné cette liaison dans ses *Journaliers*, comme elle le faisait habituellement pour les autres. Ou alors serait-elle aussi naïve pour placer sa confiance en ce cheikh, qu'elle respectait beaucoup, pour être trahie en fin de compte ? Question sans réponse, car il n'y a pas d'éléments qui pourraient permettre de trancher ; cela reste de simples supputations.

On peut voir dans le fait d'avoir échappé à la mort comme un signe de l'amour de Dieu pour Isabelle Eberhardt. D'ailleurs, cet incident marquera un tournant décisif dans sa vie spirituelle. Son agresseur était un fanatique d'un ordre confrérique autre que le sien, celui de la Tidjaniya. Rappelons que cette confrérie soufie a été fondée par le cheikh Ahmed Tidjani en 1782, dans une oasis proche de Laghouat. Tout comme la Qadriya, la voie tidjanite est basée sur les préceptes du Coran et la sunna du prophète. C'est l'une des plus grandes confréries et elle compte de nombreux adeptes en Algérie et au Maroc, où Tidjani s'est exilé, et dans certains pays de l'Afrique de l'ouest. Elle est considérée comme une rivale de la Qadriya et c'est apparemment cette rivalité qui a inspiré le geste criminel de l'agresseur d'Isabelle Eberhardt. Elle écrit à ce propos : « *Le crime de Béhima, impuni ou légèrement puni, ce sera un aveu cynique et aussi un indice bien clair pour les Tidjaniya : "Tuez Si Mahmoud, vous n'avez rien à craindre"* ». <sup>1576</sup>

L'arme avec laquelle Isabelle Eberhardt a été attaquée est un sabre (sejf), une arme sacrée qui a été utilisée pendant les conquêtes musulmanes. Cette arme a une pointe effilée et elle est considérée comme « *la seule arme légitime, sainte et traditionnelle, aux mains d'un marabout inspirée par Dieu* ». <sup>1577</sup> De fait, le sabre est omniprésent dans la religion musulmane, qu'il s'agisse de conquêtes

---

<sup>1575</sup> E.CHARLES-ROUX, *Nomade j'étais.*, op. cit., 313

<sup>1576</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers.*, op. cit., p. 231

<sup>1577</sup> R. RANDAU, *Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 61

militaires, de sa représentation sur certains drapeaux nationaux ou de présents offerts aux amis et aux visiteurs dans certaines occasions.

Cette arme a causé à Isabelle Eberhardt une blessure physique mais aussi un trauma profond. Elle a cependant été à l'origine d'une expérience mystique qui lui a dévoilé l'objet de sa quête : mourir en martyr pour la cause islamique en versant le sang qui bouillonne dans ses veines : « *Pour moi, la suprême beauté de l'âme se traduirait en pratique par le fanatisme menant harmonieusement, c'est-à-dire par une voie d'absolue sincérité, au martyre* ». <sup>1578</sup> A ses yeux, cette agression est déjà un « petit martyr » mais elle aspire au martyr véritable, comme le rappelle son vœu lors d'une nuit d'el hadj (pèlerinage) : « *Si Dieu veut que je meure en martyr comme je l'ai déjà demandé dans la nuit d'el hadj, où que je sois, la volonté de Dieu m'atteindra* ». <sup>1579</sup> Ce vœu sera exaucé, vu qu'elle mourra en martyr peu de temps après, signe d'amour de Dieu pour elle. En effet, l'Islam considère celui qui meurt noyé ou sous les décombres – c'est le cas d'Isabelle Eberhardt – comme martyr ; Al Boukhari cite justement à ce propos un hadith du prophète rapporté par Abou Hourayra : « *Les martyrs sont au nombre de cinq : l'homme mort suite à une maladie du ventre, l'homme mort par la peste, le noyé, le mort sous des décombres et enfin celui qui est mort au service de Dieu* ». <sup>1580</sup> Par ailleurs, Dieu a dit : « *Désirez la mort, si vous êtes sincère* ». <sup>1581</sup> Et Isabelle Eberhardt semble avoir été sincère dans sa demande, ce qui traduit chez elle un haut degré de dévotion ; nous reviendrons sur ce point dans la suite de notre travail.

Pour elle, il ne sert à rien de se révolter contre le destin, car tout est tracé à l'avance par la main divine, même l'attentat. Elle se soumet donc au destin que Dieu lui a tracé, car il est dit dans le Coran : « *Que sa volonté soit faite* ». <sup>1582</sup> Notons qu'en Islam, le martyr n'est pas considéré comme une vraie mort, mais

---

<sup>1578</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 172

<sup>1579</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 232

<sup>1580</sup> Al Boukhari, *Sahih*, vol. 1, p. 167.

<sup>1581</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 62, verset 06.

<sup>1582</sup> Ibid., sourate 62, verset 6

plutôt comme une autre vie auprès de Dieu. Ibn Rumi<sup>1583</sup> décrit la mort comme un événement heureux qui permet de rencontrer l'Aimé<sup>1584</sup> :

« Vraiment nous entrerons tous en Dieu. La vie ici-bas est une lente gestation, de même que du ventre de nos mères, s'accouche le corps de l'enfant, de même s'accouchera, s'accouchera l'âme du corps, au moment de la mort ». <sup>1585</sup>

Selon Isabelle Eberhardt, qu'on soit victime ou assassin, nous sommes tous destinés à mourir un jour, car toutes les créatures sont réduites à la même condition : elles trépasseront au moment fixé par Dieu. Néanmoins, il faut œuvrer utilement dans la vie pour lui donner un sens, comme en atteste ce passage des *Journaliers* :

« La mort ne m'effraie pas, je ne voudrais seulement pas mourir obscurément, et surtout inutilement. Je sais maintenant, pour l'avoir vue (la mort) de tout près, pour avoir senti son aile noire et glacée m'effleurer, que son approche amène instantanément un détachement absolu, un renoncement définitif aux choses de ce monde ». <sup>1586</sup>

Dans le même ordre d'idée, sur un feuillet non daté, retrouvé dans ses papiers personnels, Isabelle Eberhardt note une variante sur cette « entité mystérieuse » qu'est la mort, mais cette fois-ci avec des accents prémonitoires :

« La mort m'est toujours apparue sous une forme attirante, dans son immense mélancolie. Si j'essaye de donner par la pensée un corps à cette entité mystérieuse, je ne puis me la figurer que comme un être très pur, tissé de lumière éternelle, participant de l'essence même de l'être, avec un pâle sourire triste et doux sur des lèvres incolores, et un regard mystérieux, infiniment calme, un regard de pardon, de fatalité, de repos, dans ses yeux. Le sphinx, un regard ressemblant à un reflet de l'au-delà, de l'absolu. (...) Qui sait ! Peut être m'y laisserai-je glisser un jour très prochain, voluptueusement et sans la moindre inquiétude, sans la moindre angoisse ». <sup>1587</sup>

Les termes « lumières », « pur », « repos », « doux », « sourire » et « calme » confèrent à la mort un aspect apaisant. Au point de vue mystique, c'est cette lumière apaisante que devrait voir tout aspirant soufi de bonne foi ; ce serait la preuve attestant de sa perfection morale, car « *il y a bien une petite lumière au*

---

<sup>1583</sup> Djallal ed-dine Rumi (1207-1284) ; surnommé mawlânâ, (notre maître), Rûmî est l'un des plus grands poètes mystiques..

<sup>1584</sup> Dieu dans le langage soufi.

<sup>1585</sup> D. ABOUBAKEUR, « *Le soufisme spiritualité de l'apaisement pour l'amour de Dieu* ».

URL : <https://www.mosqueedeparis.net/wp-content/uploads/2014/07/LE-SOUFISME-livret.pdf>, consulté le 19/08/2018

<sup>1586</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 123

<sup>1587</sup> J.R. HULEU et M.O. DELACOUR, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*., op. cit., p. 143

delà de la Grande Ténébreuse », <sup>1588</sup> affirme-t-elle. D'ailleurs, il n'y a rien de tel que de mourir en attestant de la foi, la vraie « *foi vivante qui rend les âmes fortes* », <sup>1589</sup> non pas celle qui rompt l'énergie mais celle qui « *exalte et magnifie* ». <sup>1590</sup> Ainsi écrit-elle : « *Mourir consciemment, calmement, en attestant et pour attester sa foi, quelle qu'elle soit, voilà de la splendeur pure. Mais je le répète, il faut que l'acte soit conscient* ». <sup>1591</sup>

Cette sérénité face à l'inéluctabilité de la mort est le fruit de sa maturité, de sa perfection morale. En effet, cette maturité s'acquiert par beaucoup de renoncements et d'actes de bienfaisance. C'est dans cette perspective qu'elle note cette sentence soufie dans ses *Journaliers* : « *Fais aujourd'hui autant de bien que tu pourras, car peut-être demain tu mourras* ». <sup>1592</sup> Isabelle Eberhardt rapproche cette parole mystique de celle d'Épictète : « *Agis comme si tu devais mourir tout de suite après* », <sup>1593</sup> car toutes les deux vont dans le même sens : œuvrer pour trouver la félicité. Cette idée de mort en soi s'assimile à cette sentence soufie, « mourir avant de mourir ». La mort s'apparente à la mort de l'ego, à l'abandon de l'ancienne vie pour se préparer à une vie nouvelle, chargée de sens, d'humanité et de maturité. Jésus dit dans ce sens : « *Celui qui n'est pas né deux fois, n'entrera pas dans le royaume* ». <sup>1594</sup> Dans le même ordre d'idées, le prophète de l'Islam a dit : « *Mourez avant de mourir* », <sup>1595</sup> et encore : « *Vous ne verrez pas votre seigneur avant de mourir* ». <sup>1596</sup> Cette maturité nouvellement acquise confère une résistance face aux épreuves, une sorte de ténacité dont seuls les sages connaissent le secret. Ainsi Michel Chodkiewicz écrit-il :

« Il faut, malgré tous les périls, toutes les désillusions, toutes les douleurs, rester ferme comme la falaise contre laquelle se brisent les vagues furieuses de l'océan. Il faut, coûte que coûte, faire le bien et conserver le culte de la beauté, la seule chose qui rende la vie digne d'être vécue ». <sup>1597</sup>

---

<sup>1588</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 71.

<sup>1589</sup> Ibid., p. 178

<sup>1590</sup> Ibid.

<sup>1591</sup> Ibid., p. 142

<sup>1592</sup> Ibid., p. 176.

<sup>1593</sup> Ibid. p. 176.

<sup>1594</sup> M. CHODKIEWICZ, (1998), « Les quatre morts du soufi », *Revue d'histoire des religions*, p. 36.

URL [https://www.persee.fr/doc/rhr\\_0035-1423\\_1998\\_num\\_215\\_1\\_1150](https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1998_num_215_1_1150). Consulté le 10/10/2018

<sup>1595</sup> Ibid., p. 37

<sup>1596</sup> Ibid., p. 36

<sup>1597</sup> M. CHODKIEWICZ, (1998), « Les quatre morts du soufi », op-cit. p. 177

Puisqu'« *on n'a le droit d'être heureux qu'à la seconde où l'on meurt* », <sup>1598</sup> en attendant ce grand bonheur « post mortem », il faut, comme Isabelle Eberhardt, s'orienter vers la grandeur et la noblesse de l'âme : « *Il vaut mieux être grand qu'heureux* ». <sup>1599</sup> De fait, cette vie n'est qu'une sorte d'épreuve pour les croyants, un passage pour tester leur foi. Cependant, sa vision des choses n'est pas en conformité avec celle des simples croyants, qui attendent la récompense du paradis ; elle va bien au-delà, dépassant l'aspiration du commun des mortels. En effet, ce qu'elle désire, c'est atteindre l'indicible, ce qui échappe au commun, l'amour de Dieu uniquement, la splendeur de son amour ; telle est sa finalité, écoutons-la :

« Pour ne pas faiblir, il faut se dire et se redire que la vie ici-bas n'est qu'un stage, une épreuve, non pas pour gagner après la mort une félicité immédiate et éternelle, mais bien pour des aboutissements dont nul ne peut prévoir la splendeur et la fin ». <sup>1600</sup>

Cette aspiration à l'indicible après la mort ne peut être classée que dans la quête des saints soufis, à l'instar de Rabi'a el Adaouia, <sup>1601</sup> dans la mesure où cette sainte femme n'aspire qu'à l'amour de Dieu : « *Le Très Haut remplit tellement mon cœur qu'il ne reste plus de place ni pour l'amitié ni pour l'inimitié de personne* ». <sup>1602</sup> Ainsi, dans cette chaîne ininterrompue d'aspirant(e)s à l'amour du divin, la sainte Rabi'a el Adaouia et Isabelle Eberhardt cherchent-elles « *l'unité advenue, pareille à celle qui fait se dissoudre les amants l'un dans l'autre ; c'est le tremblement comme d'une corde tendue à se rompre du lien métaphysique évoqué en termes d'invagination spirituelle* ». <sup>1603</sup> En cela, elles seraient semblables à Thérèse d'Avila, la sainte chrétienne, qui disait : « *Je meurs de ne pas mourir* », <sup>1604</sup> tant elle avait hâte de rencontrer Dieu, ce qui ne pouvait se réaliser qu'après sa mort.

<sup>1598</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 133

<sup>1599</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 177.

<sup>1600</sup> Ibid.

<sup>1601</sup> Rabi'a Adawiya el Qaysiya (713/717–801), mystique et poétesse soufie

<sup>1602</sup> DALIL ABOUBAKEUR, *Le soufisme, spiritualité de l'apaisement pour l'amour de Dieu.*

URL : <https://www.mosqueedeparis.net/wp-content/uploads/2014/07/LE-SOUFISME-livret.pdf>, consulté le 19/08/2018

<sup>1603</sup> S. STÉTIÉ, (2017), *Rabia de feu et de larmes.*, op-cit, p. 28

<sup>1604</sup> Thérèse d'Avila, (1571), *Poésie*

Depuis ce jour fatidique de Béhima, Isabelle Eberhardt semble comme transportée dans une nouvelle sphère mystique et elle essaie de trouver mille et une explications quant au mobile de son agresseur, allant jusqu'à l'interpréter comme une intervention divine : il aurait été envoyé par Dieu et le saint Abdelkader El Jilani. Dès lors, cette agression est perçue comme une bénédiction : du fait que Dieu l'a choisie comme victime, elle est donc une élue. Cela ne peut être que de bon augure pour elle car, dans l'Islam, les gens qui souffrent dans ce bas monde sont les « aimés de Dieu », « les honorés »,<sup>1605</sup> comme il est dit dans le Coran. Notons que si les gens souffrent, c'est pour qu'ils soient récompensés dans l'autre vie, la vraie vie, la vie éternelle, comme en témoigne ce verset coranique : « *Est-ce que les gens pensent qu'on les laissera dire : "Nous croyons !" Sans les éprouver ?*<sup>1606</sup> *Ceux qui sont endurants et font de bonnes œuvres, ceux-là obtiendront pardon et une grosse récompense* ». <sup>1607</sup> Essayant de comprendre la signification de cette souffrance infligée par son agresseur, elle est convaincue encore une fois que cette épreuve ne peut être qu'un signe de Dieu :

« La souffrance est bonne car elle ennoblit (...) sans doute pour les acheminements inconnus de l'au-delà, car sans l'au-delà, tout est ignoble et bête. Seule la souffrance engendre la splendeur des grands courages et des grands dévouements, comme elle engendre celle des grandes sensations et des vastes idées... ». <sup>1608</sup>

Cette souffrance traumatique s'apparente à une purification de son ego, à une purgation de toutes ses souillures, à « *la réparation de ses fautes et des excès sensuels de ses premiers temps* », <sup>1609</sup> comme l'affirme Patricia Bourcillier. Son agresseur semble avoir donné un début de réponse aux interrogations d'Isabelle Eberhardt dans la mesure où son nom, « Abdallah », signifie « esclave de Dieu », dont il serait la main agissante. Elle tente alors de trouver un sens à tout, de reconstituer désespérément ce puzzle qui demeure une énigme, un mystère qu'elle veut absolument élucider :

---

<sup>1605</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 70, verset 19

<sup>1606</sup> Ibid., sourate 11, verset 09

<sup>1607</sup> Ibid., sourate 15, verset 32.

<sup>1608</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 141

<sup>1609</sup> P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt. Une femme en route vers l'Islam.*, op. cit., p. 108

« Le sentiment que j'éprouve pour cet homme est singulier : il me semble, en y pensant, côtoyer un abîme, un mystère dont le premier mot n'est pas dit encore et qui renfermerait tout le sens de ma vie. Tant que je ne saurai pas le sens de cette énigme – et le saurai-je jamais ? Dieu seul le sait –, je ne saurai ni qui je suis, ni quelle est la raison et le but de ma destinée, l'une des plus prodigieuses qui soient ».<sup>1610</sup>

Bien qu'il ait tenté de la tuer, Isabelle Eberhardt verra en Abdellah le plus heureux des hommes, un élu de Dieu, ou plutôt un « envoyé de Dieu ».<sup>1611</sup> Son geste est perçu comme une forme de martyre pour racheter l'âme d'Isabelle Eberhardt Eberhard : « *Et qui sait si son martyre ne rachètera pas bien des milliers d'autres âmes et non pas seulement la mienne, ce qui serait un avortement* ».<sup>1612</sup> Abdellah se serait infligé une souffrance en vue de la rédemption de l'âme d'Isabelle Eberhardt : « *Ainsi Abdellah très mystérieusement paiera sans doute de toute une vie de souffrances la rédemption d'une autre vie humaine. Mais je doute qu'il soit malheureux, car il est martyr, et martyr volontaire* ».<sup>1613</sup> Cette agression peut aussi être perçue comme un salut pour Isabelle Eberhardt, du fait qu'elle lui a permis de sortir des ténèbres de son existence, de son aveuglement et de sa longue somnolence terrestre. Agissant comme un déclic, elle va la conduire vers sa véritable quête, vers l'illumination qu'elle considère comme « *l'aube de la vie nouvelle* ».<sup>1614</sup> Par conséquent, elle ne peut être que reconnaissante envers Abdellah de l'avoir sauvée de ces ténèbres, comme en atteste ce passage :

« M. de Laffont a dit une vérité dont il ne se doute nullement, dont personne ne peut se douter : il a dit que je devrais être reconnaissante envers Abdellah. Oui, je suis reconnaissante envers Abdellah et, plus, je l'aime sincèrement : en vérité cet homme est bien l'envoyé de Dieu ».<sup>1615</sup>

D'ailleurs, elle ne maudira jamais « *la tragique et splendide Béhima* »,<sup>1616</sup> qui lui a ouvert tant d'horizons nouveaux, tel « *un jalon posé sur le bord du sentier aventureux de [sa] vie* ».<sup>1617</sup> C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt clôt le

---

<sup>1610</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et journaliers*., op. cit., p. 225

<sup>1611</sup> C'est l'agresseur qui l'a prétendu.

<sup>1612</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 168

<sup>1613</sup> Ibid., p. 168

<sup>1614</sup> Ibid.

<sup>1615</sup> Ibid., p. 168

<sup>1616</sup> Ibid., p. 170

<sup>1617</sup> Ibid.

chapitre de sa vie d'aveuglement et entame sa nouvelle vie « d'illuminée ».

Écoutons-la :

« Combien d'années j'ai passées en vain, en récriminations stériles et ineptes contre cette sublime et douloureuse vie, acheminement auguste vers nos destinées futures. Elles me semblaient hideuses, ces années d'aveuglement, et maintenant, depuis, Béhima, elle [la vie] m'apparaît belle... Qui sait ? Peut être que d'avoir vu la mort de si près, d'avoir été à son seuil mystérieux, j'ai entrevu enfin la vérité, j'ai compris qu'elle a un sens, une logique et un but, cette pauvre vie que si peu d'entre les hommes savent apprécier et aimer !... Car – et cela paraîtra paradoxal, mais c'est vrai – bien peu d'hommes aiment la vie, non pas bestialement, inconsciemment, mais pour sa réelle et splendide beauté ». <sup>1618</sup>

A cet éveil spirituel, se joint un grand changement de son caractère, un bouleversement qui modifiera complètement le cours de son existence. Ainsi note-t-elle :

« J'ai changé incommensurablement depuis lors. Il y a un abîme entre l'enfant que j'étais alors et ce que je suis à présent. (...) Il y a une différence telle que mes souvenirs d'alors me font sourire – très tristement, il est vrai. Il est probable que, sans les terribles malheurs qui me sont arrivés depuis Bône, mon développement aurait été beaucoup plus lent. Il l'eût été même cette année, sans Béhima. Ce que j'ai constaté et appris à comprendre ici a aussi eu une influence énorme sur mon caractère et aura un retentissement certain sur tout le cours de ma vie, désormais ». <sup>1619</sup>

En effet, par cette souffrance physique causée par l'agression, Isabelle Eberhardt acquiert un sens d'humanité car « *la souffrance est salubre parfois* ». <sup>1620</sup> Elle développe par la même occasion une sensibilité profonde pour le sens de chaque chose, s'ouvrant au pardon et à l'amour désintéressé : « *Depuis le jour fatidique de Béhima, j'ai senti mon âme entrer dans une sphère toute nouvelle de son existence* ». <sup>1621</sup> Un jour, elle confie à son ami Robert Randeau qu'elle n'éprouve de haine pour personne, pas plus pour son agresseur que pour celui qui veut la chasser de Ténès et qu'elle désigne par ces initiales, « Mtndt ». Elle ajoute que, sans eux, elle ne serait jamais arrivée à semer la pitié dans les cœurs des hommes :

« Moi, je ne hais point ce saligaud de Mtndt qui cherche à me faire chasser de Ténès... Pas plus que je ne hais le fou du sud qui me blessa à coups de sabre, pas plus que je ne haïrai le bourreau qui graissera devant moi la corde qui servira à me

---

<sup>1618</sup> I.EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., pp. 170-171

<sup>1619</sup> Ibid., p. 199

<sup>1620</sup> Ibid

<sup>1621</sup> Ibid., p. 168.



pendre. Je n'ai point de colère contre eux puisque, grâce à eux, j'éveillerai peut-être quelque compassion dans le cœur d'un homme ».<sup>1622</sup>

De ce point de vue, le pardon de son agresseur peut être perçu comme un combat contre son ego charnel et la grande maturité acquise par l'Islam soufi, une manière de gagner l'amour divin. De fait, pour arriver à pardonner, il faut avoir un cœur bon, apte à accepter les erreurs des autres. Pardonner, c'est aussi savoir se contrôler pour éviter la vengeance. Le Coran est plein de versets relatifs à ce sujet, à l'exemple de celui-ci où il est dit que Dieu a réservé le paradis à « (...) ceux qui refoulent leur colère et qui pardonnent aux gens. Et Dieu aime les gens de bien ».<sup>1623</sup> Le pardon, c'est une preuve de modestie propre aux âmes élevées, aux âmes proches de Dieu, comme l'affirme le prophète : « Allah augmente la gloire du serviteur qui pardonne aux autres, et quiconque est modeste pour Allah, Allah l'élèvera ».<sup>1624</sup> Le pardon, c'est aussi une forme de remise en question de soi après un choc émotionnel ou physique, et il faut savoir en tirer une leçon morale. Ainsi, le pardon devient-il une forme d'amour, un comportement digne d'une âme élevée et aimée de Dieu, car le pardon est l'une des qualités divines : « Dieu est pardonneur et miséricordieux ».<sup>1625</sup> Avec un ton de regret, Isabelle Eberhardt confie dans son journal : « J'avais dû mépriser des choses et des gens. Je n'aime pas à mépriser. Je voudrais tout comprendre et tout excuser ».<sup>1626</sup>

De fait, son ouverture au pardon et sa compassion pour son agresseur l'amènent jusqu'à tuer sa fierté, étape importante de son processus spirituel qui consiste en la mort de l'ego. De cette évanescence, Isabelle Eberhardt commence à transcender ses souffrances contre lesquelles elle se révoltait souvent, car « la souffrance est salutaire ». Elle va même jusqu'à justifier et approuver l'acte de son agresseur du fait, comme il le prétend, qu'il a été « envoyé par Dieu » : « Cet homme est bien l'envoyé de Dieu qu'il a déclaré être »,<sup>1627</sup> écrit-elle. Certes, ces

---

<sup>1622</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, op. cit., p. 106-107

<sup>1623</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 03, verset 134.

<sup>1624</sup> « *Le Pardon dans l'Islam* », (SN), <http://www.alnas.fr/m/actualite/religion/article/islam-l-importance-de-pardonner>, Consulté le 01/04/2018

<sup>1625</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 24, verset 22

<sup>1626</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 224

<sup>1627</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit p. 168.

propos peuvent paraître excessifs, voire insensés pour certains qui voient Isabelle Eberhardt donner dans le délire des déclarations d'Abdellah, l'agresseur ; pour d'autres cependant, notamment les adeptes de la mystique soufie, ils sont justifiés, sauf qu'il faudrait remplacer l'expression « l'envoyé de Dieu », réservée au prophète, par une autre, plus adaptée, telle que « signe de Dieu », ou « miracle divin ».

Depuis cette agression, Isabelle Eberhardt semble s'épanouir dans plusieurs domaines tels que la littérature et la foi religieuse : « *Ma foi est devenue sincère* », <sup>1628</sup> et son « *âme est en progrès incontestable* ». <sup>1629</sup> Sa production littéraire devient aussi plus féconde ; contrairement aux difficultés qu'elle éprouvait auparavant pour arriver à écrire aussi abondamment et qui constituaient un véritable souci pour elle, car elle traversait souvent des périodes de « vide ». Mais à présent, elle n'est plus à court d'inspiration : tout l'attire et l'inspire, tout est sujet de réflexion, et l'appel de la plume devient irrésistible. Ses dispositions d'esprit sont plus favorables à l'écriture et les idées fusent de toutes parts :

« Depuis le fameux procès de Constantine, un fort réveil en moi de l'écriture. L'aptitude d'écrire naît réellement en moi, à présent. Jadis, il me fallait attendre, des mois durant parfois, les dispositions d'esprit pour écrire. A présent, je commence à écrire déjà presque toutes les fois que je le veux. Je crois en résumé que je suis arrivée à l'éclosion de cette incubation que je sentais bien en moi. (...) Pour moi, la vie a acquis un sens depuis le jour où je sais que notre passage ici-bas est un acheminement de la perfectibilité humaine vers une autre vie : de là, forcément, découle la nécessité raisonnable du perfectionnement moral et intellectuel, – inapte parce qu'inutile sans cela ». <sup>1630</sup>

Elle note tout ce qu'elle voit, tout ce qui l'impressionne. Tout l'interpelle et devient un sujet digne d'intérêt, même s'il paraît anodin à nos yeux. Tout prend un sens et devient source de beauté, comme le sable ou le soleil, dont elle perçoit la description comme un hommage à la magnificence du Créateur. Tout est digne d'intérêt, puisque Dieu se reflète à travers lui, car « *l'Aimé est présent dans tout* », <sup>1631</sup> dit Ibn Rumi. Une faim intellectuelle naît en elle ; elle veut tout

<sup>1628</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 166

<sup>1629</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op.cit., p. 265.

<sup>1630</sup> Ibid., p. 166

<sup>1631</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNNEK, (2006), Chapitre 1 : « *Rumî (1207-1273): poète et mystique. Les derviches tourneurs, doctrine, histoire et pratiques* », Editions du Cerf, pp.21-81, Patrimoine Islam. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00651420/document>, consulté le 11/08/2018

apprendre ; elle se consacre à la lecture d'essais sur la psychologie et travaille à perfectionner son style, comme nous pouvons le lire dans ces passages :

« En ce moment, deux choses m'intéressent et je compte m'y consacrer : d'abord, le perfectionnement littéraire. (...) Lire certains livres, dans le genre des *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget. Dès que je serai installée, m'abonner à une bibliothèque sérieuse et relire le *Journal des Goncourt* qui eut sur moi une si bienfaisante influence l'an dernier et aussi d'autres ouvrages pouvant exercer une action analogue sur l'intellect ». <sup>1632</sup>

Elle entre ainsi dans une phase de renouvellement de soi où elle essaie de parfaire sa personne en l'éloignant de toutes les turpitudes de la vie. Ainsi, sa foi longtemps « chancelante », devient-elle plus forte que jamais :

« Ma foi est devenue sincère ; je n'ai plus besoin de faire le moindre effort et, tous les soirs quand avant de m'endormir, je plonge au fond de ma conscience un regard scrutateur, j'y trouve la paix très douce de la mystérieuse certitude qui, désormais, sera ma force ». <sup>1633</sup>

La souffrance physique causée par l'agression est supportée comme une épreuve, car « *l'expérience s'acquiert au prix des grandes souffrances de la vie, mais elle ne se communique jamais* ». <sup>1634</sup> Elle cherche maintenant à se parfaire intellectuellement et moralement en essayant de ne plus se lamenter sur sa destinée qui, dès lors, devient une bénédiction quand on accepte toutes les vicissitudes de la vie avec résignation, en s'armant de patience, comme elle le dit dans ce passage d'une des lettres envoyées à Slimane : « *Allah est avec les [gens] patients* ». <sup>1635</sup> Notons que le travail sur soi provoqué par un quelconque trauma conduit le disciple soufi vers une sorte de voyage intérieur, ou plus exactement vers un long voyage de perfectionnement de soi. Ibn Rumi compare ce voyage à :

« l'action secrète du noyau tendre d'une amande pour se renforcer. Il se nourrit petit à petit de son écorce, lui donne de moins en moins d'importance. Bientôt dévitalisé, elle finira par éclater. Comme le cœur nourri par le respect des pratiques soufies fait éclater un jour l'écorce de son moi égoïste et omnipotent ». <sup>1636</sup>

Sa grande maturité est décelable dans toute la suite de ses écrits, notamment les *Journaliers* et *Écrits intimes*. Son « trauma » lui fera voir, dès lors, la « beauté en toute chose ». Ainsi, toute âme est-elle porteuse de valeurs et de beauté

---

<sup>1632</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 167

<sup>1633</sup> Ibid., p. 167.

<sup>1634</sup> I. EBERHARDT, *Lettres et Journaliers.*, op. cit., p. 187

<sup>1635</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 352,

<sup>1636</sup> M.O. DELACOUR & J.R. HULEU, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt.*, op. cit., p. 94

« réelle » : « *Le corps humain n'est rien et l'âme humaine est tout. D'ailleurs, une belle âme est la seule beauté réelle, puisque, sans elle, pour un vrai esthète, la beauté physique elle-même n'existe pas* ». <sup>1637</sup> Si Isabelle Eberhardt est arrivée à ce degré de lucidité mystique, en considérant que l'âme est tout, c'est qu'elle parvient, sans aucun doute, à voir le divin dans l'autre, jusque dans le geste de son agresseur : « *Pour moi, la suprême beauté de l'âme se traduirait en pratique par le fanatisme menant harmonieusement, c'est-à-dire par une voie d'absolue sincérité, au martyre* ». <sup>1638</sup>

Ainsi, la beauté est-elle en toute chose et savoir la discerner est un don de Dieu. Isabelle Eberhardt prend conscience que ce don est vivant en elle et qu'il demeure son seul « *trésor impérissable* ». <sup>1639</sup> Ce don se traduit par une vision qui magnifie la misère, la solitude et tous les soubresauts de la vie, comme elle en témoigne dans ce passage : « *Il me semblait (...) paradoxal jadis que la misère et la vulgarité ambiante pussent ne point imposer silence à ce sens sacré du beau, et à l'amour du bien. Eh bien non... Chez moi, elles le magnifient plutôt* ». <sup>1640</sup> Elle prend vite goût à la vie et contemple davantage « *la vraie figure de ce grand Univers* » qui « *est à jamais insaisissable et inconnue... Cette figure absolue serait en effet la face de Dieu* ». <sup>1641</sup> Avec des yeux de châtelain, elle regarde les champs « *d'or des colzas en fleurs, d'émeraude des blés et des orges et d'opale des chih aux enivrantes senteurs. Cette richesse-là, seule la tombe pourra la [lui] prendre, et non les hommes* ». <sup>1642</sup>

Le soufisme explique cet état de « magnification » comme étant un degré poussé du cheminement spirituel de l'aspirant, qui approche de la connaissance divine. Par le biais du regard, Isabelle Eberhardt s'oriente vers la magnificence divine par la voie de la contemplation : « *En toute chose, il faut s'attacher à trouver d'abord ce qui est divin : l'Immanence divine est éternelle* ». <sup>1643</sup> Ainsi Dieu, par le biais de Sa magnificence, se dévoile-t-Il à travers sa création. De

<sup>1637</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 174.

<sup>1638</sup> Ibid., p. 125

<sup>1639</sup> Ibid., p. 129

<sup>1640</sup> Ibid., p. 129

<sup>1641</sup> Ibid., p. 231

<sup>1642</sup> Ibid., p. 130

<sup>1643</sup> Ibid., p. 179

plus, la reconnaissance de l'omnipotence de Dieu requiert l'exercice des vertus morales, comme l'acceptation « du décret divin » (tawakul). De ce point de vue, Isabelle Eberhardt semble fortifiée par la résignation, considérée par l'Islam comme une voie d'accès à Sa magnificence : « *Et si Allah manifeste un désir et dise : que cela soit, cela sera ! Tout est entre les mains de Dieu, et rien ne se fait que selon son vouloir* ». <sup>1644</sup>

Ainsi, ce rapprochement de Dieu amorce-t-il une disposition proprement mystique « appuyée sur l'existence d'une communication préalable entre Dieu et la créature, et affermie encore par quelques appels à un amour réciproque entre Dieu et l'homme ». <sup>1645</sup> De cet amour fusionnel, naîtra un nouveau regard purifié de toutes les souillures de ce bas monde ; c'est ce qui l'amènera à voir les lumières divines jusque dans la misère et le malheur : « *Dieu guide vers Sa Lumière qui Il veut* ». <sup>1646</sup> En effet, la puissance de son âme, comme elle le soutient, est « colossale » ; « elle grandit par l'usage » <sup>1647</sup> et s'acquiert par la souffrance, car « *seule la souffrance engendre la splendeur des grands courages et des grands dévouements, comme elle engendre celle des grandes sensations et des vastes idées* ». <sup>1648</sup> La puissance de l'âme, dans le soufisme, réside justement dans le renoncement et les luttes incessantes contre les penchements de l'ego ; en effet, « *la vie [n'est] pas seulement une lutte perpétuelle contre les circonstances, mais bien plutôt une lutte incessante contre nous-mêmes* ». <sup>1649</sup>

A ce degré de son cheminement spirituel, Isabelle Eberhardt est arrivée au seuil du « discernement », ou de ce que les soufis appellent « le polissage du miroir de l'âme ». De toute évidence, le miroir n'est qu'une métaphore suggérant la pureté de l'âme. En effet, quand l'âme est occupée par la turpitude du monde, elle nécessite d'être « polie » pour se laisser traverser par les lumières divines. Tout disciple soufi est donc appelé à frotter son miroir afin de le laver de toutes les souillures de ce bas monde telles que la vanité, l'hypocrisie, la convoitise, les

<sup>1644</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 119

<sup>1645</sup> D. SOURDEL, (1965), *L'Islam*, Que sais-je ? PUF, pp. 84-85

<sup>1646</sup> LE CORAN, El-Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 24, verset 35

<sup>1647</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 141

<sup>1648</sup> Ibid.

<sup>1649</sup> Ibid.

désirs de l'ego, etc. D'ailleurs, le Coran fait plusieurs fois référence à ce sujet pour indiquer la grande importance de la purification de l'âme ; citons entre autres ce passage : « *Non pas ! Mais leur cœur s'est souillé de leurs propres acquis. Non pas ! Mais de leur Seigneur, en ce jour, ils sont occultés* » ;<sup>1650</sup> ainsi que cet autre : « *Bienheureux sera celui qui purifie son âme, confondu sera celui qui l'opacifie* ». <sup>1651</sup> Le miroir de l'âme souillée se traduit par son égarement et son ignorance de Dieu, appelés par le grand soufi El Ghazali « les vers rongeurs », qui empêchent de voir le reflet divin. Ces « vers » sont perçus par les soufis comme des obstacles pouvant survenir à n'importe quel moment de la quête de Dieu. Abdelkader El Jilani exhorte vivement au polissage du miroir de l'âme pour faire tomber les voiles séparant l'être d'avec le divin. Ainsi recommande-t-il :

« Mon ami, ton cœur est un miroir poli. Tu dois le nettoyer pour le débarrasser du voile qui s'est formé à sa surface, parce qu'il est destiné à réfléchir la Lumière. *Quand la lumière de Dieu (qui) est la lumière des cieux et de la terre* commencera à illuminer les régions de ton cœur, la lampe de ton cœur s'allumera. (...) *Dieu guide vers Sa Lumière qui Il veut*, alors tu verras, de l'horizon de la raison divine, monter le soleil de la connaissance intérieure. C'est ton soleil personnel, car tu es celui que Dieu guide (...) et les voiles seront enlevés et les carapaces voleront en éclats, révélant le subtil qui se cache derrière le grossier. La Vérité dévoilera son visage. Toutes ces choses commenceront à se produire lorsque ton cœur sera nettoyé. La lumière des secrets divins tombera sur lui [le cœur], si tu le veux et si tu le Lui demandes (...).<sup>1652</sup>

### 3.5. Le maraboutisme, une voie vers la sainteté

Le soufisme est l'expression vivante et permanente de la spiritualité musulmane, et c'est dans cette voie que s'est presque toujours manifestée la sainteté. Ce n'est pas une forme de religion, mais un idéal mystique, un art de vivre dans le spirituel. La règle première du soufisme est de tuer son propre ego, ses désirs et de se vouer à l'Unique. Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, nous remarquons qu'au fil de son cheminement spirituel, elle arrive à se débarrasser de son narcissisme en tuant son ego et ses désirs charnels et en se vouant à Dieu,

<sup>1650</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., sourate 83, versets 14-15

<sup>1651</sup> LE CORAN., op. cit., sourate 91, versets 9-10.

<sup>1652</sup> Y. LOPEZ, « *La purification de l'âme : quand le cœur devient un miroir* »,

URL : <https://raisonnances.net/la-purification-de-lame-quand-le-coeur-devient-un-miroir/>.

Consulté le 02/04/2018

comme le dicte la loi soufie. De cette privation, jaillit enfin la lumière divine, c'est ainsi qu'elle note dans ses *Écrits intimes* : « Dieu nous fait sortir des ténèbres et nous mène vers la lumière ».<sup>1653</sup> Cette lumière dont il est question, ce n'est pas celle que l'on imagine ; elle est loin d'être matérielle, c'est une lumière infuse, que seul le bon soufi a la capacité de percevoir au moyen des « quatre morts » de Hatim al-Asamm, à savoir l'ascèse corporelle, la patience, le combat de l'âme charnelle et la pauvreté, qui sont les conditions de toute sanctification. Ainsi écrit-il :

«Une mort blanche qui est la faim ; une mort noire qui consiste à endurer sans se plaindre les torts qu'on nous fait ; une mort rouge, qui consiste à contrarier les désirs de l'âme passionnelle ; une mort verte, qui consiste à revêtir des loques rapiécées ».<sup>1654</sup>

Dans ce même ordre d'idées, Aboul qasim al-Djounayd,<sup>1655</sup> l'un des grands maîtres de la voie spirituelle soufie, dit que le soufisme « consiste à mourir à soi-même et à vivre en Dieu ».<sup>1656</sup> Par cet anéantissement de soi<sup>1657</sup>, Isabelle Eberhardt s'introduit dans la « naissance spirituelle » en suivant la sentence du prophète : « Celui qui veut voir un mort qui marche sur la terre, qu'il regarde Abu Bakr »<sup>1658</sup>, ce dernier étant présenté comme le modèle du détachement et du renoncement.

Les lumières divines qu'Isabelle Eberhardt commence à percevoir dans son cœur, elle les doit à Abdellah. C'est donc lui qui, sans le vouloir, l'a extirpée des ténèbres de son existence, ou plutôt de son égarement. C'est encore lui qui l'a aidée à purifier le miroir de son âme des vers qui rongeaient son cœur pour le transformer en une lanterne éclairant les secrets divins ; et c'est toujours lui qui donnera un sens à son existence en l'invitant au grand voyage intérieur : « J'ai senti mon âme entrer dans une phase toute nouvelle de son existence

<sup>1653</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 267

<sup>1654</sup> M. CHODKIEWICZ « Les quatre morts du soufi », op. cit., p. 36.

<sup>1655</sup> Abû l'Qasim al-Junayd ibn Muhammad al-Khazaz al-Baghdadi (830-910), plus connu sous le nom de Junayd, est une haute figure de la spiritualité musulmane de la période classique (VII<sup>e</sup> siècle - X<sup>e</sup> siècle).

<sup>1656</sup> CHEIKH ABD EL HADI RIDOUANE, (2007), *Comprendre le soufisme*, Ed. Grand Alger Livres, p. 5

<sup>1657</sup> La mort dans le langage soufi (« fana »).

<sup>1658</sup> M. CHODKIEWICZ, « Les quatre morts du soufi », op. cit., p. 36.

terrestre ».<sup>1659</sup> Cette nouvelle phase de la vie constitue une étape essentielle chez les soufis ; elle résume le parcours effectué par l'aspirant pour atteindre la sanctification par la lumière divine, ainsi décrite dans un verset du Coran :

« Dieu est la Lumière des cieux et de la terre ! Sa lumière est comparable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un verre ; le verre est semblable à une étoile brillante. Cette lampe est allumée à un arbre béni : l'olivier qui ne provient ni de l'Orient ni de l'Occident et dont l'huile est près d'éclairer sans que le feu la touche. Lumière sur Lumière ! Dieu guide vers sa Lumière qui il veut. Dieu propose aux hommes des paraboles. Dieu connaît toutes choses ».<sup>1660</sup>

Il y a dans ce verset une représentation symbolique du parcours imposé à l'homme en quête de la « Vérité divine ». Ainsi la niche traduit-elle le corps humain noirci par les ténèbres des turpitudes ; la lampe vient alors éclairer son esprit et l'image du verre est le cœur illuminé par l'esprit. Quant à l'olivier, c'est l'âme purifiée par la sanctification. Nous pouvons considérer cela comme une sorte de présent offert par Dieu aux êtres qui le cherchent, en levant le voile qui le sépare de sa créature pour laisser voir Ses lumières sanctificatrices.

En ce sens, l'incident de Behima a été la cause de la révélation mystique pour Isabelle Eberhardt. Il a orienté sa vie dans une autre direction, ou plus précisément vers une autre destinée, étant donné qu'elle se découvre une attirance pour le maraboutisme, dont elle n'a fait part à personne, sauf à Slimane :

« Mais l'œuvre d'Abdellah, et le germe qu'il a semé en moi y est resté et je crois fermement qu'il germe déjà et qu'il surgira un jour ou l'autre de l'ombre où je le cache à tous les yeux... Cela, c'est mon secret, celui qu'il ne faut pas confier, et que je ne confierai à personne, sauf à un seul, celui qui l'a deviné un jour et qui ne profane jamais d'un rire moqueur le sanctuaire de mon âme qu'à lui seul je peux ouvrir parfois jusqu'en ses tréfonds ; qu'aucun autre ne doit connaître : car, lui, aussi, il est prédestiné ».<sup>1661</sup>

Pour avoir formulé un tel désir, il fallait que sa foi ait atteint son point culminant, compte tenu de tout ce qu'exige cette décision : « *Le salut de l'homme, c'est la Foi. Non pas la foi morne en des formules, mais la foi vivante qui rend les âmes fortes, non pas la foi qui brise la volonté et l'énergie, mais celle qui les exalte et les magnifie* ».<sup>1662</sup> En effet, cette idée du maraboutisme qui

---

<sup>1659</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 168

<sup>1660</sup> LE CORAN., op. cit., sourate 24, verset 35

<sup>1661</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 169

<sup>1662</sup> Ibid., p. 178



commence à germer en elle semble être le résultat du parachèvement de son éducation morale et de l'accomplissement de nombreuses épreuves aidant à suivre cette voie telles que la misère, le renoncement et la résignation : « *Attache-toi au dépouillement et à l'esseulement* », <sup>1663</sup> dit Abdelkader El Jilani. Grâce à toutes les épreuves endurées, Isabelle Eberhardt acquiert la « foi » suprême, une foi qui conduit au renoncement, à l'ouverture vers l'autre, et finalement vers l'amour du divin. En terme soufi, Isabelle Eberhardt passe du voyage extérieur au voyage intérieur, chemin conduisant au voyage en Lui. Voici ce qu'elle note :

« Dieu est beauté. En ce mot se résume tout : le Bien, la Vérité, la Sincérité, la Pitié... Tous ces mots ne sont faits que pour désigner, selon des manifestations diverses, la Beauté qui est Dieu lui-même. Avec cette foi-là, animé de cet esprit, l'homme devient fort... Il acquiert une force qui, aux yeux du vulgaire, est surnaturelle. Pour employer le mot vulgaire, il devient marabout. (...) En toute chose, il faut s'attacher à trouver d'abord ce qui est divin : l'immanence divine est éternelle. Le côté divin de toute chose est seul digne d'être considéré ». <sup>1664</sup>

Pour devenir maraboute, il faut consentir un grand sacrifice et faire preuve d'un dévouement total à Dieu. L'âme d'Isabelle Eberhardt se prête parfaitement à ces conditions, vu qu'elle possède d'ores et déjà les pré-requis nécessaires pour entreprendre un tel projet, à savoir sa grande générosité, son renoncement, sa foi en Dieu, son humanité, et enfin son don de prescience. En effet, si elle a formulé un tel vœu, c'est qu'elle sait au fond d'elle-même qu'elle est capable de mener à bien une telle entreprise.

On peut penser que cette aspiration au maraboutisme est peut-être due à l'influence de la grande maraboute Lalla Zeineb, qu'Isabelle Eberhardt considère comme sa mère spirituelle et pour laquelle elle a une grande admiration en raison de son sacrifice pour la zaouïa et de renoncement au monde : « *Ma fille*, dit-elle, *j'ai donné toute ma vie pour faire le bien dans le sentier de Dieu* ». <sup>1665</sup> Bien que Lalla Zeineb lui ait fait une forte impression, il semble qu'elle ne soit pas la seule qu'Eberhardt admire pour son dévouement, sa pureté et son humilité, mais qu'il en existe d'autres qu'elle respecte pour les mêmes raisons, par exemple Lalla de Sidi Ben Bouziane, une Lalla dont le nom n'est pas révélé, à part sa parenté

<sup>1663</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis*, op. cit., p. 136.

<sup>1664</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 179

<sup>1665</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 122

avec Sidi Ben Bouziane. D'ailleurs, Isabelle Eberhardt ne connaîtra jamais cette grande dame vénérée de tous, à cause de la fausse identité masculine qu'elle s'était donnée, et elle le regrettera : « *Je ne la verrai jamais, cette « Lalla » toute puissante, si vénérée* ». <sup>1666</sup> La fascination qu'exerce sur elle cette femme d'exception apparaît à travers les questions par lesquelles elle manifeste sa curiosité à son propos :

« Comment est-elle, cette grande dame auprès de laquelle je ne puis pénétrer, puisque je suis Si Mahmoud et qu'on continue à me traiter comme tel ? (...) A-t-elle les manières graves de son fils ? Et quelles sont les pensées qui occupent le cerveau de cette femme, placée dans une situation si particulière, à la fois cloîtrée et investie d'une autorité devant laquelle son fils lui-même plie ? ». <sup>1667</sup>

Bien qu'elle n'ait pas eu la chance de la voir, Isabelle Eberhardt arrive à déceler ses grandes qualités morales à travers un message qui lui est transmis et dont l'humilité la touche profondément :

« Sidi Mahmoud, 'Lalla' m'envoie te dire qu'elle te supplie, au nom de Dieu et de Sidi ben-Bou-Ziane, de lui pardonner et de chasser de ton cœur toute amertume. Hier soir nous sommes tous allés l'accompagner auprès du corps d'une sainte femme, Lalla Fathima Angadia, qui est morte à l'heure du mogh'rib – Dieu lui donne sa miséricorde ! C'est pourquoi 'Lalla' a oublié de t'envoyer le thé et le repas du soir. Elle te demande le pardon de cette offense involontaire et appelle sur toi la bénédiction de Dieu et de ses ancêtres.

Je ne la verrai jamais, cette Lalla toute puissante (...) qui pousse le culte de l'hospitalité jusqu'à mander à un certain inconnu un message empreint d'une aussi douce humilité, pour solliciter le pardon d'un oubli sans conséquence ». <sup>1668</sup>

En plus de l'imposante figure de Lalla Sidi Ben Bouziane, Isabelle Eberhardt découvre l'existence d'une autre maraboute, « Lalla Khedoudja », dont la destinée est semblable à la sienne ; en effet, elles ont toutes deux rompu les liens avec leur famille et quitté leur maison ainsi que leurs proches pour suivre leurs rêves par le biais du voyage. Isabelle Eberhardt rêve de cette femme pieuse et puissante qui voyage pour se fixer dans l'une des deux terres saintes, Jérusalem ou la Mecque, juste pour réaliser son rêve « *de vivre et de mourir sur le sol sacré du Hedjaz* ». <sup>1669</sup> Curieuse de connaître cette femme exceptionnelle, Isabelle Eberhardt laisse errer son imagination :

« Je me mets à rêver à cette Lella Kheddoudja inconnue, et qui a sans doute une âme un peu aventureuse, puisqu'elle a rompu, de sa propre volonté, avec la routine

<sup>1666</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 255

<sup>1667</sup> Ibid., p. 255

<sup>1668</sup> Ibid.

<sup>1669</sup> Ibid.

somnolente de la vie cloîtrée de ses pareilles, pour aller ailleurs recommencer une existence nouvelle, sous un autre ciel. Que s'était-il passé dans le cœur de cette maraboute voyageuse ? Pourquoi s'est-elle résolue brusquement à quitter pour toujours le ksar natal ? Quel roman y a-t-il que peut-être personne ne connaîtrait ? »<sup>1670</sup>

Rappelons que, dans sa prime jeunesse, Isabelle Eberhardt rêvait, avant que sa destinée ne prenne une autre forme, presque du même projet : partir en Orient pour servir ses frères musulmans, comme le révèle ce courrier du 12 août 1897 adressé à son ami Ali Abdelweheb : « *J'irai à Tunis ou en Orient – en Égypte peut-être – et je tâcherai de me rendre utile à ceux que je voudrais appeler un jour mes frères* ». <sup>1671</sup> Plus tard, elle projetait aussi d'aller en Palestine quand elle aurait touché l'héritage de sa mère, mais tous ces projets ne seront jamais réalisés.

Cette fascination exercée sur elle par les maraboutes traduit indubitablement le désir d'Isabelle Eberhardt de suivre la même voie qu'elles, une voie se résumant en le même dévouement pour l'autre, le même amour pour l'humanité et le même renoncement aux choses matérielles, qui conduisent finalement à la sanctification. De ce point de vue, le maraboutisme peut être la seule voie d'accès à cet univers mystérieux que nous appelons la « sainteté ». Nous pouvons donc dire que cela pourrait bien être le but final d'Isabelle Eberhardt, but confirmé par sa retraite à Kenadessa et à propos duquel elle se demande : « *Est-ce donc là ce que je venais chercher ? Toute ma soif va-t-elle enfin s'apaiser ?* ». <sup>1672</sup> Interrogation renforcée par une affirmation : « *Le désert que j'ai traversé était celui de mes désirs* » <sup>1673</sup>, désirs de transformation et « *de bon nirvana* » <sup>1674</sup> qu'elle trouvera dans sa retraite. Raoul Stephan semble partager ce point de vue puisqu'il affirme :

« Je crois que son [Isabelle Eberhardt] projet secret d'accéder à la sainteté, de devenir une maraboute lui tient toujours à cœur : avec quelle admiration parle-t-elle de la mère du cheikh actuel (Sidi Slimane), avec quelle attention radieuse remarque-t-elle des sépultures de femmes vénérées : Lalla Aicha, Lalla Keltoum, l'une et l'autre

---

<sup>1670</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 259

<sup>1671</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 77

<sup>1672</sup> Ibid., p. 246

<sup>1673</sup> Ibid., p. 246

<sup>1674</sup> Ibid., p. 266

descendantes de Sidi Ben Bou Ziane, le saint fondateur de l'ordre ! N'est-ce point pour se rapprocher du but, cette retraite ? ».<sup>1675</sup>

En effet, la sainteté peut être définie comme un martyre de soi en Islam. Au cours de leur vie, les saints ou les « biens aimés » de Dieu, sont distingués du commun des mortels par leurs exercices intenses de piété, appelés « *ijthad* », qui signifie « efforts intenses ». Tous ces exercices sont faits sciemment, jour et nuit, pour parfaire leur caractère et vider leur cœur des pensées mauvaises. De plus, ils apportent aide et assistance aux nécessiteux ; ils corrigent la société en combattant la dépravation, la corruption ainsi que tous les autres maux dont elle peut souffrir et ils affirment constamment leur foi en Dieu. Beaucoup d'entre eux ont été gratifiés par des miracles, « *karamat* », parmi lesquels le don de prescience. Isabelle Eberhardt semble partager avec ces saints l'un des signes de la sanctification, la prescience justement, comme elle l'affirme elle-même : « *Le don de la prescience s'affirme de plus en plus en moi* ». De fait, tous ses écrits sont ponctués de passages prémonitoires quant à son avenir, notamment la nature de sa mort prochaine, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents. En plus de la prescience, Isabelle Eberhardt semble avoir accès à la vision, « *al-ru'ya* », l'un des attributs partagés par les saints et prophètes, comme en témoigne ce fait, pour le moins étrange, quand elle a vu son ancêtre lui annoncer sa mort prochaine, comme le rapporte Raoul Stephan :

« La nuit dernière, pendant que je traversais un défilé, j'eus une vision ; ce ne fut pas une hallucination, car ma jument tremblait de tous ses membres ; j'ai assisté à un combat que les Berbères d'autrefois livraient à une armée étrangère, à des Vandales, je pense ; et parmi ces Vandales était un chef à longs cheveux rouges tressés qui, juché sur un étalon, menait une charge dans la mêlée. Soudain, j'eus l'intuition que ce chef était mon ancêtre ; il avait quitté nos plaines russes pour suivre les Vandales ; mon cœur se serra, mon corps se trempa de sueur. Mon ancêtre, soudain tourna la tête vers moi, me regarda, me fit un signe d'appel et le mirage se dissipa ».<sup>1676</sup>

Robert Randau lui aussi a relaté ce fait :

« Et mon guide, qui n'avait rien aperçu, me suppliait de ne prononcer que des paroles de bon augure. (...) Les scènes que j'ai vues et vécues sont encore présentes à mon esprit ! Ce n'est pas une hallucination que j'ai éprouvée. (...) L'aïeul m'a appelée ; je sais maintenant que je n'ai pas longtemps à vivre ».<sup>1677</sup>

---

<sup>1675</sup> R.STÉPHAN, (1930), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, Ed. Ernest Flammarion, Paris, p. 227

<sup>1676</sup> R.STÉPHAN, (1930), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*., op-cit, pp. 194-195

<sup>1677</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*., op. cit., p. 146

Le soufi interprète ce type de visions comme étant l'un des signes qui distinguent les gens de l'élite, appelés « illuminés » par les soufis ; et le Coran en fait mention : « *Sur terre, il y a des signes pour ceux qui sont dotés d'une vision sûre* ». <sup>1678</sup> Kalabadhi ajoute que Dieu a créé parmi les musulmans une catégorie d'élite, à qui il a prédestiné une très belle récompense, « al-husna » ; il a détaché leur âme de ce bas monde suite à leurs nombreuses luttes et, en guise de récompense, il les a gratifiés de la connaissance de l'héritage spirituel du Prophète. Ainsi écrit-il :

« L'intime de leur esprit a été purifié, et ils ont été honorés de l'intuition vraie, leurs pas ont été fermes, leur intelligence a grandi, et ils sont devenus des signes éclatants. C'est de Dieu qu'est venue leur compréhension, c'est vers lui qu'ils ont marché, et c'est de tout ce qui n'était pas Dieu qu'ils se sont détournés. Leurs lumières ont percé les voiles, et leur vision est devenue aveugle à ce qui n'était qu'en-deçà du trône de Dieu ». <sup>1679</sup>

L'aspiration d'Isabelle Eberhardt à la sainteté peut être également due au contexte culturel et religieux de l'époque. En effet, en cette période de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, beaucoup de femmes ont rencontré leur destin de maraboutes dans le désert, comme l'explique Cecily Macworth :

« La mythologie arabe offre une longue tradition de maraboutes dont plusieurs avaient parcouru le désert déguisées en hommes. Lella Aouda ben Sidi Mohammed est l'une des plus célèbres. Après des siècles, on parle encore de la beauté et du savoir de la grande cheftaine, de sa jeunesse débauchée, de sa fin édifiante. (...) Longtemps après ce fut Lalla Fatma, issue d'une puissante famille maraboutique. (...) On voyait aussi chevaucher dans le désert du sud oranais, l'année du séjour d'Isabelle Eberhardt à El Oued, une exquise petite sainte affiliée à la Qadriya, Dehbia de la tribu Sedjara, âgée de dix-huit ans ». <sup>1680</sup>

Cela semble étrange qu'Isabelle Eberhardt, éperdument éprise de son mari, soit hantée par cette pensée de la sainteté, étant donné que c'est un pacte qui changerait complètement le cours de sa vie, l'obligeant à sacrifier l'amour terrestre pour accéder à l'amour divin, comme l'exige le soufisme :

« Mais l'autre question qui m'agite, d'un tout autre ordre et que je n'oserais certes pas formuler, sauf à Slimane, qui seul la comprendra et l'admettra, c'est la question maraboutique, celle qui germa en mon âme, spontanément, le soir du jour où l'on transféra Abdallah de la prison civile dans la cellule... Et, sans doute par intuition inconsciente provenant de notre grande intimité d'âme, Slimane s'en est douté. Il me semble qu'avec beaucoup de volonté, il me sera facile d'arriver à cette fin très

<sup>1678</sup> LE CORAN, El-Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 51, verset 20

<sup>1679</sup> KALABADHI, (2005), *Traité de soufisme, les maîtres et les étapes*, Ed. Actes Sud, p. 19

<sup>1680</sup> C. Macworth, (1956), *Le destin d'Isabelle Eberhardt*, L. Fouque, Oran, pp. 154-155

mystérieuse qui m'enchanterait et qui ouvrirait devant moi des horizons que nul ne peut prévoir ».<sup>1681</sup>

Cette aspiration pour le maraboutisme est peut-être aussi née de cette rencontre, non anodine, qui la marquera longtemps, avec Omar le fou. En effet, Isabelle Eberhardt, de par sa sensibilité mystique, accorde une importance particulière aux fous, car, au fond d'elle-même, elle sait que les fous ne sont pas tous des fous, mais qu'il y a parmi eux des « fous de Dieu », qu'elle a l'habitude de croiser dans ses errances. Parmi eux, il y en a un qui la marquera à jamais, car c'est grâce à lui qu'elle verra sa destinée s'orienter vers la quête de l'Unique. Tout comme son agresseur, cet homme va donc lui permettre d'assumer sa transformation au moment où elle est hospitalisée, souffrant de ses commotions.<sup>1682</sup> Ainsi écrit-elle :

« Nous avons ici, pour le moment, un tirailleur, grand kabyle maigre, au profil osseux, aux yeux caves et enflammés. Le docteur dit que cet Omar est fou... Les Arabes disent qu'il est devenu marabout. Toute la journée, il erre dans la cour, la tête baissée, son chapelet à la main. Il ne parle à personne et ne répond pas aux questions. Quand au hasard de nos promenades, Omar me rencontre, sans un mot, il prend ma main et nous marchons ainsi, lentement, dans le sable lourd... De temps en temps, le tirailleur me parle, quand nous sommes loin des importuns. Ses idées sont sans suite, mais il ne divague pas trop. Il est très doux et je me suis habituée à lui.  
- Si Mahmoud, il faut prier ; il faut, quand tu seras parti, t'en aller dans une zaouïa et prier ».<sup>1683</sup>

Tel un message divin, Isabelle Eberhardt suivra le conseil de cet « Omar le fou », allant de zaouia en zaouia et finissant par un pèlerinage à la zaouïa de Kenadessa. Dans cette dernière, elle verra sa vie s'écouler « *doucement, comme une séguia paresseuse* ».<sup>1684</sup> Ainsi, dans son isolement volontaire, elle se liera intimement à Dieu par des exercices intenses de piété, telle une sainte parachevant sa quête spirituelle. De fait, l'ascèse est considérée par les mystiques soufis comme l'accomplissement du processus spirituel de l'aspirant, provoquant en lui une prise de conscience qui n'est rien d'autre que le reflet divin. Ainsi, « *la pureté de l'âme et du cœur ne peuvent être atteintes que par une disposition particulière et une astreinte permanente à la pensée*

---

<sup>1681</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 167

<sup>1682</sup> Suite à l'agression de Béhima

<sup>1683</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 175

<sup>1684</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 249

*ascétique tournée vers Dieu* ». <sup>1685</sup> Techniquement, l'ascèse consiste chez les soufis à gagner l'amour divin, à accéder à la sainteté. Autrement dit, l'aspirant se met en condition pour recevoir de Dieu le don de la sainteté, si son esprit arrive à lutter contre ses passions. En ce sens, Isabelle Eberhardt semble avoir vaincu, durant son ascèse, ses passions et respirer enfin « *[sa] vie d'un souffle égal* » <sup>1686</sup> car « *les grands incendies qui nous enflamment de science, de haine ou d'amour dormiront sous la cendre* ». <sup>1687</sup>

En effet, ce projet pour le maraboutisme, Isabelle Eberhardt ne veut pas le réaliser seule ; elle tient absolument à ce que Slimane la suive dans cette voie, qu'elle considère comme la plus droite qui soit, et qu'elle voudrait que Dieu l'aide à la suivre : « *Conduis-nous dans la voie droite, et je crois que, pour moi, c'est bien là le sentier droit* ». <sup>1688</sup> Bien qu'elle sache que Slimane a en vue d'autres projets que les siens, elle croit fermement qu'elle arrivera à le « sauver de sa chute », comme en témoigne ce passage :

« Un choix autre que n'a été le mien, d'un compagnon de toute ma vie eût certainement fait avorter cet acheminement nécessaire vers un avenir peut-être encore lointain. Mais Slimane me suivra où je voudrai et, de tous ceux que j'ai fréquentés, c'est le seul qui soit un vrai musulman, parce qu'il aime l'Islam, avec son cœur et non avec ses lèvres ». <sup>1689</sup>

Pour clore ce sous-chapitre, nous pouvons dire que l'incident de Béhima, malgré ses séquelles, a été salubre pour Isabelle Eberhardt, provoquant en elle un éveil, une éclosion aussi bien littéraire que spirituelle : « *Je suis sortie des limbes obscurs* », <sup>1690</sup> écrit-elle. Bien qu'elle soit blessée et souffrante, Isabelle Eberhardt est soudainement réveillée de sa léthargie et elle s'enthousiasme aussitôt pour la lecture et l'écriture, nourrissant en même temps un projet qui deviendra sa seule préoccupation : devenir maraboute et œuvrer pour l'humanité. Nous pensons que toutes les conditions sont réunies chez elle pour une telle entreprise : d'abord le fait qu'elle soit soufie, puis son esprit d'entraide et d'assistance : « *Dieu a semé en mon âme quelques germes féconds : (...) la foi,*

<sup>1685</sup> D. BOUBAKEUR, « *Le soufisme, spiritualité de l'apaisement pour l'amour de Dieu* », op. cit.

<sup>1686</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 246

<sup>1687</sup> Ibid., p. 246.

<sup>1688</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 167

<sup>1689</sup> Ibid., p. 168

<sup>1690</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 265

*l'amour vivace, pitoyable, infini, de tout ce qui souffre* ». <sup>1691</sup> Par ailleurs, le pardon pour son agresseur ne peut être que l'indice d'une destinée particulière. Ayant goûté à toutes sortes de souffrances, tant physiques que morales, elle ne pouvait en effet qu'avoir une destinée à part. Sa vie nomade, sa fréquentation assidue des cercles maraboutiques et son engagement dans le soufisme peuvent également être perçus comme une voie préparant au maraboutisme. Certaines rencontres ont aussi joué un rôle important dans cette quête de la sainteté, comme celle d'Abdellah, son agresseur, de Lalla Zeineb et d'Omar le fou. N'oublions pas de signaler l'ascèse qui lui a ouvert la voie au renoncement et à l'illumination ainsi que son don de prescience, un don divin accordé à l'élite. Tous ces faits sont des signes « *qui expriment la sainteté* », <sup>1692</sup> comme l'affirme Abdelkader El Jilani dans ses enseignements. En ce sens, Saint- Augustin espère goûter au repos éternel dans la sanctification. Écoutons-le, pour apprécier à sa juste valeur tout travail humain dans « l'infinité divine » <sup>1693</sup> :

« Vous, Dieu, l'unique bien, jamais vous n'avez cessé de faire le bien. Certaines de nos œuvres, par l'effet de votre grâce, sont bonnes, mais elles ne sont pas éternelles. Cependant nous espérons qu'après les avoir accomplies, nous goûterons le repos dans votre Grandeur sanctifiante ». <sup>1694</sup>

### **3.6. L'élévation spirituelle, voie vers le perfectionnement moral**

Depuis l'agression de Béhima, le regard d'Isabelle Eberhardt sur l'Homme change radicalement. Désormais, son unique souci est d'œuvrer pour l'humanité, la servir du mieux qu'elle peut, d'un amour pur et sincère, loin de tout calcul. C'est ainsi que le pardon pour son agresseur est l'une des manières d'aimer l'autre d'une manière désintéressée, ce qui est une valeur essentielle en Islam. Ainsi écrit-elle : « *Aimons au-dessus de nous, aimons encore davantage ce qui*

<sup>1691</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 167

<sup>1692</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis.*, op. cit., p. 135

<sup>1693</sup> Toute action humaine sur terre est une partie individuée de la mission divine. Autrement dit, tout individu est né pour remplir une mission divine en suivant certains signes.

<sup>1694</sup> SAINT-AUGUSTIN, 1964, *Les Confessions*, Paris, Ed. Flammarion, p. 351



*nous est inférieur. Elevons à nous celui qui saura nous adorer, ou sachons désirer notre élévation ».*<sup>1695</sup>

Le mot « élévation » dans cette citation a un sens purement spirituel. Dans son sens mystique, c'est un mouvement d'ascension permettant d'atteindre un plus haut degré de perfectionnement moral. Il traduit également l'idée de purification, de quête de bonheur et de recherche de l'amélioration de soi :

« *Qu'Allah nous mène sur la voie de la perfection* ». <sup>1696</sup> Cette même idée, nous la retrouvons chez beaucoup de poètes français, à l'instar de Baudelaire dont les vers lui font écho :

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,  
Va te purifier dans l'air supérieur. (...)  
Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes ! » <sup>1697</sup>

L'élévation spirituelle ne peut être acquise qu'avec le perfectionnement moral. Et quand la morale atteint ce degré de perfection, cela signifie qu'elle a dépassé l'intérêt individuel égoïste et qu'elle vise désormais l'intérêt collectif, comme l'affirme Émile Durkheim :

« La morale consiste en des actes humains qui dépassent les intérêts exclusivement personnels et visent des intérêts collectifs ».  
Et il ajoute : « Pour que l'homme soit un être moral, il faut qu'il tienne à autre chose qu'à lui-même. La morale commence donc avec l'attachement aux autres, à la société, aux groupes qui la constituent ». <sup>1698</sup>

En fait, tout aspirant, dans le soufisme, est constamment en quête d'élévation spirituelle, car elle conduit vers l'accomplissement de la connaissance divine. Cette étape est considérée par les soufis comme une direction de vie supérieure, assimilée au vol de l'oiseau, qui représente l'âme humaine. De fait, l'âme doit dépasser ses désirs et se polir afin que rien ne l'occupe, à l'exception du divin : « *Il faut vous libérer de votre égocentrisme* », <sup>1699</sup> affirme Attar. La symbolique de l'élévation nous vient du roi Salomon. On raconte qu'il possédait un oiseau doté du don du langage, appelé « Hudhud », de

---

<sup>1695</sup> I. EBERHARDT & V. BARUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam.*, op. cit., p. 181

<sup>1696</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 266

<sup>1697</sup> C. BAUDELAIRE, (2008, 1<sup>ère</sup> édition 1869), *Le spleen de Paris, Les fleurs du mal*, Ed. De Lodi (Novedit), p. 70

<sup>1698</sup> J. A. PRADES (1993), *Durkheim*, coll. Que Sais-je ? PUF, p. 53

<sup>1699</sup> M. CHERIF, « *Au cœur de l'Islam : l'élévation spirituelle* », 13<sup>ème</sup> chronique parue dans *Liberté* le 20/06/2016. <http://www.elmoudjahid.com/fr/actualites/95709>. Consulté le 10/04/2018

l'arabe « huda » qui signifie la « voie droite ». Il a utilisé cet oiseau pour envoyer un message à la reine de Saba pour l'inviter à adorer Dieu. Beaucoup de soufis s'inspirent du contenu de ce message, comme Attar, qui a écrit des poèmes dans lesquels il invite l'âme (« l'oiseau »), à un envol spirituel et à abandonner la vie terrestre. « *La vie n'a pour moi aucun attrait en elle-même, et je n'y tiens pas* », <sup>1700</sup> affirme Isabelle Eberhardt. Le fait de quitter la vie, au sens spirituel, signifie sortir de l'obscurité pour aller vers la lumière en vue de la réalisation de « la paix intérieure ». Ainsi, le souffle divin « *donne-t-il des ailes au cœur du croyant* ». <sup>1701</sup>

Il semble que la quête d'élévation spirituelle d'Eberhardt date de bien avant son engagement dans le soufisme, voire même avant de connaître le « Dar el Islam ». En effet, elle disposait déjà de la matière spirituelle aidant au processus du parachèvement du perfectionnement moral. Elle dit posséder « *une âme sensitive et pure qui plane si haut au-dessus des bassesses et des avilissements* », <sup>1702</sup> propos pleins de rêverie du temps où elle était à Cagliari, mais néanmoins chargés de germes spirituels. Sa fuite de l'Occident lui a été bénéfique dans la mesure où elle l'a conduite à « Dar el Islam », un terrain favorable pour cultiver ces germes par la voie du soufisme. De toute évidence, aucune religion ni aucune voix « céleste » n'aurait fait planer l'âme dans les sphères extatiques comme l'Islam ; ainsi en témoigne ce passage :

« J'ai ressenti une envolée superbe d'Islam. (...) Senti un sentiment presque extatique dilater ma poitrine en une envolée vers les sphères célestes d'où la seconde voix (muezzin) semblait venir en un accent de bonheur mélancolique, serein, doux et convaincu ». <sup>1703</sup>

Ce sentiment nirvanique, ressenti à l'appel à la prière, se poursuit jusque dans la mosquée, où Isabelle Eberhardt semble transportée dans d'autres sphères « bienfaisantes » :

---

<sup>1700</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op-cit, p157

<sup>1701</sup> M. CHERIF « *Au cœur de l'Islam : l'élévation spirituelle* », op. cit.

<sup>1702</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 10

<sup>1703</sup> Ibid., pp. 55-56

« Oh, être couché sur les tapis de quelque mosquée silencieuse, loin du bruit bête de la ville contaminée et, les yeux clos, les yeux de l'âme levés vers le ciel, écouter à l'infini, ce chant de triomphe de l'Islam ! »<sup>1704</sup>

Notons que cette « élévation spirituelle » est transmise par bon nombre de maîtres soufis à leurs disciples, notamment Ibn Attar<sup>1705</sup> qui a consacré une œuvre monumentale à ce sujet, *Le cantique des oiseaux*, dans laquelle, il nous convie au voyage de l'âme par la voie des « vallées de l'expérience mystique ». Ces vallées sont à l'image des stations que tout aspirant doit accomplir, non seulement par le biais d'intenses exercices de piétés, mais aussi par la voie de l'humilité, de la pauvreté, de la méditation et du renoncement, pour parvenir aux « hauteurs extatiques ». Ainsi, l'âme d'Isabelle Eberhardt se détache-t-elle peu à peu du bas monde pour rejoindre ces hauteurs extatiques, comme l'exprime ce passage :

« Mon âme est en progrès incontestable. Peu à peu, quoique lentement encore, elle se détache de cette atmosphère terrestre qui longtemps sembla devoir l'engloutir. Elle monte, doucement mais sûrement, vers les sphères de l'Idéal qu'elle atteindra un jour, in chAllah ». <sup>1706</sup>

Il est courant que le mot élévation soit associé à l'extase, une pratique de la recherche d'états modifiés de la conscience. Pour l'explorer, certains soufis choisissent la danse, comme ceux de la confrérie de Rumi, qui pratiquent « la danse tournoyante » ; d'autres recourent plutôt aux invocations interminables, le « dîkr » ; il y a encore ceux qui optent pour la méditation et l'ascèse comme voie d'accès à la connaissance divine. En fait, toutes ces voies, malgré leur différence, mènent à la réalisation spirituelle, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu. Nous pouvons distinguer, dans le processus spirituel d'Isabelle Eberhardt, trois phases conduisant à l'élévation, appelée « réalisation spirituelle ». Il y a d'abord l'âme gouvernée par les désirs charnels et qui tente par tous les moyens de s'en débarrasser en vue de parfaire son éducation morale ; c'est le stade appelé el « mourîd », l'aspirant, qui est perceptible chez Isabelle Eberhardt lorsqu'elle est

---

<sup>1704</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 56

<sup>1705</sup> Farid ad-Din 'Ajjâr ( 1142- 1229), parfois surnommé Attar de Nishapur, est un poète mystique persan.

<sup>1706</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 266

constamment tiraillée entre « *la bacchante et la nonne* »<sup>1707</sup> qui logent en elle ; c'est une étape marquant le début de son initiation, où sa « foi est chancelante ». Puis vient le stade de l'âme blâmable, « *salik* », relatif au voyage intérieur ; à ce deuxième degré de l'ascension, Isabelle Eberhardt cherche à se corriger de tous ses vices en vue de parfaire son éducation morale et « *créer un monde intérieur de pensées, de sensations* ». <sup>1708</sup>. Enfin, vient le dernier stade appelé « apaisement de l'âme » par l'esprit, « *mouradh* », signifiant la perfection morale, la voie de l'excellence : « *Je trouvai l'apaisement final et la joie du cœur* », <sup>1709</sup> dit-elle. Cette dernière étape est une forme d'accomplissement de la vie et de l'action. Lorsque l'âme s'est élevée au-dessus de toutes les bassesses du monde, Dieu lui accorde Sa grâce et lui laisse percevoir Son inspiration, telle une offrande pour Lui avoir été si proche, si soumise et si fidèle. Toutefois, pour atteindre ce dernier stade, il faut beaucoup de sacrifices et de renoncement, car il n'est acquis que par celui qui préfère

« l'humilité à la vanité, la pauvreté aux richesses, le mépris aux honneurs, la continence à l'incontinence. [Ainsi] l'homme est élevé au dessus de lui-même par une vie qui mérite le nom d'extatique ; [il] est attiré comme par un ravissement continu à vivre et agir saintement ; [il] est emporté au-dessus des forces de la nature. Ce ravissement est plus sûr que celui de l'entendement de la volonté. Il n'est point sujet aux illusions ». <sup>1710</sup>

Ce classement permet de suivre les étapes franchies par Isabelle Eberhardt pour atteindre la réalisation spirituelle, qui est le but de sa quête, tel que le soufisme le lui a enseigné. Grâce à cet accomplissement, Isabelle Eberhardt renonce à son ego et s'ouvre à l'humanité. Elle veut « *se reconnaître, dans l'autre et se faire reconnaître par lui* », <sup>1711</sup> rien de plus.

En définitive, nous pouvons dire que la recherche constante de l'élévation spirituelle est comme un mouvement d'ascension permettant d'atteindre un plus haut degré de perfectionnement moral. Néanmoins, pour atteindre ce degré

<sup>1707</sup> Expression d'Isabelle Eberhardt désignant son balancement entre la foi et la débauche.

<sup>1708</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 46

<sup>1709</sup> Ibid., p. 247

<sup>1710</sup> S.N, « *L'extase et dévoilement* ». URL :

<http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Bona/chap14.html> consulté le 20/02/2018

<sup>1711</sup> I.EBERHARDT, *Aux pays des sables.*, op-cit, p175

d'excellence de soi, l'âme doit se dépouiller de son individualité et s'ouvrir à l'autre, sans quoi elle ne peut accéder à la théophanie.

### **L'amour, une transcendance divine**

Dans sa quête spirituelle, Isabelle Eberhardt est aussi en quête du bonheur, un bonheur qu'elle trouve dans l'amour. Ce sentiment de bien-être provoqué par l'amour porte en lui-même le germe du divin, du retour à sa source, Dieu. Rappelons que l'amour est une composante centrale du soufisme, telle une religion du cœur, « *primordiale dans le temps et quintessentielle dans l'âme* », <sup>1712</sup> comme l'affirme Frithjof Shuon. En effet, ce sentiment d'amitié (mahabba) trouve son fondement dans le Coran : « *Dieu aime ceux de ses serviteurs qui font le bien* », <sup>1713</sup> ou encore : « *Allah va faire venir un peuple qu'Il aime et qui L'aime* ». <sup>1714</sup> Par ailleurs, ce que nous appelons communément « amour » est une sorte de machination de « l'ego » pour éviter l'abandon. Pour Isabelle Eberhardt, qui est constamment en proie à la mélancolie et à l'angoisse, l'amour peut occuper une place capitale dans sa vie, dans la mesure où il est une forme de compensation. Néanmoins, cet amour n'est pas perçu comme celui du commun des mortels, il est au-delà du perceptible et des possibilités de l'intelligible, il va dans le sens de la transcendance, terme d'origine latine, « *transcendere* », signifiant « *l'idée de dépassement ou de franchissement* ». <sup>1715</sup> Ainsi, cet amour revêt-il un aspect mystique ; il est différent de celui de ceux qui ne « *voient pas, sourds, muets et aveugles* » <sup>1716</sup>, car dès que « *les effluves de l'Essence entrent dans le cœur, celui-ci se situe au-delà de l'ordre formel et est devenu capable de deviner les intentions divines de toutes les formes, et par conséquent de percevoir l'Unité dans la diversité* ». <sup>1717</sup>

---

<sup>1712</sup> FRITHJOF SHUON « *Cheikh 'Isa Nur-ed-Din Ahmed* ». URL: <http://www.moncelon.fr/schuonguenon.htm>. Consulté le 18/09/2018

<sup>1713</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op.cit., :39 ;53

<sup>1714</sup> Ibid., Sourate : 05 ; verset 54

<sup>1715</sup> Voir *L'encyclopédie libre* : <http://www.wikipedia.org/wiki/Transcedance>. Consulté le 20/02/2018

<sup>1716</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 192

<sup>1717</sup> FRITHJOF SHUON, « *Cheikh 'Isa Nur-ed-Din Ahmed* ». , op-cit.

L'écriture d'Isabelle Eberhardt est, a priori, une écriture sensiblement spirituelle. De fait, le mot « rouh » (âme) qu'emploie Isabelle Eberhardt pour désigner Slimane a une charge profondément mystique. L'on sait que « l'âme » est permanente, contrairement à l'enveloppe charnelle, « le corps », qui est vouée à la disparition. Cette idée de permanence est liée à Dieu qui est « Eternel », qualificatif que l'on retrouve dans ses quatre-vingt-dix-neuf attributs. Le mot « rouh », qui signifie aussi « esprit », renvoie à l'esprit d'Isabelle Eberhardt, ce qu'elle a de plus précieux et dont elle fait don symboliquement à Slimane. Ce terme de « rouh » peut être aussi une référence à Dieu, auquel elle est intimement liée dans une communion totale. D'ailleurs, tout être a une partie de Dieu en lui, celle de l'esprit qu'il a insufflé en nous en donnant vie à Adam, notre ancêtre à tous. Ainsi le Coran dit-il à ce propos : « *Lorsque Je l'aurai façonné et que J'y aurai insufflé de Mon esprit, alors prosternez-vous devant lui* ». <sup>1718</sup> Maintenant, pour ce qui est de son rapport avec l'amour, nous pouvons nous référer à Ahmed Ghazali <sup>1719</sup> qui explique que l'amour entre humains est le point de jonction avec l'unicité divine : « *L'Amour venu à l'être à partir du néant pour l'esprit « Ruh ». L'esprit est probablement le premier Émané* ». <sup>1720</sup> Il ressort de cet amour une trinité qui réunit l'aimé, l'aimant et l'Amour éternel (l'amour divin), comme le reconnaît Ghazzali : « *L'esprit et l'amour (...) viennent à l'être à partir d'un seul principe qui est l'Amour Eternel. C'est l'esprit et l'amour qui vont devenir tour à tour aimé et aimant* ». <sup>1721</sup> Cette voie de l'unification comprend, d'après Ghazzali, deux degrés : le premier est que le « *fait d'aimer est créateur de séparation (firâq)*, le second est que « *le fait d'être aimé est créateur d'union (wisâl)*. Ces deux étapes doivent être dépassées par l'Esprit » <sup>1722</sup> pour qu'elles se rejoignent en lui et atteignent l'unification par le retour à l'amour originel de l'être, celui du Créateur. Ces interprétations sont puisées de ce verset coranique : « *Il les aime et*

<sup>1718</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 38, verset 72

<sup>1719</sup> Ahmed Ghazali (1061-1136), maître soufi persan, écrivain et prêcheur éloquent

<sup>1720</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK, (2002), *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi : Poésie mystique et expression poétique en Perse médiévale (XIIIe siècle)*. Institut Français de Recherche en Iran, pp. 347, Bibliothèque iranienne 56. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00611195/document>. Consulté le 21/04/2015

<sup>1721</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK., op. cit.

<sup>1722</sup> Ibid., propos de Ghazali

ils *L'aiment* ». <sup>1723</sup> De ce verset coranique, Ghazzali relève deux concepts essentiels reliant l'Amour divin à ses Créatures par la voie de l'Esprit :

« Dans le premier membre de cette phrase, c'est l'amour qui est l'amant et les esprits sont l'aimé ; dans le second, les esprits sont l'amant, et l'Amour est l'aimé. Ces deux mouvements de descente (nuzul) et de remontée (su'ud) sont les composantes d'une circulation d'amour par laquelle Dieu s'épanche à l'extérieur à travers Ses créatures et par laquelle les créatures reviennent à leur Créateur ». <sup>1724</sup>

Nous pouvons considérer, dès lors, que le « *corps humain n'est rien et l'âme humaine est tout* », <sup>1725</sup> comme le soutient Isabelle Eberhardt, car l'âme (ruh) est la voie d'accès vers le divin. Ainsi, la beauté de l'être réside-t-elle dans l'âme, « *qui est la seule beauté réelle puisque, sans elle, pour un vrai esthète, la beauté physique elle-même n'existe pas* ». <sup>1726</sup>

### **L'amour, une « offrande mystique »**

Après avoir vu l'interprétation de « l'esprit » dans l'amour, nous allons nous pencher maintenant sur l'expression de l'amour corporel. En effet, ce don « d'esprit » d'Isabelle Eberhardt se joint à celui du corps, même si cette idée est fortement contestée par l'Islam. En fait, la vision de l'amour chez Isabelle Eberhardt repose sur sa philosophie de la vie ; en effet, dès qu'elle s'attache à quelqu'un, elle se donne tout entière. Le fait est qu'une âme débridée et impatiente comme la sienne n'attend pas l'établissement de relations licites pour cohabiter avec quelqu'un, comme elle le révèle dans ses écrits intimes à propos de sa relation avec Khoudja : « *Les relations quasi conjugales durèrent deux mois* ». <sup>1727</sup> Il en sera de même avec Slimane pendant plusieurs mois avant leur mariage.

L'idée de se donner est perçue par Isabelle Eberhardt comme une « *offrande mystique* », <sup>1728</sup> jamais comme un péché, plutôt comme un don, ainsi qu'elle le dit dans ce passage de ses *Écrits intimes* : « *L'amour sincère et réel*

---

<sup>1723</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 05, verset 54

<sup>1724</sup> EVE FEUILLEBOIS-PIERUNEK., op. cit.

<sup>1725</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 125

<sup>1726</sup> Ibid., p. 125.

<sup>1727</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*., op. cit., p. 88

<sup>1728</sup> T. TAVERNIER, (2016) Isabelle Eberhardt, *un destin dans l'Islam*, Ed. Tallandier, p. 151

(...) *n'est point un déshonneur pour moi, (...) ce n'est certes pas une action honteuse. J'ai fait don à cet homme de beaucoup plus que ne l'aurait fait une autre femme* ». <sup>1729</sup> Cet amour devient un cadeau pour ceux qui en manquent, comme l'affirme Tiffany Tavernier : « *Faire l'amour pour elle tient de l'offrande mystique* ». <sup>1730</sup> De tels propos peuvent déconcerter certains pour leur caractère inattendu et un peu dévergondé mais, pour comprendre l'amour mystique d'Isabelle Eberhardt, il faudrait se référer au témoignage de Robert Randau. Il rapporte qu'Isabelle Eberhardt a eu pitié de l'état désastreux de l'un de ses amoureux dont elle ne partageait pas les sentiments :

« Je le trouvai tout dolent et amaigri, allongé sur un bout de tapis ; il me jura sur le Livre et par Sidi Merouane qu'il était malade d'amour à cause de moi : 'Je suis ton esclave, m'a-t-il dit, et j'agonise de ne pas l'être davantage !' Il flotte dans sa gandourah, a interrompu son service et gémit sur sa couche sans pouvoir manger ni boire ». <sup>1731</sup>

Étant dans l'incapacité de l'aimer, elle pense à se donner à lui pour apaiser ses souffrances. On peut considérer cette attitude comme un partage de l'âme et non de corps, car la pitié (ou l'empathie) relève d'une âme élevée et pure, loin de toute débauche que cela laisserait supposer. Robert Randau poursuit :

« Maintenant, j'ai réfléchi. Je me demande, mon cher ami (non, ne raisonnez pas à la manière des Français), si j'ai le droit de réduire au désespoir une créature humaine qui ne m'est rien, mais qui, puisqu'elle est née, a cependant, autant que moi, le droit de vivre ». <sup>1732</sup>

De tous ceux qu'Isabelle Eberhardt a aimés, Slimane occupe une place particulière. Son amour pour lui dépasse l'amour charnel ; il est d'ordre divin, ou plutôt c'est « *un amour à la fois charnel et spirituel, mais dans une unité absolue* », <sup>1733</sup> jusqu'à la dissolution dans l'autre pour en faire partie ; c'est la conception de l'Unité divine, « l'Un », « el Ahad », une voie soufie menant vers le tawhid, « l'unicité ». Ainsi, Isabelle Eberhardt voit-elle en Slimane une partie d'elle-même, une idée qui traduit « l'unicité », comme elle le dit dans ce

<sup>1729</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 95

<sup>1730</sup> T. TAVERNIER, Isabelle Eberhardt, *un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 151

<sup>1731</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, op. cit., pp. 114-115

<sup>1732</sup> Ibid., p. 115

<sup>1733</sup> M. STRICOT « *L'amour dans la mystique islamique* » : [http://www.lemondedesreligions.fr/savoir/a-la-fois-charnel-et-spirituel-l-amour-dans-la-mystique-silamique-11-06-2014-2029\\_110.php](http://www.lemondedesreligions.fr/savoir/a-la-fois-charnel-et-spirituel-l-amour-dans-la-mystique-silamique-11-06-2014-2029_110.php). consulté le 22/04/2018



passage : « *Comment m'éloigner, Dieu sait pour combien de temps, de Rouh que relie à mon être moral de si étroites chaines, qui a fini par devenir une partie de moi-même ?* »<sup>1734</sup>

De fait, par la voie de « l'amour » (el Mouhib, signifie « l'aimant » et fait partie des quatre-vingt-dix-neuf qualificatifs de Dieu), l'être peut retrouver Dieu. Il existe un hadith saint<sup>1735</sup> qui confirme cette idée : « *J'étais un Trésor caché et J'ai aimé à être connu. C'est pourquoi J'ai produit les créatures afin de Me connaître en elles* ». <sup>1736</sup> Dieu nous rappelle par là qu'il nous a créés pour lui-même, pour que nous le connaissions mais, pour Le connaître, il faut transcender le perceptible et s'ouvrir à l'amour. Le saint soufi Djallal Eddine Rumi affirme en ce sens que :

« Quand l'homme et la femme deviennent un, tu es ce un. Quand les unités sont effacées, tu es cette unité. Tu as façonné ce 'je' et ce 'nous' afin de pouvoir jouer au jeu de l'adoration avec toi-même, afin que tous les 'je', les 'tu' deviennent une seule âme, et soient à la fin submergés dans le Bien-Aimé ». <sup>1737</sup>

Dans cet ordre d'idées, Ibn Arabi mentionne l'utilité de l'acte sexuel pour sentir cette fusion. En effet, au moment de l'acte, le couple n'en forme qu'un. Et de cette unité, naît un éveil des sens quasi assimilable à celui de l'extase divine. Cette « envolée des sens » s'apparente à celle que ressentent, à un certain degré, les mystiques dans leurs méditations et leurs invocations répétées, à la différence que cette extase n'est point sexuelle ; elle est purement transcendante, spirituelle et surtout durable. Le point de jonction entre ces deux états, c'est que le couple et les mystiques retrouvent l'Unité divine à travers l'Un. Hallaj <sup>1738</sup> écrit en ce sens : « *Entre toi et moi, il y a un "C'est moi" qui me tourmente, Ah ! Enlève par ton "C'est Moi" mon "c'est moi" hors d'entre nous deux* ». <sup>1739</sup>

---

<sup>1734</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 127

<sup>1735</sup> Les « hadiths saints » sont des paroles de Dieu rapportés par le prophète mais qui ne figurent pas dans le Coran.

<sup>1736</sup> Forum de porteur de savoir : <https://leporteurdesavoir.fr/forum/viewtopic.php?t=96&p=460>.

Consulté le 12/02/2018

<sup>1737</sup> Djallal Eddine Rumi « *L'amour divin* ». URL : [http://www. Hommes-et-faits.com/Islam/Lz\\_amour\\_islam.htm](http://www.Hommes-et-faits.com/Islam/Lz_amour_islam.htm). Consulté le 12/02/2018

<sup>1738</sup> Abu Abd Allah Al- Husayn Mansur Al- Hallaj (858-922), philosophe et mystique persan.

<sup>1739</sup> « L'unicité chez Halaj ». URL :

<http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>  
consulté le 22/04/2018

Rappelons que cette idée de l'unisson tient de l'origine du monde, de la plus belle chose créée par Dieu ; seulement, il faut qu'elle se fasse selon des règles, celles du « mariage ». De fait, le soufisme considère que la vie humaine comprend un parent caché qui réside dans le partage essentiel de la spiritualité commune ; cette idée du partage est ainsi évoquée dans le Coran : « *Il est le premier, Il est le dernier, Il est le caché, Il est l'apparent, Il est omniscient* ». <sup>1740</sup> Ce sens relatif au divin, à la fois apparent et caché, est également présent dans le mariage. De fait, la dimension apparente du mariage consiste en tout témoignage écrit ou oral attestant de cette union contractée avec » *l'obligation d'une sexualité orientée vers la création d'une famille* ». <sup>1741</sup> Quant à la dimension cachée de cette union, elle réside dans l'amour de deux êtres qui forme « *l'épiphanie de l'amour divin, de ce que Dieu a déposé en tous les êtres par amour* ». <sup>1742</sup> En ce sens, Ibn Arabi trouve dans l'union amoureuse un sens divin dans la mesure où l'être aimé devient un lieu de manifestation divine, d'où sa « suprême beauté » <sup>1743</sup> :

« L'amant et l'Aimé sont unis dans le même homme sans se confondre mais ne faisant qu'un par l'amour. Amour, aimé et aimant sont un en Dieu, ce qui implique que la Divinité absolue soit essentiellement reliée à la créature limitée ». <sup>1744</sup>

### 3.7. L'immanence divine en toute chose

Daylami, <sup>1745</sup> fils spirituel de Hallâj, met en évidence une relation d'amour qui unit : l'amour, l'aimant et l'aimé forment une unité indissociable. De fait, dans la logique soufie, Dieu a voulu « *Se contempler et s'aimer Soi-même et a créé une Image de Soi à cet effet* ». <sup>1746</sup> De ce point de vue, Dieu ne peut être une trinité, ou plus précisément, être divisé en trois ; néanmoins, cette trinité peut constituer un point de départ pour aboutir à l'Unicité, comme l'explique

<sup>1740</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 57, verset 03

<sup>1741</sup> M. STRICOT « *L'amour dans la mystique islamique* », op-cit.

<sup>1742</sup> Ibid.

<sup>1743</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p.125

<sup>1744</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK « *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi* », URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00611195/document>. Consulté le 27/04/2018

<sup>1745</sup> Mohammed El Daylami (mort en 982), soufi de Shiraz, de tendance amoureuse. Auteur de *Atf al-Alih*

<sup>1746</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK., op. cit.

Daylami : « *L'amour est trinité dans ta perspective et unité dans la Sienne. (...) C'est par la trinité qu'il t'a été possible de connaître l'Unité, puisque l'Unicité originelle s'est ramifiée en devenant trinité* ». <sup>1747</sup>

De cette trinité de « l'amour, l'aimé et l'aimant », naît une métaphore du miroir qui mène droit vers le « tawhid », l'unicité divine. Dans cette dynamique de l'unicité, Isabelle Eberhardt voit jaillir cet amour intérieur vers l'extérieur, vers « toute figure sacrable » émanant de sa Manifestation, comme elle l'écrit : « *Divine et unique joie de lire, dans le miroir d'un œil humain, l'absolu de l'amour terrestre et, dans les vastes horizons du monde, jusqu'aux étoiles les plus vertigineusement lointaines, le titre de propriété indiscutable !* » <sup>1748</sup> Dieu apparaît dans toutes les créatures et peut se révéler en toute chose ; sa manifestation exige l'amour théophanique, comme en atteste ce verset coranique : « *Et Dieu embrasse toute chose* ». <sup>1749</sup> C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt perçoit l'amour divin que reflète l'univers cosmogonique, car « *voir en toute chose une manifestation de Dieu, c'est avoir la révélation de la Réalité englobante de Dieu* ». <sup>1750</sup> Cette reconnaissance divine évolue jusque dans les sentiments que Dieu a créés en nous comme preuve éminente de sa Bonté. Ainsi Isabelle Eberhardt écrit-elle :

« Dieu est beauté. En ce mot se résume tout : le Bien, la Vérité, la Sincérité, la Pitié... Tous ces mots ne sont faits que pour désigner, selon ses manifestations diverses, la Beauté qui est Dieu Lui-même ». <sup>1751</sup>

Le miroir de Dieu est, dès lors, partout et « *la suprême manière de vivre* », <sup>1752</sup> c'est de pouvoir le voir en toute chose, en s'attachant « *à trouver d'abord ce qui est divin : l'immanence divine éternelle* », <sup>1753</sup> affirme Isabelle Eberhardt. Le monde est tel qu'une « *figure absolue serait en effet la face de Dieu* ». <sup>1754</sup> Dans ce même ordre d'idées, Isabelle Eberhardt semble s'éveiller à la

---

<sup>1747</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK, « *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi* »., op. cit.

<sup>1748</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 130

<sup>1749</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 02, verset 115

<sup>1750</sup> SRI RAMANA MAHARSHI, « *Approche de la mystique* »,

URL : <http://www.maieutique.org/fr/approches-de-la-mystique/pur/amour/>, consulté le 20/02/2018

<sup>1751</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 187

<sup>1752</sup> SRI RAMANA MAHARSHI, « *Approche de la mystique* », op. cit.

<sup>1753</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 179

<sup>1754</sup> Ibid., p. 231

« *réalité englobante et omniprésente de Dieu* »<sup>1755</sup> qui lui fait percevoir l'amour divin en toute chose, jusque dans le geste de son agresseur : « *Pour moi, la suprême beauté de l'âme se traduirait en pratique par le fanatisme menant harmonieusement, c'est-à-dire par une voie d'absolue sincérité, au martyre* ». <sup>1756</sup> Cet amour théophanique évoluera jusque dans sa manière de percevoir la misère : « *Il me semblait (...) paradoxal jadis (quoique je le pressentisse déjà) que la misère et la vulgarité ambiantes pussent ne point imposer silence à ce sens sacré du beau, et l'amour du bien. Eh bien non ! (...) Chez moi, elles le magnifient plutôt* ». <sup>1757</sup> Le fait de voir l'Immanence divine en toute chose indique qu'Isabelle Eberhardt s'éveille à une conscience supérieure dépassant son ego. Cette idée de dépassement s'apparente au renoncement qui caractérise la vie des illuminés :

« Celui qui s'éveille a la perception de la présence en lui-même de la Conscience Divine. Qui à chaque instant demeure en tant que le Témoin éternel, universel, transcendant, libre et in affecté des pensées et des perceptions de l'homme. Celui qui réalise que sa propre Conscience, indépendamment de tout ce qui traverse le champ de sa perception, est indissociable de l'unique Conscience du Divin, connaît la suprême Béatitude. Lorsque cette Béatitude coule vers autrui, le suprême Amour se manifeste. Ce suprême Amour n'est pas dissociable de la Grâce Divine. Voici pourquoi celui qui apprend à Aimer sans penser devient un canal de la Grâce Divine qui déverse sa lumière sur le monde ; et travaille à la Rédemption universelle ». <sup>1758</sup>

Toute chose devient dès lors sacrée du fait qu'elle reflète l'image de son créateur : « *L'univers se reflète dans le miroir mobile de nos âmes et avec elles, son image change indéfiniment* », <sup>1759</sup> affirme Isabelle Eberhardt. De fait, la contemplation de la création divine est en réalité une contemplation de Dieu. Un tel amour développé pour tous les éléments de la création est réorienté vers le Créateur, et l'homme commence à percer le voile divin, comme l'affirme Ibn Rumi : « *L'Aimé est présent dans tout* ». <sup>1760</sup>

Cette conception théophanique est comme une passerelle entre Dieu et son contemplateur : « *Par notre éveil à l'Immanence, nous dépasserons l'écorce de*

<sup>1755</sup> SRI RAMANA MAHARSHI, « *Approche de la mystique* », op. cit.

<sup>1756</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 172

<sup>1757</sup> Ibid., p. 129

<sup>1758</sup> SRI RAMANAM MAHARSHI « *Approche de la mystique* », op. cit.

<sup>1759</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 231

<sup>1760</sup> P. JAIS, « *Pratiques soufies* », URL : <http://www.metamorphoses.li/articles/pratiques-soufis> consulté le 20/02/2018

la personnalité, et en tout homme nous contemplerons Dieu. Avec tout homme nous établirons une relation divine ».<sup>1761</sup> L'amour devient alors « un canal de la grâce divine »<sup>1762</sup> reliant l'humain à son Créateur par le biais de la pluralité des « aimants » qui reflètent sans cesse l'image sacrée de Dieu, bien que, paradoxalement, son image soit Unique, comme le soutient Ahmed Ghazali :

« Tout atome du monde est un aimant absorbé dans l'adoration de Dieu, un miroir reflétant Son Image, et Il se montre à chacun et à chaque instant sous un autre visage, d'où les descriptions divergentes qui en sont faites. Pourtant, c'est un Visage unique qui se projette dans une infinité de miroirs. L'impression de pluralité découle de la pluralité des aimants et du caractère instable de leur nature sujette à des états changeants. D'autre part, Dieu ne peut être connu qu'à travers le miroir de la création ».<sup>1763</sup>

### L'homme aimé, l'image de Dieu

Dans la mystique musulmane, tout est lié à Dieu et à sa magnificence. Il est dit dans la *Genèse* que « Dieu a créé l'homme à son image »<sup>1764</sup> ; nous retrouvons la même idée dans un hadith du prophète Mohammed : « Dieu a créé Adam à son image ».<sup>1765</sup> Le mot « image » n'est pas un référent à une identité déterminée, mais à « une vocation à aimer ». Dieu, en appelant l'homme « à l'existence par amour, l'a appelé en même temps à l'amour ».<sup>1766</sup> En d'autres termes, Dieu a créé Adam avec la capacité d'entendre, de voir, de parler et d'aimer, qui sont d'abord des attributs de Dieu, qui conviennent bien à sa majesté, car « nul n'est égal à Lui »<sup>1767</sup> en raison de sa perfection inégalée, ajoutée à son pouvoir de se rendre invisible, mais que, dans son infinie bonté, il en a aussi doté l'homme. Hallâh dit en ce sens :

« L'essence de Dieu est l'Amour. Dieu ayant créé l'homme à son image par amour, Il est présent en lui par cela même, mais dans la distinction des personnes. Il conclut avec lui dans la pré-éternité une alliance d'amour réciproque qui consiste dans un échange d'attributs entre Dieu et l'homme, de ce que Dieu vient lui-même

<sup>1761</sup> SRI RAMANAM M AHARSHI « Approche de la mystique », op. cit.

<sup>1762</sup> Ibid

<sup>1763</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK, « A la croisée des voies célestes: Faxr al-din 'Eraqi », op. cit.

<sup>1764</sup> BIBLE, « Genèse », Nouveau testament, 01 : 27 URL : <http://www.bible-en-ligne.net/consultéb> le 28/04/2018

<sup>1765</sup> (S.N), « L'homme l'image de Dieu. Islam et christianisme », UR:<http://www.yabiladi.com/forum/islam-christianisme-l-homme-l-image-dieu-80-2403475.html>. Consulté le 27/04/2018

<sup>1766</sup> <http://croire.la-croix.com/Definitions/Lexique/Couple/Le-couple-une-histoire-d-alliance>.

<sup>1767</sup> LE CORAN, El-Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 42, verset 11

réaliser en l'homme Ses propres attributs. L'union par amour, qui est le but de tout être, exige une action divine transformante qui porte l'être à sa condition suprême ». <sup>1768</sup>

Le soufisme voit dans l'union des couples une image symbolique de l'amour divin quand ils ne forment qu'un, comme en attestent ces propos d'Isabelle Eberhardt : « *Nous sommes deux qui n'avons qu'une seule âme, qu'un seul cœur, qu'une seule volonté* ». <sup>1769</sup> Cette unicité dans l'amour est telle une graine semée en nous qui éclot et pousse en hauteur jusqu'à atteindre des sommets divins. Chez les soufis, le divin est lui-même l'Amour, dont la voie d'accès est l'amour : « *Si tu veux être libre, sois captif de l'Amour* ». <sup>1770</sup> Dans l'optique soufie, toute existence est dérivée de Dieu, car « *le monde créé n'est que le reflet du divin* » <sup>1771</sup> ; à travers lui, l'homme voit « *l'Ombre de l'Absolu* ». <sup>1772</sup> Voir le reflet divin derrière le miroir des choses, voilà ce qui traduit la pureté de l'âme et son degré élevé de sainteté : « *L'homme est un miroir qui, une fois poli, réfléchit Dieu* ». <sup>1773</sup> De toute évidence, pour atteindre un tel degré de perception divine, il faut faire un effort pour renoncer à toute chose, car « *qui connaît Dieu, L'aime ; qui connaît le monde y renonce* ». <sup>1774</sup>

### **L'amour, un retour à la pureté originelle**

La relation qui lie Isabelle Eberhardt à Slimane Ehni sort de la vulgarité de celle du commun des mortels. Elle est empreinte d'un cachet mystique que beaucoup ne saisissent pas, car elle relève de l'amour supérieur, cet amour « *des âmes qui est au-dessus de tout sur la terre* », <sup>1775</sup> comme en témoignent ces lignes :

« Que tous ceux qui, aveugles, se croient des voyants, haussent les épaules ou sourient avec condescendance en face de notre union, feraient mieux de reporter cela eux-mêmes. Elle [notre union] procède d'autres causes, d'autres sentiments et d'autres

---

<sup>1768</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNKE, « *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'eraqi* », op.cit.

<sup>1769</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 360.

<sup>1770</sup> « *L'amour chez les soufis* », (SN) in : <http://asraralislam.ch/Sectes°/°20sunnites/soufisme.html>

<sup>1771</sup> <http://www.1000questions.net/fr/religions/religions3.html>, consulté le 11/02/2018

<sup>1772</sup> Ibid.

<sup>1773</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNKE, « *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi* », op. cit..

URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00611195/document>, consulté le 22/03/2018

<sup>1774</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNKE, « *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi* », op. cit..

URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00611195/document>, consulté le 22/03/2018

<sup>1775</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., p. 167

buts que leur union à eux, vilement lucratives, ambitieuses, bestiales ou puérilement sentimentales... Et elle leur est inexplicable ».<sup>1776</sup>

Dans son cheminement vers Dieu, Isabelle Eberhardt veut que Slimane la suive dans son entreprise spirituelle : « *Belle âme de Slimane qui, je le vois par ses lettres, est entrée dans la voie de la pensée, voie qui le mènera au même sentier radieux où je chemine malgré tout* ».<sup>1777</sup> Ce désir de l'amener vers sa propre voie exprime sa volonté d'entreprendre une démarche commune en vue d'aboutir à l'Unicité, comme le soutient A. Ghazali : « *L'unité dans la pré-éternité, l'Amour se manifeste soi-même dans le miroir du fait d'aimer et d'être aimé et descend dans le monde de la création. L'esprit dans son ascension parcourt le chemin en sens inverse jusqu'à l'unité* ».<sup>1778</sup>

Isabelle Eberhardt ajoute qu'elle trouve chez Slimane une âme pure et sincèrement musulmane : « *Slimane me suivra où je voudrai et, de tous ceux que j'ai fréquentés, c'est le seul qui soit un vrai musulman, parce qu'il aime l'Islam, avec son cœur et non avec ses lèvres* ».<sup>1779</sup> Ce propos n'est pas dénué de sens car il traduit la sincérité de l'âme qu'elle a choisie pour l'accompagner dans son cheminement vers Dieu ; en effet, il est essentiel que « l'aimé » soit sincère dans sa démarche pour réussir cette entreprise collective menant vers « l'Aimant ».<sup>1780</sup> De ce rapport pluriel basé sur l'amour, Isabelle Eberhardt tend à trouver « l'Unicité », comme l'explique A. Ghazali : « *Le voyage mystique consiste donc en un processus de « dé-crétation » au cours duquel on parcourt les échelons de l'existenciation à l'envers, en allant de la pluralité induite par la « création » vers l'unité pré-éternelle en l'Essence* ».<sup>1781</sup>

En plus de la sincérité qu'elle trouve chez Slimane, Isabelle Eberhardt considère que son amour pour lui est un élément de la réussite de son projet vers l'Unicité, « aimer saintement », car le fait d'aimer saintement révèle l'amour sanctifié pour Dieu : « *Slimène, Slimène ! Peut être sûrement jamais je ne l'ai*

---

<sup>1776</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 169

<sup>1777</sup> Ibid., p. 192

<sup>1778</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK « *A la croisée des voies célestes: Faxr al-din 'Eraqi* », op. cit

<sup>1779</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 168

<sup>1780</sup> « Dieu », dans le langage soufi

<sup>1781</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK, « *A la croisée des voies célestes: Faxr al-din 'Eraqi* », op. cit.

*aimé aussi saintement, et aussi profondément aimé que maintenant* ». <sup>1782</sup> De fait, l'expression « aimer saintement » traduit un amour qui dépasse l'intérêt, un amour sincère et pur, à l'image de l'Immanence divine. Cette idée de pureté nous conduit directement à l'origine du mot soufisme. Ce mot soufi s'apparente en effet à la pureté (safa), une pureté qui jaillit d'un cœur débarrassé des vices de ce bas monde. Ainsi, le néophyte doit-il se débarrasser de son enveloppe charnelle et se purifier par l'amour de l'autre, qui mène à la perception de l'amour de Dieu. Ainsi Eberhardt écrit-elle : « Vous voyez <sup>1783</sup> (Maman et Vava) qu'auprès de lui, j'ai purifié ma pauvre âme dans la souffrance et les persécutions, que je n'ai pas faibli, et, qu'enfin, mon cœur est pur ! » <sup>1784</sup>

Le retour de l'homme à la pureté originelle est un retour à l'essence de la création ; en effet, quand l'homme naît, il est à l'image d'une page blanche avant d'être souillé par les vices de ce bas monde. Ainsi, par l'amour théophanique en toute chose créée par Dieu, l'homme se purifie et voit Dieu :

« La vision de Dieu écarte toutes les impuretés, car, là où est Dieu, l'ombre ne subsiste pas. Voir Dieu en tout, c'est purifier son œil. Le monde est perçu tel qu'on le conçoit. Concevez le monde comme un lieu de désespérance, et vos perceptions seront remplies de tristesse. Contemplez le monde comme Manifestation de Dieu, et votre perception de l'existence sera pleine de lumière et de félicité ». <sup>1785</sup>

Ajoutons que le mot « safa » (pureté), renvoie, par rapprochement phonétique, au mot grec « sofia », signifiant « sagesse », et qui est l'un des composants du mot « philosophie » ; ainsi, pureté et sagesse semblent aller de pair pour aboutir à la voie de la connaissance de Dieu. En effet, si les sages sont vénérés, cela revient au fait qu'ils sont proches de Dieu, et donc, à travers eux, l'homme voit Dieu.

### **Beauté et laideur, source d'Immanence divine**

La relation d'Isabelle Eberhardt avec Slimane est comme une véritable dévotion. Seuls face à l'hostilité du monde, ils partagent la même misère, les mêmes rêves et la même mélancolie. Elle, qui se voyait vivre en nomade

<sup>1782</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op.cit., pp. 186-187

<sup>1783</sup> Propos adressés à l'Esprit blanc et à son père adoptif Trochimowski

<sup>1784</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 187

<sup>1785</sup> SRI RAMANA MAHARSHI, « *Approche de la mystique.*, op. cit.



solitaire, change vite de projet pour devenir « sa soumise » ; elle se dit capable d’être « *envers lui seul d’une douceur et d’une soumission absolues* »<sup>1786</sup> ; cette idée de soumission rappelle la soumission à Dieu. Rappelons que, dans la poésie soufie, on compare le bien-aimé à Dieu, sans que cela soit considéré comme étant blasphématoire. La raison en est que toute beauté, quelle qu’elle soit, humaine ou non humaine, reflète la manifestation de Dieu dans sa magnificence. Notons que la laideur peut aussi refléter le divin ; en effet, le poète Baudelaire la place au même rang que la beauté : « *Le beau est dans le laid* », dit-il. D’ailleurs, la conception du laid est variable selon les individus, l’un trouvant beau ce qui est laid et l’autre trouvant laid ce qui est beau. A ce propos, Molière écrit dans *Le Misanthrope* :

Et l’on voit les amants vanter toujours leur choix.  
Jamais leur passion n’y voit rien de blâmable,  
Et dans l’objet aimé, tout leur devient aimable ;  
Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et savent y donner de favorables noms.<sup>1787</sup>

Il donne des exemples : « *La noire à faire peur, une brune adorable* », tandis que « *La malpropre sur soi, de peu d’attraits chargée, est mise sous le nom de beauté négligée* ». Il n’y a qu’à voir aussi les appréciations contradictoires des gens sur les œuvres artistiques, en particulier la peinture. En fait, pour le véritable soufi, la beauté est placée au même rang que la laideur parce qu’elles émanent toutes deux du miroir divin, le miroir du Créateur, car « *qui aime Dieu s’exalte et s’enivre de le voir et de l’appréhender, sous les mille aspects que lui révèle l’existence quotidienne* ».<sup>1788</sup> De fait, appréhender le monde en séparant l’Immanence de son créateur est perçu comme une erreur dans la logique soufie, qui considère qu’il faut voir cela comme un tout divin indivisible, car « *le monde est un rêve illusoire et obscur si nous le considérons séparé de Dieu ; mais il devient une réalité imposante et glorieuse quand on y voit sa Manifestation* ».<sup>1789</sup> Ainsi, Isabelle Eberhardt arrive-t-elle à dépasser la séparation, le dualisme oscillant entre la beauté et la laideur, et à le sublimer

<sup>1786</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 389

<sup>1787</sup> Molière, (1666), *Le misanthrope*, acte II, scène V, vers 712-716 et suivants.

<sup>1788</sup> SRI RAANA MAHARSHI « *Approche de la mystique* », op. cit.

<sup>1789</sup> Ibid.

grâce à son regard transcendantal, comme en témoigne Robert Randau dans ce passage :

« Un jour, par hasard, elle demeura au logis où se présenta, pour la saluer, un jeune indigène : "N'est ce pas qu'il est beau ?", me dit-elle. Ce garçon avait le profil d'une chèvre et son allure donnait l'impression d'un fauve. (...) 'Voyez donc ses yeux, me dit-elle, ils sont magnifiques !' »<sup>1790</sup>

Le regard qui arrive à percevoir la beauté en tout ce que Dieu a créé s'explique par le fait que

« tout est en Dieu, et que Dieu est en tout engendre un respect, une admiration et une dévotion vis-à-vis de toute chose et de tout être vivant. Lorsque tout objet est (...) une manifestation de Dieu, je manipule les objets avec respect, amour et sensibilité. Lorsque je sais que tout être vivant est une Manifestation de Dieu, j'aborde les êtres vivants avec amour respect et compréhension ».<sup>1791</sup>

De fait, voir la beauté chez l'autre, aussi laid soit-il, traduit le niveau de perfection morale qui conduit à la théophanie. Autrement dit, c'est « *une quête profonde des miroitements en des figures de beauté qui suscitent l'amour de la présence de Dieu* ». <sup>1792</sup>

En définitive, dire qu'Isabelle Eberhardt est une amoureuse, c'est peu dire ; elle a plutôt la passion de l'amour qui coule dans ses veines et se manifeste sous toutes ses formes, à commencer par le pseudonyme qu'elle s'est choisi, « Mahmoud Saadi ». Le nom Saadi peut être perçu comme un hymne à l'amour, dans la mesure où c'est une référence au poète mystique persan du XIII<sup>ème</sup> siècle, Hafez Chiraz, surnommé « le jardinier de l'amour » qui prônait l'amour avant toute chose. Il y a en fait différentes formes d'amour, comme l'amour de Slimane, l'amour de l'humanité, l'amour de Dieu. Lorsqu'Isabelle Eberhardt parle d'amour, c'est toujours près d'elle-même, près de l'essence divine qui l'alimente ; c'est un amour qui transcende le voile divin. En fait, l'amour chez Isabelle Eberhardt est comme une religion, ainsi que le chante le grand soufi Ibn Arabi : « *Je crois en la religion de l'amour, où que se dirigent ses caravanes, car l'amour est ma religion et ma foi* ». <sup>1793</sup>

---

<sup>1790</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 200

<sup>1791</sup> SRI RAANA MAHARSHI, « *Approche de la mystique* », op. cit.

<sup>1792</sup> (SN), « *Hadith du trésor caché* »,

URL : <https://leporteurdesavoir.fr/forum/viewtopic.php?t=96&p=460>. Consulté le 12/02/2018

<sup>1793</sup> I. EBERHARDT, *Amours nomades.*, op. cit., p. 136

### 3.8. L'extinction de l'ego et l'entrée dans l'universalité

L'Islam est la dernière religion révélée à un prophète en vue d'unifier l'humanité entière, comme en atteste la parole divine : « *Et nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour l'univers* ». <sup>1794</sup> En effet, l'Islam est la religion de l'unicité de Dieu, de l'équité et de la justice sociale ; elle est valable de tout temps et en tout lieu. Autrement dit, l'Islam est une religion universelle qui a été révélée à tous les peuples de toutes les époques, sans distinction aucune entre les classes sociales. C'est une voie d'accès au bonheur et à la connaissance divine, et certains mystiques ont choisi le soufisme pour y parvenir : « *Celui qui espère en Dieu, le délai de la rencontre avec Dieu est imminent* ». <sup>1795</sup>

L'universalisme de l'Islam réside dans son discours de justice, de paix et de tolérance ; il « *propose un salut (...) et se veut en principe universel* ». <sup>1796</sup> Son universalité est aussi perceptible à travers le Coran, l'unique livre au monde « *qui offre un système de croyance et un mode de vie des plus détaillés à toute l'humanité* ». <sup>1797</sup> L'Islam enseigne qu'il n'y a pas un lieu précis pour prier Dieu du fait que tout l'univers est ouvert à son adoration, comme en témoigne la parole divine : « *Ô mes serviteurs qui avez cru ! Ma terre est suffisamment vaste, alors adorez-moi* ». <sup>1798</sup> De fait, en attestant que « *Dieu est Dieu et Mohammed est son prophète* », <sup>1799</sup> Isabelle Eberhardt est, d'ores et déjà, musulmane. En outre, son choix de rester « *en compagnie de ceux qui, matin et soir, invoquent leur Seigneur en désirant Sa Face* » <sup>1800</sup> indique nettement sa volonté d'explorer la substantifique moelle de l'Islam par la voie du soufisme. Sa connaissance de la loi islamique, renforcée par le soufisme, l'amène à sortir des « *limbes*

---

<sup>1794</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique., op. cit., sourate 21, verset 107

<sup>1795</sup> LE CORAN., op. cit., sourate 29, verset 05

<sup>1796</sup> J. GRODIN, (2012), *La philosophie de la religion*, Point Delta, coll, Que sais-je ?, p. 37

<sup>1797</sup> N.D. MABABAYA « *Mohamed : messenger de toute l'humanité* »,

URL : <http://www.whymuhammad.com/FR/contents.aspx?aid=632>, consulté le 28/03/2018

<sup>1798</sup> LE CORAN., op. cit., sourate 29, verset 56

<sup>1799</sup> I. EBERHARDT., *Journaliers*, op. cit., p. 222

<sup>1800</sup> LE CORAN., op. cit., sourate 28, verset 28.

obscur »<sup>1801</sup> de l'égocentrisme et à s'ouvrir graduellement à l'autre, grâce à Dieu qui « *nous fait sortir des ténèbres et mène vers la lumière* ».<sup>1802</sup>

### **L'identité dans l'altérité**

En s'exprimant par le « nous », Isabelle Eberhardt quitte désormais son ego ; sa voix devient collective, une voix multiple de celles des âmes en souffrance, une voix de l'absent qui ne souffle aucun mot, une voix de l'Islam et de l'universalité. Rappelons que l'origine du mot « universel » vient du latin *universus*, signifiant « tout entier », « tous sans exception » (...). *Universus* se décompose en *uni* (« un ») et *versus* (« dans la direction de », « vers ») ; ce qui est universel, c'est que tous les phénomènes particuliers sont, sous un certain rapport, l'un. Ainsi, ce qui est universel chez l'homme, c'est ce qui unifie tous les individus sous un principe ou une loi donnée. L'universel est ce qui nous unifie et nous porte vers l'Un »,<sup>1803</sup> à l'autre, à l'humanité.

De fait, l'universalisme d'Isabelle Eberhardt se situe loin de toute idéologie ; il détruit les rapports hiérarchiques dominé/dominant et ébranle les principes de la différenciation raciale et religieuse. Elle ne cesse de revendiquer son appartenance à la religion musulmane, dont le martyre est la preuve extrême de l'amour universel. Ainsi écrit-elle :

« Il ne suffit pas de dire et même d'être convaincu que Dieu est Dieu et Mohammed est son prophète. Cela ne suffit nullement pour être musulman. Il faut que celui qui se dit musulman se donne corps et âme et à jamais – jusqu'au martyre au besoin – à l'Islam, que ce dernier pénètre l'âme du croyant, anime chacun de ses actes, chacune de ses paroles ».<sup>1804</sup>

Nous pensons que le soufisme est en partie responsable de cette ouverture à l'universalisme. De fait, en suivant la voie soufie et en lisant le Coran, ce livre sacré qu'elle considère comme la direction par excellence vers le droit chemin, Isabelle Eberhardt apprend à pardonner, à tendre la main à l'humanité, à accepter les errements de l'autre, même s'ils sont aussi graves que l'acte de son agresseur,

---

<sup>1801</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 265

<sup>1802</sup> Ibid., p. 267

<sup>1803</sup> V. CITOT, « *L'idée d'humanité, par-delà l'universalisme métaphysique et le relativisme nihiliste* », URL : <http://cairn.info/revue-le-philosophe-2009-1-page-89.htm>. Consulté le 26/04/2018

<sup>1804</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 362

qu'elle va jusqu'à absoudre après son repentir, et ce malgré tous les désagréments qu'il lui a causés, comme son hospitalisation, sa misère et son expulsion :

« Dieu a semé en mon âme quelques germes féconds : le désintéressement poussé à l'extrême vis-à-vis de toutes les choses de ce monde, la foi, l'amour vivace, pitoyable, infini, de tout ce qui souffre. Ce pardon du mal est un dévouement illimité pour la cause islamique, la plus belle de toutes, puisqu'elle est celle de la vérité ». <sup>1805</sup>

En effet, quand Isabelle Eberhardt retire sa plainte contre son agresseur, cela montre qu'elle a pitié de lui, de sa femme et de ses enfants, qui resteraient sans ressources. Elle est aussi encouragée par le fait que le pardon est recommandé par la religion : « *Ce pardon du mal est un dévouement illimité pour la cause islamique, la plus belle de toutes puisqu'elle est celle de la Vérité* ». <sup>1806</sup> Considérant donc que le fait de pardonner ou de tenir rigueur ne dépend que d'elle, elle choisit la voie de l'excellence, de l'accomplissement de soi et du perfectionnement de son ego, la voie du pardon et d'humanité. Patricia Bourcillier écrit à ce propos :

« Dès lors qu'elle revint au message coranique en choisissant de pardonner plutôt que de tirer vengeance de l'attentat à sa vie, on dirait que quelque chose éclot, faisant apparaître la merveille d'exister.(...) Il est indéniable que, sans en avoir l'air, Isabelle Eberhardt travaillait dur à sa transmutation, que ce fût en refusant à enfermer le coupable dans le mal ou en approfondissant le meilleur état de son âme ». <sup>1807</sup>

Dans le désert, Isabelle Eberhardt cherche à adhérer à une communauté apte à répondre à sa quête d'absolu, à ses questions existentielles ; elle veut « *faire partie de ceux qui peuvent comprendre* », <sup>1808</sup> comme elle l'écrit. Ce qu'elle trouve cependant dans cette communauté dépasse ses attentes : une famille accueillante, composée de frères et de sœurs, des « khouanes » dont la générosité est sans limite. Elle affirme que « *les musulmans [l]'ont reçue à bras ouverts* », <sup>1809</sup> faisant preuve de la même générosité qui la caractérise elle-même et qu'elle avait héritée de sa mère.

---

<sup>1805</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes.*, op. cit., pp. 424-425

<sup>1806</sup> Ibid., pp. 424-425

<sup>1807</sup> P. BOURCILLIER, *Isabelle Eberhardt, en route vers l'Islam.*, op. cit., p. 131

<sup>1808</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 74

<sup>1809</sup> Ibid., p. 74

Isabelle Eberhardt donne toujours sans compter, même lorsqu'elle est dans la gêne financière. On raconte d'elle que c'est une véritable « poche trouée », dépensant sans compter, d'où sa grande misère vers la fin de sa vie. Elle n'a jamais rien refusé à quiconque l'a sollicitée, mais l'ironie c'est que, lorsqu'elle a besoin de son argent, ses créanciers ne la remboursent jamais. Pour elle, il faut faire le bien, coûte que coûte, parce qu'aider signifie pour elle servir Dieu : « *J'ai tâché de faire un peu de bien dans l'endroit où je vivais* ». <sup>1810</sup> Cela nous rappelle les propos de Voltaire qui a écrit dans l'*Epître à Horace* (1772) : « *J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage* ». Même lorsqu'elle était riche, à Genève, Isabelle Eberhardt a toujours eu de la compassion pour les pauvres. On apprendra plus tard que, dans le désert, elle soignait les gens souffrant de maladies dont elle connaît les remèdes, comme elle le note : « *Si ces braves gens avaient une certaine affection pour moi, c'est parce que je les ai secourus de mon mieux, parce qu'ayant quelques faibles connaissances médicales, je les ai soignés pour des ophtalmies, conjonctivites et autres affections courantes* ». <sup>1811</sup> Isabelle Eberhardt semble posséder, de manière innée, une des qualités rares que nous trouvons chez les soufis, à savoir la générosité et la compassion pour les démunis. Khelifa Benamara écrit à ce sujet : « *La jeune femme se retrouve naturellement sur un terrain connu et, [...] si elle adhère à cet ordre, c'est parce qu'elle n'a rien trouvé de mieux pour calmer son angoisse métaphysique et aider ses coreligionnaires* ». <sup>1812</sup> Notons que la générosité est l'un des préceptes fondamentaux du soufisme ; elle est recommandée dans cette sentence qadrie : « *Ô gens ! Attachez-vous à la générosité et à l'abnégation* ». <sup>1813</sup>

Ainsi, grâce à la fréquentation de la Qadriya, Isabelle Eberhardt semble abandonner peu à peu ses mauvaises habitudes ; elle n'est plus « *le saoulard, le dépravé et le casseur d'assiette* », <sup>1814</sup> et encore moins le « *je-m'enfoustiste* » <sup>1815</sup> à la Diogène, qui est mort définitivement à Behima. Désormais, elle va suivre

<sup>1810</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 153

<sup>1811</sup> Ibid., p. 153

<sup>1812</sup> K. BENAMARA, *Isabelle Eberhardt Eberhard et l'Algérie.*, op. cit., p. 101

<sup>1813</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis.*, op. cit., p. 298

<sup>1814</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 10

<sup>1815</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes.*, op. cit., p. 81

rigoureusement les principes édictés par l'Islam pour régir la vie des croyants. En conséquence, Eberhardt se donne une direction de vie plus stricte et polit son cœur pour ne laisser place qu'au divin « Ahad », « l'Un » qui n'a point d'associé, comme le lui enseigne la confrérie qadrie. C'est d'ailleurs pourquoi, peu de temps avant sa mort, Isabelle Eberhardt est animée du désir de se faire maraboute. Soulignons que le maraboutisme est une forme d'effacement de l'ego pour se fondre dans l'altérité et se rendre ainsi utile à la communauté à laquelle on appartient.

En plus du maraboutisme que nous considérons comme la forme la plus achevée de l'esprit humaniste d'Eberhardt, nous pouvons également évoquer l'influence qu'a exercée le soufisme sur elle. Nous avons vu que le fait d'adhérer au soufisme signifiait s'intégrer à un groupe, communément appelé « confrérie ». Dans cette dernière, il y a des khouanes<sup>1816</sup> et des talebs qui forment une communauté ayant les mêmes attentes collectives et les mêmes « *critères identificateurs* », <sup>1817</sup> qui vont dans le sens commun de l'auto-perfection. Au cours de leurs réunions, les membres du groupe confrérique se fixent des objectifs communs, parmi lesquels le combat de la dépravation et la défense de l'Islam car, comme le soutient Isabelle Eberhardt, « *avant tout, il faut servir Dieu* ». <sup>1818</sup> Nous avons vu qu'Isabelle Eberhardt s'identifiait au taleb qadri par le port du chapelet rouge autour du cou, comme signe ostensible de son appartenance à la confrérie de la Qadriya. En plus du chapelet, il faut évoquer toutes les invocations du saint patron de la confrérie, « Sidi Abdelkader El Jilani ». Ainsi écrit-elle, tout en s'identifiant à la communauté qadrie : « *Nous sommes les serviteurs de Djilani et nous nous devons à lui. Faisons donc notre possible pour le servir dignement ; nous avons une force immense que personne, sauf Dieu, ne peut vaincre* ». <sup>1819</sup>

---

<sup>1816</sup> Membres d'un même ordre soufi

<sup>1817</sup> Expression empruntée à l'article de Hadouche Driss Leila, « L'Islam dans la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt : la dernière ancre de salut », colloque Les figures littéraires du Sud Oranais, 2016, p. 60

<sup>1818</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 351

<sup>1819</sup> Ibid., p. 360

Le sentiment d'appartenir à une communauté indique l'aboutissement d'une influence qui va dans le sens de la transformation de l'individu. Patrick Chamoiseau affirme dans le même ordre d'idées :

« L'autre me change et je le change. Son contact m'anime et je l'anime. Et ces déboitements nous offrent des angles de survie, et nous descendent et nous amplifient. Chaque Autre devient une composante de moi tout en restant distinct. Je deviens ce que je suis dans mon appui ouvert sur l'Autre. Et cette relation à l'Autre m'ouvre en cascade d'innombrables relations à tous les Autres, une multiplication qui fonde l'unité et la force de chaque individu. (...) Chaque Moi contient une part ouverte des Autres, et au bordage de chaque Moi se maintient frissonnante la part impénétrable des Autres. J'avais quitté là, dans un acmé<sup>1820</sup> des rêves, l'identité ancienne ».<sup>1821</sup>

Freud explique de son côté que la différence qui « *existe entre l'individu pris isolément et la foule a une influence non négligeable* ».<sup>1822</sup> Il dit en effet que :

« Le fait le plus frappant présenté par une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelque semblables ou dissemblables qu'ils puissent être leur genre, leurs occupations, leur caractère ou intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent ou ne se transforment en actes que chez les individus en foule. La foule psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant ».<sup>1823</sup>

### **Le passage du « je » narcissique au « nous » universel**

Dans cette perspective universaliste, les écrits d'Isabelle Eberhardt changent d'allure et revêtent une forme universelle, notamment par l'usage du « nous ». Le passage du « je » narcissique, observé dans ses écrits intimes, au « nous » collectif montre qu'elle s'est intégrée à un groupe, à une collectivité choisie, et exprime le désir de « *maintenir ce qui, de soi, n'est pas substance*

---

<sup>1820</sup> Acmé : point le plus élevé, sommet, apogée.

<sup>1821</sup> P. CHANSON, « *Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, scripteurs visionnaires de la Parole créole* », URL : <http://www.potomitan.info/chamoiseau/identite.php>. Consulté le 23/04/2018

<sup>1822</sup> Citation empruntée à Hadouche Driss Leila, « L'Islam dans la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, la dernière ancre du salut », op. cit., p60.

<sup>1823</sup> Ibid.



stable et permanente mais passage et partage », <sup>1824</sup> comme l'affirme J.L. Nancy. Ainsi, « le principe identitaire s'efface dans la relation (sans pourtant disparaître) pour laisser place à l'altérité », <sup>1825</sup> confirme Edouard Glissant. De fait, par l'usage du « nous », Isabelle Eberhardt peut s'effacer en tant qu'individu et devenir un être « dédoublé par la pluralité », <sup>1826</sup> ou plus précisément, une voix anonyme, comme l'explique Tristan Garcia :

« Dire "nous", c'est-à-dire adopter une perspective différenciante, c'est par conséquent aussi choisir d'abord un plan de référence et mesurer la distance entre les trois valeurs de l'individu, du collectif et de l'autre. Ainsi le dessine fort bien Simone de Beauvoir lorsqu'elle rédige *Manifeste des 343 salopes*, et qu'elle pose à la fois son "je" (Je suis l'une d'elles) et le "nous" (des femmes qui se font avorter), par rapport à "eux" (les moralisateurs). Elle touche juste en insistant sur le fait que le passage de "je" à "nous" n'est pas indifférent, qu'il ne peut être mis en œuvre n'importe comment, qu'il requiert un effort sur soi. Il importe que chaque "je" (ici chaque signataire) puisse assumer à la fois être soi et participant du collectif. Elle décline avec précision un modèle de constitution d'une personne politique, pour autant que le sujet de la politique soit bien "nous" ». <sup>1827</sup>

Selon Maurice Blanchot, ce jeu énonciatif traduit la fragmentation de l'être, qui rend son caractère éclaté et discontinu. Il définit cette désagrégation de l'être en ces mots :

« L'homme est éparé et discontinu, et non pas momentanément, comme cela s'est produit à d'autres époques de l'histoire, mais à présent, c'est l'essence même du monde d'être discontinu. Comme s'il fallait précisément édifier un monde – l'univers, l'affirmation la plus totale et la plus unifiée – sur le caractère disloqué, discordant et fragmenté de l'être ». <sup>1828</sup>

Ce morcellement trouve son origine chez Isabelle Eberhardt Eberhart dans son adhésion à l'Islam soufi qui recommande, comme l'édicte la loi islamique, de ne pas dépendre de son « moi » dépravé, de se dépouiller de son ego et de s'ouvrir à l'identité collective, dont le point de jonction avec l'individu est l'Islam. En effet, l'enseignement coranique recommande d'éviter de s'identifier en tant que « Je », qu'il est préférable de remplacer par « nous », car le « moi » renvoie au narcissisme, attitude négative que doivent éviter les bons croyants, comme en témoigne ce propos du prophète : « *Je me réfugie auprès de Dieu*

<sup>1824</sup> J.L. NANCY, « *Le nous universel* », URL : <http://www.erudit.org/fr/revue/eruditt/2010-v41-n2-eruditt3987/045161ar/>. Consulté le 28/04/2018

<sup>1825</sup> P. CHANSON, « *Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, scripteurs visionnaires de la Parole créole* », op. cit.

<sup>1826</sup> C. RUBY, « *Comment passer des « je » au « nous »* ».

URL : <http://www.slate.fr/story/133532/comment-passer-je-nous>. Consulté le 02/05/2018.

<sup>1827</sup> C. RUBY, « *Comment passer des « je » au « nous »* », op-cit.

<sup>1828</sup> M. BLANCHOT, (2003), *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, p. 153

contre moi-même ». Ainsi « l'autre » devient-il une pierre de touche pour juger de l'accès à la perfection morale. Isabelle Eberhardt dit à ce propos :

« Avec ma conception ancienne des choses de la vie, ma situation présente eût été épouvantable, intolérable. Je croyais posséder la sagesse. Et ce n'est que maintenant que je commence à asseoir ma vie morale – dont dépend l'autre tout entière – sur le roc inébranlable de la foi ».<sup>1829</sup>

Le « nous » collectif devient une forme de déictique générique, une modalité d'adhésion à un groupe. « *Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! Insensé, qui croit que je ne suis pas toi !* »,<sup>1830</sup> s'exclamait Hugo. Le fait d'appartenir à un groupe traduit la volonté de former un bloc fermé, doué d'une force animée par les mêmes aspirations et les mêmes désirs, telle « *une enveloppe mentale, au mitan de laquelle se bâtit notre monde en pleine conscience du monde* »,<sup>1831</sup> comme l'affirme Patrick Chamoiseau. Tristan Garcia définit ce jeu énonciatif en ces termes :

« "Nous" certes pas un mot vide de sens, un simple index. Preuve en sont les efforts constants produits pour en maintenir la force. Malgré tout, il peut être emprunté par n'importe quel groupe (peu importe sa taille), selon le découpage concerné parmi les humains, pour ne parler que des êtres qui affirment avoir accès au *Logos*. Découpage par classes sociales, par sexes, par « races », genres ou espèces, âges. Même s'il n'existe qu'un seul mot pour le dire, ce "nous", c'est une sorte de sujet plastique, assez souple pour être pris en charge par des êtres de toutes conditions, et suffisamment contraignant pour distinguer des camps, et donc des "autres", suivant qui se sert du terme, et comment il s'en sert ».<sup>1832</sup>

Bien qu'il existe des différences dans le « nous » collectif, il n'en demeure pas moins qu'il y a, note Tristan Garcia, « *toujours en nous autre chose que nous, susceptible de nous "soulever" et de nous porter à la confrontation avec un "autre" ("vous", "ils", "eux")* ». <sup>1833</sup>

### **La folie, un concept universel**

L'esprit universaliste d'Isabelle Eberhardt se traduit par son comportement vis-à-vis des indigènes avec lesquels elle partage la nourriture, le gîte et les histoires, jusqu'à devenir l'un des leurs. C'est de cette manière qu'Isabelle

---

<sup>1829</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*., op. cit., p. 177

<sup>1830</sup> (S N) « *Entendre Victor Hugo. Peuple ! Ecoutez le poète ! Ecoutez le rêveur sacré* » : <http://entendre-victor-hugo.com/pendant-l-exil/les-contemplations/toggle-id-1>. Consulté le 03/05/2018

<sup>1831</sup> P. CHANSON, « *Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau*., scripteurs visionnaires de la parole créole », op. cit.

<sup>1832</sup> C. N. RUBY, « *Comment passer des « je » au « nous »* », op. cit.

<sup>1833</sup> Ibid.

Eberhardt acquiert son identité collective, comme en atteste ce passage : « *Nous nous sommes couchés dans la petite chambre de gauche, Khelifa, Rezki et moi ; à côté, il y a Hennia et son fils. Dans l'autre, il y a les fous, le guide et les exilés* ». <sup>1834</sup> Dans son altérité, Isabelle Eberhardt n'hésite pas à se joindre aux fous, des personnes dont on dit qu'elles sont empreintes de l'essence du divin. De fait, il n'y a pas de place chez elle pour l'exclusion ou la marginalisation des individus car, même s'ils ont une tare, c'est aussi une marque de Dieu, qui exprime un caractère original de l'être. Notons aussi que la véritable infirmité chez les soufis est celle du cœur qui n'éprouve pas de compassion ni d'amour pour l'autre. La vraie folie est en fait celle de l'âme aveugle qui ne voit pas Dieu dans sa créature infirme, <sup>1835</sup> car les « *choses se trouvent cachées dans leurs opposés et, sans l'existence des opposés, celui qui oppose ne serait pas manifesté* », <sup>1836</sup> comme le soutient Ahmed Alaoui. Hervé Taëeb affirme à son tour que « *toute chose ne peut exister que par son contraire* » <sup>1837</sup>. En effet, sans la folie, la raison n'aurait aucun sens car on ne pourrait l'opposer à rien. Rappelons que l'amour du divin est un dépassement de la raison ; c'est une « folie » qui se situe au-delà de l'intelligence humaine, dans sa forme la plus aboutie, la transcendance. La folie transcendantale revêt dès lors un sens symbolique et correspond à un archétype spirituel qui relève de la prise de conscience de notre être par la recherche de la causalité entre le fou et le sage, causalité pourtant évidente pour tout chercheur de la vérité divine. A cet égard, Isabelle Eberhardt renverse les codes sociaux et dénonce le déterminisme lâche de l'homme qui emprisonne l'esprit libre du fou, car « *le fou, c'est l'homme libre* », <sup>1838</sup> dit Lacan, un homme dispensé du jugement divin, contrairement aux autres, d'où sa purification. De ce point de vue, l'esprit universaliste d'Isabelle Eberhardt va jusqu'à donner le droit d'intégration à la folie pour nous pousser à

---

<sup>1834</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 115

<sup>1835</sup> Référence à la folie.

<sup>1836</sup> Citation empruntée au site suivant : (SN-ST)

<http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>.

Consulté le 07/05/2018

<sup>1837</sup> H. TAIEB, (2017), *La Bible plus justement*, édition de l'auteur, p. 80

<sup>1838</sup> (SN), « *La folie chez Lacan* »,

URL : <http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2015/05/7Leguil.pdf>. Consulté le 07/05/2018

réfléchir sur la véritable infirmité humaine, vide de toute empathie par atrophie de la conscience. La folie peut aussi être une métaphore de l'amour divin dans la mesure où le soufi cherche à atteindre ce stade de « déséquilibre » pour pouvoir s'unir à Dieu. Ainsi Husrî Shibli<sup>1839</sup> dit en s'adressant à son disciple : « *Tu es un fou comme moi, il existe entre toi et moi une affinité pré-éternelle* ». <sup>1840</sup>

Cette métaphore divine se reflète chez Isabelle Eberhardt dans sa manière d'appréhender les êtres humains, jusque dans leur tare « naïve », la folie. Elle écrit en ce sens : « *Divine et unique joie de lire, dans le miroir d'un être humain, l'absolu de l'amour terrestre* ». <sup>1841</sup> En effet, Isabelle Eberhardt écrit tout un récit pour rendre justice à cette catégorie d'individus exclus de la société et voués au malheur ; il s'agit de *Mariama*, l'un de ses récits qui dévoilent l'âme humaine et empathique d'Isabelle Eberhardt, qui cherche « *l'amitié pour l'homme* ». <sup>1842</sup> au-delà de la raison et de ses limites. L'état pitoyable de Mariama la touche profondément : elle marche nue et seule dans l'immensité du désert où son viol par les tirailleurs devient son lot quotidien. Isabelle Eberhardt va jusqu'à lui parler, plus précisément jusqu'à la reconforter en lui tendant la main, comme en témoignent ces lignes :

« Je lui parlais arabe. Son murmure continua, montant en une sorte de lamentation irritée. Je lui tendis la main. Elle m'étira alors successivement les phalanges des doigts, sans cesser son verbiage. Des grimaces de cauchemars convulsaient son visage ». <sup>1843</sup>

Cette façon d'aller jusqu'à aborder les malheureux montre clairement sa volonté d'explorer la nature humaine sous toute ses facettes. C'est une « *manière de penser l'homme-au-monde et d'envisager son épanouissement diversel. Diversel et non universel* », <sup>1844</sup> comme le précise Patrick Chamoiseau. Derrière cette attitude, se profile une conduite humaine inspirée par le soufisme qui postule que l'amour de Dieu peut se révéler en toute chose. Effectivement,

---

<sup>1839</sup> Abu Bakr el-Shibli (861-946), maître spirituel soufi de Bagdad, ami de Hallaj

<sup>1840</sup> (SN-ST), <http://www.halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/354870/filename/Shibli.doc>. Consulté le 04/04/2018

<sup>1841</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 130

<sup>1842</sup> Ibid., p. 12

<sup>1843</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 153

<sup>1844</sup> P. CHANSON, « *Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, scripteurs visionnaires de la Parole créole* », op. cit.

l'immanence divine se manifeste dans toutes les créatures ; et elle nécessite l'amour théophanique de l'être, sans quoi celui-ci ne peut connaître Dieu, et encore moins s'ouvrir à l'humanité. Jean-Luc Nancy affirme en ce sens : « *A moi seul une société entière – étant en vérité, dans le langage et comme langage, toujours simultanément " nous" et " moi", et " moi" en tant que " nous" bien que " nous" en tant que " moi"* ». <sup>1845</sup>

### 3.9. « L'ami », un hymne à l'universalité

Nous avons vu que, dans les récits d'Isabelle Eberhardt, il y a l'engagement pour la cause indigène. Cet engagement en faveur d'un peuple correspond à l'idée d'appartenance à un groupe dont elle devient le porte-parole. Mais, au-delà de la dénonciation coloniale, elle rêve d'une fraternité et d'une coexistence pacifique entre la France et l'Algérie, loin des exactions et du mépris raciste des colons. Parmi tous les récits humanistes d'Eberhardt, *L'Ami* est, nous semble-t-il, celui qui manifeste le mieux son dévouement pour l'humanité. Il constitue un hymne à la fraternité, un hommage à la justice, toutes choses qui, au-delà des préjugés, sont possibles et réalisables.

En effet, cette nouvelle traduit les aspirations d'Isabelle Eberhardt et sa propension à vivre avec les indigènes, « *ce peuple [qu'elle] aime* ». <sup>1846</sup> Son esprit d'entraide et son amitié se reflètent à travers des personnages que tout sépare : la religion, la langue, la culture, etc. Ce récit est rempli de fraternité et d'amour pour « l'autre », aussi différent soit-il, cet autre qu'on refuse, qu'on bannit et qu'on ose regarder à peine, sinon avec méfiance, à savoir « l'indigène ». Isabelle Eberhardt use ici d'un discours « d'amour » dont le « *langage est une peau* » et elle « *frotte [son] langage contre l'autre* », <sup>1847</sup> comme le dit si bien Roland Barthes. Dans ce récit, un lien d'amitié et de fraternité se tisse entre Louis Lombard et Dahmane Bou Saïd, tous deux dépayés à El Oued. L'indigène vient de Bône, le Français est un montagnard du Jura et tous deux sont engagés dans la même armée. Ils se trouvent donc, par la force des choses, voisins. Un jour,

---

<sup>1845</sup> J.L. NANCY, « *Le nous universel* », op. cit.

<sup>1846</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 74

<sup>1847</sup> R. BARTHES, (1977), *Fragment d'un discours amoureux*, Ed. du Seuil, p. 87

Lombard est désarçonné par son cheval furieux, Bou Saïd se porte à son secours et calme l'animal furieux. Et depuis ce jour, une amitié naît entre eux :

« Lombard, un grand blond, encore presque imberbe, avait l'habitude de regarder les gens un peu de côté et en-dessous, malgré l'honnêteté foncière de son cœur. Il dévisagea le tirailleur, et cette fine figure aquiline, bronzée par le soleil du sud lui plut.

- Merci... Donne-moi voir la main pour rentrer cette sale bête à l'écurie...

Pour la première fois, Lombard avait adressé la parole à un Arabe : ces hommes d'un type inconnu, à l'incompréhensible langage, au costume étrange, l'effrayaient presque ».<sup>1848</sup>

Après avoir échangé quelques mots, Dahmane et Lombard deviennent amis. Tous deux loin de chez eux, ils partagent désormais la même chambre, les mêmes secrets et la même angoisse de vivre. Les soirs où arrive le courrier sont des instants de joie pour les deux amis ; en effet, ils les passent à relire leurs lettres en les commentant. Mais les Européens n'apprécient pas cette amitié car Lombard « *est devenu l'ami d'un bicot* ».<sup>1849</sup> Lorsqu'ils se moquent de lui, Lombard les regarde de travers et leur répond : « *Et si ça me plait de marcher avec l'Arabe, qu'est-ce que cela vous fiche, à vous autres ? Depuis que, d'un coup de poing, il avait abattu un « joyeux » qui l'insultait* ».<sup>1850</sup> Un jour, Dahmane tombe malade, il a pris un mauvais coup de froid qui nécessite son hospitalisation. Lombard décide de l'accompagner, « *s'ingéniant à le soigner* ». Mais, l'état de Dahmane s'aggrave :

« - Lombard... les papiers... les lettres... mes effets... garde-les... C'est pour toi...

- Mais non ! Qu'est-ce que tu me chantes là ? Faut pas te faire des idées comme ça, ça me rompt le cœur ! ».<sup>1851</sup>

Cependant, ce que Lombard ignore, c'est que Dahmane touche vraiment à sa fin : « *Il dégagea sa main de celle de Lombard et il leva l'index... Par trois fois, ses lèvres murmurèrent quelque chose que le tringlot ne comprit pas* ».<sup>1852</sup> Après quelques soubresauts accompagné d'un hoquet « affreux », Dahmane se laisse aller dans les bras de son ami et quitte ce monde. Affolé et inquiet, Lombard ne comprend pas ce qui arrive à son ami : « *Bou Saïd ! Bou Saïd !*

---

<sup>1848</sup>I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 192

<sup>1849</sup> Ibid., p. 196

<sup>1850</sup> Ibid.

<sup>1851</sup> Ibid., p. 197

<sup>1852</sup> Ibid., p. 198

*C'est, bon Dieu, pas possible ça... C'est trop affreux ! répétait en sanglotant le tringlot. Morne, la tête entre ses mains crispées, il veilla jusqu'au matin ».*<sup>1853</sup> Le lendemain, il assista à l'enterrement. Certes, chacun priait dans sa religion, mais il y a un Seul Dieu qui les unit, celui de l'amour et de toute l'humanité, et ce au-delà de toutes les différences raciales.

### **Fathma ou « l'amour pour Dieu »**

Le récit « *L'Ami* » n'est pas le seul à avoir cette empreinte universaliste ; en effet, il en existe un autre qui a pour titre *Petite Fathma*. Fathma est une fillette d'à peu près onze ans, mendiant dans les ruines du ksar. Un jour, on la voit prendre la main d'un roumi et lui avouer son amour, non pas pour un vulgaire profit, mais juste par nécessité de le dire. Cette manière de dire son amour à l'autre s'inscrit dans le cadre de l'amour désintéressé, loin de tout calcul, comme l'enseigne l'Islam qui recommande d'« aimer pour Dieu ». Cet amour qui conduit au parachèvement de la foi, plus précisément au plus haut degré de la foi, est exprimé, étonnamment, par une petite fille, encore inconsciente de la réalité des choses. Ainsi Isabelle Eberhardt écrit-elle :

« Un jour, je l'ai vue (...) prendre la main d'un Roumi, un officier, entre ses menottes tièdes, et lui dire avec un sérieux troublant :  
- 'Je t'aime beaucoup, ya sidi'. L'homme sourit et attribua cette caresse au désir d'avoir plus de sous. Alors, petite Fathma eut une moue chagrine avec un hochement de tête grondeur.  
- 'Non, non, ce n'est pas pour cela. Je t'aime comme ça, pour Dieu' ».<sup>1854</sup>

Elle indique par là que « *sa tendresse subite était désintéressée* ».<sup>1855</sup> L'attitude de la petite Fathma semble troublante dans la mesure où elle prononce des paroles dignes d'un adulte, connaissant parfaitement le sens « d'aimer pour Dieu ». A travers les propos de la fillette, Isabelle Eberhardt transmet un message de paix, d'humanité, de fraternité et d'amour, dépassant toutes les idéologies. La finalité de ce récit est de montrer que si le commun des mortels n'éprouve de l'amour que pour un vulgaire profit matériel, le mot « humanité » n'aura plus aucun sens. Il est vrai que le fait d'aimer « l'autre » pour Dieu, comme l'affirme

---

<sup>1853</sup> I.EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 178

<sup>1854</sup> Ibid., p. 145

<sup>1855</sup> Ibid.

la petite Fathma, n'est pas chose aisée, car cela nécessite un dépassement de soi, la mort de l'ego.

Pour atteindre ce degré de lucidité, il faut avoir gagné beaucoup de maturité et de sagesse, ce qui conduit inévitablement au parachèvement de la foi : « *Celui qui donne pour Dieu, aime pour Dieu, déteste pour Dieu, donne en mariage pour Dieu, a donc parfait sa foi* », <sup>1856</sup> affirme le Prophète. Il ajoute : « *Par celui qui tient mon âme dans Sa Main ! Vous n'entrerez au paradis que lorsque vous serez croyants, et vous ne serez croyants que lorsque vous vous aimerez* ». <sup>1857</sup>

### 3.10. Vivre à l'indigène, un message universel

La préférence d'Isabelle Eberhardt pour le monde indigène et pour son mode de vie primitif véhicule un message d'humanité, suggérant l'idée du retour à la source de la vie, dans son essence originelle, loin des calculs de la « malfaisante Europe ». Ce message peut également être perçu comme une manière de refus de la politique occidentale qui recommande aux Européens d'éviter tout contact avec les indigènes. Isabelle Eberhardt va enfreindre cette règle et se montrer, de surcroît, leur amie. Elle écrit en ce sens :

« Malgré tous leurs défauts et toute l'obscurité où ils vivent, les plus infimes bédouins sont bien supérieurs et surtout bien plus supportables que les imbéciles Européens qui empoisonnent le pays de leur présence. Où les fuir, où aller vivre, loin de ces êtres malfaisants, indiscrets et arrogants, s'imaginant qu'ils ont le droit de tout niveler, de tout rendre semblable à leur vilaine effigie ? ». <sup>1858</sup>

Isabelle Eberhardt vit une relation fusionnelle avec les indigènes ; elle « *erre avec eux, vivant de leur vie* ». <sup>1859</sup> Sa grande simplicité et son amour pour leur mode de vie la conduisent jusqu'à l'assimilation. Elle n'hésite pas à partager avec eux l'eau « putride » de la barga, ni même à partager ce café dans lequel un essaim de mouches se noient : « *Bu, à l'ombre des tamaris, dans du sable jaunâtre, un café plein de mouches et de l'eau boueuse* ». <sup>1860</sup> Elle ne se

---

<sup>1856</sup> A.R. "L'amour en Dieu". URL : <http://www.oumma.com/lamour-en-dieu>. Consulté le 08/05/2018

<sup>1857</sup> Ibid

<sup>1858</sup> I.EBERHARDT., *Journaliers*, op-cit, p237

<sup>1859</sup> I.EBERHARDT., *Écrits sur le sable*, tome I, op-cit, p56

<sup>1860</sup> I. EBERHARDT. *Journaliers*, op. cit., p. 228



préoccupe pas non plus de la boue qui pourrait gêner son passage : « *Toute cette boue m'est indifférente* ». <sup>1861</sup> Il lui arrive de dormir à même le sol, démunie de tout confort, sur une natte, sur la terrasse d'un café maure, après une longue veillée mystique, ce qu'elle raconte ainsi : « *Après une courte nuit lunaire passée sur une natte, devant le café maure du makhzen, au ksar de Beni Ounif, je m'éveille heureux avec des sensations délicieuses qui me prennent toujours quand j'ai dormi dehors* ». <sup>1862</sup> Il lui arrive même de soigner des enfants et des adultes, en utilisant ses connaissances médicales. Elle leur conseillait de « *se faire vacciner, les envoyait au médecin, morigénait les femmes en couches, s'asseyait au chevet des malades* ». <sup>1863</sup> Son caractère sympathique et sa grande simplicité lui ont frayé la voie vers le cœur des indigènes, comme en témoigne Tiffany Tavernier dans son ouvrage, *Isabelle Eberhardt, un destin dans l'Islam* :

« On la retrouve alors assise sur le trottoir d'une rue, au milieu d'une petite foule d'indigènes, en train d'aider à la rédaction d'une lettre ou de discuter âprement. De toute la campagne, pas un fellah qui ne la salue d'un joyeux salam <sup>1864</sup> ! Partout dans le pays, on la voit pénétrer dans les gourbis les plus misérables, apporter de la nourriture, guérir des malades tout en buvant, sans aucune répugnance, l'eau sale et putride des gourdes qu'on lui tend. Assise au coin d'un feu, entre un animal rachitique et un enfant fiévreux, elle pose mille et une questions aux Arabes qui la considèrent, ahuris ». <sup>1865</sup>

Tout le monde l'aime et la respecte ; là où elle va, on l'invite pour un déjeuner ou un thé. Toutes les portes lui sont grandes ouvertes ; sinon, elle s'invite d'elle même dans les zaouïas où elle sait qu'elle est toujours la bienvenue : « *Ce soir, je partirai sans doute pour le grand taâm\* (couscous) annuel de Sidi Merouan* ». <sup>1866</sup> Cette vie nomade, Isabelle Eberhardt l'a choisie de plein gré et aimée plus que tout, car elle lui révèle le sens de sa quête, qui est de vivre parmi l'humanité. Son âme ne lui appartient plus ; elle est offerte à la nuit du désert pendant que ses compagnons s'adonnent à d'autres plaisirs. Quiconque contemple la nature dans sa variété, contemple Dieu dans sa création. Isabelle Eberhardt tant de nature sensuelle et charnelle, arrive désormais à dépasser son

<sup>1861</sup> I. EBERHARDT *Journaliers.*, op. cit., p p. 234

<sup>1862</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 229

<sup>1863</sup> R. RANDAU, (1989), *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 178.

<sup>1864</sup> Salutations

<sup>1865</sup> T. TAVERNIER, *Isabelle Eberhardt, un destin dans l'Islam.*, op. cit., p. 234

<sup>1866</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 235

instinct animal et s'évertue à éduquer son âme et à l'éloigner autant que possible des bassesses de ce bas monde ; elle veut vivre dans l'éternité. Notons que cette réflexion est d'origine purement soufie, les adeptes de cette confrérie prônant que l'âme est à Dieu, à l'Eternel. Ainsi écrit-elle : « *Mon âme ne pouvait pas se donner, parce qu'elle n'était pas en moi, mais dans les choses éternelles, et que je la possède enfin dans la profondeur, dans la divine solitude de toute ma chair offerte à la nuit du sud* ». <sup>1867</sup>

Son départ pour le désert ne réside pas uniquement dans la recherche de l'altérité, « *où le " je " n'est plus "je", mais un autre, plus vrai, plus authentique* ». <sup>1868</sup> Elle est aussi en quête de la simplicité qu'elle trouve chez les bédouins nomades, dans leur vie humble et dépouillée qui répond à son âme assoiffée de pureté, là où réside l'humanité éthérée, loin de l'avilissement de ce bas monde : « *On m'a souvent reproché de me plaire avec les gens du peuple. Mais où donc est la vie, sinon dans le peuple ?* » <sup>1869</sup> En s'intégrant au peuple, Isabelle Eberhardt trouve sa place et donne un sens à sa vie. Être près du peuple signifie pour elle vivre la vraie vie, une vie intelligente, essentielle et humaniste. Robert Randau témoigne ainsi du rapport d'Isabelle Eberhardt avec le peuple :

« Elle n'était point rebutée par la saleté, ni par la vermine, ni par le manque d'hygiène de ces hommes qui avaient parfois le regard de la bête de labour ; elle conversait de préférence avec les vieux qui étalaient sur leur gandoura de vastes barbes blanches dépenaillées que le soleil traversait comme s'il avait été une pluie de neige. Elle s'essayait au foyer familial, au fond d'un gourbi à demi creusé à flanc d'un coteau, aussi enfumé, aussi mal aéré qu'une izba ; là l'animal vivait avec l'homme ; les nattes imprégnées de crasse sentaient la sueur humaine ; la charrue n'était qu'un tronc d'arbre épointé ; l'eau enfermée dans les guerba était boueuse et parfois putride : point d'autre meuble qu'un coffre de bois ; à peine quelques ustensiles de ménage. Là, toussant dans la fumée, elle caressait les enfants qui perdaient tôt l'habitude de jouer et étaient précocement trop graves avec des yeux trop grands ; elle grattait le dos du mouton familial qu'on engraisait pour l'Aid-el-Kebir ; elle flattait l'âne à l'échine en plaie, le cheval éreinté, les chèvres guettées par le chacal. (...) Elle considérait que cette pénurie était un peu d'elle-même ». <sup>1870</sup>

<sup>1867</sup> I. EBERHARDT & V. BARRUCAND, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, op. cit., p. 121

<sup>1868</sup> P. BOUCILIER, *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam*, op. cit., p. 232

<sup>1869</sup> EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I, op. cit., p. 240

<sup>1870</sup> R. RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, op. cit., pp. 177-178.

## Être près du sol, c'est être près de l'autre

Par le moyen de la pauvreté, Isabelle Eberhardt se sent proche de l'indigène dont elle partage la souffrance. Elle parvient ainsi à s'élever et à purifier son âme : « *Ma pauvreté est ma fierté* », <sup>1871</sup> dit-elle, car c'est dans la pauvreté que l'âme se purifie chez les soufis. En effet, « *la souffrance engendre la splendeur* », <sup>1872</sup> ajoute-t-elle. De fait, être proche de l'homme et de la nature, cela signifie pour elle être proche de Dieu et de l'humanité. Son choix d'effectuer ses déplacements à dos de cheval, elle le justifie en affirmant que c'est le meilleur moyen d'être près du sol, près de l'autre, près de l'humanité. Cette proximité est une des manières d'exprimer son humanité et son amour pour le peuple. Ce contact avec la terre, chez les soufis, est un rappel du retour irrémédiable à la terre, un rappel de la mort. Pendant que les gens s'apprêtent, dès la tombée de la nuit, à rentrer chez eux, elle préfère, elle, dans un geste d'humilité, passer la nuit dehors avec ses amis bédouins :

« Il fait bon s'endormir ainsi, n'importe où, à la belle étoile, en sachant qu'on s'en ira demain et qu'on ne reviendra sans doute jamais, que tout ce qui est ne durera pas (...) tandis que chantent les bédouins, tandis que pleurent les djouak, <sup>1873</sup> tandis que s'évapore et s'éteint comme une flamme inutile, la pensée ». <sup>1874</sup>

Lorsqu'elle dort dehors, elle ne se soucie jamais du temps qui passe ; elle est comme bercée par l'éternité, elle ne veut plus se réveiller au risque de troubler ses sensations : « *Je suis couchée sur le sable depuis des instants ou depuis des heures, je ne sais plus. Le moindre mouvement troublerait l'harmonie de mes sensations, ténues, fugitives* », <sup>1875</sup> On l'a vue dormir souvent dans les bouges les plus malfamés, dans les villages des noirs où se côtoient le vice et la maladie, dans les trains de troisième classe avec les indigènes, entassés les uns sur les autres et mêlés au bétail, devant les cafés maures. Enfin, elle dort là où la vie vibre de l'intérieur et s'offre tout entière. Et la terre semble être son lit de prédilection, sous les cieux ouverts : « *Nous couchons devant le café maure, sur*

---

<sup>1871</sup> A. SCHIMMEL, *L'Islam au féminin*, Paris, Albin Michel, p. 210

<sup>1872</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 141

<sup>1873</sup> Pipeaux.

<sup>1874</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I, op. cit., p. 201

<sup>1875</sup> Ibid., p. 155

*une natte. Je partirai avant le jour, pour garder de Ben Zireg la dernière vision du soir* ». <sup>1876</sup> Elle choisit donc de vivre de façon rudimentaire, se contentant de peu, renonçant au confort, préférant une vie libre au grand air, sans artifices, loin de calculs, sous des cieux indéfiniment ouverts et accueillants :

« Partout ailleurs le monde me semble étroit. J'ai la sensation, en certains milieux, d'une atmosphère artificielle : j'y respire mal. Je ne sais jamais ce qui sera « convenable ». A vrai dire, je ne souffre pas trop des pauvretés et des naïvetés, pas même des grossièretés, je n'en souffre pas profondément. Ce qui me semble à la longue insupportable, c'est l'éternelle honte médiocre de certaines gens. Et puis ce manque de bravoure qui les distingue, cette prudence, cette affectation de vivre d'une façon raisonnable et bien calculée ». <sup>1877</sup>

Cette façon de vivre l'aide à se forger une nouvelle âme, une âme orientée vers le perfectionnement moral. Certes, cet exercice de perfectionnement est un travail dur du fait que c'est un parcours qui exige de renoncer à sa fierté et d'accepter toutes les erreurs des hommes, sans leur en tenir la moindre rancune. Sur son chemin vers la « perfection morale », il se produit en elle un grand changement. En effet, elle n'est plus la jeune fille impulsive et colérique d'antan ; elle n'est plus la rebelle, l'aventurière assoiffée d'inconnu et de plaisirs des sens. Ce qu'elle recherche désormais, c'est parfaire sa personne en l'éduquant pour l'amour et la morale, deux éléments indissociables, comme cela lui a été inculqué par les enseignements de la Qadriya et de Trophimovsky :

« Pour moi, la vie a acquis un sens depuis le jour où je sais que notre passage ici-bas est un acheminement de la perfectibilité humaine vers une autre vie : de là, forcément, découle la nécessité raisonnable du perfectionnement moral et intellectuel – inapte, parce qu'inutile sans cela ». <sup>1878</sup>

Grâce à son père adoptif Trophimovsky, Isabelle Eberhardt a appris les principes moraux, la foi en Dieu et l'humanisme qui vise la perfection de l'homme et s'acquiert par l'action éthique ou sociale. De sa mère, elle a hérité la bonté, la générosité, l'empathie pour les pauvres et le dévouement qui la pousse à son tour à tendre la main aux plus déshérités. Quand toutes ces qualités sont conjuguées aux enseignements de la « Qadriya », elles ne peuvent que produire « la perfection morale ».

---

<sup>1876</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 235

<sup>1877</sup> Ibid., p. 240

<sup>1878</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 166

## L'humanité, un partage de souffrance

L'humanité d'Isabelle Eberhardt est d'une telle générosité qu'elle a même pitié des animaux. Elle rapporte en effet dans l'un de ses récits aux accents empathiques, « *Agonie* », la souffrance d'une chamelle, « *Messaouda* », qui, épuisée d'avoir longtemps marché dans la chaleur accablante du désert, est en train d'agoniser, dans l'indifférence de tous, sans même un regard de son propriétaire : « *Avec un soupir, il ramassa son bâton et repartit, poussant devant lui ses deux autres chameaux* ». <sup>1879</sup> Face à ce spectacle désolant, l'âme compatissante d'Isabelle Eberhardt ne peut rester indifférente. Alors, elle se rapproche de la bête agonisante et compatit sur son sort en ces mots :

« *Messaouda, la chamelle grise de Maamar-ould-Djilali, affaiblie par de longues marches, n'alla pas plus loin ; (...) affalée sur le sol ardent, [elle] vivait encore, résignée. Pourtant, tout à coup, un long spasme agita son corps, depuis ses pattes étendues jusqu'à sa petite tête aux longues dents jaunes, aux grands yeux doux et douloureux qui pleuraient. Et ces vraies larmes, lourdes et lentes, étaient d'une poignante et très déconcertante tristesse, sur cette face de bête primitive, soudain si étrangement rapprochée de notre humanité, dans l'angoisse de la mort* ». <sup>1880</sup>

Isabelle Eberhardt est manifestement à l'écoute de toutes les souffrances où qu'elles soient et semble avoir ce don de « flairer » la souffrance des autres, à l'exemple de ce récit rapporté par son ami Robert Randau et que nous résumons ci-après. Un jour, alors qu'elle était en sa compagnie, Isabelle Eberhardt franchit une friche où foisonnent des plantes sauvages ; et à demi enfoui dans les buissons, un petit gourbi suscite sa curiosité. « *La maison respire* », <sup>1881</sup> dit-elle à son ami. Elle se met donc à quatre pattes et se glisse à l'intérieur de la « tanière puante ». A sa grande stupéfaction, elle y découvre un spectacle désolant :

« *Dans le fond d'étable encourtiné de toiles d'araignée reposait, couché sur une natte pourrie, un paysan arabe à barbe blanche et aux yeux éteints. La tête appuyée sur un tamis rouillé, il frissonnait de tous ses membres, enveloppé dans une gandoura sale, couvert d'un vieux burnous ; le corps était incroyablement maigre. Le vieux serrait les dents pour ne pas geindre de froid* ». <sup>1882</sup>

Elle apprend vite de la bouche d'un fellah que le vieux est dévoré par la vermine et que la mort est inscrite sur son visage. D'une voie à peine audible, le

---

<sup>1879</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I., op-cit, p 157

<sup>1880</sup> Ibid., p. 157

<sup>1881</sup> R.RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op. cit., p. 129

<sup>1882</sup> Ibid., pp. 129-130

vieux explique qu'il a été abandonné par ses fils à cause de sa faiblesse. Auparavant, il s'occupait du bétail avec ses petits-enfants jusqu'au moment où il est devenu faible et sans force ; ses enfants l'ont alors transporté dans ce gourbi où semble roder « l'ange de la mort ». Pour le maintenir en vie, chaque soir, son petit fils lui dépose devant la porte une mesure de fèves cuites et une cruche d'eau, en lui demandant s'il est mort. Mais le vieux n'y touche pas, car il sait que, quand il aura mangé ces fèves, il mourra, car tel est le sort de celui « *qui ne travaille pas et mange, [il] doit mourir* ». <sup>1883</sup> Sa voix commence à s'éteindre à mesure qu'il raconte son histoire. Touchée par son récit, Isabelle Eberhardt « *sanglotait et s'essuyait les yeux* ». <sup>1884</sup> Elle lui prodigue des signes d'affection et cherche à le consoler de l'ignominie du monde, criblant de malédictions les enfants égoïstes du vieillard. Elle lui promet de défendre son cas devant la justice. Le vieux dit alors des mots qui touchent l'âme soufie d'Eberhardt, des mots qui résonnent dans son être le plus profond comme les mots les plus beaux qu'elle ait jamais entendus, des mots d'inspiration céleste :

« 'La justice, chuchota le vieux, n'appartient qu'à Allah, le Rétributeur ; rien ne se passe dans le monde que sa volonté ; je me résigne à la sienne'. Il n'eut pas la force de résister aux objurgations d'Isabelle Eberhardt. Elle l'arracha à sa litière infecte, le porta au grand air, aidée par les fellahs, le réconforta d'une grappe de raisin, éplucha des figues fraîches pour qu'il en suçât la pulpe, le désaltéra ; on l'attacha sur un mulet, elle l'entourait de soins affectueux, gémissait sur le sort du misérable, lui essuyait la face, rangeait autour de lui ses loques, indifférente à la crasse et à la vermine qui grouillaient sur sa carcasse ; enfin elle se dépouilla de son propre burnous pour le garantir contre le vent de la mer ». <sup>1885</sup>

Elle lui prodigue alors des soins et de « douces paroles » qui toucheront son âme dont la vie ne tient plus qu'à un fil, une âme proche de la sienne par sa résignation. Quand elle le couvre de son propre burnous afin de le protéger du froid, le vieux se sent honteux et se met aussitôt à pleurer, s'essuyant le nez et les yeux avec sa barbe. Isabelle Eberhardt envie ce vieillard qui est si proche de Dieu au point « *de se résigner corps et âme au désespoir, à la souffrance, à l'abandon et à la mort* ». <sup>1886</sup> Elle est consciente qu'elle n'a pas encore atteint ce degré « *d'excellence de progrès de l'être* » ; au fond d'elle-même, elle sait qu'il lui

<sup>1883</sup> R.RANDAU, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs.*, op.cit., p. 130

<sup>1884</sup> Ibid., p. 130

<sup>1885</sup> Ibid., p. 131

<sup>1886</sup> Ibid.

reste encore beaucoup de chemin à faire pour atteindre cet état. Dans la résignation du vieillard, elle voit un archétype du renoncement à la vie et « *un enseignement de haute théologie* », pouvant servir de modèle à toute âme en quête de la perfection, comme la sienne. Ainsi écrit-elle : « *Bonheur amer, amer, amer et sombre. Orgueil de renoncement. Ils ne sont pas accessibles à tous, et doit périr celui qui a été oublié au festin de la vie et qui ne les a pas éprouvés* ». <sup>1887</sup>

Le vieillard devient le protégé d'Isabelle Eberhardt. Elle fait aussitôt appel à un juge qui l'installe dans une chambre d'hôtel et prévoit de le transporter dès le lendemain à l'hôpital, mais il s'éteindra pendant la nuit. Les railleries de ses amis à propos de son protégé la mettent hors d'elle ; elle découvre leur cruauté qui les fait rire devant ce type de situation, d'un rire « pur de damnés » :

« C'est atroce de n'avoir même pas joui de la compassion du monde ! Ma fin... une charogne dans un trou noir ? Et l'oubli pérenne du pauvre petit nuage de parfum d'orient qui a été mon âme ! Vous n'êtes même pas effleurés par ces horreurs, vous !... Que c'est mauvais d'être seule ! » <sup>1888</sup>

Sa colère contre ses amis va croissant, jusqu'à s'en prendre à tous les colons de leur espèce, en affirmant sa désapprobation de « *la volonté d'effort des colons d'Afrique* », <sup>1889</sup> une volonté impitoyable et inhumaine. Elle soutient que « *les pauvres hères doivent s'unir entre eux, résister à l'oppression, s'émanciper par l'amour et ne jamais obéir en esclaves à un maître qui n'a point d'amour pour eux* ». <sup>1890</sup>

Comme nous venons de le voir, ce récit montre clairement sa compassion pour un vieillard rejeté par les siens, et plus généralement pour un peuple asservi par un maître impitoyable et inhumain. En plus de sa pitié, ce récit révèle sa générosité car elle compatit au sort des pauvres et aime la justice. L'image de cet homme pitoyable la marquera pendant longtemps. Ses paroles douces, pures et empreintes de résignation ont touché le plus profond de son être. De fait, il laissera sur elle un tel impact qu'elle lui rendra hommage dans une nouvelle

---

<sup>1887</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers.*, op. cit., p. 40

<sup>1888</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits sur le sable*, tome I., op. cit., p. 133

<sup>1889</sup> Ibid., p. 131

<sup>1890</sup> Ibid.

portant le titre de *Dans le sentier de Dieu*, un récit dont la similitude avec la réalité qui l'avait frappée est évidente : « *Le vieillard s'était encore desséché, son corps s'était comme replié sur lui-même, comme rapetissé, son œil cave s'était voilé des premières ombres de la nuit définitive et sa voix s'était éteinte dans sa poitrine décharnée* ». <sup>1891</sup> A la différence du vieillard qu'elle avait connu, celui du récit a la chance de recevoir, deux fois par jour, une galette d'orge et une cruche d'eau fraîche : « *Tous les matins et tous les soirs, la pieuse veuve déposait devant le vagabond, hôte de Dieu, une galette d'orge et un vase d'eau fraîche* ». <sup>1892</sup> Nous relevons les mêmes paroles, empreintes de résignations et de renoncement : « *Je ne fais point de mal, et comme je n'ai rien, sauf la crainte de Dieu, c'est Dieu qui pourvoit à la vie qu'il m'a donnée, jusqu'à ce que l'heure soit sonnée* ». <sup>1893</sup> Le geste humain d'Isabelle Eberhardt, qui a fait transporter le vieillard à l'hôpital, est évoqué à travers l'attitude compatissante du « hakem roumi » :

« Mais le hakem roumi ému de ce dénuement absolu, voulut adoucir les vieux jours du vieux chemineau. Un mokhazni courut au douar pour ramener un mulet et deux hommes. On le rassurait, lui disant qu'on le ramènerait à Bordj-bou-Arreidj, à l'hôpital, où il serait bien nourri et où il aurait un bon lit ». <sup>1894</sup>

Étant fils de la route et du soleil, le vagabond ne peut résister longtemps à l'appel de sa « *maitresse tyrannique* », <sup>1895</sup> la route ; il quitte rapidement l'hôpital et va mourir, seul, dans l'indifférence générale : « *Il finissait lentement, sans secousses ni angoisse, avec les dernières ardeurs de l'été* ». <sup>1896</sup>

La rencontre de ce vieillard a changé la vision du monde d'Isabelle Eberhardt. Désormais, elle verra que le vrai bonheur réside dans le renoncement, cette qualité qu'elle admire tant chez cet homme parce qu'elle conduit à la pureté du cœur, comme en témoigne ce propos d'Abdelkader el Jilani :

« Ô toi qui portes des bures en laine (souf), sache que le soufi sincère dans son soufisme a un cœur pur de tout ce qui n'est pas son seigneur – qu'il soit exalté et magnifié. C'est une chose qui ne s'obtient pas en modifiant les habits, en rendant le visage pâle, en haussant les épaules. (...) Cela s'obtient par la sincérité dans la

<sup>1891</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 339

<sup>1892</sup> Ibid., p. 339

<sup>1893</sup> Ibid., p. 338

<sup>1894</sup> Ibid., p. 338

<sup>1895</sup> Ibid., p. 376

<sup>1896</sup> Ibid., p. 339



recherche de Dieu, par le renoncement à ce bas monde, par l'éviction des créatures du cœur, et par son dépouillement de tout ce qui n'est pas son seigneur ».<sup>1897</sup>

Le renoncement du vieillard va servir de leçon à Isabelle Eberhardt ; il illustre le fait que l'homme n'est qu'une illusion, une chimère dans un monde envahi par la tentation et les désirs charnels. De fait, la possession de biens et la soif d'argent ne sont que des pièges de Satan pour détourner l'homme de Dieu et le rendre esclave de la matière. Ahmed Al Alaoui s'adresse en ces termes à l'homme qui ne renonce pas au monde : « *Tu es déjà éteint, mon frère, avant de subir l'extinction, et tu n'es rien avant même d'être annihilé. Tu es une illusion dans une illusion et un néant dans un néant* ».<sup>1898</sup>

Enfin, nous pouvons dire que l'écriture d'Isabelle Eberhardt est empreinte d'humanité pour les indigènes et d'amour pour la religion musulmane, dont elle considère le martyr comme la forme la plus achevée et qu'elle décrit comme « *une image mystique et pure, en sa transcendantale beauté pâle* ».<sup>1899</sup> Nous pouvons considérer que l'incident de Béhima est un facteur capital de sa métamorphose, dans la mesure où il a fait naître en elle une attirance pour le maraboutisme. Pour nourrir un tel projet, Isabelle Eberhardt a dû atteindre un degré élevé de croyance, mais elle doit encore traverser plusieurs sphères ascensionnelles jusqu'à la plus haute, le perfectionnement moral : « *Qu'Allah nous mène sur la voie de la perfection* », <sup>1900</sup> écrit-elle. Cependant, pour atteindre cette excellence de soi, l'âme doit se dépouiller entièrement de son ego, polir son cœur et renoncer au monde. Ainsi, Isabelle Eberhardt « *remarque [-t-elle] enfin le commencement de l'indifférence envers les autres et les êtres indifférents, ce qui est l'affirmation la plus puissante de [son] moi* ».<sup>1901</sup> De fait, ce perfectionnement moral va la conduire à s'ouvrir à l'humanité tout entière et à l'amour divin, qu'elle verra en toute chose. La tare devient, dès lors, un dévoilement divin, car il

---

<sup>1897</sup> ABDELKADER EL JILANI, *Enseignements soufis*, op. cit., p. 163

<sup>1898</sup> A. ALAOUI, « *Sagesse soufie* »,

URL : <http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>.

Consulté le 02/04/2018

<sup>1899</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome II., op. cit., p. 33

<sup>1900</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 266

<sup>1901</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 25

« *n'appartient pas à l'intellect de connaître Dieu* », <sup>1902</sup> comme l'affirme Abu Bakr al Sabbak <sup>1903</sup> ; il revient au discernement du cœur et à sa capacité de percer le voile divin en toute chose.

Il nous semble que les vallées d'Ibn Attar sont traversées avec succès par Isabelle Eberhardt, bien que cela soit ponctué par des périodes de désespoir, de fatigue, comme dans le voyage, mais toujours est-il qu'elle a atteint la dernière vallée, celle du renoncement, considérée par les soufis comme la voie d'accès à « l'excellence morale » :

La première vallée est celle de la Quête. La deuxième est la vallée de l'Amour. On ne lui connaît pas de limite visible. La troisième est celle du Savoir. La quatrième est nommée Liberté solitaire. On y découvre l'art de se tenir debout, sans maître ni tuteur. La cinquième est nommée Unité absolue. La sixième est obscure ; on l'appelle vallée de la Perplexité. La septième est nommée 'Que l'Aimé t'y protège !', c'est la vallée de l'Épuisement. Tu découvriras là l'infinité pauvrete des perdus sans espoir. Au-delà, tu n'as plus la force d'avancer. Tu te sens attiré, appelé par l'Ami, et tu ne peux plus rien, ni Le voir ni L'atteindre. La moindre flaque d'eau te semble un océan. (...) Cela signifie qu'il faut surmonter avec sagesse les épreuves et souffrances de l'existence, s'armer de bonnes intentions, de patience, et garder le cap sur l'essentiel, car rien n'est donné d'avance, Le Créateur guide à sa lumière qui Il veut, Lumière sur lumière (Nûr ala nur) ! Les vertueux ne méprisent jamais personne, s'instruisent, se cultivent, aiment leur patrie et recherchent le bien de toute l'humanité. Il ne s'agit donc pas de s'élever au-dessus des réalités, ou de tourner le dos au monde, mais de garder une hauteur de vue, d'assumer ses responsabilités et de donner l'exemple en termes de rectitude. » <sup>1904</sup>

Pour atteindre la dernière vallée, tant convoitée par les mystiques, l'aspirant doit s'armer d'une patience constante, dépasser son égoïsme et ses désirs charnels, tourner le dos au monde et, pour finir, aimer jusqu'à la théophanie.

---

<sup>1902</sup> (SN-ST), URL: <http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>. Consulté le 10/05/2018.

<sup>1903</sup> Abu Bakr al Sabbak, philosophe et mystique soufi.

<sup>1904</sup> E. FEUILLEBOIS-PIERUNEK, *A la croisée des voies célestes : Faxr al-din 'Eraqi, Poésie mystique et expression poétique en Perse médiévale (XIIIe siècle)*., op. cit., p. 347

## Conclusion de la deuxième partie

Nous avons vu au cours de la deuxième partie que le soufisme auquel Isabelle Eberhardt a adhéré va marquer son écriture, qui se distingue désormais par une empreinte essentiellement spirituelle. Ainsi l'eau, l'espace, le temps, l'errance, l'amour, les vagabonds affranchis sont-ils des objets de réflexion nécessaires pour quiconque médite sur l'Homme et sur Dieu. En effet, l'analyse de l'eau et ses différentes interprétations nous ont conduite vers le retour à la source divine. Pour l'espace, nous avons vu qu'Isabelle Eberhardt s'attache à tout ce qui la lie, de près ou de loin, à l'Islam millénaire, jusque dans les tombes anonymes. Dans cet espace, le coucher du soleil, décrit à maintes reprises, demeure incontestablement l'heure élue de Dar el Islam, un moment de forte piété, accentué par l'appel à la prière d'el moghreb. Dans cette ambiance mystique, Isabelle Eberhardt rend hommage à la vie vagabonde, à la destinée vouée à Dieu et à la sanctification de l'âme.

Par ailleurs, nous avons évoqué un incident capital qui a bouleversé le cours de la vie d'Isabelle Eberhardt provoquant en elle l'illumination ; il s'agit de l'incident de Béhima, qui nous a permis de suivre son cheminement spirituel jusqu'à son aspiration au maraboutisme, une voie de sanctification permettant de parachever sa foi et de l'élever vers des sommets. N'oublions pas certaines rencontres qui ont joué un rôle important dans son attrait pour le maraboutisme, à l'exemple de celle avec Lalla Zeineb. Notre analyse nous a amenée à découvrir une nouvelle forme de maturité mystique dans « l'amour », un amour théophanique pour toutes les créations de Dieu, qui devient une transcendance vers le divin. Par cet amour, Isabelle Eberhardt se dépouille de son individualité et s'ouvre à l'altérité ; aussi son écriture change-t-elle de forme et s'exprime-t-elle à travers une voix collective.

En fait, la vengeance dont il était question au début de son voyage en Algérie sera détournée lorsqu'elle aura à mener un grand combat<sup>1905</sup> contre elle-

---

<sup>1905</sup> Djihad, en termes soufis, signifie le combat contre l'âme charnelle.

même, en se dépouillant de son ego et en se délivrant de toutes les visions partielles et illusoire qui y sont attachées. Arrivée à ce stade, nous pouvons dire que son « *âme prend vie en Dieu et n'agit que par Lui* »<sup>1906</sup>, comme l'expriment ces paroles divines :

« Mon Serviteur ne s'approche pas de Moi par quelque chose que J'aime davantage que par les actes que Je lui ai prescrits. Il ne cesse de s'approcher de Moi par les œuvres surrogatoires jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main par laquelle il saisit... »<sup>1907</sup>

---

<sup>1906</sup> Hadith qudusi (paroles divines non contenues dans le Coran)

<sup>1907</sup> Ibn al-Adham, « *Amour et Connaissance : les deux faces du miroir du Cœur* »,

URL : <https://www.arca-librairie.com/les-articles/islam/52-i-v-amour-et-connaissance-les-deux-faces-du-miroir-du-coeur>. Consulté le 07/10/2018

## **Conclusion générale**

Notre voyage au cœur de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt est arrivé à son terme. La lecture de son oeuvre nous a permis de suivre pas à pas l'évolution de cette quête et d'analyser, d'un point de vue mystique et psychanalytique, la manière dont l'Islam soufi est parvenu à provoquer un changement décisif dans sa vie et à la métamorphoser jusqu'à la sanctification. De fait, nous pouvons dire que nous avons pu identifier les jalons sociaux et spirituels de cette quête et nous estimons que, de ce point de vue, notre objectif a été atteint.

Nous savons désormais que la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt dans le désert est la conséquence de plusieurs facteurs qui ont provoqué en elle le besoin de rompre le lien avec l'Occident. Dans cette coupure d'avec l'Europe de ses origines, il y a également le désir de s'affranchir de son passé chaotique et de tout ce qui lui rappelle son ancienne vie. C'est ainsi qu'elle apprend à connaître l'Islam primitif dans les zaouïas implantées dans le désert. Ainsi, travestie en homme et se faisant appeler Mahmoud Saadi, Isabelle Eberhardt adhère à l'une des plus grandes confréries soufies, la Qadriya. La décision d'Isabelle Eberhardt d'adhérer au soufisme traduit un grand travail de connaissance de soi ainsi qu'un désir de modifier sa conduite et de la rendre meilleure, car « *celui qui se connaît lui-même connaît Dieu* ». <sup>1908</sup>

La jeune femme traverse cependant de nombreuses crises de croyance religieuse au cours de ses séjours en Algérie, ce qui laisse à penser qu'elle n'est peut-être pas prête pour un engagement définitif. Mais à mesure qu'elle commence à connaître le soufisme par le biais d'el Qadriya, Isabelle Eberhardt fait de grands progrès ; elle fait preuve d'une croyance sincère et s'applique à observer scrupuleusement les rituels religieux. Fortifiée par certaines pratiques soufies, notamment le « dikr », <sup>1909</sup> Isabelle Eberhardt se construit un nouveau moi, une nouvelle vie. Ainsi, en peu de temps, Isabelle Eberhardt passe d'un extrême à l'autre, sans céder à la moindre tentation. Ses écrits révèlent une

---

<sup>1908</sup> (S.N), « *Acquérir une haute connaissance de Dieu en Son Être-même* », URL : <http://www.metamorphoses.li/articles/pratiques-soufis>, consulté le 20/07/2018

<sup>1909</sup> Invocations religieuses, appelées également « souvenirs de Dieu ».

profonde transformation et sa conduite connaît une remarquable amélioration ; après avoir frôlé la perdition, elle trouve enfin son salut dans la sagesse soufie.

Nous avons vu au cours de notre travail que le désert se caractérise par des constantes qui se rattachent toutes à la spiritualité et donnent un sens à sa fuite dans cet espace. Cela nous a permis de comprendre que cette fuite dans le désert était une conséquence des nombreux traumatismes qui l'ont affectée et provoqué en elle le désir de se perdre dans l'inconnu « pour mieux se connaître ». Dans cette recherche de la connaissance de soi, Isabelle Eberhardt est amenée à découvrir l'essence de son être, le cœur, qui constitue la ligne frontalière pour la connaissance du Seigneur.

Dans sa quête de la « connaissance » de soi, Isabelle Eberhardt rencontre un monde humain primitif, qui ne revendique qu'une seule identité, l'Islam. Grâce à cette vie partagée avec les nomades, elle s'oriente vers une nouvelle forme de partage, le soufisme. Ainsi le voyage spirituel « *dévoile le caché contenu en l'Homme. Son fruit est celui d'une longue transformation intérieure, marquée par l'accomplissement de soi et par la révélation* ». <sup>1910</sup>

Isabelle Eberhardt commence donc à se reconstruire après les traumatismes qui l'ont secouée et elle accède à une nouvelle vie grâce au soufisme. Par l'errance, elle cherche à dépasser ses appréhensions en se livrant au travail intérieur, travail essentiel pour quiconque qui cherche à donner un sens à sa vie. L'errance lui donne l'occasion de méditer dans la nature qui va jouer un grand rôle dans sa vie, car elle a un côté mystique qui ouvre la voie vers la connaissance divine, comme en atteste le Coran : « *Il a mis à votre service la nuit, le jour, le soleil et la lune. Les étoiles sont soumises à Son Commandement. Il y là, vraiment, des signes pour les gens qui raisonnent* ». <sup>1911</sup>

La perte de sa mère a créé un grand vide dans la vie d'Isabelle Eberhardt, un vide qui a entraîné chez elle une mélancolie névrotique. Pour échapper à la tentation du suicide, Isabelle Eberhardt a usé de différents moyens de

---

<sup>1910</sup> (SN), « *Le dévoilement des effets du voyage d'Ibn Arabi* » URL <https://www.saveurs-soufies.com/index.php/saveurs-magazine/fiche-de-lecture/175-le-devoilement-des-effets-du-voyage-dibn-arabi> consulté le 23/10/2018.

<sup>1911</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 16, verset 12

compensations qui lui ont servi d'arme d'auto-défense : l'écriture, l'amour et le soufisme. Et c'est finalement cette doctrine religieuse qui s'est avérée le meilleur remède contre ses angoisses, la seule cure qui l'ait aidée à surmonter ses épreuves, tant physiques que morales.

En plus d'être salvateur, le soufisme est également inspirateur. En effet, nous avons trouvé dans l'écriture d'Eberhardt un élément possédant une forte charge mystique, « l'eau ». Cette eau, qui est un lieu de rencontres et de promesses, peut se transformer en un élément hostile qui sépare les cœurs après les avoir unis. Victimes de leurs passions, certains amoureux meurent de chagrin après la séparation tandis que d'autres livrent un combat contre leur âme charnelle et s'auto-punissent dans l'ermitage. Trouver de l'eau dans la sécheresse du désert est une bénédiction divine, car « *l'œil véritable de la terre, c'est l'eau* ». <sup>1912</sup> Cette eau offre au voyageur assoiffé une source d'ivresse inégalée, plus que tout autre liquide. Cependant, quand cette bénédiction se mêle à de mauvaises pensées, l'eau peut devenir source d'égarement et corrompre les âmes égarées.

L'eau possède une vertu purificatrice dans la mesure où certains rituels musulmans exigent d'être en état de pureté. Ainsi, l'eau « *s'offre donc comme un symbole naturel pour la pureté* », <sup>1913</sup> la pureté divine qui se reflète dans les attitudes nobles et graves des fidèles faisant leurs ablutions. Si l'eau a un effet purificateur, elle peut également avoir un effet destructeur, quand on ose la réveiller de son calme, et se transformer en « *élément de la mort sans orgueil ni vengeance, du suicide masochiste* » <sup>1914</sup>; c'est un élément ambivalent qui donne la vie à l'homme assoiffé dans le désert mais cause aussi la mort de celui qui se fait prendre dans ses crues.

Nous avons noté dans les récits d'Isabelle Eberhardt un autre élément à charge spirituelle, c'est le vagabondage, qui est une pratique essentielle dans le cheminement spirituel des soufis. Un tel mode de vie est perçu par Isabelle Eberhardt comme un besoin pour dépasser l'indicible du monde qui sommeille

---

<sup>1912</sup> G. BACHELARD, *L'eau et les rêves*, op. cit., p. 37

<sup>1913</sup> Ibid., p. 157

<sup>1914</sup> Ibid., p. 102



au fond de toutes les âmes simples, un besoin d'éternité ressenti comme « *une illumination rapide qui suivra l'éternelle nuit* ». <sup>1915</sup> Au-delà de leurs pérégrinations terrestres, les vagabonds sont en réalité en quête d'une destination céleste, recherchée par leur cœur. Étant elle-même vagabonde, Isabelle Eberhardt entre en rupture, non seulement avec son passé et ses origines, mais aussi avec son présent, allant jusqu'à s'attribuer une nouvelle identité, « Mahmoud Saadi », une façon singulière de transcender son état de naissance et de retrouver son état d'âme sphérique bipolaire nord-sud/masculin-féminin, à l'image des corps célestes de l'univers, pour se joindre à l'Un qui régit toute vie.

Nous avons vu également qu'Isabelle Eberhardt fuit autant que possible les villes gangrénées par la civilisation et opte pour la terre ardente du désert. Dans cet espace, Isabelle Eberhardt voit se dérouler un spectacle unique, telle « *une vision du vieil Orient fabuleux* », <sup>1916</sup> qui lui dévoile un Islam authentique, un monde oublié, semble-t-il, par le temps et la civilisation. Cet amour pour la vie authentique du désert se porte également sur des hommes à la fois simples et authentiques.

Par ailleurs, tous les paysages qu'offre le sol algérien, les dunes, parsemées de coupoles occupent une place privilégiée dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt, lieux propices à la méditation spirituelle. Cet aspect primitif des lieux « *rend confiance en l'Éternité et (...) enraie un peu ce funeste vertige du néant qui nous torture en Occident* », <sup>1917</sup> écrit-elle. Par delà le « visible », Isabelle Eberhardt cherche à s'introduire dans quelque chose « *que l'on peut parfois saisir comme une réminiscence du Profond* », <sup>1918</sup> comme le dit Émile Dermenghem. Ainsi, par la voie de la contemplation, Isabelle Eberhardt va au-dedans de l'image qui s'offre à ses yeux ; ou plus précisément, elle cherche à transcender le visible pour finir dans l'invisible, un état spirituel appelé « fana », anéantissement, par les soufis. Ainsi, la contemplation des paysages devient-elle

---

<sup>1915</sup> G. Bachelard, *L'eau et les rêves*, op.cit., p. 102.

<sup>1916</sup> I. EBERHARDT, *Écrits sur le sable*, tome I, op. cit., p. 202

<sup>1917</sup> I. EBERHARDT, *Écrits intimes*, op. cit., p. 107

<sup>1918</sup> E. DERMENGHEM, *Vie des saints musulmans*, Ed. Baconnier, Alger, p. 260

comme une voie d'accès à la transcendance, au dépassement du visuel dont le point d'observation est marqué par le regard du cœur.

Nous avons pu constater que l'écriture d'Eberhardt ne se limitait pas à la simple relation romanesque, mais que c'était aussi un moyen d'action dans son engagement pour la cause indigène. Dans cette dynamique humaniste et engagée, l'incident de Béhima a été salubre pour Isabelle Eberhardt car il a provoqué en elle un éveil tant littéraire que spirituel. Isabelle Eberhardt s'enthousiasme désormais pour un projet qui devient sa seule préoccupation, devenir maraboute et œuvrer pour l'humanité. Cette aspiration au maraboutisme traduit sa volonté de parachever sa foi, chose qui ne s'acquiert qu'en compagnie des « gens véridiques », comme le dit le Coran : « *Ô vous qui avez foi ! Craignez Dieu et joignez-vous à ceux qui sont véridiques* ». <sup>1919</sup>

Dans sa quête spirituelle, Isabelle Eberhardt est aussi en quête du bonheur, un bonheur qu'elle trouve dans l'amour. Ce sentiment de bien-être procuré par l'amour porte en lui même le germe du divin et du retour à sa source, Dieu. L'amour chez Isabelle Eberhardt se manifeste sous toutes ses formes : elle aime les déclassés, les faibles, les opprimés, les déshérités, enfin tous ceux qui ont besoin d'être réhabilités parce que marginalisés ou rejetés par la société. L'amour est une nécessité sans quoi elle ne peut vivre. Lorsqu'elle parle d'amour, elle est toujours auprès d'elle-même, c'est son âme qui parle à l'âme du lecteur dans le but de le toucher et de semer en lui les graines de l'amour universel. D'ailleurs, ses personnages incarnent parfaitement cet amour dans leur manière d'aimer, cet amour qui les conduira au mysticisme de l'Islam maraboutique.

Nous avons vu que cet amour l'a amenée à s'ouvrir à l'humanité tout entière, à lui tendre une main chaleureuse et à lui offrir un cœur empli d'une infinie pitié pour tous ceux qui souffrent injustement. Son adhésion à la confrérie soufie des Qadriya marque bien son engagement pour l'humanité, qui se traduit par un désir de se fondre dans une unité solidaire. C'est de cette manière que son écriture sort de son narcissisme et devient plurielle.

---

<sup>1919</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 09, verset 119

Dans cette altérité, « l'autre » n'est jamais différent aux yeux d'Isabelle Eberhardt. Bien qu'il y ait des différences en lien avec la langue, la culture, l'apparence physique, les valeurs, l'autre a toujours quelque chose de commun avec elle ; il a une « âme » qui souffre des mêmes souffrances et gémit des mêmes douleurs, une âme qui a besoin d'un amour ineffable et théophanique. Ce désir de faire « *partie de ceux qui peuvent comprendre* »<sup>1920</sup> implique de vivre parmi ceux qui compatissent et reconnaissent l'Immanence divine en toute chose, comme en attestent ces propos soufis d'Ibn Al-Farid<sup>1921</sup> : « *Son verbe a préexisté éternellement à toutes choses existantes, mais elles le voilent avec sagesse à qui ne comprend pas* ». <sup>1922</sup> Ayant accompli son voyage vers Lui,<sup>1923</sup> Isabelle Eberhardt voyage désormais en Lui qui, dans Son Immanence, « *n'a jamais cessé de l'appeler vers Lui* », <sup>1924</sup> comme l'affirme Ibn Arabi. Ce voyage est une Vérité « *vieille comme le monde, mais les trois quarts des hommes l'ignorent ou n'en tiennent aucun compte : de là les malheureux, les désespérés et les malfaisants* ». <sup>1925</sup>

Ainsi, ce « *but sacré de [sa] vie, la vengeance !* »<sup>1926</sup>, sera vite oublié grâce à l'Islam qui lui apprend l'humanité, l'amour et le pardon. Cette « vendetta » contre ce que nous ne saurons jamais est en fait retournée contre son âme dépravée, narcissique et charnelle, afin de la purifier de toutes les souillures de ce bas monde et de l'élever dans les sublimes sphères de la perfection de soi. De toute évidence, Isabelle Eberhardt a « *changé incommensurablement depuis lors* », <sup>1927</sup> car il y a un abîme entre ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue, et ce grâce au soufisme qui lui apprend que « *celui qui s'épiphänise est Un, sans changement de l'éternité, sans commencement à l'éternité, sans fin* ». <sup>1928</sup> De fait,

<sup>1920</sup> I. EBERHARDT, *Ecrits intimes*, op. cit., p. 74

<sup>1921</sup> Umar Ibn Al-Farid (1182-1235), poète mystique égyptien

<sup>1922</sup> IBN AL FARID, « Sagesse soufie », URL :

<http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>

<sup>1923</sup> Voyage vers Dieu, expression propre à Ibn Arabi

<sup>1924</sup> Ibid IBN AL FARID, « Sagesse soufie », op.cit.

<sup>1925</sup> I. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 141

<sup>1926</sup> Ibid., p. 17

<sup>1927</sup> Ibid., p. 199

<sup>1928</sup> EMIR ABDELKADER, « Sagesse soufie », URL :

<http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4>(Propos

le soufisme a eu un retentissement « *certain sur tout le cours de [sa] vie* », <sup>1929</sup> et sans lui Isabelle Eberhardt serait restée une éternelle égarée.

Nous pouvons dire que la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt dans le désert n'a pu être achevée que grâce à la conjugaison de plusieurs facteurs :

- la perte de « l'Esprit blanc », qui provoquera en elle le désir de se perdre pour mieux se retrouver ;
- l'amour de Slimane, qui insufflera en elle l'amour pour le soufisme ;
- la Qadriya qui lui donnera le goût pour le renoncement, l'amour théophanique et l'identité universelle ;
- l'incident de Béhima qui ouvrira davantage son âme pour le pardon et l'humanité ;
- et enfin, la rencontre de certains personnages vénérés, à l'instar de la maraboute Lalla Zeineb qui fera germer en elle l'attrait du maraboutisme.

Tous ces facteurs ont agi comme des catalyseurs de sa quête spirituelle. Les dernières pages de ses *Journaliers* montrent qu'elle a atteint son objectif, à savoir placer son écriture au cœur du soufisme :

« Je vais commencer un nouveau journalier. Qu'aurai-je à y inscrire et où serai-je le jour encore lointain où, comme aujourd'hui celui-là, je terminerai ce volume encore blanc de ma vague existence ? Dieu connaît les choses cachées et la sincérité des témoignages ». <sup>1930</sup>

En définitive, nous pouvons dire que la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt dépasse sa première intention, car ce n'est pas uniquement une quête spirituelle qu'elle poursuit au fond du désert, mais la recherche de la sanctification, de l'élévation et de l'élitisme ; en un mot, l'accession à la béatitude suprême. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis les inondations d'Ain Sefra ; cent ans, ce n'est pas beaucoup pour être reconnu digne d'accéder au statut humain de la sanctification, dans la mesure où les martyrs chrétiens ont dû attendre plusieurs siècles pour être canonisés, c'est-à-dire admis au rang de saints. L'œuvre d'Isabelle Eberhardt a dépassé les limites de la simple création littéraire ; en effet, les chercheurs en littérature passés et présents consacrent cette

---

<sup>1929</sup> E. EBERHARDT, *Journaliers*, op. cit., p. 199

<sup>1930</sup> Ibid., p. 261

auteure comme guide spirituel pour ceux qui se reconnaissent en elle en raison de leur parcours dans la vie et de leur cheminement spirituel.

En une vie terrestre fulgurante, qui n'a duré que vingt-sept ans, Isabelle Eberhardt a rempli sa mission de messagère au service du dialogue des cultures. Si certains, dans le même espace de temps, avaient conquis le monde à cet âge – nous pensons à Alexandre le Grand de Macédoine,<sup>1931</sup> qui avait réalisé son rêve à l'âge de vingt-neuf ans, à l'aide de son épée –, Isabelle Eberhardt, elle, a rempli sa mission de messagère spirituelle par la plume, l'engagement, le dialogue, le pardon et la bienfaisance. C'est là un combat sublime, dont l'importance est signalée dans le Coran qui affirme que « *ceux qui emploient tous leurs efforts sur Nous, Nous allons les guider vers nos chemins* ». <sup>1932</sup>

Désormais, Isabelle Eberhardt appartient à l'éternité, et l'exemple qu'elle a donné dans sa courte vie nous exhorte à nous élever au-dessus de notre misérable condition humaine et à transcender les contingences grâce aux sages comme Abdelkader el Jilani qui fut, en un sens, le maître spirituel d'Isabelle Eberhardt, son guide et son protecteur, bien qu'il fût déjà mort quand elle alla vivre dans le désert.

Pour mener à terme notre recherche, nous ne nous sommes pas contentée des références puisées d'ouvrages critiques ou de sites Internet, nous sommes aussi allée sur le terrain pour rencontrer des spécialistes des questions nomades pour nous aider à éclaircir certains points qui restaient obscurs pour nous. Il y a eu, entre autres, Mohammed Rochd (alias Jules Kempf), Edmonde Charles-Roux, Catherine Stoll-Simon, Ahmed Bencherif, Hadouche-Dris Leila, Omar Oukaci, des cheikh soufis qadris dont les zaouïas étaient fréquentées par Isabelle Eberhardt, en particulier celles d'el Hamel de Boussaâda, de Ouargla et de Sidi Abderahmane. Ces rencontres nous ont été bénéfiques dans la mesure où nous sommes arrivée à approfondir nos connaissances aussi bien sur le cheminement soufi de l'auteure que sur le soufisme lui-même. Nous avons même pu avoir

---

<sup>1931</sup> Alexandre le Grand ou Alexandre III de Macédoine ( 356 av. J.-C. 323 av. J.-C.), est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité.

<sup>1932</sup> LE CORAN, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, op. cit., sourate 69, verset 29.

accès à certains secrets des confréries qu'Isabelle Eberhardt n'a pas révélés en raison du respect de la règle de la discrétion imposée aux khouanes.

Nous pensons avoir abordé un sujet difficile parce que la thématique soufie est complexe. En raison du caractère fluctuant des définitions du soufisme, nous avons dû recourir au Coran pour appuyer nos propos. Démarche risquée, car il faut que la parole sacrée soit utilisée dans le bon sens, loin de toute confusion. En plus de la parole sacrée, nous avons convoqué des hadiths du prophète afin de justifier certaines affirmations. Nous n'avons pas fait cela de manière fortuite mais parce que le soufisme puise ses sources dans le livre sacré et certaines paroles du prophète.

Nous regrettons cependant de n'avoir pas pu analyser un précepte soufi qu'Isabelle Eberhardt a fini par mettre en pratique, celui du « renoncement ». Nous en avons certes parlé à différentes reprises parce que nous le considérons comme un élément essentiel de son cheminement spirituel, mais sans trop nous attarder dessus. Il en est de même pour « le maraboutisme » auquel nous n'avons consacré qu'un sous-chapitre, alors qu'il méritait un développement plus long.

En fait, une recherche n'est jamais achevée, sinon, comme aurait dit Antar Ibn Cheddad, le grand poète de la période antéislamique, que nous serait-il resté à dire après tout ce qu'ont dit ceux qui nous ont précédés ? Nous estimons que notre travail n'est qu'un début de réflexion qui mériterait d'être complétée et améliorée. Nous espérons seulement que nous sommes arrivée à mettre un peu de lumière sur certaines zones d'ombre, notamment la notion de « l'être éternellement en manque de mère », et le désir de se sanctifier en empruntant la voie du maraboutisme, perçu comme une forme de parachèvement de la quête spirituelle. Nous reconnaissons que notre analyse des œuvres d'Isabelle Eberhardt est incomplète car il existe d'autres textes, notamment des nouvelles, qui sont empreints d'un discours religieux. Nous dirons à notre décharge que cela aurait augmenté le volume de notre thèse alors que nous en étions déjà à la limite de la norme standard. Il ne nous reste qu'à souhaiter que d'autres chercheurs s'inspirent de nos « pistes » de recherche pour les développer davantage.

# **BIBLIOGRAPHIE**

## Ouvrages du corpus

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1923, *Mes journaliers*, Paris, Ed. d'Aujourd'hui. (Première édition)

EBERHARD Isabelle Eberhardt, 2002, *Journaliers*, Paris, Ed. Joelle Losfeld.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1991, *Écrits intimes*, Paris, Ed. Payot & Rivages (Première édition)

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2003, *Écrits intimes*, Paris, Ed. Payot & Rivages.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1988, *Écrits sur le sable*, tome I, *Œuvres complètes*, Paris, Ed. Grasset et Fasquelle. (Première édition)

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1990, *Écrits sur le sable*, tome I, *Œuvres complètes*, Paris, Ed. Grasset et Fasquelle.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1988, *Écrits sur le sable*, Tome II, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle. (Première édition)

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1990, *Écrits sur le sable*, Tome II, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle.

## Ouvrages d'Isabelle Eberhardt

EBERHARD Isabelle Eberhardt, 2002, *Journaliers*, Paris, Ed. Joelle Losfeld.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1990, *Écrits sur le sable*, tome I, *Œuvres complètes*, Paris, Ed. Grasset et Fasquelle.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1990, *Écrits sur le sable*, Tome II, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1990, *Rakhil*, Paris, Ed. La boîte à documents.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2003, *Amours nomades*, Isabelle Eberhardt, (SL) Ed. Joelle Losfeld.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2009, *Au pays des sables*, (SL) Ed. Joëlle Losfeld.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2003, *Écrits intimes*, Paris, Ed. Payot & Rivages

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 1998, *Notes de routes*, Arles, Ed. Actes Sud

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2002, *L'écriture de sable*, Alger, Ed. Barzakh.



EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2002, *Yasmina (Nouvelles 1902-1904)*, (SL), Ed. Liana Levi

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2003, *Sud Oranais*, (SL), Ed. Joëlle Losfeld.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2008, *Lettres et journaliers*, Arles, Ed. Actes Sud.

EBERHARDT Isabelle Eberhardt, 2017, *Trimardeur*, Béjaia, Ed. Talantikit

EBERHARDT Isabelle Eberhardt & BARRUCAND Victor, 1926, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle.

### **Ouvrages analytiques sur Isabelle Eberhardt**

BENAMARA Khelifa, 2005, *Isabelle Eberhardt & l'Algérie*, Alger, Ed. Barzakh.

BENAMARA Khelifa, 2013, « *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente* », Paris, Ed. Publibook.

BOURCILLIER Patricia, 2012, *Isabelle Eberhardt, une femme en route vers l'Islam*, Ed. Flying Publisher & Kamps.

BRAHIMI Denise, 1983, *Requiem pour Isabelle Eberhardt*, Paris, Ed. Publisud.

CHARLES-ROUX Edmonde, 1988, *Un désir d'Orient, La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Ed. Grasset, coll. Le livre de poche.

CHARLES-ROUX, Edmonde, 1995, *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle.

CHARLES-ROUX, Edmonde, 2003, *Isabelle Eberhardt du désert*, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle.

DELACOUR Marie Odile et HULEU Jean René, 2008, *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt Eberhard*, Ed. Gallimard. .

RANDAU Robert, 1989, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, La boîte à documents.

REZZOUG Simone, 1985, *Isabelle Eberhardt*, OPU, Alger, coll. Classiques maghrébins.

ROCHD Mohamed, (SD) *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'Islam*, Alger, ENAL.

STEPHAN Raoul, 1930, *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, Paris, Ed. Ernest Flammarion.

STOLL-SIMON Catherine, 2006, *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Éditions Alpha.

TAVERNIER Tiffany, 2016, *Isabelle Eberhardt, un destin dans l'Islam*, Paris, Ed. Tallandier.

### **Théorie et critique littéraire**

AVOCAT Charles, 1984, *Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages* », *Lire le paysage, lire les paysages*, Paris, CIEREC.

BACHELARD Gaston, 1985, *l'eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière*, (SL) Ed. José Corti.

BARTHES Roland, 1976, *S/Z*, Paris, Seuil.

BARTHES Roland, 1977, *Fragment d'un discours amoureux*, Ed. du Seuil.

BARTHES Roland, 1979, *Le plaisir du texte*, paris, Paris, Ed. du Seuil.

BARTHES Roland, 1972, *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris, Ed. du Seuil.

BLANCHOT Maurice, 2003, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard.

BONNET Gérard, 2009, *Les perversions sexuelles*, Paris, Ed. Point Delta.

DORRIGRAND Mariette, 2015, *Eau, Mythes et symboliques*, Paris, Études et comportements.

DEJEUX Jean, 1986, *Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française*, Paris, Ed. L'Harmattan

DEJEUX Jean, 1989, Paris, *L'image de l'étrangère*, La boîte à documents.

DUFIEF Pierre-Jean 2001, *Les écritures de l'intime de 1800 à 2001*, (SL), Ed. Bréal.

GENETTE Gérard, 1969, *Figures II*, Coll. Tel Quel, (SL) Ed. du Seuil.

GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Ed. du Seuil.

HAMON Philippe, (1991), *La description littéraire : de l'antiquité à Roland Barthes* . Une anthologie. Ed. Macula (SL), Coll. Littérature

KLEIN Mélanie, 1968, « *Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs* », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot,

LEJEUNE Philippe, 1975, *Le pacte autobiographique*, (SL), Ed. du Seuil

LEJEUNE Philippe, 1996, *Le pacte autobiographique*, Points Essais, (SL), Ed. du Seuil

PRADES José, 1993, *Durkheim*, (SL) Coll. Que Sais-je ? PUF

RABATEL Alain, 2011, *Figures d'`a-peu-près et Nom propre*, (SL), Le Français Moderne.

VILLAIN-GANDOSSI Christiane, 1989, *L'eau et la culture populaire de la Méditerranée*, Paris, Centre national de la recherche scientifique.

### **Littérature, orientalisme et désert**

AUDISIO Gabriel, 1938, *Amour d'Alger*, Paris, Charlot.

BARTHELEMY Guy, 1997, *Fromentin et l'écriture du désert*, Paris, Ed. L'Harmattan

BAUDELAIRE Charles, 2008, *Le spleen de Paris, Les fleurs du mal*, Ed. De Lodi (Novedit).

BERCHET Jean-Claude, 1985, *Le voyage en Orient*, Ed. Robert Laffont.

BRAHIMI Denise, 1982, *Arabes des lumières et Bédouins romantiques, Un siècle de « Voyage en Orient » 1735-1835*. Paris, Ed. Le Sycomore.

CHALI Jean-Georges, 2007, « Voyage intérieur et voyage extérieur chez Aléjo Carpentier », in *Figures del'errance*, Ed. L'Harmattan

DELACOUR M.-O. & HULEU J.-R.,(SD), *Un amour d'Algérie*, (SL), Ed. JoëlleLosfeld.

DEPARDON Raymond, 2003, *Errance*, Paris, Ed. du Seuil , coll. Points.

FROMENTIN Eugène, 2001, *Un été dans le Sahara*, Alger Ed. ENAG.

GUY Barthélémy, 1997, *Fromentin et l'écriture du désert*, Paris, Ed. L'Harmattan.

KHATIBI Abdelkadir, 1986, *Le livre du sang*, Paris, Ed. Gallimard.

LAFONGE Jean-Pierre, 1988, *Étude sur l'orientalisme d'Eugène Fromentin dans ses récits algériens*, (SL) Ed. Peter Lang.

LAMARTINE Alphonse, 1939, *Méditations poétiques*, Classiques illustrés Vaubourdolle, (SL), Ed. Hachette.

LE CLEZIO J.M.G., 1980, *Désert*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio

LE CLEZIO J.M.G., *Lettre à un otage*, Ed. Gallimard, Coll. Folio

LE CLEZIO J.M.G, 1982, *Mondo et autres histoires*, Ed. Gallimard, Coll. Folio

MADELAIN Jacques, 1983, *L'errance ou l'itinéraire*, Paris, Ed. Sindbad .

MASQUERAY Émile, 1989, *Souvenirs et visions d'Afrique*, Paris, Ed. La Boîte à Documents

MITRY Jean, 1957, *Charlot et la « fabulation » chaplinesque*, Paris, Ed. Universitaires.

RIDON Jean-Xavier, 2002, *Le voyage en son miroir*, (SL), Ed .Kimé.

RONGER Sébastien, 2007, *Figures de l'errance*, sous la direction de Dominique Berthet, (SL), Ed. L'Harmattan

ROUX Michel, 1996, *le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des français (1900-1904)*, Paris, L'Harmattan,

SCHARER-NUSSBERGER Maya, 1965, *L'errance et la demeure*, Maurice de Guérin, (SL), Ed. José Corti.

SEILLAN Jean-Marie, 2006, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle*, (SL), Ed. Karthala.

SOPHOCLE, 1964, *Œdipe à Colonne*, (SL), Ed. Flammarion.

VIOUX Marcelle, 1999, *Littérature et temps colonial*, (SL), Ed. Edisud.

#### **Actes de colloque, thèses et revues**

BENCHERIF Ahmed, (1<sup>ère</sup> édition du 28 au 30 mai 2016), « Perception et engagement intellectuel d'Isabelle Eberhardt », in *Figures littéraires du sud oranais*, colloque international Mahmoud Saadi.

BOUALIT Farida, 2004, in Actes du colloque international, *L'autobiographie en situation d'inter-culturalité*, Ed. du Tell.

CHAULET-ACHOUR Christiane, 1984, *Les discours étrangers*, Colloque annuel (2.3.4. Avril), n° 2140, Ed. OPU.

HADOUCHE-DRISS Leila, « *L'Islam dans la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. La dernière ancre du salut* », colloque international Mahmoud Saadi (Isabelle Eberhardt), *Les figures littéraires du sud oranais*, 1<sup>ère</sup> édition, du 28 au 30 mai 2016.

HADOUCHE-DRISS Leila, « *Aventure d'un pseudonyme et construction de soi : "Mahmoud Saadi" dans l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt* », *Synergie* n°1, 2007.

*HORIZONS MAGHREBINS*, « *Voyage au Maghreb* », n° 54, 2006, Presses universitaires du Mirail

ROCHD Mohammed, 2007, « *Hommage : un siècle après la disparition d'Isabelle Eberhardt* », *Les études islamiques*, revue du Haut conseil islamique, Alger.

ROCHD Mohamed, « *Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt* », 5<sup>ème</sup> partie, *El Watan*, n° 3044, 8-9/12/2000.

SEBBAR Leila, 1988, « Isabelle Eberhardt, Isabelle Eberhardt, l'Algérien », in *Les cahiers du Griff*, n°39, *Recluses vagabondes*

WUNENBURGER Jean-Jacques, 1991, « Habiter l'espace », *Cahiers de géopoétique*, n° 2.

## Spiritualité et soufisme

- AL-ISKANDARI Ibn Ata Allâh, (SD), *La clef de la réalisation spirituelle et l'illumination des âmes*, Éditions Albouraq, collection Héritage spirituel
- BADY René, (SD), *Littérature et spiritualité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon
- BONAUD Christian , 1991, *Le soufisme, al-tasawwuf et la spiritualité islamique*, Paris, Institut du monde arabe.
- CHEIKH ABD EL HADI Ben Ridouane, 2007, *Comprendre le soufisme*.Alger, Ed.Grand Alger Livres, coll. Spiritus.
- CHEIKH KHALED Bentounes, 1996, *Le soufisme cœur de l'Islam*, Paris,Ed. de la Table Ronde.
- CHEIKH KHALED Bentounes, SOLT Bruno, 2009, *La fraternité en héritage, Histoire d'une confrérie soufie*, (SL), Hibr /Barzakh.
- CHEIKH MOHAMED El Kodari Back, 1983, *Illumination de la foi, A travers la vie du souverain des messagers*, Alger, Ed. Imprimerie Bilingue.
- DELORME Catherine, 1979, *Le chemin de Dieu*, (SL), Ed. Albin Michel.
- DERMENGHEM Émile, (SD), *Vie des saints musulmans*, Alger , Ed. Baconnier.
- DURAND.V, QUAILLET J., 2018, *Ils ont fait une retraite spirituelle, 28 récits de chercheurs de sens*, La Martinière.
- EL JILANI Abdelkader, 1996, *Enseignements soufis*, Liban , Ed. Al Bouraq.
- GRONDIN Jean, 2012, *la philosophie de la religion*, Liban, Que sais-je ?
- GUENON René, (SD), *Les limites du mental*, Ed. Traditionnelles.
- IBN ARABI, 1989, *Le chant de l'ardent désir*, Paris, Ed. Sindbad
- KALABADHI, 2005, *Traité de soufisme, les maitres et les étapes*, Ed. Actes Sud.
- LA BIBLE, Nouveau testament : <http://www.bible-en-ligne.net/>
- LA BIBLE, Ancien testament :<http://www.bible-en-ligne.net/>
- LE CORAN, 2005, El- Azhar, Académie de la recherche islamique, Département général, écriture et traduction, Égypte.
- MASSIGNON Louis, 2009, *Écrits mémorables*, Paris,Ed. Robert Laffont
- MIQUEL André, 2003, *L'Islam et sa civilisation*, (SL), Ed. Armand Colin
- MONOD Théodore, 1997, *Le chercheur d'absolu*, (SL), coll. Folio, Ed. Gallimard.
- PAPAS Alexandre, 2010, *Mystiques et vagabonds en Islam*, (SL), Ed. du Cerf

RABHI Pierre, 2017, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Ed. Actes Sud

SAINT-AUGUSTIN, 1964, *Les Confessions*, Paris, Ed. Flammarion.

SARI-ALI Hikmet, 2015, *Quatrains de Djallal Ed-Dine El Rumi, poète de l'amour universel*, Alger, Ed. Hélium.

SCHIMMEL Anne Marie, 1996, *Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam*, (SL) Ed. du Cerf.

SCHIMMEL Anne-Marie, 2000, *L'Islam au féminin*, Paris, Albin Michel.

SOURDEL. Dominique, 1965, *L'Islam*, PUF, coll. Que sais-je ?

STETIE Salah, 2017, *Rabia de feu et de larmes*, Blida, Ed. Hibr.

STODDART William, 1979, *Le soufisme*, Ed. des trois continents, Lausanne

VITRY DE MEYROVITCH Eva, 1995, *Anthologie du soufisme*, Paris, Ed. Albin Michel

### **Dictionnaires et encyclopédies**

CHEVALIER Jean et GHERBRANT Alain, (1982, 1<sup>ère</sup> éd. 1973), *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres* nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, Robert Laffont

*Le Dictionnaire Larousse*, 1983, tome 3, Librairie Larousse, Paris, France.

*Le Robert de poche plus*, 2011, *Langue française*, Paris, Ed. Le Robert,

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/qu%C3%AAt/65660>), consulté le 10/09/2012

L'encyclopédie libre : <http://www.wikipedia.org/wiki/Transcendance>. Consulté le 20/02/2018

Dictionnaire de psychanalyse : [www.cnrtl.fr/lexicographie/doute](http://www.cnrtl.fr/lexicographie/doute). Consulté le 30/04/2017

### **Sites consultés**

A.R "L'amour en Dieu" URL : <http://www.oumma.com/lamour-en-dieu>. Consulté le 08/05/2018

AJAR Amine « Léopold Weiss (Mohamed Asad) : La quête spirituelle d'un personnage hors du commun » .URL : <https://oumma.com/leopold-weiss-muhammad-asad-la-quete-spirituelle-dun-personnage-hors-du-commun/> consulté le 19/03/2018

- ASSOUN Paul Laurent « *Le désert* ». URL :  
[https://www.upicardie.fr/curapprevues/root/35/paul\\_laurent\\_assoun.pdf\\_4a081d78a048b/paul\\_laurent\\_assoun.pdf](https://www.upicardie.fr/curapprevues/root/35/paul_laurent_assoun.pdf_4a081d78a048b/paul_laurent_assoun.pdf). Consulté le 13/08/2016
- AYADA Souad « *L'amour dans la mystique islamique* ». URL :  
[http://www.lemondedesreligions.fr/savoir/a-la-fois-charnel-et-spirituel-l-amour-dans-la-mystique-silamique-11-06-2014-2029\\_110.php](http://www.lemondedesreligions.fr/savoir/a-la-fois-charnel-et-spirituel-l-amour-dans-la-mystique-silamique-11-06-2014-2029_110.php). consulté le 22/04/2018
- BALZAC Honoré *Une passion dans le désert*. La Bibliothèque électronique du Québec Collection À tous les vents Volume 808 : version 1.0. URL :  
<https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-63.pdf> consulté le 03/11/2016
- BARALLE Michael « *La perte de relation de l'objet d'amour* ». URL :  
[http://www.michaelbaralle.fr/fichiers\\_site/a2601psy/contenu\\_pages/La%20perte%20de%20relation%20de%20l%20objet%20d%20amour%20-%20Michael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf](http://www.michaelbaralle.fr/fichiers_site/a2601psy/contenu_pages/La%20perte%20de%20relation%20de%20l%20objet%20d%20amour%20-%20Michael%20Baralle%20Psychanalyste.pdf). Consulté le 16/12/2017
- BARTHES Roland « *L'être et le langage* ». URL : <http://www.fabula.org/forum/colloque99/208.php>, consulté le 23/12/2017
- BEGGAR Awatif « *L'autofiction : un nouveau mode d'expression autobiographique* ». URL :  
<https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revueanalyses/article/viewFile/1003/850>. Consulté le 26/09/2017
- BOUCHET-Karvella Denise « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* ». URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm>
- BOUVET Rachel « *Littérature et géopoétique* ». URL :  
<https://rachelbouvet.wordpress.com/articles/thematiques/desert/>. Consulté le 20/07/2016
- BOUVET Rachel « *pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert* » URL :  
[http://www.geopoetique.net/archipel\\_fr/latraversee/publications/contributions/pages\\_de\\_sable.html](http://www.geopoetique.net/archipel_fr/latraversee/publications/contributions/pages_de_sable.html). Consulté le 03/11/2016.
- BRUNO Etienne « *Essai sur une thanatocratie islamique. Le cas des combattants suicidaires arabo-musulmans* ». URL : [www.true.over-blog.com/article-5398925.html](http://www.true.over-blog.com/article-5398925.html)
- CAMUS Julien « *Sigmund Freud, Le malaise dans la civilisation* ». URL :  
[https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien\\_Camus\\_Le\\_Malaise\\_dans\\_la\\_civilisation\\_de\\_Freud.pdf](https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien_Camus_Le_Malaise_dans_la_civilisation_de_Freud.pdf) consulté le 17/06/2018



CAUSSE Jean-Daniel « *Le corps et l'expérience mystique. Analyse à la lumière de Jacques Lacan et de Michel deCerteau* ».

URL : <http://journals.openedition.org/cerri/1345> Consulté le 10/02/2018

CERQUIGLINI –TOULET Jacqueline « *Fontaines amoureuses, fontaines dangereuses* ».URL : [www publica.webs.ull.es.com](http://www publica.webs.ull.es.com), consulté le 22-03-2016

CHAIKH ATTABI Abderahmane « *La science légiférée* ».URL : <http://www.3ilmchar3i.net/articles-les-avis-des-savants-sur-le-fait-de-toucher-le-moushaf-en-etat-d-impurete-34815798.html>. Consulté le 16/04/2018.

CHANSON Philippe « *Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, scripteurs visionnaires de la Parole créole* ». URL : <http://www.potomitan.info/chamoiseau/identite.php>. Consulté le 02/05/2018

CHAULET-ACHOUR Christiane « *Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité* ». URL: [https://diacritik.com/2016/12/23/Isabelle Eberhardt-1877-1904-une-identite-dans-lalterite/](https://diacritik.com/2016/12/23/Isabelle-Eberhardt-1877-1904-une-identite-dans-lalterite/) consulté le 20/04/2018

CHERIF Mustapha « *Au cœur de l'Islam : l'élévation spirituelle* »: <http://www.elmoudjahid.com/fr/actualites/95709>. Consulté le 07/01/2018

CHICHE Sarah « *Qu'est ce que le transfert ?* ».URL : [https://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-le-transfert\\_sh\\_31826](https://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-le-transfert_sh_31826). Consulté le 18/12/2017

CIORAN « *Une anthologie* ».URL : <http://www.oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/Cioran-De-l-inconvenient-d-etre-ne-Syllogismes-de-l-amertume-textes-integraux.pdf>

CITOT Vincent « *L'idée d'humanité, par-delà l'universalisme métaphysique et le relativisme nihiliste* ». URL : <http:// Cairn.info/revue-le-philosophoire-2009-1-page-89.htm>. Consulté le 26/04/2018

CLERC Dominique « *l'Écoute de la parole* ».URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1285.htm> consulté le 16/12/2017

DE FRANCESCHI Élisabeth « *A gorge dénouée* » 1 : le vide, entre la mort et la vie. URL: <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/40-BF41.04Franceschi.pdf>. Consulté le 17/12/2017

DE NEUTER Patrick« *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard* ». URL :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2011-2-page-47.htm> Consulté le 22/01/2017

DEMANGEAT Michel « Mysticisme et psychanalyse ». URL : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2003-3-page-63.htm>. Consulté le 06/06/2018

FEUILLEBOIS-PIERUNEK. Ève « *A la croisée des voies célestes: Faxr al-din 'Eraqi : Poésie mystique et expression poétique en Perse médiévale (XIIIe siècle)*. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00611195/document>. Consulté le 21/04/2015

FREUD Sigmound « *Le malaise dans la civilisation.* ». URL : [https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien\\_Camus\\_Le\\_Malaise\\_dans\\_la\\_civilisation\\_d\\_e\\_Freud.pdf](https://ifac.univnantes.fr/IMG/pdf/Julien_Camus_Le_Malaise_dans_la_civilisation_d_e_Freud.pdf). Consulté le 29/01/2017

FROMENTIN Eugène « *La chasse au faucon* ». URL: <http://www.jalalelgharbipoesie.blogspot.com/2012/09/eugene-fromentin-la-chasse-au-faucon-en.html?m=1>. Consulté le 04/11/2016

GARCIA MARTINEZ Karla Cynthia« *Enjeux identitaires dans Garçon manqué et Mes mauvaises pensées de Nina Bouraoui* Septembre 2009. URL: <https://constellation.uqac.ca/131/1/030123384.pdf>. Consulté le 22/12/2017

GUILLAUME Marie- Claude « *L'objet suicidé du mélancolique* ». URL: [http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/3-06\\_Guillaume\\_53.pdf](http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/3-06_Guillaume_53.pdf) . Consulté le 27/12/2017

HACCOUN Françoise « *Sujets en errance et institution* » URL : [http://sectionclinique.org/article/257/f\\_haccoun\\_sujets\\_en\\_errance\\_et\\_institution](http://sectionclinique.org/article/257/f_haccoun_sujets_en_errance_et_institution). Consulté le 10/02/2018

HALLAJ « *L'unicité divine* ». URL : <http://www.onelittleangle.com/sagesse/citations/religion.asp?mc=18&p=4> consulté le 22/04/2018

HALLAJ, « *Tawasin* », Le jardin de la connaissance. URL : <https://www.notesdumontroyal.com/note/239>, consulté le 05/08/2017

HAMOUDA Mounir « *Nom propre maghrébin* ». URL : [https://www.crasc.dz/ouvrages/pdfs/2013\\_nom-propre-maghrbin-fr-hammouda-mounir.pdf](https://www.crasc.dz/ouvrages/pdfs/2013_nom-propre-maghrbin-fr-hammouda-mounir.pdf). Consulté 20/03/2018

IBN ARABI « *Le dévoilement des effets du voyage* ». URL : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/ibnarabi/devoilement.html>, consulté le 21/07/2017

IMAM AN-NAWAWI « *Commentaires des Hadiths* ».URL : <http://dikrislam.bismillah.over-blog.com/article-tafsir-du-hadith-que-celui-dentre-vous-qui-voit-un-mal-le-change-98966233.html>. consulté le 16/05/2016

IPANDI Brice « *Les enjeux de la représentation du désert dans la littérature francophone et contemporaine* » URL : [http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC\\_T\\_2014\\_0257\\_IPANDI.pdf](http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC_T_2014_0257_IPANDI.pdf). Consulté le 07/08/2017

JAIS Patricia « *Pratiques soufies* » URL : <http://www.metamorphoses.li/articles/pratiques-soufis>

JOSSUA Jean-Pierre « *Le journal comme une forme littéraire et comme itinéraire de vie* ».URL : <https://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-4-page-703.htm>. Site consulté le 23/09/2017

KALUARATCHIGE Elizabeth « *La langue "maternelle"*, l'exil et l'adolescente.URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01470910/document> 16/12/2017

LACAN Jacques « *L'errance, une jouissance sociale* ».URL : <https://www.cain.info/revue-analyse-freudienne-presse-2002-2-page-90.htm>consulté le 25/03/2018

LACAN JACQUES « *Langage comme langue maternelle* » : <http://www.spf.asso.fr/la-langue-maternelle.htm>. Consulté le 16/12/2017

LACAN Jaques « Séminaire des Formations de l'inconscient, séance du 12 février 1958 »: <http://psychanalyse.canalblog.com/archives/2012/03/06/23687214.html>. Consulté le 29/12/2017

LALO Vanessa « *Le vide en psychanalyse* ».URL : <http://vanessalalo.com/wp-content/uploads/2011/12/Le-Vide-en-Psychanalyse.pdf>. Consulté le 17/12/2017

LAPLANCHE Jean & PONTALIS J.B « *Vocabulaire de la psychanalyse* » URL : [http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche\\_et\\_pontalis/voc119.html](http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et_pontalis/voc119.html) Consulté le 25/03/2018

LELOUP Jean-Yves « *L'homme du désert, c'est l'archétype de l'homme véritable* ». URL : <http://www.psychologies.com/Therapies/Developpementpersonnel/Epanouissement/Articles-et-Dossiers/Le-desert-perdre-ses-reperes-pour-mieux-les-retrouver/4Le-desert-dans-les-livres>. Consulté le 18/03/2018

LOPEZ Yusuf « *la purification de l'ame : quand le cœur devient un miroir* ».URL: <https://raisonnances.net/la-purification-de-lame-quand-le-coeur-devient-un-miroir/> Consulté le 02/04/2018

- MABABAYA N.D « *Mohamed : messenger de toute l'humanité* » :  
<http://www.whymuhammad.com/FR/contents.aspx?aid=632> consulté le 28/03/2018
- MAWLANA RUMI « *Écoute la flute se plaindre* ».URL:  
<https://arbrealettres.wordpress.com/2017/07/26/ecoute-la-flute-de-roseau-se-plaindre-mawlana-rumi/> consulté le 20/03/2018
- MAZLIN SALVI Falvia « *Êtes vous un aventurier de la spiritualité ?* ». URL :  
<http://www.psychologies.com/Culture/Spiritualites/Pratiques-spirituelles/Articles-et-Dossiers/Etes-vous-un-aventurier-de-la-spiritualite>. Consulté le 05/06/2018
- MESSY Jack « *La solitude* ». URL : <http://www.esform.net/publications-interventions-jack-messy/la-solitude.html> consulté le 22/03/2018
- MICHELS André « *Quête de la langue maternelle* » : <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2005-2-page-137.htm> consulté le 16/12/2017
- MOREL Geneviève « *Le suicide est-il un acte ?* ».  
 URL : <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2004-2-page-11.htm> .Consulté le 22/02/2018
- MOREL Geneviève « *Le suicide est-il un acte ?* ». URL:  
<https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2004-2-page-11.htm>. Consulté le 19/12/2017
- MOUSSAVOU Emeric. *La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne*. Linguistique. Université de Limoges, 2015. Français. URL :  
<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01187177>. Consulté le 29/ 05/2017
- NANCY J.L. « *Le nous universel* » URL  
<http://www.erudit.org/fr/revue/erudit/2010-v41-n2-erudit3987/045161ar/>. Consulté le 28/04/2018
- PELLEGRINO Chiara« *Qui sont les soufis ?* ».  
 URL ::<https://www.oasiscenter.eu/fr/qui-sont-les-soufis> consulté le 22/03/2018
- ROBERT Véronique « *Désir et suicide - notes de lecture* ». URL :  
<http://cripsa.over-blog.com/article-5348646.html>. Consulté le 02/01/2018
- RONCATO Christophe « *L'atopie ou le processus de désencombrement. Une lecture de The Blue Road de Kenneth White* ». URL :  
<http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/73> consulté le 21/03/2018

RUBY Christian « *Comment passer des « je » au « nous »* :  
<http://www.slate.fr/story/133532/comment-passer-je-nous>. Consulté le 02/05/2018

S.N« *Approche de la mystique* ».URL : <http://www.maieutique.org/fr/approches-de-la-mystique/pur/amour/> consulté le 20/02/2018

S.N« *L'homme l'image de Dieu. Islam et christianisme* »  
 .URL : <http://www.yabiladi.com/forum/islam-christianisme-l-homme-l-image-dieu-80-2403475.html>. Consulté le 27/04/2018

S.N « *Hadith du trésor caché* » <https://leporteurdesavoir.fr/forum/viewtopic.php?t=96&p=460>. Consulté le 12/02/2018

ADAM « *L'amour chez les soufis* » URL :  
<http://asraralislam.ch/Sectes°/°20sunnites/soufisme.html>

S.N « *L'extase et dévoilement* ».URL : <http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Bona/chap14.html>

S.N « *La folie chez Lacan* ».URL : <http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2015/05/7Leguil.pdf>. Consulté le 07/05/2018

S.N « *Le Pardon dans l'Islam* ».URL :  
<http://www.alnas.fr/m/actualite/religion/article/islam-l-importance-de-pardonner>.  
 Consulté le 01/04/2018

S.N. « *L'Islam et l'amour* »URL : [http://www.Hommes-et-faits.com/Islam/Lz\\_amour\\_islam.htm](http://www.Hommes-et-faits.com/Islam/Lz_amour_islam.htm). Consulté le 12/02/2018

S.N. « *Pratiques soufies* » . URL :  
<http://www.metamorphoses.li/articles/pratiques-soufis>

SEBBAR Leila « *Isabelle Eberhardt : Isabelle Eberhardt l'Algérien* » .URL :  
[https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1988\\_num\\_39\\_1\\_1775?q=leila+sebbar](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_39_1_1775?q=leila+sebbar)  
 consulté le 11/08/2017

SOUNDARAMOURTY Radjou « *De l'errance, comme une expression pulsionnelle soutenue par un fantasme* ». URL : <https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2002-2-page-90.htm> consulté le 22/01/ 2017

SUDARSKIS Solange « *Dictionnaire vagabond de la pensée maçonnique* ». URL : [www.solange-sudarski.overblog.com /article.hlm](http://www.solange-sudarski.overblog.com/article.hlm). Consulté le 21/11/2010

TREMEL Marion « *Tentatives de suicide et suicides à travers l'œuvre freudienne* ». URL : <http://psyfontevraud.free.fr/memoires/Freud-suicide-tremel-2008.pdf>. Consulté le 28/12/2017

VALAS Patrick « *Passé et mystique, un étrange voisinage* » .URL : <http://www.valas.fr/Passe-et-mystique-un-etrange-voisinage,004>. Consulté le 06/06/2018

WAGNER Patrick « *La notion d'intellectuel engagé chez Sartre* ».URL: <http://journals.openedition.org/leportique/381> consulté le 16/05/2016

WILLIAMS-WANQUET Eileen « *Éthique de la métafiction : éléments pour un postréalisme en littérature anglaise* ». URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00757023/document>. Consulté le 22/04/2018.

## **Résumés**

## **La quête spirituelle chez Isabelle Eberhardt**

### **Résumé**

En nous engageant sur les traces de la quête spirituelle d'Isabelle Eberhardt, nous avons essayé de suivre un parcours analytique que nous avons voulu rigoureux afin de comprendre son cheminement. Pour ce faire, nous avons suivi l'origine de cette quête en remontant à sa vie à Genève. Ce retour en arrière nous a permis de comprendre les enjeux de son égarement dans le désert. A travers ce désir de perdition, nous avons décelé un projet de quête identitaire liée à ses origines jamais reconnues, la quête d'une famille dont elle a été privée. Ainsi, par la voie de l'errance, Isabelle Eberhardt dépasse ses appréhensions en se livrant à un travail intérieur, exercice essentiel pour quiconque cherche à donner un sens à sa vie. C'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt commence à se reconstruire en s'offrant une identité islamique par la voie du soufisme, une voie d'enseignement qui devient une porte d'entrée dans le maraboutisme, puis l'universalisme. Aussi, sa quête spirituelle prend-elle la forme d'une quête de la perfection morale, de l'élévation et de la sanctification.

**MOTS-CLÉS** : Islam– soufisme– désert – errance – dénuement – vagabondage– maraboutisme – perfection morale – universalisme.



## السعي الروحي عند إيزابيل إبيرهات

### ملخص

من خلال الشروع على خطى المسعى الروحي لإيزابيل إبيرهات ، حاولنا اتباع مسار تحليلي أردنا أن نكون صارمين لفهم تقدمها. للقيام بذلك ، تابعنا أصل هذا المسعى بالعودة إلى حياته في جنيف. لقد سمح لنا هذا الفلاش باك بفهم مخاطر ضلاله في الصحراء. وهكذا ، من خلال التجول ، تشارك إيزابيل إبيرهات في العمل الداخلي ، وهو تمرين أساسي لأي شخص يسعى إلى إعطاء معنى لحياته. هكذا تبدأ إيزابيل إبيرهات في إعادة بناء نفسها من خلال تقديم هوية إسلامية لنفسها من خلال الصوفية ، وهو مسار تعليمي يصبح بوابة للمرابطة ، ثم العالمية.

الكلمات المفتاحية: الإسلام - الصوفية - الصحراء - المرباطية - الكونية.

## **The spiritual quest in Isabelle Iberhardt's work**

### **Abstract**

By engaging in the footsteps of Isabelle Iberhardt 's spiritual quest, we tried to follow an analytical path that we wanted to be rigorous in order to understand her journey. To do so, we followed the origin of this quest by going back into her life in Geneva. This backtracking allowed us to understand the stakes of her distraction in the desert. Through her desire to perdition, we detected a project of identity quest linked to its never-recognized origins, the search for a family from which she was deprived. Thus, by the way of wandering, Isabelle Iberhardt exceeds her apprehensions by indulging herself in an interior work that is considered as an essential exercise for whoever searches to give a meaning to his life, hence Isabelle Iberhardt begins to rebuild herself by offering herself an islamic identity through Sufism ; a path of learning that becomes a gateway to maraboutism then universalism. Therefore , this spiritual quest takes in it the form of a quest for moral perfection , elevation and sanctification.

### **Key words :**

Islam - Sufism - Desert - Wandering - Deprivation - Vagrancy - Maraboutism - Moral perfection - Universalism

# Glossaire des mots arabes

- ‘Acha : repas du soir  
‘Adel : notaire religieux, homme de lois, juge.  
‘Adjedj : vent poussiéreux du désert  
Amen : confiance, protection  
Araba : carriole  
‘Ar’ar : plante aromatique utilisée pour fumer  
‘Assas : gardien, veilleur  
Bachagha : haut fonctionnaire indigène  
Baraka : bénédiction divine  
Bahri : vent léger  
Baroud : poudre ; par extension combat, guerre  
Bendir (pluriel bnadir), instrument de musique nomade, l’équivalent du tambour.  
Berdha : bât de mulet  
Berrani : étranger (fem. Berrania)  
Beylik : seigneur ; par extension, pouvoir  
Bled : pays, compagnie  
Bled el ‘ateuch : pays de la soif ; par extension, le désert.  
Bordj : bastion, fort, tour, citadelle  
Burnous : vêtement masculin, grande cape de laine à capuchon  
Cadi : juge musulman  
Kahouadji : cafetier  
Caïd : commandant ; fonctionnaire local représentant la France à la tête d’une tribu  
Chaouech : planton, gardien  
Chechia (chechiya), coiffe  
Chèche : turaon à cordelettes  
Chehili : vent du désert, siroco  
Cheikh : (plur : chioukh) vieil homme, directeur spirituel, chef de confrérie , chef de fraction nommé par le gouverneur, subordonné du caïd  
Chelha : dialecte berbère du Maroc  
Chira : herbe ; orge.  
Chih : plante médicinale, armoise.  
Chorba : soupe  
Chott : lac salé, dépression fermée dans les régions désertiques , dont le fond est occupé par une sebkha (marécage)  
Dar : maison  
Dar el ghanayat : maison des chanteuses  
Daïra : patrouille  
Delloua : outre, seau en bois ou en cuir pour retirer l’eau du puits  
Derbouka : instrument de musique formée d’une peau tendue sur une poterie  
Derouich (fém. derouicha) : homme ou femme vénéré par la population locale, vivant sa passion de Dieu dans une extrême pauvreté.  
Diffa : repas donné en l’honneur d’un ou plusieurs hôtes voyageurs, appelé aussi « diaf Rebbi » signifiant invité de Dieu dont l’accueil est obligatoire.

Dikr : invocations religieuses, répétition du nom d'Allah, formule sacrée que prononcent les membres d'une même confrérie religieuse.  
 Diss : herbe sèche.  
 Djebbel : montagne  
 Djellaba : habit long à capuchon, tenue locale des marocains.  
 Djemâa : assemblée générale des habitants d'un douar (tribu) ; mot désignant aussi une mosquée  
 Djerrid : feuille de palmier  
 Djich : (pluriel : djiouch) armée ; par extension : tribu armée pratiquant le pillage  
 Djinn : esprit malfaisant  
 Djouad : noble, généreux  
 Dohr : prière de midi.  
 Dourou : pièce d'un sou.  
 Douar : groupement d'habitations réunissant le plus souvent des familles qui prétendent descendre d'un ancêtre commun  
 Doul'kada (doul qada): onzième mois de l'hégire  
 Doum : palmier de petite taille.  
 Drinn : herbe du désert.  
 Eddhen : appel à la prière, muezzin  
 Erg : région des dunes dans le désert.  
 Fatiha : la première sourate du Coran.  
 Feggaguir (sing : faggara) : canal souterrain pour irriguer à partir de sources  
 Fellah : cultivateur, paysan.  
 Ferrach : natte, tapis, matelas  
 Ferrachia : voile de frappe servant à couvrir tout le corps  
 Fez : coiffe turque  
 Filali : cuir rouge du Tafilalet (Maroc).  
 Fondouck : auberge, petit hôtel, abri pour les voyageurs  
 Fouta : serviette de Hammam  
 Gandoura : tunique de laine, de soie ou de coton portée sous le burnous  
 Gasba : flute taillée dans un roseau  
 Ghaïta (raïta): instrument de musique bédouin, sorte de clarinette.  
 Goual : poète, compositeur, chanteur, un troubadour.  
 Goum : contingent militaire composé de nomades dirigés par leur caïd.  
 Goumbri : mandoline à deux cordes dont la caisse est une carapace de tortue  
 Goumiers : soldats d'un goum  
 Gourbi : maison sommaire en terre.  
 Guebbia : direction de la Mecque au moment de prière.  
 Guellal : un tambour dont un long cylindre en poterie ou en tronc d'agave, à l'extrémité duquel est tendue une peau de chèvre munie d'un timbre, d'une double chanterelle.  
 Guennour : coiffure d'homme en turban  
 Guerba : outre à eau en peau de chèvre  
 Haïk : voile de femme.  
 Hakem (plur. Hokkam): administrateur  
 Hamada : désert couvert de pierres.  
 Hammam : bain maure  
 Haram : péché, illicite, interdit religieux.

Harka : bande armée.  
 Harrag : troupeau  
 Hartani : (plur. harratine) descendant d'esclaves noirs des territoires du Sud.  
 Hassi : puits  
 Hottara : armature de puits en tronc de palmier.  
 'Icha : prière du soir.  
 Imam : celui qui conduit la prière de la mosquée.  
 Qacida : poésie récitée ou chantée  
 Kalam (Qalam) : roseau taillé pour écrire  
 Kanoun : bruleur alimenté par des cendres chaudes  
 Kaftan : manteau de femme richement orné, porté lors des fêtes.  
 Kasbah : citadelle ou quartier entourant le palais ; vieille ville arabe.  
 Kaoued : entremetteur  
 Keffen : linceul  
 Kéfer : renégat, mécréant.  
 Keram : figuier.  
 Khalifa : adjoint du caïd ou du pacha.  
 Khalkhal : anneau de cheville.  
 Khammes : métayer, agriculteur.  
 Khamsin : vent brulant chargé de sable.  
 Khouan : frère, membre d'une confrérie religieuse.  
 Khoudja : secrétaire, interprète.  
 Khol : fard pour les yeux.  
 Koubba (Qoubba) : édifice élevé sur la tombe d'un marabout ; lieu de pèlerinage  
 Koumia : long poignard recourbé  
 Ksar : (plur. Ksour) village du Sahara.  
 Maghreb : (ou moghreb) heure du coucher du soleil.  
 Mahakma : : tribunal local.  
 Makam : (Maqam) sépulture d'un lieu.  
 Makhzen : armée indigène qui fait régner l'ordre.  
 Marabout : saint personnage vénéré par la population indigène.  
 Matara : outre à eau.  
 Mechta : ferme  
 Meddah : rhapsode arabe  
 Medersa : école coranique, collège d'enseignement religieux.  
 Mehara : course à chameau  
 Mehari : chameau de course.  
 Meida : petite table basse.  
 Mektoub : le destin, la volonté de Dieu.  
 Mella : galette cuite sous la cendre.  
 Mellah : quartier juif  
 Mihrab : niche indiquant, dans une mosquée, la direction de la Mecque.  
 Misbah : lampe à l'huile ou à pétrole ; lanterne.  
 Melahfa : robe des femmes du sud  
 Mokhazni : cavalier du mokhzen.  
 Mokaddem : directeur d'une zaouia, nommé par le cheikh  
 Moudarrès : instituteur, souvent religieux.  
 Mouharram : 1<sup>er</sup> mois de l'hégire.

Mouedden : (muezzin) celui qui appelle à la prière.  
 Mrabet : descendant d'un marabout.  
 M'tourni : converti  
 Mufti : juriste religieux  
 Mzana't : renégat.  
 Naach : brancard de bois pour transporter le mort.  
 Naïb : représentant, vicaire.  
 Na'na' : menthe.  
 Nouba : à l'origine composition vocale ou instrumentale ; désignait pendant la colonisation la musique des tirailleurs nord-africains.  
 Oued : cours d'eau.  
 Oukil : (wakil) administrateur chargé des affaires financières.  
 Oumara : outre à eau.  
 Ouzara (sing. Wazir) ministre.  
 Qadri (ou kadri ; pluriel : Qadriya, kadriya), confrérie fondée au XIIème siècle par Abdelkader El Jilani de Baghdad.  
 Ramadan (ou Ramdane) : jeûne religieux du mois de ramadhan (9 eme mois de l'hégire.)  
 Redjeb : 7<sup>ème</sup> mois de l'hégire.  
 Razzia : expédition de pillards contre une tribu.  
 Rumi : terme utilisé à l'origine pour désigner les chrétiens ; par extension, il désigne aujourd'hui les Français ou les Européens.  
 Sebkha : marécage salé qui occupe le fond d'une dépression  
 Seguia : canal d'irrigation.  
 Serroual : pantalon arabe.  
 Sobh : lever du soleil, matin.  
 Souafa : habitants de Oued Souf (grand erg oriental)  
 Soufia : femme du souf  
 Souk : marché arabe.  
 Sourdi(s) : pièce d'un sou  
 Tâam : nourriture, couscous.  
 Taleb (pluriel. tolba) étudiant en sciences religieuses, lettré musulman.  
 Tarbouch(a) : coiffure turque ; fez.  
 Timzirth : thym, plante aromatique.  
 Toub : argile séchée.  
 Zaouia (zaouiya) : établissement religieux, siège d'une confrérie animé par des descendants d'un saint local.  
 Zebboudj : olivier sauvage.  
 Zeriba : hutte en palmes séchées.  
 Ziar : pèlerin  
 Ziara : pèlerinage sur le tombeau d'un marabout.  
 Zoual : appel à la prière de midi.

# **INDEX DES NOMS**

## A

ABDELKADER EL JILANI, 1, 12, 66, 101,  
244, 245, 246, 301, 325, 368, 376, 379, 386,  
409, 463  
ABOUL QASIM AL-DJOUNAYD, 377  
ABU BAKR AL SABBAK, 428  
AHMED AL ALAWI, 76  
AJAR, 6, 450  
AL BÎSTAMÎ, 72  
AL BOUKHARI, 364  
AL-BASRI, 72  
ALEXANDRE PAPAS, 9, 128, 248  
ALI IBN ABI TALIB, 71  
AL-ISKANDARI, 447, 102  
ASSOUN, 450  
ATTAR, 9, 15, 72, 387, 389, 428, 430  
AUDISIO, 285, 445  
AVOCAT, 264, 444  
AYADA, 450

## B

BACHELARD, 112, 117, 152, 162, 167, 179,  
180, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 210, 211,  
212, 213, 214, 216, 217, 218, 219, 220, 224,  
225, 226, 227, 229, 231, 232, 236, 237, 238,  
240, 241, 242, 263, 264, 434, 444  
BADY, 447  
BAKOUNINE, 42, 338  
BALSAC, 105, 450  
BARALLE, 152, 166, 450  
BARTHELEMY, 445  
BARTHES, 52, 162, 333, 350, 415, 444, 450  
BAUDELAIRE, 387, 445  
BEGGAR, 32, 33, 450  
BENAMARA, 36, 39, 90, 91, 408, 443  
BENCHERIF, 446  
BERCHET, 445  
BERGER, 123, 124  
*BIBLE*, 339, 399  
BICHR IBN EL HARITH, 69  
BLANCHOT, 411, 444  
BONAUD, 447  
BONNET, 43, 44, 444  
BOUALIT, 20, 447  
BOUCHET, 43, 46, 47, 52, 450  
BOURCILLIER, 4, 113, 114, 187, 368, 407,  
443  
BOUVET, 107, 282, 315, 450, 451  
BRAHIMI, 35, 36, 40, 166, 182, 185, 340, 351,  
354, 355, 356, 443, 445

BUNDAR IBN HUSAYN, 69

## C

CAMUS, 451  
CAUSSE, 126, 129, 130, 131, 451  
CERQUIGLINI-TOULET, 217  
CERTÉAU, 5, 126, 129, 130, 131  
CHAIKH ATTAÏ, 451  
CHALI, 123, 445  
CHANSON, 410, 411, 412, 414, 451  
CHARLES-ROUX, 85, 86, 88, 89, 271, 288,  
291, 292, 362, 443  
CHAULET-ACHOUR, 53, 56, 59, 268, 447,  
451  
CHEIKH ABD EL HADI, 66, 67, 377, 447  
CHEIKH KHALED, 448  
CHEIKH MOHAMED EL KODARI, 448  
CHERIF, 186, 387, 388, 451  
CHEVALIER, 105, 204, 205, 449  
CHICHE, 156, 451  
CHODKIEWICZ, 366  
CIORAN, 127, 452  
CITOT, 406, 452  
CLERC, 452  
CORAN, 6, 60, 61, 62, 66, 70, 74, 77, 79, 99,  
100, 101, 102, 127, 181, 185, 193, 200, 201,  
228, 230, 237, 244, 253, 255, 257, 283, 286,  
288, 291, 297, 304, 316, 319, 320, 333, 347,  
348, 352, 363, 364, 368, 371, 376, 378, 383,  
391, 392, 395, 396, 405, 406, 430, 433, 436,  
439, 440, 460

## D

DAYLAMI, 396  
DE FRANCESCHI, 156, 452  
DE NEUTER, 112, 113, 158, 452  
DEJEUX, 352, 444  
DELACOUR, 4, 7, 9, 55, 59, 62, 73, 81, 167,  
277, 309, 365, 373, 444, 445  
DELORME, 6, 7, 448  
DEMANGEAT, 5, 116, 452  
DEPARDON, 124, 445  
DERMENGEM, 448  
DORRIGRAND, 234, 444  
DUFIEF, 19, 445  
DURAND, 2, 3, 162, 448

## E

EBERHARDT, 1, 4, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28,  
29, 30, 31, 34, 35, 36, 38, 39, 42, 44, 45, 46,  
47, 48, 50, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 62, 63, 64,



65, 74, 78, 79, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 91, 92, 98, 100, 102, 108, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 127, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 200, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 335, 336, 337, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 348, 350, 351, 352, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 371, 372, 373, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 412, 413, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 425, 426, 427, 435, 437, 438, 442, 443, 21

EL GHAZALI, 376  
EL HALLAJ, 9  
EL JILANI, 76, 78, 247, 22, 77, 126, 186, 188, 245, 250, 301, 379, 386, 408, 427, 448  
ELMEDDAH, 42  
ÉPICTÈTE, 366  
ERRERA, 117

## F

FEUILLEBOIS-PIERUNEK, 372, 392, 393, 396, 399, 400, 401, 428, 452  
FREUD, 452  
FRITHJOF SCHUON, 18, 83  
FROMENTIN, 106, 308, 445, 452

## G

GARCIA MARTINEZ, 453  
GENETTE, 21, 29, 51, 316, 329, 445  
GHAZALI, 9, 301, 392, 399, 401, 392  
GHERBRANT, 204, 205, 449  
GRONDIN, 186, 448  
GUENON, 448

GUÉNON, 81  
GUILLAUME, 175, 177, 453

## H

HACCOUN, 126, 139, 140, 141, 453  
HADOUCHE-DRISS, 447  
HALAJ, 68, 324, 396, 399, 453  
HAMON, 350, 445  
HAMOUDA, 453  
HATIM AL-ASAMM, 377  
HIKMET, 75  
HULEU, 4, 7, 9, 55, 59, 62, 73, 81, 167, 277, 309, 365, 373, 444, 445

## I

IBN AL-ADHAM, 430  
IBN AL-FARID, 437  
IBN ARABI, 9, 58, 63, 68, 130, 137, 253, 301, 395, 396, 404, 433, 437  
IBN ARABI, 252, 448, 453  
IMAM AN-NAWAWI, 339, 453  
IPANDI, 297, 453

## J

JAIS, 398, 453  
JALAL AD-DIN RUMI, 75, 128, 324, 455  
JÉSUS, 114, 188, 222, 250, 366  
JOSSUA, 21, 453  
JUNAYD, 67, 70, 73, 377

## K

KALABADHI, 09, 69, 70, 383, 448  
KALUARATCHIGE, 149, 454  
KHATIBI, 110, 446  
KLEIN, 177, 445

## L

LA BIBLE, 103, 413  
LACAN, 6, 13, 112, 113, 126, 129, 130, 131, 139, 140, 141, 149, 156, 158, 162, 175, 177, 182, 186, 413, 451, 452, 456, 454  
LAFONGE, 446  
LALLA ZEINEB, 87, 97, 261, 262, 289, 290, 291, 292, 294, 379, 386, 429, 438, 26  
LALO, 156, 157, 161, 163, 182, 454  
LAMARTINE, 202, 446  
LAPLANCHE, 158, 454  
LE CLEZIO, 106, 446  
LEJEUNE, 18, 19, 51, 445  
LELOUP, 6, 454  
LOPEZ, 376, 454

## M

MABABAYA, 405, 454  
MADELAIN, 446  
MASQUERAY, 446  
MASSIGNON, 125, 128, 448  
MAWLANA, 324, 455  
MAZLIN SALVI, 3, 455  
MESSY, 138, 153, 154, 455  
MICHELS, 149, 455  
MIQUEL, 105, 448  
MITRY, 251, 446  
MOJGAN MAHDAVI ZADEH, 67, 68, 313, 317  
MONOD, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 120, 448  
MOREL, 158, 159, 160, 455  
MOUSSAVOU, 49, 51, 53, 455

## N

NANCY, 411, 415, 455  
NIETZSCHE, 116

## O

ONFRAY, 117

## P

PAPAS, 127, 128, 248, 249, 250, 448  
PELLEGRINO, 137, 455  
PRADES, 387, 445  
PROPHÈTE, 7, 10, 57, 71, 72, 98, 255, 383, 418

## Q

QUAILLET, 2, 3, 162, 448

## R

RABATEL, 333, 445  
RABHI, 111, 448  
RABIA AL ADAWIYA, 9  
RANCATO, 116  
RANDAU, 45, 48, 58, 92, 93, 94, 95, 96, 177, 178, 179, 299, 332, 363, 367, 371, 382, 394, 404, 419, 420, 423, 424, 444  
REZZOUG, 35, 444

RIDON, 43, 48, 446  
ROBERT, 92, 179, 455  
ROCHD, 278, 340, 444, 447  
RONCATO, 133, 134, 135, 141, 456  
RONGER, 122, 446  
ROUX, 37, 279, 329, 446  
RUBY, 411, 412, 456  
RUMI, 128, 324, 455

## S

SAHLAT TUSTARI, 70  
SAINT-AUGUSTIN, 386, 448  
SARI-ALI, 449  
SCHARER-NUSSBERGER, 319, 321, 446  
SCHIMMEL, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 421, 449  
SEBBAR, 146, 447, 456  
SEILLAN, 110, 446  
SHIHAB AD DIN SUHRAWARDI, 74  
SOPHOCLE, 125, 446  
SOUNDARAMOURTY, 112, 123, 457  
SOURDEL, 85, 375, 449  
STAROBINSKY, 53  
STEPHAN, 444  
STETIE, 449  
STODDART, 83, 449  
STOLL-SIMON, 341, 444  
SUDARSKIS, 457

## T

TAVERNIER, 393, 394, 444  
THÉRÈSE D'AVILA, 367  
TIDJANI, 87, 363  
TIFFANY, 168  
TREMEL, 175, 457

## V

VALAS, 6, 457  
VILLAIN-GANDOSI, 199, 200, 445  
VIOUX, 104, 446  
VITRY DE MEYROVITCH, 449

## W

WAGNER, 338, 339, 457  
WILLIAMS-WANQUET, 56, 457  
WUNENBURGER, 276, 447

# **ANNEXES**

## Annexe 01 : Arbre généalogique des confréries soufies



Arbre généalogique des confréries. Au bas du tronc figure le nom d'Allah, surmonté de ceux de Gabriel et de Muhammad, puis des quatre premiers califes. Les autres feuilles de l'arbre représentent les diverses confréries soufiques, dont la filiation spirituelle remonte jusqu'à 'Ali et Abu Bakr et,

à travers eux, jusqu'au Prophète. Sur l'étoile à cinq branches (les cinq piliers de l'Islam), on lit les mots « le Livre (de Dieu) et la Tradition (du Prophète) ». Le symbolisme du croissant est développé dans le *Book of Certainty*, par Abu Bakr Sirâj ad-Dîn (S. Weiser, New York 1971), p. 23.



**Annexe 02 :**



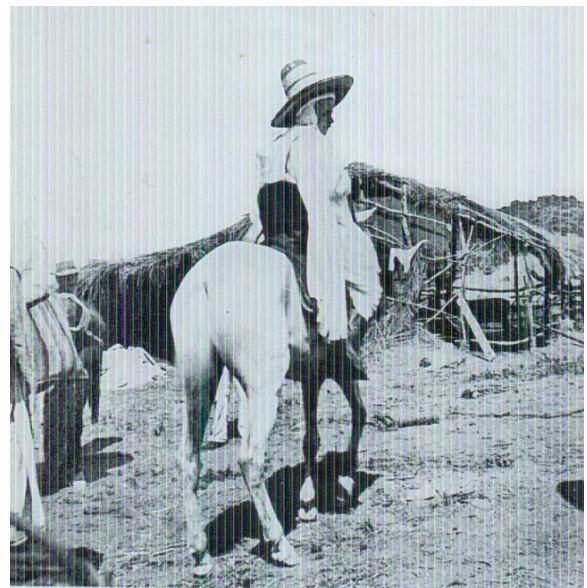
Isabelle en marin du « Vengeur » (1895)



Isabelle en Bédouin (1897)



Isabelle en costume de Syrien (1896)



Isabelle sur la jument « Ziza » (1903)





Isabelle habillée en femme (1897)



Isabelle, cigarette à la bouche (1903)



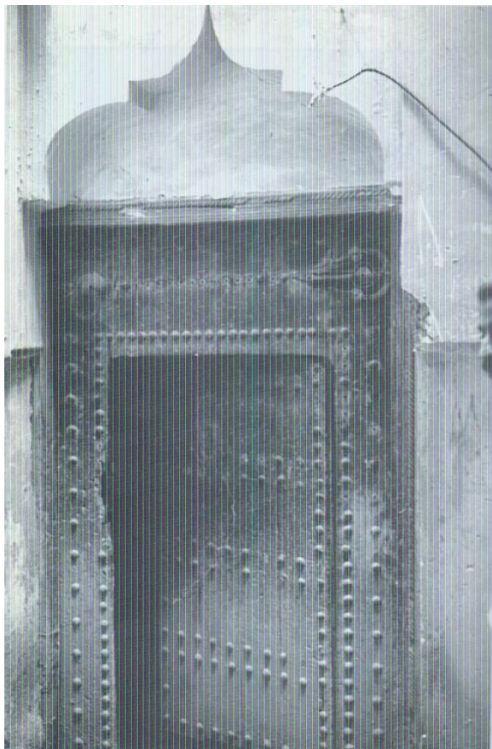
Isabelle en Spahi (1897)



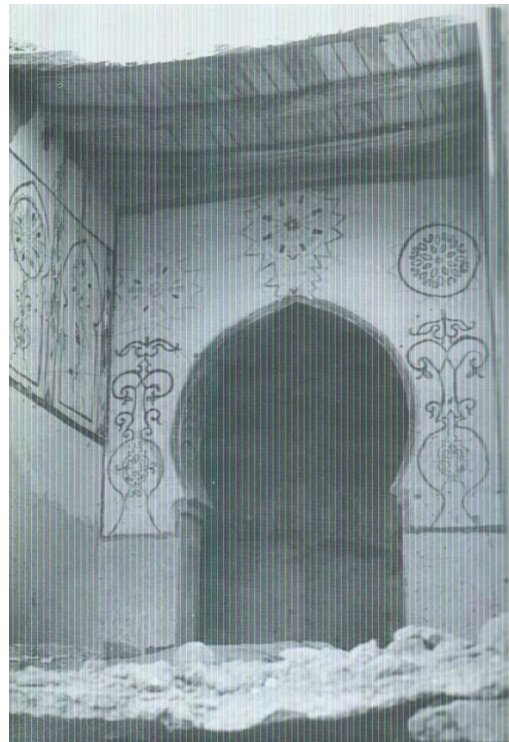
Isabelle assise, cigarette à la main (1904)



### Annexe 03 : La zaouia de Knadessa et les dessins d'Isabelle Eberhardt



Porche d'entrée de Zaouia Zianya de Knadsa



Zaouia de Knadsa. Murs qui auraient été décorés par Isabelle.



Zaouia Zianya de Knadsa



Zaouia de Knadsa. Porte qui aurait été décorée par Isabelle.

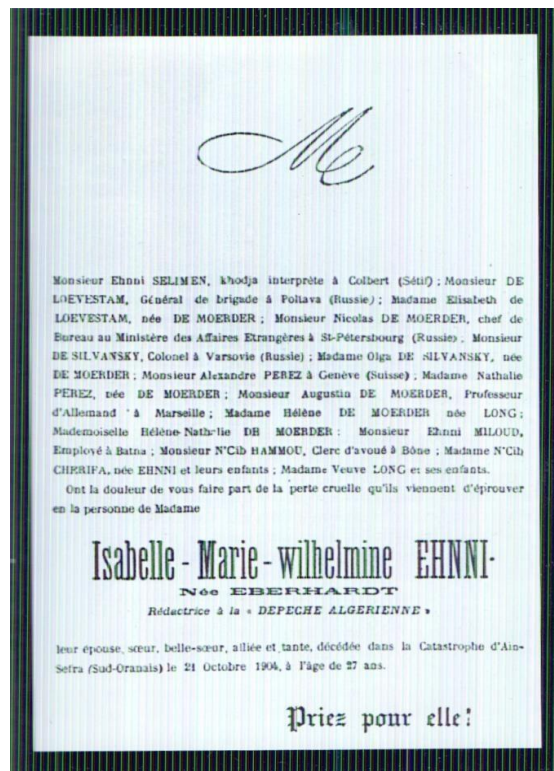
## Annexe 04 :



Isabelle à l'hôpital d'Ain-Sefra, quelques jours avant son décès (1904)



Transfert du corps d'Isabelle près de sa maison écroulée.



Fac-similé du faire-part du décès d'Isabelle Eberhardt.



N° 27

Eberhardt  
Isabelle Marie Wilhelmine

DÉCÈS du  
21 Octobre 1904

L'an mil neuf cent quatre, le Vingt Cinq Octobre à neuf heures, du matin. Par-devant Nous, Bernard Charles Maréchal Joseph Capitaine, chef de l'annuaire d'Ain Sefra, bourgmestre de Mesleures représentant d'un complice officier d'office de l'état civil.

ont comparu : Bernard Joseph âgé de quarante quatre ans, profession d' bourgmestre demeurant à Ain Sefra qui a dit être non parent d' la défunte et Bernard Jean bourgmestre âgé de vingt trois ans, profession d' bourgmestre demeurant à Ain Sefra qui a dit être non parent d' la défunte, lesquels nous ont déclaré que le vingt sept octobre à neuf heures du matin, est décédée à Ain Sefra la nommée Isabelle Marie Wilhelmine Eberhardt épouse de Bernard Joseph.

en son vivant sans profession demeurant à Ain Sefra née à Genève (Suisse) âgée de vingt sept ans, fille de de et de de. Après nous être assuré du décès, nous en avons dressé le présent acte qui, lecture faite aux comparants, a été signé par eux et par nous officier de l'état civil.

Bernard Bernard

L'an mil neuf cent quatre, le Vingt Cinq Octobre à neuf heures.

Fac-similé de l'acte de décès d'Isabelle Eberhardt (État civil d'Ain Sefra)



Tombe d'Isabelle Eberhardt au cimetière d'Aïn-Sefra

**Annexe 05 : Lalla Zineb ou la maraboute insoumise**



Lalla Zineb

# Table des matieres

|                    |    |
|--------------------|----|
| Introduction ..... | 01 |
|--------------------|----|

## Première partie :

### SUR LES PAS D'ISABELLE EBERHARDT

#### CHAPITRE I

##### A la rencontre d'une femme hors du commun

|                                                                                                      |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| 1.1. Présentation des <i>Journaliers</i> , <i>Écrits intimes</i> et <i>Écrits sur le sable</i> ..... | 18 |
| 1. Quelques repères biographiques .....                                                              | 33 |
| La naissance d'Isabelle Eberhardt et la question de la paternité... ..                               | 34 |
| Une jeunesse singulière, riche et formatrice... ..                                                   | 36 |
| La découverte de l'Orient... ..                                                                      | 38 |
| La fin tragique d'Isabelle Eberhardt... ..                                                           | 39 |
| 1.2. Brouillage identitaire ou le jeu des masques... ..                                              | 41 |
| Le travestisme... ..                                                                                 | 42 |
| 1.3. Les pseudonymes, une quête identificatoire... ..                                                | 49 |
| Le désordre grammatical... ..                                                                        | 53 |
| Mahmoud Saadi, une signature soufie... ..                                                            | 57 |
| 1.4. Mahmoud Saadi ou marque d'appartenance à la religion musulmane ...                              | 58 |
| 1.5. Attirance de l'Islam.....                                                                       | 59 |

#### CHAPITRE II

##### Le soufisme, son histoire et sa relation avec Isabelle Eberhardt

|                                                 |    |
|-------------------------------------------------|----|
| 2.1. Le soufisme, définitions et histoire... .. | 66 |
| L'origine du soufisme... ..                     | 70 |
| Les grands maîtres soufis... ..                 | 71 |
| Le soufisme au Maghreb... ..                    | 73 |
| 2.2. Les différentes confréries.....            | 74 |

|                                                                                                         |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| La confrérie El Qadiriya.....                                                                           | 76 |
| « El Jilani » dans l'écriture d'Isabelle Eberhardt... ..                                                | 78 |
| <b>2.3. L'adhésion et l'initiation d'Isabelle Eberhardt au soufisme : l'ordre des Qadriyas...</b> ..... | 80 |
| L'initiation d'Isabelle Eberhardt au soufisme.....                                                      | 82 |
| Les débuts de l'initiation d'Isabelle Eberhardt au soufisme dans l'ordre d'el Qadriya .....             | 84 |
| La cérémonie de l'initiation au soufisme par la voie d'El Qadiriya....                                  | 87 |
| <b>2.4. Entre la foi et la débauche.....</b>                                                            | 89 |
| La polémique à propos des mœurs d'Isabelle Eberhardt... ..                                              | 90 |
| Isabelle Eberhardt, une élève appliquée.....                                                            | 97 |

### **CHAPITRE III**

#### **Le désert dans la littérature et dans la quête d'Isabelle Eberhardt**

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>3.1. L'étymologie du mot « désert »...</b> .....                  | 104 |
| <b>3.2. Le désert, une métaphore du silence...</b> .....             | 105 |
| <b>3.3. Le désert, espace de transformation spirituelle...</b> ..... | 107 |
| <b>3.4. Le désert, espace de révélation.....</b>                     | 109 |
| <b>3.5. Le désert, espace de sobriété mystique...</b> .....          | 111 |
| <b>3.6. La fuite d'Isabelle Eberhardt dans le désert...</b> .....    | 112 |
| La fuite comme source de confusion des origines .....                | 112 |
| La fuite comme désir de vengeance... ..                              | 114 |
| La fuite comme remise en question de la civilisation... ..           | 116 |
| La fuite, une constante de liberté... ..                             | 117 |
| La fuite comme source de quête spirituelle .....                     | 118 |

### **CHAPITRE IV:**

#### **Isabelle Eberhardt en quête d'une reconstruction**

|                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>4.1. Définitions de l'errance dans la littérature mystique et chez Isabelle Eberhardt...</b> ..... | 122 |
| <b>4.2. L'errance mystique .....</b>                                                                  | 125 |
| <b>4.3. Les visées multiples de l'errance Chez Isabelle Eberhardt.....</b>                            | 131 |

|                                                                        |            |
|------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>4.4. L'errance psychologique d'Isabelle Eberhardt...</b>            | <b>145</b> |
| <b>4.4.1. L'être en manque de la mère.....</b>                         | <b>146</b> |
| <b>4.4.2. Le vide et le processus de remplissage .....</b>             | <b>155</b> |
| La cure par les mots... ..                                             | 161        |
| La compensation par l'amour .....                                      | 167        |
| La compensation par l'Islam.....                                       | 182        |
| Le soufisme : moyen de détachement et révélateur de la vraie vie ..... | 185        |
| Le fantôme de l'esprit blanc.....                                      | 188        |

## **Deuxième partie :**

# **LE SOUFISME DANS L'ŒUVRE D'ISABELLE EBERHARDT**

|                           |            |
|---------------------------|------------|
| <b>Introduction .....</b> | <b>196</b> |
|---------------------------|------------|

## **CHAPITRE I :**

### **L'empreinte spirituelle dans les écrits d'Isabelle Eberhardt**

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 1.1. Histoires d'eau ou les lieux de la rencontre amoureuse.....                      | 201 |
| 1.2. L'eau, élément de régénérescence, de purification et source d'un autre âge ..... | 220 |
| 1.3. L'eau source de délivrance... ..                                                 | 234 |
| 1.4. L'eau, source de souffrance et d'ivresse.....                                    | 238 |
| 1.5. Le dénuement dans la voie soufie d'Isabelle Eberhardt .....                      | 242 |
| 1.6. La pauvreté, un précepte soufi... ..                                             | 244 |
| 1.7. Une vie d'un « vagabond »... ..                                                  | 248 |
| Le vagabondage, une constante soufie.....                                             | 248 |
| Le vagabond, un être illuminé .....                                                   | 257 |
| Le vagabond dans le sentier de Dieu... ..                                             | 259 |

## **CHAPITRE II :**

### **L'espace et le temps, source d'une quête spirituelle chez Isabelle Eberhardt**

|                                                                       |            |
|-----------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>2. 1. La description dans les récits d'Isabelle Eberhardt.....</b> | <b>262</b> |
|-----------------------------------------------------------------------|------------|



|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 2.2. La ville, lieu de « bâtardise » ; le désert, lieu d'authenticité et de piété .. | 265 |
| 2.3. Les dunes d'El Oued ou « le grand océan de mystère »...                         | 276 |
| 2.4. Les formes variées du désert.....                                               | 279 |
| 2.5. Description des zaouïas et mosquées .....                                       | 283 |
| 2.6. La zaouia d'el Hamel et la rencontre avec Lalla Zeineb.....                     | 289 |
| 2.7. La zaouïa de Kenadessa, lieu de retraite mystique d'Isabelle Eberhardt....      | 295 |
| 2.8. La description des cimetières... ..                                             | 301 |
| 2.9. Les variations du temps : levers et couchers du soleil .....                    | 307 |
| 2.10. Hommage au crépuscule .....                                                    | 309 |
| 2.11. Le muezzin ou la « voix triomphale de l'Islam» .....                           | 317 |
| 2.12. Le « Ney » ou la flûte de jadis... ..                                          | 322 |

### **CHAPITRE III :**

#### **Du soufisme vers l'universalisme**

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| 3.1. L'expression prophétique dans « Vision sur el moghreb »...         | 328 |
| 3.2. L'écriture d'Eberhardt entre engagement et universalité .....      | 338 |
| 3.3. Yasmina, ou l'arme idéologique d'Isabelle Eberhardt... ..          | 348 |
| 3.4. L'incident de Behima et « l'illumination mystique »... ..          | 360 |
| 3.5. Le maraboutisme, une voie vers la sainteté .....                   | 376 |
| 3.6. L'élévation spirituelle, voie vers le perfectionnement moral ..... | 386 |
| L'amour, une transcendance divine... ..                                 | 391 |
| L'amour, une offrande mystique .....                                    | 393 |
| 3.7. L'immanence divine en toute chose... ..                            | 396 |
| L'homme aimé, l'image de Dieu... ..                                     | 399 |
| L'amour, un retour à la pureté originelle... ..                         | 400 |
| Beauté et laideur, source d'immanence divine .....                      | 402 |
| 3.8. L'extinction de l'ego et l'entrée dans l'universalité .....        | 405 |
| L'identité dans l'altérité... ..                                        | 406 |
| Le passage du « je » narcissique au « nous » universel... ..            | 410 |
| La folie, un concept universel... ..                                    | 412 |
| 3.9. « L'ami », un hymne à l'universalité .....                         | 415 |

|                                                             |            |
|-------------------------------------------------------------|------------|
| Fathma ou « l'amour pour Dieu ».....                        | 417        |
| <b>3.10. Vivre à l'indigène, un message universel .....</b> | <b>418</b> |
| Être près du sol, c'est être près de l'autre... ..          | 421        |
| L'humanité, un partage de souffrance.....                   | 423        |

|                                 |            |
|---------------------------------|------------|
| <b>Conclusion générale.....</b> | <b>431</b> |
|---------------------------------|------------|

**Bibliographie**

**Résumés**

**Glossaire des mots arabes**

**Index des noms**

**Annexes**

**Table des matières**